



LES

CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN,

TRADUCTION NOUVELLE,

SUR L'EDITION LATINE

Des Peres Benedictins de la Congregation de saint Maur,

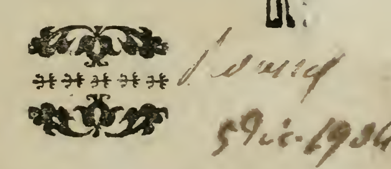
AVEC DES NOTES,

Et de nouveaux Sommaires des Chapitres.

Par M. DU BOIS, *de l'Academie Françoise.*

DERNIERE EDITION

Revûë, corrigée & augmentée par l'Auteur.



A PARIS,

Chez JEAN DE NULLY, ruë S. Jaques, à l'Image saint Pierre.

MDCCXII.

Avec Privilege de Sa Majesté.



AU ROY.

SIRE,

Quelque peu considerable que paroisse, ce que je prends la liberté de presenter à VÔTRE MAJESTÉ, *j'ose dire qu'il n'est pas indigne du plus grand Roi de la terre ; puisque*

c'est S. Augustin même, c'est à dire le plus honnéte homme, le plus grand esprit, & le plus grand Saint qui ait été dans l'Eglise depuis les Apôtres. Je puis dire que c'est saint Augustin. puisque c'est le portrait de son cœur fait par lui-méme, & avec toute la fidelité d'un homme qui parle à Dieu; &
Liv. 10. Chap. 3. *que, comme il dit lui-même dans cet Ouvrage,* *Chacũ n'est que ce qu'il est dans le fond de son cœur. *Un tel objet attirera, sans doute, l'attention d'un Prince, que toutes les grandes occupations, qui le tirent au-dehors, n'ont pas empêché de travailler sur son cœur; & qui l'a fait avec un succés, qu'on remarque dans toutes ses actions; & qui fait voir, qu'il est encore plus maître de lui-même, par la force de sa raisõ, qu'il ne l'est de toute l'Europe, par celle de ses Armes toûjours victorieuses. C'est-là,* Sire, *la plus pure & la plus solide portion de la gloire de V. M. puisque, bien loin que sa grandeur, sa puissance, & son bonheur lui aient été d'aucun secours, pour*

acquerir cette sorte de gloire, c'est précisément ce qu'elle a eu à combattre, pour y arriver. Les contradictions qu'éprouvent les autres hommes, leur apprennent par force, à reprimer leurs mouvemens; & ils trouvent tant de choses qui s'y oposent, qu'ils seroient malheureux, s'ils ne prenoient ce party-là. Mais qui l'a pû faire prendre à un Prince, qui n'a jamais éprouvé la moindre contradiction, qui s'est vû maître de tout, dés qu'il a été capable de s'apercevoir qu'il avoit des inclinations & des desirs, devant qui tout ce qui auroit pû faire obstacle à ses volontez, s'est toujours aplani de lui-même; & qui a toujours trouvé dans sa sagesse & dans sa valeur, encore plus que dans la force de ses Armes, de quoi renverser tout ce qui pouvoit s'oposer à ses entreprises? On ne sçauroit assez admirer, SIRE, *que la seule raison de V. M. ait fait ce que celle de la plusspart des autres hommes, avec le secours des contradictions, ne sçauroit faire; & qu'il soit vray de*

dire, que le plus grand, le plus puissant, le plus brave, & le plus heureux de tous les Rois, est aussi le plus doux, le plus humain & le plus moderé de tous les hommes. Non, SIRE, *on ne sçauroit assez l'admirer, & je n'ay pas dû craindre aprés cela, de vous presenter un ouvrage, où saint Augustin declare, qu'il ne parle qu'à ceux qui sont appliquez à regler le dedans d'eux mêmes ;* * *& qui n'est fait que pour rappeller les hommes à leur cœur ; & pour leur faire comprendre, que c'est en moderant ses mouvemens, & non pas en s'y abandonnant, qu'ils peuvent esperer d'arriver à ce bonheur, qu'ils cherchent tous avec tant d'ardeur, quoique par des routes si differentes. Un tel langage ne sçauroit manquer d'être entendu, par un Prince qui a commencé de si bonne heure à porter de ce côté là cette penetration si vive, & ce discernement si juste, par où il sçait bien dêmêler toutes choses, & donner à chacune son juste prix ; & qui nous fait voir, par le reglement*

* Liv. I chap. 33.

de ſa vie, que ſon application à lui-même augmente de jour en jour. C'eſt dequoi il eſt bien difficile que les Princes ſoient capables, dans l'ardeur de ces premieres années, où la paſſion de la gloire des armes eſt toûjours ce qui tient le deſſus dans leur cœur. Mais, SIRE, *V. M. pourroit-elle trouver encore quelque choſe à deſirer, ſur tout ce que les hommes appellent gloire, aprés toutes les grandes actions, par où elle a étendu ſi loin les frontieres de ſon Royaume; aprés qu'elle s'eſt miſe en poſſeſſion de donner des Loix à toute l'Europe, & de regler elle ſeule les conditions de la Paix, quand elle trouve bon de la donner à ſes ennemis; aprés que le bruit de ſa valeur & de ſes Armes, ayant paſſé d'Europe en Afrique, & de-là juſqu'aux extremitez du nouveau Monde, a porté les Princes de toutes ces parties de la Terre à rechercher ſon alliance & ſon amitié; aprés qu'elle a purgé la mer des Corſaires de Barbarie, & qu'elle les a foudroyez juſque dans leurs*

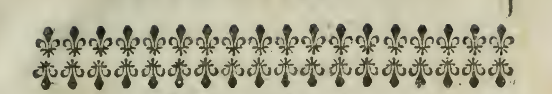
forts ; enfin aprés qu'elle a vû les Souverains au pied de sõ Thrône, chercher par leurs ſoumiſſions, à rentrer dans l'honneur de ſes bonnes graces ? V. M. aiant donc épuisé cette premiere ſorte de gloire, par des choſes d'un ſi grãd éclat, & dont on n'avoit point encore vû d'exemple, elle ſe doit à elle-même le reſte d'une ſi belle vie ; & elle ne ſçauroit l'emploier à rien de plus noble, & de plus digne d'elle, qu'à travailler ſur ce grand cœur, qui aprés avoir ſi bien fait voir aux hommes ce qu'il eſt, n'a plus qu'à penſer à ce qu'il doit étre aux yeux de Dieu. C'eſt à quoi rien ne peut étre plus utile, que les Confeſſions de S. Auguſtin; puiſque c'eſt le livre du monde où l'on aprend le mieux ce qu'on eſt, & ce qu'on doit étre ; & que S. Auguſtin, en y faiſant ſon portrait, y a ſi bien fait celui de tous les hommes, qu'il n'y a perſonne qui ne s'y trouve, & ne s'y reconnoiſſe lui-même. Tout ce qui me reſte à deſirer, Sire, *c'eſt que V. M. me faſſe l'honneur d'agréer la liberté que je*

prends, de lui offrir la traduction que j'en ai faite; & de la regarder comme une marque de l'extréme passion que j'aurois, de pouvoir quelque chose pour le service d'un Prince, dont la bonté inspire encore plus d'amour, que l'éclat de sa grandeur & de sa gloire n'imprime d'admiration; & qu'elle veüille bien juger par-là de l'attachement inviolable que j'ay pour sa Personne sacrée, & du tres-profond respect avec avec lequel je seray toute ma vie,

SIRE,

DE VÔTRE MAJESTÉ,

Tres-humble, tres-obeïssant,
& tres-fidele serviteur
& sujet Du Bois,



AVRTISSEMENT.

IL n'y a point de Livre plus connu que celui des Confessions de Saint Augustiu : il est entre les mains de tous ceux qui font quelque profession de pieté ; & il a cela de particulier, qu'on ne s'en lasse jamais , & que plus on le lit , plus on le goûte. Aussi a-t-il tout ce qu'on peut desirer de plus propre pour attacher ses Lecteurs ; l'esprit & le cœur y trouvent également de quoi se nourrir; & il n'est pas moins plein de sentimens, que de veritez.

Il presente sans cesse aux hommes , les deux objets les plus dignes de leur attention , & qu'ils ont le plus d'interest de bien connoître , c'est-à-dire , Dieu , & eux-mêmes ; & c'est par-là qu'il excelle entre tous les autres Livres de pieté. Car, comme toute la pieté chrétienne roule sur deux points, humilité & charité; & qu'on n'a d'humilité qu'à proportion qu'on se connoît soi-même ; ni de charité , qu'à proportion que l'on connoît Dieu ; il est clair, que les Livres les plus capables d'inspirer la pieté, sont ceux qui nous apren-

nent le mieux à connoître Dieu, & à nous connoître nous-mêmes.

Les Confessions de saint Augustin font l'un & l'autre parfaitement ; & l'on ne sçauroit dire lequel des deux on y apprend le mieux, ou de connoître Dieu, ou de se connoître soi-même.

On y voit quelle est la pureté, la simplicité, la sublimité, la sainteté, l'immutabilité de la nature de Dieu ; sa sagesse, sa bonté, sa providence ; ce qu'il a fait pour nous, ce qu'il est pour nous ; & enfin tout ce que l'intelligence humaine, éclairée des lumieres les plus vives de la Foi, est capable de connoître de cette Majesté infinie: dont la plûpart des Chrêtiens même ont des idées si grossieres & si basses.

On y voit le neant de l'homme, sa foiblesse, ses miseres ; quel ravage le peché a fait en lui ; jusqu'où va la corruption & la dépravation de son cœur, en quoi elle consiste particulierement ; quelles en sont comme les principales branches ; ce qu'il doit sacrifier à Dieu, pour se le rendre propice ; ce qui nous éloigne de lui, ce qu'il faut faire pour s'en rapprocher ; par où il faut le chercher ; ce qui empêche qu'on ne le trouve ; quelle est la cause précise de chaque sorte de vices ; à com-

bien de ſortes de tentations principales nous ſommes expoſez ; comment nous pouvons nous en défendre ; quelles ſont les bornes qu'il faut garder dans l'uſage de ce qui touche les ſens ; combien ces ſortes de choſes ont de pouvoir ſur le cœur de l'homme ; dans quel abîme d'aveuglement elles le précipitent, quand il s'y abandonne ; de quelle maniere il devient eſclave de ſes paſſions ; combien la verité a peu de force ſur lui, quand il eſt dans cet état ; quelles ſont les ruſes & les artifices, par où il ſe défend contr'elle, lors même qu'elle lui eſt connuë ; & enfin tout ce que le plus grand eſprit de l'antiquité, le plus apliqué à étudier le cœur de l'homme, & le mieux inſtruit de ce que l'Ecriture nous en aprend, a pû découvrir ſur ce ſujet.

Voila une legere idée de ce qu'on trouve dans les Confeſſions de ſaint Auguſtin, & toutes ces choſes y ſont traitées, non par de certains détails languiſſans, qui chargent beaucoup plus qu'ils n'inſtruiſent ; mais de cette maniere vive & préciſe, qui prend toûjours les choſes par le fond ; qui remonte juſqu'aux premiers principes, & qui réduiſant tout en ſyſtêmes, les plus clairs & les plus ſimples du monde, eſt également propre à inſinuer

les choſes dans l'eſprit, dans la memoire, & dans le cœur.

C'eſt ce qui fait le caractere particulier de ſaint Auguſtin, & qui reluit dans tous ſes Ouvrages. Mais ſes Confeſſions ont encore cet avantage au deſſus de tous les autres, que c'eſt ſon cœur, ce cœur ſi ſaint & ſi plein de Dieu, qui parle d'un bout à l'autre de ce Livre. De-là vient, qu'au lieu qu'on ſort de la lecture de la plûpart des autres Livres de pieté, auſſi froid qu'on y eſt entré; on ne ſçauroit lire celui-ci ſans être touché, & ſans reſſentir quelque étincelle de ce feu divin, qui faiſoit parler ce grand Saint.

Voilà ce que font les Livres où le cœur parle, & c'eſt à quoi l'eſprit ne ſçauroit ſuppléer. Car le langage de l'eſprit & celui du cœur, ſont deux ſortes de langages tout differens. Le cœur n'entend que celui du cœur; & à moins que ce ne ſoit le cœur qui parle, dans les diſcours de pieté, ils demeurent ſans effet. Auſſi voyons-nous, qu'au lieu que les diſcours des Apôtres étoient ſi efficaces, & ceux mêmes de ces grands Saints des prémiers ſiecles qui leur avoient ſuccedé, & qui brûloient du même feu dont les Apôtres avoient eſté embraſez le jour de la Pentecôte; tout ce qu'on dit, & qu'on écrit preſentement

ſur cette matiere, ne fait preſque plus d'effet; parce qu'il eſt rare que le cœur y ait quelque part, & que ce n'eſt preſque plus que l'eſprit qui parle.

Il faut douc remonter anx ſources, & chercher la pieté, premierement dans l'Ecriture, & enſuite dans les Ecrits des Saints, & ſur tout de ceux dont le cœur étoit le plus rempli du feu de ce divin Eſprit, qui parle dans les Livres Canoniques; & c'eſt ce que tout le monde reconnoît particulierement dans ſaint Auguſtin, & qui ſe voit encore mieux dans ſes Confeſſions, que dans tout le reſte de ſes Ouvrages, comme nous avons déja dit.

C'eſt le jugement qu'il en a porté luy-même, quoiqu'il ne s'en ſoit expliqué que de la maniere qui convenoit à ſon humilité & à ſa modeſtie; & qu'en ont porté aprés lui des perſonnes fort illuſtres en ſcience & en pieté, comme on verra à la fin de cet Avertiſſement; & c'eſt ce que la lecture de l'Ouvrage même fera, ſans comparaiſon mieux voir, que tout ce qu'on en pourroit dire.

On ne s'étonnera pas aprés cela, que les Confeſſions de ſaint Auguſtin ſoient devenuës ſi communes, qu'on les ait traduites en toutes langues, & qu'elles l'ayent même eſté tant de fois dans la nôtre. Mais

comme on auroit pû s'étonner, qu'aprés la traduction de Monsieur d'Andilly, qui est entre les mains de tout le monde, & qui a paru avec tant d'aprobation & d'éclat, on ait pû penser à en donner une nouvelle : celui qui a donné celle-cy, a dit dans les éditions précedentes, comment il s'étoit embarqué à y travailler : & sans le repeter icy, il suffit de dire, que ce qu'elle a de particulier, c'est qu'elle a été faite sur la plus correcte de toutes les Editions Latines, c'est à dire, sur celles des PP. de la Congregation de Saint Maur, qu'on a encore corrigée en quelques endroits, comme on a dit dans l'Avertissement de la petite Edition Latine, qu'on a donnée au public il y a quelques années. On a même suivi les divisions des PP. BB. & on les a marquées par les mêmes nombres, afin que ceux qui voudroient conferer l'un avec l'autre, le pûssent faire plus aisément. Mais il y a quelques chapitres, dont on a porté le commencement quelques lignes plus haut ou plus bas, que dans les autres éditions, parce que la division n'en étoit pas bonne, & qu'elle pouvoit même troubler le sens ; & on ne manque pas d'en avertir, quand on le fait.

On a mis à tous les chapitres des

ſommaires tout nouveaux, ſans compter les ſommaires des Livres, qui ſont à la teſte de chacun, & qui reviennent à peu prés à ceux que ces PP. ont donnez. On a marqué à la marge les citations des paſſages de l'Ecriture, que S. Auguſtin employe, ou à quoi il fait alluſion : ce qui n'eſt pas inutile, pour faire mieux ſentir la grace & la force de ſes expreſſions. On a mis en groſſes lettres les premiers mots des ſentéces principales, qui ſont comme autant de regles & de principes, qu'il eſt le plus utile de remarquer & de retenir.

On a éclairci par des notes les endroits qui pouvoient en avoir beſoin : celles-là ſont au bas de la page en caractere Romain ; & il y en a à la marge en caractere Italique, qui ſervent à faire remarquer & retrouver les choſes les plus importantes, & les plus capables de contribuer à l'inſtruction & à l'édification du Lecteur. Enfin, pour lui donner lieu de retrouver à point nommé tout ce qu'il ſe ſouviendra d'avoir vû, dans quelque endroit du Livre que ce puiſſe être, on a mis à la fin une Table des matieres fort ample & fort exacte ; qui non ſeulement renvoye à la page où chaque choſe ſe rencontre; mais qui marque encore ſi c'eſt au haut, au bas, ou au milieu de la page.

Quant à la maniere de traduire ce qu'on a ſuivi, il faudroit trop de diſcours pour en faire le détail ; & il ſuffit de dire qu'on a travaillé ſur ce principe, que les meilleures traductions ne ſont pas celles qui s'attachent le plus ſcrupuleuſement à rendre un mot par un mot ; mais celles qui expriment le mieux, & qui font le mieux ſentir ce que l'Auteur a eu deſſein d'imprimer dans l'eſprit & dans le cœur de ſes Lecteurs, & qui approchent le plus de ce qu'il auroit fait lui-même, s'il eſtoit né parmi nous, & qu'il eût écrit en nôtre langue.

La plûpart de ceux qui liſent les Confeſſions de ſaint Auguſtin, ne paſſent pas le dixiéme Livre, & laiſſent les trois derniers. Il eſt vrai que ce ſont les plus épineux de tous : mais on s'eſt particulierement apliqué à les éclaircir ; & peut-être que ceux qui les liront dans cette traduction, les entendront mieux qu'ils n'ont fait juqu'ici, & qu'ils ne les liront pas avec moins de plaiſir que le reſte de l'Ouvrage. Ce ſont même ceux où l'on voit le mieux la beauté, la fecondité, la netteté de l'eſprit de S. Auguſtin ; & quelle étoit ſon adreſſe à démêler les choſes les plus difficiles.

C'eſt ce qu'on remarque particuliere-

ment dans l'onziéme Livre, où il traite ſi au long de la nature du temps : mais ce qu'on y admire le plus, c'eſt le don qu'avoit ce grand Saint de mettre de l'onction par tout ; & juſques dans les matieres les plus ſéches & les plus abſtraites.

On verra dans le douziéme, comment il manie l'Ecriture ; combien il y apporte de circonſpection & de ſageſſe ; comment il ſçait écarter toutes les idées groſſieres que la Lettre de l'Ecriture pourroit donner à ceux qui ne la penetrent pas aſſez ; & avec quelle adreſſe il démêle, au travers de ſes obſcuritez, le ſens qui s'accorde le mieux avec ce que la foy & la raiſon nous apprennent de la nature de Dieu.

Le trézième a paru juſqu'à preſent le moins intelligible de tous. En effet, l'obſcurité eſt preſque inſéparable des longues allegories ; & tout ce Livre n'eſt autre choſe, qu'une explication allegorique de l'Hiſtoire de la creation du monde ; où ſaint Auguſtin fait voir ſous l'écorce de la lettre, tout ce que Dieu a fait dans la plenitude des temps, pour former & ſanctifier ſon Egliſe. Cependant, on croit pouvoir dire, que ſi ce Livre fait encore quelque peine, ce ne ſera peut-être plus qu'à ceux à qui toutes les allegories en-

ſont, & qui n'aiment que les choſes ſimples, & dégagées de tous les voiles des figures.

Il n'eſt pas neceſſaire d'examiner icy ſi ce goût-la eſt préferable à celui des Anciens, qui s'attachoient beaucoup aux allegories. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'ils ſe trouvoient dans une neceſſité preſque inévitable d'y avoir recours: aïant à défendre les Livres de l'ancien Teſtament, & toute la conduite de Dieu à l'égard du Peuple Juif, contre les calomnies des Payens, & de diverſes ſortes d'heretiques. D'ailleurs, ils voyoient que S. Paul ne ſe contente pas de nous mettre ſur les voyes des allegories, en nous donnant pour regle, que tout ce qui ſe paſſoit à l'égard du Peuple de Dieu, dans le tems de l'ancienne Loi, n'étoit que des figures de ce qui a été manifeſté dans la nouvelle: mais qu'il y entre lui-même. Car c'eſt ce qu'il fait, lorſqu'il nous fait voir, dans Agar & dans Sara, l'ancienne & la nouvelle alliance: & les Juifs & les Chrêtiens dans Iſaac & dans Iſmaël: & cela portoit naturellement ces grands hommes à croire, que tout ce qui le trouve dans l'ancien Teſtament, de quelque nature qu'il puiſſe être, enferme ſous l'écorce de la lettre quelque Myſtere de la Loi nouvelle.

1. Cor. 10. 11.

Ils entroient dans cette pensée d'autant plus aisément, que J. C. même nous déclare, que la Loi & les Prophetes se réduisent à ces deux grands Commandemens, qui comprennent tout ce qui peut operer nôtre sanctification; & qu'ils sçavoient que ce grand dessein de la sanctification des Elus, est la fin à quoi tous les Ouvrages de Dieu se rapportent; & qu'au lieu que la Sagesse éternelle n'a fait que *se joüer*, dans la creation de l'Univers & de tout ce que nous y voyons de plus admirable, ce qu'elle aime, qu'elle cherche, & dont elle *fait ses délices*, c'est *d'être avec les enfans des hommes*; c'est à dire, de les éclairer, de les conduire, & de regner dans leur cœur. Ainsi, ces grands Saints sont tout au moins excusables, d'avoir cherché en tout ce qui est la fin de tout.

Math. 22. 40.

Prov. 8. 30.

Ibid.

C'est sur ce principe que saint Augustin cherche dans l'histoire de la Creation du monde, l'ordre, & l'œconomie de tout ce que Dieu a fait pour former & pour sanctifier son Eglise; & il le fait avec tant d'esprit, & y réussit si bien, qu'on ne se lasse point de l'admirer, sans compter le profit qu'on y peut faire. Car le systême de la formation & de la sanctification de l'Eglise, ne se trouve nulle part si bien,

que dans ce treziéme Livre, & d'ailleurs tout ce que S. Augustin écrit, sur quelque sujet que ce soit, est toûjours semé d'une infinité de principes & de sentimens, qui portent la lumiere de la verité dans l'esprit, & le feu de la charité dans le cœur.

Il semble s'écarter en quelques endroits de ces deux derniers Livres ; & en effet, quand il trouve sur son chemin quelque chose d'utile & d'édifiant, il ne fait nulle difficulté de se détourner. Mais cela ne dérange point ses idées, & ne lui fait point perdre de vûë le but principal à quoi il tend. Et c'est ce qu'on voit clairement, lors qu'il reprend tout ce qu'il avoit traité avec quelque espece de desordre ; & qu'il vient à le reduire, comme il fait dans le dix-neuviéme chapitre du douziéme Livre, & dans le trente-deuxiéme & le trente-quatriéme chapitre du treiziéme.

Comme saint Augustin parle des Manichéens en plusieurs endroits de ses Confessions, & qu'il les a même presque toûjours en vûë dans cet Ouvrage ; il est difficile de le bien entendre, à moins de sçavoir quelles gens c'étoient, & quels étoient les principaux points de leur doctrine. Ainsi, on a crû qu'il étoit à propos d'en instruire le Lecteur. C'est ce

qu'on fait par S. Auguſtin même : On a mis à la fin de cet Avertiſſement, ce qu'il en dit dans ſon Livre *Des hereſies, à Quodvultdeus*, & l'on marque à la marge, les endroits des Confeſſions à quoi chaque choſe peut ſervir d'éclairciſſement.

Quand on voit juſqu'où alloit l'extravagance de ces Heretiques, on a peine à comprendre, qu'un ſi grand genie ait pû ſeulement les écouter. Mais on comprend encore moins, que David, cet homme ſelon le cœur de Dieu, ſe ſoit trouvé capable d'adultere & de meurtre; que le plus ſage & le plus éclairé de tous les Rois, ſe ſoit laiſſé aller à l'idolatrie; & que ſaint Pierre, le plus zelé de tous les Apôtres, ait renoncé J. C. Plus ces exemples ſont terribles & incomprehenſibles pour nous, plus ils ſont propres à nous convaincre du neant de l'homme, & à nous faire adorer la ptofondeur impénetrable des Jugemens de Dieu; qui pour faire éclater la puiſſance de ſa grace, & afin que toute bouche demeure muëtte, & que qui conque ſe glorifie ne ſe glorifie que dans le Seigneur, laiſſe quelquefois tomber dans le dernier abîme de l'aveuglement & du peché, ceux qu'il veut porter à un plus haut point de ſainteté & de lumiere.

Rom. 3. 9. 1. Cor. 1. 31.

Que ſi l'on veut ſçavoir par où ſaint

Auguſtin ſe trouva ſuſceptible de la doctrine des Manichéens, & ce qu'il lui en ſembloit, dans le temps même qu'il y paroiſſoit le plus attaché, on le verra en divers endroits de cet Ouvrage : & on le peut voir encore, par ces paroles de la Preface du Livre *de la Vie heureuſe*, nombre 4.

Dans le temps de ma premiere jeuneſſe, une certaine timidité d'enfant, qui tenoit de la ſuperſtition, me faiſoit craindre d'entrer dans l'examen de la verité. Mais l'âge m'ayant enflé le cœur, je paſſai dans une autre extremité ; & croyant que ceux qui promettent de faire voir la verité à découvert, meritoient plus de creance, que ceux qui veulent conduire les hommes par voye d'autorité ; je tombai entre les mains de certaines gens, qui regardent comme quelque choſe d'excellent & de divin cette lumiere ſenſible qui frape nos yeux, & qui veulent qu'on l'adore. JE NE POUVOIS M'ACCOMMODER D'UNE TELLE DOCTRINE:*mais je m'imaginois qu'ils cachoient là-deſſous quelque choſe de grand & de merveilleux, qu'ils me développeroient dans la ſuite.*

Il s'en explique encore à peu prés de la même maniere dans le premier chapitre du Livre qui porte pour titre : *Combien il eſt utile de croire*, qu'il adreſſe à un de ſes amis

amis nommé *Honoré*, qui s'étoit laissé seduire comme lui par ces Heretiques, & voici ce qu'il en dit :

Vous sçavez, mon cher Honoré, que ce qui nous fit donner dans les pieges de ces gens-là, c'est qu'ils nous assuroient, que sans se servir de la voye imperieuse de l'autorité, ils conduiroient à Dieu, & délivreroient de toute erreur, quiconque voudroit se ranger sous leur discipline. Car qu'est-ce qui m'obligea de les suivre, & de les écouter avec soin durant près de neuf ans, au mépris de la sainte Religion qui m'avoit été inspirée dés mon enfance, sinon ce qu'ils nous disoient, qu'au lieu qu'on nous imposoit le joug d'une croyance superstitieuse, & qu'on nous obligeoit de croire les choses, sans nous en rendre raison ; ils ne vouloient être crus, qu'aprés avoir éclairci la verité, d'une maniere qui la faisoit voir à découvert ? Comment ne me serois-je pas laissé atirer par de telles promesses, sur tout dans la situàtion où j'étois, lors que je tombai entre leurs mains ; c'est-à-dire, plein de tout le feu & de toute l'inconsideration de la jeunesse ; amoureux de la verité, mais enflé de cette sorte d'orgueil que l'on prend d'ordinaire dans l'Ecole, à entendre disputer de toutes choses des gens qui passent pour habiles & ne demandant moi-même qu'à disputer & à

discourir ; méprisant, & traitant de chansons & de fables, tout ce qui n'entroit pas dans mon sens ; & mourant d'envie de me voir déja en possession de cette verité qu'ils promettoient de faire voir si clairement ?

Mais qu'est-ce qui m'empêcha aussi, de m'atacher entierement à eux ; & qui fit que je me contentai d'être de ceux qu'ils apellent Auditeurs, *sans vouloir abandonner les affaires & les esperances que je pouvois avoir dans le monde, sinon que je* M'APERÇÛS QU'ILS ÉTOIENT BIEN PLUS FERTILES EN RAISONS, POUR COMBATRE LA DOCTRINE DE L'EGLISE : QU'ILS N'ÉTOIENT RICHES EN PREUVES, POUR ÉTABLIR LA LEUR ?

Voilà de quelle maniere saint Augustin se laissa prévenir de la doctrine de ces Heretiques, dont il demeura infecté durant tant d'années, quoiqu'il n'en fût point content, comme on vient de voir, & comme il le dit encore, au chap. 14. du septiéme Livre de ses Confessions. Mais Dieu, qui sçait tirer le bien du mal, a fait que les erreurs mêmes où il a permis que ce grand Homme soit tombé, ont été utiles, non-seulement à lui, mais encore à toute l'Eglise, puisque les efforts d'esprit qu'il a faits pour s'en tirer, ou pour

ramener à la verité ceux qui les lui avoient inspirées, lui ont fait découvrir une infinité de veritez & de principes d'un prix inestimable, comme on verra dans toute la suite de ce Livre. C'est ce qu'on peut voir encore dans tout ce qu'il a écrit contre les Manichéens, & sur tout, dans les trois Livres *du libre Arbitre*, dans celui, *de la veritable Religion*, dans les deux Livres *des Mœurs de l'Eglise Catolique, & des Mœurs des Manichéens*; & dans les deux *de la Genese contre les Manichéens*. Car il n'y a rien de plus élevé, de plus solide, & de plus lumineux que ces ouvrages; que nous n'aurions peut-être jamais eus, si celui par qui Dieu les a donnez à son Eglise, ne s'etoit point écarté de la sainte Doctrine.

Le Livre de la veritable Religion & les deux Livres des Mœurs de l'Eglise Catolique sont traduits, & imprimez avec des notes chez Coignard.

Au reste, cette cinquiéme édition a été faite sur une copie revûë & retouchée tout de nouveau d'un bout à l'autre; & augmentée de plusieurs Notes importantes.

Voilà dequoi on a crû devoir rendre compte au Lecteur, sur le sujet de cet Ouvrage. Plaise à la misericorde de Dieu d'y donner sa benediction, & de le rendre utile à son Eglise.

Saint Augustin, dans son Livre des Heresies, à Quodvultdeus.

LA Secte des Manichéens tire son origine d'un certain Persan, qui s'apelloit Manes, mais dont les disciples changerent le nom, dans le tems que sa doctrine insensée commença de se répandre dans la Grece. Car comme le mot de Mane en grec signifie insensé, & qu'un tel nom alloit à faire traiter leur Patriarche de fou, ils le changerent en celui de Manichée. Quelques-uns même d'entr'eux, qui avoient un peu plus de litterature que les autres, mais qui n'en étoient que plus grands imposteurs, ne trouvant pas ce nom encore assez déguisé, doublerent la lettre N. & au lieu de Manichée, ils l'apelloient Mannichée, comme qui diroit Distributeur de la Manne.

Celui ci donc, marchant sur les traces de quelques autres Heretiques, imagina deux principes, contraires l'un à l'autre, *a* qu'il suposoit éternels ; & deux natures ou deux substances, l'une bonne & l'autre mauvaise, *b* prétendant qu'elles étoient entrées en guerre l'une contre l'autre: que dans cette guerre il s'étoit fait un mêlange des deux ; qu'une partie de la bonne avoit trouvé moyen de se déméler de la mauvaise, mais que ce qui n'avoit pû s'en tirer étoit tombé avec la mauvaise dans la damnation eternelle ; *d* sans compter beaucoup d'autres extravagances, à quoi cette suposition les conduit, & dont le détail nous meneroit trop loin.

C'est sur ce principe impie & chimerique, qu'ils soûtiennent que les ames des hommes sont de même substance que Dieu : *e* mais qu'encore qu'elles soient bonnes de leur nature, elles sont mêlées avec la mauvaise substance, & ont besoin par consequent de quelque chose qui les en dégage.

Ils demeurent bien d'acord que le monde est l'ouvrage de la bonne Nature, c'est à dire, de Dieu : mais ils pretendent qu'il a été fait du mélange de la bonne & de la mauvaise substance, arrivé dans le tems de cette guerre qu'elles avoient euë l'une contre l'autre.

Que ce n'est pas seulement par la puissance de Dieu, agissant dans tout l'Univers, & dans tous les Elemens dont il est composé que se fait la separation de la bonne & de la mauvaise substance ; mais qu'elle se fait encore par ceux qu'ils apellent parmi eux les Elûs, à mesure qu'ils prennent de la nourriture *g*

Car ils croyent, qu'il y a quelque partie de la substance de Dieu mêlée avec les choses bonnes à manger, aussi-

a Liv. 5. ch. 10. n. 20 & ch. 11. vers la fin, l. 7. ch. 2. & ch. 3 n. 5. l 13. ch. 30. *b* l. 4. ch. 15. n. 24. & l. 5. ch. 10. n. 20. *c* l. 7. ch. 2. n. 3. *d* l. 4. c. 15. n. 20. vers la fin & l. 5. ch. 10. vers la fin. *e* l. 4. ch. 15. n. 26. & l. 5. ch. 10. n. 18. vers la fin, & l. 9. ch. 4 n. 10. *f* Liv. 7. ch. 2 vers le milieu. *g* liv. 3 ch. 10. & l. 4. ch. 1. vers le milieu.

bien qu'avec toutes les autres parties de l'Univers ; *a* & qu'elle en est dégagée par la maniere de vivre de leurs Elûs, bien plus pure & plus sainte que celle de ceux qui ne sont qu'Auditeurs parmi eux. Ces Auditeurs sont comme le second Ordre de leur Eglise, qui n'est composée que de ces deux sortes de gens.

a Ibid.

Qu'à la reserve de leurs Elûs, tous les autres hommes, jusqu'à leurs Auditeurs même, ne font que soüiller, & engager de plus en plus avec la substance du mal, cette partie de la bonne substance, c'est à dire, de la substance de Dieu, qui est mêlée avec ce que l'on boit & ce que l'on mange ; & que c'est ce que font particulierement ceux qui mettent des enfans au monde.

Que tout ce qui se peut purifier quelque part que ce soit, de cette bonne substance, qu'ils conçoivent comme une espece de lumiere, & se dégager de la mauvaise, s'en va dans le Royaume de Dieu, comme dans son lieu naturel; & qu'il y est porté sur de certains grands Navires, qui sont le Soleil & la Lune, *b* qu'ils prétendent avoir ete faits de la substance même de Dieu.

Que cette lumiere même corporelle & sensible aux yeux de tous les animaux, en est aussi ; & non seulement la partie de cette lumiere qui se trouve dans le Soleil & dans la Lune, où elle est la plus pure, selon eux, mais tout ce qu'il y en a dans tous les autres corps lumineux; où ils croyent qu'elle est mêlée avec celle du mal, & qu'elle a besoin par consequent de quelque chose qui l'en dégage & qui la purifie.

b Liv.3. ch.6. n. 10. & liv. 5. ch.7. n.12. vers le commencement.

Que de cinq Elemens qu'ils suposent, *c* comme l'ouvrage de leur race de tenebres, & dont ils apellent l'un la fumée, l'autre les tenebres, l'autre le feu, l'autre l'eau, & l'autre le vent; chacun a ses puissances particulieres qu'il a produites. Que tous les animaux à deux pieds, dont les hommes tirent leur origine, selon eux, sont nez de la fumée ; les serpens des tenebres, les bêtes à quatre pieds du feu, les poissons de l'eau, & les oiseaux du vent. Que pour faire la guerre à ces cinq Elemens, & pour les détruire, Dieu envoya de son Royaume cinq autres Elemens, formez de sa substance; & que ce fut dans le combat des bons & des mauvais Elemens, que se fit le mélange des uns & des autres. Que la fumée fut mêlee avec l'air, les tenebres avec la lumiere, le mauvais feu avec le bon, la mauvaise eau avec la bonne, & le mauvais vent avec le bon vent. Que ces deux grands Navires, qui reportent la substance de Dieu dans son Royaume, c'est à dire, les deux grands Astres du

c Liv.3. ch.6.n.11.

Firmament, ne sont differens l'un de l'autre, qu'en ce que la Lune a été faite de la bonne eau, & le Soleil du bon feu.

Et un peu plus bas :

Leurs Elûs ne mangent point de chair ; prétendant que dés qu'un animal est mort, tout ce qu'il y avoit dans son corps de la substance de Dieu en échape ; & que comme il n'y a plus, dans les chairs de cet animal, aucune portion de cette substance à separer de celle du mal; elles ne meritent pas d'entrer dãs l'estomac d'un Elû.

C'est sur ce méme principe, qu'ils s'abstiennent de manger des œufs, aussi-bien que de la chair : car ils croyent que les œufs meurent dés qu'on les casse.

Ils ne mangent point de lait non plus, quoi que le lait sort du corps d'un animal vivant ; & ce qui les en empéche, ce n'est pas qu'ils croyent qu'il n'y ait dans le lait aucune portion de la substance de Dieu; mais c'est que l'erreur n'est jamais bien d'acord avec elle-meme.

Ils mangent des raisins mais ils ne boivent jamais de vin; non pas même de celui qui n'a point encore bouilli, & qui ne fait qu'étre exprimé des grapes; & cela, parce qu'ils croyent que le vin est le fiel des puissances de tenebres.

Ils croyent que les ames de leurs Auditeurs passent quand ils meurent dans le corps de leurs Elus, ou dans les choses bonnes à manger dont ces Elus se nourrissent; ce qui leur paroit la voye la plus abregée pour purifier ces ames, & les degager de la mauvaise substance, après quoi elles ne rentrent plus dans aucun corps. Pour celles de tous les autres hommes, ils croyent qu'elles entrent apres leur mort dans les corps des animaux, ou dans quelque chose de ce qui tient à la terre par des racines, & qui vit du suc qu'il en tire. Car ils sont persuadez que dans les arbres & dans les herbes, il y a non-seulement de la vie, mais du sentiment : que toutes les plantes souffrent de la douleur quand on les blesse, ou qu'on en detache quelque chose ; a & qu'ainsi il n'est pas même permis de defricher la terre, & d'en arracher les ronces & les epines.

a Liv.3. ch.10. & liv.4. ch.1. vers le milieu.

C'est sur ce principe qu'ils condamnent l'agriculture, cet art le plus innocent de tous les arts, & leur folie va jusques à croire, qu'on ne sçauroit l'exercer sans se rendre coupable d'un nombre infini de meurtre. Ils les pardõnet neanmoins à leurs Auditeurs en consideration de ce que c'est ce qui leur donne moyen de fournir à leurs Elus dequoi manger; pretendant que cette portion

de la ſubſtance de Dieu, que l'eſtomac des Elûs dégage de ce qu'ils mangent, obtient le pardon de tous ces crimes, à ceux qui leur aportent des fruits à purifier. *a* Les Elûs ne travaillent donc jamais à la terre : & ne voudroient pas même cueillir un fruit, ni détacher une feuille d'un arbre: mais ils ne laiſſent pas de manger ce que leurs Auditeurs leur aportent. De ſorte, que ſelon leurs principes mêmes, ils ne vivent que de ce qui rend les autres coupables d'une infinité de meurtres.

a Liv. 3. ch. 10. & liv. 4. ch. 1.

Ils ont grand ſoin de recommander à ces mêmes Auditeurs, que s'ils mangent de la chair, ce ne ſoit au moins que de celle des animaux que d'autres auront tuez, & qu'ils ſe gardent bien d'en tuer jamais aucun, *b* de peur d'offenſer les Puiſſances des tenebres, qui ſont ſelon eux enchaînées dans l'air, & dont ils croyent que cette chair eſt l'Ouvrage *c*

b Liv. 4. ch. 2. n. 3.

Quoique les Elûs ayent des femmes, & qu'ils en uſent, ils prennent garde autant qu'ils peuvent, qu'elles ne deviennent groſſes; de peur que cette portion de la ſubſtance de Dieu qui entre en eux avec les alimens, & que leur eſtomach dégage de la mauvaiſe ſubſtance, ne s'y trouve engagée de nouveau, en paſſant dans les enfans qu'ils mettroient au monde. Car ils croyent que les ames des enfans qui viennent au monde, ne ſont autre choſe que ces particules de la ſubſtance de Dieu, qui entrant dans les peres, par le boire & par le manger; & paſſant d'eux dans leurs enfans ſe retrouvent engagées dans la chair. Or puiſqu'ils empêchent autant qu'ils peuvent ce qui eſt la fin du mariage il eſt ſans doute qu'ils l'improuvent & le condamnent.

c Liv 4. ch. 15. n. 26. Liv. 7. ch. 3. n. 4. & liv. 10. n 46 vers la fin, & liv. 13. ch 30 un peu avant la fin.

Ils croyent qu'Adam & Eve ſont nez des Puiſſances ſorties de la fumée ; qu'ils ont eu un pere apellé Saclas, qui devoroit les enfans de tous ſes compagnons, & qui fit paſſer dans ſa femme, & par elle dans les enfans qu'il en eut, tout ce qui s'étoit trouvé de la ſubſtance de Dieu dans ces enfans qu'il avoit devorez.

Que le Serpent dont il eſt parlé dans la Geneſe, qui ſelon eux ouvrit les yeux à nos premiers parens, & leur donna la connoiſſance du bien & du mal, n'étoit autre choſe que ce même Jeſus-Chriſt; qui eſt venu dans les derniers tems pour operer la délivrance des ames, mais non pas celles des corps ;

Que la chair dont il a paru revêtu n'étoit point une veritable chair; mais une chair phantaſtique, *d* propre à tromper les yeux des hommes; & que ſa mort & ſa reſurrection n'ont été que des illuſions, *e* non plus que le

d Liv. 3. & c. 6. n. 10. & liv. 5. c. 9. n. 16. au commencement, & c. 10. vers la fin.

e Liv. 5. c. 9 n. 16.

corps même qui a paru mourir & ressusciter. Que le Dieu qui a donné la Loi à Moïse, & qui a parlé par tout ce qu'il y a eu de Prophetes parmi le peuple Juif, *a* n'étoit point le veritable Dieu mais un des Princes des tenebres.

Ils pretendent que le nouveau Testament même a été falsifié; *b* & sur ce fondement ils n'en reçoivent que ce qui leur plaît & rejettent le reste; & comme ils ne le reconnoissent pas pour veritable dans toutes ses parties, ils en font beaucoup moins de cas que de certains Livres apocrifes.

Ils croyent que leur Patriarche est ce même S. Esprit que J.C. avoit promis d'envoyer; & que cette promesse n'a été acomplie que lorsque Manichée est venu au monde. *c* C'est ainsi que cet imposteur parle de lui-même dans ses Livres, où il se qualifie Apôtre, c'est à dire, Envoyé de J.C. & se donne pour ce divin Esprit, que J.C avoit promis d'envoyer. C'est pour cela qu'il avoit douze principaux Disciples, comme J C. a eu douze Apôtres; & cela se conserve encore presentement parmi les Manicheens. Car entre leurs Elûs, il y en a douze principaux, qu'ils apellent les Maitres, & un treizieme qui est le Chef de ceux-là. Leurs Evêques sont aussi au nombre de 72. par raport aux 72 Disciples: ce sont ces Maîtres qui les ordonnent, & eux ordonnent les Prêtres. Ces Evêques ont aussi leurs Diacres. Tous les autres d'entre ces Elûs, qui ne sont ni Maitres, ni Evêques, ni Prêtres, ni Diacres, s'apelent simplement Elûs.

Ils ne laissent pas d'envoyer de ceux-là même, pour maintenir ou étendre leur malheureuse Secte dans les lieux où elle est déja, ou pour la répandre dans ceux où elle n'est pas encore; & ils choisissent pour cela ceux qui leur en paroissent le plus capables.

Ils ne croyent pas que le baptême de l'eau soit de nulle utilité à personne pour le salut *f* aussi ne baptisent-ils point ceux qu'ils seduisent, & qu'ils font entrer dans leur Secte.

Ils adressent leurs prieres au Soleil durant le jour, & se tournent en priant du côté qu'il paroit; & la nuit ils les adressent a la Lune, & se tournent de son côté, quand elle est sur l'Horison, & quand elle ne paroît pas, ils se tournent du côté de l'Orient tirant un peu vers le Nord parce que c'est par-là que le Soleil revient du couchant au levant; & ils prient toûjours debout.

Ils ne veulent pas que le libre arbitre soit la source du peché; ils l'attribuent à la substance du mal, *g* qu'ils suposent comme un principe oposé à Dieu, *h* & éternellement.

a Liv.3.c.7.n 13. & 14.& l.9.ch.4. n.8. vers le commencement, & n.11. vers la fin.

b Liv.5. ch.11.

c Liv.5. c.5. n 9 un peu au dessous du milieu, & l.9. c.4. n.9. un peu avant le milieu.

d Liv.4. c.4. n.8. & l.5.c.9. n.16. vers le milieu.

e Liv.4. c.15.n.26. vers la fin, & l.5 c.10. n.8. & l.7.c.3. n.4. & 5.

f Liv.5. c.10. n. 20. au commencement, & l. 13. c. 30. vers la fin.

g Liv.4. c.15.n.26 au commencement.

nel comme lui, & qu'ils croyent mêlé à la nature de l'homme; prétendant que toute chair est l'ouvrage de cette mauvaise substance *a*

Ainsi, au lieu de regarder comme une maladie de nôtre nature, corrompuë dans le premier homme, cette convoitise de la chair, qui forme en nous des desirs contraires à ceux de l'esprit; ils croyent que ce n'est autre chose que cette même substance du mal, qui est, selon eux, mêlée à nôtre nature *b* & qui lors même qu'elle est separée de nous, & que nous en sommes purifiez & délivrez, subsiste dans la sienne propre, comme quelque chose de vivant & d'immortel; & qu'ainsi quand la chair forme des desirs contraires à ceux de l'esprit, & que l esprit en forme de contraires à ceux de la chair, ce sont deux ames & deux intelligences contraires, l'une bonne, & l'autre mauvaise, qui se combattent dans un même homme. *c* Et au lieu que nous disons que ce vice de nôtre nature, que nous apellons la concupiscence, sera quelque jour détruit, & qu'elle en sera guerie; ils prétendent que cela ne se fait que par la separation de la bonne substance d'avec la mauvaise; qui à la fin des siecles, & après l'embrasement general du monde, sera confinée dans je ne sçai quel globe, comme dans une espece de prison, où elle vivra éternellement; & que les ames, bonnes de leur nature, mais qui n'auront pû être separées de la mauvaise substance, seront autour de ce globe, comme une espece de couverture, dont il sera environné de toutes parts.

a Liv. 3. c. 10. n. 20. vers la fin, & l. 7. c. 3. n. 4. & l. 13. c. 30. vers la fin.

b Liv. 5. c. 10 vers la fin, & l. 8, ch. 10. dés le commencement n. 22. & l. 9. c. 4. n. 10. au commencement.

c Liv. 8. c. 10. n. 22. au commencement.

Saint Augustin dans la revûe qu'il a faite de ses Ouvrages, liv. 2. chapitre 6.

Les treize Livres de mes Confessions vont à loüer la justice de Dieu, de tous les maux par où il a permis que j'aye passé; & sa bonté, de tous les biens qu'il m'a faits. Cet Ouvrage éleve le cœur & l'esprit à Dieu. C'est au moins ce qu'il faisoit en moi pendant que j'y travaillois, & qu'il y faisoit encore quand je le relis. Peut-être que d'autres en jugent autrement, mais je sçai qu'il y a beaucoup de nos freres qui ont eu & qui ont encore un grand goût pour ce Livre-là.

Je parle de moi dans les dix premiers Livres; & dans les trois derniers, j'explique le commencement de la Genese, jusques à l'endroit où il est dit que Dieu se repose le septiéme jour.

Dans un endroit du quatriéme Livre, où je parle de mes miseres, au sujet de la mort d'un de mes amis; je dis que *l'amitié qui étoit entre nous avoit fait, que nos deux*

ames n'en étoient qu'une : & j'ajoûte que *ce qui faisoit que je craignois de mourir apres l'avoir perdu, c'étoit peut-être, de peur que celui que j'avois tant aimé n'achevât de perdre un reste de vie, qu'il avoit encore en moi* ; ce qui me paroit une declaration frivole, & qui n'auroit pas dû trouver place dans un Ouvrage aussi serieux que celui où je confesse mes miseres : quoi que cette badinerie soit un peu corrigee par le mot de peut-être.

Ce que je dis encore dans le treizieme Livre, que le *firmament a été placé entre les eaux spirituelles qui sont audessous*, n'a pas été assez pesé. Car la chose est trés-difficile & trés-cachee. Cet Ouvrage commence par ces paroles : *Seigneur, vôtre grandeur est infinie.*

Le même, dans sa seconde Lettre au Comte Darius, qui est la 131. *de la nouvelle Edition, nombre sixieme.*

JE vous envoye le Livre de mes Confessions, puisque vous l'avez souhaité, mon cher fils ; & c'est avec la plus grande joye du monde, que je le donne à un aussi homme de bien & aussi solidement Chrêtien que vous l'êtes. C'est dans ce Livre-là que vous devez me regarder, si vous voulez ne me pas loüer au-delà de ce que je merite : car c'est à moi-même, & à ce que je dis de moi dans cet Ouvrage, qu'il faut se raporter de ce qui me regarde, & non pas aux autres. Considerez bien le portrait que vous y verrez de moi ; & voyez ce que j'etois de moi-méme & par moi-même ; & si vous trouvez presentement en moi quelque chose qui vous plaise, loüez-en avec moi celui que j'ai pretendu qu'on loüat de ce qu'il a fait en moi. Car c'est à sa gloire que j'ai parlé de moi, & non pas à la mienne ; aussi est-ce lui qui nous a faits ce que nous sommes, & non pas nous. Nous n'avons fait au contraire que nous perdre & nous defigurer nous-mêmes : mais celui qui nous avoit faits nous a refaits. Lors donc que vous m'aurez connu dans cet Ouvrage, tel que je suis, priez pour moi, afin qu'il plaise à Dieu d'achever ce qu'il a commencé en moi, & qu'il ne permette pas que je le defasse.

Le même, dans le Livre du don de perseverance, chap. 20.

IL n'y a aucun de mes Ouvrages, qui ait éte mieux reçû, & qui ait eu plus de cours, que celui de mes Confessions ; & quoiqu'il ait ete fait & publié avant la naissance de l'heresie Pelagienne, vous sçavez combien de fois je dis à Dieu dans cet Ouvrage : *Commandez-nous, Seigneur, ce que vous desirez de nous : mais donnez-nous ce que vous nous commandez.*

Possidius, dans le prologue de la vie de S. Augustin.

CE qu'Augustin a eu en vûë, quand il a écrit le Livre de ses Confessions, a été d'empêcher que sur ce qu'on pourroit avoir entendu dire de lui, on n'en eût trop bonne opinion : & qu'on ne le crût autre que ce qu'il savoit qu'il étoit.

Adam Salsbout, de l'Ordre de S. François, dans un de ses Sermons sur la crainte de Dieu, aprés avoir cité quelque chose du quatriéme Livre des Confessions du S. Augustin chap. 16. & du cinquiéme chap. 4. ajoûte.

VOilà un beau mot, & bien digne du grand Augustin. O combien souhaiterois-je, que ce Livre de ses Confessions fût familier à tous ceux qui m'écoutent; qu'ils l'eussent sans cesse entre les mains, & qu'ils le lussent & le relussent sans cesse! Car il n'y a point de Livre au monde plus capable de déprendre le cœur de l'homme de toutes ces choses vaines, passageres & perissables que le monde nous presente, & de nous guerir de l'amour propre. Je l'ai connu trop tard; & je ne m'en console point.

Le Pere Cuvillon, Jesuite, dans un endroit où il parle des Confessions de S. Augustin.

LEs Confessions de S. Augustin sont de tous ses Ouvrages celui qui est le plus rempli du feu de l'amour de Dieu, & le plus propre à l'allumer dans les cœurs; le plus plein d'onction, & le plus capable d'en inspirer, & où l'on voit le mieux l'exactitude & la fidelité de ce saint homme, à tenir compte de tous les bienfaits qu'il avoit reçus de la misericorde de Dieu. C'est-là qu'on aprend ce que c'est qu'un cœur penetré de reconnoissance des graces de Dieu, embrasé d'amour pour son Liberateur, & qui fait tout son plaisir d'en publier les grandeurs & d'en chanter les louanges; & quiconque lira cet Ouvrage, ne pourra s'empêcher d'admirer, combien ce feu divin que J.C. est venu répandre sur la terre, étoit ardent dans le cœur de ce grand Saint.

Saint Augustin a fait le Livre de ses Confessions l'an 400. de Jesus-Christ, qui étoit le 46. de son âge, & le 5. de son Episcopat.

Les Notes se raportent, non à ce qui suit les chiffres qui y renvoyent, mais à ce qui les precede immediatement.

Quand on cite dans les Notes, les Ouvrages de S. Augustin, c'est toujours selon l'ordre de la nouvelle Edition.

APPROBATION.

DE tous les Ouvrages dont ſaint Auguſtin a enrichi l'Egliſe, il n'y en a aucun qui puiſſe contribuer plus éficacement à la converſion des pecheurs, & à la ſantification des Juſtes, que celui de ſes Confeſſions. Il aprend aux uns quelles ſont les playes de leur cœur : ce que c'eſt que ſa corruption naturelle, & ce que l'abandon aux plaiſirs, & l'amour des choſes de la terre y ajoûte, & il fait voir aux autres, juſqu'où va ce que nous devons à Dieu, & en quoi conſiſte ce culte tout gratuit qu'il demande de nous, & qui ſe réduit à l'amour du ſouverain bien & de la juſtice éternelle, & qui n'eſt autre que Dieu même. Toutes ces grandes veritez y ſont traitées de la maniere du monde la plus propre à les faire entrer dans le cœur, & réduites en principes ſi élevez, & dont les conſequences vont ſi loin, & ſe tirent ſi naturellement, qu'on peut dire qu'il n'y a point de livre au monde, aprés l'Ecriture, où l'on puiſſe mieux s'inſtruire de la doctrine du ſalut que dans celui-là. Ainſi, on ne ſçauroit aſſez loüer le zele de ceux qui ſe ſont apliquez à le traduire en langue vulgaire, afin que tous ceux qui ſçavent lire, fuſſent en état de profiter d'un tel treſor. Mais entre toutes les Traductions qui en ont été faites juſqu'ici, on peut dire que celle-ci eſt la plus pure & la plus fidelle, & que les penſees de S. Auguſtin y ſont renduës avec toute l'exactitude qu'on peut deſirer, & en même tems avec toutes les graces dont nôtre langue eſt capable. Elle eſt encore enrichie de Notes fort utiles, pour l'éclairciſſement des endroits où il y a quelque ſorte d'obſcurite, & pour apliquer l'atention du Lecteur, à ce qui ſe trouve dans tout le corps de l'Ouvrage de plus édifiant & de plus inſtructif. Enfin elle eſt aſſortie, de tout ce qui peut aider à tirer d'une lecture ſi ſainte, le fruit qu'on a ſujet d'en prendre, & on n'y trouvera rien qui ne ſoit pur, & qui ne porte à la pieté. C'eſt le témoignage que les Docteurs ſouſſignez rendent au public, par cette Aprobation donnée à Paris le 2. Mars mil ſix cent quatre vingt-ſix.

GERJAIS.

T. ROULLAND.

NOUVEAU

LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE I.

CHAPITRE PREMIER.

Grandeur de Dieu. Qu'il est au dessus de la force des hommes d'entreprendre de le loüer. Que c'est lui-méme qui nous y porte. Que nous ne sçaurions trouver de repos qu'en Dieu, & pourquoi. Qu'il faut de la foi pour invoquer Dieu, & pour le chercher.

1. SEIGNEUR, vôtre grandeur est infinie: vôtre puissance est sans bornes aussi bien que vôtre sagesse, & vous êtes infiniment au dessus de toutes les louanges qu'on vous peut donner. Cependant un homme, c'est-à-dire, une tres-petite parcelle des ouvrages de vos mains, veut entreprendre de vous louer; un homme qui, de quelque côté qu'il se tourne, porte avec lui le poids de sa mortalité, qui lui remettant sans cesse devant les yeux, & son peché, & la peine dont il a été suivi, le devroit faire souvenir sans cesse que vous resistez aux orgueilleux. Il veut vous louer neanmoins, cet homme, cette petite partie des ouvrages de vos mains, il veut vous loüer, & c'est vous-même qui lui en inspirez le dessein, & qui faites qu'aprés avoir cherché inutilement son bonheur en toute autre chose, il le trouve enfin à vous loüer; car vous nous avez faits pour vous, & nôtre cœur est toûjours dans l'agitation & dans le trouble, jusqu'à ce qu'il soit au point de ne chercher son repos qu'en vous. Mais

Ps. 47. 1.

Jac. 4. 6.

Pourquoi il n'y a point pour nous de repos.

qu'en Dieu. faites-moi comprendre, Seigneur, lequel des deux va devant, de vous invoquer ou de vous loüer ; & s'il faut vous connoître pour vous invoquer, ou vous invoquer pour vous connoître. Car comment vous invoquer si l'on ne vous connoît ? ne seroit-on pas en danger d'invoquer quelqu'autre chose au lieu de vous? mais aussi ne faut-il pas commencer par vous invoquer pour arriver à vous connoître ?

Il faut de la foi pour prier Au moins ne sçauroit-on vous invoquer si l'on ne croit en vous ; ni croire en vous si quelqu'un ne vous annonce & ne vous prêche ; & ce n'est
Rom. 10. 14. qu'après que vous avez été annoncé, que ceux qui vous cherchent parviennent à vous loüer : car en
Ps. 21. 27. vous cherchant ils vous trouvent, & quand ils vous ont trouvé, ils vous loüent.

Comment on cherche Dieu. Ce sera donc en vous invoquant, Seigneur, que je vous chercherai, & ce sera par la foi qui me fait croire en vous que je vous invoquerai : car vous m'avez été annoncé. Ainsi c'est ma foi qui vous invoque, cette foi que vous m'avez donnée. que vous m'avez inspirée par l'homme-Dieu, Jesus-Christ vôtre Fils & par le ministere de ceux qui vous annoncent & qui vous prêchent.

CHAPITRE II.

Ce que c'est qu'invoquer Dieu. Que Dieu est dans tous ses ouvrages, sans qu'il y en ait aucun qui le contienne.

2. ET que fais-je, quand j'invoque mon Seigneur & mon Dieu, sinon de l'apeller pour le faire venir en moi ? mais qu'y a-t-il en moi où mon Dieu puisse venir ? quoi Dieu venir en moi ! Le Dieu qui a fait le Ciel & la Terre ? Y a-t-il donc quelque chose en moi qui puisse vous contenir, ô mon Dieu? Le Ciel & la Terre qui m'enferment & qui me contiennent, sont-ils eux-mêmes capables de vous contenir ?

Peut être que c'est vous contenir que d'être, & que ce qui fait que tout ce qui existe vous contient,

c'est que vous en êtes l'Auteur & le Createur, & que rien ne seroit sans vous. * Ainsi dés là que je suis, pourquoi vous demander que vous veniez en moi, puisque si vous n'y étiez je ne serois point? Mais je suis d'ailleurs si éloigné de vous contenir, que vous êtes dans l'enfer où je ne suis pas: car vôtre parole m'aprend, que *si je descends dans l'enfer, je vous y trouverai.* Ps.138. 8.

Il est donc vrai, ô mon Dieu, que je ne serois point si vous n'êtiez en moi, ou plûtôt si je n'étois en vous, puisque toutes choses sont sorties de vous, & que vous les contentez toutes Mais à me regarder comme étant en vous, aussi-bien qu'à vous regarder comme étant en moi, j'ai toûjours sujet de vous demander: Seigneur, qu'est-ce que je fais, quand je vous invoque, c'est-à-dire, quand je vous apelle pour venir en moi, puisque moi même je suis en vous? D'où pourriez-vous venir en moi? Vous dites que vous remplissez la capacité du Ciel & de la terre; seroit-ce donc de là que vous pourriez venir en moi, si j'étois quelque part hors de cette capacité qui m'enferme?

Ce qui fait que les choses sont.

Rom.11. 36.

Jerem. 23. 24.

* Contre les Manichéens qui pretendoient qu'il y avoit bien des choses qui n'étoient point l'ouvrage de Dieu.

CHAPITRE III.

De quelle maniere Dieu est par tout; & comment il faut concevoir son immensité.

3. MAis quoique vous remplissiez le Ciel & la Terre, peut-on dire pour cela qu'ils vous contiennent, ou que ce qui fait qu'ils ne vous contiennent pas, c'est que non seulement vous les remplissez, mais que vous passez encore au delà? Car où s'étendroit ce reste de vous-même qui passeroit l'étenduë du ciel & de la terre? Ne faut-il donc pas plûtôt dire que bien loin d'avoir besoin que nulle chose vous contienne, c'est vous qui contenez toutes choses, & que c'est en les contenant que vous

Quelle idée il faut avoir de l'immensité de Dieu.

les rempliſſez ? Auſſi n'êtes-vous pas comme une liqueur dont les parties ne demeurent enſemble que parce que le vaſe qui en eſt plein, les lie en les contenant ; & quand ce que vous rempliſſez s'en iroit en pieces, vous ne vous écouleriez pas pour cela. Ainſi tant s'en faut que vous tombiez quand vous vous répandez ſur nous, que vous nous relevez au contraire par cette effuſion ; & bien loin qu'elle vous deſuniſſe, c'eſt par elle que vous nous réüniſſez en vous.

De toutes les choſes que vous rempliſſez* il n'y en a donc aucune où vous ne ſoiez tout entier, ſans neanmoins qu'elles vous contiennent & qu'elles vous enferment. Mais quand on dit que nulle choſe ne vous enferme & ne vous contient tout entier, cela ne veut pas dire que l'étenduë & la capacité de tous les êtres, ne contient qu'une partie de vous-même, ſoit que l'on conçut qu'ils ne contînſſent tous enſemble que la même partie, ou que chacun contînt la ſienne; les plus grands une plus grande, & les plus petits une plus petite, comme ſi vous aviez des parties, & qu'il y en eût de plus grandes & de plus petites les unes que les autres. Ce qu'il faut donc concevoir par là ; c'eſt qu'encore que vous ſoyez tout entier en toutes choſes, il n'y en a aucune qui vous enferme & qui vous contienne.

* Saint Auguſtin n'inſiſte ſi long-tems ſur cela que pour ſaper toûjours en paſſant les fauſſes opinions des Manichéens ſur la nature de Dieu.

CHAPITRE IV.

Idée magnifique de la nature & de la grandeur de Dieu.

4. QU'êtes-vous donc, ô mon Dieu ? qu'êtes-vous, ſinon le Dieu & le Maître de
Pſ. 17. 32. toutes choſes? „ Car y a-t-il quelqu'autre Dieu ou „ quelqu'autre Seigneur que vous? Vous êtes infiniment grand, infiniment bon, infiniment miſericor-

dieux, infiniment juste. Nulle beauté n'est comparable à la vôtre ; rien ne resiste à vôtre force, rien ne borne vôtre puissance. Vous êtes present par tout, sans paroître nulle part ; vous êtes toûjours le même, & vous presentez toûjours pour ainsi dire, la même forme à ceux qui vous considerent, sans qu'on puisse jamais arriver à vous comprendre. Vous ne changez jamais, & vous faites tous les changemens qui arrivent dans le monde. Aussi incapable de renouvellement, qu'exempt de consomption & de défaillance, vous renouvellez toutes choses, & vous consumez les orgueilleux * par une défaillance insensible. Toûjours en action, toûjours en repos ; recueillant & amassant incessamment sans avoir besoin de rien ; soûtenant, remplissant, & conservant toutes choses; donnant à chacun non seulement son être, mais son acroissement & sa perfection ; demandant sans cesse, quoique rien ne vous manque.

Vous aimez, mais sans passion, vous êtes jaloux, mais sans trouble ; vous vous repentez, mais sans vous rien reprocher ; vous entrez en colere, mais vous n'en êtes pas plus émû ; vous changez vos operations, mais jamais vos desseins ; vous retrouvez, sans avoir jamais rien perdu; vous aimez à gagner, sans avoir nulle indigence ; vous exigez du profit de vos dons, sans être avare. Quoique personne n'ait rien qui ne soit à vous, on vous constitue debiteur quand on vous donne ; cependant c'est sans rien devoir à personne que vous rendez à chacun ce qui lui est dû. Enfin quoique vous remettiez ce qu'on vous doit, vous n'y perdez rien, & vous n'en êtes pas plus pauvre.

Mais qu'est-ce que tout ce que je dis ici, ô mon

a C'est-à-dire, ceux qui vivent pour eux-mêmes, & qui cherchent leur bonheur ailleurs qu'en Dieu. *Voyez la fin du* 16. *Chap. du Livre* 7. *& la* 55. *Lettre de S. Aug. nomb.* 28.

Dieu ! ô ma vie, ô mes chastes delices ; & qu'est-ce que tout ce que l'on peut dire en parlant de vous? Et neanmoins malheur à ceux qui se taisent sur vôtre sujet : car de quoi que ce soit que l'on parle on ne dit rien si l'on ne parle de vous.

CHAPITRE V.

Il demande la grace de bien comprendre quel bien c'est que de posseder Dieu & pour obtenir que Dieu se donne à lui, il commence par un humble aveu de ses pechez & de ses miseres.

Belle priere. 5. QUand sera-ce, ô mon Dieu, que je goûterai pleinement & sans partage le repos qui se trouve en vous ? Quand sera-ce que vous viendrez dans mon cœur ; & que vous me transporterez hors de moi-même par une sainte ivresse, qui me fasse oublier tous mes maux pour ne me plus souvenir que de vous, & pour m'aracher à vous seul comme à mon unique bien? Car que n'êtes-vous point pour moi? Rendez-moi capable par vôtre misericorde de le comprendre & de le dire. Et que suis-je pour vous, & par où suis-je digne que vous me commandiez de vous aimer ? Vous me le commandez neanmoins, * Seigneur ; & si j'y manque, vôtre colere s'alume contre moi, & vous me menacez d'une effroyable misere, comme si ce n'en étoit pas une assez grande que de ne vous point aimer.

Il n'y a que Dieu qui puisse nous faire comprendre ce qu'il est pour nous. Dites-moi, Seigneur, ce que vous êtes à mon ame, dites-le moi, je vous en conjure par la grandeur de vos misericordes ; dites à mon ame : *Je suis ton salut*: mais dites-le lui de telle sorte qu'elle le comprenne. Voilà mon cœur prêt à vous entendre, ô mon Dieu ; ouvrez son oreille secrette, & dites-lui : *Je suis ton salut*. Faites qu'à cette voix *Ps. 34. 3.* je coure vers vous, que je vous trouve, & que je

* Car tout le culte que Dieu demande de nous se reduit à l'aimer. *Voyez la* 167. *Lettre de S. Aug. nomb.* 13.

m'atache à vous pour jamais. Laissez-moi voir, ô mon Dieu, la beauté de vôtre visage. Faites que je meure à moi-même pour être capable de le voir, de peur que faute de le voir je ne meure.

A quel prix on peut esperer de voir Dieu.

6. Mon ame est une maison bien étroite pour vous recevoir; mais c'est à vous à la reparer; vous y trouverez bien des choses capables de blesser vos yeux, je le sçai, si je le confesse; mais qui peut la purifier que vous? & n'est-ce pas à vous que je dois dire avec le Prophete: ,, Purifiez-moi, ,, Seigneur, de mes pechez secrets; & n'imputez ,, point ceux d'autrui à vôtre serviteur? *a*

Ps. 18. 131.

Ps. 115, 1.

Or si je parle ici, c'est que je croi: vous le sçavez, Seigneur, & que j'ai commencé par m'acuser moi-même devant vous de toutes mes iniquitez. La confiance que j'ai en vôtre misericorde me fait croire que vous m'avez remis tout ce qui étoit sorti de la corruption de mon cœur. Je ne compte que sur cela seul, ô mon Dieu, & je suis bien éloigné d'entrer en contestation avec vous, de vouloir trouver ma cause bonne contre vous, qui êtes la verité même. Ce seroit vouloir me tromper moi-même, & ce mensonge d'iniquité m'acableroit de nouveau. Je n'entre donc point en contestation avec vous: ,, car si vous vouliez compter avec ,, nous à la rigueur, qui pourroit subsister devant ,, le Tribunal de vôtre justice?

Ps. 31. 5.

Surquoi nôtre esperance peut être apuyée.

Jerem. 22. 9.

Ps. 26. 12.

Ps. 129. 3.

a C'est-à-dire, ceux où l'on tombe par la suggestion d'autrui. *S. Aug. liv.* 3. *du libre arbitre, chap.* 10.

CHAPITRE VI.

Il commence à parler de sa naissance, & de ce que sont les hommes dans les premiers tems de l'enfance qu'il décrit d'une maniere admirable, & où il fait remarquer les merveilles de la bonté & de la providence de Dieu; & à l'ocasion du peu de durée de la vie des hommes, & de chacun des âges dont elle est composée, il parle de l'éternité & de l'immutabilité de Dieu, & en donne la plus grande & la plus belle idée du monde,

7. SOuffrez donc, ô mon Dieu, que je parle à vôtre misericorde, quoique je ne sois que cendre & que poussiere. C'est à elle seule que je parle, & non pas aux hommes qui se moqueroient peut-être de ce que j'ai à vous dire. Peut-être que vous vous en moquerez aussi, mais vous reviendrez à avoir pitié de moi. Ce que j'ai donc à vous dire, Seigneur, c'est que je ne sçai d'où je suis venu, où je me trouve, c'est-à-dire, dans cette vie mortelle, ou dans cette mort vivante: car je ne sçai lequel de ces deux noms lui convient le mieux.

Gen. 18. 27.

Ce que c'est que la vie presente.

Il ne me peut rester aucun souvenir de ma naissance; mais je sçai, Seigneur, selon ce que j'ai apris de ceux par qui vous m'avez fait naître, qu'en venant au monde j'y ai été reçû dans le sein de vôtre bonté & de vôtre providence; puisque c'est elle qui m'a fait trouver dans le lait des nourrices le secours necessaire à ma foiblesse. Car si les mammelles de ma mere & de mes nourrices se trouvoient pleines de lait, c'étoit vous, Seigneur, qui les en remplissiez, & non pas elles: c'étoit vous qui me fournissiez par elles cet aliment que vous avez institué pour les enfans, par un effet de ces dispositions admirables par lesquelles vous pourvoyez à tout, & qui descendent dans tous les besoins de vos creatures.

C'étoit vous qui faisiez que je n'en voulois pas prendre plus que vous ne m'en vouliez donner, &

que celles qui me nourrissoient vouloient bien me donner ce que vous leur en donniez. Car ce mouvement qui les portoit à me donner ce lait dont elles étoient pleines, & à se soulager en me le donnant, est un effet de l'ordre que vous avez établi en toutes choses, & qui faisoit que c'étoit un bien pour elles, que je tirasse d'elles le bien qui me convenoit, & qui ne me venoit pas d'elles, mais de vous par elles; puisqu'il n'y a point de bien qui ne vienne de vous, ô mon Dieu, & que c'est de vous que je tiens tout ce qui concourt à la conservation de ma vie. C'est ce que j'ai reconnu long-tems depuis, & que vous m'avez fait entendre par tous les biens que vous nous faites, & au dedans & au dehors, comme par autant de bouches qui publient la grandeur de vos liberalitez. Car tout ce que je sçavois faire en ce tems-là c'étoit de succer le lait, de goûter ce qui me faisoit quelque plaisir, & de pleurer quand quelque chose me faisoit du mal.

8. Peu de tems aprés, je commençai à rire, d'abord en dormant, puis éveillé, à ce que j'ai entendu dire, & je n'ai pas eu de peine à le croire, ayant vû la même chose dans d'autres enfans: car il ne s'est rien conservé de tout cela dans ma memoire. Ensuite je devins peu à peu capable de remarquer la difference des lieux où l'on me portoit, & je tâchois de faire entendre ce que je voulois à ceux qui pouvoient y satisfaire: mais je n'en pouvois venir à bout, parce que ces mouvemens de ma volonté étoient au dedans de moi, & eux aux dehors, & qu'aucun de leurs sens ne leur donnoit moyen de voir dans mon ame. Je m'efforçois donc de marquer mes volontez par des mouvemens & des cris tels que j'étois capable d'en faire, mais qui n'exprimoient ce qui se passoit en moi, que d'une maniere fort confuse & fort imparfaite. Et lors qu'on ne m'obeissoit pas, soit faute de m'entendre, ou de peur

que ce que je demandois ne me fit mal, j'entrois en colere, comme si de grandes personnes, des personnes libres, & sur qui je n'avois aucun droit, eussent été obligées de m'obéir; & ne pouvant me venger d'elles autrement, je m'en vengeois par mes larmes. Voilà ce que j'ai remarqué dans d'autres enfans, qui sans rien sçavoir de toutes ces choses, m'en ont plus apris que ceux qui m'ont élevé, quoiqu'ils les sçussent.

9 Mais enfin tout cela est passé, & quoique je sois encore, mon enfance n'est plus, au lieu que rien ne passe jamais, Seigneur, de tout ce qui est en vous. Vous êtes toûjours vivant; vous êtes avant tous les siecles; & avant tout ce qu'on pourroit concevoir qui les eût dévancez: car vous êtes le Dieu & le Seigneur de tous les êtres, qui ne sont tous que parce que vous les avez créez. [a] En vous subsiste la cause stable & permanente de toutes les choses qui sont le plus sujettes à l'instabilité, l'origine immuable de toutes celles qui sont le plus sujette à changer: les idées & les raisons éternelles & vivantes de toutes celles qui ont le moins de durée, & de celles qui sont privées de vie & de raison.

Ce que c'est que l'eternité de Dieu.

Ne dédaignez pas, Majesté infinie, de vous abaisser jusqu'à écouter mes demandes; compatissez à ma misere & à mon ignorance, Pere de misericorde, & dites moi si mon enfance a succedé à quelqu'autre âge qui fût déja passé quand elle a commencé, & si l'on peut regarder comme un premier âge le tems que j'ai demeuré dans le ventre de ma mere. J'ai oüi dire aussi quelque chose de ce qui s'est passé à mon égard dans ce tems-là, & j'ai vû des femmes dans le même état où ma mere étoit alors; mais avant ce tems là méme étois-je quelque chose? étois-je quelque part, ô mon Dieu? ô la douceur de ma vie! Je n'ai per-

[a] Contre les Manichéens qui prétendoient qu'il y avoit bien des choses qui n'étoient point l'ouvrage de Dieu.

ſonne qui m'en puiſſe rien aprendre, & je n'ai pû conſulter ſur cela, ni mon pere, ni ma mere, ni ma propre memoire, ni l'experience des autres. Mais peut-être que vous vous moquez de moi, quand je vous fais de telles queſtions, & que vous voulezque je me borne à vous loüer de ce qui m'eſt connu.

10. Je vous loüe donc & vous rends graces, ô mon Dieu, ſouverain Seigneur du Ciel & de la terre, de toutes les merveilles que vous avez operées en moi dés le commencement de ma vie, & dans le cours de mon enfance. Car encore que ma memoire n'en ait rien conſervé, vous nous faites connoître ces premieres particularitez de nôtre vie, parce que nous voyons dans les autres, & par la créance même que nous donnons, au raport de ceux qui en ont été témoins, quoique ce ne ſoient que des femmes ſimples & peu éclairées. J'ai grand ſujet de vous en loüer, puiſque j'avois deſlors l'être & la vie; & que même vers la fin de ce premier âge je commençois à chercher des moyens & des ſignes qui puſſent exprimer mes penſé s.

Et quel autre que vous, pourroit ètre l'Auteur d'un tel ouvrage? Quelqu'un peut-il avoir été l'ouvrier & le createur de lui-meme, & y a-t-il quelqu'autre canal par où l'être & la vie pût couler en nous que vous ſeul, ô mon Dieu, qui nous faites ce que nous ſommes, & en qui l'ètre & la vie ne ſont point choſes differentes, parce que vous êtes l'être & la vie par eſſence, & que vous étes l'un & l'autre, & tout ce que vous êtes au ſouverain degré, ſans qu'il vous arrive jamais aucune ſorte de changement. Car les jours ne s'écoulent point à vôtre égard; quoique ce ſoit en vous qu'ils s'écoulent, puiſqu'ils ſont en vous comme tout le reſte, & que comme c'eſt en vous & par vous que ſubſiſte tout ce qui ſubſiſte, c'eſt auſſi en vous & par vous que paſſe tout ce qui paſſe.

Prérogative de la nature de Dieu.

Eternité & immutabilité de Dieu.

Comme donc vos années ne paſſent point, Pſ. 101. 28.

Ce que c'est que l'éternité. elles ne sont toutes qu'un jour toûjours present, & qui ne s'écoule jamais ; & cependant combien de jours ont passé, pour nous & pour nos peres, par cet aujourd'hui perpetuel dont vous jouissez, & qui assigne à chacun de nos jours sa durée, & leur donne le peu qu'ils ont d'être & de subsistance ; & combien y en passera-t-il encore de la même sorte ?

Mais vous, Seigneur, vous êtes toûjours le même ; & il n'y a pour vous qu'un jour éternel, toûjours present, & selon lequel il est vrai de dire que vous faites aujourd'hui tout ce que vous avez fait, à remonter jusqu'au commencement des tems ; & que vous ferez aujourd'hui tout ce que vous ferez dans la suite de tous les siecles.

Il ne s'agit pas tant de comprendre ce que l'on croit de Dieu, que de n'en rien croire que de vrai. S'il y en a qui ne comprennent pas ce que je dis, je ne sçaurois qu'y faire. Mais que ceux-là même fassent leur joye de ces merveilles qui les passent. Qu'ils en fassent leur joye, encore une fois, tout incomprehensibles qu'elles sont pour eux, & qu'ils aiment mieux arriver en vous cherchant à ce que vous êtes veritablement, quoiqu'ils ne puissent le comprendre, que non pas à quelque chose qu'ils pourroient comprendre, mais qui seroit tout autre chose que vous.

CHAPITRE VII.

Il fait voir qu'il y a de la corruption & de la malignité dans les enfans même qui sont encore à la mammelle. Que tout ce qu'on y remarque d'ailleurs est admirable ; que ce sont autant de merveilles de la toute-puissance de Dieu ; & que nous aurions toûjours grand sujet de le loüer quand nous n'en aurions point reçu d'autres bienfaits.

11. EXaucez-nous, Seigneur, & faites-nous misericorde. Malheur aux hommes à cause de leurs pechez ! & que suis-je, moi qui parle de la sorte, sinon un homme & un pecheur ? Cependant vous avez pitié de cet homme, parce que vous êtes l'auteur de son être, mais non pas

de son peché. Qui pourra me marquer les pechez de mon enfance? car il n'y a point d'homme sans peché & sans soüilleure devant vos yeux; non pas même l'enfant qui n'est né que depuis un jour. Qui me marquera donc les pechez de mon enfance? Pourroit-ce être quelqu'autre enfant en qui je pusse voir une image de ce qui s'est passé en moi dans cet âge dont il ne me peut rester aucun souvenir? Job. 25. 4.

La corruption de l'homme paroît dés sa premiere enfance.

Mais en quoi est-ce que je pechois alors? peut-être en ce que l'ardeur que j'avois de teter alloit jusqu'à me faire pleurer: car qui peut douter qu'une pareille ardeur pour la nourriture qui m'est propre presentement ne fût une faute digne de blâme & de correction? Ce que je faisois donc alors étoit blâmable, quoique dans l'incapacité où j'étois de comprendre les remontrances qu'on eût pû me faire sur ce sujet, la raison non plus que la coûtume ne souffroit pas qu'on m'en fit. Mais enfin, dés-là qu'avec l'âge nous nous défaisons de ces manieres; il est clair qu'elles sont vitieuses, puisque la raison ne nous porte à nous défaire que de ce qui est mauvais; & que l'on ne sçauroit dire que dans cet âge là-même, il fût bien de vouloir avoir à quelque prix que ce fût des choses qu'on n'auroit pû me donner sans me nuire; & d'en venir aux larmes & à la colere contre ceux qui avoient soin de moi, qui ne dépendoient point de moi, qui avoient au dessus de moi la raison & le discernement, & même contre ceux qui m'avoient mis au monde; de les fraper, & de tâcher de leur faire du mal, parce qu'ils ne m'obéïssoient pas, & dans des choses qui m'auroient été pernicieuses.

Par où on peut dire que les enfans sont innocens.

Ce n'est donc que par l'impuissance de nuire qu'on peut dire qu'il y a de l'innocence dans les enfans; & non pas par la disposition de leur cœur. J'en ai vû un qui ne parloit pas encore, & qui étoit si transporté d'envie & de jalousie contre un

autre qui tetoit la même nourrice, qu'il en étoit tout pâle,& qu'il ne regardoit ce frere de lait qu'avec des yeux & de haine & de colere. Cela se voit tous les jours ; & il y a même de certaines pratiques superstitieuses, par où les meres & les nourrices prétendent expier ces choses-là : mais enfin un enfant est-il innocent, lorsqu'il ne peut soufrir qu'un autre, qui est sans secours, partage avec lui le lait d'une nourrice, qui en a abondamment & sufisamment pour tous les deux ?

Cependant, quoique ce soit un vice, & un vice considerable, on le souffre dans les enfans, & on ne les en aime pas moins, parce qu'on sçait que cela s'en ira avec l'âge : mais quoique l'on ait cette indulgence pour les enfans, & que vous l'aprouviez, Seigneur, on ne l'auroit pas pour des personnes d'un âge plus avancé, en qui l'on remarqueroit la même chose.

12. Ce corps qui dés les premiers momens de mon enfance s'est trouvé assorti de tous ses membres, muni de tous ses sens, orné de la proportion de toutes ses parties, est donc vôtre ouvrage, * ô mon Seigneur & mon Dieu. C'est vous qui lui avez donné la vie, & qui lui avez imprimé cet instinct toûjours en action par où chacun veille à la conservation de son être, & vous voulez que je vous en loue, & que je vous en rende graces, & que je commence par là de chanter vos grandeurs & la gloire de vôtre nom. Car je ne laisserois pas d'être obligé de reconnoître vôtre puissance & vôtre bonté, quand vous ne m'auriez point fait d'autres biens que ceux-là, qui non plus que tous les autres ne peuvent venir que de vous seul, dont l'unité & la simplicité reluisent dans le raport qui lie la multiplicité & la varieté de tous les êtres; la beauté dans tout ce qu'il y a de beau, & qui n'est

Tout montre Dieu à ceux qui ont les yeux de

* Contre les Manichéens qui prétendoient que toute chair étoit l'ouvrage du mauvais Dieu qu'ils suposoient.

tel que par une impression & un réjaillissement de *l'esprit*
cette beauté primitive & originelle qui est en vous; *sains &*
& la sagesse dans les loix admirables de l'ordre par *ouvert.*
lequel vous rangez & compassez toutes choses.

Je ne sçai de ces premiers tems de mon enfance que ce que l'on m'en a dit, & à quoi ce que j'ai remarqué dans d'autres enfans, m'a fait voir que je pouvois ajoûter foi : car il ne m'en est non plus resté de souvenir que de celui que j'ai passé dans le ventre de ma mere. Ainsi à peine puis-je le regarder comme ayant fait partie de la vie que je mene ici bas.

Or s'il y avoit du peché en moi dés ce tems-là,
& si j'ai même été conçû dans l'iniquité, en quel Ps. 50. 7.
lieu, en quel tems est-ce que vôtre serviteur peut dire : ô mon Seigneur & mon Dieu, qu'il ait été innocent ? Mais je laisse là ce premier âge ; & en vain m'y arrêterois-je presentement, puisqu'il ne m'en reste pas le moindre souvenir.

CHAPITRE VIII.

Il parle du tems où sa raison commença de se développer; & de la maniere dont les enfans aprennent à parler.

13. POur venir de cette premiere enfance à l'état où je suis, il a fallu passer par une autre enfance, un peu moins enfance que la premiere, & où la raison commence à se développer ; ou plûtôt cette seconde enfance est survenuë, & a été, pour ainsi dire, entée sur la premiere, qu'on ne peut pas dire qui s'en fût allée, comme si elle m'eût quité pour aller autre part : mais enfin elle n'étoit plus; puisque d'un enfant à la mammelle & qui ne parloit point encore, j'étois devenu un enfant un peu plus grand, & qui commençoit à parler.

Je me souviens de cet état ; & j'ai remarqué depuis par où j'ai apris à parler, & que ce n'a pas

Comment les enfans aprennent à parler.

été par aucune methode, ni par aucune leçon que des personnes plus avancées en âge m'ayent faite pour m'aprendre les mots, comme on m'en fit bientôt aprés pour m'aprendre à lire, mais par la force de l'intelligence naturelle que vous avez mise en moi, ô mon Dieu. Car voyant qu'avec tous les efforts que je pouvois faire, & par les differens sons de ma voix, & par le mouvement & l'agitation que je me donnois, pour exprimer ce que je voulois, afin qu'on y satisfit ; je ne pouvois venir à bout de le faire entendre parfaitement, ni à tous ceux que j'aurois voulu ; je commençai à comprendre & à remarquer que puisqu'au son de certains mots on se portoit vers certaines choses, il falloit que ces mots fussent les noms par où on exprimoit ces choses-là. Ce fut donc par les gestes & les divers mouvemens du corps de ceux qui parloient devant moi, que je compris ce que leurs paroles vouloient dire. Aussi est-ce comme une langue naturelle, commune à toutes les nations ; car les divers mouvemens du visage, des yeux, & des autres parties du corps, aussi bien que le son de la voix, expriment les mouvemens de l'ame pour tout ce qu'elle veut avoir ou faire, conserver ou rejetter. C'est ainsi qu'à force d'entendre les mêmes paroles employées & mises en leur place dans plusieurs differens discours, je remarquai peu à peu ce qu'elles vouloient dire ; & ayant dressé ma langue à les prononcer, je m'en servis pour exprimer mes desirs & mes volontez.

Nos miseres augmentent à proportion que nous entrons plus avant dans le commerce des hommes.

Voilà de quelle sorte l'usage des signes établis entre les hommes pour communiquer leurs pensées, me devint commun avec ceux avec qui j'étois ; & par là je commençai d'entrer plus avant dans le commerce orageux & tumultueux de la vie humaine, demeurant toûjours dépendant de mon pere & de ma mere, & soûmis aux volontez de ceux qui avoient soin de moi.

CHAPITRE IX.

Quel malheur c'eſt pour les enfans d'avoir à dépendre des fauſſes opinions de ceux qui les élevent. Combien on avoit de peine à le faire étudier dans ſon enfance. Comment on commença de lui faire connoître Dieu. Combien il craignoit le foüet, quoi qu'il s'y exposât ſans ceſſe; & combien ceux qui châtient les enfans ſont enfans eux-mêmes, & dignes de châtiment.

14. QUelles miſeres n'ai-je point euës à eſſuïer dans cet état, ô mon Dieu, & de combien de fauſſes opinions me ſuis-je vû le joüet? Car ce qu'on me mettoit ſans ceſſe devant les yeux durant mon enfance, & à quoi l'on réduiſoit ce qu'on apelloit bien vivre, c'étoit de ſuivre les avis de ceux qui m'inſtruiſoient, & d'arriver par là à être eſtimé dans le monde, & à exceller dans cet art de bien-parler, qui ouvre le chemin aux vains honneurs & aux fauſſes richeſſes du ſiecle.

Dépendance des fauſſes opinions des hommes, premier malheur de l'enfance.

Enſuite on me mit à l'école pour aprendre les premiers élemens des lettres. J'étois aſſez miſerable pour ne pas voir combien cela me devoit être utile: cependant on ne laiſſoit pas de me châtier quand je n'aprenois pas bien, & cette ſeverité dont on uſoit envers moi, étoit aprouvée des perſonnes d'un âge plus avancé; parce que ceux qui ont vécu avant nous, nous ont frayé ce chemin fâcheux, par où on me forçoit de marcher, & qui eſt comme une multiplication des peines & des maux à quoi les enfans d'Adam ont été condamnez.

Je tombai dés ce tems-là entre les mains de quelques-uns de ceux qui ont ſoin de vous invoquer, ô mon Dieu, & je compris, par ce qu'ils me diſoient de vous, & ſelon les idées que j'étois capable de m'en former à cet âge-là, que vous étiez quelque choſe de grand; & qu'encore que vous fuſſiez inviſible, & hors de la portée de nos ſens, vous pouviez nous exaucer & nous ſecourir.

Aussi commençai-je dés mon enfance à vous prier; & à vous regarder comme mon recours & mon apui; & à mesure que ma langue se dénoüoit, j'employois ses premiers mouvemens à vous invoquer, & tout petit que j'étois je vous priois, avec une ardeur qui n'étoit pas petite, que je n'eusse point le foüet à l'école. Cependant lorsque pour me préserver de l'égarement où l'impunité m'auroit jetté, vous refusiez de m'exaucer, ceux à qui j'avois affaire, & ceux même qui m'avoient mis au monde, & qui étoient bien éloignez de vouloir qu'il m'arrivât le moindre mal, ne faisoient que rire de mes coups, quoique ce fût alors pour moi le plus grand de tous les maux.

Y a-t-il quelqu'un, ô mon Dieu, qui par cette pieté solide par où l'on s'unit à vous, & non pas par stupidité & par insensibilité, soit venu au point de compter pour si peu de chose les chevalets, les ongles de fer, & les autres tourmens de cette sorte, dont tous ceux qui s'y voyent exposez, vous conjurent avec des prieres si ardentes, de vouloir bien les garentir, qu'il se moque de ceux qui en ont horreur, comme nos peres & nos meres se moquoient dans nôtre enfance de ce que nos Maîtres nous faisoient souffrir? Car nous n'en avions pas moins d'horreur, & nous ne vous demandions pas avec moins d'instance d'en être garantis, quoique nous nous y exposassions sans cesse, en negligeant de lire, d'écrire, ou d'étudier nos leçons autant qu'on le vouloit. Et en cela je pechois, ô mon Dieu, car je ne manquois, ni d'esprit, ni de memoire, & vous m'en aviez assez donné pour cet âge-là. Mais j'aimois à joüer & à badiner; & mes Maîtres m'en châtioient, quoiqu'ils en fissent autant de leur côté, puisque ce que les hommes faits apellent des affaires, ne sont que de veritables badinages. Ainsi les Maîtres, aussi enfans que les enfans mêmes, ne les châtient

Tout ce qui ocupe les hommes, n'est qu'amusement d'enfans.

que de ce qu'ils ont de commun avec eux; & personne n'a pitié ni des uns ni des autres de ces enfans.

Car, à juger ſainement des choſes, qui pourroit aprouver qu'un enfant pour s'amuſer à joüer à la paulme, & pour n'avancer pas aſſez dans des choſes à quoi on ne le pouſſoit qu'afin qu'elles lui donnaſſent moyen dans la ſuite de badiner d'une autre maniere bien moins pardonnable, en fût châtié par un homme qui n'en faiſoit pas moins de ſon côté, & qui étoit même bien plus piqué de colere & d'envie, quand il arrivoit que quelqu'autre Regent avoit eu de l'avantage ſur lui dans quelque queſtion de Grammaire, que je ne l'étois quand quelqu'un de mes compagnons en avoit eu ſur moi à la paulme?

CHAPITRE X.

Combien il étoit coupable de negliger d'aprendre des choſes qui lui devoient être d'une grande utilité. Ce qui le détournoit de l'étude; & combien ſont vaines & frivoles les fins pour leſquelles la plûpart des hommes font étudier leurs enfans.

16. CEpendant je pechois, ô mon Dieu, qui ſçavez faire ſervir à vos deſſeins, non ſeulement les choſes de la nature, qui ſont l'ouvrage de vos mains, mais le peché même, dont vous n'êtes point l'Auteur; je pechois, en manquant d'obeïr à mes parens & à mes Maîtres. Car quel que fût leur but ſur ce qu'ils me vouloient faire aprendre, c'étoient des choſes dont je pouvois faire un bon uſage dans la ſuite; & ſi je negligeois ce qu'ils deſiroient de moi, ce n'étoit pas pour me porter à quelque choſe de meilleur, mais c'eſt que j'aimois à joüer, & que mon orgueil étoit flaté quand j'avois l'avantage au jeu ſur mes compagnons: c'eſt que j'aimois à entendre des contes & des fables, qui ne faiſoient qu'augmenter de plus

Tout entre dans l'ordre de la ſageſſe de Dieu, juſqu'au peché.

Combien il eſt per-

nicieux aux enfans de les laisser s'occuper de choses frivoles.

en plus la démangeaison que j'avois pour ces sortes d'amusemens,& qui passant de mes oreilles jusques dans mes yeux,me donnoient une ardeur incroyable pour les spectacles où ces avantures fabuleuses sont representées , & qui sont les amusemens des hommes faits.Cependant comme il n'apartient qu'à ceux qui sont constituez en dignité, d'en donner au peuple , il n'y a presque personne qui ne souhaite de voir ses enfans en cet état ; & en même tems qu'on fait châtier les enfans quand ils quitent l'étude pour aller aux spectacles, on ne les fait étudier que pour arriver aux charges qui mettent en droit d'en donner. Ouvrez les yeux de vôtre misericorde , Seigneur , sur ces miseres des hommes ; tirez de cet esclavage, & ceux qui vous invoquent déja comme je fais,& ceux-mêmes qui ne vous invoquent pas encore. Délivrez-les Seigneur,afin que venant à vous invoquer, ils puissent obtenir que vous acheviez d'operer leur délivrãce.

CHAPITRE XI.

Du soin qu'il eut de demander le Baptême dans une maladie violente , dont il fut surpris étant encore enfant ; & pourquoi on differa de le baptiser. Combien sa mere étoit soigneuse de l'élever dans la pieté.

Fin de l'Incarnation du Fils de Dieu.

17. DÉs ma premiere enfance, j'avois entendu parler de la vie éternelle, dont nous avons reçu la promesse & le gage par l'abaissement de nôtre Seigneur & nôtre Dieu, qui a bien voulu descendre jusqu'à nous,pour nous guerir de nôtre orgueil ; & dés ma naissance , ma mere, qui a toûjours eu beaucoup de confiance en vous, avoit eu soin qu'on me mît au nombre des Catechumenes , en m'imprimant le signe de la Croix de ce divin Sauveur , & en me faisant goûter ce sel * misterieux , qui est le Simbole de cette sa-

* On donnoit du sel à ceux qu'on recevoit au nombre

gesse toute celeste dont il est venu faire des leçons aux hommes.

Vous vîtes, Seigneur, car vous preniez déja soin de moi, vous vîtes avec combien d'ardeur & de foi, tout enfant que j'étois, je demandai le Baptême de vôtre Christ, nôtre Seigneur & nôtre Dieu, dans une ataque soudaine d'un mal d'estomac qui me mit à deux doigts de la mort; & ce que je fis pour l'obtenir de la pieté de ma mere, & de celle de vôtre sainte Eglise, la mere commune de nous tous. Le trouble où cet accident avoit jetté celle qui m'avoit mis au monde, & dont le cœur chaste brûloit d'ardeur de me faite renaître spirituellement par la foi, lui avoit déja fait faire toutes les diligences necessaires pour me faire initier, & laver dans ces eaux salutaires, où l'on reçoit la remission du peché, par la foi en Jesus-Christ. Mais comme le mal se dissipa tout d'un coup, on remit à un autre tems à me nettoyer de mes pechez, parce que l'on comptoit que si j'avois à vivre je ne manquerois pas de me soüiller de nouveau; & que l'on sçavoit que les pechez où nous tombons aprés avoir été baptisez, sont bien plus griefs † & d'une bien plus dangereuse consequence.

Zele de sainte Monique pour le salut de son fils.

Dans quelle vûë on differoit autrefois de faire baptiser les enfans.

Je croyois donc deslors en vous, aussi bien que ma mere, & tout le reste de nôtre famille, à la reserve de mon pere, dont l'autorité ne put jamais prévaloir dans mon esprit sur celle que ma mere s'y étoit aquise par sa pieté; ni me détourner de la foi en Jesus-Christ qu'il n'avoit pas encore embrassée. Car elle n'oublioit rien pour faire que je vous eusse pour pere, ô mon Dieu, plûtôt

Combien sainte

des Catechumenes; & de là vient qu'on en donne encore aujourd'hui dans l'administration du Baptême. *Voyez le* 26. *chap. du Liv.* de Catechisandis rudibus. *Ce Livre est traduit, & imprimé à Paris chez Pralard.*

† Voyez la note sur la 151 Lettre de S. Augustin, nomb. 14. dans l'édition françoise.

Monique étoit soigneuse d'élever son fils dans la pieté.

Fondement de l'obeissance que les femmes doivent à leurs maris.

que celui dont vous m'avez fait naître, & vous l'assistiez par vôtre grace, afin que dans les bons desseins qu'elle avoit pour moi, elle eût l'avantage sur son mari, à qui neanmoins elle étoit soûmise dans tout le reste, quoiqu'elle fût beaucoup meilleure que lui, parce que de lui obéir c'étoit vous obéir à vous même, puisque vous le lui commandiez.

18. Je voudrois bien, ô mon Dieu, si c'étoit vôtre bon plaisir, que vous me fissiez connoître dans quelle vûë l'on differa de me baptiser, & si ç'a été un bien pour moi que l'on m'ait ainsi laissé la liberté de pecher. Car n'est-ce pas me l'avoir laissée, que d'avoir differé mon Baptême, & ne le voyons-nous pas clairement parce que nous entendons dire encore tous les jours sur le sujet de la plûpart des enfans? Laissez-le en repos, dit-on, qu'il fasse ce qu'il voudra, il n'est pas encore baptisé. Cependant parle-t-on comme cela quand il est question de la santé du corps; & trouve-t-on personne qui dise: qu'importe qu'il se fasse de nouvelles playes, il n'est pas encore gueri: N'eût-il donc pas été bien meilleur pour moi que l'on eût promptement rendu la santé à mon ame, & que tous mes soins & tous ceux de mon pere & de ma mere se fussent apliquez à me conserver avec vôtre protection ce bienfait de vôtre misericorde? Oui sans doute: mais comme ma mere voyoit venir le déluge de tentations qui alloit fondre sur moi au sortir de mon enfance, elle aima mieux exposer aux flots de ce torrent cette terre informe qui pouvoit recevoir un jour la forme de l'homme nouveau, que la forme même & l'impression celeste que j'aurois reçu au baptême.

Pour combien peu l'on compte le peché.

Pourquoi sainte Monique differa de faire baptiser son fils.

CHAPITRE XII.

Il continuë à parler de l'averſion qu'il avoit pour l'étude, & des vûës toutes terreſtres de ceux qui le forçoient d'étudier : ce qui lui donne lieu d'admirer la ſageſſe de Dieu, qui fait tout entrer dans ſon ordre, & qui ſçait tirer le bien du mal.

19. DE's mon enfance même, où l'on craignoit beaucoup moins pour moi à cet égard que dans l'âge qui la devoit ſuivre, je ne laiſſois pas de pecher, par l'averſion que j'avois pour l'étude,& qui me revoltoit contre la ſeverité avec laquelle on me forçoit de m'y apliquer. Cependant on ne m'en preſſoit pas moins ; & ce qui ſe faiſoit en moi à force de me preſſer étoit un bien, quoiqu'on ne pût pas dire que je fiſſe bien, puiſque je n'aprenois que malgré moi,& qu'encore que ce que l'on fait ſoit un bien, on ne fait jamais bien tant qu'on le fait malgré ſoi.

Il n'y a que l'amour du bien qui rende nos actions bonnes.

Les meilleures choſes deviennent mauvaiſes quand on les fait par de mauvaiſes vûës.

Ceux qui me faiſoient étudier, ne faiſoient pas bien non plus, puiſqu'ils n'avoient point d'autre vûë dans ce qu'ils me faiſoient aprendre, que de me mettre en état de contenter cet apetit inſatiable de ce que les hommes apellent des biens & des honneurs, & qui n'eſt en effet qu'indigence & ignominie. C'étoit vous, ô mon Dieu, qui me faiſiez du bien par eux, & vôtre providence, dont les ſoins vont juſqu'à tenir compte de tous les cheveux de nos têtes,* ſe ſervoit pour mon bien de la dépravation même de ceux qui m'obligoient d'étudier. Vous ne faiſiez pas moins un bon uſage de celle qui me donnoit de l'averſion pour l'étude, puiſque vous vous en ſerviez pour me faire ſoufrir la peine que je meritois par cette averſion même, qui faiſoit que j'étois déja un ſi grand pecheur, tout petit enfant que j'étois. Car par une loi inévitable de l'ordre que vous avez établi,tout eſprit dereglé trouvera toûjours dans la peine qu'il

* Matth. 10. 30.

Ce qui n'a que nôtre corruption pour principe, devient un bien entre les mains de Dieu, par l'uſage qu'il en fait faire.

Il ne faut à Dieu pour nous punir, que nôtre de-

pravation même. se fait à lui-même par son propre dereglement, la punition qu'il merite.

CHAPITRE XIII.

De l'aversion qu'il avoit pour le Grec, & d'où elle pouvois venir. Combien les enfans sont coupables d'avoir plus de goût pour des fables que pour les premiers élemens des Lettres, quoique l'un soit pernicieux, & que l'autre soit d'une tres grande utilité.

20. J'Avois une grande aversion pour le Grec, que l'on me montroit dans mon enfance; & je ne comprens pas bien encore d'où cette aversion me pouvoit venir, à moi qui avois eu dés le commencement tant de goût pour le Latin, c'est-à-dire, pour ce qu'enseignent de cette Langue, ceux que l'on apelle Grammairiens. Car pour ce qu'on en aprend sous ces premiers Maîtres qui montrent à lire, à écrire & à compter, il m'avoit été tout aussi insuportable que le Grec. Mais d'où cette aversion auroit-elle pû venir que du fonds de peché que je portois en moi, de ce qu'étant tout dans la chair & dans le sang, ma vie n'étoit que vanité & legereté, & de ce que mon esprit se laissoit aller à l'impetuosité de ses mouvemens, sans aucun retour sur lui-même? Car enfin ces premiers élemens des lettres dont j'avois eu tant de dégout, sont ceux où il y avoit le plus de certitude & de solidité, & qui sont le plus d'usage; puisque c'est par là que je suis venu au point de pouvoir lire tout ce qui me tombe sous la main, & d'écrire tout ce qu'il me plaît. Et peut-on comparer à une étude si utile celle où je passai au sortir de celle-là, & qui n'alloit qu'à me réplir des avantures fabuleuses d'un certain Enée, errant çà & là par le monde, à charger ma memoire de ses infortunes, pendant que j'oubliois les miennes propres, qui me faisoient errer bien plus miserablement que lui; & à me faire pleurer la mort de Didon, qui se tua par un excés d'amour pour

Ce qu'il y a de plus utile dans ce que l'on aprend aux enfans.

pour ce Troyen, au lieu de pleurer celle que je me donnois miserablement à moi-même en me remplissant de ces folies, & en m'éloignant de vous, ô mon Dieu, qui êtes la vie de mon ame ?

21. Car qu'y a-t il de plus digne de pitié que d'être sans pitié pour ses propres miseres ; & de pleurer la mort que Didon se donna par l'excés de son amour pour Enée, au lieu de pleurer celle qu'on se donne à soi-même quand on est sans amour pour vous, ô mon Dieu, qui êtes la lumiere de mon cœur, la nourriture de mon esprit, l'époux & le soûtien de mon ame? Cependant je ne vous aimois point ; & cette ame adultere vous manquant de foi, se prostituoit miserablement. On lui aplaudissoit même dans ces prostitutions ; & à force d'entendre retentir de toutes parts cette voix empestée : *Courage, courage, voilà qui va bien*, elle auroit eu honte de ne se pas prostituer. Voila quelle étoit ma misere ; & au lieu de la pleurer, je pleurois la mort de Didon, & la foiblesse qu'elle avoit euë pour un étranger; moi qui avois celle d'aimer au lieu de vous ce qui n'est que l'ouvrage de vos mains, & qui tient même le plus bas rang entre vos ouvrages ; & de vouloir demeurer terre, en ne cherchant que la terre. Et lorsque quelque chose me détournoit de la lecture de ces fables, j'avois de la douleur d'être obligé de quiter ce que je ne pouvois lire sans douleur. Cependant ce sont ces sortes de folies que l'on apelle *les belles Lettres*, & qu'on met si fort au dessus de cette premiere étude où l'on aprend à lire & à écrire.

Nous sommes sensibles à tout hors à nos veritables miseres

On a érigé en belles connoissances des fables & des contes d'Enfant.

22. Mais que j'entende, ô mon Dieu, la voix de vôtre verité, qui me crie au fond de mon ame, *On se trompe, on se trompe* ; cette premiere est bien au dessus de l'autre. Aussi aimerois je sans comparaison mieux oublier les avantures d'Enée, & tout ce que je puis sçavoir de pareille nature,

que d'oublier à lire & à écrire. Car quoique ces voiles que l'on voit floter à la porte des écoles des Grammairiens marquent, ſelon eux, qu'il y a de grands miſteres cachez ſous ces fables qu'ils nous debitent, il n'y a perſonne de bon ſens qui ne les prenne au contraire pour une marque du beſoin qu'ils ont de chercher quelque couverture à leur égarement & à leur folie.

Quand ceux qui font métier d'enſeigner la Grammaire, & de vendre aux autres de ces ſortes de connoiſſances, & ceux qui les achetent d'eux crieroient contre ce que je viens de dire ici, où je vous expoſe, ô mon Dieu, les ſentimens de mon cœur, & où je m'acuſe moi-même avec plaiſir de ce qu'il y a eu de corrompu dans mes voyes, pour m'exciter d'autant plus à l'amour de la rectitude des vôtres, je ne m'en mettrois pas beaucoup en peine. Auſſi crieroient-ils ſans ſujet: car ſi je leur demande s'il eſt vrai qu'Enée ait abordé à Carthage, les moins habiles d'entr'eux me répondront qu'ils n'en ſçavent rien; & ceux qui le ſont plus que les autres, diront même qu'il n'y fut jamais. Mais ſi je leur demande comment il faut écrire le nom d'Enée, la connoiſſance qu'ils ont des regles de l'Ecriture & de l'ortographe les fera tous répondre de la même maniere, & ce qu'ils répondront ſera vrai, puis qu'il ſera conforme à ce que les hommes ont inſtitué, & dont ils ſont convenus ſur la forme & l'uſage des caracteres. Et ſi je leur demande encore lequel des deux eſt le plus utile pour les beſoins de la vie, de ſçavoir lire & écrire, ou de ſçavoir toutes ces fictions des Poëtes, & lequel des deux on doit le plus craindre d'oublier, il n'y a aucun de ceux qui n'ont pas entierement perdu la raiſon qui puiſſe balancer entre l'un & l'autre.

Il eſt donc vrai que je pechois, lorſque dans mon enfance je préferois ces folies à des choſes

d'un si grand usage, & que j'allois même jusques à n'aimer que les unes,& à ne pouvoir souffrir les autres. Car on me mettoit au desespoir quand on me venoit chanter, ,, un & un sont deux, deux & deux sont quatre ; & au contraire, j'étois ravi quand je pouvois repasser dans mon imaginatiou des choses aussi vaines,qu'un cheval de bois plein de gens de guerre, l'embrasement de Troye, & l'ombre de Creuse aparoissant à son mari.

CHAPITRE XIV.

D'où vient l'aversion que les enfans ont pour les langues, eux qui ont apris si aisément & si volontiers à parler dés le tems qu'ils étoient encore entre les bras de leurs nourrices. Quel usage la sagesse de Dieu sçait faire des contradictions que les hommes éprouvent dans tous les tems de leur vie.

23. D'Où vient donc que je haissois le Grec, puisque ce qu'on en aprend chez les Grammairiens est plein de pareilles fables ? Car Homere en est un grand ouvrier ; & ses fictions, toutes vaines qu'elles sont, donnent beaucoup de plaisir. Cependant il m'étoit insuportable dans mon enfance ; & je croi que Virgile ne l'est pas moins aux enfans dont le Grec est la langue naturelle, lorsqu'on les force d'étudier cet Auteur comme on me forçoit d'étudier Homere. Il n'en faut point chercher d'autre cause que la dificulté d'aprendre une langue étrangere ; & c'étoit une amertume qui se répandoit sur tout ce qu'il y auroit eu de doux pour moi dans les fables qui sont écrites en cette langue. Car je n'en entendois pas un mot ; & l'on n'épargnoit ni menaces, ni châtiment pour me forcer à l'aprendre.

Je n'entendois pas mieux le Latin dans le tems de ma premiere enfance, mais il ne m'en avoit rien coûté pour l'aprendre ; cela s'étoit fait insensiblement, à mesure que j'avois été capable de re-

marquer la signification des mots, parmi les caresses de mes nourrices, & les soûris de ceux qui s'amusoient à moi, & qui prenoient plaisir à me faire joüer. Je n'avois eu nulle dureté à essuyer pour cela; & sans que personne m'en pressât, mon cœur m'en pressoit assez, par l'envie qu'il avoit de faire entendre ses mouvemens, ce qui ne se pouvoit faire sans aprendre quelques mots, que je n'aprenois point par voye d'instruction, comme ce que j'ai apris depuis, mais à force d'entendre parler ceux qui étoient autour de moi, & à qui je mourois d'envie de faire entendre tout ce qui me venoit dans l'esprit; ce qui fait bien voir que ces choses là s'aprennent beaucoup mieux par la curiosité naturelle abandonnée à elle-même, que par les menaces & les châtimens qu'on employe pour faire étudier les enfans. Cependant il en faut; pour reprimer les excés de cette curiosité même; & c'est à quoi ces loix adorables de vôtre sagesse, qui par des amertumes salutaires nous rapellent à vous, en nous sevrant des douceurs empoisonnées de tout ce qui nous en avoit éloignez, font servir, ô mon Dieu, tout ce qui nous fait éprouver quelque contradiction dans la vie depuis les ferules de nos Regens, jusqu'aux instrumens des suplices des Martirs.

Ce qui fait que les enfans aprennent si aisément à parler.

Dessein de Dieu dans les amertumes qu'il nous fait essuyer.

CHAPITRE XV.

Il demande à Dieu la grace de ne point sucomber sous la verge de sa justice, & de n'employer jamais que pour lui tout ce qu'il avoit apris de bon.

Belle priere.

24. EXaucez-moi, Seigneur, & ne permettez pas que je tombe dans l'abatement, sous la verge dont vous me châtiez. Faites que je ne cesse point de vous loüer de la misericorde que vous m'avez faite de me retirer de mes voyes de peché. Faites que je trouve infiniment plus de

Tout

douceur en vous que je n'en trouvois autrefois dans tous les plaisirs trompeurs que je recherchois avec tant d'ardeur. Faites que je vous aime d'un amour solide & inébranlable; & que je m'atache de toutes mes forces à vôtre main toute-puissante, afin qu'elle me soûtienne jusqu'à la fin de ma course, & qu'elle me garantisse de toutes sortes de tentations.

consiste à trouver de la douceur dans le bien.

Vous êtes mon Seigneur, mon Roi & mon Dieu: que tout ce que j'ai apris de bon & d'utile dans mon enfance, & qui se réduit à sçavoir parler, lire, écrire & compter, soit donc consacré à vôtre service, & que je ne l'employe jamais que pour vous. Car pour les choses vaines dont je me remplissois alors, vous aviez soin de m'en châtier; & vous m'avez pardonné le plaisir criminel que j'y prenois. Il est vrai qu'en étudiant ces folies, j'ai apris plusieurs façons de parler tres utiles, mais on pourroit les aprendre tout de même dans des lectures où il n'y auroit rien de frivole & de vain; & si l'on prenoit cette voye pour instruire les enfans, ils y marcheroient en toute seureté.

CHAPITRE XVI.

Que le torrent de la coûtume entraîne tout. Combien les Livres des Poetes sont pernicieux aux enfans; & combien il s'y trouve des choses capables de les corrompre.

25. MAis où sont ceux qui te resistent, malheureux torrent de la coûtume? Ne te verrons-nous jamais à sec; & jusques à quand entraîneras-tu les enfans d'Adam dans cette mer si profonde & si orageuse, dont ceux même qui se tiennent au bois de la Croix du Sauveur ont tant de peine à se tirer? N'est-ce pas en suivant ton impetuosité qu'on m'a fait faire le sujet de mes études de ces Livres où l'on voit un Jupiter tonnant & adultere tout ensemble? On sçait bien

que ce ſont choſes inalliables ; mais on a mis à la main de cet infame un tonnerre imaginaire, afin de diminuer par là l'horreur qu'on auroit euë de l'imiter dans ſes veritables crimes.

Y a-t-il quelqu'un parmi ces Maîtres de Grammaire qui ait jamais fait l'attention qu'il auroit dû à ce beau mot d'un de leurs Auteurs, * *Ce ſont des fictions d'Homere, qui dégradoit les Dieux en leur atribuant les foibleſſes des hommes ; j'aurois mieux aimé qu'il eût taché d'élever les hommes en les portant à imiter la vertu des Dieux.*

* Ciceron.

Cependant cet Auteur-là même n'a pas bien parlé, puiſque ce qu'Homere a fait par ces fictions, ce n'eſt pas d'atribuer à des Dieux les foibleſſes des hommes, mais d'ériger en Dieux des hommes perdus ; afin que leurs crimes ne paſſâſſent plus pour crimes, & que quiconque en feroit autant, pût ſe flater d'être imitateur des Dieux du Ciel, plûtôt que de ce qu'il y a eu d'infames & de ſcelerats parmi les hommes.

26. Et neanmoins, ô torrent infernal, les hommes ne ceſſent point de jetter leurs enfans à la merci de tes flots : ils payent même ceux qui leur aprennent des choſes ſi capables de les corrompre ; on les traite comme quelque choſe d'important & de ſerieux, & cela à la vûë des Magiſtrats, qui donnent même des gages à ceux qui les enſeignent, pardeſſus ce qu'ils peuvent recevoir de ceux qui vont à leur école. Faut-il donc s'étonner du bruit que font à nos oreilles les cailloux que tu entraînes, c'eſt-à dire, ceux qui s'abandonnent à ton impetuoſité, & ſi nous les entendons qui crient de toutes parts : „ C'eſt dans ces „ Livres-là qu'on aprend l'uſage & la ſignification „ des termes ; c'eſt où l'on puiſe cette éloquence „ ſi neceſſaire pour bien exprimer ce que l'on „ penſe, & pour l'inſinuer aux autres ?

Quoi, ſi Terence ne nous avoit repreſenté un

jeune débauché qui s'excite à contenter sa passion par l'exemple de Jupiter, & par la vûë d'un Tableau où ce Dieu sous la figure d'une pluye d'or qu'il fait tomber dans le sein de Danaé, trouve moyen de la surprendre, n'aurions-nous jamais pû aprendre l'usage & la signification des termes que ce Poete employe dans cette malheureuse description? Voyez de quelle maniere ce jeune homme sçût profiter des leçons d'impudicité que ce prétendu Maître du Ciel lui faisoit par cette action. „ Et quel étoit, nous dit-il, le Dieu qui me „ montroit un si bel exemple? Ce n'est pas moins „ que celui dont le tonnerre fait trembler les vou„ tes du Ciel Quoi, ce qu'il a fait je ne l'aurois pas fait, moi qui ne suis qu'une foible creature? Je l'ai fait, & le plus volontiers du monde. Qu'on ne dise donc plus que rien n'est plus propre que cette infame description à nous aprendre l'usage des termes que Terence y employe, mais plûtôt, que l'usage qu'il en a fait, pour peindre une action si honteuse, est la chose du monde la plus capable de faire passer par dessus l'horreur du mal.

Euntuch. Act. 3. Scen. 5.

Ie n'en veux point aux mots, qui par eux-mêmes ne sont que des vases exquis & precieux; je n'en veux qu'au vin de l'erreur que nous presentoient des Maîtres qui en étoient enyvrez; & qui nous châtioient quand nous refusions d'en boire, sans que nous trouvassions personne de sens rassis à qui nous pussions en apeller.

Cependant, ô mon Dieu, dont la misericorde a fait que je puis repasser devant les yeux ces desordres de mon enfance, sans craindre ce qu'ils auroient dû m'attirer; j'apprenois ces choses-là de tout mon cœur: j'étois assez miserable pour y prendre plaisir, & c'étoit sur cela qu'on me regardoit comme un enfant de bonne esperance.

Bonheur de ceux qui ont fait une sincere penitence.

CHAPITRE XVII.

Sur quoi roule ce qu'on apelle exercices de classes, *& combien on a tort de ne pas choisir des choses utiles & edifiantes pour exercer l'esprit des enfans.*

17. PErmettez-moi, mon Dieu, de dire aussi quelque chose de l'esprit que vous m'aviez donné, & des folies à quoi on me faisoit consumer tout ce qu'il pouvoit avoir de vigueur. J'en avois assez de dépit, mais il falloit en passer par là, & au lieu qu'on m'aplaudissoit quand je faisois ces choses-là, & que je les faisois bien, j'auroit été non seulement repris, mais châtié, si j'y avois manqué. On nous obligeoit donc d'exprimer en prose ce que Virgile fait dire à Junon dans le transport de la douleur & de la colere où elle étoit de ne pouvoir empêcher le Roi des Troyens d'aborder en Italie. J'avois bien oui dire que ce personnage que Virgile fait faire à Junon n'étoit qu'une fable : mais il falloit suivre les folies & les imaginations de nôtre Auteur ; & l'on trouvoit que celui-là avoit le mieux fait, qui en gardant ce qui convenoit à la Déesse, qu'il faisoit parler, avoit exprimé le plus vivement les mouvemens de son dépit & de sa douleur, & par des termes les mieux assortis à la qualité des choses.

Virgil. Æneid. 1

La bonté de l'esprit de S. Augustin se faisoit remarquer dés son enfance.

Et que me revenoit il, ô mon Dieu, ô ma veritable vie, de ce que quand c'étoit à mon tour, on m'aplaudissoit bien davantage qu'à la plûpart de mes condisciples ? Qu'est-ce que tout cela, sinon du vent & de la fumée? n'y avoit-il point d'autres sujets pour exercer mon esprit & ma langue? N'en auroit-on pas trouvé dans vos écritures, où tout retentit de vos loüanges ? Et n'est-ce pas là qu'il falloit chercher de quoi exercer l'activité, & fixer la mobilité de mon esprit, au lieu de le remplir de chimeres, & de le donner en proye aux esprits im-

purs qui voltigent dans l'air : car c'est proprement ce que l'on faisoit ; & on sacrifie en plus d'une maniere aux Anges revoltez.

CHAPITRE XVIII.

Ceux mêmes qui sont chargez d'instruire les enfans, les corrompent & par où. Ce que Dieu fait pour ceux qui le cherchent. Par où on s'éloigne de Dieu, & par où on s'en aproche. De combien les Grammairiens sont plus soigneux d'observer les loix arbitraires de leur art, que les loix éternelles de la verité.

28. MAis faut-il s'étonner, ô mon Dieu, que je m'abandonnasse à des choses si vaines, & que je m'éloignasse ainsi de vous, puisqu'on me proposoit pour modelle des gens à qui on aplaudissoit quand ils contoient leurs débauches ; pourvû qu'ils le fissent d'une maniere aisée, naturelle & élegante, au lieu que s'il leur échapoit quelque mauvais mot, ou quelque solecisme, en contant quelque chose de bon qu'ils eussent fait, ils étoient siflez de tout le monde ? Vous voyez, Seigneur, cette dépravation des hommes ; cependant parce que vous êtes patient, & infiniment misericordieux, quoique sans préjudice des droits de vôtre justice, vous gardez un profond silence, mais vous ne le garderez pas toûjours. Dés à present même vous retirez de cet abîme de corruption ceux qui vous cherchent, & dont le cœur touché des douceurs ineffables qui se trouvent en vous, vous dit avec le Prophete : *Ce que je cherche & que je chercherai sans cesse, Seigneur, c'est la lumiere de vôtre visage.* Or c'est être bien loin de cette lumiere que d'être abîmé dans la nuit tenebreuse de ses passions.

Il ne faut jamais penser à la misericorde de Dieu qu'on ne se souvienne de sa justice.

Ps. 26. 8.

Caractere des vrais justes.

Car ce n'est pas par un mouvement local qu'on s'éloigne ou qu'on se raproche de vous ; & ce que l'Evangile nous dit de ce prodigue, qui s'en étant allé dans un païs éloigné, consuma tout

Ce que c'est qu'être pres ou loin de Dieu.

Luc. 15. 13.

ce que son pere lui avoit donné de bien, ne nous doit rien faire imaginer qui ait raport, ni à un homme qui s'en iroit quelque part au loin de son pied à cheval, en carosse, ou sur un vaisseau, ni à un oiseau qui s'envole. Et que nous represente le pere de ce prodigue, sinon vous, ô mon Dieu, dont la douceur se signale envers nous, lorsque vous nous donnez les talens & les avantages naturels,& encore plus lorsque vous recevez ceux qui reviennent à vous aprés les avoir dissipez & prostituez aux creatures,& que vous leur tendez les bras de vôtre misericorde ? Etre loin de la lumiere de vôtre visage, n'est donc autre chose que croupir dans les tenebres de ses passions & de sa sensualité.

29. Voyez, ô mon Seigneur & mon Dieu,mais toûjours avec la même patience, voyez quelle est la dépravation des hommes, d'observer avec tant de soin les loix arbitraires par où ceux qui les ont dévancez, ont reglé la prononciation des lettres & des silabes, & de fouler aux pieds les loix immuables que vous avez établies,& qui sont la seule voye par où nous puissions arriver au salut éternel. Cela va jusqu'au point que si quelqu'un de ceux qui font profession de savoir, ou d'enseigner ces regles de Grammaire, venoit à les enfreindre en prononçant le mot d'homme, sans observer l'aspiration qu'elles veulent qu'on y fasse, * il se feroit plus de tort par là dans l'esprit des hommes, que par tout ce qu'il pourroit avoir de haine contre un autre homme au mépris de vos saintes loix ; tant les hommes sont éloignez de comprendre que le mal que nos plus grands ennemis nous pourroient faire, n'aproche pas de celui que nous nous faisons nous-mêmes quand nous les haïssons ; & que cette haine fait bien plus de dégat dans un cœur, qu'ils n'en sauroient faire dans tout ce qui nous apartient.

Quelle est la voye du salut.

C'est à nous-mêmes que nous faisons le plus de mal quand nous en voulons aux autres.

* Cela ne s'observe qu'en latin.

Cependant combien cette Loi de *ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas que les autres nous fissent*, est elle plus profondément gravée dans nos ames que toutes ces loix de Grammaire ? Mais qui peut s'élever jusqu'à cette lumiere inaccessible où vous habitez, ô mon Dieu, qui seul possedez tout ce qu'on peut apeller grand, & d'où, sans rompre le silence que vous vous imposez pour un tems, les loix immuables & perpetuelles de vôtre justice ne cessent point de faire pleuvoir des tenebres vengeresses sur les passions & les dereglemens des hommes ?

Par où se regle ce que les hommes se doivent les uns aux autres.

Iob. 4. 16.

Matth 7. 12.

Par où Dieu punit principalement les dereglemens des hommes.

Ils vont jusqu'à cet excés que nous voyons tous les jours dans le Barreau des gens qui aspirent à une vaine reputation d'éloquence, prendre garde avec le plus grand soin du monde à ne pas blesser les loix de la Grammaire par quelque mauvaise construction, dans ces discours enflammez par où ils poursuivent à outrance la condamnation de quelqu'un qu'ils ont pris en haine, & où ils ont des hommes pour juges, & des hommes pour auditeurs, & compter pour rien de violer la loi éternelle par la fureur avec laquelle ils cherchent à faire perir leurs semblables.

CHAPITRE XIX.

Quel tort fait aux enfans la dépendance où ils sont des opinions des autres. Par combien d'endroits la corruption du cœur se fait remarquer dans les enfans. Que la même dépravation que l'on trouve dans les hommes à quelque âge que ce soit est en eux dés l'enfance. Ce que Jesus-Christ a regardé dans les enfans quand il nous les a proposez pour modelle.

30. J'Etois sur le bord de cet abîme de corruption dans ces tems de mon enfance dont je viens de parler; & j'y avois même déja un pied, malheureux que j'étois, puisque j'avois bien plus de soin d'éviter les mauvaises façons de parler, que de m'empêcher, quand il m'en échapoit quelqu'une, de porter envie à ceux qui parloient plus purement. Cependant ces pechez de ma jeunesse que je vous expose, ô mon Dieu, & dont je m'accuse presentement devant vous, m'attiroient des louanges de ceux dont les sentimens étoient tellement mon unique regle, que je croyois que bien vivre n'étoit autre chose que leur plaire. Ainsi je n'avois garde de sentir la puanteur du bourbier où j'étois plongé, & qui me tenoit si loin de vous, & me rendoit si indigne du moindre regard de vos yeux. Car à juger des choses par la lumiere de ces yeux adorables, qui en est la veritable regle, y avoit-il rien de plus corrompu que moi, puisqu'en même tems que je regardois comme ma regle les volontez de mon Precepteur & de mes Regens, & de ceux qui m'avoient mis au monde, je faisois sans cesse des choses qui leur déplaisoient, & tâchois de les tromper par une infinité de mensonges, à quoi la passion du jeu, & l'ardeur de voir les spectacles, & de contrefaire ensuite avec mes compagnons les niaiseries que j'y avois vû representer, me forçoit d'avoir recours ?

Quoiqu'on se trompe sur ce que l'on croit de son devoir, on peche dès qu'on manque.

Je dérobois même tout ce que je pouvois de dessus la table de mon pere, ou du lieu où l'on serroit les provisions, & cela par une certaine gourmandise d'enfant, ou pour avoir dequoi atirer d'autres enfans de mon âge qui venoient joüer avec moi, & qui me vendoient le plaisir qu'ils me donnoient, quoiqu'ils y eussent leur part. Et lorsque nous joüions ensemble, mon orgueil flaté du plaisir de gagner, & d'avoir quelque avantage sur les autres, me faisoit souvent mettre la supercherie en usage. Cependant, quand les autres en faisoient autant, & que je les y surprenois, il n'y avoit rien que je pusse moins souffrir, ni contre quoi je m'emportasse davantage: mais quand j'y étois surpris moi-même, j'étois toûjours plus prêt de me mettre en colere que de ceder.

On n'est d'ordinaire dans un âge avancé, que ce qu'on a été dés l'enfance.

Est-ce donc là cette pretenduë innocence des enfans? Quelle innocence, ô mon Dieu! Non, non, il n'y en faut point chercher; & ce qu'on leur voit faire sur le sujet de leurs noix, de leurs balles, & de leurs moineaux, & qui ne leur atire que des ferules, parce qu'ils n'ont affaire qu'à des Precepteurs & des Regens, marque visiblement ce même fonds de corruption & d'injustice qui éclate dans la suite de l'âge, quand il est question d'argent, de terres, & d'esclaves, & qui leur atire la corde, parce qu'ils ont affaire aux Princes & aux Magistrats. Ce n'est donc que la petitesse des enfans que vous avez regardée, ô mon Sauveur & mon Roi, & que vous nous avez proposée comme un simbole d'humilité, lorsque vous avez dit que *le Royaume du Ciel est pour ceux qui leur ressemblent*.

Ce que Jesus-Christ a eu en vûë quand il a dit qu'il faloit être comme des enfans.

Matt. 19. 14.

CHAPITRE XX.

Combien la sagesse, la bonté & la toute-puissance de Dieu paroissent admirables dans ce que l'on remarque en l'homme dés son enfance. Que ce qu'il y a en nous de dereglé, & qui paroit dés cet âge-la ne vient que de nous-mêmes, & comment Dieu nous en punit.

CEpendant, ô mon Seigneur & mon Dieu, dont la sagesse gouverne avec tant d'ordre ce que vôtre toute-puissance a tiré du néant, j'aurois toûjours beaucoup de grace à vous rendre quand vous auriez borné vos liberalitez envers moi aux bienfaits que j'en avois reçus dés mon enfance. Car j'avois deslors l'être, la vie & le sentiment; je veillois à ma propre conservation par ce concert admirable de toutes les parties dont nous sommes composez, qui est une impression secrete de l'unité souveraine & invisible qui nous a donné l'être, & un sentiment interieur me faisoit prendre garde avec beaucoup de soin à maintenir mes sens dans leur integrité naturelle. La verité me faisoit plaisir, autant que j'étois capable d'en apercevoir dans la petite étenduë de mes pensées, & dans les petites choses qui leur servoient d'objet. Je craignois d'être trompé, j'avois beaucoup de memoire, j'aprenois de jour en jour à me faire entendre, j'étois touché de l'amitié, je craignois la douleur, le mépris & l'ignorance. Qu'y a-t-il dans une telle creature que de loüable & d'admirable; & qu'est ce que tout cela sinon des dons de la liberalité de mon Dieu? car je ne me le suis pas donné moi-même.† Or il n'y a rien dans tout cela que de bon; & ce n'est autre chose que moi-même: Qui peut donc douter que celui qui m'a fait ne soit bon? C'est lui qui est mon

Belle peinture de ce qu'il y a d'admirable dans l'homme, à ne considerer même que ce qu'on y remarque dès l'enfance.

Ce qui nous ar-

† Contre les Manichéens qui prétendoient que toute chair étoit quelque chose de mauvais, comme ayant été produite par le mauvais Dieu.

bien, & je lui rends grace dans les transports d'une sainte joye, de tous ces biens que je possedois dés mon enfance. Que s'il y avoit deslors en moi du déreglement & du peché, c'est qu'au lieu de ne chercher de plaisir, de grandeur & de verité qu'en vous, j'en cherchois dans moi-même & dans les autres creatures; mais je n'y trouvois qu'erreur, confusion & douleur.

rive quand nous cherchons hors de Dieu à satisfaire cet amour de plaisir, de grandeur & de verité qui est en nous.

Soyez donc éternellement beni & remercié de tout ce qu'il vous a plû de me donner, ô mon Dieu, en qui seul je trouve mes délices, ma gloire & ma confiance; mais conservez-le moi, s'il vous plaît. Par là vous me conserverez moi-même: tout ce que vous avez mis en moi ira croissant & se perfectionnant toûjours de plus en plus: & comme je ne suis que par vous, je ne serai jamais qu'avec vous.

Fin du premier Livre.

SOMMAIRE
DU SECOND LIVRE.

IL déplore avec un vif ſentiment de douleur les deſordres où il commença de ſe jetter daus la ſeiziéme année de ſon âge, & qui augmenterent beaucoup par l'oiſiveté où il demeura quelque tems cette année-là dans la maiſon de ſon pere; & entr'autres un certain vol qu'il fit de nuit avec ſes compagnons, ſurquoi il s'examine & ſe juge lui-même le plus ſeverement du monde; & qui lui donne lieu de parler admirablement de ce qui jette les hommes dans le peché, & de ce qu'ils cherchent dans toutes les choſes qui les y portent.

LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Il commence à parler des desordres de sa jeunesse ; & fait une peinture admirable de l'état où les plaisirs mettent ceux qui s'y abandonnent.

1. IL faut que j'étale ici mes turpitudes passées, & ces malheureux plaisirs de ma chair qui ont corrompu mon ame. Ce n'est pas que je les aime, ô mon Dieu, mais c'est pour m'exciter toûjours de plus en plus à vous aimer. Le plaisir que je prens à vous aimer, & l'envie que j'ai de vous aimer encore davantage, est donc ce qui m'oblige à repasser mes voyes de peché dans l'amertume de mon cœur ; afin que la douleur même que produit en moi un si triste souvenir me fasse d'autant mieux goûter ce plaisir celeste, qui bien loin d'être trompeur, funeste, & passager, comme ceux qui m'avoient séduit, n'a rien que de solide & d'heureux, & par où vous avez retiré mon cœur de cette multiplicité d'objets à quoi il s'étoit abandonné en se détournant de vous, * unité souveraine & ineffable ; & qui n'avoient fait que le dissiper & le mettre en pieces.

Ce qui a porté saint Augustin à publier les desordres de sa jeunesse.

Effet de la douceur que Dieu nous fait trouver en lui.

Ce que fait en nous l'amour des creatures.

* Voyez le chap.4. du 9. Liv. nomb.10. & la fin du chap.16. du 12. Liv.

Ce fut au sortir de mon enfance, que cherchant à contenter l'ardeur que je sentois pour les voluptez les plus grossieres, je me livrois à une infinité de passions qui pullulant de jour en jour dans mon cœur, y firent enfin comme une forêt épaisse où il se perdoit lui-même, & qui lui déroboit le jour. Par là toute la beauté de mon ame fut défigurée, & à force de me plaire à moi même, & de chercher à plaire aux autres, je n'étois plus devant vos yeux que corruption & pourriture.

Belle peinture de l'état d'un cœur livré à ses passions.

CHAPITRE II.

Son abandon à la volupté. Dans combien de maux & de peines la recherche des plaisirs nous jette. A quoi se borne la chasteté conjugale. De combien l'état de ceux qui ont la force de renoncer à la volupté est plus heureux que celui des autres. Où l'on peut trouver des plaisirs purs & sans mélange.

2. ET qu'est ce qui faisoit mon plaisir, sinon d'aimer & d'être aimé? Mais au lieu de m'en tenir à ce qu'il y a de lumineux & de pur dans cette union des esprits & des cœurs à quoi l'amitié se borne, le fond bourbeux de ma cupidité, remué par cette pointe de volupté qui se fait sentir à l'âge où j'étois, exhaloit des nuages qui offusquoient les yeux de mon esprit, & le mettoient hors d'état de discerner les sentimens honnêtes d'une affection legitime, d'avec les mouvemens impurs d'une passion criminelle. L'un & l'autre bouillonnoient confusément dans mon cœur, avec une ardeur qui emportoit aisément la foiblesse de mon âge; & qui m'ôtant la vûe des precipices où me portoit l'impetuosité de mes passions, me jettoit dans l'abîme d'une infinité de crimes. Vôtre colere éclatoit sur moi, & je ne m'en apercevois point: car le bruit que faisoit autour de moi la chaîne de mort & de peché que je traînois me rendoit sourd, & c'étoit la juste

D'où sortent les nuages qui offusquent les yeux de l'esprit des jeunes gens.

punition de mon orgueil. Ainſi je m'éloignois tous les jours de vous de plus en plus, & vous me laiſſiez faire, je m'abandonnois ſans meſure à mes plaiſirs ſenſuels, dont l'ardeur, comme une poix boüillante, brûloit mon cœur, & conſumoit tout ce qu'il avoit de vigueur & de force. Et vous gardiez un profond ſilence, ô mon Dieu, en qui j'ai commencé ſi tard à trouver mon bonheur & ma joye, vous gardiez un profond ſilence, pendant que je m'éloignois de vous, & que je courois aprés ces faux plaiſirs, qui n'étoient que des ſemences de peine & de douleur; ces plaiſirs brutaux par où je m'aviliſſois en penſant m'élever, & qui au lieu du repos que j'y cherchois ne me produiſoient qu'une laſſitude inquiéte & agitée.

C'eſt un effet de la colere de Dieu, que d'être inſenſible aux effets de la colere de Dieu.

De quelle nature ſont les plaiſirs criminels & ce qu'on en peut atendre.

3. O ſi j'euſſe trouvé quelqu'un qui eût été capable de mettre un frein * à la malheureuſe impetuoſité qui m'emportoit! de m'aprendre à me tenir dans les bornes de l'uſage que l'on peut faire de ces beautez paſſageres qui reluiſent dans les creatures du bas étage, & de moderer l'impreſſion que ce qu'elles me preſentoient de doux faiſoit en moi, afin que les ardeurs de l'âge où j'étois ſe continſſent au moins dans l'étenduë de ce que ſoufre l'union conjugale, ſi je ne pouvois être aſſez maître de moi-même pour n'en uſer que pour mettre des enfans au monde. Ce ſont les termes que vôtre loi preſcrit ſur ce ſujet, ô mon Dieu, dont la providence deſcend juſques dans ce qui eſt neceſſaire pour la propagation de nôtre mortalité: mais qui ſçavez auſſi émouſſer les pointes de cette ardeur, qu'on n'auroit point ſenti dans le Paradis terreſtre: car lors-même que nous ſommes le plus loin de vous, vôtre main toute-puiſſante eſt prés de nous & en état de nous ſecourir.

A quoi ſe doit borner le commerce du mariage.

Que n'étois-je au moins atentif à la voix de la

* Les Mſſ. portent, *qui m'eût fait apercevoir du malheureux état où j'étois,*

trompette celeste, par laquelle vous nous avez fait
1. Cor.7. entendre cet avertissement salutaire : *Ceux qui*
28. *prennent ce parti là, seront bien plus acablez que les autres du poids des aflictions de la vie, & je*
Ibid. 1. *voudrois vous les épargner* : Et celui-ci, *C'est un bien pour l'homme que de se passer de femme:* Et cet
Ibid. 23. autre encore, *Celui qui n'a point de femme n'est ocupé que des choses de Dieu, & n'a qu'à chercher à lui plaire, au lieu que quand on est marié on est ocupé des choses de ce monde, & du soin de plaire à sa femme.* Voilà ce qu'il falloit écouter & mettre bien avant dans mon cœur ; & qui m'auroit dû faire prendre le parti, sans comparaison plus heureux de m'interdire tout d'un coup tous les plaisirs sensuels pour arriver au Royaume du Ciel ; & de ne faire mes délices que de la seule esperance de meriter un jour vos chastes embrassemens.

Ce que Dieu prétend par les amertumes qu'il fait sentir à ceux qui s'éloignent de lui.

4. Au lieu de cela, malheureux que je suis, je me livrai tout entier à l'ardeur qui m'enflammoit, sans vouloir me borner à ce qu'il y a de permis & de legitime ; mais en vous abandonnant de la sorte je n'évitai pas vos châtimens : car qui les peut éviter ? Vous êtiez toûjours sur moi la verge à la main ; mais une verge de misericorde, puisque les amertumes que vous répandiez sur mes plaisirs criminels, ne tendoient qu'à me réduire à chercher des plaisirs purs & sans mêlange ; & où peut-on en trouver de tels, sinon en vous, ô mon Dieu, dont les preceptes n'ont rien de dur & de penible qu'en aparence ; qui guerissez par les

Caractere de la Loi de Dieu.

Ps. 93. 20. blessures mêmes que vous faites ; & qui en faisant
Deut 31. 32. mourir le corps, empêchez que l'ame ne meure en se separant de vous ?

Quel étoit mon état, ô mon Dieu, & combien étois-je loin des celestes délices de vôtre maison, dans cette seiziéme année de mon âge, qui fut celle où je devins esclave de ces voluptez effrenées qu'on voit regner avec tant de licence, à la honte

du genre humain, quoi qu'elles soient si sévérement défenduës par vôtre sainte Loi ? Cependant mon pere & ma mere ne se mirent point en peine de me garantir de tous ces débordemens par un mariage : tous leurs soins n'alloient qu'à me faire aprendre à bien parler, & à me rendre habile dans l'art de persuader.

CHAPITRE III.

On le retire de Madaure, où il avoit commencé ses études, pour l'envoyer les achever à Carthage. Il passe quelque tems chez son pere entre les deux. Combien l'oisiveté où il étoit pendant ce tems-là, augmenta ses débordemens. Combien il faisoit peu de cas des avis que sa mere lui donnoit sur ce sujet, & jusqu'où alloit son emportement. Ce qui empêcha son pere & sa mere de le retirer de la débauche par un mariage. Combien la trop grande indulgence qu'ils avoient pour lui, augmenta ses dereglemens.

5. CEtte année-là on me fit revenir de Madaure, ville voisine du lieu de ma naissance, où l'on m'avoit envoyé d'abord pour aprendre les lettres humaines, & les principes de l'éloquence;* & il y eut de l'interruption à mes études pendant que mon pere, qui n'étoit qu'un simple bourgeois de Thagaste, & des moins acommodez; mais à qui son courage & l'envie qu'il avoit de m'avancer, faisoit faire plus qu'il ne pouvoit, travailloit à faire le fonds necessaire pour m'envoyer à Carthage, où il falloit aller pour les achever.

Ce n'est pas pour vous, ô mon Dieu, que je marque ici ces particularitez de ma vie, c'est pour mes freres, c'est pour le genre-humain que je vous les dis : c'est-à-dire, pour ceux de toute cette multitude à qui ce que j'écris pourra tomber entre les mains. Et pourquoi le fais-je, sinon pour leur mettre devant les yeux, aussi bien qu'à moi-mê-

* C'est ce qui fait qu'il apelle ceux de Madaure ses peres dans la 232 de ses Lettres qui leur est adressée.

Condition necessaire pour faire arriver nos cris jusques à Dieu.

me, la profondeur de l'abîme de corruption où nous sommes plongez, & le besoin que nous avons de pousser du fond de cet abîme des cris qui puissent arriver jusqu'à vous, & dont vous puissiez être touché? Et c'est ce qui ne manque point lorsqu'ils partent d'un cœur qui reconnoît ses miseres, & qui commence à vivre de la Foi.

C'étoit quelque chose de beau à mon pere que de faire de tels efforts pour me donner moyen d'aller au loin continuer mes études: aussi en étoit-il loué de tout le monde; & d'autant plus que beaucoup d'autres, bien plus riches que lui, ne faisoient rien d'aprochant pour leurs enfans. Mais ce même pere si zelé pour ce qui pouvoit servir à m'établir dans le monde, ne se mettoit point en peine de m'établir dans vôtre crainte à mesure que j'avançois en âge. Il ne s'informoit point si j'étois chaste, pourvû que je fusse éloquent; & c'étoit assez pour lui que mon esprit fût fecond en tours & en expressions; quoique la sterilité regnât dans mon cœur, parce qu'encore que vous fussiez, ô Dieu de bonté, le veritable & l'unique proprietaire de ce fond ingrat, vous le laissiez sans culture.

6. Mon pere avoit un si petit bien, qu'avant qu'il pût mettre ensemble ce qu'il falloit pour m'envoyer à Carthage, il se passa bien du tems: & comme durant tout ce tems-là, que je demeurai chez lui, dans cette seiziéme année de mon âge, je n'avois rien du tout à faire, & qu'il n'étoit plus parlé d'étude ni de leçons, ce fut alors que je me jettai jusques pardessus la tête dans le bourbier des voluptez, sans qu'aucune main charitable se mît en devoir de m'en tirer. Il arriva même un jour que mon pere, avec qui j'étois allé aux bains, s'étant aperçû que j'étois déja capable du mariage, & se laissant flater à l'esperance de me voir bientôt des enfans, s'en alla tout aussitôt

en faire part à ma mere, plein de cette sorte de joye que produit dans les enfans du siecle l'enyvrement où les tient une volonté corrompuë qui n'a de goût que pour les choses de la terre ; & d'où comme d'un vin fumeux, il exhale sans cesse des vapeurs imperceptibles, qui les offusquent enfin jusqu'à leur faire oublier le Createur, & à leur faire prostituer aux creatures un amour qui n'est dû qu'à vous.

Où tombent enfin ceux qui s'abandonnent à l'amour des choses de la terre.

Mais comme vous aviez déja commencé de vous bâtir un temple dans le cœur de ma mere, & d'y établir vôtre demeure, au lieu que mon pere n'étoit encore que Catecumene, & même depuis fort peu de tems, une telle nouvelle la fit fremir de crainte ; & quoique je n'eusse pas encore été mis par le saint Baptême, au nombre de vos fidelles ; elle avoit trop de pieté pour n'être pas saisie d'horreur à la vûë de tout ce qu'il y avoit de funeste pour moi dans ces voyes corrompuës où marchent ceux qui vous tournent le dos, au lieu de chercher sans cesse la lumiere de vôtre visage. Ps. 26. 8.

7. Je disois tout à l'heure, ô mon Dieu, que vous gardiez un profond silence pendant que je m'éloignois de vous ; mais comment l'ai-je pû dire, malheureux que je suis ! Car n'étoit-ce pas vous qui me parliez par la bouche de ma mere, vôtre fidelle servante, lorsqu'elle me donnoit des avis, comme je me souviens qu'elle fit un jour en particulier, & d'une maniere qui marquoit si bien son inquietude, m'exhortant à éviter toutes sortes d'impureté ; mais sur tout à me bien garder d'avoir jamais aucun commerce avec des femmes mariées ? Cependant rien de tout ce qu'elle me put dire ne m'entra dans le cœur ; je traitois de discours de femmes ces avis si salutaires, & j'aurois eu honte de m'y rendre, ne prenant pas garde qu'ils venoient de vous, ô mon Dieu, & que c'étoit vous qui me parliez par sa bouche. Ainsi en

Avis de sainte Monique à son fils.

meprisant sa voix, que j'aurois toûjours dû respecter, quoique je n'y reconnusse point la vôtre, puisque c'étoit la voix de ma mere, & d'une de vos fidelles servantes, c'étoit vous que je méprisois.

Jusqu'où va l'emportement des jeunes gens qui s'abandonnent au vice.

Mais je ne voyois rien de tout cela, & je courois au précipice avec tant d'aveuglement que quand je voyois de mes compagnons qui se vantoient de leurs débauches, & qui s'en sçavoient d'autant meilleur gré qu'elles étoient plus infames, j'avois honte de n'en avoir pas fait autant. Ainsi je faisois le mal non seulement pour avoir le plaisir de le faire, mais pour avoir celui d'en être loüé; & au lieu que c'est par le vice qu'on merite le mépris, c'étoit pour éviter le mépris que je m'abandonnois de plus en plus au vice; & quand je n'avois pas assez fait pour aller de pair avec ce qu'il y avoit de plus perdu parmi eux, je me vantois de choses que je n'avois point faites, de peur d'être d'autant plus méprisé que j'étois moins corrompu.

8. Voilà avec quelles gens je courois les ruës de Babilone, me veautrant dans ses bourbiers qui me paroissoient un bain délicieux & parfumé; & l'ennemi invisible, qui vouloit m'y voir abîmé à ne m'en pouvoir tirer, me fouloit encore aux pieds, & m'enfonçoit jusqu'au centre. Il me seduisoit d'autant plus aisément que l'état où j'étois m'exposoit davantage à ses séductions. Car ma mere qui à la verité s'étoit déjà tirée du milieu de Babilone, mais que les restes de ce qu'elle y avoit contracté apesantissoient encore un peu, en étoit demeurée aux avis qu'elle m'avoit donnez d'éviter tout ce qui étoit contraire à la chasteté; & quoiqu'elle vît bien que ce qu'elle avoit apris de mon pere étoit la chose du monde la plus dangereuse pour moi; & que les suites en seroient funestes, elle ne pensa point à les prevenir, & à contenir les bouillons de ma jeunesse dans les bornes d'un legitime

time mariage, si l'on ne pouvoit pas les étoufer entierement.

Ce qui l'empêcha d'en venir à cet expedient, c'est qu'elle craignoit qu'un mariage ne fût un obstacle à tout ce qu'on esperoit que je pourrois faire de progrés, non dans ce qui a raport à la vie future, qu'elle n'attendoit que de vous, mais dans les lettres & les sciences, où elle souhaitoit fort de me pousser aussi-bien que mon pere, quoique par des vûës fort differentes. Car pour lui, comme il ne pensoit presque point à-vous, tous les projets qu'il faisoit sur mon sujet ne tendoient qu'à la vanité, au lieu qu'elle étoit persuadée que ces sortes d'études, à quoi on a accoûtumé d'apliquer les enfans, bien loin de me détourner de vous, me pourroient être de quelque secours pour arriver à vous connoître & à vous posseder. C'est au moins ce que j'en puis juger, parce que j'ai connu des mœurs & des dispositions de l'un & de l'autre. Mais enfin la liberté qu'on me donnoit sur ce qui alloit à mon divertissement, passoit de si loin ce que la discretion & la douceur veulent que les peres & les meres relachent quelquefois de leur severité, qu'elle tenoit la porte ouverte à tout ce que l'ardeur de mes passions me pouvoit inspirer; & de tout cela il se formoit entre vous & moi comme un nuage épais, qui me cachoit, ô mon Dieu, la lumiere si pure de vôtre verité; & mon iniquité s'engraissant de jour en jour par mes dissolutions, noïoit les yeux de mon ame. Ps. 72, 7.

Ce qui a rapport à la fortune l'emporte presque toujours sur ce qui a rapport au salut.

L'indulgence des peres & des meres combien pernicieuse aux enfans.

CHAPITRE IV.

Il va de nuit voler des poires avec ses compagnons. Ce qu'il cherchoit dans cette action.

9. LE Larcin est condamné par vôtre Loi, je dis même dans celle qui est gravée dans le cœur de l'homme, & que toute sa corruption ne sçauroit venir à bout d'effacer. Car entre ceux

même qui font métier de voler, y a-t-il quelqu'un qui trouvât bon qu'on le volât, quelque riche qu'il pût être, & quelque grande que fût la necessité de celui qui en viendroit là ? Cependant j'ai été capable de former & d'executer le dessein de voler, & je l'ai fait sans y être réduit par aucun besoin, mais par pur ragoût pour l'injustice, & par la depravation d'un cœur qui prenoit plaisir à s'engraisser de l'iniquité, puisque j'avois en abondance de ce que je dérobai, & que ce que j'avois étoit même beaucoup meilleur que ce qui me fit commettre ce larcin. Aussi ne fut-ce pas pour l'avoir & pour en jouïr que je volai, mais par le seul plaisir de voler & de pecher.

On fait souvent le mal pour le mal même.

Il y avoit auprés de nôtre vigne un poirier chargé de poires : lles n'étoient ni fort belles, ni fort bonnes; cependant nous resolûmes de les voler, une troupe d'enfans d bauchez que nous étions ; & une belle nuit, aprés avoir bien joué & bien couru, selon nôtre maudite coûtume, nous allâmes secoüer cet arbre, & en emportâmes tout le fruit. Nous en mangeâmes quelque peu ; mais ce n'étoit pas pour le manger que nous l'avions volé; & quand cela n'auroit dû aboutir qu'à le jetter aux pourceaux, nous étions contens d'avoir fait quelque chose qu'il ne falloit pas faire, & ce que nous avions fait ne nous plaisoit que par-là.

Voila quel étoit, ô mon Dieu, ce miserable cœur, qu'il a plû à vôtre misericorde de tirer du fonds de l'abîme. Qu'il vous dise donc maintenant ce qu'il prétendoit lors qu'il vouloit être méchant par le seul plaisir de l'être, & qu'il ne cherchoit dans sa malice, que sa malice même ? Qu'avoit-elle qui ne dût donner de l'horreur ? Cependant je l'aimois ; ce qui me perdoit me faisoit plaisir, & c'étoit le peché même que je cherchois, plûtôt que ce qui me le faisoit commettre.

O bassesse, ô prostitution d'une ame qui n'ayant

ni lustre ni vigueur, qu'autant qu'elle se tient unie à vous, a été capable de s'en détacher pour se livrer à ce qui ne pouvoit que la défigurer & la perdre, & d'aller jusqu'à se plaire, non dans ce qui pouvoit lui revenir de son infamie & de son peché, mais dans son peché même & son infamie !

CHAPITRE V.

Qu'il n'est pas naturel de faire le mal pour le mal même, & sans qu'il en revienne quelque profit ou quelque plaisir.

10. ON peut être touché de la beauté de certains corps, comme de celle de l'or & de l'argent, & de plusieurs autres semblables : on le peut ête de tout ce qui fait plaisir aux sens, qui tous, jusques au toucher, sont flattez d'une certaine convenance qui se trouve entre l'organe & l'objet : on le peut être des honneurs du monde, & de ce qui éleve au dessus des autres, & qui fait qu'on a pouvoir sur eux ; & c'est ce qui fait qu'on trouve du plaisir dans la vengeance: on le peut être de celui de vivre : car enfin cette vie, toute mortelle qu'elle est, a ses charmes ; & elle plaît par elle-même, aussi-bien que par le raport qu'elle nous donne avec tout ce qu'il y a d'agréable dans toutes les beautez d'ici bas. Enfin on peut être touché de l'amitié ; & il y a quelque chose de fort doux dans cette union parfaite, qui de plusieurs esprits n'en fait qu'un.

Toutes ces sortes de choses ont leurs douceurs, qui n'aprochent pas néanmoins de celles que l'on trouve en vous, ô mon Dieu, dont tout ce qu'il y a de capable de plaire est l'ouvrage, & qui seul faites le plaisir des Justes, & les délices de ceux qui ont le cœur droit. Mais enfin, quoiqu'il faille bien se garder de vous quitter & de s'écarter de vôtre Loy pour arriver à la possession de ces choses-là ? c'est néanmoins ce qui nous jette dans le peché. Car ce qui nous fait pecher, n'est jamais

Ps. 72. 2.

Quelle est

la source de tous les pechez qui se commettent dans le monde.

qu'une ardeur emportée pour ces biens du bas étage, qui va jusqu'à nous les faire préferer à ce qu'il y a de plus excellent & de plus élevé, c'est-à dire, à vous, ô mon Dieu, à vôtre Loi & à vôtre verité.

11. L'amour de ces sortes de choses est tellement ce qui nous fait pecher, que lorsqu'il s'agit de verifier si un homme qu'on accuse de quelque crime en est veritablement coupable, on a peine à le croire, jusqu'à ce qu'il paroisse qu'il ait pû s'y laisser aller par la passion d'avoir, ou par la crainte de perdre quelqu'un de ces biens d'ici-bas, qui tous ont leur prix & leur beauté, quoiqu'infiniment au dessous de ces biens de-là haut qui doivent faire un jour nôtre beatitude. S'il s'agit d'un meurtre, par exemple, il faut ou que le meurtrier aimât la femme de celui qu'il a tué, ou qu'il voulût avoir sa terre, ou le voler pour avoir de quoi vivre, ou qu'il craignît que cet homme ne lui fît quelque tort, ou qu'il en eût reçu quelque injure, & qu'il voulût s'en venger : car qui pourroit croire qu'il l'eût tué par le seul plaisir de tuer ?

On ne presume pas que personne puisse être méchant sans qu'il lui en revienne rien.

On a dit d'un homme celebre dans l'Histoire, par sa ferocité & sa cruauté, qu'il commettoit tous les jours des meurtres & des violences dont il ne lui revenoit rien ; mais encore avoit-il ses raisons. C'étoit, dit l'Historien, pour se tenir en haleine, & pour ne pas perdre l'habitude des méchantes actions : mais quel besoin avoit-il de s'y exercer ? C'étoit pour parvenir à se rendre maître de son païs, pour s'élever aux Charges, pour avoir le Commandement des armées, pour amasser du bien, & se tirer de la necessité où le mauvais état de ses affaires l'avoit réduit : enfin pour éviter la severité des loix, & se mettre à couvert de ce qu'il avoit merité par ses crimes. Ainsi on ne trouvera pas que Catilina même aimât le mal qu'il faisoit : & il n'aimoit que ce qui le lui faisoit faire.

Sallust.

CHAPITRE VI.

Il cherche ce qui avoit pû le porter à ce larcin,& fait voir que dans tous les vices, il y a toûjours quelque aparence de bien qui ſéduit ; mais que ce qu'on y cherche ne ſe trouve dans ſa pureté qu'en Diru.

12. QU'ay-je donc pû aimer en toi, ô mon larcin, crime infame, crime nocturne, où je me laiſſai aller dans cette ſeiziéme année de mon âge ! Par quelle ſorte de beauté as-tu pû me charmer ? Car étois-tu autre choſe qu'un larcin ? On ne peut pas même dire que tu fuſſes quelque choſe, & je ne ſçai pourquoi je t'adreſſe la parole. Pour les fruits que je dérobai ils avoient quelque beauté, puiſqu'ils étoient l'ouvrage de vos mains, ô mon Dieu, Créateur de toutes choſes, mon ſouverain bien, mon bien veritable, en qui il n'y a pas moins de beauté que de bonté. Mais ce ne fut pas ce qu'ils avoient de bon qui me tenta, puiſque je ne manquois pas de ces ſortes de fruits; car j'en avois en abondance, & de plus beaux & de meilleurs. Je ne les volai donc que pour avoir le plaiſir de voler ; puiſque je ne les eûs pas plûtôt que je les jettai. Je n'en voulois que le mal qu'il y avoit à les prendre ; c'étoit de quoi je cherchois à me repaître, & ſi j'en mangeai quelques-uns,cela ſeul fit tout le goût que j'y trouvai.

Je vous demande donc,ô mon Seigneur & mon Dieu, ce qui a pû me plaire dans ce larcin : car il n'y a nulle ſorte de beauté dans un tel crime ; & bien loin qu'on y puiſſe trouver ni de celle qui reluit dans les vertus, comme la prudence ou la juſtice ; ni de celle que l'on trouve dans l'ame de l'homme, dans ſa memoire, dans ſes ſens, ni même dans ſa vie animale & vegetale ; ni de celle qu'on voit dans les aſtres;ni de celle qu'on remarque dans tout ce que la terre & la mer enferment, & dans cette ſucceſſion qui perpetuë les eſpeces,

Par où certains vices séduisent les hommes.

quoique chaque chose particuliere ne dure qu'un tems, il n'a pas même un certain faux éclat de quelques autres vices qui séduisent les hommes, en leur présentant une image trompeuse de quelqu'un des avantages que vous possedez.

13. Car l'orgueil semble leur promettre quelque sorte de grandeur & d'élevation ; quoi qu'il n'y ait rien de grand ni d'èlevé que vous, ô mon Dieu. L'ambition leur propose les honneurs & la gloire, quoique non seulement tout honneur & toute gloire vous soit duë, mais que vous soyez en possession d'une gloire qui ne finira jamais. La hauteur & la cruauté des puissances du siécle, cherche à se faire craindre, quoiqu'il n'y ait rien à craindre que vous ô mon Dieu, dont la puissance est telle, qu'il n'y a ni adresse, ni force, par où personne, en quelque tems, & en quelque lieu que ce soit, puisse esperer de vous échapper, ni de se tirer de vos mains. La volupté sollicite leurs afections, en leur présentant ce qu'elle a de doux & de touchant, quoique rien ne le soit à l'égal de vôtre charité ; & qu'on ne puisse rien aimer, non seulement de si salutaire, mais de si délicieux & de si doux que vôtre verité, dont la beauté surpasse infiniment toutes les autres beautez. La curiosité semble conduire à la science ; mais qu'est ce que toute la science des hommes, au prix de ces connoissances infinies qui sont en vous, & qui embrassent toutes choses ?

L'ignorance même & l'imbecillité d'esprit se couvrent du nom de simplicité & d'innocence ; mais quelle simplicité aproche de celle de vôtre nature, & qu'y a-t-il de si innocent & de si peu mal faisant que vous, puisque les mechans même n'ont de mal que celui qui est une suite naturelle de leurs œuvres ? a La paresse semble pro-

a Car il ne faut pas s'imaginer que Dieu ait besoin de tirer de lui-même de quoi punir les pechez des hômes.

mettre du repos, mais où en peut-on trouver qu'en vous ? Le luxe n'a qu'un faux air de richesse & d'abondance ; au lieu que tous les biens sont en vous,& dans une plenitude qui ne souffre point de diminution, & qui est une source de douceurs inalterables. La prodigalité contrefait la magnificence, mais cette magnificence aproche de celle avec laquelle vous nous comblez de toutes sortes de biens L'avarice veut avoir beaucoup ; & vous avez tout. L'envie voudroit exceller, & être au dessus de tout ; mais c'est ce qui n'apartient qu'à vous. La colere cherche dans la vengeance une fausse lueur de justice;au lieu qu'il n'y a que vous qui sçachiez vous venger justement. La crainte est en garde contre les accidens imprevûs qui peuvent enlever ce qu'on aime, & elle voudroit le mettre en seureté ; mais comme il n'y a que vous pour qui il n'y ait rien d'imprévû ni de surprenant, il n'apartient qu'à vous d'être sûr de ne point perdre ce que vous aimez ; & ce n'est qu'en vous qu'on peut trouver cette securitê que la crainte cherche. Enfin cette tristesse même qui se fait sentir dans la perte des choses dont la cupidité est flattée,ne vient que de ce que nous voudrions que comme rien ne sçauroit vous ôter ce qui fait vôtre felicité, rien ne peut aussi nous ôter ce qui fait nôtre plaisir & nôtre joye.

14. Voila quels sont les mouvemens par où une ame adultere se détournant de vous. cherche hors de vous ce qui n'est dans sa pureté qu'en vous seul, & à quoi l'on n'arrive que lorsqu'on revient à vous. Ainsi il est clair que ceux qui s'éloignent de vous, & qui s'élevent contre vous,ne cherchent

Ce qu'on cherche dans le mal même est quelque chose de bon,

n y qu'il sorte pour cela de la tranquillité ineffable dont il joüit dans la lumiere éternelle & inaccessible qu'il habite,mais il sçait si bien ranger & ordonner toutes choses,& jusqu'au peché même, que ce qu'il a fait le plaisir du pecheur devient l'instrument de son suplice. *S. Augustin sur le Pseaume 7.*

mais il n'est pas où l'on le cherche.

dans leur perversité même qu'à se rendre semblables à vous en quelque chose ; & cela fait voir que vous êtes tellement le principe & le centre de tout, que même en vous fuyant on ne sçauroit s'empêcher de vous chercher en quelque maniere.

Par où on prend plaisir à faire quelque chose de défendu.

Qu'ay je donc pû aimer dans ce larcin, & qu'avoit-il qui pût me flater de quelque fausse ressemblance avec mon Seigneur & mon Dieu ? Par où ai-je pû prendre plaisir à violer ainsi vôtre Loy ? Ne seroit-ce point que j'aurois trouvé quelque air d'indépendance & de liberté, à faire impunément quelque chose de défendu, quoique je n'aie osé le faire qu'on cachette, & qu'une telle liberté ne fût qu'un veritable esclavage : & n'aurois-je point crû voir dans cette licence de tout faire quelque image tenebreuse de vôtre Toute-puissance.

Voilà, mon Seigneur & mon Dieu, voila quelles sont les ombres & les phantômes aprés quoi l'on court quand on s'éloigne de vous. O corruption, ô vie monstreuse, ô abîme de mort ? Quoi, ce qui étoit défendu, a-t-il donc pû me plaire par cela seul qu'il étoit défendu.

CHAPITRE VII.

Il rend grace à Dieu de l'avoir mis en état de pouvoir rapeller sans craindre le souvenir des pechez de sa jeunesse ; & fait voir que les penitens & les justes sont également redevables à la grace ; puisque comme c'est elle qui retire les uns du mal, c'est elle qui en préserve les autres,

15. PAr où puis-je reconnoître, ô mon Dieu, la misericorde que vous m'avez faite de me mettre en état de pouvoir rapeller la memoire de ces desordres de ma jeunesse, sans craindre ce qu'ils auroient dû m'attirer ? Que je vous aime donc sans mesure, ô mon Dieu, & que je ne cesse jamais de chanter vos loüanges, & de vous rendre grace de ce que vous m'avez pardonné tant d'œuvres d'iniquité. Je reconnois que vôtre grace &

vôtre misericorde est ce qui a fait fondre & disparoître mon peché, comme le Soleil fait fondre la glace ; je reconnois que c'est elle qui m'a préservé de tout le mal que je n'ai point fait : car quel mal n'étois-je point capable de faire, puisque j'ai pû aimer un crime dont il ne me revenoit rien? Je vous suis donc redevable, ô mon Dieu, non seulement du pardon que vous m'avez accordé des pechez que j'avois commis, mais de la protection par laquelle vous m'avez garenti de tous ceux que j'aurois encore pû commettre. Car *Qui est* l'homme qui faisant attention à sa corruption & à sa foiblesse, ose attribuer à ses propres forces ce qu'il trouvera d'innocence & de pureté dans ses mœurs & dans sa vie, & se croire d'autant moins obligé à vous aimer, comme s'il avoit eu moins de besoin de vôtre misericorde, que ceux qui se convertissant à vous aprés avoir vécu dans le desordre, obtiennent le pardon de leurs pechez ?

Jusques où va ce que nous devons à la grace.

Que ceux qui ayant suivi l'attrait de la vocation interieure par où vous les avez apellez à vous, ont évité des desordres comme ceux où je me souviens d'avoir vécu, & que je vous confesse ici, ne m'insultent donc point, & ne se mocquent point de moi ; puisque s'ils n'ont point été malades, ou, pour parler plus juste, s'ils l'ont été moins que moi, ce n'est que par le secours du même Medecin, à qui je suis redevable de ma guerison. Qu'ils ne vous en aiment donc pas moins; & qu'ils vous aiment même d'autant plus que le bien fait d'avoir été préservez de tant de pechez, est bien plus grand que celui d'en avoir été tiré.

Ceux dont la vie a été la plus pure n'ont nul sujet de se preferer aux plus grands pecheurs, & pourquoi ?

CHAPITRE VIII.

Qu'il ne se porta à ce larcin que par compagnie.

16. QUe me revenoit-il donc, malheureux que je suis, de tous ces desordres qui me

font rougir presentement que j'en rapelle la memoire, & sur tout de ce larcin où je n'ai été touché que du larcin même ? Rien sans doute, puisque ce larcin lui même n'étoit rien ; & c'est ce qui fait que j'étois d'autant plus miserable & plus criminel. Cependant je ne m'y serois jamais porté moi seul, je m'en souviens fort bien ; ainsi ce n'est pas seulement le larcin même que j'ai cherché, mais le plaisir d'entrer en societé de crime avec ceux que j'eus pour complices dans cette action. Il n'est donc pas vrai que ce soit du larcin tout seul que j'aie été touché ; ou plûtôt cela est encore vrai, puisque ce que j'y trouvois de plus n'étoit rien non plus que le larcin même. Que se passa t-il donc en moi, & par où puis-je penetrer quel fut le vrai motif de cette mechanceté que je tâche de discuter par le secours de celui qui me fait voir clair dans mon propre cœur, & qui en sçait démêler les replis les plus cachez ? Si j'avois été touché de ce fruit que je dérobai, & si je n'avois eu pour but que de l'avoir & d'en jouir, j'aurois pû le prendre moi seul ; il ne m'auroit point fallu de compagnon dans le crime par où je pouvois arriver à ce qui auroit fait mon plaisir, & je n'aurois pas eu besoin de chercher dans la malice d'autrui, de quoi exciter la mienne. Mais comme ce n'étoit point de ce fruit que j'étois touché, il est clair que je ne l'étois que du crime même, & du plaisir de le partager avec ceux qui m'aiderent à le commettre.

On fait souvent par compagnie, le mal qu'on ne feroit jamais si on étoit seul.

CHAPITRE IX.

Que les enfans ne sont capables que de se corrompre les uns les autres.

17. QUELLE horrible dépravation de cœur ? & comment ai je pû en être capable ? Qu'étoit-ce donc dans le fonds, & qui peut sonder

cet abîme de peché ? Nous cherchions à rire ; & nous nous chatoüillons nous-mêmes, pour ainsi dire, par le plaisir de tromper ceux qui ne s'attendoient pas au tour que nous leur faisions, & qui ne manqueroient pas d'en avoir un grand dépit. Cependant cela ne m'auroit point fait rire, si j'avois été seul à le faire ; & pourquoi ? Est ce qu'on ne rit par volontiers quand on est seul ? cela arrive pourtant quelquefois, & lorsqu'il se présente tout d'un coup aux yeux ou à l'esprit quelque chose de fort ridicule, on a beau être seul, on ne sçauroit s'empêcher de rire. Quoiqu'il en soit, je me souviens fort bien, & vous le voiez, ô mon Dieu, que je n'aurois jamais commis ce larcin, où je me laissai aller sans être touché de ce que je dérobois, & par le seul plaisir de dérober, & que je n'en aurois pas même été tenté, si j'avois été seul. O qu'on est ennemi de soi-même quand on est capable d'une amitié comme celle qui étoit entre ces autres enfans & moi ! A quoi une telle amitié peut elle être propre, qu'à faire dans la raison un renversement qui passe toute créance ? O jeux détestables, qui n'aboutissent qu'à faire naître l'envie de faire du mal à quelqu'un sans qu'il en revienne rien, & même sans y être porté par aucun desir de vengeance! Car dés que quelqu'un de la troupe a dit : *Allons, allons, faisons une telle chose*, il n'y en a pas un qui ne suive, & qui n'eût honte de n'avoir pas perdu toute honte.

La corruption de l'homme va jusqu'à lui faire sentir de la joye du mal d'autrui.

Caractere de l'amitié que les méchans ont les uns pour les autres.

CHAPITRE X.

Belle peinture de l'honnêteté & de l'innocence, & du bonheur de ceux qui s'y attachent. Où l'on tombe quand on s'abandonne à soi-même.

18. QUI peut suivre les fibres de cette racine d'iniquité ? qui peut en demêler la complication & les nœuds ? Elle me fait horreur, & je

Caractere de l'innocence & de la justice. ne sçaurois plus l'envisager. C'est vers toi que je veux tourner mes yeux & mon cœur, beauté parfaite & lumineuse de l'honnêteté, de la justice & de l'innocence, où tous nos desirs & toutes nos affections trouvent de quoi se remplir, sans jamais se rassasier. C'est par toi que l'on arrive à un repos solide, qui met au dessus de tous les troubles & de toutes les agitations de la vie. Qui se donne à toi *entre dans la joye de son Seigneur*; il n'y a plus rien à craindre pour lui, & on ne sçauroit manquer de se bien trouver avec le souverain bien. Ce n'est autre chose que vous, ô mon Dieu; cependant je vous ai quité dans ma jeunesse pour suivre les routes égarées de l'iniquité, où je ne pouvois que me perdre, parce que je ne vous avois plus pour guide & pour soûtien; & m'étant abandonné à moi-même, je me suis trouvé dans le vuide de mon cœur, comme dans une terre sterile & incapable de me rien fournir qui pût apaiser la faim dont j'étois devoré.

Mat. 25. 21.

A quoi peut s'attendre celui qui prétend se conduire lui-même, & se soûtenir par lui-même.

C'est le comble de l'orgueil que de croire qu'on se peut suffire à soi-même.

Fin du Second Livre.

SOMMAIRE DU III. LIVRE.

Il parle de ce qui lui arriva à Carthage dans la dix-sept, la dix-huit & la dix-neuviéme année de son âge; de ses débauches durant tout ce tems-là: de son ardeur pour les spectacles; du malheur qu'il eût de tomber dans les erreurs de Manichéens, dont il refute en chemin faisant les impietez & les extravagances; de la douleur que sa mere avoit de l'en voir infecté; des larmes qu'elle répendoit pour lui; & des assurances qu'il plut à Dieu de donner à cette sainte femme de la conversion de son fils.



LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE III.

CHAPITRE I.

Son arrivée à Cartage. Son ardeur pour les amours impudiques. Quel en étoit le principe. De combien d'amertumes ses plaisirs étoient traversez.

1 I'ALLAY donc enfin à Cartage ; & je n'y fus pas plûtôt que je me vis comme assiegé d'une foule d'amours impudiques qui se presentoient à moi de toutes parts. Je n'aimois pas encore ; mais je ne demandois qu'à aimer ; & une misere secrete faisoit que je me voulois mal de n'être pas encore assez miserable. L'envie que j'avois d'aimer me faisoit chercher de tous côtez à quoi me prendre : un état tranquille, sans agitation & sans perils, auroit été quelque chose d'insuportable pour moi ; & je n'aimois que les routes pleines de pieges & de précipices. Comme je ne me nourrissois point de vous, ô mon Dieu, qui êtes le vrai aliment des cœurs, j'étois devoré d'une faim interieure, mais qui ne me portoit point à rechercher cette nourriture incorruptible, dont j'étois d'autant plus dégoûté, que j'en étois plus vuide ; & de là venoit la languenr de mon ame, qui toute couverte d'ulceres se jettoit miserablement au dehors,

Ceux qui s'éloignent de Dieu, croyent chercher des plaisirs, & ce sont des miseres qu'ils cherchent.

Etat de ceux qui ne pensent point à se remplir de Dieu.

Quelle est la verita-

ble cause qui nous fait chercher du plaisir dans les choses sensibles.

cherchant dans les choses sensibles de quoi soulager sa démangeaison ; à peu prés comme ces animaux galeux qui vont se frottant à tout ce qu'ils rencontrent.

Mon plaisir étoit d'être aimé aussi-bien que d'aimer : car on veut trouver de la vie dans ce qu'on aime ; mais je n'aurois pas été content de ne posseder que le cœur de la personne qui m'aimoit ; je n'en demeurois pas à l'amitié & tout ce qu'elle a de pur étoit alteré par les vapeurs infernales, qui sortoient du fonds corrompu de ma cupidité. Cependant tout infame que j'étois je me piquois d'honnêteté & de politesse, tant j'étois possedé de l'esprit de mensonge & de vanité. Je me trouvai donc enfin dans les filets de l'amour, où je souhaitois d'être pris : je fus aimé, & j'arrivai même à la possession de ce que j'aimois : mais quels effets de vôtre misericorde & de vôtre bonté, ne me fîtes vous point sentir, ô mon Dieu, par les amertumes que vous repandîtes sur ces fausses douceurs ? Car ces malheureux liens, où je m'étois jetté si volontiers, ne servirent qu'à me tenir exposé aux traits ardents de la jalousie, des soupçons, de la crainte, de la colere, des querelles & des démêlez.

La misericorde de Dieu est d'autant plus grande pour les pecheurs, qu'elle les épargne moins.

CHAPITRE II

Son ardeur pour les Spectacles & les Comedies. D'où vient le plaisir qu'on y prend. Caractere de la veritable compassion & quelle nature est celle que Dieu a de nos miseres. Ce qui nous reste des plaisirs par où nous cherchons à nous soulager dans nos maux.

Ce qui fait aimer la Comedie.

2. J'Avois une passion emportée pour les spectacles des theatres, dont les representations étoient comme autant de peintures de mon malheureux état, & comme autant d'huile sur mon feu.

Comment se peut-il faire qu'on aime ce sentiment de douleur qu'imprime la representation de certaines avantures, tristes & tragiques ? Car on

seroit bien fâché d'être exposé à quelque chose de semblable. Cependant la douleur qu'elles causent est ce qu'on aime dans la Comedie, & c'est ce qui en fait tout le plaisir. Il est clair que cela ne vient que de ce qu'on á l'esprit malade, puisqu'on n'est plus ou moins touché de la representation de ces passions, que selon qu'on les a plus ou moins vives dans le cœur,

Ce qui fait qu'on est attendri à la Comedie.

Le sentiment du mal qui est en nous, s'apelle *misere*, & celui du mal qui est dans les autres s'apelle *compassion* : & l'effet naturel de celui-là est de nous porter à secourir ceux qui souffrent. Mais quel lieu peut avoir la compassion dans des choses saintes & des avantures de theatre, où il n'y a personnes à secourir ? Tout se réduit donc à la douleur qu'elles impriment ; & l'on est d'autant plus content des acteurs, qu'ils en donnent davantage. Car si ce que ces fables, ou ces histoires ont de tragique, est joüé d'une maniere à ne faire rien sentir, on s'en va mécontens, & l'on gronde contre les Comediens : au lieu que quand on en est touché, on demeure attentif, & l'on prend plaisir à s'attendrir & à pleurer.

Ce que c'est que la compassion.

3. Quoi donc, aime-t-on la douleur ; & cherche-t-on même autre chose que la joye ? Peut-être qu'encore qu'on fuye la misere, & qu'on ne veüille point patir, on aime à compatir aux miseres d'autrui. Or Aimer à compatir, c'est en quelque sorte aimer la douleur, puisque la compassion n'est point sans douleur. C'est l'effet de l'amour que nous avons naturellement les uns pour les autres. Mais où va s'il, où nous porte-t-il ? Pourquoi un sentiment si loüable & honnête, ne demeure t-il pas dans ses bornes ? Pourquoi devient t-il passion, pourquoi se confond-t il avec les bouillons de la sensualité ? Pourquoi entre-t-il dans ce torrent de poix embrasée ?

Quel est le principe de la compassion.

Mais quoi, pour éviter qu'il n'aille jusqu'à cet

excés, faut-il aussi l'étouffer en nous, en sorte que nous ne soyons capables d'aucun mouvement de compassion? Non sans doute, il faut en avoir, & par consequent aimer la douleur en de certains cas; mais il faut aussi, ô mon ame, être en garde contre l'impureté, en quoi ce sentiment de tendresse degenere facilement, & se tenir pour l'éviter sous la protection de mon Dieu, du Dieu de nos peres, qui merite d'être loüé & glorifié dans toute l'éternité. Car presentement même je ne suis pas sans compassion; mais au lieu que dans ce tems là ce qui me faisoit prendre part à la joye même imaginaire des amans de theatre qui faisoient tant que de parvenir à une possession criminelle l'un de l'autre, faisoit aussi que quand quelque accident venoit à les enlever l'un à l'autre, j'étois touché d'un mouvement de compassion qui étoit une sorte de douleur, mais qui ne laissoit pas d'avoir son plaisir; j'ai presentement plus de compassion de ceux qui sentent la detestable joye d'avoir pû satisfaire leur passion, que de ceux qui sont dans la douleur de se voir privez d'une volupté pernicieuse, & déchûs d'une vaine felicité.

Ecueil des naturels tendres.

Deut. 3.

Quelle est la veritable compassion.

C'est-là une compassion veritable, & telle qu'elle doit être; mais on ne se fait point un plaisir de la douleur dont elle est accompagnée. Car encore que ce sentiment douloureux des miseres d'autrui soit loüable, à le regarder comme un mouvement de charité, ceux qui sont veritablement misericordieux & compatissans, voudroient ne trouver jamais rien qui l'excitât; & autant qu'il est contre la nature de la bonté d'aimer à faire du mal, autant est-il contre celle de la compassion sincere d'aimer à trouver des miseres pour sentir le plaisir d'en être touché. Il y a donc quelque sorte de douleur que l'on doit aprouver; mais, à proprement parler, il n'y en a point que l'on doive aimer.

C'est ainsi, ô mon Seigneur & mon Dieu, qu'en-

core que vous nous aimiez d'un amour bien plus veritable & plus ſolide que celui que nous pouvons avoir les uns pour les autres, la compaſſion que vous avez pour nous, eſt d'autant plus ſincere & plus parfaite, qu'elle ne peut jamais être accompagnée d'aucun ſentiment de douleur. Mais qui peut atteindre à une ſi grande pureté ?

Quelle eſt la nature de la compaſſion que Dieu a pour nous.

4. J'en étois bien éloigné lors que j'étois aſſez malheureux pour aimer la douleur même: car c'êtoit ce que je cherchois dans la repreſentation de ces avantures tragiques qui ne me regardoient en aucune maniere, & qui n'étoient même que des fables inventées à plaiſir ; & cette ſorte de douleur étoit tellement ce que j'y cherchois, que ce qui me tiroit des larmes étoit toûjours ce qui me faiſoit le plus de plaiſir, & qui m'attachoit le plus. Et il ne faut pas s'en étonner, puiſque j'étois comme ces malheureuſes brebis qui étant tombées dans des ronces & dans des épines, pour s'être écartées du troupeau, & n'avoir pas voulu ſe tenir ſous la houlette du paſteur, ſe trouvent à la fin toutes couvertes de galle. La cuiſſon que je reſſentois, êtoit donc ce qui me faiſoit aimer les pointes de cette ſorte de douleur que les ſpectacles impriment. Je n'aurois pourtant pas aimé ce qui les auroit enfoncées trop avant ; & j'aurois été bien fâché d'eſſuyer des avantures auſſi tragiques que celles que je prenois plaiſir à voir repreſenter. Mais comme ce n'étoient que des malheurs en peinture, & que ce qu'ils avoient de piquant ne faiſoit qu'éfleurer la peau, c'étoit un ſoulagement à ma demangeaiſon ; mais un ſoulagement comme celui que l'on trouve à ſe grater, & qui ne faiſoit qu'augmenter l'inflammation de mes ulceres, & y engendrer le pus & la boüe. Une telle vie, ô mon Dieu, ſe peut-elle apeller une vie.

Ce qui fait aimer la Comedie.

Quelle ſorte de ſoulagement on trouve dans les plaiſirs des ſens.

CHAPITRE III.

Ce que son emportement lui fit faire un jour de Fête, & dans l'Eglise même. Son avancement dans l'étude de la Rhetorique. Insolence des Ecoliers à Cartage.

5. CEpendant vôtre misericorde ne me perdoit point de vûë,elle me suivoit toûjours pas à pas, quoique de loin, & voloit autour de moi, pour ainsi dire, comme un oiseau autour de ses petits, qu'il craint de perdre : car & dans tous ces débordemens, qui faisoient que je n'étois plus qu'une masse de corruption & de pourriture, & dans ces curiositez trompeuses & sacrileges,qui en m'éloignant de vous, m'asservissoient à ce qu'il y a de plus bas parmi vos créatures, & me prostituoient aux Démons,à qui tous mes crimes étoient comme autant de sacrifices, vous ne manquiez point de me faire sentir vôtre verge paternelle.

Mon emportement étoit si grand, qu'un jour, dans l'Eglise même, & pendant qu'on étoit occupé à la celebration de vos mysteres, j'osai bien former un dessein criminel; & regler sur le champ même un traité damnable,dont je ne pouvois attendre que des fruits de mort, Vous sçûtes bien m'en faire porter la peine ; mais quelque grande qu'elle fût, ce n'étoit rien en comparaison de ce que je meritois, misericorde infinie de mon Dieu, qui avez enfin été mon refuge & mon azile,& qui m'avez retiré du commerce de ces criminels emportez avec lesquels je marchois la tête haute,errant au gré de mes desirs, & m'éloignant d'autant plus de vous, que je courois avec plus d'ardeur dans mes voyes corrompuës, au lieu de suivre celles qui conduisent à vous : & que je me plaisois dans ma revolte, où je me flatois d'une malheureuse liberté,qui n'étoit qu'un veritable esclavage.

Ce que l'on a fait proprement parler, quand on s'abandonne à la sensualité.

6. Ces études à quoi je m'apliquois, & qu'on regarde comme celles qui sont le plus dignes d'oc-

duper les honnêtes gens, m'ouvroient le chemin du barreau; & je me flatois déja de l'esperance d'y exceller, & d'y acquerir cette malheureuse gloire qui se mesure parce que l'on a d'adresse à déguiser la verité. Car les hommes sont assez aveugles pour juger ainsi des choses, & même pour faire vanité d'un tel aveuglement. Ce qui me donnoit de telles esperances, c'est que je tenois déja le premier rang dans les écoles de Rhetorique, & j'étois tout enflé de la joye de me voir si avancé.

Cependant vous sçavez, ô mon Dieu, que j'étois bien plus posé & plus retenu que les autres écoliers, & que j'avois un grand éloignement des désordres que je voyois faire tous les jours par ceux qu'on apelle à Carthage les *Insulteurs*, & qui au lieu de rougir d'un nom si detestable, & qu'ils ne se sont acquis que par des actions diaboliques, en font vanité, & le prennent pour une marque de galanterie. Je ne laissois pourtant pas d'être tous les jours avec eux, & d'être bien-aise qu'ils m'aimassent. J'avois même une secrete honte de n'être pas aussi impudent qu'eux, quoique d'ailleurs j'eusse horreur des insultes qu'ils faisoient sans cesse aux nouveaux venus, se jouant de leur simplicité, prenant à tâche de les décontenancer & de les mettre en désordre par mille avanies, dont leur joye maligne se repaissoit. Je ne connois rien qui ressemble davantage à la malice des Démons ; & rien ne convient mieux à ceux qui font ce métier là que le nom d'*Insulteurs*. Mais ils ne prennent pas garde qu'ils sont les premiers insultez & foulez aux pieds par ces esprits malins, dont ils deviennent le jouet par cette malice même qui leur fait trouver du plaisir à se jouer des autres, & à leur en faire accroire.

L'applaudissement qui se donne au mal parmi les jeunes gens, corrompt les meilleurs naturels.

CHAPITRE IV.

Son aplication à l'étude de l'éloquence. Changement que fit en lui la lecture de l'Hortence de Ciceron. Combien elle lui donna d'amour pour la sagesse ; & combien le respect du nom de Jesus-Christ lui avoit été imprimé avant dans le cœur dès son enfance.

7. VOila avec quelles gens je vivois, dans un âge où il est si difficile de ne se pas porter au mal qu'on voit faire. J'étois pourtant toûjours fort apliqué à l'étude des livres où l'on aprend l'éloquence ; car j'avois une grande passion d'y exceller, quoique ce ne fût que pour une fin damnable, puisque c'étoit pour le vain plaisir de me voir en consideration parmi les hommes. Je suivois le train ordinaire de cette sorte d'étude, & j'en étois à un certain ouvrage de cet Orateur fameux * dont la langue se fait d'ordinaire bien plus admirer que le cœur. Cependant ce Livre intitulé *Hortence* *, & qui n'est proprement qu'une exhortation à la Philosophie, me changea le cœur. Il me donna des vûës & des pensées toutes nouvelles, & fit que je commençai de vous adresser, ô mon Dieu, des prieres bien differentes de celles que je vous faisois auparavant. Je me trouvai tout d'un coup n'ayant plus que du mépris pour les vaines esperances du siecle, & embrasé d'un amour incroyable pour la beauté incorruptible de la veritable sagesse. Enfin je commençai à me lever pour retourner à vous: car ce n'étoit plus pour aprendre à bien parler que je lisois cet ouvrage, quoique ce fût ce que ma mere prétendoit en m'entretenant aux études. Le fonds des choses l'avoit emporté sur le stile ; & j'étois alors si occupé de l'un, que je ne regardois plus à l'autre. J'étois alors dans ma dix-neuviéme année ; & mon pere étoit mort il y avoit plus de deux ans.

* Ciceron.

* Cet ouvrage est perdu.

Par où saint Augustin commença de se sentir porté à l'étude de la veritable sagesse.

Luc. 15. 18.

8. Quel ardeur ne sentois-je point, ô mon

Dieu de me dégager de toutes les choses de la terre, & de prendre mon vol pour m'élever jusqu'à vous? C'étoit proprement ce qui se passoit en moi, quoique cela ne fût pas bien démêlé dans mon cœur, & que je ne visse pas bien à quoi tendoit ce que vous y faisiez invisiblement : car n'est-ce pas en vous que reside la veritable sagesse ? Et qu'est ce que cette Philosophie à quoi je me sentois porté par la lecture de ce Livre, sinon l'amour de la sagesse ?

Il y a des gens qui seduisent par la Philosophie, ou pour mieux dire, par leurs erreurs qu'ils tâchent de faire passer sous un si beau nom. Dans cet ouvrage même Ciceron fait le dénombrement de presque tout ce qu'il y avoit en ce tems-là de Philosophes de cette espece ; & de ce qu'il y en avoit eu jusqu'alors. Et ce qu'il en raporte fait bien voir combien est salutaire l'avertissement que vôtre esprit saint nous a donné. lorsqu'il nous a dit, par la bouche d'un de vos plus fideles serviteurs: *Prenez garde qu'on ne vous séduise par la Philosophie, & par les illusions de certains faux raisonnemens, qui ne roulent que sur des traditions purement humaines, & sur les principes d'une science mondaine, & non pas sur Jesus-Christ en qui toute la plenitude de la divinité habite corporellement.* Col. 2. 1.

Vous sçavez, ô pure lumiere de mon cœur; que cette voix de vôtre saint Apôtre n'étoit point encore venuë jusqu'à moi. Cependant je n'avois que du dégoût pour toutes ces sectes dont les sentimens sont rapportez dans cet ouvrage ; & je ne prenois plaisir à le lire que parce que je me sentois porté par cette lecture avec une ardeur incroyable à aimer & à chercher la sagesse même, quelque part qu'elle fût, pour m'y attacher & ne m'en separer jamais.

Une seule chose m'embarrassoit, & ralentissoit un peu mon ardeur, c'est que dans tout cela je ne

Bonheur de ceux à qui l'on a imprimé dés l'enfance quelques sentimens de pieté.

voyois point le nom de JESUS CHRIST. Car par vôtre misericorde, Seigneur, j'avois été imbu dés mes plus tendres années de e nom adorable de vôtre cher Fils, mon Sauveur; je l'avois, pour ainsi dire, sucé avec le lait, & il m'étoit entré si avant dans le cœur, que quelque érudition, quelque politesse, & quelque verité que je trouvasse dans les ouvrages où je ne le voyois point, je n'en pouvois être parfaitement content.

CHAPITRE V.

Il se met à lire l'Ecriture. Quel en est le caractere : & ce qui empêche qu'on ne la goûte.

Caractere de l'Ecriture sainte.

9. JE me mis donc à lire l'Ecriture sainte, pour voir un peu ce que c'étoit. Mais que trouvai-je ? un Livre aussi inaccessible à l'orgueïl des sages du siécle, qu'il est au dessus de la portée des enfans : bas en aparence, mais infiniment élevé en effet : plein de Mysteres, mais de Mysteres voilez & cachez sous des figures. Il s'en falloit bien que je ne fusse tel qu'il auroit fallu pour y entrer; & je n'étois point assez souple pour me faire à ses allures. Ce que j'en dis présenrement n'est pas ce qu'il m'en parut alors ; & tout ce que je trouvai dans ce tems-là, c'est que l'Ecriture ne meritoit pas d'être comparée avec ce qu'il y a de dignité & de majesté dans les ouvrages de Ciceron. Car

Ce qui empêche qu'on ne goûte l'Ecriture.

j'étois trop enflé pour m'accommoder de cette bassesse aparente ; & je n'avois pas d'assez bons yeux, pour penetrer ce qu'elle cache. C'est ce qui se découvre aux humbles & aux petits à mesure

Condition necessaire pour lire l'Ecriture avec fruit.

qu'ils avancent ; mais j'aurois été bien fâché de m'abbaisser & de devenir petit comme eux, quoique la grandeur dont je me flatois ne fût qu'enflûre & bouffissure.

CHAPITRE VI.

Il se laisse seduire aux Manichéens, & par où, Extravagance de la doctrine de ces Heretiques, & particulierement sur la nature de Dieu. Combien ceux dont l'ame est dans les sens sont exposez aux seductions de l'erreur.

10. J'Etois dans l'état que je viens de dire, lorsque je fis rencontre de certaines gens [a], les plus extravagans, & en même tems les plus orgueilleux de tous les hommes; charnels [b] au de là de tout ce qu'on peut croire, conteurs d'impertinences & de fables, dont tous les discours sont des pieges du sathan; & qui pour surprendre les ames se servent d'un apas composé de vôtre saint nom, de celui de nôtre Sauveur JESUS CHRIST, & de celui de vôtre Saint Esprit, le divin Consolateur de nos ames, ou, pour mieux dire des syllabes qui entrent dans ces noms adorables. Car quoiqu'ils n'ayent autre chose dans la bouche, & qu'ils les fassent sonner fort haut, c'est de l'air battu & rien plus; & jamais aucune verité n'a trouvé d'entrée dans leur cœur. Cependant ils me crioient sans cesse *verité, verité*, & ils ne me promettoient que verité, quoiqu'ils n'y en eût point en eux. Car il n'y a rien de si faux que ce qu'ils me disoient, non seulement de ce que l'on peut proprement apeller *verité*, c'est-à dire de vous; mais même de ce qui n'est que l'ouvrage de vos mains, je veux dire des élemens de ce bas monde: surquoi l'amour que je vous dois, ô mon Pere; ô mon souverain bien: ô beauté qui surpasse toutes les autres beautez, ne m'auroient pas même permis de m'arrêter à écouter les Philosophes qui en ont le mieux parlé.

Il est contre l'amour que nous devons a Dieu, de nous occuper de choses qui ne vont qu'à satisfaire la curiosité.

a Les Manichéens.

b c'est-à-dire, dominez par les impressions de la chair & du sang, jusqu'à ne pouvoir rien concevoir que de corporel: en sorte qu'ils croyoient que le mal même étoit une substance corporelle, comme l'on verra plus bas

O verité, verité éternelle, avec combien d'ardeur soupirois-je pour vous du fonds de mon cœur, pendant que ces gens là faisoient retentir à mes oreilles le son vuide d'un si beau nom, dont ils me rebattoient en mille manieres, & de vive voix, & par un nombre infini de vos gros volumes! C'étoient comme les plats qu'ils me servoient dans la faim que j'avois de vous ; mais au lieu de vous je
a n'y trouvois que le *Soleil & la Lune* [a], qui sont quelque chose de beau, mais qui ne sont que vos ouvrages & non pas vous ; & qui ne tiennent pas même le premier rang entre vos ouvrages, puisque les substances spirituelles, qui sont sorties de vos mains aussi bien que les autres, sont bien au dessus de ces corps celestes & lumineux.

Ce n'étoient pas même ces substances du premier ordre que je cherchois, c'étoit vous-même, verité éternelle, qui ne pouvez jamais éprouver aucune sorte d'alteration ni de changement. Et ces gens là me présentoient au lieu de vous, de certains êtres lumineux qui n'étoient que des imaginations & des phantômes, qu'il seroit encore moins pardonnable d'aimer & d'adorer que le Soleil, puisqu'au moins le Soleil est un être veritable, qui frape tres réellement les yeux, au lieu que ces autres choses ne sont que des illusions d'une ame abusée par ce qui lui est demeuré de l'impression des sens. Cependant je me repaissois de ces mets trompeurs, parce que je les prenois pour vous ; mais je ne m'en repaissois qu'à contre cœur. Car comme il s'en faut bien que vous soyez rien qui ressemble à ces êtres imaginaires, je n'y trouvois rien moins que le goût que l'on trouve en vous ; & une telle viande ne faisoit que m'épuiser au lieu de me nourrir.

Si les viandes que l'on voit quelquefois en son-

a Voyez ce qui a été dit de la doctrine des Manichéens dans l'avertissement.

ge, & que l'on croit manger, ne nourrissent point, parce qu'enfin ce ne sont que des illusions & des songes, au moins ressemblent-elles parfaitement aux viandes réelles dont on se nourrit. Mais pour celles ci, elles ne vous ressembloient en aucune sorte; & vous me l'avez bien fait voir depuis. Car ce n'étoient que des images & des representations de corps, & de corps phantastiques & imaginaires, qui n'étoient nullement comparables aux corps veritables que nos sens aperçoivent dans le Ciel & sur la terre, & qui touchent les yeux des autres animaux aussi bien que les nôtres. Ceux-là sont quelque chose de plus réel que les images que nous nous en formons; mais certains corps d'une grandeur infinie que ces geus-là se figurent, & dont ces images leur fournissent la matiere, ont bien moins de réalité que ces images mêmes, puisqu'ils ne sont rien du tout. Cependant c'étoit de ces sortes de chiméres que je me repaissois alors, mais sans y rien trouver dont je pusse me nourrir, cheres délices de mon cœur, qui faites toute ma force, & en qui je n'en trouve jamais plus que lorsque l'amour que j'ai pour vous va jusqu'à me faire tomber en défaillance. Car combien s'en faut-il encore une fois. que vous soïez rien de semblables à ces êtres imaginaires que je me figurois alors, qui n'étant que de fausses images de corps qui ne furent jamais, avoient encore bien moins de réalité que celles que nous nous formons des veritables corps, & qui en ont elles-mêmes beaucoup moins que les corps qu'elles nous representent; puisque vous êtes même toute autre chose que ces grands corps si lumineux que nous voyons dans le Ciel, & que tous ceux que nous n'y sçaurions apercevoir d'ici-bas? car il n'y a rien en tout cela que vous n'ayez fait; ce n'est pas même ce que vous avez fait de plus excellent; & non seulement vous n'êtes aucune sorte de corps, mais vous êtes quelque chose de tout

different des ames mêmes;puisque si elles font vivre les corps, & si par-là elles sont bien plus nobles & plus excellentes,vous les faites vivre elles-mêmes,unique vie de mon cœur;& vivant de vous-même, sans changement & sans fin, vous étes la vie de tout ce qui est principe de vie.

Par où nos ames sont vivantes.

11. Où étiez-vous donc alors, ô mon Dieu, & combien étiez vous loin de moi, ou plûtôt combien étois-je loin de vous dans cette terre étrangere où tout me manquoit, comme à cet enfant prodigue réduit à envier le gland que mangeoient les pourceaux, dont il avoit soin?En effet,le gland de ces fables des Grammairiens & des Poëtes, dont j'avois repû autrefois une imagination toute charnelle, ne valloit-il pas mieux que ces malheureux dogmes dont je me repaissois alors, & qui étoient comme autant de piéges d'erreur où ces gens-là me faisoient donner? Et ces ouvrages des Poëtes où nous voyons une Medée emportée dans l'air par des dragons volans, n'ont-ils pas quelque chose de meilleur & de plus solide que ces *cinq élemens* que ces miserables s'efforcent d'établir par mille fausses couleurs, & qu'ils font répondre à leurs *cinq autres ténebreux*, & autres semblables chimeres,dont on ne sçauroit se laisser abuser sans se donner la mort? Car enfin la connoissance de la Poësie, toute vaine qu'elle est, donne moyen de gagner du pain; & au lieu que si j'ai écouté la fable de Medée quand on me l'a debitée, & si je l'ai débitée à d'autres, je ne l'ai jamais ni prise ni donnée que pour une fable, j'ai été assez malheureux pour ajoûter foi aux dogmes insensez de ces heretiques.

Luc. 15. 16.

Extravagance; des Manichéens.

Et qu'est-ce qui m'a pû faire tomber dans cet abîme,sinon l'égarement de mon esprit, qui s'agitoit & se débattoit vainement,faute d'être instruit de la veritable voye par où on peut arriver à vous connoître,ô mon Dieu, à qui je confesse présente-

Ce qui nous expose à l'erreur.

ment mes miseres & mes fautes, & qui avez eu pitié de moi avant que j'eusse jamais pensé à vous en faire l'aveu ? Car au lieu de vous chercher par cette intelligence que vous m'avez donnée, & par où vous m'avez distingué des bêtes ; je ne vous cherchois que par ces images grossieres que mes sens ont fait passer dans mon esprit, vous, mon Dieu, qui étes encore plus inaccessible aux sens & à l'imagination que ce qu'il y a de plus intime dans mon ame, & que l'excellence de vôtre nature éleve au dessus de tout ce qu'il y a en moi de plus élevé & de plus dégagé de la matiere.

Quelle est la source des fausses idées que tant de gens se forment de la nature de Dieu.

Voila ce qui me fit tomber dans les pieges de cette femme audacieuse & insensée, que Salomon dans une figure énegmatique nous répresente Prov. 19. 7. assise devant sa porte ; & criant aux passans : *Entrez & mangez hardiment de ce pain dont je fais un mystere, & desalterez-vous délicieusement de cette eau que je ne donne qu'en cachette.* Et il ne faut pas s'étonner qu'elle ait pû me séduire, puisqu'elle me trouva hors de moi-même, c'est-à-dire, tout dans mes sens, & tellement offusqué des impressions que j'en avois reçuës, que mes pensées ne pouvoient s'élever plus haut.

Combien ceux dont l'ame est dans les sens sont peu capables des choses de Dieu.

CHAPITRE VII.

Que ce qui le fit tomber dans les erreurs des Manichéens fut principalement l'ignorance où il étoit sur ce que c'est que le mal ; sur la nature de Dieu ; sur la veritable justice, & sur la maniere dont on peut accorder l'immutabilité de Dieu avec la diversité des pratiques qu'il a ordonnées en divers tems.

12. Comme mes idées n'alloient donc point au de là de ce qui frape les sens, ou qu'on peut se répresenter par les images qu'on en a tirées; & que ce qui est d'un autre genre, & qui existe bien plus veritablement que toutes les choses sensibles, m'étoit absolument inconnu, non seulement

Ce qui fit tomber S. Augustin dans les erreurs des

Manichéens. je donne créance aux imaginations extravagantes de mes seducteurs, mais je m'en sçavois bon gré, & prenois pour une marque de bon esprit la facilité avec laquelle j'y entrois. Elle ne venoit que de ce que je ne voyois pas d'autre moyen de me satisfaire moi même quand ils me demandoient d'où vient le mal ! si Dieu a un corps borné à un certain espace ? s'il a des ongles & des cheveux ; a si l'on peut prendre pour justes des gens * qui avoient plusieurs femmes en même tems, qui trempoient leurs mains dans le sang des hommes, & qui sacrifioient des animaux ?

* Patriarches. 3. Rois 18. 40.

Tout cela me demontoit le plus aisément du monde dans l'ignorance où j'étois ; & ce qui m'éloignoit le plus de la verité me faisoit croire que j'y entrois. Car je ne sçavois pas que le mal n'est autre chose que la privation du bien, en sorte que ce qu'il y a de mal dans une chose est d'autant plus grand que cette privation aproche davantage du néant. Et comment l'aurois-je sçû, moi dont l'esprit ne voyoit rien au de-là des phantômes que les corps avoient imprimez dans mon imagination par mes yeux, comme mes yeux ne voyoient rien au de-là des corps que ces sortes de phantômes representent ?

Ce que c'est que le mal.

Je ne sçavois pas non plus que Dieu est un pur esprit ; & qu'il n'est par consequent ni un corps composé de divers membres, ni rien autre chose de materiel ; puisque toute matiere a des parties dont chacune est moindre que son tout ;& que quand on suposeroit une matiere infinie, toûjours seroit-il vrai que chaque partie de cet infini étant bornée à un certain espace, seroit moindre que le tout ; puisque ce qui est materiel ne sçauroit être tout entier par tout, & que cela n'apartient

Ce que c'est que Dieu. an. 4.

Proprieté

a Les Manichéens s'imaginoient que l'Eglise croyoit tout cela de Dieu, sous prétexte que l'Ecriture parle en quelques endroits comme si Dieu avoit un cops comme les nôtres,

qu'aux natures ſpirituelles, c'eſt-à-dire, à Dieu, & aux autres eſprits. Je ne voyois pas méme ce qu'il y avoit en nous par où nous puſſions être ſemblables à Dieu, ni ſur quel fondement l'Ecriture avoit pû dire que nous avons été faits à ſon image. *des natures ſpirituelles.*

13. Je ne connoiſſois point cette juſtice veritable & toute interieure qui ne juge point des choſes par les coûtumes & les pratiques exterieures, mais par la rectitude immuable de la Loy éternelle de ce Dieu Tout-puiſſant, qui n'a établi diverſes pratiques extérieures que par rapport à ce qui convenoit aux diverſes rencontres des tems, & aux differens états des nations. Je ne ſçavois pas que c'eſt de cette ſorte de juſtice qu'ont été juſtes, Abraham, Iſaac, Jacob, Moyſe, David & tous ces autres ſaints Perſonnages, qui ont été loüez de la bouche de Dieu même, & qui ne peuvent être taxez d'injuſtice que par des ignorans qui ne ſe conduiſent dans leurs jugemens, que par des vûës tout humaines; & qui prétendent que tout ce qui s'eſt paſſé depuis le commencement du monde ſe doit meſurer par ce qu'ils pratiquent, & qu'ils trouvent établ de leur tems.

Que diroit-on d'un homme qui ne ſçachant pas l'uſage de chaque piece d'armes mettroit les cuiſſars à la tête, & le caſque aux jambes, & murmureroit de ce que l'un ne viendroit pas bien à l'autre, ou qui dans un de ces jours où l'on ne permet de tenir le marché que juſques à midi, aprés quoi l'on fait fermer les boutiques tout le reſte du jour, ſe plaindroit de n'avoir pas la liberté d'étaler & de mettre en vente l'aprés-dinée ce qu'il y auroit pû mettre le matin; ou qui trouveroit mauvais que dans une même maiſon un des valets maniât de certaines choſes qu'on ne laiſſeroit pas manier à celui qui doit verſer à boire; ou qu'on fît dans l'écurie ce qu'on ne permettoit pas de faire au-

prés de la table ; ou que les valets ne fussent pas servis comme les maîtres ?

Voila à peu prés comme sont ceux qui trouvent mauvais que des choses qui ont été permises aux Justes des premiers siecles ne le soient plus aujourd'hui;& que Dieu, selon la diversité des tems, ait ordonné autre chose à ceux-là,& autre chose à ceux-ci ; quoique la justice à quoi les uns & les autres se sont conformez ait toûjours été la même. Car pourquoi sont-ils choquez de cette diversité, eux qui voyent dans un même corps que ce qui convient à une partie ne convient pas à l'autre; & dans un même jour que ce qui est permis le matin est défendu l'aprés-dinée:& dans une même maison qu'on laisse & qu'on fait même faire de certaines choses dans un endroit qu'on défend & qu'on ne souffriroit pas dans un autre ?

Justice éternelle, invariable, quoiqu'elle ordonne tantôt une chose & tantôt une autre.

Au lieu donc que la justice en elle-même ne peut ni changer ni varier, les tems à quoi elle préside, changent & se succedent les uns aux autres, parce que telle est la nature des tems ; & comme la vie des hommes est trop courte,& l'étenduë de leur esprit trop bornée pour embrasser celle de tous les siécles ; & pour voir le raport de ce qui convenoit à des tems & à des nations dont ils n'ont point de connoissance, avec ce qui convient à ce qu'ils ont devant leurs yeux ; ils sont choquez de la difference qu'ils trouvent entre l'un & l'autre ; eux qui ne le sont point, & qui s'accommodent même fort bien de celle qu'il y a entre ce qui convient, aux differentes parties d'un même corps, ou aux differentes heures d'un même jour, ou aux divers endroits, & à la differente qualité des personnes d'une même maison.

14. Voila à quoi je n'avois point encore pris garde, quoique j'eusse devant les yeux mille choses qui auroient dû m'en faire apercevoir. Car quand je faisois des vers il ne m'étoit pas permis

de mettre toutes sortes de pieds dans toutes sortes de vers ; & dans un même vers chaque pied avoit sa place, qu'il ne m'étoit pas libre de changer. Cependant toutes ces differentes choses se trouvent réünies & subsistent toutes ensemble dans l'art qui me conduisoit. Comment ne prenois-je donc pas garde que cette justice éternelle par où tout ce qu'il y a jamais eu de Saints se sont conduits, rêünit en elle-même d'une maniere bien plus excellente tout ce qu'elle a jamais ordonné; & qu'encore qu'elle n'ait pas toûjours ordonné les mêmes choses, & qu'elle en ait établi differentes selon la diversité des tems, elle n'en est pas moins demeurée invariable ? Et comment étois-je assez aveugle pour condamner ces saints Patriarches sur la maniere dont ils ont usé des choses de ce monde; & qui n'alloit pas seulemẽt à suivre l'ordre & l'inspiration de Dieu, mais à nous laisser des figures prophetiques de ce qu'il lui avoit plû de leur reveler?

Justice éternelle, toujours invariable, quoique ses Ordonnances varient selon les tems.

Les Saints de l'ancien Testament prophetisoient par leurs actions mêmes.

CHAPITRE VIII.

Difference de ce qui n'est mauvais que par rapport aux circonstances des tems : & de ce qui l'est en soi. Des pechez contre Dieu, & de ceux contre le prochain. Tous les principes fondementaux de la Morale Chrétienne, sont admirablement expliquez dans ce Chapitre.

15. MAis s'il y a des choses qui ne sont justes ou injustes, que selon de certaines circonstances des tems & des lieux, il y en a aussi qui sont tellement justes par elles-mêmes, qu'en quelque tems & en quelque lieu que ce soit on n'a jamais pû y manquer sans injustice; comme d'aimer Dieu de tout son cœur, de tout son esprit, & de toute son ame ; & le prochain comme soi-même. Et de là il s'ensuit que les Pechez contre nature, comme ceux des habitans de Sodome, ont toûjours été également detestables & punissa-

Quelles sont les choses qui sont toûjours justes ou injustes, sans aucune difference de tems.

Deut. 6.5. Math. 22. 37.

Gen. 19. 24.

bles, sans aucune difference de tems ni de nation, en sorte que si tous les peuples de la terre s'y étoient abandonnez, comme ceux de ces malheureuses villes, ils auroient tous été également coupables devant Dieu, qui n'a pas fait les hommes pour user ainsi les uns des autres. Ainsi c'est violer les loix de la societé qui doit être entre le Créateur & les créatures, que de soüiller par une infamie si desordonnée la pureté de la nature dont il est l'auteur.

Ce qui fait l'énormité des pechez contre nature.

On est obligé de suivre les loix du païs où l'on se trouve; & pourquoi.

Pour ce qui n'est crime que parce qu'il est contraire aux mœurs & à l'usage de quelque païs ou de quelque peuple, la regle qu'on doit suivre sur cela, est de se conformer à l'usage reçû & pratiqué dans les lieux où l'on se trouve. Car chaque état ou chaque nation subsiste sur de certaines conventions generales, qu'il n'est permis ni aux citoyens, ni aux étrangers de violer; puisque toute partie qui s'éloigne du raport qu'elle doit avoir avec son tout est vicieuse & dereglée.

Les ordres de Dieu sont préferables aux Loix particulieres de quelque societé que ce soit.

Mais quand c'est Dieu qui ordonne quelque chose de contraire aux mœurs ou aux conventions mutuelles de quelque peuple que ce soit, il faut le faire, quoiqu'il ne se soit jamais fait; il faut l'établir quoiqu'il ne fût point encore établi, ou le rétablir si l'on n'avoit que cessé de le pratiquer. Car si un Prince peut ordonner dans les lieux de son obéïssance des choses que ni ses Prédecesseurs ni lui n'avoient point encore ordonnées, & s'il est constant que bien loin que ce soit violer les loix de la societé que de suivre cette nouvelle Ordonnance, ce seroit au contraire les violer que de ne la pas suivre, puisque la premiere Loy de toute societé, c'est d'obéïr à son Roy; combien plus sommes-nous obligez d'obéïr sans hesiter à tout ce que Dieu nous commande, puisqu'il est le Roi des Rois, & que sa Royauté s'étend sur toutes les créatures? Et comme dans les societez

humaines les puissances superieures sont toûjours celles à qui l'on obéït préferablement aux autres, qui ne voit qu'il faut que Dieu soit obéï préferablement à toutes ?

16. Ce que j'ai dit de ces sortes de pechez qui vont à se corrompre soi-même n'est pas moins vrai de ceux qui blessent le prochain par quelque chose d'injurieux ; ou par quelque tort qu'on lui fait, soit par haine & par vengeance, soit pour avoir son bien, comme les voleurs qui détroussent les passans ; ou pour prévenir quelque mal que l'on en craint ; ou par pure envie, comme il arrive à ceux qui se voyant dans la misere ne sçauroient souffrir que d'autres soyent plus heureux, ou qui même étant dans la prosperité craignent que d'autres ne s'élevent aussi haut qu'eux, ou prennent en haine ceux qui sont déja élevez ; soit enfin par le seul plaisir de se repaître des maux d'autruy, comme ceux qui aiment les combats des gladiateurs, ou ceux qui font métier d'insulter aux autres & de s'en mocquer.

Quel peché c'est que de se faire un plaisir des maux d'autruy.

Voila quelles sont les principales branches des pechez des hommes ; dont la racine est toûjours ou *l'orgueïl*, c'est à dire, la passion de s'élever au dessus des autres ; ou *la curiosité*, c'est à dire, le desir de sçavoir & de connoître ; ou *la volupté*, c'est-à-dire l'envie de joüir de ce qui fait plaisir aux sens. Car c'est toûjours par quelqu'une de ces trois sortes de concupiscences, ou par deux, ou par toutes, que l'on pêche, soit contre quelqu'un de ces trois premiers préceptes & du décalogue qui reglent ce qu'on vous doit, ô mon Dieu, qui par les douceurs de vos bontés infinies temperés l'éclat de vos grandeurs ; ou contre quelqu'un de ces sept autres qui reglent ce que l'on doit au prochain.

Quelles sont les sources des pechez des hommes.

Decalogue, regle de ce qu'on doit à Dieu, & de ce qu'on doit au prochain.

Mais par où est-ce que les pechés des hommes vous peuvent regarder, vous qui ne sçauriés être

Nos pechez ne

font aucun mal à Dieu. ni corrompu par aucune impureté, ni blessé par aucun attentat? Vous ne les punissez donc, à proprement parler, que du mal qu'ils se font à eux-mêmes : car c'est toûjours contre eux-mêmes qu'ils péchent lorsqu'ils péchent contre vous ; & leur iniquité retombe toûjours sur eux-mêmes ; soit lors qu'ils corrompent leur propre nature, & qu'en usant avec excés des choses mêmes permises, ou en se portant avec une ardeur brutale, jusqu'à ce qui est défendu, & jusques à abuser les uns des autres, contre les loix de cette même nature, ils renversent l'ordre où vous l'avez établie en la créant ; ou lors que regimbant contre l'éperon, ils s'emportent contre vous par des mouvemens secrets, ou par des paroles de blasphême ; ou lors que pour éviter quelque chose qui les choque, ou pour parvenir à quelque chose qui leur plaît, ils portent leur audace jusqu'à rompre les liens de la société civile par des divisions & des cabales.

De quoi Dieu nous punit quand il nous châtie pour nos pechez.

Sur qui tombe le mal que nous faisons.

Ps. 2. 12. Rom. 1. 26.

L'excés dans l'usage même des choses permises est un peché & par où?

Or rien de tout cela ne se fait jamais que lors qu'on vous abandonne ; ô fontaine de vie ; & qu'au lieu de ne s'attacher qu'à vous, qui étes le bien commun, & le moderateur aussi bien que le Créateur de toutes choses, on se tire à part, par un mouvement d'orguëil & d'amour propre, pour s'attacher à quelque faux bien.

Act. 9. 5.

Principe de tout peché.

Ce qui nous éloigne de Dieu.

Fruit de l'humilité.

Comme donc l'orgueil est ce qui éloigne de vous, ce n'est que par une humble pieté qu'on s'en raproche. C'est-là ce qui fait que vous nous purifiez, & que vous nous guérissez de toutes nos habitudes de peché ; que vous nous pardonnez nos fautes à mesure que nous vous les confessons ; que vous exaucez les gemissemens que la pesanteur du joug de l'iniquité nous fait pousser ; & que vous brisez les chaînes où nous nous sommes volontairement engagez ; pourvû que l'amour d'une fausse liberté ne nous fasse plus, pour ainsi

dire, lever les cornes contre vous ; & que cette malheureuse avarice à qui vous ne suffisez pas, & qui pour vouloir tout embrasser ne manque jamais de tout perdre a, ne nous fasse point préferer ce qui n'est un bien que pour nous à ce qui est le bien general de tout le monde, c'est-à dire à vous, ô mon Dieu.

L'amour des biens particuliers nous fait perdre le bien souverain & universel.

a Voyez la fin du 41. chap. du 10. Liv.

CHAPITRE IX.

Des pechez legers. De certaines actions qui paroissent des pechez & qui n'en sont point. Qu'il faut faire tout ce que Dieu ordonne de quelque nature qu'il soit, & qu'il ne s'agit que de bien connoître ce qu'il ordonne.

17. OUtre ces deux sortes de crimes, dont les uns vont à se corrompre soi-même, & les autres à nuire au prochain, il y a dans ceux mêmes qui s'avancent vers le bien des pechez legers qu'on ne sçauroit s'empêcher de condamner, quand on juge des choses par les regles les plus parfaires a; mais qui manquent pourtant un amandement qu'on ne sçauroit aussi s'empêcher de loüer quand on considere les fruits qu'on a sujet d'en attendre, quoiqu'ils ne soient encore, pour ainsi dire, qu'en herbe. Il y a même de certaines actions qui ont quelque air de ces deux premieres sortes de crimes, dont les uns vont à se corrompre soi-même, & les autres à faire tort au prochain; mais qui ne sont pourtant point des pechez, parce qu'elles ne sont ni contre ce qu'on vous doit, mon Seigneur & mon Dieu, ni contre les loix de sa societé humaine ; comme de faire des amas extraordinaires des choses qui sont necessaires a la vie, & dont les conjonctures où l'on se

Belle regle pour juger de ce qui est peché ou non.

a Comme de certaines fautes de promptitude ou d'indiscretion, où l'amour même du bien peut faire tomber quelquefois.

trouvent demandent qu'on ne demeure pas dépourvû Car quoi qu'on ne le fasse que par besoin, ceux qui le voyent faire ne sont point assûrez qu'il n'y entre un peu d'avarice. Il en est de même de l'exactitude & de l'aplication avec laquelle ceux qui sont préposez pour châtier les coupables s'acquittent de ce devoir. Car quoi qu'ils ne le fassent qu'avec une autorité legitime, & dans la seule vûë d'empêcher le mal, ceux qui les voyent faire ne sont point assûrez qu'il n'y entre quelque mouvement de colere & de cruauté.

Il y a grande difference entre ce que nos actions sont aux yeux de Dieu, & ce qu'elles paroissent aux yeux des hommes.

Ce qui fait la qualité de nos actions.

Ainsi entre les actions qui paroissent mauvaises aux hommes, il y en a beaucoup que vous aprouvez, & à quoi vôtre verité rend témoignage. Et entre celles que les hommes aprouvent, il y en a beaucoup aussi que vous condamnez ; parce que souvent les circonstances du tems & ce qu'il y a de particulier & de caché dans l'intention, font qu'une action est toute autre chose que ce qu'elle paroit. Mais enfin quoique vous pûssiez ordonner tout d'un coup de moins attendu, & de plus extraordinaire, [a] qui peut douter qu'il ne fallût le faire sans balancer, quand vous l'auriez défendu auparavant, & qu'il vous plairoit de tenir caché pour un tems ce qui vous obligeroit de l'ordonner ; & même quand il seroit contraire aux loix de quelque societé particuliere: puisque ce qui fait la justice de quelque societé que ce puisse être, c'est uniquement de vous obéïr? La question est de sçavoir que c'est vous qui ordonnez ces choses-là ; & heureux ceux qui le sçavent. Or tout ce que vous avez fait faire d'extra-

a Comme quand Dieu ordonna à son peuple d'emporter tout ce qu'ils pourroient des richesses des Egyptiens. Car ce qui auroit été un crime sans cet ordre exprés de Dieu devint une action legitime : & tant s'en faut que ce fût un peché aux Israëlites que de voler ainsi les Egyptiens, qu'ils eussent peché s'ils eussent manqué de le faire. *S. Aug. cont. Faust. l. 22. chap. 7.*

ordinaire à tout ce que vous avez jamais eu de veritables serviteurs étoit necessaire pour l'état où les choses étoient alors, ou pour annoncer par des figures les mysteres à venir. a

a Car ces saints personnages prophétisoient par leurs actions aussi bien que par leurs paroles. *S. Augustin contre Faust. liv. 4.*

CHAPITRE X.

Les principes des Manichéens le firent tomber jusques dans les imaginations les plus extravagantes de ces heretiques.

18. C'Etoit faute d'être instruit de ce que je viens de dire que je me mocquois de ces saints Patriarches & Prophetes qui vous ont si fidellement servi: mais par ces mocqueries insensées je m'en attirois bien d'autres de vous, puis qu'enfin ces beaux principes, dont je m'étois laissé prevenir; me conduisirent enfin de degré en degré jusqu'à cet excés d'extravagance que de croire que quand on détache une figue de l'arbre qui l'a produite, la mere & la fille pleurent chacune de son côté; & que ce lait que l'une & l'autre jettent en sont les larmes. Que neanmoins si cette figue, qui n'a pû être cuëillie que par un attentat dont tout bon Manichéen seroit incapable, vient à être mangée par quelqu'un de ceux qu'on apelle *S.* & *Elûs* parmi eux, les gemissemens qu'il pousse dans la priere, en feront exhaler des Anges, & même des particules de la substance du Dieu souverain & veritable, qui seroient toûjours demeurées engagées dans ce fruit si elles n'en avoient été détachées par les dents de cet *Elû*, & par le dissolvant de son estomach. Ainsi j'étois assez miseeable pour croire qu'il faloit avoir plus de pitié des fruits de la terre que des hommes pour qui ils sont faits. Car quelque faim que pût avoir un homme qui n'eût pas été Manichéen, j'aurois crû

Extravagance des Manichéens.

que c'eût été condamner cette pauvre figue au dernier ſuplice que de la lui donner à manger.

CHAPITRE XI.

Douleur de ſainte Monique de voir ſon fils Manichéen. Combien elle répandoit de larmes pour lui. Songe prophetique par où Dieu la conſola.

19. VOila dans quel abîme de tenebres j'étois plongé : mais vous avez enfin étendu du haut du Ciel vôtre main favorable pour m'en retirer, touché des larmes que ma mere, vôtre fidelle ſervante, ne ceſſoit point de répandre pour moi. Car comme elle me voyoit mort, parce qu'elle regardoit les choſes des yeux de la foi, & qu'elle en jugeoit par la lumiere interieure de l'eſprit que vous lui aviez communiqué, elle me pleuroit bien plus amerement que les autres meres ne pleurent leurs enfans quand elles les voyent porter en terre. Mais vous l'exauciez, Seigneur, vous l'exauciez ; vous aviez égard à ſes larmes, qui couloient en ſi grande abondance, & dont elle baignoit tous les lieux où elle faiſoit ſes prieres.

Combien la foy de ſainte Monique étoit vive.

Ce ſonge même d'où elle ſortit toute conſolée, & qui fit qu'elle me permit de demeurer & de manger avec elle, ce qu'elle n'avoit point voulu ſouffrir depuis qu'elle avoit ſçû que j'étois engagé dans des erreurs ſi deteſtables, & dont elle avoit tant d'horreur, ne venoit-il pas de vous ? Et voici quel il étoit. Elle ſe vit elle même ſur une longue regle de bois, & auprés d'elle un jeune homme tout brillant de lumiere, qui la voyant plongée dans la douleur, lui démanda avec un viſage gai & ſouriant, quel étoit donc le ſujet de cette douleur & de ces torrens de larmes qu'elle répandoit tous les jours ? Il le lui demanda de cet air qui fait voir que les queſtions que l'on fait, ſont plûtôt pour apprendre quelque choſe de bon à

Revelation envoyée de Dieu à ſainte Monique, ſur la converſion future de ſon fils.

ceux à qui l'on parle, que pour rien aprendre d'eux ; & elle lui ayant répondu qu'elle pleuroit la perte de mon ame : Tenez-vous en repos, lui " dit-il ; & ne voyez-vous pas que ce fils que vous " pleurez est où vous êtes ? Sur quoi ayant regar- " dé à côté d'elle, elle me vit sur la même regle où elle étoit. En faut-il davantage pour faire voir que vôtre oreille n'étoit pas fermée aux gemissemens de son cœur, ô mon Dieu, dont la bonté n'est pas moindre que la puissance ; & qui non seulement avez soin de nous, mais dont l'aplication est pour chacun en particulier comme si vous n'en aviez point d'autre à conduire ?

20. N'est-ce pas encore par un effet du soin que vous aviez de l'éclairer & de la consoler interieurement, que m'ayant conté ce même songe, & voyant que j'en voulois conclurre qu'elle devoit esperer de se voir un jour comme j'étois, plûtôt que de me voir comme elle étoit, elle " me répondit sans hesiter : Non non cela ne peut " être ; & il ne m'a pas été dit que j'étois où vous " étiez, mais que vous étiez où j'étois.

Je ne puis me dispenser de reconnoître ici devant vous, Seigneur, ce que j'ai dit plusieurs fois dans d'autres rencontres, & dont je me souviens fort bien, que cette reponse que vous me fîtes entendre par la bouche de ma mere, qui sans balancer un moment sur l'interprétation que je voulois donner à son songe, & qui toute fausse qu'elle étoit pouvoit avoir sa vrai semblance, vit tout d'un coup ce qu'il falloit voir, & que je n'aurois pas vû sans elle, me toucha plus que le songe même par où il vous avoit plû de soulager sa douleur en lui donnant dés-lors des présages d'une joye qu'elle devoit goûter un jour, mais qui étoit encore bien éloignée. Car je demeurai encore bien prés de neuf ans dans cet abîme de bouë, & dans ces tenebres d'erreur, faisant souvent des

efforts pour en ſortir, mais des efforts qui n'aboutiſſoient qu'à m'y enfoncer encore davantage. Et durant tout ce tems là cette veuve, telle que vous les aimez, c'eſt à dire, pieuſe, chaſte & temperante, ne ceſſoit point de prier & de pleurer pour moi, avec une ardeur, qui bien loin de s'être rallentie par l'eſperance que vous lui aviez donnée, n'en étoit devenuë que plus vive. Mais quoique vous receuſſiez favorablement ſes prieres, vous me laiſſiez toûjours engager de plus en plus dans l'erreur qui m'aveugloit.

L'eſperance des Saints ne rallentit point leur ferveur.

CHAPITRE XII.

Entretien de ſainte Monique avec un S. Evêque. Parole conſolante de ce Prelat, qui fut reçûe d'elle comme une aſſûrance que Dieu lui donnoit de la converſion de ſon fils.

21. VOus lui donnâtes encore une autre aſſûrance que je marquerai en paſſant, puiſqu'elle me revient dans l'eſprit: car je laiſſe beaucoup d'autres choſes; les unes parce que je n'en ai pas la memoire bien préſente; & les autres parce que l'impatience que j'ai de venir à celles que je me ſens le plus preſſé de declarer à la loüange de vôtre ſaint nom, ne me permet pas de m'y arrêter.

Ce fut par la bouche d'un ſaint Evêque, nourri dans le ſein de vôtre Egliſe, & verſé dans vos ſaintes Ecritures. Elle le preſſoit un jour de vouloir bien conferer avec moi, pour refuter mes erreurs, & me faire paſſer du menſonge à la verité: car elle s'adreſſoit pour cela à tous ceux qu'elle croyoit capables de me rendre cet office. Mais ce bon Prélat n'en voulut rien faire, & il fit fort ſagement, à ce que j'ai compris depuis. Ne voyez-vous pas, lui dit-il, que vôtre fils n'eſt point aſſez docile, & qu'il eſt trop enflé de ces vaines connoiſſances, qui ont encore pour lui la grace de la nouveauté?

Car elle lui avoit apris avec combien de fierté j'avois insulté à quelques ignorans ; qui s'étoient trouvez embarassez de mes questions. Laissez-le « donc, continua ce saint Evéque, & contentez- « vous de prier pour lui. Il se détrompera tout seul « par la lecture des Livres mêmes de ces gens-là, « & il ne lui faut autre chose pour voir combien « leurs erreurs sont impies & détestables. Il lui « conta tout de suite qu'ayant lui-même été mis entre les mains de ces heretiques par sa mere qu'ils avoient séduite, il avoit non seulement lû, mais transcrit la plus grande partie de leurs Livres ; & que sans que personne fût entré en dispute avec lui, & se fût mis en devoir de lui ouvrir les yeux, il avoit reconnu de lui-même combien cette secte étoit détestable, & s'en étoit retiré. Ma mere ne se rendoit pas pour cela ; & ne cessoit point de le conjurer avec beaucoup de larmes qu'il voulût bien me voir, & entrer en matiere avec moi. Mais lui, comme lassé de ces instances : Allez, lui dit-il, vous n'avez qu'à continuer : il n'est pas possible qu'une mere qui demande avec tant de larmes le salut de son fils, ait jamais la douleur de « le voir perir ; ce qu'elle reçût, à ce qu'elle m'a « dit plusieurs fois depuis, comme une voix qu'el- « le auroit entenduë du Ciel.

Fin du Troisiéme Livre.

SOMMAIRE
DU QUATRIE'ME LIVRE.

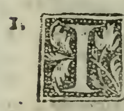
IL déplore l'aveuglement qui l'avoit tenu neuf ans entiers dans les erreurs des Manichéens, & qui les lui avoit méme fait inspirer à d'autres ; la vanité qui l'avoit porté à disputer le prix de la Poësie, & l'entêtement qu'il avoit eu pour l'Astrologie judiciaire. Ensuite il parle de l'amitié qu'il fit avec un jeune homme de son âge, dans le tems qu'il commençoit d'enseigner la Rhetorique à Thagaste, & de la douleur qu'il eut lors que Dieu le lui enleva ; ce qui lui donne lieu de dire les plus belles choses du monde sur la maniere dont on doit aimer ses amis & sur le néant de toutes les choses qui passent. Il touche quelque chose de son Ouvrage de la Beauté & de la Convenance, *qu'il avoit fait à l'âge de vingt-six ou vingt-sept ans, & de l'ouverture qu'il avoit naturellement pour les sciences.*

LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE IV.

CHAPITRE I.

Ses égaremens continuent; il entraîne même les autres dans l'erreur & sa vanité va jusqu'à lui faire disputer le prix de la Poësie. Ce que les principes des Manichéens lui faisoient faire pour expier ses pechez. Il confesse toutes ses miseres d'autant plus volontiers, qu'elles font mieux voir ce qu'il devoit à la misericorde de Dieu qui l'en avoit tiré.

1. 'ETOIS alors dans la dix-neuviéme année de mon âge, & durant les neuf qui se passerent depuis celle-là jusqu'à la vingt-huitiéme, je ne fis autre chose que me livrer à l'erreur, & en infecter les autres; trompeur & trompé par les illusions d'une infinité de passions. Je trompois donc, & publiquement, en faisant des leçons de ces vaines connoissances à quoi l'on a donné le nom de *belles lettres*; & en secret par des dogmes empoisonnez qui se couvroient d'un faux nom de Religion, dominé dans l'un par l'orguëil, dans l'autre par la superstition, & dans tous les deux par le mensonge & la vanité.

Je cherchois les fumées d'une gloire populaire, jusqu'à disputer le prix de la Poësie, & à me repaître de quelque chose d'aussi vain que les acclamations de theatre qu'il attire à celui qui le remporte, & le fragile éclat d'une couronne qui

se flétrit du matin au soir [a] ; & courrois toûjours avec la même ardeur aprés les folies des spectacles, & les plaisirs emportez de l'impudicité. Il est vrai que je cherchois aussi à me purifier de ces soüillures ; mais tout ce que je sçavois faire pour cela c'étoit d'aporter des fruits à manger à ceux qu'on apelloit *Saints* & *Elûs* parmi les Manichéens, afin que dans le Laboratoire de leur estomach ils en tirassent des Anges & des Dieux par qui je pûsse être delivré de mes pechez Voila à quoi je passois ma vie, avec quelques-uns de mes amis, abusez comme moi, & qui l'étoient même par moi.

Que ces sages que vous n'avez pas encore mis sous vos pieds en abbattant leur orgueil par une humilité salutaire, se mocquent de moi tant qu'il leur plaira ; cela ne m'empêchera pas de confesser à la gloire de vôtre saint Nom ma honte & ma turpitude. Permettez-moi donc, ô mon Dieu, & faites-moi la grace de parcourir & de retrouver dans le fonds de ma memoire, tous mes égaremens passez ; & de vous offrir un sacrifice de
Ps. 16, 6 loüanges en action de grace de la misericorde que vous m'avez faite de m'en retirer. Car quand on veut se servir de guide à soi-même; peut-on manquer de tomber dans le précipice ; & peut-on jamais être bien que lorsqu'on se tient attaché à vous, pour succer, comme un enfant collé aux mammelles de sa nourrice, ce lait dont vous nourrissez ceux qui sont encore enfans dans la vie de la grace ; ou pour se soûtenir par une autre sorte de nourriture incorruptible, que vous donnez à ceux qui sont plus avancez, & qui n'est autre chose que vous même ; & un homme, quel qu'il soit, qu'est-il autre chose qu'un homme ? Que les forts & les riches se moquent donc de moi,

A quoi on doit s'attendre quand on veut se conduire soi-même.

a On mettoit une couronne de fleurs sur la tête de celui qui avoit remporté le prix de la Poësie.

si bon leur semble ; pour moi, qui sens ma misere & mon indigence, je m'en tiendrai à publier vos grandeurs & vos misericordes.

CHAPITRE II.

Il commence d'enseigner la Rhetorique. Avec combien d'exactitude & de pureté d'intention il s'acquittoit de cet employ. Son commerce avec une femme qu'il entretenoit, & à laquelle il gardoit fidelité comme si ç'eût été une femme legitime. Dans quel esprit il rejetta les offres d'un certain devin qui se faisoit fort de lui faire remporter le prix de la Poësie. Combien il avoit de fausses idées sur la nature de Dieu.

2. J'Enseignois la Rhetorique dans ce tems-là ; & maîtrisé par ma cupidité je faisois trafic de cette éloquence qui se vante de sçavoir maîtriser les cœurs. Vous sçavez, Seigneur, qu'au moins j'avois cela de bon que j'étois bien aise de n'avoir que des écoliers sages & reglez ; c'est-à-dire, de ceux qui passent pour tels aux yeux des hommes ; & que si je leur enseignois les adresses de l'éloquence, c'étoit avec une intention droite, & dans la vûë que s'il les employoient quelque jour pour sauver la vie à des coupables, au moins ils ne s'en servissent jamais pour faire perir des innocens. Comme dans les voyes pleines de piéges où je marchois, & au travers de l'épaisse fumée qui exhaloit de mes crimes & des mes dereglemens, vous me suiviez toûjours des yeux, quoique de loin, vous voyez donc au moins quelques étincelles de droiture dans la fidelité avec laquelle j'enseignois ces enfans ; quoique nous n'aimassions & ne cherchassions ni eux ni moi que la vanité & le mensonge.

J'avois une femme dans tout ce tems-là ; & quoique ce ne fût qu'une concubine, dont l'ardeur folle & emportée de mon impudicité avoit eu soin de se pourvoir, je n'en voyois point d'autre, & je lui gardois fidelité. Mais je ne laissois

pas d'éprouver & de sentir dans ce malheureux commerce combien il y a de difference entre l'amour conjugal qui a pour but de mettre des enfans au monde ? & un amour de débauche & d'impudicité d'où l'on craint d'en voir naître, quoique quand il en vient on ne puisse s'empêcher de les aimer.

Differen-ce de l'amour impudique, & de l'amour conjugal.

3. Je me souviens que dans ce même tems aiant voulu disputer le prix de la Poësie, qui se donne en plein theatre à celui qui a le mieux fait; un certain homme qui faisoit le métier de devin, me fit demander ce que je voulois lui donner, & qu'il me feroit remporter le prix. Je sçavois que c'est en sacrifiant de certains animaux aux demons que ces gens là pretendent arriver à leur but; & que c'étoit par là que celui-ci se faisoit fort de me les rendre favorables; & comme j'avois en horreur ces mysteres d'abomination, je lui fis dire que quand la couronne à quoi j'aspirois seroit toute d'or, & qu'elle devroit être immortelle, je ne consentirois pas que pour me la procurer on fît mourir une mouche.

Cependant, ô Dieu de mon cœur, ce ne fut point par aucun mouvement de cet amour chaste qu'on doit avoir pour vous que je rejettai cette damnable proposition; puisque je ne sçavois pas même ce que c'étoit que vous aimer, & que j'étois si éloigné de vous connoître, que je ne pouvois vous concevoir que comme une certaine lumiere fort pure & fort subtile, mais toûjours corporelle, b car une ame n'est-elle pas impure & adultere, quand au lieu de vous adresser ses soupirs elle les adresse à de tels phantômes? N'est-ce pas là mettre son esperance dans la fausseté, & *devenir la pâture des vents*, pour user des

Pour agir par un vrai motif d'amour de Dieu, il faut bien sçavoir ce que c'est qu'aimer Dieu, Combien il est dangereux de se méprendre

a Parce que les Manichéens étoient persuadez qu'on ne pouvoit sans crime ôter la vie à aucune sorte d'animaux.
b C'étoient l'idée que les Manichéens avoient de Dieu.

termes d'un de vos Propheres ? Ainsi en même tems que je ne voulois pas qu'on sacrifiât aux demons pour moi, je m'y sacrifiois moi-même par les superstitions où j'étois. Car ce que ce Prophete apelle *devenir pâture des vents*, n'est-ce pas devenir la pâture des demons, qui se repaissent de nos égaremens ? & qui s'en font un plaisir & un joüet ?

dans l'idée qu'on a de Dieu. Osée. 12. 11.

CHAPITRE III.

Son entêtement pour l'Astrologie judiciaire. Combien elle est contraire aux principes de l'Evangile. Ce que Vindicien & Nebride lui disoient pour le retirer de cette vaine curiosité.

4. POur ces autres imposteurs à qui l'on donne le nom d'Astrologues, comme ils ne se servent point de sacrifices, & que leurs prédictions ne sont point fondées sur le culte des demons ; je ne cessois de les consulter. Cependant la veritable pieté Chrétienne les condamne & les rejette aussi-bien que les autres ; & avec grande raison ; puisqu'au lieu qu'elle nous oblige, ô mon Dieu, de vous confesser nos fautes, & de vous dire avec le Prophete : *Ayez pitié de moi, Seigneur, & guérissez mon ame, devenuë malade par le peché qu'elle a commis contre vous* ; & qu'elle veut que bien loin d'abuser de la bonté avec laquelle vous nous pardonnez, nous nous souvenions de cet avis du Sauveur à l'aveugle né ; *Vous voila gueri, prenez garde à ne plus pecher, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire* ; ces gens-là renversent une si sainte doctrine. Car n'est-ce pas la renverser que de nous venir dire comme ils font ; il y a dans le Ciel une cause qui par une force inévitable vous jette dans le peché, c'est Vé- " nus, Mars, ou Saturne, qui vous ont fait faire une " telle action ? Et n'est-il pas clair que cela ne va " pas à moins qu'à disculper l'homme, qui n'est

Le pieté ne permet pas de s'arrêter aux prédictions des Astrologues. & pourquoi. Is. 40. 8. Joan. 8, 14.

que chair & ſang, corruption & pourriture, & à flatter ſon orgueïl d'une fauſſe innocence, en rejettant tout le mal qu'il fait ſur le Créateur & le Moderateur du Ciel & des aſtres, c'eſt-à-dire, ſur vous, ô mon Dieu, ſource de toute juſtice, & de cette douceur celeſte que nous trouvons
Matth. 16. 27. dans le bien; qui rendez à chacun ſelon ſes œu-
Pſ. 50. 15. vres [a], mais qui ne rejettez pas un cœur contrit & humilié?

5. Vous ne m'abandonnâtes pas dans ce beſoin, ô mon Dieu; & vous vous ſervîtes pour me détromper d'un celebre vieillard que je voyois fort ſouvent en ce tems-là. C'étoit un homme de tres-bon eſprit, grand Medecin, & tres-diſtingué dans cet art, & dont la main avoit mis ſur ma tête, malade de l'amour de la fauſſe gloire, la couronne que j'avois remportée dans cette diſpute de la Poeſie où j'étois entré; ce qu'il avoit fait en qualité de Proconſul & non pas de Medecin. Ce ne fut pas non plus en qualité de Medecin qu'il contri-
Jac. 4. 6. 1. Pier. 5. 5. bua à me tirer de l'état où j'étois: cela n'apartenoit qu'à vous, ô mon Dieu, qui n'étes pas moins fidelle à faire grace aux humbles, que ferme à reſiſter aux orgueilleux; & ce fut vous en effet qui commençâtes d'apliquer des remedes à mon ame par le moyen de ce bon vieillard.

Comme je le voyois donc fort familierement, & que j'étois preſque toûjours avec lui, ne pouvant me laſſer de l'entendre parler, parce qu'encore qu'il ne parlât pas le plus poliment du monde, c'étoit toûjours d'une maniere vive & ſentencieuſe, qui faiſoit beaucoup de plaiſir; il s'aperçut bien-tôt par les entretiens que nous avions enſemble, que j'étois fort attaché aux Livres des tireurs d'horoſcope; & il me conſeilla, avec toute la bonté que j'aurois pû attendre d'un pere, de

a D'où il s'enſuit que chacun eſt donc coupable du mal qu'il fait.

quitter

quitter tout cela : & de ne pas consumer à des choses si vaines le travail & l'aplication dont j'avois besoin pour des études utiles & solides, il me dit même qu'étant jeune, il s'étoit apliqué à l'Astrologie dans le dessein d'en faire profession, & de s'en servir pour gagner du bien ; & que puisqu'il étoit venu à bout d'entendre Hipocrate quand il l'avoit étudié depuis, je pouvois bien croire que les misteres de l'Astrologie ne s'étoient pas trouvez au dessus de sa portée ; & qu'en effet il n'y avoit renoncé, pour s'apliquer à la Medecine, que parce qu'il en avoit reconnu la fausseté, & qu'il n'étoit pas d'un honnête homme de faire " métier de tromper. Et vous ne devez pas faire dif- " ficulté, ajoûtoit-il, d'en croire un homme qui fai- " sant son compte de subsister par cette vaine scien- " ce, l'avoit apris le plus à fonds qu'il lui avoit " été possible ; au lieu que comme vous avez déja " la Rhetorique pour gagner du bien, c'est sans " besoin, & par pure curiosité que vous vous apliquez à l'Astrologie.

Je lui demandai sur cela comment il se pouvoit donc faire que ceux qui en tiroient des prédictions rencontrassent si souvent ? & il me répondit, selon ses idées, que cela venoit du hazard, qui pouvoit beaucoup dans les choses de la nature. Car, me " disoit-il, si dans cette autre sorte de divination où " pour s'éclaircir sur quelque chose, l'on se sert du " Livre de quelque Poëte ouvert au hazard, on ren- " contre souvent des vers qui quadrent merveilleu- " sement bien à l'affaire dont il s'agit, quoique le " Poëte n'eût rien moins que cela dans l'esprit quand " il écrivoit ; il peut bien arriver, par quelque secret " instinct, & par de certains mouvemens de l'ame " qui sont inconnus à l'Astrologue même, que ses ré- ,, ponses s'accordent avec les avantures de celui qui ,, le consulte, ainsi quand les Astrologues rencon- ,, trent, c'est par hazard, & point du tout par science. ,,

6. Voila ce que vous me fites entendre par le ministere de ce bon vieillard, & qui s'étant imprimé dans ma memoire me mit sur les voyes pour aller plus avant dans la suite. Car alors ni lui, ni mon cher ami Nebride, qui étoit un des meilleurs hommes du monde, fort sage quoique jeune, & fort en garde contre la fausseté, & qui se mocquoit de toutes ces vaines prédictions, ne purent jamais me persuader de les rejetter; parce que je déferois bien davantage à l'autorité de ceux qui en ont écrit, qu'à tout ce que ces deux hommes me pouvoient dire; & que je n'avois encore rien trouvé qui eût le degré de clarté qu'il me faloit pour être convaincu, à n'en pouvoir plus douter, que quand les Astrologues répondoient juste à ceux qui les consultoient, c'étoit par hazard, & non pas par science, ni par aucune connoissance qu'ils pussent tirer de l'inspection des Astres.

CHAPITRE IV.

Il fait la plus grande amitié du monde avec un jeune homme de son âge, & lui inspire ses erreurs, Dieu le lui enleve bien-tôt aprés. Merveilleux changement que fit le Baptême dans le cœur de ce jeune homme, quoiqu'il fût sans connoissance quand on le lui donna. Dans quel excés de douleur la mort de cet ami jetta saint Augustin.

7. ENviron le même tems, comme je commençois d'enseigner dans le lieu de ma naissance *, je fis amitié avec un jeune homme, avec qui je me trouvai dans une conformité d'inclinations & de sentimens qui me le fit aimer au de-là de tout ce qu'on peut dire. Nous étions tous deux de même âge, & dans la fleur de nos ans; nous nous étions connus dés nôtre premiere enfance; nous nous étions vûs croître l'un l'autre; nous avions été à l'école ensemble, & nous avions joüé ensemble. Mais ce qu'il y avoit alors d'amitié en-

* Thagaste

tre nous n'aprochoit pas de celle qu'il y eut depuis ; si toutefois celle-ci même se peut apeller amitié : Car il n'y a de vraye amitié que celle que vous formez entre ceux qui vous aiment, & qui sont unis par le lien de cette charité que repand dans nos cœurs le Saint Esprit qui nous est donné. Cependant celle qui étoit entre ce jeune Rom. 3?. homme & moi, m'étoit d'une douceur incroyable. 5. Elle étoit fondée, comme j'ai déja dit, sur une parfaite conformité d'inclinations & de sentimens : car il me déferoit tellement sur toutes choses que de la sainte doctrine, où il avoit été nourri dès son enfance, mais dont il n'étoit néanmoins que mediocrement instruit, je l'avois jetté dans ces chimeres & ces superstitions pernicieuses dont ma mere étoit si affligée de me voir prévenu, & qui lui faisoient verser tant de larmes. Nous convenions donc en tout jusques dans l'erreur ; & cette parfaite union de nos cœurs faisoit que je ne pouvois vivre sans lui. Mais vous, Seigneur, qui êtes tout à la fois & le Dieu des vengeances, & le Pere des misericordes, vous nous serriés de prés comme un maître qui poursuit ses esclaves fugitifs ; & à peine avois-je joüi un an des douceurs de cette amitié, qui faisoit alors le plus grand plaisir de ma vie, que par un de ces coups merveilleux par où vous sçavez nous faire retourner à vous quand il vous plaît, vous enlevâtes du monde celui que j'aimois.

Ce qui fait l'amitié entre lés hommes.

Ps. 93. 1.
2. Cor. 1. 3.

8. Qui pourroit jamais faire le dénombrement de vos bontés, quand chacun se réduiroit à celles qui ne regardent que lui ? Quel coup de sagesse & de providence, ô mon Dieu, que celui que vous fites dans cette rencontre, & combien l'abîme de vos jugemens est-il impenetrable à toutes les pensées des hommes? Ce jeune homme ayant été surpris d'une grosse fiévre tomba tout d'un coup dans une sueur que l'on crut celle de la mort, & où il

demeura long-tems ſans connoiſſance. Comme on n'en eſperoit plus rien, on le baptiſa dans cet état ſans qu'il s'en aperçût ; & je ne m'en mettois point en peine, perſuadé que ce qui ſe paſſoit ſur ſon corps, ſans qu'il en ſçût rien, ne prévaudroit pas ſur ce que je lui avois inſpiré. Mais il s'en falloit bien que les choſes ne fuſſent comme je penſois.

Je n'attendois que de le voir en état de lui pouvoir parler de ce qui s'étoit paſſé : car je ne partois d'auprés de lui, & l'attachement que nous avions l'un pour l'autre, ne me permettoit pas de le quitter un ſeul moment. Je ne le vis donc pas plûtôt revenu de l'extremité où il avoit été, & en voye de guériſon, que je voulus railler avec lui de ce Baptême qu'on lui avoit donné dans le tems qu'il êtoit ſans connoiſſance, & qu'on lui avoit dit depuis qu'il avoit reçû, ne doutant point qu'il n'entrât dans la raillerie. Mais il eut horreur de moi, comme ſi j'euſſe été ſon plus grand ennemi ; & avec une fermeté qui me ſurprit d'autant plus que je m'y attendois moins, il me déclara que ſi je voulois être de ſes amis, je me gardaſſe bien de lui tenir de pareils diſcours. Je fus bien étonné de l'entendre parler de la ſorte, mais je retins tous mes mouvemens, & j'attendois que ſa ſanté fût rétablie, & que je lui viſſe aſſez de force pour diſcuter avec lui tout ce qui me paſſoit par l'eſprit, lorſque vous le dérobâtes, Seigneur, à mes ſéductions & à mes folies, & que par un coup qui devoit faire un jour toute ma conſolation, vous le mîtes en ſeureté dans vôtres ſein. Car peu de jours aprés, & moi êtant abſent, il retomba dans une fiévre qui l'emporta.

9. La douleur de cette perte, fit une ſi étrange impreſſion ſur moi qu'il n'y avoit plus que trouble & obſcurité dans mon cœur. Je ne voyois de toutes parts que l'image de la mort : mon païs

me devint un exil ; il n'y avoit plus rien que d'insupportable pour moi dans ma propre maison ; & tout ce qui m'étoit doux quand je pouvois le partager avec celui que j'avois tant aimé, me devint un supplice ne l'ayant plus. Mes yeux le cherchoient par tout, & ne le trouvoient nulle part ; tout ce que je voyois m'étoit en horreur, parce que je ne l'y voyois point, & qu'au lieu que quelque part que je fusse sans lui quand il vivoit, tout me disoit : Le voici, vous l'allez voir toute à l'heure, rien ne me le disoit plus. Je ne me connoissois plus moi-même ; & mon ame à qui je demandois sans cesse : Pourquoi êtes-vous triste à ce point là, & pourquoi me troublez-vous de la sorte ? ne trouvoit rien à me répondre, & quand je lui disois, qu'elle se confiât en Dieu, & qu'elle s'appuyât sur lui, elle n'en vouloit rien faire ; & sa désobéïssance étoit bien fondée, puisque ce phantôme de divinité en quoi je voulois qu'elle mît son esperance, étoit quelque chose de bien moins réel & de moins bon que cet ami que je venois de perdre. Je ne trouvois donc de douceur que dans mes larmes ; c'étoit de quoi je faisois mes délices, & elles m'étoient depuis la mort de mon ami ce qu'il m'étoit pendant qu'il vivoit.

Belle peinture de ce que fait dans les hommes la douleur de la perte de leurs amis.

Ps. 41.6. Ibid.

Il n'y a que ceux qui ont de Dieu l'idée qu'il en faut avoir qui se trouvent soulagez quand ils ont recours à lui dans leurs afflictions.

CHAPITRE V.

D'où vient que les larmes sont de quelque consolation aux personnes affligées.

10. Tout cela est passé présentement, Seigneur, & le tems a fermé ma playe. Mais d'où vient que les miserables trouvent quelque sorte de douceur & de soulagement dans leurs larmes ? pourrois-je l'aprendre de vous qui êtes la verité, & mettre l'oreille de mon cœur assez prêt de vôtre bouche, peur entendre de vous quelque réponse sur ce sujet ? Je sçai qu'encore que vous soyez pre-

ſent à tour, vous êtes infiniment éloigné de nos miſeres ; & qu'au lieu que nous ſommes balotez par les divers accidens de la vie, vous demeurez ſtable en vous-même, ſans jamais éprouver aucune ſorte de changement. Mais je ſçai auſſi que dans nos maux nous n'avons point d'autre reſſource que de vous adreſſer nos larmes & nos ſoûpirs.

Ce qui fait donc que dans les amertumes de la vie, nous trouvons quelque douceur à nous plaindre, à gemir, à pleurer & à ſoûpirer, ne ſeroit-ce point quelque eſperance ſecrete, que vous nous exaucerez? Cela eſt vrai des larmes que nous verſons dans la priere, puiſqu'elles ont un but à quoi nous deſirons d'arriver ; mais non pas de celles que fait répandre une douleur comme celle où j'étois d'avoir perdu mon ami. Car je n'eſperois pas de le voir revivre: je ne vous le redemandois point par mes larmes ; & elles n'avoient point d'autre cauſe que ma douleur, & la miſere où m'avoit réduit la perte de ce qui avoit fait toute ma joye. N'eſt-ce donc point que les larmes nous plaiſent par leur amertume même, lorſque quelque perte comme celle que j'avois faite nous a mis au point de n'avoir que du dégoût & de l'horreur pour les choſes mêmes qui nous faiſoient le plus de plaiſir?

CHAPITRE VI.

En quel état l'avoit mis la douleur qu'il avoit de la perte de ſon ami.

11. MAis à quoi bon ce que je viens de dire; car il ne s'agit pas preſentement de vous faire des queſtions, mais de vous confeſſer mes miſeres. J'étois miſerable ; & on l'eſt dés qu'on livre ſon cœur à l'amour des choſes qui paſſent. Auſſi eſt-on déchiré lorſqu'on vient à les perdre ; & c'eſt alors que cette miſere ſe fait ſentir, quoiqu'on ne s'en aperçût point auparavant. Voila

Sur quoi l'on doit compter quand on

l'état où j'étois alors : je pleurois amerement, ne trouvant de douceur & de repos que dans l'amertume de mes larmes ; & la douleur de la perte de mon ami rendoit ma vie malheureuse, quoiqu'elle me fût pourtant encore plus chere que lui. Car j'aurois été bien aise de la changer pour une plus heureuse ; mais quelque fâché que je fusse d'avoir perdu mon ami, j'aurois encore été plus fâché de perdre la vie. Je ne sçai même si dans le tems qu'il vivoit j'aurois voulu mourir pour le garentir de la mort ; & si j'aurois été pour lui comme Oreste étoit pour Pilade, & Pilade pour Oreste. Car l'histoire, ou la fable, dit qu'ils s'aimoient jusqu'au point de souhaiter de mourir l'un pour l'autre, ou tous deux ensemble; parce que de vivre l'un sans l'autre, c'étoit pour eux quelque chose de pire que la mort.

Se laisse aller à l'amour des choses qui passent.

Il se forma en moi un sentiment bien contraire à celui-là : car d'un côté la vie m'étoit ennuyeuse ; mais en même tems j'aurois fort aprehendé de mourir ; & cela venoit peut-être de ce que plus mon ami m'avoit été cher, plus j'avois de haine & d'horreur pour la mort qui me l'avoit enlevé. Je croyois même qu'ayant pû trancher les jours de celui-là, elle alloit bien-tôt emporter tout le reste des hommes. Voila en quelle situation j'étois alors ; & je m'en souviens fort bien : voila quel étoit le fonds de mon cœur; & vous voiez que j'en ai la memoire encore toute fraîche, vous qui voiez tout ce qui se passe en nous, ô mon Dieu, mon unique esperance ; qui purifiez mon cœur de la soüillure de ces sortes d'amitiés emportées, qui tenez mes yeux attachez à vous, & qui m'empêchez de tomber dans les pieges qui m'environnēt.

Les amitiez trop vives ne sont point sans peché.

Je trouvois étrange qu'il y eût encore des hommes vivans sur la terre aprés que celui que j'avois aimé, comme s'il n'eût jamais dû mourir, m'avoit été enlevé ; & comme j'étois un autre lui-même,

il me paroiſſoit encore plus étrange que je puſſe vivre aprés ſa mort.

Celui qui en parlant de ſon ami l'apelloit *la moitié de ſon ame*, exprimoit admirablement bien ce que fait l'amitié. Car pendant que mon ami vivoit il me ſembloit que ſon ame & la mienne n'en étoient qu'une en deux corps differens. Ainſi depuis qu'il n'étoit plus, la vie m'étoit en horreur, parce que je ne pouvois m'accoûtumer à ne vivre que par une moitié de moi-même ; & peut-être auſſi que ce qui faiſoit que je ne voulois point mourir, c'eſt que je craignois que celui que j'avois ſi cherement aimé n'achevât de perdre cette moitié de vie que je trouvois qu'il avoit encore en moi. a

a Saint Auguſtin dans le ſixiéme Chapitre du ſecond Livre de la revûë qu'il a faite de ſes ouvrages deſaprouve ce qu'il dit ici ; & le traité de *Declamation frivole*, qui n'auroit pas dû trouver place dans un ouvrage auſſi ſerieux que celui de ſes Confeſſions.

CHAPITRE VII.

Qu'il étoit incapable de ſe tourner vers Dieu dans ſa douleurs qu'il l'auroit même fait inutilement, & pourquoi.

Comment il faut aimer les hommes.

12. QUelle folie de ne ſçavoir pas ſe borner à n'aimer les hommes que comme on doit aimer ce qui eſt ſujet à mourir ; de porter ſi impatiemment ce qui eſt une ſuite neceſſaire de l'état où nous ſommes dans cette vie ! c'eſt ce qui m'avoit fait tomber dans l'état où j'étois alors. Il n'y avoit pour moi que trouble & agitation : je je pleurois & ſoupirois ſans ceſſe, ne pouvant trouver aucune ſorte de repos, & ne ſçachant de quel côté me tourner. Mon cœur tout déchiré, & pour ainſi dire, tout enſanglanté, ne pouvoit plus durer en moi, & je ne ſçavois plus qu'en faire. Il n'étoit plus touché ni de l'ombre & de la fraî-

cheur des bois, ni des jeux, ni de la musique, ni des parfums, ni de la bonne chere, ni de ce que le commerce de l'amour a de plus capable de faire impression sur les sens, ni des livres, ni des vers : tout lui étoit devenu insuportable, jusqu'à la lumiere même ; enfin tout ce qui n'étoit point celui que j'avois perdu m'étoit en horreur, hors les soûpirs & les larmes. J'y trouvois quelque sorte de repos ; mais dés que quelque chose m'empêchoit de m'y abandonner, je me sentois accablé du poids de ma douleur.

Il faut bien connoître Dieu pour nous trouver soulagez dans nos maux quãd nous avons recours à lui.

Il n'y avoit que vous, ô mon Dieu, qui pûssiez me soulager & me guérir ; mais je ne voulois point me tourner vers vous. J'en étois même incapable ; & d'autant plus qu'il n'y avoit rien d'arrété ni de solide dans l'idée que j'avois de vous. Car ce que je me representois, quand je voulois penser à vous, n'étoit rien moins que vous. Et ce que je prenois pour mon Dieu n'étoit qu'un vain phantôme de mon imagination abusée. Ainsi quand mon ame se jettoit entre les bras de ce Dieu imaginaire, pensant y trouver quelque repos, elle se trouvoit sans soûtien, & retomboit sur moi-même, qui n'étois plus pour elle qu'une demeure insuportable, dont elle ne pouvoit ni s'accommoder, ni se tirer. Car où est-ce que mon cœur auroit pû se retirer hors de lui-même? Comment faire pour m'éloigner de moi même ; & quelque part que je me tournasse, ne m'y portois-je pas toûjours ? Mais ne pouvant sortir de moi-même, je sortis au moins du lieu de ma naissance ; & comme mes yeux cherchoient un peu moins mon ami dans les lieux où je n'avois pas accoûtumé de le voir, je quittai Thagaste, & m'en allai à Carthage.

CHAPITRE VIII.

Le tems, le changement de lieu & la douceur qu'il trouvoit dans le commerce de ses autres amis, dissipent peu à peu sa douleur. Belle peinture de ce qui fait la douceur de l'amitié.

13. LE tems fait son effet; il agit insensiblement sur nous, & par les divers objets qu'il présente à nos sens, il fait dans nos esprits des changemens qui surprennent. Ainsi à mesure que les jours se succedant les uns aux autres me ramenoient d'autres idées, & reveilloient le souvenir & le sentiment des choses qui m'avoient fait plaisir autrefois, je revenois peu à peu; & ma douleur cedoit à d'autres choses, qui n'étoient pas à la verité de nouvelles douleurs, mais qui en étoient des semences. Car pourquoi avois-je été si touché de la mort de mon ami, sinon parce que c'est s'apuier sur un sable mouvent que d'aimer un homme mortel comme s'il ne devoit jamais mourir.

Belle peinture de la maniere dont le tems dissipe nos afflictions.

Cause précise de la douleur que nous sentons quand nous perdons ce que nous aimons.

Ce qui contribua le plus à me remettre & à me consoler, ce fut la douceur que je trouvois dans le commerce de quelques autres de mes amis, qui convenoient avec moi dans l'amour de ce que j'aimois au lieu de vous. Ce n'étoit qu'un cahos & un labirinhe d'erreurs & de faussetez, d'autant plus capable de corrompre nos ames que nous nous en entretenions avec plus d'ardeur : car je ne voulois parler d'autres choses, quoique ce Dieu chimerique ne me fût d'aucun secours, lorsqu'il m'arrivoit de perdre quelques-uns de mes amis.

Mais cette conformité d'erreur n'étoit pas la seule chose qui me faisoit trouver de la douceur dans le commerce de mes amis ; c'étoient toutes les autres choses en quoi consiste le plaisir de l'amitié; comme de s'entretenir, de rire & de badiner ensemble, de se rendre reciproquement des témoignages d'afections; de lire ensemble quelques

Belle peinture de ce qui fait la douceur de l'amitié.

Livres agreables; de combatre quelquefois les ſentimens les uns des autres; mais ſans aigreur, & comme l'on combat les ſiens propres, & de relever, par le ſel de ces ſortes de contradictions peu fréquentes le plaiſir de convenir ſur mille autres choſes; d'aprendre tour à tour quelque choſe les uns des autres, de ſe plaindre de l'abſence de ceux qu'on ne voit point, & de goûter la joye de voir arriver ceux que l'on attendoit. Car de toutes ces démonſtrations d'amitié, que le cœur exprime par la bouche, par les yeux, & par milles autres ſortes de ſignes qui font plaiſir; il ſe fait comme un feu qui fond en une les ames de pluſieurs perſonnes qui s'aiment.

CHAPITRE IX.

Comment il faut aimer ſes amis; & par où on peut s'aſſûrer de ne les point perdre. Qu'il n'y a que Dieu que nous ne ſçaurions perdre malgré nous.

14. Voila ce que nous aimons dans nos amis; & qu'il eſt ſi naturel d'aimer, que nous nous ſentons coupables dés que nous ſommes ſans amour pour ceux qui nous aiment, & qui ne demandent de nous que des marques de bienveillance. Et de là viennent auſſi ces larmes ſi ameres, ces douleurs ſi vives, & ces triſteſſes ſi profondes, quand nous venons à perdre quelqu'un de nos amis. De-là vient qu'au lieu des douceurs que ſon amitié nous faiſoit goûter, nôtre cœur demeure abîmé dans l'amertume, & que la mort de ceux qui s'en vont, fait que la vie de ceux qui demeurent n'eſt plus qu'une mort.

La douleur de la perte ſe meſure par le plaiſir qu'on trouvoit dans la poſſeſſion.

Heureux qui vous aime, ô mon Dieu, & qui aime ſes amis en vous, & ſes ennemis pour l'amour de vous! Car on n'eſt ſûr de ne perdre aucun de ceux qn'on aime, quand on ne les aime qu'en celui qu'on ne ſçauroit perdre. Et qui eſt celui-là ſinon nôtre Dieu; le Dieu qui a fait le Ciel & la terre,

Comment il faut que nôtre cœur ſoit tourné pour être heureux.

Ce qui nous met

au dessus de la crainte de perdre nos amis. & qui ne les remplit que parce qu'il les a faits,* & que c'est en les remplissant qu'il les a fait ? On ne vous perd, Seigneur, que lors qu'on vous abandonne ; & où peut aller celui qui vous abandonne ? Où va-t-il, sinon de vous favorable & bienfaisant, à vous-même irrité, & armé des foudres de vôtre colere ? Car où peut-il se mettre à couvert des peines que lui fait sentir vôtre Loi éternelle, c'est-à-dire, vôtre verité, qui n'est autre que vous-même ?

Ce qui fait que l'on perd Dieu. Ce qui arrive à ceux qui abandonnent Dieu.

* Contre les Manichéens qui croyoient qu'il y avoit dans l'Univers bien des choses qui n'étoient point l'ouvrage de Dieu, quoique sa substance s'étendit jusques dans celles-la même.

CHAPITRE X.

Peinture admirable du néant, & de la vanité de tout ce qui est sujet au tems. Quel usage il en faut faire ; & qu'elle est la veritable cause de la douleur que nous fait sentir la perte des choses que nous aimons.

15. *DIEU des vertus, tournez-vous vers nous, montrez-nous la lumiere de vôtre visage ; & ce sera alors que nous serons heureux.* Car de quelque côté que le cœur de l'homme se tourne, à moins que ce ne soit vers vous, il ne trouve que douleurs & angoisses, quelque beauté qu'il y ait dans les choses qu'il cherche hors de vous & de lui-même ; parce que la nature de toutes ces choses qui ne sont que l'ouvrage de vos mains, & qui ne seroient point, si vous ne leur aviez donné l'être, * est de naître & de mourir. En naissant elles commencent d'être ; & arrivent par un certain progrés au point de perfection qui leur convient, aprés quoi on les voit défaillir & mourir. C'est une loi generale ; & de toutes les choses du monde, il n'y en a aucune qui en soit exceptée. Ainsi la vitesse même avec la-

Ps. 79.4.

Nul repos qu'en Dieu.

Et pourquoi.

Condition de toutes les choses du monde.

* Coup en passant aux Manichéens.

quelle on les voit, dés qu'elles sont nées, s'avancer vers la perfection de leur être, ne fait que les avancer vers le néant. Telle est la nature de ces choses-là, & vous ne leur avez rien donné de plus. Aussi ne sont-elles que des parties d'un tout où elles n'entrent pas toutes à la fois, mais tour à tour, à mesure que les unes s'en vont, & que les autres leur succedent; de la même maniere, à peu prés, que les paroles dont nos discours sont composez: car ils n'ont leur integrité que par le moyen de cette succession de mots, qui fait que dés que l'on a fait son office il cesse pour faire place à celui qui le doit suivre.

Tout passe hors Dieu, & pourquoi.

Si mon ame use de ces choses passageres, que ce ne soit donc que pour vous en loüer, ô mon Dieu, Créateur de toutes choses; mais que ce qu'elles ont d'agreable aux sens ne fasse pas qu'elle les aime & qu'elle s'y prenne. Car comme elles ne font que passer & courir vers le néant, elles laissent dans l'ame des regrets qui la déchirent; parce qu'elle voudroit pouvoir se reposer dans ce qu'elle aime, & y trouver de la stabilité; & toutes ces choses-là n'en ont point. Elles échapent à tout moment; & s'écoulent avec une rapidité que nos sens ne sont pas capables de suivre, & qui les leur derobe dans le tems même qu'ils en joüissent. Car nos sens sont grossiers & pesans; parceque ce ne sont que des sens corporels & materiels, & que telle est leur nature. Ils ont toute la force qu'il leur faut pour les fonctions à quoi ils sont destinez; mais ils n'en ont pas assez pour saisir & pour arrêter des choses qui coulent avec tant de vitesse, depuis le point qui leur a été assigné pour commencer d'être, jusqu'à celui qui doit terminer leur durée: Car vôtre parole éternelle a dit à chacune en les créant: *Vous commencerez-là; & vous n'irez que jusques-là.*

Quel usage il faut faire des choses qui passent.

Cause précise de la douleur que nous fait sentir la perte des choses que nous aimons.

CHAPITRE XI.

Il s'excite par les plus belles reflexions du monde à mépriser tout ce qui passe, pour ne s'attacher qu'à Dieu.

16. NE te laisse donc point aller, ô mon ame, à ce qui n'est que vanité & instabilité; & prend garde que le bruit que fait au dedans de toi une foule de vains desirs & de vaines afections ne t'empêche d'entendre le Verbe même de Dieu, qui te rapelle à lui; & qui t'aprend que le repos solide & inalterable n'est que dans l'amour de ce qu'on ne sçauroit perdre à moins qu'on ne cesse de l'aimer. Pour toutes les choses du monde, elles ne font que passer & se succeder les unes aux autres; & ce n'est que par cette vicissitude continuelle que se trouve complet le tout que composent ces choses du bas étage. Mais le Verbe de Dieu ne passe point: c'est donc là qu'il faut te fixer & t'établir enfin, aprés tant d'experiences si capables de te rebuter des créatures; & qui font si bien voir que leurs charmes n'ont rien que de trompeur.

Ce qui nous empéche d'entendre la voix de Dieu.

Où se trouve le vrai repos.

Ce Verbe de Dieu, qui n'est autre que la verité éternelle, est l'Auteur de ta nature & de ton être. Dépose donc entre ses mains ce que tu ne tiens que de lui; par ce moyen il ne s'en perdra rien: tout ce qu'il y a en toi de corrompu se rectifiera; toutes tes playes se refermeront; ce flux perpetuel qui se répand hors de toi-même s'arrêtera; tu rentreras dans toi-même; & au lieu que ces mouvemens de ton cœur qui te porte vers les créatures t'entraîneroient dans le néant à quoi elles tendent, ils se redresseront; & se portant vers celui qui demeure éternellement, ils participeront avec toi à la stabilité de sa nature.

Avantage de ceux qui n'aiment & ne cherchent que la verité éternelle.

17. Pourquoi te retires-tu de l'ordre en suivant les mouvemens de ta chair? Que ne l'y fais-tu plûtôt rentrer elle-même, en l'obligeant de se-

Par où nous sommes coupa-

ſuivre & de t'obéïr : Toutes les diverſes choſes dont elle fait paſſer le ſentiment juſqu'à toi ne ſont que des parties d'un tout que tu ne ſçaurois embraſſer. Elles te plaiſent néanmoins ces parties, mais ſi tes ſens étoient capables d'embraſſer le tout, au lieu qu'ils n'en ſont eux-mêmes qu'une partie, bornée en punition de tes pechez à une certaine étenduë, tu voudrois que tout ce qui te fait plaiſir à chaque moment paſſât, pour avoir le plaiſir beaucoup plus grand de voir le tout.

bles quand nous nous laiſſons aller à nos ſens.

C'eſt ce que tu peux remarquer dans celui de tes ſens par où tu entends ce qu'on te dit. Car tu ne voudrois pas que chaque ſyllabe fût quelque choſe de fixe & de permanent ; & tu veux au contraire qu'elles paſſent promptement ; pour faire place aux autres, ſans quoi tu ne pourrois embraſſer le diſcours entier qu'elles compoſent. Il en eſt de même de tout ce qui eſt compoſé de diverſes parties ſucceſſives, & qui ne ſçauroient être toutes à la fois ; & le tout, quand on le peut embraſſer, fait beaucoup plus de plaiſir que chaque partie n'en ſcauroit faire.

Mais enfin, nôtre Dieu, le Dieu qui a fait toutes choſes, eſt encore bien au deſſus de tout cela, & fait bien un autre plaiſir ; & au lieu qu'il eſt de la nature des autres choſes de paſſer pour faire place à celles qui doivent leur ſucceder, il ne paſſe point ; parce qu'il ne peut rien venir à quoi il doive faire place.

CHAPITRE XII.

Il rapelle les hommes à leur cœur, & leur aprend où l'on trouve Dieu, ce qu'ils peuvent attendre des douceurs qu'ils cherchent ailleurs ; quelle folie c'est que de chercher le repos où il n'est point ; que le Fils de Dieu ne s'est incarné que pour désabuser les hommes sur ce point-la, & pour leur aprendre de quel côté ils doivent tourner toutes leurs affections.

Quel usage on doit faire des beautez sensibles.

18. SI tu es touchée de ce qu'il y a de beau dans les corps, que cela même te porte à loüer le Dieu qui leur a donné l'étre ; & fais remonter ton amour de l'ouvrage à l'ouvrier, de peur de lui déplaire, en t'arrêtant à ce que tu trouves d'agreable dans les créatures.

Combien nos ames mêmes sont peu de chose, à moins qu'elles ne se tiennent unies à Dieu.

* Si ce sont les ames qui te plaisent, aime-les, mais en Dieu : car par elles-mêmes elles ne sont qu'instabilité, non plus que les autres créatures. Ce n'est qu'en lui, & par lui qu'elles sont quelque chose de fixe & de stable ; & s'il ne les soûtenoit elles periroient & retomberoient dans le néant. Ne les aime donc qu'en lui, & tâche de porter vers lui, aussi bien que toi, toutes celles que tu pourras. Dis leur, dis-leur sans cesse, n'aimons que lui, c'est lui qui a fait tout ce que nous voïons & il n'en est pas loin : car il ne s'est pas retiré de ses ouvrages aprés les avoir faits, & tout est en lui aussi-bien que par lui.

Où il faut aller pour trouver Dieu.

Mais encore où est il ? Où le trouve-t-on? C'est dans cette partie de nous-mêmes, où le goût de la verité se fait sentir. Il est dans le fonds de nos cœurs, mais nos cœurs en se répandant dans les choses exterieures se sont éloignez de lui. *Rentrez donc dans vos cœurs, prevaricateurs que vous êtes ;* (Is. 46. 8.) & attachez-vous à celui qui vous a faits : établissez-vous & vous fixez en lui, & vous se-

* C'étoit auparavant le commencement du chap. 12. mais il est clair qu'il doit être où on l'a porté.

rez quelque chose de stable & de fixe, reposez-vous en lui: & vous joüirez d'un repos parfait.

Pourquoi vous jettez-vous dans des routes pleines de rochers & de précipices ? Où allez-vous, où courez-vous par tels chemins ? Ce que vous aimez vient de lui, & c'est quelque chose de bon, mais qu'est-ce en comparaison de lui ? Vous trouvez de la douceur dans ces sortes de choses, mais cette douceur se changera en amertume, par une juste punition de l'injustice que l'on commet quand on aime au lieu de lui quoique ce puisse être de ce qu'il a fait.

Cause précise des amertumes, que nôtre attâchement aux choses du monde ne manque jamais de nous produire.

Pourquoi vous obstinez-vous à marcher dans des chemins difficiles & raboteux ? Le repos n'est point où vous croyez le trouver : Cherchez ce que vous cherchez, mais ne le cherchez pas où il n'est point. Vous cherchez la vie heureuse dans la region de la mort elle n'est pas là, car comment pourroit elle étre dans ce qui ne merite pas méme le nom de vie ?

Tout consiste à se bien persuader que le vrai repos n'est qu'en Dieu.

19. Celui qui est nôtre vie est descendu dans ces bas lieux, & ayant souffert la mort, quoiqu'elle ne fût dûë qu'à nous, il l'a fait mourir elle-méme, par cette abondance de vie dont il est le principe, & il nous crie, d'une voix de tonnerre, que nous sortions d'où nous sommes, & que nous remontions vers lui, jusques dans cette lumiere secrette où il habite, & d'où il est venu vers nous, s'étant enfermé d'abord dans ce sein virginal où il a épousé la nature humaine ; jusqu'à se revêtir d'une chair mortelle comme la nôtre, pour nous rendre participans de son immortalité. C'est de là qu'il est sorti tout d'un coup, comme un époux de son lit nuptial ; & se dressant sur ses pieds, comme un geant qui va commencer sa course, il a fourni la sienne sans s'arrêter ; nous criant sans cesse par ses paroles, par ses actions, par sa vie, par sa mort, par sa descente vers nous, par son

Fin de l'Incarnation du Fils de Dieu.

Ps. 18. 6.

Pourquoi Jesus-Christ a quitté la terre. retour vers son Pere, que nous retournions à lui. Et s'il s'est dérobé à nos yeux, ce n'est qu'afin que nous rentrions dans nôtre cœur, où nous ne manquerons pas de le trouver. Car quoiqu'il n'ait pas voulu être long-tems avec nous d'une maniere sensible & qu'il ait paru nous quitter; il ne nous a pas quitté, & il est au milieu de nous. Il est venu dans le monde pour sauver les pecheurs; quoiqu'il y fût quand il y est venu, puisque c'est par lui que le monde a été fait; & il est rentré d'où il n'étoit jamais sorti. Que mon ame lui expose donc ses maux & ses besoins, afin qu'il la guerisse: car elle a peché, elle l'a offensé.

Jean. 1. 10. 1. Tim. 1. 15.

Ps. 4. 3. Enfans des hommes, jusques à quand vôtre cœur sera-t-il donc apesanti comme il est? Quoi, aprés même que la vie est descenduë vers vous, vous refusez encore de monter vers elle, & de passer de la mort à la vie? Vous montez néanmoins, mais d'une maniere bien contraire à celle-ci; & vôtre orguëil vous éleve & vous enfle jusqu'à vous soulever contre le ciel. Descendez donc pour remonter, & remonter jusqu'à Dieu; car en pensant vous élever contre lui vous êtes tombez.

Ce que nous croyons de l'Incarnation du Fils de Dieu ne sert qu'à nous rendre plus coupables si nous demeurons encore attachez à la terre.

Voilà, ô mon ame, ce qu'il faut que tu dises aux hommes, afin qu'ils pleurent dans cette vallée de larmes. Voila par où il faut que tu les portes à Dieu, aussi bien que toi. Car c'est son esprit qui fait dire ces choses-là: & ce sera par le mouvement de ce divin esprit que tu leur parleras, si c'est le feu de la charité que te fait parler.

Quel est le premier pas qu'il faut faire pour nous élever vers Dieu.

CHAPITRE XIII.

Que c'étoit faute de sçavoir ce qu'il vient de dire dans les deux derniers Chapitres qu'il avoit laissé aller son cœur à l'amour des beautez passageres. Ce qui nous touche dans ces sortes de beautez. Son ouvrage de la Beauté *& de la* Convenance

20. TOutes ces veritez m'étoient inconnuës dans le tems dont je parle; aussi m'a-

bandonnois-je tout entier à l'amour des beautez du bas étage, qui me précipitoit dans l'abîme. Comme je n'étois occupé d'autre chose, je disois quelquefois à mes amis dans les entretiens que nous avions ensemble: Nous n'aimons que ce qui nous paroît beau; mais qu'est-ce que la beauté? Par où est-ce qu'elle nous attire, & qu'est-ce qui fait que les choses nous plaisent & que nôtre cœur s'y prend? Car si nous n'y trouvions quelque agrément nous ne nous sentirions point portez à les aimer.

Difference de la beauté *& de la* convenance.

Je prenois donc garde qu'au moins en matiere de corps, autre chose est ce qu'on apelle *beauté*, & qui resulte de l'union de toutes les parties; & autre chose ce qu'on appelle *convenance*, & qui ne plaît que par le raport qu'il a à quelqu'autre chose; comme par exemple, une partie à son tout, un soulier au pied pour lequel il est fait; & ainsi du reste. Cette reflexion m'ayant encore fait venir d'autres vûës & d'autres pensées, je fis deux ou trois Livres *de la beauté* & *de la Convenance*. Vous sçavez combien il y en avoit, ô mon Dieu: car pour moi je ne m'en souviens plus, n'ayant plus cet ouvrage que j'ai perdu je ne sçai comment.

Premier ouvrage de S. Augustin, perdu.

CHAPITRE XIV.

Ce qui le porta à dedier son Ouvrage de la Beauté *& de la* Convenance *à Hiérius. Ce qui fait qu'on aime ceux dont on entend dire du bien, quoiqu'on ne les connoisse point. Comment les honnêtes gens sont bien aise qu'on les aime. Quelle misere, c'est de regler ses affections sur les opinions des hommes.*

21. MAis qu'est-ce qui me porta, ô mon Seigneur & mon Dieu, à le dedier à un Orateur de la Ville de Rome, apellé Hiérius? Car je n'avois jamais vû cet homme-là; cependant la grande reputation de suffisance qu'il s'étoit acquise m'avoit donné de l'amour pour lui; & j'avois

été fort touché de certaines choses qu'on lui avoit entendu dire, & que l'on m'avoit raportées. Mais ce qui me le faisoit principalement aimer, c'étoit l'opinion que les autres en avoient ; car il étoit estimé de tout le monde & on ne pouvoit assez s'étonner qu'étant né en Syrie, & aiant d'abord fait sa principale étude de la langue Grecque, où il avoit excellé, il eût pû se rendre assez habile dans la Latine, pour se faire admirer de ceux qui la sçavoient le mieux ; & qu'il fût même devenu un des plus grands Philosophes de son tems.

Comment est-ce que le bien qu'on entend dire d'un homme fait qu'on l'aime, quoiqu'on ne l'ait jamais vû ? Est-ce que la bouche de ceux qui le loüent cet amour passe dans le cœur de ceux qui les entendent parler ? Non, mais l'amour que les uns ont pour lui en fait naître dans le cœur des autres. Car on n'aime ceux dont on entend dire du bien, qu'autant qu'on a sujet de croire que ceux qui en parlent, sont persuadez de ce qu'ils en disent, & que l'amour est ce qui les fait parler.

Par où on conçoit de l'estime pour ceux dont on entend dire du bien,

22. L'amour que j'avois pour celui-ci, ou pour celui-là, se regloit donc alors par les jugemens des hommes, & non pas par le vôtre, ô mon Dieu, qui est la veritable regle des choses, & une regle qui ne trompe jamais. Cet amour-là même n'étoit pourtant pas comme celui qu'on auroit pour quelque celebre cocher du Cirque, * ou pour quelqu'un de ces braves, qui dans les combats des bêtes, se sont attirez les acclamations du peuple ; c'étoit un amour bien plus solide & bien plus réel, & de la nature de celui que j'aurois souhaité qu'on eût eu pour moi, Car j'aurois été bien fâché d'être loüé & aimé, comme on aime & comme

De quelle maniere les

a Un des exercices du Cirque étoit de mener des chariots & il y avoit un prix pour celui qui s'en acquittoit le mieux. *Horace, Ode.* 1.

on loüe ceux qui divertissent le peuple sur les Théatres, quoique je les aimasse & les loüasse moi-même. J'aurois mieux aimé demeurer obscur & inconnu à tout le monde, que de devenir celebre de cette sorte; & on m'auroit fait plus de plaisir de me haïr que de m'aimer comme on aime ces gens-là.

honnêtes gens désirent qu'on les aime & qu'on les loüe.

D'où viennent donc ces differences? & à quelle balance est-ce qu'une même ame regle les divers poids de ces differentes sortes d'amour? Comment puis-je aimer dans un autre ce que je deteste, & que je serois au desespoir qu'on aimât en moi? Car cet autre est un homme comme moi: ainsi on ne peut pas dire qu'il en est comme d'un homme qui aime un bon cheval, mais qui ne voudroit pas être ce cheval là, quand cela seroit possible; puisqu'enfin un farceur est un homme de méme nature que les autres hommes. Comment puis-je donc aimer dans un homme ce que je hay, & que je serois bien fâché qu'on pût trouver en moi, quoique je ne sois qu'un homme pêtri de la méme terre? Le cœur de l'homme est un abîme impenetrable: on viendroit plûtôt à bout de compter les cheveux de nos têtes dont vous tenez comte neanmoins, ô mon Dieu; sans vous mécōnter d'un seul, que de démêler la varieté infinie des mouvemens & des sentimens de nos cœurs. Matth. 1. 30.

23. Pour cet Orateur, il étoit de ceux que j'aimois, comme j'aurois voulû qu'on m'aimât. Mais enfin dans tout cela j'étois gouverné par mon orguëil; & emporté çà & là par le vent de mes erreurs & de mes passions, au travers desquelles vous ne laissiez pas de me conduire & d'avoir soin de moi, sans que je m'en aperçûsse.

Mais comment sçai-je, & sur quel fondement ai-je pû dire, que l'approbation où je voyois cet homme là, étoit ce qui me l'avoit fait aimer, plûtôt que les choses mêmes par où il se l'étoit attiré-

rée ? C'eſt que ſi au lieu qu'on le loüoit de ces choſes-là, & qu'on les raportoit avec éloge,on en eût pris ſujet de le blâmer & de le mépriſer, je ne me ſerois jamais ſenti porté à l'aimer comme j'avois fait. Cependant ni de ſa part, ni de la part de ce qu'on m'en raportoit, il n'y auroit eu ni plus ni moins;& tout le changement auroit été de la part du cœur de ceux qui m'en parloient.Voila où en eſt une pauvre ame qui n'eſt pas encore établie dans la ſolidité de la verité. Elle va & vient au gré des jugemens des hommes, qui l'offuſquent, & l'empêchent de voir cette lumiere celeſte, quoique nous l'ayons devant nos yeux.

Miſere de ceux dont les jugemens des hommes gouvernent les inclinations & les mouvemens.

Je comptois pour beaucoup que cet homme pût voir quelque choſe de moi, par où il pût juger de mes études; quoiqu'autant que ſon aprobation m'auroit fait plaiſir, autant aurois-je été contriſté du contraire;parce que mon cœur étoit aſſez malheureux pour dépendre de pareilles choſes,& qu'il n'avoit point encore cette ſolidité & cette fermeté que l'on ne trouve qu'en vous. Cependant quand je remettois devant les yeux de mon eſprit cette *beauté* & cette *convenance* même qui faiſoient le ſujet de l'ouvrage que je lui avois adreſſé c'étoit toûjours avec un plaiſir qui me raviſſoit,& qui ne dépendoit de l'aprobation de perſonne.

CHAPITRE XV.

Ce que c'eſt que ce qu'on apelle Beauté, *& ce qu'on apelle* Convenance *Que ce qui le faiſoit donner dans les imaginations des Manichéens, n'étoit que l'incapacité de concevoir les choſes incorporelles. Déreglement de diverſes parties de l'ame, cauſe préciſe des diverſes ſortes de vices. Ce qui nous met en état ou hors d'état d'entendre la voix de la verité.*

24. MAis je ne voyois point encore le fonds d'une ſi grande choſe; parce qu'il auroit fallu pour cela penetrer dans les ſecrets de cet

art si profond avec lequel vous avez fait toutes choses, Dieu tout puissant, seul autheur de toutes les merveilles que nous voyons. Cependant raisonnant sur ce que mon esprit apercevoit dans les beautez corporelles, je posois pour principe que ce qui fait qu'une chose plaît par elle-même est ce qu'on apelle *Beauté* ; & que ce qui fait qu'elle plaît par le raport qu'elle a à quelque autre chose est ce qu'on apelle *Convenance.* Voila comment je definissois ces deux choses, & par où je distinguois l'une de l'autre ; & j'établissois mon principe par plusieurs exemples tirez des choses corporelles.

Combien ceux qui ne sçavoient concevoir les substances spirituelles sont loin de la verité.

Mais quand je voulois passer plus avant, & considerer la nature de l'ame, les fausses opinions dont j'étois prévenu sur les substances spirituelles ne me permettoient pas de voir la verité. Elle se presentoit pourtant à moi, & portoit son éclat jusques dans mes yeux ; mais ce qui auroit dû les éclairer ne faisoit que les éblouïr. Ils s'en détournoient incontinent ; & ne pouvant s'arrêter à considerer les choses incorporelles, ils revenoient tout aussi-tôt à ce qui est étendu, figuré & coloré ; & sous pretexte que je n'apercevois dans mon esprit ni étenduë, ni figure, ni couleur, je croyois qu'il n'étoit pas possible que je le visse.

Ce qui fait que la plûpart des hommes croyent qu'ils ne sçauroient voir leur esprit.

Or comme c'étoit par quelque chose d'accordant & de tendant à la paix que la vertu me paroissoit aimable, au lieu qu'il y a dans le vice quelque chose de discordant & de tendant à la guerre, & que c'est ce qui le doit faire haïr ; je prenois garde qu'il falloit donc qu'il y eût de l'unité dans l'un, & de la division dans l'autre. C'étoit dans cette unité que je faisois consister la nature de l'ame raisonnable, & celle de la verité & du souverain bien: & pour cette division que je remarquois dans ce qui fait le dereglement de la vie, j'étois assez miserable pour me la figurer com-

me une certaine nature de ſouverain mal,a qui me paroiſſoit être non ſeulement une ſubſtance, mais une ſubſtance vivante, quoiqu'elle ne vint point de vous, ô mon Dieu, ſeul auteur de toutes choſes. Je donnois à l'une le nom de *Nature ſimple*, & je me la repreſentois comme une ſubſtance intelligente, qui n'étoit ni mâle ni femelle; & je donnois à l'autre le nom de *Nature double*, parce que je me la repreſentois comme avec deux têtes, dont je prétendois que l'une étoit *la colere*, principe des crimes qui vont à nuire à quelqu'un, & l'autre *l'intemperance*, principe des crimes par où on ſe corrompt ſoi-même: & dans tout cela je ne ſçavois ce que je diſois Car je n'avois pas encore compris que le mal n'eſt point une ſubſtance; & que nôtre ame n'eſt point le bien ſouverain & immuable.

25. Je ne ſçavois pas non plus que c'eſt de cette ame, toute bonne qu'elle eſt par ſa nature, que procedent & les crimes qui vont à nuire au prochain, & dont la cauſe préciſe eſt le dereglement de ce qu'on apelle *la partie iraſcible* de l'ame; & ceux par où on ſe corrompt ſoi-même, & dont la cauſe préciſe eſt le déreglement de ce qu'on apelle *ſa partie concupiſcible*, & ſa trop grande ſenſibilité pour les plaiſirs du corps; & enfin toutes les erreurs & les fauſſes imaginations qui déshonorent la vie des hommes, & dont la cauſe préciſe eſt le déreglement de l'intelligence même, & de la partie ſuperieure de l'ame.

D'où procede chaque ſorte de vice.

Il y en avoit bien alors dans la mienne, puiſque je ne ſçavois pas que l'ame n'étant pas la verité même, il faut pour y participer qu'elle ſoit éclairée d'ailleurs; c'eſt-à-dire de vous, ô mon Dieu. Car c'eſt vous qui faites luire la lumiere dãs nos tenebres: nous n'avons tous tant que nous ſommes

D'où nous vient tout ce que nous

a Telles étoient les réveries des Manichéens: comme on l'a vû dans l avertiſſement. *Voyez ſur cela le chap. 10. du liv. 9. nomb. 20. & le chap. 30. du Liv. 13.*

ſommes; que ce que nous avons reçû de vôtre plenitude; & vous êtes la lumiere dont tous les hommes qui viennent au monde ſont éclairez, & à qui il n'arrive jamais ni changement ni obſcurciſſement quelconque.

avons de lumiere. Pſ.17 29. Jean.17.

26. Quoique je fiſſe donc quelques efforts pour m'élever vers vous, vous me repouſſiez, & je retombois dans mes pernicieuſes & mortelles imaginations, parce que vous reſiſtez aux orgueilleux; & que c'eſt le comble de l'orgueil & de la folie, que de s'imaginer, comme je faiſois alors, que ma nature & la vôtre n'étoient qu'une même choſe. * Cependant, quoique je fuſſe ſujet au changement, comme je le voyois clairement, par l'envie même que j'avois d'arriver à la ſageſſe, & de changer en mieux, je m'obſtinois à vouloir que vôtre nature fût ſujete à changer, plûtôt que d'avouer qu'elle fût quelque choſe de different de la mienne. Voilà ce qui faiſoit que vous me repouſſiez, & que vous reſiſtiez aux élans de mon orgueil.

Combien les fauſſes imaginations des Manichéens éloignoient S. Auguſtin de la verité.

Ainſi, demeurant toûjours abîmé dans la chair, ſans pouvoir me faire d'idées d'une autre genre que celles des corps; & toûjours perſuadé que la chair étoit quelque choſe de mauvais, & qui venoit d'un mauvais principe; j'étois de ceux dont il eſt dit qu'ils vont toûjours où l'égarement de leur eſprit les méne, ſans aucun retour vers vous. Car j'allois toûjours m'enfonçant de plus en plus dans les chimeres dont j'étois prévenu; & me figurant en vous, en moi-même, & dans les natures purement corporelles, des choſes qui n'y furent jamais; & qui bien loin d'être l'ouvrage de vôtre verité, n'étoient que de vaines imaginations de mon eſprit, qui les formoit des images des choſes corporelles, dont il étoit rempli & offuſqué.

Pſ.77. 39.

Dans quels abîmes d'erreur jette l'incapacité de concevoir une ſubſtance ſpirituelle.

Cependant je m'en faiſois acroire, tout extra-

* Voyez dans l'Avertiſſement quelle étoit la doctrine des Manichéens ſur la nature de l'ame.

vagant que j'étois ; & je disois sans cesse à ceux qui se tenoient dans l'humilité de la foi, & que j'ai presentement le bonheur d'avoir pour Concitoyens & pour freres, avec l'esperance d'avoir part à l'heritage qui les regarde, dont je m'éloignois alors sans le sçavoir. Comment est-ce qu'une ame qui est l'ouvrage de Dieu peut tomber dans l'aveuglement & dans l'erreur ? & je trouvois mauvais qu'on me dît : mais comment est-ce qu'une partie de la substance de Dieu même y peut tomber ? * Car plûtôt que de reconnoître que mon ame, étant capable de changement, s'étoit volontairement écartée du droit chemin, & que c'étoit en punition de son peché qu'elle étoit sujette à l'erreur; je m'obstinois à soûtenir, qu'une partie de vôtre substance, dont les lumieres les plus communes de la raison m'auroient dû faire reconnoître l'immutabilité, y avoit été jettée par force.

27 Je n'avois que vingt-six ou vingt sept ans, lorsque je fis l'ouvrage dont je viens de parler; & comme j'avois l'esprit rempli des phantômes que mon imagination composoit de ce qu'elle avoit tiré des corps, ils excitoient en moi un bruit qui m'empêchoit d'entendre la douce voix de la verité. Je prêtois pourtant quelquefois l'oreille à cette harmonie celeste, en méditant sur ce que c'étoit que la Beauté & la Convenance ; & j'aurois bien voulu me voir prés de l'Epoux, & avoir la joye d'entendre sa voix. Mais ce bruit interieur de mes erreurs qui me tiroient hors de moi, & les fougues de mon orgueil, qui en pensant m'élever me jettoit dans le fonds de l'abîme, ne me le permettoient pas. Car je ne vous écoutois point avec la fidelité necessaire pour arriver à la joye que vous faites goûter à ceux qui n'ont d'attention qu'à

Jean 3. 29.

Ce qui nous met en état d'entendre la

* Car les Manichéens croyoient que nos ames étoient des particules de la substance de Dieu, comme on a vû dans l'Avertissement.

vous ; & pour ressentir ce tressaillement interieur qui est reservé à ceux dont l'humilité a brisé les os. *voix de Dieu.* Ps 50.10.

CHAPITRE XVI.

Avec quelle facilité il avoit entendu dés l'âge de vingt-ans les Cathegories d'Aristote ; & tout ce qui regarde l'Eloquence, les Mathematiques & la Musique. Par où tous ces avantages d'esprit lui étoient demeurez inutiles. Que quelque peu de lumiere qu'on ait, on est heureux, quand on sçait se tenir dans le sein de l'Eglise, & dans la soûmission qu'on doit à la Foi.

28. DÉs l'âge de vingt-ans, j'avois lû & entendu le Livre des Cathegories d'Aristote, qui me tomba entre les mains dans ce tems-là; & dont j'avois conçû une haute idée, sur ce que j'en avois oüi dire à Carthage à mon Maître de Rhetorique, & à quelques autres qui passoient pour habiles; & qui, non plus que lui, ne prononçoient jamais ce mot-là que d'un certain ton fier & emphatique, qui me faisoit regarder cet ouvrage comme quelque chose de sublime & de divin, à quoi je serois trop heureux de pouvoir ateindre quelque jour. Cependant, dés que je me mis à le lire, je l'entendis sans peine, quoique je ne fusse aidé de personne ; & je l'entendis si bien, qu'en ayant conferé depuis avec des gens qui l'avoient étudié sous de tres-bons Maîtres, & qui avoüoient qu'ils avoient eu bien de la peine à l'entendre, même avec le secours des explications, & des figures qu'on leur traçoit, pour leur en faciliter l'intelligence ; ils ne m'en purent rien dire au delà de ce que j'avois compris de moi-même. Aussi me paroissoit-il qu'Aristote s'explique assez clairement dans ce Livre, sur le sujet des substances, & de ce qui se peut considerer dans chacune. Dans un homme, par exemple, outre la substance, on peut encore considerer de quelle figure il est; de quelle taille; quelles sont ses affinitez, c'est-à-dire, de *Cathegories d'Aristote.*

qu'il eſt frere ou parent, &c. en quel lieu il eſt; en quel tems il eſt né, en quelle poſture, ou en quelle ſituation il eſt; s'il eſt habillé ou armé : s'il fait ou s'il ſouffre quelque choſe ; & toutes les autres circonſtances qui peuvent ſe raporter à quelqu'un de ces neuf Chefs, dont je viens de donner des exemples, & au genre même de la ſubſtance, ce qui va preſque à l'infini.

29. Mais que me ſervoit-il d'avoir pû entrer dans cette doctrine d'Ariſtote ? & n'étoit-ce pas même un mal pour moi, puiſque je croyois que ces dix Cathegories comprenoient tellement tout ce qui exiſte, que je ne vous en exceptois pas vous-même, ô mon Dieu ; quelque parfaite que ſoit la ſimplicité & l'immutabilité de vôtre nature ? Car je me figurois que vôtre ſubſtance étoit à l'égard de vôtre grandeur, de vôtre beauté, & de vos autres attributs, ce que ſont les ſubſtances corporelles à l'égard de leurs qualitez, dont elles ſont le ſujet & le ſoûtien ; au lieu que vous avez cela de particulier, que vous êtes vous-même vôtre grandeur & vôtre beauté.

Simplicité de la nature de Dieu.

Or il n'en eſt pas ainſi des corps; puiſque ce qui fait qu'un corps eſt beau ou grand, ce n'eſt pas préciſément qu'il eſt corps; car il ne laiſſeroit pas d'être corps, quand il auroit moins de grandeur ou de beauté. Ainſi, l'idée que je m'étois formée de vous n'étoit rien moins que la vraye idée qu'il en faut avoir; & ce vain phantôme, qui ſortoit du fond de mes miſeres étoit bien éloigné de la ſolidité immuable des perfections infinies, que vous poſſedez dans vôtre éternelle felicité. Mais il falloit, ſelon la ſentence que vous prononçâtes au premier homme, * que la terre de mon cœur me produiſit des ronces & des épines ; & que ce ne fût que par un long travail que je gagnaſſe le pain qui m'étoit neceſſaire pour ma nourriture.

* Gen. 3. 18.

Nous ſommes condamnez à gagner à la ſueur de nôtre front, non ſeulement le pain du corps; mais encore celui de l'ame.

On en

30. Que me ſervoit-il encore d'avoir entendu

ſans l'aide de perſonne, tout ce que j'avois pû lire de ces Livres qui traitent des Arts à quoi on a donné le nom de liberaux; & dont j'aurois dû être exclus, s'il eſt vrai qu'il n'y a que les cœurs libres qui en ſoient dignes ; puiſque je n'étois qu'un malheureux eſclave de mes vices & de mes paſſions? Je liſois ces ſortes de Livres avec un grand plaiſir ; mais ſans prendre garde d'où venoit tout ce que j'y trouvois de ſolide & de vrai ; parce que je tournois le dos à la lumiere , & que ne regardant que ce qui en étoit éclairé , je n'étois point éclairé moi-même.

demeure aux veritez particulieres ; & on ne s'en ſert point pour s'élever à la verité éternelle dont elles tiennent, & elles dérivent.

Je compris ſans beaucoup de peine, quoique je ne fuſſe aidé de perſonne , tout ce qui regarde l'Éloquence, la Geometrie , la Muſique , l'Arithmetique. Vous le ſçavez , mon Seigneur & mon Dieu, puiſque c'eſt vous qui m'aviez donné cette ouverture & cette penetration d'eſprit , dont j'aurois dû vous faire un ſacrifice, en ne l'employant que pour vous , mais dont je ne me ſuis ſervi que pour me perdre ; parce qu'ayant voulu avoir en ma diſpoſition cette portion ſi excellente des biens que je tiens de vous, & ayant negligé de vous donner en garde tout ce que mon eſprit avoit de lumiere & de force, je me ſuis éloigné de vous, pour aller dans une terre étrangere , où j'ai conſumé tout mon bien avec des proſtituées, car je puis apeller ainſi les paſſions à quoi je me ſuis livré. Étoit-ce donc pour faire un ſi mauvais uſage , de mon eſprit, que vous me l'aviez donné ſi bon? Car je ne trouvois nulle dificulté dans ce que les meilleurs eſprits même, & les plus apliquez , n'entendoient qu'avec bien de la peine ; & je ne m'apercevois qu'il y eût rien de dificile dans ces choſes là, que par le beſoin qu'ils avoient que je les leur expliquaſſe , c'étoit même tout ce que pouvoient faire ceux qui avoient le plus d'eſprit, que de me ſuivre & de m'entendre, quand je les leur dévelopois,

Ce que nous aprend la parabole de l'enfant prodigue.

Pſ. 58. 10. Luc 15. 13.

Beauté de l'eſprit de ſaint Auguſtin.

Quelles idées les Manichéens avoient de la nature de Dieu & de celle de l'ame.

31. Mais à quoi tout cela me servoit-il, ô mon Dieu ; puisqu'au lieu de vous concevoir comme la verité par essence, je croyois que vous n'étiez qu'un corps lumineux, d'une étenduë infinie, & & dont j'étois moi-même une portion? Quelle extravagance ! & y en a-t-il une plus détestable? Cependant j'en étois-là;& pourquoi rougirois-je presentement de l'avoüer devant vous, ô mon Dieu, & d'en prendre sujet de vous invoquer & de celebrer la grandeur de vôtre misericorde ; puisque je ne rougissois point alors de répandre mes blasphémes, & d'aboyer publiquement contre vous ?

Que me servoit cette facilité & cette vivacité d'esprit, qui m'avoit fait penetrer toutes ces sciences, & démêler les dificultez d'un si grand nombre de Livres,sans aucun secours humain; puisque sur ce qui regarde la pieté,j'étois tombé dans des imaginations où il n'y avoit pas moins d'extravagance que de sacrilege, & qui auroit dû me faire autant de honte que d'horreur ? Dans quel mal égal à celui-là pourroit jetter la grossiereté & la simplicité d'esprit ? Et que nuisoit-elle à ceux de vos humbles Fideles,à qui vous aviez donné moins de penetration, puisqu'ils ne s'éloignoient point de vous, & qu'ils se tenoient dans le sein de vôtre Eglise, comme des poussins dans le nid,sans prendre l'essor avant le tems, & atendant que les aîles leur vinssent; c'est-à-dire, que leur charité s'acrût, par l'aliment de la sainte Doctrine & le suc de la veritable Foi.

Quel est le parti de ceux qui ont moins d'ouverture d'esprit.

Belle priere. Ps.62. 8. Isai.46.4.

O mon Dieu, faites que nous nous tenions sous vos aîles,& que nous ne mettions nôtre confiance qu'en vous. Protegez-nous, soûtenez-nous, portez nous; puisqu'il faut que vous portiez, & ceux qui sont encore enfans dans la vie de la grace, & ceux même qui y sont les plus avancez. Car toute nôtre force n'est que foiblesse, tant que nous nous apuyons sur nous-mêmes ; & nous ne

Qui sont ceux que l'on peut

ſommes veritablement forts, que lorſque nous ne nous apuyons plus que ſur vous. Nôtre veritable bien n'eſt qu'en vous ; mais il y eſt ; & c'eſt quelque choſe qui ſubſiſte toûjours, & qui ne ſçauroit perir. C'eſt en nous détournant de cet unique bien que nous ſommes devenus mauvais : il faut donc que nous retournions à vous, Seigneur, ſi nous voulons ne pas perir. Nous ſommes aſſurez d'y trouver nôtre treſor & nôtre bien, qui ſubſiſte toûjours ſans diminution quelconque; & qui n'eſt autre choſe que vous-même. Et nous devons retourner avec d'autant plus de confiance vers la maiſon paternelle, que nous ne ſçaurions craindre de ne la pas retrouver. Car quoique nous l'ayons malheureuſement abandonnée, elle n'en eſt pas moins demeurée ce qu'elle étoit. Elle n'eſt point tombée en ruine pendant nôtre abſence,& une telle maiſon ne déperit point, puiſque ce n'eſt autre choſe que vôtre éternité même.

apeller forts.

Où eſt le bien de l'homme.

Il fait encore alluſion à la parabole de l'enfant prodigue.

Fin du quatriéme Livre.

SOMMAIRE

DU CINQUIE'ME LIVRE.

IL parle de ce qui lui arriva dans sa vingt-neuviéme année, qui fut celle où aprés avoir reconnu l'ignorance de Fauste, de qui il atendoit depuis si long-tems l'éclaircissement de tous ses doutes, il commença à se désabuser des Manichéens; & où après avoir enseigné quelque tems la Rhetorique à Carthage, il s'en alla à Rome dans le dessein d'y faire la même chose. Il y tomba malade à l'extrémité; & étant revenu de cette maladie, il poursuit & obtient l'emploi de Professeur de Rhetorique à Milan, où il acheve de se détromper, par les discours publics de saint Ambroise, qui lui font enfin prendre la resolution de renoncer tout-à-fait à cette malheureuse secte; & de demeurer Cathecumene dans l'Eglise, jusqu'à ce qu'il fût pleinement éclairci de la verité.

LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE V.

CHAPITRE PREMIER.

Dans quelle vûë il expose ici le secret de son cœur, & les misericordes de Dieu sur lui. Par où il est vrai de dire que toutes les creatures jusqu'à celles qui sont privées de sentiment, chantent les loüanges de Dieu. Quel usage nous en devons faire, si nous voulons goûter le repos qui se trouve en Dieu.

1. Recevez le sacrifice de mes Confessions, que vous presente ma bouche, ô mon Dieu ; cette bouche que vous avez formée, & que vous portez à publier vos grandeurs & vos bienfaits. Gueriſſez toutes les maladies de mon ame ; afin qu'elle s'écrie de toute sa force, *Seigneur, qu'y a t-il de semblable à vous* ? Car celui qui vous expose ce qui se passe en lui ne vous aprend rien ; puisqu'il n'y a rien de caché pour vous dans les replis les plus secrets de nos cœurs, où il n'y a pas même de dureté qui vous resiste, & dont vous ne veniez à bout quand il vous plaît de l'amollir par vôtre misericorde, ou de la dompter par vôtre justice. Et c'est ce que vôtre Prophete nous aprend, quand il dit ,, que ,, personne ne sauroit se mettre à couvert de vôtre ,, chaleur. Si je publie donc vos misericordes sur moi ; c'est afin que mon ame, en vous loüant, s'excite toûjours de plus en plus à vous aimer.

Ps. 138.

Ps. 34. 10.

Il n'y a rien en nous qui puisse échaper à la connoissance de Dieu, ni resister à sa puissance.

Ps. 18. 7.

Par où il est vrai de dire que les choses mêmes inanimées publient les louanges de Dieu.

Vos creatures ne cessent point de faire retentir vos louanges de toutes parts. Car non seulement la bouche de ceux dont vous avez converti le cœur les chante & les publie ; mais on peut dire même, que toutes les creatures jusqu'aux animaux privez de raison, & aux corps mêmes qui n'ont ni sentiment ni vie, vous loüent par la bouche de ceux à qui la consideration des merveilles qui reluisent dans vos ouvrages, sert de degré pour s'élever à vous ; en qui seul nôtre ame lassée & fatiguée par les agitations de cette vie, trouve dequoi se delasser & reprendre des forces lorsqu'elle n'use de ce que vous avez fait que comme d'un vehicule pour se porter vers vous, seul auteur de tout ce que nous voyons de beau & d'admirable dans la nature.

Condition necessaire pour trouver quelque repos en Dieu.

CHAPITRE II.

Belle peinture de l'état où se mettent ceux qui se détournent de Dieu, & du bonheur de ceux qui reviennent à lui. Ce qui empêche qu'on ne trouve Dieu.

Inquiétude inseparable de l'iniquité.

Tout concourt aux desseins de Dieu jusqu'au peché même.

2. POur ceux dont le cœur est livré à l'iniquité, & à l'inquietude par consequent, ils ont beau fuir : vous les voyez ; & vous sçavez même faire usage de leur malice & de leur noirceur, qui entre dans l'économie de vos desseins, comme les ombres dans un tableau ; & qui, tout difforme qu'elle est, fait partie d'un tout dont la beauté remplit d'admiration quand on le considere. Car en quoi vous peuvent-ils nuire ; & par où pourroient-ils faire brêche à l'empire souverain que vous exercez avec tant de justice, sur tout ce qui est compris dans l'étenduë du Ciel & de la Terre ? Où vont-ils, quand ils vous fuyent ; & peuvent-ils se cacher quelque part, où vous ne puissiez les trouver ? ils ne fuyent que pour ne vous point voir: mais vous ne les voyez pas moins pour

cela;& leur aveuglement ne fait que les faire heurter contre vous : car rien de ce que vous avez fait ne ſçauroit vous échaper. Ils vous trouvent donc malgré qu'ils en ayent ; & s'étant ſouſtraits à vôtre bonté par leur injuſtice , ils vont heurter contre la rectitude immuable de vôtre juſtice éternelle,qui pour les punir comme ils le meritent ne fait que les livrer à ce que leur propre dépravation leur fait ſouffrir. Ne devroient-ils pas penſer que vous êtes par tout, quoiqu'aucun lieu ne vous enferme ; & que par une prérogative qui vous eſt particuliere , vous êtes preſent à ceux même qui s'enfuyent le plus loin de vous ?

Sag. 11. 25.

On n'échape point à la juſtice de Dieu.

Par où Dieu punit principalement les méchans.

Qu'ils ſe convertiſſent donc à vous , & qu'ils vous cherchent ; puiſque vous êtes ſi prés d'eux, & que vous ne vous retirez pas de vos creatures, comme elles ſe retirent de vous. Dés qu'ils ſe tourneront vers vous, & qu'ils vous chercheront , ils vous trouveront dans leur cœur. Car vous êtes dans le cœur de tous ceux qui vous confeſſent leurs miſeres ; & qui aprés un égarement laſſant & acablant , viennent enfin ſe jetter entre vos bras , & pleurer dans vôtre ſein. Vôtre main paternelle eſſuye leurs larmes: mais ils en répandent toûjours de plus en plus, & ils en font leur plaiſir & leur joye ; parce que c'eſt leur Createur même qui prend ſoin de les conſoler, & non pas les hommes , qui ne ſont que chair & que ſang.

Bonheur de ceux qui reviennent à Dieu.

Pour moi , je ne vous trouvois point , quoique je vous cherchaſſe , & que je vous euſſe devant moi : mais il ne faut pas s'en étonner. Car quand je vous cherchois de la ſorte, j'étois bien loin hors de moi; & comme je n'étois pas même en état de me trouver moi-même , c'eſt-à-dire de me connoître , & de comprendre quelle étoit la nature de mon ame, je n'avois garde de vous trouver.

Tant qu'on eſt hors de ſoi-même, il n'eſt pas poſſible de trouver Dieu.

CHAPITRE III.

Arrivée de Fauste à Carthage ; quel homme c'étoit. Combien ce que les Philosophes ont découvert sur les choses de la nature, est au dessus des fables des Manichéens. Ce qui a empêché ces grands esprits de l'antiquité d'arriver a la connoissance de Dieu. Quel est le sacrifice qu'on doit faire à Dieu pour meriter de le connoître & de lui plaire. Jesus-Christ unique voye pour arriver à l'immortalité, inconnu aux anciens Philosophes. Combien ils ont été aveuglez sur les choses de Dieu, eux qui voyoient si clair sur celles de la nature.

3. J'Ai à parler ici, en presence de mon Dieu, de ce qui m'arriva dans ma vingt-neuviéme année ; qui fut celle où je trouvai à Carthage un certain Evêque des Manichéens, apellé Fauste. [a] C'étoit un homme fort dangereux, & dont le demon se servoit comme d'un piege pour surprendre bien des ames: car il parloit fort agreablement; & c'étoit par là qu'il étoit le plus capable de séduire. Mais quelque grande que fût son éloquence, dont j'étois touché aussi bien que les autres, & quelque prévenu que je fusse en sa faveur, par la reputation qu'il avoit d'être versé dans toutes les belles connoissances; je ne laissois pas de faire la difference de la maniere de dire les choses, d'avec les choses mêmes. Ce que je cherchois, c'étoit quelque chose de solide & de vrai; & dans la faim qui me pressoit, je ne m'arrêtois pas à la beauté des plats ; je ne regardois que la qualité des viandes que cet homme me presentoit.

Ne pas confondre les choses avec la maniere de les dire.

J'avois beaucoup lû les ouvrages des Philosophes [b] & je n'avois pas oublié ce que j'y avois apris: & quand je venois à le comparer avec ces fables sans fin que les Manichéens nous débitent, je

a Il étoit Affriquain, & de la ville de Mileve, comme nous l'aprenons de S. Aug. même, dans l'avant propos de l'excellent ouvrage qu'il a écrit contre cet Heretique.

b Il apelle ainsi tous ceux qui ont observé la nature.

trouvois ſans comparaiſon plus de vrai-ſemblance dans ce qu'ont écrit ces grands eſprits, qui ont été capables de penetrer les ſecrets de la nature, & les proportions des parties de l'Univers ; quoiqu'ils n'ayent pû arriver à la connoiſſance de celui qui en eſt le Maître. Car vôtre grandeur vous éleve infiniment, ô mon Dieu, au deſſus de toutes les penſées des hommes ; & au lieu que vous regardez favorablement les humbles, & que vous vous rendez acceſſible à ceux dont le cœur eſt contrit & humilié; vous vous tenez loin des orgueilleux, & vous ne permettez pas qu'ils vous trouvent, avec tout cet eſprit que la curioſité porte ſi loin ; & qui va juſqu'à compter les étoiles & les grains de ſable du bord de la mer, & à ſuivre le cours & les mouvemens des aſtres.

Dieu inacceſſible aux plus grands eſprits, quand ils manquent d'humilité.

Pſ. 137. 6.

4. C'eſt vous qui avez donné à ces Sages du ſiecle, cette force & cette ſagacité d'eſprit, avec laquelle ils recherchent ces ſortes de choſes, & qui leur en a fait découvrir un ſi grand nombre ; juſqu'à prédire les éclipſes du ſoleil & de la lune longtems avant qu'elles arrivaſſent; & à marquer non ſeulement le jour & l'heure qu'on les verroit, mais encore quelle partie de ces grands corps en devoit être obſcurcie ; & l'évenement a fait voir qu'ils ne ſe ſont point trompez dans leur calcul. Ils ont même inventé & donné des regles, dont on ſe ſert encore aujourdh'ui pour ces ſortes de prédictions; & par où l'on trouve non ſeulement l'année & le mois, mais même le jour & l'heure des éclipſes de ces aſtres, & quelle partie de leur globe elles doivent dérober à nos yeux; & cela ne manque point.

Les hommes admirent ces découvertes, ſur tout lorſqu'ils ne ſçavent pas comment elles ſe font; & ceux qui les ſçavent faire s'en parent & s'en glorifient, par un orgueil impie, qui fait que vôtre lumiere s'éclipſe pour eux ; & qu'au lieu qu'ils voyent de ſi loin les défaillances du Soleil & de la

Dieu s'éloigne de ceux qui voyent avec complaiſance.

leur esprit & leurs talens. Lune ; ils ne s'aperçoivent pas de la leur propre, dans le tems même qu'ils y tombent. Et cela, faute de rechercher, avec une pieté religieuse, d'où leur vient cet esprit qui les rend capables de penetrer & de découvrir tant d'autres choses. Et quoi qu'ils parviennent jusques à connoître que c'est vous qui les avez fait, ils n'ont soin, ni de vous
Ps.58. 50. donner en garde ce qu'ils tiennent de vous, afin que vous conserviez vôtre ouvrage en eux ; ni de vous immoler, ce qui n'est en eux que le leur propre ; c'est-à-dire, & leur orgueil, figuré par les oiseaux, qui s'élancent jusques dans les nuës ; & leur curiosité, figurée par les poissons, qui descendent jusques dans les recoins & les sinuositez des abîmes les plus profonds ; & leur sensualité, figurée par les bêtes, qu'on voit paître dans les champs, & qui ne vont jamais qu'où le mouvement de la volupté les porte. Car voilà ce qu'ils devroient vous sacrifier; afin que vôtre feu divin, consumant en eux toutes ces passions, qui ne sont que des fruits & des semences de mort, les renouvellât, & mît dans leur cœur le principe & le gage de l'immortalité.

Ce que nous devons sacrifier à Dieu.

Deut.4. 24 5. Mais ils n'en connoissent point la voye, qui n'est autre que vôtre Verbe, par lequel vous avez fait, & ces grands corps dont ils observent & mesurent les mouvemens, & eux-mêmes, & les yeux par où ils les aperçoivent, & l'esprit qui les rend capables d'en trouver les grandeurs, & d'en suivre les demarches : ce Verbe, vôtre Fils unique, vôtre sagesse éternelle, dont la sublimité passe toutes nos suputations & nos calculs: mais qui est devenu
1. Cor.1. 30. nôtre sagesse, nôtre justice, nôtre santification, en
Matt.17. 26. se faisant homme, & en se mettant au rang des autres hommes, jusqu'à payer le tribut à Cesar.

Jesus-Christ est la seule voye pour arriver à l'immortalité.

Ils ne connoissent point cette voye, par où ils devroient descendre du faiste de leur orgueil, jusqu'au centre de l'humilité de ce Dieu aneanti ;

pour remonter par lui jusqu'à lui-même. Non, ils ne la connoissent point; & se croyant aussi élevez & aussi lumineux que ces astres qu'ils contemplent, ils sont plus bas que ce qu'il y a de plus bas sur la Terre; & il n'y a dans leur cœur insensé que tenebres & aveuglement. Ils découvrent un grand nombre de veritez sur le sujet des creatures; & ils ne cherchent point avec pieté la verité éternelle qui leur a donné l'être. Ainsi, ou ils ne la trouvent point; ou s'ils la trouvent, & s'ils viennent jusques à reconnoître que c'est Dieu; au lieu de l'honorer comme il le merite, & de lui rendre les graces qui lui sont dûës, ils se perdent eux-mêmes dans la vanité de leurs pensées. Ils se prennent pour sages, en s'attribuant ce qui ne vient que de vous; & aveuglez par leur corruption, ils vont jusques à vous attribuer, Verité éternelle, ce qui ne peut venir que d'eux, puisque ce n'est qu'erreur & mensonge: transformant la majesté du Dieu incorruptible, en des representations des choses corruptibles, comme d'hommes, & même d'oiseaux, de bêtes à quatre pieds, & de serpens. C'est ainsi qu'ils mettent le mensonge à la place de vôtre verité; & qu'au lieu d'adorer le Createur, ils adorent la creature.

Les avantages de l'esprit ne sont la plûpart du tems qu'éloigner de Dieu.

Rom. 1. 21.

Ibid.

Idolatrie, punition du mauvais usage que les anciens Philosophes ont fait de leur esprit.

6. Ils n'ont pas laissé neanmoins de découvrir beaucoup de choses tres vrayes & tres-certaines, sur ce qui regarde vos ouvrages. J'étois assez instruit de toutes ces découvertes; & quand je venois à les conferer avec les imaginations de Manichée, qui a beaucoup écrit sur les choses de la nature, & qui étoit fort fecond en extravagances, je trouvois l'un bien different de l'autre. Car au lieu que la verité de ce que les uns en ont dit me paroissoit clairement par le calcul, & par le cours des saisons, & les revolutions des astres, je ne voyois rien dans les réveries de l'autre, par où on pût rendre raison des Solstices, des equi-

Ignorance & extravagance de Manichée.

noxes, des éclipses, & des autres choses que j'avois vû tres-bien expliquées dans les livres des Philosophes. Cependant on vouloit m'obliger d'ajoûter foi à ces chimeres; quoi qu'elles ne s'acordassent nullement, ni avec ce qui m'étoit connu par les regles des Mathematiques, ni avec ce que je voyois de mes propres yeux.

CHAPITRE IV.

Que nulle autre connoissance que celle de Dieu ne sçauroit rendre les hommes heureux.

Le vrai bonheur est de connoître Dieu, & non pas d'être sçavant dans les choses de la nature.

7. MAis, ô Dieu de verité, ce n'est pas par être instruit de ces sortes de choses que l'on parvient à vous plaire: on a beau les sçavoir, on est malheureux si on ne vous connoît point; & quand on les ignoreroit, on est heureux pourvû que l'on vous connoisse. Entre ceux qui vous connoissent, il y en a qui les sçavent, mais ils n'en sont pas plus heureux; & tout ce qui fait leur bonheur, c'est de vous connoître; pourvû que cette connoissance les porte à vous glorifier, & à vous rendre les graces qui vous sont dûës; & qu'ils ne s'égarent pas dans la vanité de leurs pensées. Car de la même maniere que la condition d'un homme qui use avec action de graces des fruits d'un arbre dont il est le maître, mais dont il ne sçait au juste ni la hauteur ni la largeur, est préferable à celle d'un autre homme qui sauroit l'un & l'autre parfaitement, & qui pourroit dire combien cet arbre a de branches, mais qui n'en jouiroit point, & qui n'aimeroit ni ne connoîtroit point celui dont cet arbre est l'ouvrage; ainsi, quand un homme ne sauroit pas seulement ce que c'est que le Pole & l'étoile du Nord, s'il est d'ailleurs du nombre de ces vrais fideles, qui vivant comme ne possedant rien, quoique le monde entier n'apartienne legitimement qu'aux justes, ne s'ata-

Rom. 21.

Caractere des vrais fideles.

chent qu'à vous, qui êtes Maître de toutes choses ; on ne sçauroit douter, sans folie, qu'il ne vaille incomparablement mieux, qu'un autre homme qui sçauroit compter les étoiles, peser les élemens, & mesurer le Ciel ; mais qui negligeroit de connoître & de servir celui qui *a fait toutes choses avec nombre, poids & mesure.* Sag. 18, 20.

CHAPITRE V.

Impudence & temerité de Manichée. Caractere de la veritable pieté. Combien il est contre la pieté de se vanter de sçavoir ce qu'on ne sçait pas, & même de faire parade de ce que l'on sçait. Providence de Dieu, d'avoir permis que Manichée ait écrit des choses à quoi il n'entendoit rien. Que pour n'être pas instruit des choses de la nature, les affaires du salut n'en vont pas plus mal.

8. QU'est-ce qui obligeoit Manichée d'écrire sur ces choses-là, puisqu'on n'a nul besoin de les aprendre pour s'instruire dans la pieté? Car vous nous avez dit par la bouche d'un de vos Prophetes, que la pieté n'est autre chose que la sagesse. Manichée auroit pû être dépourvû de sagesse & de pieté, quand il auroit été parfaitement instruit de toutes ces connoissances : mais dés-là que sans en avoir la moindre teinture, il a bien eu l'impudence d'en faire des leçons, il n'est pas possible qu'il sçût seulement ce que c'est que la pieté. Car au lieu que ce qui porte à faire parade de ces choses-là, quelque versé qu'on y puisse être, n'est jamais que la vanité ; la pieté ne pense qu'à vous loüer, & à vous servir.

Ce que c'est que la pieté. Job 28. 28. *Pieté incompatible avec le mensonge & l'imposture.* *Caractere de la pieté.*

C'est de quoi Manichée étoit bien éloigné ; & si vous avez permis qu'il ait beaucoup écrit sur les choses de la nature, c'est afin qu'étant convaincu du mensonge sur ces choses-là, par ceux qui les sçavent ; on pût voir de quel esprit il étoit possedé, & se deffendre d'autant mieux de ses impostu-

Providence de Dieu, d'avoir permis que Manichée fit le Docteur sur les

choses de la nature à quoi il n'entendoit rien. res, sur des choses qui sont moins sensibles & moins connuës. Car il ne se donnoit pas pour un homme du commun ; & il ne prétendoit pas moins, que de persuader aux hommes, que le saint Esprit, ce divin

Impieté de Manichée. Consolateur des Fideles, & la source des dons celestes dont ils sont enrichis, habitoit personnellement en lui, avec tout ce qu'il a de puissance & de majesté.

De sorte, qu'encore que ce que l'on peut sçavoir des astres, des mouvemens du Soleil & de la Lune, & de tout ce qui se passe dans les Cieux, ne fasse point partie de la science du salut; dés-là que Manichée est convaincu de n'avoir dit que des faussetez sur tout cela, on voit clairement que ce n'est que par une vanité insensée, qu'il en a parlé, & même par une temerité sacrilege; puisqu'encore qu'il n'en eût aucune connoissance, & qu'il n'y ait rien que de faux dans tout ce qu'il en dit, il le donne comme venant d'une personne divine.

9. Lorsqu'entre ceux que vous m'avez donnez pour freres, dans la societé de vos Fideles, j'en voi qui ne sont point instruits de ces choses-là, & qui se méprennent même dans ce qu'ils en croient, je prends patience; parce que je sçai que pourvû que dans ce qu'ils pensent de vous, ô mon Dieu, Createur de toutes choses, il n'y ait rien d'indigne de la noblesse & de la sainteté de vôtre Nature, l'ignorance où ils sont sur la situation des parties de l'Univers, & sur les mouvemens des astres, ne leur fera point de tort. Elle leur en pourroit faire neanmoins, s'ils croyoient que ces sortes de choses fissent partie de la doctrine de la pieté, & qu'ils allassent jusqu'à donner pour constant ce qu'ils ne sçavent pas, & à le soûtenir avec opiniâtreté. Cependant, la charité voudroit que l'on suportât cette foiblesse là, même dans ceux qui sont encore, pour ainsi dire, au berceau de la vie de la Foi ; & que l'on atendît avec patience, que

croiſſant & ſe renouvellant de jour en jour,ils de- Eph.4. 3
vinſſent enfin des hommes parfaits ; & arrivaſſent à cette ſolidité qui fait qu'on ne ſe laiſſe plus emporter aux vents des opinions des hommes.

Mais pour celui qui s'érige en Docteur & en Maître de ceux à qui il debite ſes imaginations ſur ces ſortes de choſes , & que la paſſion d'en être regardé comme leur guide & leur lumiere a porté juſqu'à cet excés , qu'il ſe donne pour le ſaint Eſprit même , & qu'il veut que ſes ſectateurs croyent qu'en le ſuivant,c'eſt ce divin Eſprit qu'ils ſuivent , & non pas un homme comme les autres , qui peut s'empêcher de rejetter & de deteſter ſa folie & ſon impudence, dés qu'on le voit convaincu de fauſſeté ſur ce qu'il s'ingere d'enſeigner ?

Mais je ne voyois pas bien encore , ſi ſelon le ſiſtême de Manichée, on ne pourroit point rendre raiſon de l'acroiſſement & du décroiſſement des jours & des nuits , des éclipſes, & des autres phenomenes qui ſont ſi bien expliquez dans les livres des Philoſophes que j'avois lûs , & ſupoſé qu'on le pût , l'opinion que j'avois de la ſainteté de cet homme-là m'auroit fait pancher de ſon côté, quand je n'aurois pû voir avec certitude lequel des deux ſiſtêmes étoit le vrai.

CHAPITRE VI.

Caractere de Fauſte. Par où il impoſoit. Prix des choſes,indépendant des manieres. Saint Auguſtin parvient enfin à entretenir Fauſte, & reconnoît ſon ignorance.

10. DUrant cet eſpace de prés de neuf années, que l'égarement de mon eſprit me fit paſſer à écouter les réveries des Manichéens, j'atendois l'arrivée de Fauſte , avec une grande impatience. Car tout ce que j'en avois pû rencontrer d'autres étoit demeuré court ſur les objec-

trons, que la connoiſſance que j'avois de ces choſes-là m'avoit donné lieu de leur faire. Mais ils me remettoient à Fauſte, comme à un homme, qui dans les conferences que j'aurois avec lui, quand il ſeroit à Carthage, me reſoudroit clair comme le jour toutes ces dificultez, & tout ce que je lui en pourrois propoſer d'autres, quelques grandes qu'elles fûſſent.

Quel homme c'étoit que Fauſte.

Je le vis donc enfin, & je trouvai un homme agreable, qui parloit bien, & qui étaloit avec beaucoup plus de grace que les autres ce qu'ils ont acoûtumé de debiter : mais c'étoient toûjours les mêmes choſes ; & dans la ſoif où j'étois, à quoi me pouvoit être bon un homme qui auroit verſé à boire de fort bonne grace, & qui avoit même à la main des coupes fort précieuſes & fort propres; mais qui n'avoit rien à mettre dedans? J'avois les oreilles rebatues il y avoit longtems de toutes les choſes qu'il me contoit; & pour être mieux dites, je ne les en trouvois ni meilleures ni plus vrayes ; & celui qui me les debitoit ne me paroiſſoit pas plus habile, pour avoir un viſage composé, & des manieres de parler agreables. Ceux qui me l'avoient tant vanté, étoient gens qui ne jugeoient pas bien des choſes ; & il ne leur avoit paru ſage & habile, que parce qu'ils avoient trouvé du plaiſir dans ſa maniere de parler.

Il eſt rare de ſçavoir juger des choſes independamment de la maniere dont elles ſont dites.

Il y en a qui vont dans une autre extrêmité: ils rejettent la verité dés qu'elle leur eſt propoſée avec grace, & elle leur devient ſuſpeẽte par cela ſeul : j'en ai auſſi trouvé de ceux-là. Mais vous m'aviez déja fait connoître, ô mon Dieu, par ces voyes ſecretes & admirables, par où vôtre verité s'inſinuë dans les cœurs, que les uns & les autres ont tort ; & que les choſes ne ſont ni plus ni moins vrayes, pour être bien dites ; ni plus ni moins fauſſes, pour l'être mal : que la

verité & la fausseté sont comme des mets, les uns salutaires, & les autres nuisibles & empoisonnez; & que les bonnes ou les mauvaises manieres de parler sont comme des plats, les uns d'argent, & les autres de terre; & que toutes sortes de mets peuvent être servis dans toutes sortes de plats. C'est vous, ô mon Dieu, qui m'aviez apris ce que je viens de dire, puisque c'est quelque chose de vrai; & que par quelque canal que ce soit que la verité nous vienne, elle ne vient jamais que de vous.

11. La grande envie que j'avois euë de connoître Fauste, & qui m'avoit fait atendre son arrivée avec tant d'impatience, fut donc satisfaite en quelque sorte; & par ce qu'il y avoit de vif & de pathetique dans ses discours, & par la facilité qu'il avoit à trouver sur chaque chose les expressions les plus propres & les plus naturelles. Je sentois ce plaisir-là comme les autres, & je faisois même valoir plus que personne tout ce que cet homme pouvoit avoir de bon. Mais comme je ne l'entendois jamais parler qu'en presence de beaucoup de monde; je ne pouvois lui proposer mes dificultez & les discuter avec lui; & cela me faisoit une grande peine.

Je trouvai pourtant moyen de le voir en particulier avec quelques-uns de mes amis; & dans des tems où la bienseance pouvoit permettre que chacun parlât à son tour; & je lui proposai quelques dificultez: mais je reconnus bientôt qu'il n'avoit nulle teinture des sciences, à la reserve de la Grammaire, qu'il ne sçavoit méme que superficiellement. Cependant comme il avoit lû quelques oraisons de Ciceron, & quelques livres de Seneque, avec quelque chose des Poëtes, & ce qu'il y avoit de livres de sa secte qui étoient le mieux écrits en Latin, & qu'il s'exerçoit sans cesse à parler; il avoit aquis une facilité de s'exprimer qui plaisoit

beaucoup, & par où il étoit d'autant plus capable d'imposer & de seduire, qu'il y avoit dans sa personne beaucoup de graces naturelles, & qu'il étoit merveilleusement maître de son esprit.

Ce que j'en dis-là, sur ce que ma memoire me fournit, n'est-il pas conforme à la verité, mon Seigneur & mon Dieu, qui voyez le fond de ma conscience & de mes pensées, & qui penetrez les replis les plus secrets de mon cœur ? Ce qui se passoit alors à mon égard étoit l'effet des dispositions cachées de vôtre providence, qui pour me donner de l'horreur des erreurs à quoi je m'étois laissé aller, commençoit de me mettre devant les yeux tout ce qu'elles avoient de plus capable de me faire honte.

CHAPITRE VII.

Insufisance de Fauste, reconnuë par lui-même. S. Augustin se voyant trompé dans l'esperance qu'il avoit euë que Fauste le satisferoit sur toutes ses dificultez, commence à se dégoûter des Manichéens.

12. CAr dés que je vis que Fauste n'étoit nullement versé dans les sciences où j'avois crû qu'il excelloit ; je commençai à perdre l'esperance qu'il pût me resoudre les dificultez qui m'arrêtoient. Tout autre qu'un Manichéen auroit pû ignorer ces sortes de choses, & ne pas laisser d'être bien instruit de ce qui regarde la pieté : mais l'un ne va point sans l'autre, à l'égard des Manichéens, dont les livres sont pleins d'une longue suite de fables sur le sujet du Ciel, du Soleil, de la Lune & des autres Astres. [a] Je ne m'atendois donc plus qu'il pût me donner sur cela l'éclaircissement que je demandois; & me faire voir, par la comparaison de ce qu'on trouve dans les livres de sa secte sur les Phenomenes du Ciel, avec ce que j'en avois apris ailleurs, où ils sont expliquez par

[a] Voyez ce qui en a été dit dans l'Avertissement.

les principes des Mathematiques, si ce que les Manichéens en disent étoit le plus vrai-semblable, ou si l'on pouvoit au moins trouver également de part & d'autre dequoi rendre raison de ce que nous voyons. Car quand j'avois voulu entrer avec lui dans cet examen, il s'en étoit excusé, & il avoit eu assez de modestie pour ne se pas charger d'un tel fardeau, sçachant bien qu'il n'entendoit rien à tout cela, & ne faisant même aucune dificulté de l'avouer. Aussi n'étoit-il pas comme quelques autres, que j'ai eu le malheur de rencontrer dans mon chemin, & qui n'ayant que du babil, & ne sçachant ce qu'ils disoient, entreprenoient de me satisfaire sur ces choses-là. Pour Fauste, il avoit du sens, & quoiqu'il ne fût pas à vôtre égard ce qu'il auroit dû être, il avoit au moins cette sorte de sagesse qui fait qu'on prend garde à soi. Ainsi, connoissant son ignorance, il ne voulut point s'engager temerairement dans une dispute dont il voyoit bien qu'il ne se tireroit pas à son honneur, & je l'en estimai davantage. Car il est plus beau de sçavoir se tenir dans ses bornes, & d'avoüer son insufisance, que d'être le plus parfaitement instruit sur des choses comme celles que j'avois envie de sçavoir, & c'est ce que je lui ai toûjours vû faire, toutes les fois que je lui ai proposé des questions trop subtiles & trop dificiles pour lui.

Bonne foi de Fauste.

La sincerité & la modestie font plus d'honneur que la science.

13. Comme l'ardeur que j'avois euë pour la doctrine des Manichéens, étoit donc tout-à-fait amortie, & qu'aprés ce que j'avois trouvé d'incapacité dans le plus celebre de leurs Docteurs, quand j'avois pensé lui proposer mes dificultez, je n'esperois plus qu'aucun des autres me les pût résoudre: tout ce que j'eus de commerce avec lui de là en avant, ne roula plus que sur d'autres sortes d'études, qui étoient de sa portée & de son goût, & qui avoient raport à la profession que je fai-

sois desslors à Carthage d'enseigner la Rhetorique. Nous lisions donc ensemble, & je choisissois ce que je voyois qu'il étoit bien aise d'entendre, ou qui me paroissoit propre pour un esprit comme le sien. Du reste toutes les resolutions que j'avois prises de ne rien épargner pour m'instruire à fonds de la doctrine de cette secte s'évanouïrent. Je ne voulus pourtant pas m'en retirer tout-à-fait, & comme je m'y trouvois, & que je ne voyois encore rien de meilleur, je crûs qu'il falloit m'en contenter & m'y tenir, à moins que dans la suite il ne se presentât quelque chose de plus vrai-semblable.

S. Augustin commence à se désabuser des Manichéens.

Ainsi, au lieu que ce Fauste avoit été pour beaucoup d'autres un piege de mort ; ce fut lui qui commença, sans le sçavoir & sans le vouloir, à me dégager de celui où j'étois pris. Car vôtre providence ne m'abandonnoit point, ô mon Dieu, & la main invisible de vôtre misericorde, touchée des larmes que ma mere vous offroit pour moi jour & nuit, & qui étoit comme le sang de son cœur percé de douleur, ne cessoit point de me conduire à son but, par des voyes cachées, qu'on ne sçauroit assez admirer. C'est donc vous qui fites en moi tout ce que je viens de dire. Car quand est-ce que l'homme vient à desirer vos voyes, sinon
Ps. 30. 26. lorsque vous dressez ses pas ? & qui peut nous procurer le salut, sinon vous, ô mon Dieu, dont la main est la seule qui puisse rétablir & reparer ce qu'il y a de gâté & de défiguré dans vos ouvrages ?

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Ce qui le fit resoudre de quitter Carthage, pour aller enseigner à Rome. Lès choses même à quoi la seule cupidité nous porte, nous conduisent à Dieu quand il lui plait, Ste. Monique tâche d'empêcher le voyage de son fils; & le suit jusqu'à la mer. Comment il se demêla d'elle. Les regrets de cette Sainte Femme, quand elle le vit parti, effet de ce qu'il y avoit encore de charnel dans l'attachement qu'elle avoit pour lui.

14. CE fut encore vous, Seigneur, qui fites en sorte qu'on me persuada d'aller à Rome, pour y faire ce que je faisois à Cartage ; & je ne veux pas manquer de déclarer ici, en vôtre presence, ce qui me fit prendre cette resolution; puisqu'on decouvre jusques dans ces petites particularitez de ma vie, la profondeur de vos conseils, & les soins toûjours veillans de vôtre misericorde sur moi ; que je ne dois perdre aucune occasion de faire connoître & de celebrer.

Ceux de mes amis qui me portoient à faire ce voiage, m'assûroient que le gain, aussi-bien que la consideration, seroit tout autre à Rome qu'à Carthage ; & quoique cette esperance me touchât, la principale, & presque la seule raison qui me determina, fut que tout le monde convenoit, qu'à Rome les jeunes gens qui étudient sont bien plus reglez & plus modestes, qu'on les tient beaucoup plus de court; qu'on ne souffre point qu'ils se jettent en foule, & d'un air fier & insolent dans la classe d'un autre Maître que le leur: & qu'ils n'ont pas même la liberté d'y entrer, à moins que le Maître ne le permette. A Carthage au contraire, c'est une chose honteuse que le desordre & la licence qu'on voit parmi les écoliers. Ils entrent par force dans les classes autres que la leur, & avec une Impudence qui tient de la fureur, ils mettent tout

Le plus grand de tous les malheurs est de se tromper sur ce que l'on croît permis ou défendu.

en desordres;sans aucun respect de ce que le Maître a établi pour l'avancement de ses écoliers. Il n'y a personne qui ne soit exposé à leurs outrages & à leur violence, qui va jusqu'à un excés que les Loix devroient punir ; mais que le malheur de la coûtume autorise;ce qui ne fait que les rendre d'autant plus miserables,qu'ils prennent pour permis ce qui ne l'est pas,& qui ne le sçauroit jamais être par vôtre Loi éternelle, seule regle de toute justice; & qu'ils se croyent impunis dans ce qu'ils font, quoiqu'ils soient punis invisiblement, par l'aveuglement même qui le leur fait faire,& qui est quelque chose de bien pire, que ce qu'ils font souffrir aux autres.

Quelle est la plus terrible punition des méchans.

C'étoit la plus grande peine du monde pour moi, d'être obligé de soufrir dans les écoliers étant Professeur, des déportemens dont je n'aurois pas été capable quand j'étudiois;& ce fut ce qui me fit resoudre d'aller enseigner dans un lieu où tout le monde m'assuroit qu'il ne se passoit rien de sëblable. Mais c'étoit vous,ô mon Dieu,en qui je mets presentement toute ma confiance, & qui serez un jour mon partage dans la terre des vivans, c'étoit vous qui me portiez à changer de païs, pour me faire changer de vie ; & pour me faire entrer dans la voie du salut.C'étoit pour cela que vous me faisiez trouver à Carthage des dégoûts qui m'en chassoient,& à Rome des amorces qui m'y attiroient.

Dans tous ce que les hommes font, Dieu a ses fins, bien differentes des leurs.

Ceux qui me firent prendre cette resolution, & qui m'y portoient, les uns par leurs actions insensées,& les autres par leurs vaines promesses,étoient des gens qui n'aimoient que cette vie mourante : mais vous vous serviez,pour me redresser, de leur perversité même, & de la mienne propre. Car il y en avoit de toutes parts;& comme ceux qui par leur insolence m'ôtoient le repos qui m'auroit été necessaire pour m'acquiter de mes fonctions, étoient des enragez & des furieux ; ceux qui me

Dieu se sert pour nous conduire à lui de nôtre dépravation même.

portoient à changer de lieu étoient des charnels, qui n'avoient de goût que pour les choses de la terre ; & si ce que je déteſtois d'un côté étoit une veritable miſere ce que je cherchois de l'autre n'étoit qu'une fauſſe felicité.

15. Il n'y avoit que vous, ô mon Dieu, qui ſçuſſiez la veritable fin, pour laquelle ce voyage ſe faiſoit, mais vous n'en fites rien connoître, ni à moi, ni à ma mere, qui eut une grande douleur de me voir partir, & qui me ſuivit juſques à la mort; faiſant tous ſes eforts pour me retenir, ou pour me faire conſentir qu'elle fût du voyage. Je m'en demélai par une tromperie, lui aiant fait croire, que je ne voulois que ſuivre juſques dans le vaiſſeau un de mes amis qui s'embarquoit ; & que je ne pouvois me reſoudre de quitter, qu'au moment qu'il faudroit lever la voile. J'échapai par ce moïen, n'ayant pas fait de difficulté de mentir à ma propre mere, & une mere comme celle là : mais vôtre miſericorde m'a pardonné ce peché-là avec beaucoup d'autres encore plus abominables, dont j'étois chargé dans ce tems-là; & vous me préſervâtes des eaux de la mer, pour me faire arriver juſques aux eaux ſalutaires de vôtre grace, qui en effaçant toutes mes impuretez, devoient arrêter ces torrens de larmes que ma mere verſoit tous les jours pour moi en vôtre preſence.

Je voulois l'obliger de s'en aller toûjours devant: mais cõme elle ne pouvoit ſe réſoudre à partir de là ſans moi, tout ce que je pûs obtenir fut qu'elle paſſeroit la nuit dans un lieu d'où nôtre vaiſſeau n'étoit pas fort loin, & où il y avoit une Chapelle bâtie en l'hõneur de S. Cyprien. Elle ne s'y fut donc pas plûtôt retirée, que je me dérobai, & part, la même nuit, pendant qu'elle étoit en priere & en larmes. Et que vous demandoit-elle avec tant de larmes, Seigneur, ſinon que vous ne permiſſiez pas que je m'embarquaſſe ? Mais comme les vûës de

C'eſt ſouvent par miſericorde que Dieu refuſe de

vôtre misericorde sur moi, & sur elle-même, alloiét bien plus loin que les siennes, ce qu'elle vous demandoit sans cesse pour moi, prévalut sur ce qu'elle vous demãdoit dans ce moment. Car vous ne refusates de l'exaucer sur l'un, que parce que vous vouliez l'exaucer sur l'autre, en faisant en moi ce qui étoit le principal but de ses prieres & de ses desirs.

nous exaucer sur de certaines choses que nous lui demandons

Le vent s'étant levé, on mit à la voile, & nous perdîmes bien tôt le rivage de vûë. Ma mere ne m'y trouvant plus le matin, s'abandonnoit à sa douleur ; & faisoit retentir à vos oreilles ses gemissemens & ses plaintes. Mais vous n'en teniez aucun compte ; parce que vous aviez resolu de m'arracher à ma cupidité par ma cupidité même; & de punir en même tems, par une juste douleur, ce qu'il y avoit encore de charnel dans l'attachement qu'elle avoit pour moi. Car elle aimoit à me voir, comme les autres meres aiment à voir leurs enfans. Ce sentiment étoit même beaucoup plus vif en elle, que dans la plûpart des autres ; & comme elle ne sçavoit pas quelle joye vous deviez lui faire recuëillir de cette séparation, qui lui faisoit tant de peine, elle pleuroit amerement; & se tourmentoit d'une maniere qui marquoit assez qu'elle tenoit encore de la corruption d'Eve, par cette attache naturelle, qui lui faisoit porter avec douleur, l'absence de ce qu'elle avoit enfanté avec douleur. Mais enfin, aprés m'avoir bien reproché ma dureté & ma fourberie, elle se remit à vous prier pour moi, & s'en alla chez elle, & moi à Rome.

CHAPITRE IX.

Son arrivée à Rome, il y tombe malade à l'extremité. Il ne demande point le Baptéme dans cette maladie, Sa guerison, effet des prieres de sa mere. Quelle étoit la pieté de cette sainte femme.

16. JE n'y fus pas plûtôt, que je fus surpris d'une grande maladie, qui me mit aux portes de l'Enfer. Car outre le peché d'origine, qui nous fait

tous mourir en Adam, j'étois encore chargé d'une infinité de crimes énormes;&de tout ce que j'avois commis de maux contre vous, contre moi-même, & contre mon prochain; puisque vous ne m'aviez encore remis par J. C. aucun de ces pechez, & qu'il n'avoit point encore aboli par sa Croix l'inimitié que tant de crimes m'avoient fait contracter avec vous. Et comment cela se seroit-il pû faire, par le merite d'une passion fantastique & imaginaire, a comme je croiois alors qu'avoit été celle de ce divin Sauveur? Ainsi, mon ame étoit d'autant plus veritablement morte, que je croiois que la mort de Jesus-Christ n'avoit été qu'une feinte; & autant que j'étois abusé, en croiant que cette mort si réelle & si précieuse, n'étoit qu'une illusion; autant l'étois-je de croire que mon ame étoit vivante, quoiqu'elle fût la proie de la mort. Cependant ma fiévre alloit toûjours en augmentant, & j'étois à deux doigts de la mort, & de la mort éternelle. Car si je fusse mort alors, quel auroit été mon partage, sinon les flammes & les tourmens de l'Enfer? & pouvois-je m'attendre à autre chose par les Loix éternelles de vôtre verité & de vôtre justice?

1. Cor. 15. 22.

Eph. 2. 14.

Ma mere étoit trop éloignée de moi, pour sçavoir l'état où j'étois: mais elle ne laissoit pas de prier pour moi; & comme vous êtes présent par tout, vous étiez où elle étoit & où j'étois. D'un côté vous receviez ses prieres; & de l'autre vous exerciez vôtre misericorde envers moi, en me rendant la santé du corps; quoique mon ame demeurât toûjours infectée du poison de son impieté sacrilege. Car quelque grand qu'eût été le peril où je m'étois vû, je n'avois point demandé le Baptême; ce qui fait bien voir que je valois beaucoup moins alors, que dans ce tems de mon enfance, où étant tombé malade, je sollicitai avec tant d'empressement la

a Comme étant le corps même de Jesus-Christ, selon les Manichéens.

pieté de ma mere, de me faire donner ce Sacrement, comme je me souviens de l'avoir raporté plus haut, * & de vous en avoir rendu graces. Mais l'âge n'aiant fait qu'augmenter ma dépravation & ma folie, je me mocquois, ô mon Dieu, de ce remede que vous avez institué pour la guerison de nos ames.

* Liv.1. chap.11.

Cependant vous n'avez pas permis que je sois mort en cet état, où je ne pouvois que mourir doublement. Si ce malheur fût arrivé, quelle plaïe auroit-il fait au cœur de ma mere ? Elle n'en seroit jamais revenuë: car il n'est pas possible d'exprimer jusques où alloit l'amour qu'elle avoit pour moi; & de combien les douleurs que lui faisoit ressentir l'envie qu'elle avoit de me procurer une naissance spirituelle, passoient celles qu'elle avoit ressenties en me mettant au monde.

17. Ainsi, je ne conçois pas qu'elle eût jamais pû se consoler, si sa tendresse eût été blessée par un endroit si sensible, & qu'elle m'eût vû mourir en cet état. Et que seroient devenuës, ô mon Dieu, tant de prieres, si vives & si continuelles! Auroit-il pû se faire que le Dieu de misericorde eût meprisé le cœur contrit & humilié d'une veuve chaste, temperante, apliquée à faire l'aumône, & à rendre toutes sortes de soûmissions & de devoirs à vos fideles serviteurs; qui ne passoit aucun jour sans porter son ofrande à vôtre Autel; & ne manquoit jamais le matin & le soir de se rendre à l'Eglise, & d'y emploier le tems, non à des discours inutiles avec d'autres femmes de son âge; mais à écouter vôtre parole, & à vous ofrir ses prieres ? Auriez-vous pû, ô mon Dieu, mépriser les larmes de cette veuve si chrétienne, vous qui l'aviez faite ce qu'elle étoit ? & lui auriez-vous refusé vôtre divin secours, aprés tant de prieres si ferventes, par lesquelles elle vous demandoit non de l'or ou de l'argent, ni aucun autre de ces sortes de biẽs qui sont sujets à perir, mais le sa-

Ps. 50.19.

Pieté de sainte Monique.

lut de l'ame de son fils ? Non Seigneur, cela n'étoit pas possible: aussi ne l'abandonniés-vous point. Vous l'exauciez, & vous faisiez ce qu'elle vous demandoit: mais vous le faisiez dans vôtre ordre, & selon ce que vous aviez arrêté dans vôtre Prédestination éternelle. Car ce n'étoit pas pour la tromper, que vous lui aviez donné tant d'assûrances de mon salut, par ces songes que vous lui aviez envoyez, & par ces réponses qu'elle avoit reçûës de la bouche de ceux qui lui parloient de vôtre part, & dont j'ai raporté quelque chose. * Elle conservoit tout cela dans son cœur ; & vous le representoit dans ses prieres, comme autant de titres de vos promesses : car vôtre misericorde est si grande, que vous daignez par vos promesses vous constituer debiteur de ceux-mêmes à qui vous remettez si liberalement tout ce qu'ils vous doivent.

Dieu nous exauce quelquefois, en faisant le contraire de ce que nous lui demandons.

* Liv. 3. ch. 11. & 12.

CHAPITRE X.

Il continuë de frequenter les Manichéens à Rome, n'étant pas encore desabusé de leur opinion sur le principe du mal, quoiqu'il desesperât de trouver la verité parmi eux. Il panche du côté des Academiciens qui paroissent douter de tout. Son ardeur à rechercher la verité, ralentie par le commerce qu'il avoit avec les Manichéens. Ses erreurs sur la nature de Dieu, sur celle du mal, & sur l'Incarnation de J. C.

18. VOus me tirâtes donc enfin de cette maladie; & vous rendîtes au fils de vôtre servante la santé du corps, afin de pouvoir dans la suite lui rendre la santé de l'ame, qui est quelque chose de bien meilleur & de bien plus solide.

Je continuois toûjours de frequenter à Rome, comme j'avois fait à Carthage, ces faux saints qui trompent d'autant mieux les autres, qu'ils sont les premiers trompez ; & je voyois, non seulement ceux qu'on apelle Auditeurs parmi les Manichéens, & du nombre desquels étoit celui chez qui j'avois été malade, & avec qui je demeurois enco-

re depuis ma convalescence ; mais ceux même qu'ils apellent *Elûs.*

Car j'étois toûjours persuadé que ce n'étoit pas nous qui péchions, mais une certaine autre nature qui étoit en nous ; & mon orgüeil se trouvoit flatté de cette imagination, qui alloit à m'exempter de faute : & qui faisoit qu'au lieu de vous confesser mon peché, quand j'étois assez malheureux pour en commettre, & de vous dire avec le Prophete :
Ps. 40.5. *Seigneur, guérissez mon ame, devenuë malade pour avoir peché contre vous,* je prenois le parti de m'excuser moi-méme, & de rejetter le mal que j'avois fait sur quelque chose qui étoit en moi, mais qui n'étoit point moi. Cependant, ce n'étoit autre chose que moi-même, divisé contre moi-même par mon impieté. Ainsi mon peché étoit d'autant plus incurable, que je ne voulois pas me reconnoître pecheur ; & que par une injustice detestable, j'aimois mieux que ce fût vous, ô Dieu tout-puissant, qui fussiez vaincu, en moi par l'iniquité,[a] quoique cela ne pût aboutir qu'à ma perte & à ma ruine ; que d'être moi-même vaincu par vôtre grace, qui en triomphant de ma corruption m'auroit procuré le salut. Car vous n'aviez pas encore mis à ma bouche & à mon cœur ce *frein* qui empêche qu'il ne nous échape de ces paroles de blasphême, par où les méchans s'excusent dans leurs pechez ; & c'est ce qui faisoit que *je demeurois toûjours en commerce avec leurs Elûs.*

Ce qui éloigne le plus le retour & la conversion des pecheurs,

19. Cependant, comme je desesperois de trouver, dãs la malheureuse doctrine de cette secte, de quoi m'avancer dans la connoissance de la verité, je la negligeois beaucoup ; quoique j'y restasse, resolu de
Ps. 140.4. m'en contenter & de m'y tenir ; jusqu'à ce que j'eus-

a Car selon les Manichéens, le peché ne venoit que de ce que leur pretenduë substauce de mal prevaloit en nous sur la substance de Dieu, dont ils croyoient que l'ame de chacun étoit une portion.

se trouvé quelque chose de meilleur. Ce qui me faisoit prendre ce parti-là, c'est qu'il me passoit par l'esprit, qu'il se pouvoit bien faire que les Académiciens eussent été les plus sages de tous les Philosophes ; & qu'ils eussent eu raison de croire, que tout étoit douteux ; & que l'homme ne pouvoit arriver à la connoissance d'aucune verité. Car je croiois alors, avec la plûpart du monde, que c'étoit-là leur sentiment ; & je n'avois pas encore penetré pourquoi ils avoient parlé d'une maniere à faire penser cela d'eux. a

Cette situation d'esprit où j'étois alors, fit que je ne pûs m'empêcher de parler à mon hôte, d'une maniere à rabattre quelque chose de la trop grande credulité où il étoit, pour toutes ces fables dont les livres des Manichéens sont remplis. Cependant, je les voyois toûjours plus volontiers, que tout ce qu'il y avoit d'autres gens qui n'avoient jamais été engagez dans cette heresie ; & quoique je n'eusse plus la même opiniâtreté à la soûtenir, le commerce que j'avois avec ces gens-là, qui sont en grand nombre à Rome, mais sans oser se découvrir, diminuoit de beaucoup mon ardeur à chercher quelque chose de meilleur & de plus solide, que ce qu'ils m'avoient inspiré.

J'en avois d'autant moins sur ce sujet, que je desesperois, ô mon Dieu, Créateur du Ciel & de la terre, & de tout ce qu'il y a d'invisible, aussi bien que de visible, de trouver la verité dans vôtre Eglise, dont rien ne m'avoit tant donné d'éloignement, que de m'être laissé persuader, qu'on ne pouvoit se ranger de son côté, sans s'engager à croire, que vous ayez un corps & des membres comme nous, & bornez comme les nôtres à une certaine étenduë. Cependant, l'idée que je m'étois faite de mon Dieu, n'étoit pas dans le fond moins grossiere que celle-là ; puis-

a Voyez la lettre de S. Augustin à Hermogenien. C'est la premiere de la nouvelle édition. *Dans com.*

Combien d'erreurs jette l'incapacité de concevoir une substance spirituelle.

que je ne me le representois jamais, que comme quelque chose de massif & de corporel; parce que je ne pouvois concevoir, que ce qui n'étoit point corps fût quelque chose ; & c'étoit là la principale & presque la seule cause de mes erreurs; dont je ne pouvois jamais me tirer, à moins de commencer par me détromper sur ce point-là.

Combien les fausses imaginations des Manichéens éloignent S. Augustin de la verité.

20. De là venoit que je me representois le mal même comme une substance corporelle, composée de deux parties, l'une hideuse & grossiere, à quoi les Manichéens donnent le nom de terre ; & l'autre plus subtile, qui est selon eux, l'ame malfaisante, qui anime ce vilain corps ; & qu'ils conçoivent comme un air qui le penetreroit de tous côtez. Comme donc je ne sçai quel sentiment de pieté m'empêchoit de croire, qu'un Dieu bon eût créé aucune mauvaise substance: j'établissois deux natures contraires, l'une bonne & l'autre mauvaise ; & je me les representois comme deux masses, que je suposois infinies, quoique je donnasse un peu moins d'étenduë à la mauvaise qu'à la bonne. C'est de ce principe d'erreur que sortoient toutes les autres imaginations pernicieuses & sacrileges dont j'étois prévenu; & lorsque pour m'en tirer, je pensois recourir à la Foi de l'Eglise Catholique ; mon esprit se sentoit repoussé, & retomboit dans ses imaginations extravagantes; parce que je prenois pour la Foi Catholique, ce qui n'étoit rien moins; & qu'il me sembloit, ô mon Dieu, dont je ne sçaurois assez loüer les misericordes sur moi, qu'il étoit bien plus selon la pieté, de vous croire au moins infini, du côté oposé à celui par où je croiois que la substance du mal vous touchoit, quoique je ne pusse m'empêcher d'avoüer que vous étiez fini de celui-ci ; que de vous croire fini de toutes parts, comme vous le seriez, si vous aviez un corps comme les nôtres. Et je trouvois qu'il valoit encore mieux croire, qu'il y avoit des choses que vous n'aviez point créées, que d'avoüer que vous fussiés

autheur de la nature du mal, que je me representois comme une substance, & une substance corporelle ; ne pouvant même concevoir l'ame autrement, que comme une certaine nature de corps, fort subtile, mais toûjours contenue dans quelque espace.

Sur le sujet même de vôtre fils unique, nôtre Sauveur, je n'admettois que ce qui pouvoit s'accorder avec mes vaines imaginations. Je croyois donc, que pour venir vers nous, & pour operer nôtre salut, il étoit sorti de cette masse lumineuse que je me figurois, & que je prenois pour vous. Mais comme je ne concevois pas, qu'une telle nature eût pû naître de la Vierge Marie, sans être mêlée & comme incorporée à la chair; & qu'il me paroissoit impossible, qu'elle y eût été mêlée sans être soüillée, la peur de tomber dans l'inconvenient de croire que vôtre fils eût participé à l'impureté de la chair, m'empêchoit de croire qu'il fût né revêtu de chair.[a]

Ceux que vous éclairez de la lumiere de vôtre esprit auront pitié de moi, si ce Livre de mes Confessions leur tombe entre les mains, & ils s'en mocqueront sans doute, autant que la douceur de leur charité le peut permettre; mais enfin voila où j'en étois.

a Car, selon les Manichéens, toute chair étoit impure comme étant, selon eux, l'ouvrage du mauvais Dieu qu'ils supposoient.

CHAPITRE XI.

Sa peine sur de certains endroits de l'Ecriture, dont il lui paroissoit que les Manichéens avoient raison d'être choquez. Il cherche à s'éclaircir sur cela. Par où les Manichéens se tiroient de ce qui les incommodoit dans le nouveau Testam. Ce qui éloignoit le plus S. Aug. de la verité.

21. D'Ailleurs, je ne voyois pas par où on pouvoit défendre de certaines choses de vos saintes Ecritures, à quoi ces heretiques trouvent à redire ; quoique je souhaitasse fort de pouvoir conferer sur tout cela avec quelqu'un de ceux

qui les avoient étudiées beaucoup, & de voir un peu ce qu'ils m'en pourroient dire. J'avois déja entendu à Carthage les discours d'un certain Helpide, qui disputoit publiquement contre les Manichéens; & j'en avois été touché. Car il les pressoit par des endroits de l'Evangile dont je trouvois qu'il étoit difficile de se démêler; & ce qu'ils y répondoient me paroissoit pitoyable. Aussi n'osoient-ils s'en expliquer ouvertement: mais quand nous étions en particulier, ils nous disoient que les Livres du nouveau Testament avoient été falsifiez, par quelques gens qui avoient voulu faire un mélange de la Loi des Juifs, & de la Foi des Chrétiens. Mais ils le disoient en l'air, & ils n'avoient à nous produire aucuns exemplaires de ces livres, dans la pureté où ils prétendoient qu'ils devoient être. Aprés tout, ce qui me faisoit le plus de tort, & qui entretenoit le plus l'aveuglement où j'étois, c'étoit de ne pouvoir rien concevoir que de corporel, & de m'être laissé prevenir de l'imagination de ces deux masses de bien & de mal. Car étant accablé & comme étoufé sous ces deux poids, il ne m'étoit pas possible de respirer l'air pur & serain de vôtre verité.

Par où les Manichéens étudioient les autoritez du nouveau Testament dont ils se sentoient incommodez.

Ce qui éloignoit le plus saint Augustin de la verité.

CHAPITRE XII.

Il commence d'enseigner la Rhetorique à Rome. Il y trouve de l'infidelité parmi les écoliers. Par où elle lui déplaisoit principalement.

22. Cependant, j'avois commencé de m'appliquer tout de bon, à ce qui m'avoit fait venir à Rome; c'est-à-dire, à professer la Rhetorique, dont je faisois des leçons à mon logis à quelques-uns de qui j'étois déja connu, & par qui je commençois de me faire connoître à d'autres. Mais je fus bien surpris, quand je me vis exposé à Rome de la part des écoliers, à des inconveniens dont j'étois au moins à couvert en Afrique,

Je trouvai à la verité qu'ils n'étoient pas si turbulens à Rome, & qu'ils n'avoient pas l'insolence de se jetter dans les classes, & d'y mettre tout en desordre, comme font ceux de Carthage : mais on m'avertit que souvent toute une troupe d'écoliers desertoit de complot fait ; & que faisant banqueroute à leur Maître, ils alloient étudier sous un autre ; comptant pour rien de manquer de foi, & ne faisant nul cas de la justice, quand il étoit question de sauver un peu d'argent.

Combien Saint Augustin se jugeoit severement lui-même.

Je n'avois pas moins de haine pour l'infidelité de ceux-ci, que pour l'emportement de ceux de Carthage. A la verité c'étoit une haine qui n'étoit pas bien pure ; & à quoi ce qui pouvoit retomber sur moi d'une telle injustice avoit peut-être plus de part, que l'injustice même. Mais aprés tout, ceux qui sont capables d'un tel manquement de foi sont des infames, qui vous en manquent à vous-même, pour de faux biens que le tems emporte ; & qui ne sont que de l'argile detrempée, sur quoi l'on ne sçauroit porter la main sans se salir. Ce sont des ames adulteres, qui se laissant aller à l'amour de ce monde qui passe, vous méprisent, ô mon Dieu ; vous qui demeurez éternellement ; qui rapellez à vous ces ames prosternées, & qui leur pardonnez quand elles y reviennent. Aussi ai-je encore presentement de la haine pour ces cœurs injustes & dépravez, quoi qu'en même tems je les aime, par l'envie que j'ai qu'ils se corrigent & qu'ils se convertissent ; qu'ils preferent à leur argent les sciences qu'on leur enseigne, & vous à tout, ô mon Dieu, qui êtes la verité éternelle, la source inépuisable de tout ce qu'il y a de biens durables & solides, & les chastes delices des ames pures. Mais alors je craignois bien plus, par raport à moi même, de trouver en eux de l'infidelité & de l'injustice, que je ne souhaitois, par rapport à vous, d'y voir de la probité & de la vertu.

Caractere des biens de ce monde.

CHAPITRE XIII.

Le Prefet de Rome, aprés s'être assuré de la capacité de S. Augustin, l'envoye à Milan, où l'on demandoit un Professeur de Rhetorique. Il est bien reçû de S. Ambroise. Dans quel esprit il écoutoit les discours que ce saint Prélat faisoit à son peuple, & de combien ils lui paroissoient plus solides que ceux de Fauste.

23. Ainsi, dès que je sçus que ceux de Milan avoient envoyé vers Simmaque, Prefet de Rome pour lui demander un Professeur de Rhetorique, & qu'ils avoient même donné les ordres necessaires, pour le faire venir par la voiture publique, sans qu'il lui en coûtât rien; je poursuivis cet emploi; par le moyen de ce que j'avois d'amis parmi les Manichéens, qui ne sçavoient pas, non plus que moi, que ce qu'ils me procuroient devoit aboutir à me tirer de leurs erreurs; & Simmaque s'étant asseuré de ma capacité, par un discours que je fis devant lui, sur un sujet qu'il m'avoit donné, il m'envoya à Milan.

Dés que j'y fus, j'allai trouver l'Evêque Ambroise, qui étoit un de vos plus fidelles serviteurs, celebre par toute la terre, & distingué entre les plus gens de bien; & qui dispensoit tous les jours à vôtre peuple, avec un grand soin, vôtre Divine parole, qui est & un pain qui nourrit & qui engraisse; & une huile qui embellit, & qui fait qu'on a la joye peinte sur le visage; & un vin qui enyvre, mais d'une yvresse qui nous faisant goûter les plaisir du Ciel, nous détache de ceux de la terre.

Ps. 103. 15. 1. Effets de la parole de Dieu.

C'étoit vôtre main invisible, qui me menoit à ce saint homme, afin qu'il m'ouvrît les yeux, & qu'il me menât à vous. Il me reçut en vrai Pere, & avec cette charité vraiment Episcopale qui lui faisoit toûjours faire un si bon accueïl aux étrangers. Je commençai donc à l'aimer, quoique je ne le regardasse pas d'abord comme un homme

qui pût me faire connoître la verité, n'esperant pas de pouvoir la trouver dans vôtre Eglise; mais comme un homme qui avoit de la bonté pour moi. J'écoutois avec soin les discours qu'il faisoit au peuple, mais ce n'étoit pas avec l'intention qu'il auroit fallu; & c'étoit plûtôt pour juger de son éloquence, & pour voir si elle répondoit à sa réputation, & s'il en avoit sur cela plus ou moins qu'il ne meritoit. Je ne perdois donc aucune de ses paroles, & c'étoit tout ce que je cherchois: car je n'avois que du mépris pour les choses : mais je trouvois dans ses discours une douceur qui me faisoit beaucoup de plaisir. Il n'y avoit pourtant pas tant d'agrément dans sa maniere de parler, que dans celle de Fauste : mais il l'emportoit de beaucoup par l'érudition, & par le fonds des choses. Car au lieu que les discours de Fauste n'étoient que des contes à perte de vûë ; & tels que l'extravagance des Manichéens en peut fournir; celui-ci enseignoit des choses utiles & solides, & prêchoit la doctrine du salut : mais combien en est on loin, quand on est dans le peché comme j'étois alors? Je m'en raprochois pourtant peu à peu sans m'en apercevoir.

CHAPITRE XIV.

A force d'entendre parler saint Ambroise, son cœur commence de s'ouvrir à la verité. Il se désabuse peu à peu, sur ce qui lui faisoit de la peine dans l'ancien Testament. La doctrine Catholique commence à lui paroître soûtenable, Son mépris pour celle des Manichéens augmente. Et enfin il renonce à cette malheureuse secte.; & prend le parti de demeurer Cathecumene dans l'Eglise jusqu'à ce qu'il fût pleinement éclairci de la verité.

24. CAr quoique dans la persuasion où j'étois, qu'il n'étoit pas possible à l'homme de trouver le chemin qui conduit à vous, je n'eusse d'attention que pour la maniere de parler de ce-

Par où S. Augustin commença de se deffaire des impressions dont il étoit prevenu contre la Foi Catholique.

Saint homme, & point du tout pour les choses qu'il disoit ; je ne pouvois si bien faire la séparation de ce que j'aimois, & de ce que je méprisois, que l'un ne m'entrât dans l'esprit aussi-bien que l'autre: & mon cœur touché de l'éloquence d'Ambroise, s'ouvroit à la verité de ce qu'il disoit; mais peu à peu, & par degrez. Car d'abord je trouvai que ce qu'il enseignoit se pouvoit soûtenir, & au lieu que je croiois auparavant qu'il n'y avoit rien à répondre aux argumens par où les Manichéens attaquoient la foi Catholique ; je commençai à voir qu'on pouvoit sans temerité entreprendre de la deffendre.

C'est ce que je reconnus particulierement, lorsque j'entendis déveloper à ce Saint homme quelques endroits de l'ancien Testament, qui enferment de grands mysteres sous des figures & des expressions énigmatiques ; & qui jusqu'alors, bien loin de me conduire à la vie, n'avoient fait que me donner la mort, parce que je les prenois à la lettre. Aprés lui avoir donc entendu expliquer plusieurs de ces endroits, & découvrir le sens spirituel caché sous l'écorce de la lettre ; je commençai à revenir de la fausse créance où j'avois été, qu'il n'y avoit rien à répondre aux objections de ceux qui rejettent la Loi & les Prophetes, & qui font profession de s'en mocquer & de les détester. Cependant, je n'étois pas encore persuadé, qu'il fallût embrasser la Foi Catholique, sur cela seul, que parmi ses Sectateurs, il s'en trouvoit d'assez habiles pour la deffendre, & pour repousser les objections de ses ennemis. Je convenois qu'elle se pouvoit aussi-bien soûtenir que ce que j'avois suivi jusqu'alors: mais je ne croyois pas qu'il fallût le condamner pour cela ; & quoique je ne regardasse plus la Foi Catholique comme vaincuë ; elle ne me paroissoit pas encore victorieuse.

2 Cor. 6, 3.

25. Je commençai donc à faire tous mes éforts, pour voir si je ne pourrois point convaincre de fausseté les opinions des Manichéens, par des preuves certaines & évidentes. J'aurois même pu me détromper à moins ; & il m'auroit été facile de chasser de mon esprit toutes les chimeres dont je m'étois laissé prévenir, si j'avois été capable de concevoir une substance spirituelle : mais cela ne m'étoit pas possible. Cependant, à mesure que je considerois ce que beaucoup de Philosophes ont pensé sur ce qui se passe dans ce monde visible, & qui peut être l'objet de nos sens, & que je le comparois avec ce que les Manichéens en ont dit ; je trouvois sans comparaison moins de probabilité dans les opinions de ceux-ci, que dans celles des autres. Mais cela ne fit que me mettre dans la situation où l'on croit communément qu'étoient les Académiciens; & je commençai à douter de tout, sans pouvoir me déterminer à rien. Je resolus neanmoins d'abandonner les Manichéens, ne voiant pas que dans cet état même de doute & d'incertitude, je puisse demeurer attaché à une secte dont je mettois déja les sentimens beaucoup au dessous de ceux de quelques Philosophes, à qui je ne voulois pourtant point me livrer ; parce que ne voiant point chez eux le nom salutaire de Jesus-Christ, je n'avois nulle esperance d'y trouver de quoi guerir les plaies & les langueurs de mon ame. Je pris donc enfin le parti de demeurer Catechumene dans l'Eglise Catholique, dont mon pere & ma mere m'avoient toûjours inspiré le respect & l'amour, & de me retenir-là, jusqu'à ce que quelque chose de bien clair & de bien certain me fît voir de quel côté je devois tourner.

Ce qui tenoit encore saint Augustin dans l'erreur.

S. Augustin se retire enfin de la secte des Manichéens.

Fin du cinquiéme Livre.

SOMMAIRE

DU SIXIE'ME LIVRE

SAinte Monique passe la mer, & vient à Milan trouver son fils, qui étoit alors dans sa trentiéme année. A mesure qu'il continuë d'écouter saint Ambroise, son cœur s'ouvre tous les jours de plus en plus à la verité ; & il reconnoît de plus en plus l'extravagance de la doctrine des Manichéens. Passant par la ruë à Milan, dans le tems qu'il préparoit un discours à la loüange de l'Empereur, la rencontre d'un pauvre homme pris de vin lui fait faire de grandes reflexions sur le miserable état où il étoit. Il en gemit souvent avec Alipe & Nébride. Quels ils étoient l'un & l'autre. Ce qui se passoit dans son cœur sur le dessein de changer de vie, & combien ses anciennes attaches lui causoient d'agitation sur ce sujet.

LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE VI.

CHAPITRE I.

Ce qui l'empêchoit de trouver Dieu. Sainte Monique passe la mer, & le vient trouver à Milan. Il lui aprend qu'il n'est plus Manichéen. Comment elle reçût cette nouvelle. Les prieres de cette sainte Femme redoublent à mesure qu'elle voit avancer l'effet des promesses de Dieu sur la conversion de son fils.

1. OU étiez-vous, alors, ô mon Dieu, en qui j'avois commencé, dés ma plus tendre jeunesse, de mettre mon esperance? où vous étiez-vous retiré, & comment se pouvoit-il faire, que vous vous tinssiez si loin de moi? N'étois-je pas vôtre ouvrage; & n'est-ce pas vous qui m'aviez donné cette nature si excellente, qui me releve si fort au dessus de tous les autres animaux? Vous m'aviez donné une raison & un discernement qu'ils n'ont point: cependant j'étois dans les tenebres & dans l'aveuglement; & je marchois au travers des précipices. Mais comment aurois-je pû vous trouver, puisqu'au lieu de vous chercher dans mon cœur, dont vous êtes le Dieu, je vous cherchois hors de moi; j'étois même tombé au plus profond de l'abîme; puisque j'avois perdu jusqu'à l'esperance de trouver la verité?

Ce qui empêche qu'on ne trouve Dieu quoi qu'on le cherche.

Courage & perseverance de sainte Monique.

Ma mere, à qui sa pieté donnoit des forces au dessus de celles de son sexe, m'étoit venu joindre à Milan; me suivant par mer & par terre, & meprisant tous les perils, par la confiance inebranlable qu'elle avoit dans la fidelité de vos promesses. Car dans le tems de la tempête, où les passagers, qui n'ont point encore tâté de la mer, ont besoin que les matelots les rassurent & les consolent, elle rassuroit les matelots, & leur promettoit qu'ils arriveroient à bon port, se fiant sur la promesse que vous lui en aviez faite à elle-même, dans une vision qu'elle avoit euë.

Elle me trouva dans un état bien dangereux: car qu'y a-t-il de plus mortel que d'avoir perdu l'esperance de trouver la verité? Mais ce devoit toûjours être une grande consolation pour elle, d'aprendre que je n'étois plus Manichéen, quoique je ne fusse pas encore Catholique. Cependant, quand je le lui dis, je ne vis point en elle ce traissaillement de joye, que les bonnes nouvelles à quoi on ne s'attend point ont accoûtumé de donner; quoique par-là elle se vît hors de peine, sur ce qui lui en avoit le plus fait dans mes miseres, & qui faisoit que me regardant comme mort, elle me pleuroit jour & nuit; mais toûjours dans l'esperance que vous me ressusciteriez. Car elle me presentoit sans cesse à vous dans le fonds de son cœur, comme un mort dans son cercuëil;[a] afin qu'il vous plût de me dire: *Levez-vous, je vous le commande*; & qu'aprés m'avoir redonné la parole & la vie, par la force de cette voix toute-puissante, vous lui rendissiez enfin ce fils qu'elle avoit perdu.

Elle ne fut donc point transportée d'aucun mouvement extraordinaire de joie, lors qu'elle aprit que vous aviez déja fait en moi une si grande partie de ce qu'elle vous conjuroit tous les jours

a Il fait allusion à la résurrection du fils de la veuve de Naïm.

avec tant de larmes d'y vouloir faire ; & qu'elle vit que si je n'étois pas encore établi dans la verité, j'étois au moins dégagé de l'erreur. Et comme elle se tenoit assurée, que vous acheveriez ce qui restoit à faire, puisque vous lui aviez promis le tout : elle me répondit sans s'émouvoir, & d'un air qui marquoit bien la confiance qu'elle avoit en vous, qu'elle esperoit qu'avant qu'elle partît de ce monde, JESUS-CHRIST lui feroit la grace de me voir au monde de vos fideles, & enfant de l'Eglise Catholique.

Elle s'en tint là à mon égard : mais en même tems elle vous sollicitoit sans cesse, source de misericordes, & vous conjuroit avec plus de ferveur & de larmes que jamais, de vous hâter de me secourir, & de dissiper mes tenebres. Elle étoit plus assiduë que jamais à l'Eglise, où elle recevoit de la bouche d'Ambroise, avec une avidité incroyable, ces eaux vives de la verité, qui réjaillissent jusques dans la vie éternelle. Car elle n'avoit pas moins d'amour & de veneration pour ce saint homme, que s'il eût été un Ange du Ciel ; sçachant que c'étoit lui qui m'avoit mis dans cet état de doute & de suspension où j'étois alors ; & qu'elle regardoit comme une crise, qui aprés m'avoir mis plus en danger que jamais, me tireroit de tous mes maux, & me rendroit une santé parfaite.

Jean. 4. 14.

CHAPITRE II.

Avec quelle docilité sainte Monique défera aux deffenses de S. Ambroise, sur le sujet de certaines oblations qui se faisoient en Affrique aux tombeaux des Martyrs. Ce qui fit qu'elle se rendit si aisément sur cela. Ses sentimens pour saint Ambroise, & ceux de S. Ambroise pour elle.

Docilité de sainte Monique.

2. COmme elle avoit accoûtumé d'aporter aux tombeaux des Saints des oblations de pain & de vin, & de quelqu'autre chose à manger, selon ce qui se pratiquoit en Affrique ; elle voulut faire la même chose à Milan : mais le Portier de l'Eglise n'ayant pas voulu le lui permettre, & lui aïant dit que l'Evêque l'avoit deffendu ; elle obéït avec une soûmission que je ne pouvois me lasser d'admirer. Car sans insister le moins du monde, & sans examiner sur quoi cette deffense pouvoit être fondée, elle condamna sur le champ ce qu'elle avoit pratiqué jusqu'alors. Aussi n'étoit-ce pas l'amour du vin qui la menoit, & elle n'étoit pas comme beaucoup d'autres, de l'un & de l'autre sexe, que cette passion rend ennemis de la verité ; & à qui on ne sçauroit parler de sobrieté, sans leur faire soulever le cœur, comme si on leur presentoit du vin où il y eût les trois quarts d'eau. Ainsi quand elle venoit à l'Eglise, avec sa corbeille pleine des mets qu'elle vouloit distribuer aux pauvres, aprés en avoir goûté la premiere, comme pour faire honneur à ceux qu'elle mettoit du festin, elle ne réservoit pour elle qu'une tres-petite portion de vin ; encore étoit-il aussi trempé que la sobrieté la plus exacte le peut demander. Et quoiqu'elle eût dessein d'honorer par ces sortes d'ofrandes les tombeaux de plusieurs Saints, elle ne portoit par tout que la même portion, & c'étoit un breuvage, non seulement

bien trempé, mais bien tiede, qu'elle partageoit même avec ceux qui l'assistoient; parce que ce qu'elle cherchoit en cela, c'étoit de satisfaire sa pieté, & non pas de flatter la volupté

Dés qu'elle sçut donc que ce Prélat si illustre, & si apliqué à inspirer la pieté à son peuple, voyant que ces sortes d'oblations venoient de ce que les Payens pratiquoient aux funerailles de leurs proches, & qu'elles pouvoient être une occasion d'intemperance, à ceux qui étoient sujets à ce vice-là, les avoit défenduës à ceux mêmes qui gardoient en cela les regles de la sobrieté la plus exacte; elle s'en abstint sans aucune peine. Et de là en avant, au lieu d'une corbeille pleine de ce qui n'est que des productions de la terre; elle aprit à ne plus porter aux tombeaux des Martyrs, qu'un cœur plein d'une autre sorte d'ofrande bien plus pure, & se reservant à distribuer d'une autre maniere, ce qu'elle étoit en état de donner aux pauvres, elle se soûmit sans peine à ne plus celebrer dans l'Eglise d'autre festin, que celui qui nous fait participer au corps du Seigneur, dont la passion a été exprimée, & comme renouvellée, par l'immolation des Martyrs; & par la mort précieuse qui les a couronnez de gloire.

Les pratiques dont quelques-uns abusent doivent être défenduës, quoiqu'elles ne soient pas mauvaises en elles-mêmes.

Ce qu'on doit regarder principalement dans les honneurs que l'on rend aux Martyrs.

Cependant, pour dire ici ce que j'en pense, & dont vous êtes témoin, mon Seigneur & mon Dieu, puisque vous voiez le fond de mon cœur, je ne croi pas qu'elle se fût soûmise si aisément, si ce qu'elle avoit accoûtumé de faire lui eût été interdit par un autre Evêque, qu'elle n'eût pas autant aimé qu'elle aimoit Ambroise. Mais pour celui-là, elle l'aimoit tendrement par plusieurs raisons, & sur tout parce qu'elle le regardoit comme l'instrument de mon salut. Lui de son côté l'aimoit cherement, à cause de cette pieté si édifiante & si fervente, qui lui faisoit pratiquer toute sor-

Combien il est utile aux fideles que les Pasteurs se fassent aimer.

te de bonnes œuvres, & qui la rendoit si assiduë à l'Eglise; & il ne me voioit presque jamais, qu'il ne se mît sur ses loüanges, qu'on voioit sortir de la plenitude du cœur de ce saint Prélat; & qu'il ne me felicitât, de ce que Dieu m'avoit donné une telle mere. Mais il ne sçavoit pas quel étoit le fils d'une mere si chrétienne: il ne sçavoit pas que ce malheureux fils doutoit de tout ce qu'elle croyoit avec une foi si vive; & qu'il ne pouvoit pas même se persuader, qu'on pût trouver le chemin qui mene à la vie.

CHAPITRE III.

Il fait de grands efforts pour tâcher de découvrir la verité; mais sans implorer le secours de Dieu par la priere. Par où il trouvoit la condition de S. Ambroise heureuse. De quelle maniere ce S. Prelat lisoit. Combien il étoit difficile de le trouver de loisir. Quelle joye S. Augustin eut d'aprendre, par les discours publics de S. Ambroise, que la creance de l'Eglise sur la nature de Dieu étoit tout autre qu'il n'avoit cru.

Ce qui faisoit que saint Augustin avançoit peu dans la recherche de la verité.

3. JE n'avois encore aucun soin de vous prier, ô mon Dieu, & de gemir en vôtre presence, pour implorer vôtre secours. Je ne faisois que chercher & raisonner en moi-même avec une ardeur inquiete; ou discourir avec les autres, quand l'occasion s'en presentoit. Quant à l'Evêque Ambroise, je trouvois sa condition fort heureuse, mais ce n'étoit que par raport à ce qu'elle avoit de tel selon le monde, comme de se voir honoré au point qu'il l'étoit par les plus grandes Puissances de la terre: car je ne pouvois m'ôter de l'esprit, que le celibat ne lui fût dur à porter. Du reste, je ne connoissois ni les combats qu'il avoit à rendre contre les tentations qui naissoient de la consideration même où il étoit; ni l'esperance qui le soûtenoit dans ses travaux; ni ce qui faisoit sa consolation dans les miseres de cette vie,

vie; ni le plaisir qu'il trouveit à ruminer [a] vôtre sainte parole, plus savoureuse que les mets les plus délicieux; & je n'avois encore nulle idée ni nulle experience de tout cela. Lui, de son côté ne sçavoit pas non plus quelles étoient les agitations de mon esprit, & dans quel précipice j'étois sur le point de tomber. Car je ne pouvois presque l'aborder, parce qu'il étoit sans cesse assiegé d'une foule de gens qui avoient affaire à lui, & aux besoins desquels il étoit obligé d'avoir égard; & si ces sortes d'affaires lui laissoient quelques momens de vuide, ce n'étoit que ce qu'il lui falloit pour satisfaire aux besoins de son corps, ou pour chercher dans la lecture de quoi nourrir son esprit.

Comment saint Ambroise lisoit.

Il ne lisoit que des yeux & du cœur, qui cherchoit le sens des choses, à mesure que les yeux parcouroient les pages du livre, & on ne lui voyoit jamais remuer les levres. C'est ainsi que je l'ai toûjours vû lire: car dans le tems même qu'il employoit à la lecture, entroit qui vouloit; & on ne lui annonçoit jamais personne. Quand je le trouvois sur les livres; je m'asseyois, & me tenois là dans un profond silence: car qui auroit osé troubler un homme si atentif à ce qu'il faisoit? & après y avoir demeuré bien long-tems, je me retirois sans rien dire; jugeant bien que dans le peu de tems qu'il pouvoit avoir pour se délasser l'esprit par la lecture, après avoir eu la tête rompuë des affaires qui se traitoient devant

Discretion de S. Augustin.

[a] Ce qui fait que S. Augustin se sert si volontiers de ce mot, c'est l'instruction enfermée dans la défense faite au peuple de Dieu, de manger de la chair des animaux qui ne *ruminent* point Il la dévelope lui-méme, dans le 6. liv. contre Fauste, chap.7. où il dit que ces sortes d'animaux ne sont declarez impurs, que parce qu'ils sont la figure de ceux qui reçoivent les veritez avec avidité; mais qui ne les rapellent jamais pour les repasser & les mediter.

lui, * il ne ſeroit pas bien aiſe qu'on l'interrompît.

Je croi même que ce qui l'empêchoit de lire haut, c'eſt qu'il craignoit que ceux qui l'auroient entendu lire lui demandaſſent l'explication de ce qu'il ſe ſeroit trouvé d'obſcur dans ce qu'il liſoit, & ne lui fiſſent conſumer à diſcuter ces dificultez le tems qui lui étoit neceſſaire pour lire ce qu'il avoit reſolu. Peut-être le faiſoit-il auſſi pour menager ſa voix, qui s'enroüoit & s'éteignoit fort aiſément. Mais quelle que fût en cela l'intention d'un ſi ſaint homme, on ne ſçauroit douter qu'elle ne fût bonne.

On doit toûjours bien juger de l'intention des gens de bien.

4 Cependant je ne trouvois nul moyen de m'éclaircir avec lui ſur ce que j'aurois voulu ſçavoir ; & de recevoir les ſaints oracles de ce cœur où vôtre verité reſidoit, à moins que ce ne fût ſur des choſes qui ſe pouvoient traiter en peu de mots ; & il auroit fallu le trouver bien de loiſir, pour lui pouvoir expoſer tout ce qui me faiſoit de la peine, & qui tenoit mon eſprit dans l'agitation où il étoit. Comme il ne m'arrivoit donc jamais de le trouver en cet état ; tout ce que je pouvois faire étoit d'aller entendre les diſcours qu'il faiſoit au peuple tous les Dimanches. C'étoient d'excellentes explications de la parole de verité : & à force de les entendre, je comprenois tous les jours de plus en plus, qu'on pouvoit fort bien ſe démêler de toutes ces objections malignes & calomnieuſes par où les Manichéens tâchent de ſaper l'autorité des ſaintes Ecritures. Et quand je vis que ceux que vous avez élevez à la qualité de vos enfans, en les faiſant renaître par vôtre grace, dans le ſein de l'Egliſe Catholique, ou au moins ceux de ce nombre là qui jugent des choſes ſelon l'eſprit, ne croyoient nullement que vous

* Car les affaires mêmes temporelles ſe jugeoient preſque toutes par les Evêques.

euſſiez un corps comme les nôtres, ni que vôtre ſubſtance fût quelque choſe de borné à un certain eſpace ; & que la maniere dont ils entendent ce que dit l'Ecriture, que vous avez fait l'homme à vôtre image, ne donne point cette idée de vous, je me ſentis tranſporté de joye, quoique je ne puſſe encore concevoir en aucune maniere ce que c'étoit qu'une ſubſtance ſpirituelle. Je commençai donc à me faire honte à moi-même, de n'avoir fait autre choſe durant tant d'années, qu'aboyer contre des chimeres, que je prenois pour la Foi Catholique, & qui n'étoient que l'ouvrage d'un eſprit dominé par les impreſſions de la chair & du ſang : & d'avoir été aſſez impie & aſſez temeraire, pour la condamner ſans daigner m'éclaircir de ſa doctrine. Car autant qu'il eſt vrai que vous avez fait l'homme à vôtre image, autant eſt-il certain que vous n'avez ni corps ni membres comme nous ; qu'au lieu que l'homme eſt un être borné à un certain eſpace, vous êtes tout entier par tout, ſans que nul eſpace vous contienne, ô mon Dieu, qui pour être ſi caché & ſi élevé au deſſus de nous, ne laiſſez pas d'être prés de nous, & de nous être toûjours preſent.

Gen. 1.

CHAPITRE IV.

Quelle honte il avoit de la temerité avec laquelle il avoit condamné la doctrine de l'Eglise sans la connoître, & de la credulité qu'il avoit euë pour les Manichéens. Il se raproche peu à peu de l'Eglise, voyant qu'elle croyoit tout autre chose de la nature de Dieu, que ce qu'il s'étoit imaginé; & que bien loin de prendre à la lettre tout ce que contient l'ancien Testament, elle donnoit pour regle que la Lettre tuë. *Ce qui le tenoit encore en suspens.*

C'est une temerité qui n'est pas pardonnable, que de condamner des choses dont on ne veut pas prendre la peine de s'éclaircir.

5. JE reconnoissons donc, que ce qu'il y avoit à faire, dans le tems que je ne comprenois pas en quel sens il est vrai de dire que vous avez fait l'homme à vôtre image, c'étoit de m'en instruire; & non pas d'insulter à vos fidelles, comme si leur créance sur ce sujet eût été telle que je l'imaginois. Ainsi je sentois dans le fonds de mon cœur, une ardeur d'autant plus vive de connoître à quoi il falloit s'en tenir, que j'étois plus honteux d'avoir été si long-tems abusé, car ces vaines promesses des Manichéens; qui à force de m'assûrer qu'ils ne me diroient rien que de certain, m'avoient fait prendre pour tel les choses du monde les moins certaines, dont je m'étois entêté sur leur parole; & que j'avois débitées à mon tour, comme si elles eussent eu le dernier degré d'évidence & de certitude. Je n'en reconnus clairement la fausseté que quelque tems aprés celui dont je parle; mais deslors même, je voyois fort bien au moins, qu'elles n'étoient pas certaines; quoique je les eusse prises pour telles autrefois, & que j'eusse été assez aveugle pour en prendre sujet de décrier vôtre sainte Eglise.

Ainsi, quoiqu'il ne me parût pas encore, que ce qu'elle enseigne fût la verité; je connoissois au moins qu'elle n'enseignoit point ce que j'avois pris pour fondement des outrages que je lui avois faits. J'avois donc une grande honte du passé; je

Pour reve-

revenois peu à peu; & je voyois avec une extrême joye, que la foi de vôtre Eglise, qui seule est le corps de vôtre fils unique, & où l'on m'avoit imprimé dés mon enfance le respect du Nom de Jesus-Christ, rejettoit toutes ces fables; & qu'il étoit contre la pureté de sa doctrine, de croire que vous ayez un corps & des membres comme les nôtres, vous, mon Dieu, qui êtes le Createur de l'Univers, & que vous soyez quelque chose de contenu dans un espace, puisque quelque grand que l'on suposât cet espace, il seroit toûjours borné de toutes parts.

nir à la verité, il faut commencer par connoître son égarement.

6. C'étoit encore une grande joye pour moi, de voir, qu'on étoit bien éloigné de vouloir que je regardasse les livres de l'ancien Testament, du même œil dont je les avois regardez jusqu'alors; & qui ne m'y avoit fait trouver tant d'absurditez, que parce que je prenois tout à la lettre; & que je croyois que ce qu'elle presente étoit tout ce que vos Saints mêmes y voyoient. Ainsi, ce fut une grande joye pour moi, quand je vis que dans les discours qu'Ambroise faisoit au peuple, il avoit soin de repeter à tout propos, & de donner pour regle, ce beau mot de vôtre Apôtre: ,, La lettre 2. Cor. 3. 6.
,, tuë, & c'est l'esprit qui vivifie. C'est ce qu'il faisoit principalement, lors qu'étant tombé sur quelqu'un de ces endroits, qui à les prendre à la lettre semblent inspirer le mal plûtôt que le bien, il venoit à l'expliquer & à faire voir le sens spirituel, en levant le voile de la figure.

Cependant, quoique je ne trouvasse rien qui me choquât dans ses explications, je ne sçavois si je devois les prendre pour bonnes. Car je n'osois donner créance à rien, tant je craignois de tomber dans le précipice de l'erreur: mais rien n'étoit plus propre à donner la mort à mon ame, que cet état même de suspension & d'incertitude. J'aurois voulu qu'on m'eût démontré tout ce qui me faisoit

encore de la peine ; & qu'on me l'eût rendu aussi clair que sept & trois sont dix: car pour cela je le comprenois fort bien, & je n'étois pas assez insensé pour en douter. J'aurois donc voulu qu'on m'eût fait voir avec la même clarté tout ce qu'il falloit croire ; ce qui comprend & des choses corporelles de leur nature, * mais qui n'étoient pas presentes à mes sens ; & des choses spirituelles, que je ne pouvois me representer que sous des idées toutes corporelles.

La Foi est la veritable voye pour arriver à la connoissance de la verité.

Pour guerir mon esprit sur tout cela, il n'auroit fallu que croire ; & si mon œil interieur eût été purifié par la Foi, il eut pû atteindre en quelque sorte la nature immuable & éternelle de vôtre verité. Mais comme un homme qui a passé par les mains d'un mauvais Medecin craint tous les autres, quelque bons qu'ils soient ; mon ame, qui sçavoit ce qu'il lui en avoit couté, pour avoir été de trop facile créance, & qui craignoit de se trouver encore atrapée, en prenant le faux pour le vrai, ne vouloit plus rien croire, quoique ce ne fût qu'en croyant qu'elle pouvoit recouvrer sa santé ; & par là elle vous resistoit, & se revoltoit contre vous, ô mon Dieu, puisque c'est vous qui avez établi & preparé le remede de la Foi, qui l'avez mis dans la vogue où il est, & qui l'avez dispensé par toute la terre, pour guerir les maladies du genre humain.

Foi, remede preparé pour la guerison des hommes.

* Comme l'humanité sainte de Jesus-Christ, & toutes les merveilles visibles & sensibles qui sont raportées dans l'un & dans l'autre Testament.

CHAPITRE V.

La doctrine Catholique commence à lui paroître de beaucoup preferable à celle des Manichéens, & l'Eglise bien plus en droit de vouloir être crûë que ces heretiques. Que la raison même veut qu'on se soûmette à la foi. Il ne trouve plus rien qui le choque dans l'Ecriture. Il en respecte les obscuritez même. Caractere de ces divins Livres.

7. CEpendant, je commençai de là en avant à donner la preference à la doctrine de l'Eglise Catholique ; & je trouvois qu'encore qu'elle voulût que l'on commençât par croire, soit qu'elle n'eût pas de quoi prouver ce qu'elle enseigne, ou faute de trouver des esprits capables de ses preuves, son procedé étoit bien plus raisonnable, & moins suspect de tromperie, que celui des Manichéens ; qui se moquant de la simplicité de ceux qui croyent, & commençant par promettre temerairement de ne rien enseigner que de clair & de démontré, avancent sans preuves une infinité d'absurditez & de fables, à quoi ils veulent qu'on ajoûte foi. Ensuite, la main douce & invisible de vôtre misericorde changeant peu à peu les plis & la situation de mon cœur, je vins à considerer combien je croyois de choses que je n'avois point vûës, & qui s'étoient même passées avant que je fusse au monde; comme tout ce que l'on trouve dans les Histoires prophanes, sans compter ce que j'avois oüi dire de plusieurs villes & de plusieurs païs où je n'avois jamais été ; combien j'en avois cru sur la foi de mes amis, des medecins, & de plusieurs autres, dont le témoignage sert de fondement à presque tout ce que l'on fait dans la vie : Enfin combien je croyois fermement que j'étois né d'un tel pere & d'une telle mere, sans en rien sçavoir neanmoins que par le témoignage de ceux à qui je l'avois oui dire.

Combien il est injuste de ne pas se soûmettre à la Foi pendant qu'on donne creance sur une infinité de choses à la parole des hommes.

Ce fut par ces sortes de reflexions, que vous me fites comprendre ; que l'autorité de vos saintes Ecritures étant aussi grande & aussi établie qu'elle l'est, parmi presque tous les peuples de la terre, ce sont ceux qui refusent de croire qu'il faut blâmer, & non pas ceux qui croyent ; & que ceux qui me viendroient dire. „ D'où savez-vous que „ ces Livres partent de l'esprit du seul Dieu veritable, & source de toute verité ; & que c'est lui „ qui les a inspirez à ceux qui les ont mis entre „ les mains de tous les hommes ? ne meriteroient „ pas d'être écoutez.

J'entrois même d'autant plus aisément dans ce que vous me fites comprendre sur ce sujet, que tout ce que j'avois pû lire des livres de ces Philosophes, qui mettent tout en question, sans aucun respect pour les veritez les plus constantes, & qui combatent les opinions les uns des autres, avec le dernier acharnement, ne m'avoit jamais pû faire douter de vôtre existence, quoique je ne sçusse proprement ce que vous êtiez ; ni de cette providence admirable avec laquelle vous conduisez tout ce qui regarde les hommes.

8. Il est vrai que ce que je croyois sur cela ne me paroissoit pas toûjours avec le même degré de clarté & de certitude : mais enfin je n'ai jamais douté que vous ne fussiez, & que vous n'eussiez soin de nous ; quoique je ne susse quelle idée il falloit avoir de vôtre nature, ni quelle étoit la voye par où nous pouvions aller ou retourner à vous.

Ce qui nous doit faire soûmettre à l'autorité de l'Ecriture.

Voyant donc que dans l'incapacité où nous sommes d'arriver à la connoissance de la verité, par la voye de l'intelligence & de la raison, nous avions besoin d'une autorité comme celle de l'Ecriture ; je compris, que vous n'auriez jamais permis qu'elle s'en fût aquis autant qu'elle en a par toute la terre ; si vous n'aviez voulu que

ce fût par elle que l'on crût en vous, & que l'on cherchât à vous connoître. Car ce que j'y trouvois autrefois d'absurditez, & dont j'avois êté si choqué, ne m'arrêtoit plus; depuis que j'avois entendu expliquer, d'une maniere tres-raisonnable & tres-plausible, plusieurs de ces endroits là; & je n'atribuois ses obscuritez qu'à la profondeur des Misteres.

Son autorité me paroissoit même d'autant plus venerable, & d'autant plus digne, qu'on y ajoûtât foi, avec une soûmission religieuse, qu'en même tems qu'elle se rend accessible à tout le monde, par la simplicité de son stile, elle cache la majesté de ses Misteres, sous une profondeur qu'on ne perce pas aisément; & que comme dans ce qu'elle a de clair il y a de quoi nourrir les plus simples, il y a dans ses obscuritez de quoi exercer l'aplication & la penetration des meilleurs & des plus solides esprits. Elle embrasse donc indifferemment tout le monde, & ouvre son sein à tous les hommes, dont elle ne transmet neanmoins qu'un petit nombre jusqu'à vous; de la même maniere, à peu prés, qu'un linge dans quoi l'on presse quelque chose, ne laisse passer que ce qu'il y a de plus pur. Mais quelque petit que soit ce nombre-là, il est encore bien plus grand qu'il ne seroit, si l'Ecriture avoit moins d'autorité parmi les hommes, & si elle ne les atiroit tous à elle, par la simplicité si sainte & si venerable de son langage.

Caractere des saintes Ecritures.

La simplicité du stile de l'Ecriture est comme l'apât par où elle atire tout le monde.

Voilà de quoi je m'entretenois alors: car vous m'assistiez, ô mon Dieu; & vous exauciez les soûpirs de mon cœur. Il sembloit que je ne fisse qu'errer au gré des flots: mais vous me serviez de Pilote, & vous regliez ma course; & quoique je marchasse toûjours dans la voye large de ce siecle corrompu, vous ne m'abandonniez point. Matth. 7. 13.

CHAPITRE VI.

Il cherche à s'établir dans le monde ; & toutes ses entreprises ne lui produisent que des amertumes. La rencontre d'un pauvre homme pris de vin, qu'il vit en passant par les ruës de Milan, dans le tems qu'il méditoit un Panegyrique à la loüange de l'Empereur, lui fait faire de grandes reflexions sur ses miseres. Ce qu'il dit sur ce sujet à quelques-uns de ses amis.

9. JE cherchois avec empressement des honneurs & des biens, & je pensois même à me marier, mais vous vous moquiez de tous mes projets. Car dans la poursuite de ce que je recherchois avec tant d'ardeur, je ne trouvois que peine & amertume ; & c'étoit, ô mon Dieu, l'effet des dispositions secrettes de vôtre providence sur moi, qui m'étoit d'autant plus favorable, qu'elle ne permettoit pas que je trouvasse aucune douceur dans tout ce qui n'étoit point vous. Regardez donc encore, avec un œil de misericorde, ce qui reste à rectifier dans mon cœur ; vous, mon Dieu, qui m'avez conservé le souvenir de ce que vous faisiez pour moi dans ce tems-là, & qui me portez à vous en rendre graces ; & puisque vous avez degagé mon ame de ces liens de mort, qui la serroient si étroitement, faites qu'elle s'atache à vous de toutes ses forces.

Quel est le plus grand effet des misericordes de Dieu sur nous.

Belle priere.

C'étoit pour lui faire chercher en vous la guerison de ses maux, & pour la réduire à renoncer à tout, & à se convertir à vous, Dieu éternel, principe de toutes choses, & autant élevé au dessus de toutes les autres substances, que le Créateur l'est au dessus de la creature ; que vous aviez soin d'apuyer sur les points de ses miseres, & de les lui enfoncer jusqu'au vif. Car peut-on être plus miserable que je l'étois, dans le tems que je me préparois à prononcer à la louange de l'Empereur, un Panegirique, où je devois dire bien des mensonges ;

mais à quoi ceux-même qui auroient bien vû que je mentois, n'auroient pas laissé d'aplaudir ; & que j'étois dans l'agitation & dans l'angoisse où peut être un homme qui medite un tel dessein ? Aussi fites-vous, Seigneur, tout ce qu'il falloit pour me rendre ma misere sensible.

Dieu se sert de tout pour ouvrir les yeux de ceux qu'il veut atirer à lui.

Passant par la ruë à Milan la tête pleine de tous ces soins qui me consumoient comme la fievre ; j'aperçus un pauvre qui avoit bû, à ce qu'il me paroissoit, & qui se divertissoit & se réjoüissoit de toute sa force. Je ne pû m'empêcher de soûpirer en le voyant ; & touché d'un vif sentiment de mes folies, & des maux qu'elles me faisoient souffrir ; je dis à quelques-uns de mes amis avec qui j'étois, & qui savoient ce que je roulois alors dans ma tête ; que pretendons-nous par toutes les agitations & les peines que nous nous donnons, pressez par l'aiguillon de nos passions, qui nous piquant sans cesse, comme des bœufs à la charue, nous font traîner le fardeau de nos miseres ; dont la masse se grossit, comme une boule de neige, à mesure que nous la traînons ? Que pouvons-nous nous promettre de tout cela, que d'arriver à une joye tranquille & exempte de tout soin ? car c'est à quoi se réduit tout ce qu'on apelle felicité temporelle. Or voilà un gueux qui est déja à ce point là, où nous n'arriverons peut-être jamais ; & ce que nous cherchons par des chemins détournez & dificiles, où il y a mille choses fâcheuses à essuyer, il se l'est procuré avec quelques sols qu'il a amassez en demandant l'aumône.

Quel est le vrai principe de nos agitations & de nos peines.

Il est vrai que la joye de ce pauvre homme étoit une étrange sorte de joye : mais celle à quoi j'aspirois par tous mes soins n'étoit-elle pas encore moins réelle ; sans compter qu'enfin il se réjoüissoit, & que je me tourmentois : qu'il étoit libre de toute crainte & de toute inquietude, & que j'en avois beaucoup.

Cependant, quoique j'eusse souhaité d'avoir de la joye plûtôt que des inquietudes & de la crainte, & que je n'eusse pas balancé, si on m'avoit demandé lequel des deux j'aimerois le mieux; j'aurois encore moins balancé, si on m'avoit demandé lequel des deux j'aimerois le mieux, d'être dans l'état où étoit ce pauvre homme, ou d'être comme j'étois; & malgré tous mes soins & toutes mes craintes, j'aurois preferé ma condition à la sienne. Mais n'aurois-je pas eu tort; & dans la verité son état ne valoit-il pas mieux que le mien? Car quoique je fusse plus sçavant que lui, ce n'étoit pas là une raison pour preferer mon état au sien; puisque toute ma science ne me donnoit point de joye; & que l'usage que j'en prétendois faire, n'étoit point d'instruire les hommes; mais de chercher à leur plaire, & c'étoit parce que je n'avois que cela pour but, que vous brisiez mes os, avec la verge de vôtre justice, pour user des termes d'un de vos Prophetes.

Par où la science est à desirer.

Ps. 52. 2.

10. Et qu'on ne me vienne pas dire, qu'il y a joye & joye, qu'il faut bien prendre garde d'où vient celle que l'on ressent; & qu'au lieu que l'ivresse de ce pauvre homme étoit ce qui faisoit toute sa joye, la gloire devoit faire celle que je cherchois: car qu'est ce que c'est que la gloire que l'on cherche hors de vous, Seigneur? Celle où j'aspirois étoit tout aussi vaine, que la joye de cet ivrogne; & mon esprit étoit bien plus dangereusement troublé de la passion de cette fausse gloire, que le sien ne l'étoit des vapeurs du vin; puisqu'au lieu que la nuit devoit dissiper son ivresse, il y avoit long tems que je me levois & me couchois avec la mienne, qui même n'étoit pas encore prête à finir.

La joye d'être à [illegible]mise

11. Il est pourtant vrai qu'il y a joye & joye: mais c'est en comparant celle qui vient de la Foi & de l'Esperance chrétienne, avec une joye vaine

& frivole, telle qu'étoit celle de ce pauvre homme. Car à comparer son état au mien, il étoit bien plus heureux que moi; non seulement en ce qu'il étoit transporté de joye, au lieu que j'avois le cœur dechiré de mille soins; mais encore en ce que c'étoit en souhaitant du bien à ceux qui lui avoient donné l'aumône, qu'il avoit gagné de quoi boire; au lieu que c'étoit par des mensonges que je prétendois arriver à la gloire à quoi mon orgueil me faisoit aspirer.

à part, toutes les autres sont égales.

Je dis sur cela plusieurs choses à mes amis, à peu près en ce sens-là; & ces sortes de rencontres me faisant faire reflexion sur l'état où j'étois, je trouvois qu'il n'y avoit rien de plus miserable. Mais la douleur que me donnoit la vûë de mes maux ne faisoit que les augmenter. Je n'avois pas même le courage de profiter & de joüir de ce qu'il m'arrivoit d'heureux; car dans le moment que je pensois le saisir, il m'échapoit.

De quelle nature sont les plaisirs de ce monde.

CHAPITRE VII.

Alipe, Nebride, & lui, se plaignent souvent entr'eux des miseres de la vie. Quel homme c'étoit qu'Alipe. Sa passion pour les spectacles. Dieu l'en guerit tout d'un coup, par quelque chose que saint Augustin, faisant sa Leçon, vint à dire sur ce sujet sans aucun dessein. Alipe s'étoit laissé seduire aux Manichéens, & par où.

11. VOilà sur quoi je gemissois souvent avec mes amis; & sur tout avec Alipe & Nebride. Le premier étoit de Thagasté comme moi, & d'une des premieres familles de la ville; & avoit quelques années moins que moi; aussi avoit-il étudié sous moi dans ce lieu-là, dés le tems que je commençai d'y enseigner, & depuis encore à Carthage. Il m'aimoit beaucoup, parce qu'il me croyoit savant; & honnête homme, & je ne l'aimois pas moins de mon côté, parce qu'il étoit d'un excellent naturel; & que tout jeune qu'il

Quel étoit Alipe.

étoit, on voyoit en lui de grandes diſpoſitions à la vertu. Cependant, le torrent des dereglemens de Carthage l'avoit entraîné,& il s'étoit laiſſé aller à la folle ardeur qu'on a dans ce lieu-là pour les vains amuſemens des ſpectacles,qui ſe donnent au peuple dans la Cirque. J'y enſeignois alors la Rhetorique: mais il ne venoit point encore à mes Leçons, à cauſe de je ne ſçai quelle broüillerie qu'il y avoit eu entre ſon pere & moi.

Tout ce qu'on a de bon peut être aneanti par une ſeule paſſion.

J'avois une peine extrême de le voir poſſedé de cette folle paſſion, qui étoit capable d'aneantir tout ce qu'il y avoit de bon en lui ; & qui me faiſoit preſque perdre toutes les grandes eſperances que j'en avois conçûes. Mais je n'étois pas à portée de lui donner des avis, ni de lui faire des remontrances ; ne pouvant prendre avec lui, ni l'autorité d'un Maître, ni la liberté d'un ami,parce que je croyois qu'il étoit pour moi comme étoit ſon pere. Cela n'étoit pas neanmoins ; & ſans s'arrêter à ce que ſon pere avoit contre moi, il commença à me voir,& à venir même quelquefois dans ma Claſſe, où il ſe tenoit quelque tems à écouter.

12. Cependant, j'avois oublié le deſſein que j'avois eu de faire ce qui pouvoit dépendre de moi, pour le guerir de cette paſſion inſenſée, qui n'auroit pas manqué de ruiner & d'aneantir tout ce qu'il avoit d'eſprit & de bonnes qualitez. Mais vous, dont la Providence veille ſur tout ce que vous avez créé, vous ne l'aviez point oublié, ſçachant qu'il devoit être un jour, non ſeulement un de vos enfans, mais un grand Evêque, & un diſpenſateur fidelle de vos ſaints Miſteres.

Vous vous ſervites de moi pour le changer : Mais afin qu'on ne pût attribuer ſon changement qu'à vous, vous permîtes qu'il ſe fit lorſque j'y penſois le moins. Car un jour comme j'étois dans ma Claſſe, faiſant ma Leçon à mon ordinaire, il

entra, & ayant pris place parmi mes écoliers, aprés m'avoir salué, il se mit à écouter ce que je disois. J'étois sur un endroit que je trouvai qu'on pouvoit éclaircir & embellir, par la comparaison de ce qui se passoit au Cirque; & cela me donna lieu de m'étendre avec une raillerie vive & piquante, contre ceux qui sont possedez de l'amour de ces folies. Vous sçavez, ô mon Dieu, que je ne pensois à rien moins qu'à guerir Alipe de cette maladie: cependant il prit tellement pour lui ce que je disois, qu'il crut que je ne l'avois dit que pour lui seul. Mais il avoit le cœur si bienfait, qu'au lieu qu'un autre m'en auroit voulu mal, il n'eut sur cela de colere que contre lui-même, & il ne m'en aima que mieux. Aussi aviez-vous dit il y a longtems, dans vos saintes Ecritures: „ Reprenez „ l'homme sensé, & il ne vous en aimera que „ mieux. Mais ce n'étoit pas moi, qui l'avois repris: c'étoit vous, ô mon Dieu, qui faites servir à vos desseins, & entrer dans vôtre ordre, toûjours juste, tout ce que nous faisons avec dessein ou sans dessein. Ce fut vous qui vous servîtes de ma bouche & de mon cœur, pour porter le feu sur la playe que cette passion avoit faite à un esprit dont il y avoit tant à esperer; & pour arrêter la gangrene qui gagnoit de jour en jour, & qui auroit consumé tout ce qu'il avoit de bon.

Ce que font les remontrances sur le cœur des honnêtes gens.

Rien de fortuit dans le monde.

Qui peut ne pas publier vos loüanges, ô mon Dieu, que ceux qui ne connoissent point la grandeur de vos misericordes? J'en ai le sentiment gravé jusqu'au fonds de mes entrailles: & c'est ce qui me porte à vous en loüer. Du moment qu'Alipe m'eut entendu parler contre la folie des spectacles, il se retira de cet abîme, où il étoit enfoncé jusques pardessus la tête: il eut assez de force d'esprit, pour se sevrer tout d'un coup de ce malheureux plaisir qui l'aveugloit; & il renonça si bien à tous les amusemés du Cirque, qu'on ne l'y vit plus,

Il entreprit même d'obtenir de ſon pere la permiſſion d'étudier ſous moi, comme il avoit fait à Thagaſte ; & il en vint à bout, malgré la repugnance de cet homme,qui avoit de l'éloignement pour moi.Il recommença donc de venir à mes Leçons ; & je l'eus bientôt pour compagnon dans la malheureuſe ſuperſtition où j'étois. Ce qui le ſéduiſit, ce fut cette grande continence dont les Manichéens font profeſſion, & qu'il prenoit pour vraye, quoiqu'elle n'ait rien que de faux; * & que ce ne ſoit qu'un vain phantôme propre à tromper des ames droites & innocentes, qui ne ſachant pas encore penetrer le fonds des choſes où il paroît de la vertu, ſe laiſſent éblouïr par le faux éclat de ce qui n'en a que l'aparence.

Les meilleurs naturels ſont ceux qui ſe laiſſent le plus aiſément ſurprendre à ce qui a quelque aparence de bien.

* Voyez le Livre des Mœurs des Manichéens.chap.19.

CHAPITRE VIII.

Alipe étant à Rome retombe par une rencontre fort extraordinaire dans la paſſion qu'il avoit euë pour les ſpectacles.

13. IL étoit déja à Rome, quand j'y arrivai ; & il y étoit allé pour aprendre le Droit. Car il n'étoit pas encore défait en ce tems-là de ces vûës baſſes & toutes terreſtres ſur quoi ſes parens, qui ne lui prêchoient que ce qui a raport à ce monde-ci, lui avoient fait former le plan de ſa vie ; & là il retomba, par une rencontre fort extraordinaire, dans l'abîme d'où il s'étoit tiré ; & ſe vit plus paſſionné que jamais pour les ſpectacles des gladiateurs ; voici comment la choſe arriva.

Par où Alipe retomba dans la paſſion des ſpectacles.

Quelques jeunes gens de ſes amis, & qui étudioient le Droit comme lui ; ſortant un jour de dîner enſemble, le trouverent dans leur chemin, & entreprirent de le mener avec eux à l'amphitheatre. C'étoit un de ces jours funeſtes, où l'on

ſe fait un plaiſir de voir répandre le ſang humain. Comme il avoit une extrême horreur pour ces ſortes de cruautez, il reſiſta d'abord de toute ſa force. Mais les autres, uſant de cette ſorte de violence qu'on ſe fait quelquefois entre amis, & l'entraînant malgré qu'il en eût, il leur dit : „ Vous
„ pouvez entraîner mon corps, & me placer parmi
„ vous à l'amphitheatre : mais vous ne diſpoſerez
„ pas de mon eſprit, ni de mes yeux, qui ne pren-
„ dront aſſurement aucune part au ſpectacle. Ainſi,
„ j'y ſerai comme n'y étant point; & par ce moyen
„ je me mettrai tout à la fois au deſſus de la vio-
„ lence que vous me faites, & de la paſſion qui
„ vous poſſede. Mais il eut beau dire, ils l'emmenerent ; & peut-être que ce fut en partie, pour voir s'il pourroit s'en tenir à ce qu'il leur avoit dit.

Enfin ils arriverent, & ſe placerent le mieux qu'ils pûrent ; & pendant que tout l'amphitheatre étoit dans le tranſport de ces barbares plaiſirs, Alipe défendoit à ſon cœur d'y prendre part, & ſe tenoit les yeux fermez ; & plût à Dieu qu'il ſe fût auſſi bouché les oreilles. Car aiant été frapé d'un grand cri, que quelque choſe d'extraordinaire qui venoit d'arriver dans le combat avoit excité parmi le peuple, la curioſité l'emporta ; & ne voulant que voir ce que c'étoit, perſuadé que quoique ce pût être, il s'en détourneroit & le mépriſeroit après l'avoir vû, il ouvrit les yeux ; & ce fut aſſez pour faire à ſon cœur une plaie bien plus mortelle, que celle qu'un des combatans venoit de recevoir, & pour le faire tomber bien plus dangereuſemẽt que ce Gladiateur, dont la chute avoit donné lieu au cri qui lui avoit fait ouvrir les yeux. Ce fut par là que ce cœur, où il y avoit bien plus de preſomption que de force, & qui étoit d'autant plus foible, qu'il avoit compté ſur lui-même, au lieu de ne rien atendre que de vous, ſe trouva bleſſé tout d'un coup. La cruauté s'y gliſſa dans le même mo-

La curioſité ouvre la porte au mal.

Nôtre force ſe meſure par la défiance que nous avons de nous-mêmes.

Combien peu de chose nous change tout d'un coup de bien en mal.

ment, que ce sang qu'on venoit de répandre frapa ses yeux ; & bien loin de les détourner de ce qui se passoit, il les y tint atachez, beuvant la fureur à longs traits sans s'en apercevoir, & se laissant enyvrer à ce plaisir barbare & criminel.

Ce n'étoit plus ce même homme qu'on avoit traîné là par force ; c'étoit un homme de même trempe que tous ceux qui faisoient la foule dans l'amphitheatre, & un digne compagnon de ceux qui l'y avoient amené. Le voilà ataché au spectacle comme les autres, mêlant ses cris avec les leurs, s'échauffant, & s'interessant comme eux à ce qui se passoit. Enfin il sortit de là avec une telle ardeur pour les spectacles, qu'il ne respiroit plus autre chose ; & que non seulement il étoit prêt d'y retourner avec ceux qui l'y avoient mené, mais qu'il en étoit plus entêté qu'aucun, & qu'il y menoit les autres. Qui pouvoit le relever, aprés une telle rechute, que la main toute-puissante de vôtre misericorde? Aussi est-ce elle seule qui l'a fait : & vous lui avez apris, ô mon Dieu, à ne mettre plus sa confiance qu'en vous, & à ne rien atendre de ses propres forces : mais ce n'a été que long-tems depuis. * Cependant, le souvenir de cette avanture se conservoit dans son cœur, pour lui servir à l'avenir de preservatif & de remede.

Nos chutes mêmes nous sont utiles, quand il plaît à la misericorde de Dieu.

* Le Chap. 9. commençoit auparavant dés ici ; mais il est clair qu'il doit commencer plus bas.

CHAPITRE IX.

Dans le tems qu'Alipe étudioit à Carthage, il est pris sur un soupçon de vol. De quelle maniere son innocence fut reconnuë.

14. CE fut aussi pour l'instruire, & afin qu'un homme qui devoit un jour tenir une si grande place dans vôtre Eglise, aprît de bonne heûre combien il faut prendre garde, dans le jugement des affaires, à ne pas donner créance trop legerement aux acusations mêmes qui ont le plus d'aparence de verité, si l'on veut ne pas s'exposer à condamner temerairement ses semblables; ce fut pour cela, dis-je, autant que j'en puis juger, que vous permîtes que dans le tems qu'il étudioit sous moi à Carthage, il fut pris pour un voleur & arrêté par les Gardes du Palais.

Il s'y promenoit seul sur le haut du jour, vis-à-vis du lieu où l'on rend la justice, pensant à quelque chose qu'on lui avoit donné à reciter, comme on a acoûtumé de faire pour exercer les écoliers, & n'ayant à la main que des tablettes, & le poinçon dont on se sert pour écrire dessus; lors qu'un autre écolier, qui étoit un veritable voleur, s'étant glissé, sans qu'Alipe s'en aperçût, sur la terrasse qui avance sur la ruë des Orfévres, se mit à couper le plomb des balustres de la terrasse, avec une hache qu'il avoit aporté sous son manteau. Au bruit que faisoit la hache, les Orfévres qui étoient sous la terrasse commencerent à crier, & envoyerent du monde pour se saisir du voleur, qui les entendant crier prend la fuite, & laisse sa hache, de peur qu'on ne l'en trouvât saisi. Alipe, qui ne l'avoit point vû entrer sur cette terrasse, le voyant sortir, & fort vîte, & voulant sçavoir ce qui le faisoit fuir de la sorte, va sur la terrasse, trouve la hache, la prend; & il la regardoit tout

étonné, lorsque ceux qu'on avoit envoyez pour voir ce que c'étoit que ce bruit là arriverent. Ceux-ci, lui voyant entre les mains l'instrument dont le bruit les avoit fait acourir, se saisissent de lui, & l'emmenent. Aussi-tôt tous ceux qui demeuroient dans l'enceinte du Palais s'atroupent, & ravis d'avoir, à ce qu'ils croyoient, pris le voleur sur le fait, ils le menoient devant le Juge pour lui faire faire son procez.

La Providence prend soin des innocens.

15. Vous permîtes, Seigneur, pour l'instruction d'Alipe, que la chose allât jusques-là : mais vous vintes aussi à point nommé, au secours de son innocence, dont il n'y avoit de témoin que vous seul. Car comme on le menoit ainsi en prison, ou peut-être même au suplice, un certain Architecte, qui étoit particulierement chargé du soin de tous les édifices publics, se trouva sur le chemin. Ceux qui tenoient Alipe furent ravis de cette rencontre, comme ayant entre les mains dequoi faire voir à cet homme, à qui il falloit se prendre de ce qui se perdoit dans l'enceinte du Palais ; & de quoi se laver des soupçons qui tomboient quelquefois sur eux. L'Architecte reconnut Alipe, qu'il avoit vû souvent chez un certain Senateur, à qui Alipe alloit faire sa Cour ; & le tira à part, pour sçavoir ce qui avoit donné lieu à tout ce désordre. Alipe lui ayant conté la chose comme elle s'étoit passée ; l'Architecte obligea cette populace de le suivre, malgré tout leur bruit & toutes leurs menaces ; & marcha droit où demeuroit celui qui avoit fait le coup. Un petit garçon qui étoit à lui, & qui l'avoit même suivi sur cette terrasse, ayant paru sur la porte, Alipe le reconnut, & en avertit l'Architecte. Celui-ci voyant que ce n'étoit qu'un enfant, qui ne comprenant point de quelle consequence tout cela pourroit être pour son maître, diroit tout le plus aisément du monde, lui montra la hache, & lui demanda à

qui elle étoit. Elle eſt à nous, dit l'enfant qui répondit avec la même facilité à toutes les autres queſtions qu'on lui voulut faire. Ainſi tout retomba ſur ceux de cette maiſon : cette populace, dont Alipe avoit déja commencé d'eſſuyer les inſultes, demeura confuſe ; & cet homme, qui devoit être un des diſpenſateurs de vôtre parole, & devant qui il devoit paſſer tant d'affaires importantes, * aprit par ſa propre experience, combien il faut aporter de circonſpection à démêler la verité.

* Car la plûpart des affaires mêmes temporelles ſe jugeoient par les Evêques, comme on a déja vû ailleurs.

CHAPITRE X.

Ce qui avoit fait venir Alipe à Rome. Son amitié pour ſaint Auguſtin. Ses emplois. Son integrité. Quel homme c'étoit que Nebride. Combien il étoit ataché à S. Auguſtin.

16. JE l'avois trouvé à Rome, quand j'y étois arrivé ; & il s'étoit ataché à moi, par une amitié ſi étroite, que quand j'allai à Milan, il y vint avec moi, ne pouvant ſe reſoudre à me quiter : car ce fut la principale cauſe de ſon voyage, quoiqu'en même tems il fit ſon compte d'y exercer la Juriſprudence qu'il avoit apriſe ; en quoi il ſuivoit l'inclination de ſes parens, plûtôt que la ſienne propre.

Juſqu'où alloit l'amitié d'Alipe pour ſaint Auguſtin.

Il avoit déja été en charge par trois fois ; & il s'y étoit comporté avec une probité & un déſintereſſement que ſes collegues ne pouvoient ſe laſſer d'admirer: lui de ſon côté admiroit bien davantage, qu'on pût être autrement ; & qu'il ſe trouvât des gens qui fiſſent moins de cas de la probité que de l'argent.

Son integrité avoit même été miſe à une rude épreuve, dans le tems qu'il ſervoit en qualité d'Aſſeſſeur, auprès du Treſorier General de l'Em-

pereur dans le département d'Italie; & il s'étoit vû tenté, non seulement par l'esperance du gain, mais par la crainte de quelque chose de tres-fâcheux. Un Senateur fort puissant qui s'étoit aquis bien des gens par ses bienfaits, & qui en tenoit beaucoup d'autres duns la crainte, par la grande consideration où il étoit, ayant voulu faire quelque chose que les Loix ne permettoient pas, mais à quoi il ne croyoit pas qu'un homme comme lui dût trouver le moindre obstacle, Alipe s'y oposa. On lui offrit des presens, il les rejetta avec mépris : on en vint aux menaces, il s'en moqua : tout le monde admirant une ame d'une trempe si peu commune, & qui ne pouvoit être ébranlée, ni par l'envie d'avoir pour ami, ni par la crainte d'avoir pour ennemi, un homme qui avoit tant de moyens de faire du bien ou du mal; & qui passoit pour sçavoir bien faire sentir ce qu'on pouvoit atendre de son amitié ou de sa haine. L'Oficier même sous qui Alipe servoit, n'osant resister ouvertement au Senateur, quoique dans le fonds il ne lui fût pas moins contraire, rejettoit tout sur son Ajoint, disant qu'il lui lioit les mains; & il disoit vrai : car s'il se fût relâché, Alipe auroit quité son emploi.

Integrité d'Alipe.

Une seule chose s'étoit trouvée capable d'ébranler tant soit peu son integrité : c'étoit l'envie même qu'il avoit de se rendre habile dans sa profession : & il hesita quelque tems, s'il ne se feroit point faire des livres, sur le fonds des dépenses publiques, qui étoit à la disposition du Magistrat auprés duquel il servoit. Mais ayant consulté la justice, il prit le meilleur parti ; persuadé qu'il valoit mieux la suivre, en s'abstenant de ce qu'elle lui deffendoit ; que de se prévaloir de la facilité qu'il auroit trouvé à se contenter sur cela s'il eût voulu.

Je sçai bien que ce n'est pas là une fort grande

action : mais je sçai aussi : ,, que qui est fidelle Luc. 16.
,, dans les petites choses l'est dans les grandes ; 10.
& que ce n'est pas pour rien que le Sauveur a dit de sa propre bouche : ,, Si vous n'êtes pas fideles Ibid. 11.
,, dans la dispensation des faux biens, pouvez-vous ,, esperer que l'on vous confie les veritables ? & si ,, vous ne l'êtes pas dans le manimeent de ce qui ,, n'est que le bien des étrangers ; comment vous ,, confieroit-on celui des enfans ? Voilà quel étoit cet Alipe, qui m'aimoit si tendrement, & qui étoit en balance, aussi bien que moi, sur la maniere de vie que nous devions suivre.

Jusques où alloit l'amitié de Nebride pour saint Augustin.

17. Pour Nebride, il étoit d'auprés Carthage : il y demeuroit même la plûpart du tems ; & s'il étoit sorti de son pais, s'il avoit quité sa maison & sa mere, qui n'étoit pas d'humeur à le suivre, comme la mienne m'avoit suivie, & s'il avoit laissé à l'abandon ce qu'il avoit de bien du côté de son pere, qui étoit un fonds de terre fort considerable, ce n'étoit que pour me venir trouver à Milan : comptant pour beaucoup de passer sa vie avec un homme qui lui paroissoit touché comme lui d'un grand amour pour la sagesse & pour la verité. Mais il étoit encore indeterminé comme moi, soupirant comme moi aprés la vie heureuse, qu'il recherchoit avec une grande ardeur : au reste d'une vivacité infatigable à creuser les questions les plus dificiles.

Nous étions donc tous trois touchez d'un vif sentiment de nos miseres ; & nous n'ouvrions la bouche que pour nous en plaindre les uns aux autres, atendant le tems favorable, où il vous plairoit de nous départir le pain dont nous avions besoin dans la faim qui nous pressoit. Cependant, lorsque rebutez par toutes les amertumes que vôtre misericorde avoit soin de répandre sur nôtre vie, toute selon l'esprit du monde, nous venions à considerer, pourquoi nous demeurions ex- Ps 144. 15.

posez à tant de maux, & ce que nous pouvions esperer d'une telle vie; il ne se presentoit à nous que tenebres & obscuritez, qui ne faisoient que nous rebuter encore davantage, & nous faire dire en gemissant : „ Combien ceci durera-t-il encore ? Nous le disions à tout moment : mais nous ne laissions pas de suivre toûjours le même train de vie; parce que nous ne trouvions pas à quoi nous prendre, en quitant ce que nous avions.

CHAPITRE XI.

Quels reproches S. Augustin se faisoit à lui-même de se voir si peu avancé, depuis tant de tems qu'il avoit commencé d'être touché de l'amour de la sagesse. Belle peinture des agitations de son cœur, pendant qu'il balançoit encore entre Dieu & le monde, & qu'il vouloit acorder l'un avec l'autre.

18. J'Admirois sur tout, comment il se pouvoit faire, qu'aprés avoir été si vivement touché de l'amour de la sagesse, dés l'âge de dixneuf ans, & après toutes les belles resolutions que j'avois faites, de m'y donner tout entier, dés que je pourrois trouver jour à y parvenir; & de renoncer pour cela à toutes les vaines esperances qui servoient d'aliment à ma cupidité, sans m'arrêter davantage aux promesses du monde, qui ne sont que mensonge & illusion, je me trouvasse à trente aussi peu avancé que le premier jour; & qu'au bout de tant d'années, j'en fusse encore à me débatre dans le même bourbier, où me tenoit l'envie de joüir des choses presentes : quoiqu'elles m'échapassent des mains à tout moment, & qu'elles ne fissent que dissiper mon cœur, & consumer tout ce qu'il avoit de vigueur & de force.

Belle peinture des divers mouvemens dont saint

Tout ce tems-là s'étoit passé à me dire à moi-même, dans les premieres années : Me voilà sur le point de trouver la verité que je cherche : ce ne sera pas plus loin que demain; elle se montrera à moi,

moi ; & je m'attacherai pour jamais à elle, & de puis, Fauste est sur le point d'arriver ; & il m'éclaircira sur tout ; & dans les derniers temps, ô que les Academiciens étoient de grands hommes, & qu'ils avoient raison de dire que l'homme ne sçauroit rien voir de certain, sur quoi il puisse compter pour le reglement de sa vie.

Augustin avoit été agité dans sa jeunesse, en cherchant la verité.

Mais pourquoi desesperer? me disois-je ensuite ; cherchons avec plus de soin que jamais. J'ai déja trouvé que ce qui me paroissoit autrefois absurde dans l'Ecriture ne l'est point; & qu'on le peut entendre tout autrement que je ne pensois, & d'une maniere qui ne choque ni la raison ni les bonnes mœurs. Il en faut donc revenir au point où mon pere & ma mere m'avoient mis dés mon enfance; & me tenir-là, jusqu'à ce que la verité me soit clairement connuë. Mais où la chercher, & quand le pourrai-je ? Ambroise n'a point de tems à me donner. je n'ai pas non plus le loisir de lire. Je ne sçai même où prendre des livres : quand serai-je en état d'en acheter, & où trouverai-je quelqu'un qui m'en prête ?

Cependant, il faut penser au salut de mon ame; & partager si bien mon tems, que j'en trouve pour cela. Je vois plus de sujet de bien esperer que jamais; puisque la Foi Catolique n'enseigne rien moins que ce que j'ai crû jusques-ici, & dont j'ai eu la temerité de l'accuser; & que ce qu'il y a de gens habiles parmi ceux qui en font profession, declarent que c'est une impieté que de croire, que Dieu ait un corps comme les nôtres, & qu'il soit quelque chose de borné à un certain espace. Negligerois-je aprés cela de chercher l'éclaircissement des autres choses qui m'arrêtent? Je ne puis me dispenser de donner tout le matin à mes écoliers: mais que fais-je le reste du tems, & pourquoi ne le pas emploier à une si grande afaire? Mais ne m'en faut-il pas pour faire ma cour aux personnes puissantes, dont la protec-

Impieté dont il faut se garder touchant la nature de Dieu.

tion m'est necessaire ? ne m'en faut-il pas pour preparer ce que j'enseigne à mes écoliers ; & même pour reparer mes forces, & délasser mon esprit épuisé par tant de soins ?

19 Mais que tout aille sans dessus-dessous : il n'est plus tems de s'arrêter à des choses si vaines & si frivoles, & il ne faut plus penser qu'à la recherche de la verité. Cette vie n'est que misere: on n'a pas un seul jour d'assuré. Que seroit-ce, si la mort venoit à me surprendre, & qu'il fallût sortir du monde en l'état où je suis ? est-il tems, aprés la mort, de s'instruire de ce qu'on aura negligé d'aprendre durant la vie:& à quoi me pourrois-je attendre, qu'à porter la peine d'une telle negligence?

Mais qui sçait si la mort ne termine point tous nos soins & toutes nos inquiétudes, en éteignant tout ce qui est principe de vie & de sentiment en nous ? C'est ce qu'il faut chercher ; aussi-bien que tout le reste [a] Mais à Dieu ne plaise, que cela se puisse mettre en question ! Car ce n'est pas en vain qu'il a permis que la foi chrétienne se soit acquis une si grande authorité par toute la terre ; & si l'ame devoit mourir avec le corps, il n'auroit jamais fait pour nous toutes les grandes choses qu'il a faites. Pourquoi donc diferer davantage de renoncer à toutes les esperances de cette vie, pour ne plus penser qu'à chercher Dieu & la veritable felicité ?

Mais n'allons pas si vîte:les choses du monde ont leur prix & leurs douceurs,il ne faut pas s'en retirer si legeremẽt,& il y auroit de la honte à y revenir,aprés les avoir abandonnées. Je suis sur le point d'avoir quelque emploi considerable;& aprés cela je n'aurai plus rien à désirer. J'ai un grand nombre d'amis,qui ont beaucoup de crédit;& si j'étois si presse,& que je voulusse me contenter de peu de

a Le bon sens veut donc que l'on cherche & qu'on examine ce que les libertins supofent, comme s'ils le voyoient aussi clair que le jour.

chose, il me seroit aisé d'obtenir quelque charge de Judicature, aprés quoi je n'aurois plus qu'à prendre une femme, qui m'aportât assez de bien pour ne m'être pas à charge par la dépense: & je bornerois là tous mes desirs. Car, aprés tout, entre ceux qu'on regarde comme les plus grands hommes, & qu'on se propose même pour modeles, combien y en a-t-il qui ont été mariez, & qui n'ont pas laissé d'être tres-apliquez à l'étude de la sagesse ?

20. Voilà ce qui se passoit dans mon cœur ; & pendant que les vents de toutes ces differentes pensées l'agitoient & l'emportoient tour à tour, le tems s'écouloit, & je differois toûjours de me convertir à vous, mon Seigneur & mon Dieu ; & me donnant sans cesse la mort à moi-même, je remettois de jour en jour à chercher la vie en vous. Je ne desirois rien tant que la vie heureuse : mais quand je venois à l'envisager où elle se trouve veritablement, elle me faisoit peur : a ainsi, je la cherchois & la fuyois en même tems.

Ce n'est que sur la confiance en la misericorde de Dieu, qu'il faut entreprendre de le servir.

C'étoit quelque chose d'afreux pour moi, que de me passer de femme; parce que je ne connoissois, ni par experience, ni autrement, la vertu du remede par où vôtre misericorde guerit les hommes de cette foiblesse; & que je regardois la continence, comme l'effet d'une force que je croyois que l'homme dût tirer de son propre fonds, & que je ne trouvois point en moi. Car j'étois assez ignorant, pour ne pas sçavoir ce que dit l'Ecriture, que nul ne peut avoir la continence, que ceux à qui il vous plaît de la donner.* Et vous me l'auriez donnée sans doute, si je vous l'avois demandée par les gemissemens de mon cœur ; & qu'une Foi solide & veritable m'eût fait remettre entre vos mains tous mes soins & toutes mes inquietudes.

* Sag. 8. 21.

Condition pour obtenir de Dieu ce qu'on lui demande.

a La persuasion où l'on est, que ceux qui sont à Dieu sont heureux n'est que dans l'esprit: il y en a une au contraire dans le sentiment, & celle là l'emporte sur l'autre.

CHAPITRE XII.

Alipe tâche de détourner saint Augustin du mariage, & pense à la fin à se marier lui-même, voyant combien tout autre état paroissoit miserable à un homme dont il avoit si bonne opinion.

21. ALipe me détournoit du mariage, autant qu'il lui étoit possible; me disant à tout propos, que dés que j'y serois engagé, nous ne pourrions plus vivre ensemble dans ce loisir tranquille, que l'amour de la sagesse nous faisoit desirer depuis si long-tems. Pour lui, il étoit chaste au dernier point; & cela étoit d'autant plus admirable, que la volupté ne lui étoit pas inconnuë, & que dés sa premiere jeunesse il en avoit fait l'experience. Mais bien loin d'y demeurer attaché, il s'étoit repenti de ce qui lui étoit arrivé; & meprisant cet infâme plaisir, il avoit gardé de là en avant une parfaite continence.

Heureux qui n'a point connu le mal.

Quand il me pressoit sur ce sujet, je me défendois par l'exemple de ceux qui pour avoir été mariez n'avoient pas laissé de s'apliquer à l'étude de la sagesse, de chercher Dieu, d'aimer leurs amis, & de leur être fideles; mais j'étois bien éloigné de la grandeur d'ame de ces saints Personnages. L'infirmité de ma chair me tenoit asservi à ce malheureux plaisir; & non seulement je traînois ma chaîne, mais je craignois d'en être délivré; & comme on ne pouvoit se mettre en devoir de la détacher, sans toucher à la playe qu'elle m'avoit faite, je repoussois ceux qui vouloient me rendre cet ofice; & voila ce qui me faisoit rejetter les avis d'Alipe. Je ne me contentois pas même de les rejetter; j'essayois encore de le seduire, & de lui inspirer mes foiblesses; & le démon se servoit de moi pour amolir sa fermeté, & pour le faire tomber, de l'état libre où il étoit dans les filets de la volupté.

Ce qui fait qu'on reçoit si mal volontiers, des avis, quand on est dans l'engagement du mal.

22. Il ne pouvoit comprendre, que je fusse domi-

né par ce plaisir-là au point que je l'étois: car toutes les fois que nous entrions en matiere sur ce sujet: je lui avoüois franchement que je ne pourrois jamais me resoudre à passer ma vie dans le celibat. Mais en même tems je plaidois ma cause; & pour faire cesser son étonnement, je lui disois qu'il y avoit bien de la difference entre ce qu'il n'avoit éprouvé qu'en passant; & dont il ne portoit la privation sans peine, que parce qu'il en avoit perdu l'idée, & qu'il ne s'en souvenoit presque plus; & les douceurs d'un commerce comme celui où j'étois, & à quoi il ne manqueroit rien, dés qu'on y auroit ajoûté l'honnêteté du mariage. Qu'ainsi il ne devoit pas s'étonner, que je fisse cas d'une vie si douce, & que je ne pusse y renoncer.

Combien les mauvais exemples des personnes qu'on estime sont dangereux.

Alipe, à force de m'entendre parler de la sorte, commençoit aussi à vouloir se marier, la curiosité faisant en lui ce que la volupté n'avoit pû faire: & comme il étoit dautant plus étonné de me voir esclave de cette passion, qu'il en étoit moins touché; il disoit qu'il vouloit donc voir ce que ce pouvoit être que cette sorte de plaisir, sans lequel un homme dont il avoit si bonne opinion trouvoit la vie insuportable. Mais l'essai lui auroit coûté cher; & l'auroit bien pû faire tomber de l'heureuse liberté dont il joüissoit, dans une servitude pareille à celle qui faisoit son étonnement. Car ce qu'il vouloit faire, c'étoit proprement ce que vôtre Ecriture apelle *vouloir entrer en marché avec la mort*: & il ne prenoit pas garde, que, comme dit encore la même Ecriture, *Celui qui aime le danger y perira.* Is. 28. 15. Ec. 3. 27.

Ce qu'il y a d'honnête dans le mariage, & qui se reduit à bien conduire une famille, & à élever des enfans, ne nous touchoit donc l'un & l'autre que fort mediocrement. Ce qui nous menoit principalement, c'étoit, de ma part, l'envie de contenter l'ardeur insatiable d'une malheureuse passion, dont j'étois devenu esclave par l'accoûtumance, & de la

ſienne, le curioſité qu'avoit fait naître en lui l'étonnement de me voir ſur cela comme j'étois;& cela ſeul l'alloit faire donner dans le même piege où j'étois pris depuis ſi long-tems.

Voila l'état où nous étions, & dont il ne nous étoit pas poſſible de nous tirer, juſqu'à ce qu'il vous plût d'avoir pitié de nos miſeres, ô mon Dieu, dont la bonté eſt telle, que l'élevation infinie où vous êtes ne vous fait point abandonner le ſoin de nôtre baſſeſſe ; & ne vous empéche point de nous ſecourir, par des voyes qui ſont au deſſus de toutes les penſées des hommes, & qu'on ne ſçauroit jamais aſſez admirer.

CHAPITRE XIII.

On trouve un parti pour Saint Auguſtin, dont le mariage ne ſe differe, que parce que la fille étoit encore trop jeune. Combien ſainte Monique même deſiroit de voir ſon fils marié.

23. CEpendant, on travailloit tout de bon à me marier : j'avois même déja demandé une certaine fille en mariage,& on me l'avoit promiſe. Ma mere ſur tout n'oublioit rien pour avancer cette affaire, eſperant que le mariage me conduiroit au Baptême, à quoi je lui paroiſſois de jour en jour plus diſpoſé ; & c'étoit pour elle la plus grande de toutes les joyes. Car à meſure que je m'aprochois de la Foi, elle voyoit aprocher l'accompliſſement de ſes ſouhaits & de vos promeſſes. Mais quoique ſollicitée par ſes propres deſirs, autant que par mes inſtances & mes prieres ; elle vous demandât tous les jours de tout ſon cœur, qu'il vous plût de lui envoyer quelque viſion, par où elle pût s'aſſurer de mon futur mariage, vous ne lui fîtes jamais rien voir ſur cela.

Ce qui cauſe les fauſſes viſions. Comme elle en étoit fort occupée, le mouvement des eſprits, & l'effort de l'imagination, lui cauſoient quelquefois ſur ce ſujet de certaines fauſſes viſions qu'elle me contoit ; mais elle n'en faiſoit

aucuns cas, & n'y pouvoit ajoûter foi, comme elle faisoit à ce qui venoit de vous. Car elle disoit qu'un certain sentiment inexplicable ; lui faisoit fort bien faire, la diference des songes par où il vous plaisoit de lui faire connoître quelque chose, & de ceux qui ne venoient que de son imagination. Cependant on ne laissoit pas de faire toutes sortes de diligences pour avancer mon mariage : mais comme la fille qu'on avoit demandée pour moi ne pouvoit être de deux ans en état de se marier, on avoit résolu d'attendre, parce qu'à cela prés on étoit content de tout le reste.

Les Saints sçavent distinguer les visions que Dieu leur envoie, de celles de l'imagination.

CHAPITRE XIV.

Projet que S. Augustin & quelques-uns de ses amis avoient fait, de vivre ensemble en communauté de biens. Ce qui empêcha qu'il ne s'executât.

24. LEs miseres & les agitations de la vie, dont nous nous entretenions souvent, un bon nombre d'amis que nous étions, nous paroissoient si insuportables, qu'elles nous avoient fait penser à nous retirer du commerce du monde, pour achever nos jours dans la douceur d'un loisir qui ne fût troublé par aucune sorte d'afaire; & c'étoit presque une chose resoluë entre nous. Le plan que nous avions fait pour cela étoit, que chacun aporteroit ce qu'il pourroit avoir ; & que de tout cela il ne se feroit qu'une seule masse de biens, que l'amitié rendroit commune à tous; en sorte qu'on ne pourroit plus dire, qu'une telle chose fût à celui-ci, & une telle autre à celui-là, mais que tout ce bien, composé de ce que chacun auroit aporté, seroit tout entier à chacun, & que tous auroient droit sur chaque partie.

Nous comptions sur environ dix personnes, qui pourroient entrer dans cette societé ; & dans ce nombre-là il y en avoit de fort riches. Mais celui qui l'étoit le plus, c'étoit un homme de la même

ville dont nous étions Alipe & moi, apellé Romanen, a avec qui j'avois fait une amitié tres-particuliere, dés m'a plus grande jeunesse ; & que des affaires tres-importantes & tres-fâcheuses avoient fait venir à la Cour de l'Empereur. C'étoit lui qui avoit ce dessein-là le plus à cœur ; & comme il étoit le plus riche de tous, son suffrage étoit aussi sur cela de plus grand poids que celui de tous les autres. Nous avions même arrété, que chaque année on choisiroit dans la troupe deux Oeconomes, qui auroient soin de tout ; & que tous les autres demeureroient en repos, sans se mêler de rien, pendant que ces deux-là seroient en charge. Mais quand nous vînmes à penser, si nos femmes s'accommoderoient d'une telle vie : car quelques-uns en avoient déja, & je voulois aussi en avoir une ; tout ce beau plan si bien concerté s'évanoüit, & s'en alla en fumée.

Nous voila donc à gemir & à soupirer comme auparavant ; ne trouvant pas qu'il y eût autre chose à faire, que de suivre le train ordinaire des enfans du siecle, & la voye large par où ils marchent. C'est ainsi que nos cœurs alloient de projets en projets : mais comme il n'y a rien de stable que ce que vous avez arrêté dans vos conseils éternels, vous vous mocquiez de tous nos plans ; & vôtre sagesse disposoit les siens. Car ce que vous aviez resolu s'aprochoit ; & vous
Ps. 144. 25. étiez sur le point de nous départir la nourriture dont nos cœurs avoient besoin, & d'ouvrir vôtre main liberale, pour combler nos ames de benedictions & de graces.

a C'est celui à qui S. Augustin adressa depuis ses livres *Contre les Académiciens*, & celui *De la veritable Religion*.

CHAPITRE XV.

On lui ôte sa concubine, & il en reprend une autre.

25. CEpendant, mes pechez alloient toûjours se multipliant. On m'avoit arraché la femme que j'entretenois depuis plusieurs années, parce qu'un tel commerce auroit été un obstacle à mon mariage ; & comme je l'avois toûjours fort aimée, cette separation avoit fait à mon cœur une playe qui seigna long-tems. Pour elle, elle s'étoit retirée en Afrique, aprés vous avoir promis solemnellement, que nul autre homme ne lui seroit jamais rien ; & m'avoit laissé un fils qu'elle avoit eu de moi. Mais moi, malheureux, qui devois avoir bien plus de force qu'elle, je n'eus pas même celle de suivre son exemple ; & comme je ne pouvois me marier de deux ans, & que ce qui m'y faisoit penser n'étoit pas tant l'amour de ce qu'il y a d'honnête dans le mariage, que l'ardeur de la volupté qui me dominoit ; je ne pus attendre si long tems, & je me pourvûs d'une autre femme, de même espece que la premiere; comme pour entretenir, & pour augmenter même, le feu dont mon ame étoit embrasée, & afin que ne cessant point de le fomenter, je le portasse dans le mariage autant, ou plus vif que jamais. Mais quoique j'eusse remplacé celle qu'on m'avoit ôtée, la playe que cette separation avoit faite à mon cœur ne se refermoit point. La douleur en étoit un peu émoussée : mais ce n'étoit que par le pus qui s'y formoit, & qui ne faisoit que la rendre plus fâcheuse & plus incurable, quoique le sentiment n'en fût pas si vif.

CHAPITRE XVI.

Son abandonnement au peché diminuë, mais ce n'est encore que par la crainte de la mort & de l'Enfer. Cette seule crainte l'avoit empéché de se ranger du côté des Epicuriens. Son aveuglement sur la nature de plaisirs qui peuvent faire le bonheur de l'homme. Nul repos qu'en Dieu.

29. MAis comment puis-je jamais vous rendre les graces que je vous dois, source de misericorde ; ni celebrer assez dignement la grandeur de vos bienfaits, & la sainteté de vôtre Nom, qui merite d'être loüé & glorifié dans tous les siecles des siecles? Car à mesure que mes miseres augmentoient, vous vous aprochiez insensiblement de moi; & vôtre main s'avançoit, sans que je m'en aperçûsse, pour me tirer du bourbier où j'étois, & me laver dans les saintes eaux de Baptême.

On peut toûjours bien esperer de ceux en qui il se conserve quelque sentiment de crainte.

L'impetuosité qui m'entraînoit dans le gouffre des plaisirs sensuels étoit un peu rallentie: mais ce n'étoit encore que par la crainte de la mort, & de ce Jugement terrible que vous devez exercer à la fin des siecles. Cette crainte m'étoit toûjours demeurée ; & toutes les fausses opinions qui m'avoient passées par l'esprit n'avoient jamais pû l'étoufer. Je le disois souvent à mes chers amis, Alipe & Nebride, lorsque je m'entretenois avec eux, de ce qui doit faire aprés la mort le diferent partage des bons & des mechans ; & je leur avoüois franchement, que rien ne m'avoit empêché de donner la palme à Epicure, & de preferer ses sentimens à ceux de tous les autres Philosophes, que la ferme creance où j'avois toûjours été, que l'ame demeure vivante aprés la mort, & qu'elle reçoit le traitement qu'elle a merité par ses actions; ce qu'Epicure a toûjours été fort éloigné de croire. Car à cela prés, leur disois-je, que manqueroit il à nôtre felicité, si nous étions immortels; & que tous nos sens fussent dans un sentiment perpetuel de plaisir;

que nous ne pûssions craindre de perdre ; & que pourrions-nous desirer de plus ?

Mais quand je parlois de la sorte, je ne prenois pas garde, qu'il n'y a rien de plus miserable que d'être abîmé dans les plaisirs sensibles, jusqu'à ne pouvoir apercevoir cette beauté celeste, qu'on ne doit aimer que pour elle-même ; cette lumiere si pure à quoi les yeux de la chair ne sçauroient atteindre, & qui ne se voit que de ceux du cœur ; & j'étois assez aveugle, pour ne pas voir d'où venoit le plaisir même que je prenois à m'entretenir sur cela avec mes amis. Car en même tems que je leur debitois des sentimens si honteux, & que j'étois si fort pour la volupté, je sentois un plaisir qui étoit tout d'un autre genre ; & qui tenoit tellement le dessus, que quand j'aurois eu jusques par dessus la tête de tout ce qui peut flatter les sens, je n'aurois pu être heureux sans mes amis ; que je n'aimois neanmoins que d'un amour tout gratuit, comme celui que je sçavois qu'ils avoient pour moi.

Où l'on tombe enfin quand on s'abandonne aux plaisirs des sens.

Ceux même qui sont le plus dans les sens ont de quoi s'apercevoir, s'ils le vouloient, que ce n'est pas par là qu'on est heureux.

O labirinthe d'erreur ! Malheur à l'ame qui se retire de vous ; & dont l'audace insensée peut aller jusqu'à croire, qu'elle trouvera quelque chose de meilleur ! Tournons-nous de quel côté nous voudrons : nous ne trouverons de toutes parts que peines & angoisses, & il n'y a de repos qu'en vous. Ce n'est qu'en vous que nous pouvons trouver le secours dont nous avons besoin : c'est vous seul qui nous tirez de nos miseres & de nos erreurs ; & qui aprés nous avoir établis dans vôtre voie, nous dites pour nous fortifier & nous consoler : Courez hardiment : je serai vôtre soûtien durant vôtre course ; & vous ferai arriver où vous aspirés, & où je le serai encore.

Jusqu'où nous-méne l'aveuglement de nos passions.

Fin du sixiéme Livre.

SOMMAIRE
DU SEPTIE'ME LIVRE

IL represente la situation où il étoit dans la trente & unième année de son âge ; & combien il étoit encore éloigné de la verité dans ce tems-là, sur la nature de Dieu, & sur l'origine du mal, qu'il cherchoit avec de grandes agitations. Par quelle rencontre il acheva de se désabuser de l'Astrologie judiciaire. Ce que fit en lui la lecture de quelques livres des Platoniciens. Par où il se défit peu à peu de toutes ses fausses imaginations; & de quelle maniere il parvint enfin à connoitre ce que c'est que Dieu, quoiqu'il fût encore dans l'erreur sur le sujet de Jesus-Christ. Difference des sentimens que l'on prend dans lecture des Philosophes, & de ceux que l'Ecriture inspire.



LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE VII.

CHAPITRE I.

Fausses idées qu'il avoit de la nature de Dieu. Il fait de grands efforts pour s'en défaire, mais inutilement. Ce qui les entretenoit en lui.

1. DAns le tems dont je parle, j'etois deja hors de cette premiere jeunesse, que j'avois soüiliée de tant de crimes & d'abominations ; & j'entrois dans un âge plus meur, mais où il m'étoit encore plus honteux de demeurer rempli de mes vaines imaginations. Car je ne pouvois encore concevoir de substance d'un autre genre, que celles qui frapent les yeux. J'étois pourtant fort éloigné de croire, mon Dieu, que vous eussiez un corps comme les nôtres ; & dés le moment que j'avois commencé de recevoir quelque teinture de verité, j'avois toûjours rejetté cette imagination ; & c'étoit une grande joye pour moi, de voir qu'il n'y avoit rien de plus contraire à la Foi de l'Eglise Catholique, vôtre Epouse, & nôtre Mere spirituelle. Mais je ne voiois point quelle autre idée je devois donc me former de vous ; &cela me faisoit faire de grands efforts, pour tâcher d'arriver à celle qu'il en faut avoir : comme si les pensées d'un homme, & d'un homme tel que j'étois, eussent été capables d'atteindre jusqu'à vous, qui étes non seulement le

Dieu souverain, mais le seul veritable Dieu a,

Cependant, je croyois au moins, d'une créance ferme & inebranlable, que vôtre nature étoit incable d'alteration & de changement. Car encore que je ne pusse dire par où ni comment; je voïois pourtant tres-clairement, que ce qui est alterable vaut moins que ce qui est inalterable ; & que ce qui est incapable de corruption & de chãgement doit être mis sãs hesiter au dessus de tout ce qui en est capable.

Mon cœur, armé de cette verité, sur quoi je ne pouvois être en doute, s'eforçoit de combattre tous les vains phantômes dont j'étois rempli, & d'êcarter avec cela seul, de devant les yeux de mon esprit, cette foule d'imaginations grossieres & charnelles, qui se presentoient sans cesse à moi. Mais avec tous mes efforts, à peine pouvois - je m'en defaire pour quelques momens. Elle revenoit aussitôt, tout aussi épaisse que jamais, & m'aveugloit de telle sorte, qu'encore que ce ne fût point sous la forme d'un corps comme les nôtres que je me representasse cette nature que je suposois inalterable, immuable & incorruptible, & que je mettois par cette raison au dessus de tout ce qui est capable d'alteration, de corruption & de changement; je ne pouvois la concevoir que comme quelque chose de corporel, qui rẽplissoit quelque espace, & qui penetrant toutes les parties de l'univers s'étendoit encore infiniment au de là. Car tout ce qui n'avoit pas cette sorte de grandeur & d'étenduë, qu'ont les choses qui remplissent quelque espace, me paroissoit n'étre rien, je dis rien du tout ; & par consequent encore plus rien, pour ainsi dire, qu'un espace dont on ôteroit toute sorte de corps & de matiere, soit terrestre ou liquide; aërienne ou celeste, en sorte qu'il ne demeurât plus qu'un vuide, qui seroit comme un néant de quelque étenduë.

a Contre les Manichéens, qui établissoient un bon & un mauvais Dieu.

2. Ce qui entretenoit en moi cette fausse imagination, c'est que mon œil interieur étoit tellement offusqué, & mes idées tellement dépendantes des images que les choses qui touchent nos sens avoient fait passer en moi, que je ne voiois rien au delà, & que je ne me voyois pas moi même.[a] Mais quelque grand que fût mon aveuglement sur tout cela, il se seroit dissipé bien aisément, si j'avois pris garde, que ce qu'il y avoit en moi de capable de former ces images mêmes qui m'offusquoient, n'étoit ni de la nature de ce qu'elles representent, ni de la leur; & que c'étoit pourtant quelque chose, & quelque chose de grand, puisqu'il avoit la vertu de les former; & cela seul m'auroit fait voir clairement, qu'il y a donc quelque chose de tres-réel, qui n'est ni une masse contenuë dans quelque espace, ni une espace contenant capable de contenir quelque chose.

Par où chacun peut apercevoir son esprit, & en connoître la nature.

Cette incapacité de rien concevoir que de corporel faisoit donc aussi, ô mon Dieu, qui êtes la vie de ma vie, que je ne vous concevois vous-même que comme quelque chose d'infiniment étendu; & qui penetrant toute la masse du monde, passoit encore audelà de tous côtez; en sorte qu'au lieu que la terre, le ciel, & toutes les autres choses que je suposois que vôtre substance penetroit avoient leurs bornes, & se terminoient à un certain point de cette même substance; rien ne la bornoit d'aucun côté.

Comment ceux qui ne sçavent pas s'elever au dessus des impressions des sens sont sujets à se representer la nature de Dieu.

Je croiois donc, que comme la masse de cet air grossier, dont la terre est environnée, n'empêche point le passage de la lumiere du Soleil, & qu'elle le penetre & le remplit tout entier sans le rompre, & sans en écarter les parties; de même, vous penetriez non seulement les corps de l'Univers les moins grossiers, comme le ciel, l'air & l'eau, mais la terre même, jusques dans ses plus petites parties; & que c'étoit en embrassant & en pe-

a Car c'est ne se pas voir soi-même, que de ne pas voir son esprit.

netrant ainſi inviſiblement toute la maſſe de vos créatures, que vous êtiez préſent à tout, & que vous gouverniez toutes choſes, Voila quelles étoient mes penſées & mes conjectures ſur ce ſujet; & tout cela ne venoit que de ce que je n'êtois pas capable de concevoir autre choſe que des corps.

Il n'y avoit rien de plus faux que cette imagination; puiſque ſi cela étoit ainſi. il y auroit plus de vôtre ſubſtance dans une plus grande partie de la terre,& moins dans une plus petite; & ſelon cette maniere de vous concevoir preſent à tout,le corps d'un élephant,aiant bien plus de volume que celui d'un moineau,& rempliſſant un bien plus grand eſpace, contiendroit par conſequent une bien plus grande partie de vôtre ſubſtance;& ainſi elle ſeroit partagée par morceaux,dans les diverſes parties de l'Univers, qui en contiendroient les unes plus, & les autres moins,à proportion de leur volume.Or il s'en faut bien que cela ſoit,mais vôtre lumiere n'avoit pas encore diſſipé les tenebres de mon cœur.

CHAPITRE II.

Argument ſans replique,par où Nebride confondoit les Manichéens.

1. LE ſeul argument par où Nebride combattoit les Manichéens,dés le tems que nous étions à Carthage, & dont j'avois été fort touché,auſſibien que tous ceux qui l'avoient entendu comme moi, auroit dû me ſuffire pour me tirer des filets de ces malheureux ſeducteurs, qui ſont les premiers trompez, & qui étant les plus grands parleurs de tous les hommes, ne laiſſent pas d'être plus muets que les poiſſons, puiſque vôtre parole n'eſt point dans leur bouche.Nebride leur demandoit donc, ce qui ſeroit arrivé, ſi vous n'aviez pas voulu entrer en guerre avec leur prétenduë race de tenebres, qui vous eſt opoſée, ſelon eux, comme quelque choſe qui feroit en mal ce que vous êtes

S. Auguſtin les bat par ce même argument dans ſon

en bien; & quel mal elle auroit pû vous faire? Si l'on prétend qu'elle vous en auroit fait : dés-là on ſupoſe que vous n'êtes ni inviolable ni incorruptible. Si au contraire on convient qu'elle ne vous auroit pu nuire, on ne ſçauroit plus dire pourquoi vous ſeriez entré avec elle dans une guerre, qui n'auroit abouti qu'à mettre au pouvoir de cette puiſſance ennemie, & confondre avec certaines natures que vous n'auriez point créées, une production de vôtre ſubſtance, ou plûtôt une partie de vous-même, qu'elles auroient tellement corrompuë & changée de bien en mal; que d'heureuſe qu'elle étoit, elles l'auroient renduë malheureuſe; en ſorte qu'elle auroit eu beſoin de ſecours pour ſortir de leurs mains, & pour être purifiée de ſes ſoüllûres. Car ils prétendent que l'ame de l'homme eſt cette partie de vôtre ſubſtance, qui eſt tombée au pouvoir de la race de tenebres ; & que c'eſt ce qui a fait qu'il a fallu que vôtre Parole éternelle, qui étoit demeurée libre & pure, quoique corruptible, puiſqu'elle eſt ſelon eux de la même ſubſtance que cette portion corrompuë, vînt la tirer de l'eſclavage, & la purger de l'impureté où elle étoit tombée.

livre Des mœurs des Manichéens, ch. 12. & en beaucoup d'autres endroits de ſes ouvrages.

Comment les Manichéens concevoient la corruption de la nature de l'homme.

Ils ne ſçauroient donc jamais ſe demêler de cet argument. Car s'ils diſent que vôtre ſubſtance, de quelque maniere qu'on la conçoive, eſt quelque choſe d'incorruptible ; dés-là ils condamnent eux-mêmes de fauſſeté la ſupoſition deteſtable de cette prétenduë guerre, & du tort qu'ils veulent qu'elle ait fait à une partie de vôtre ſubſtance. Si au contraire ils diſent que vous êtes quelque choſe de corruptible ; ils ſe font leur procés à eux-mêmes par un tel blaſphême. Ainſi, ce ſeul argument étoit plus que ſuffiſant, pour me faire rejetter tout ce qu'ils m'avoient fait avaler, & qui me tenoit dans de ſi grandes angoiſſes, puiſqu'ils ne ſçauroient y repondre, qu'en ſe jettant dans des impietez qui ſont horreur ; & qui rendent coupables d'un énorme

facrilege,& la langue & le cœur de quiconque eſt capable de les avancer & de les penſer.

CHAPITRE III.

Il ne peut encore comprendre d'où vient le mal, ni entrer dans ce que la doctrine de l'Egliſe nous en aprend, quoiqu'il fût déja convaincu de l'impieté de celle des Manichéens ſur ce ſujet.

4. CEpendant, quoique je crûſſe fermement que nôtre Seigneur & nôtre Dieu, qui eſt le ſeul Dieu veritable,& le createur non ſeulement de nos ames, mais de nos corps, [a] & de tout ce qui exiſte, ne pouvoit être capable d'aucune ſorte de corruption, d'alteration ni de changement; j'en étois encore à chercher,d'où pouvoit venir le mal.Mais quoique je n'en viſſe pas bien la cauſe, je voyois au moins tres-clairement, qu'il falloit la chercher d'une maniere,qui ne me fît rien admettre d'où l'on pût conclurre, que vous fuſſiez ſujet au changement.&qu'autrement je deviendrois méchant, en cherchant ce qui nous rend tels.Ainſi,je n'étois plus en danger que cette recherche de l'origine du mal me conduisît à rien qui fût indigne de vous étant deſormais convaincu de la fauſſeté de ce que diſent ſur ce ſujet ces malheureux ſéducteurs,que je deteſtois de tout mon cœur, & que cette recherche de l'origine du mal n'avoit fait que rendre aſſez mechans & aſſez impies, pour aimer mieux ſoûtenir que le mal avoit eu priſe ſur vôtre nature, que d'avoüer que la leur en fît.

Juſqu'où alloit l'impieté des Manichéens.

5. J'entendois dire que le libre arbitre étoit la cauſe du mal que nous faiſions, & vôtre juſtice celle du mal que nous avions à ſoufrir, & je m'eforçois de le comprendre : mais je n'en pouvois venir à bout ; & quoique mon eſprit pût faire, pour per-

a Il apuye ſur cela à cauſe des Manichéens, qui vouloient que toute chair fût l'ouvrage de leurs *puiſſances des tenebres*,comme on a vû dans l'Avertiſſement.

cer le nuage qui l'offusquoit, il en demeuroit toûjours envelopé.

Je sentois que j'avois une volonté ; c'est de quoi je n'étois pas moins assuré que de ma propre existence ; & cela me faisoit un peu entrevoir la lumiere. Car je voyois à n'en pouvoir douter, que quand je voulois ou ne voulois pas quelque chose, c'étoit moi-même qui le voulois ou qui ne le voulois pas ; & cela commençoit à me donner quelque soupçon, qu'il ne falloit point chercher ailleurs qu'en moi-même la cause de mon peché.

Par où il est clair que le mal que nous faisons ne vient que de nous-mêmes.

Quant à ce que je ne faisois qu'à regret, & comme malgré moi, je trouvois qu'à proprement parler, je le souffrois plûtôt que je ne le faisois; & il me paroissoit que ce n'étoit pas tant un peché, qu'une punition; & dés que je venois à penser que vous étes juste, je ne pouvois douter que je ne l'eusse meritée. a Mais, me disois-je en même tems : Qui est-ce qui m'a fait ? n'est-ce pas mon Dieu, qui non seulement est bon, mais qui est la bonté par essence? D'où me vient donc cette mauvaise volonté, qui me détournant du bien, & me portant au peché, m'attire les justes peines que je souffre? Qu'est-ce qui peut avoir mis cela en moi? qui a planté dans mon cœur cette racine d'amertume & d'iniquité ; s'il est vrai que toutes les parties dont je suis composé, soient l'ouvrage de mon Dieu, qui est la douceur & la rectitude même ? Si c'est le diable qui en est l'auteur, qui est-ce qui a fait le diable ce qu'il est ? Sa mauvaise volonté dira-t-on. Mais d'où lui est-elle venuë à lui-même, puisque Dieu en créant les Anges, n'avoit rien mis en eux qui ne fût bon ?

Toutes ces pensées me faisoient perdre haleine, & me replongeoient dans mes tenebres ordinaires;

a Par ce principe qui ne peut être contesté, les maux qu'on voit soufrir aux enfans, qui n'ont point encore l'usage de la raison, sont une preuve évidente du peché originel.

quoiqu'elles ne me fiſſent pas retomber juſques dans cet abîme d'erreur, qu'on peut regarder
Pſ. 6. 6. cõme un Enfer, où bien loin de chanter vos loüanges, on ne fait que blaſphemer vôtre ſaint Nom, & porter l'impieté juſqu'à aimer mieux ſoûtenir que le mal vous domine, que d'avoüer que l'homme eſt veritablement coupable de celui qu'il fait.

CHAPITRE IV.

Il commence d'aprocher de la verité ſur la nature de Dieu, & de voir ce qu'il falloit poſer pour principe, quand on vouloit examiner d'où vient le mal.

6. JE m'efforçois de penetrer tout ce qui me faiſoit encore de la peine ; & j'aurois voulu que tout cela ſe fût dévelopé devant moi, avec la même clarté avec laquelle je voiois deja, que ce qui eſt incorruptible vaut mieux que ce qui eſt corruptible ; d'où je concluois, que quoique vous puſſiez être, vous êtiez quelque choſe d'incorruptible; puiſqu'on ne ſçauroit rien concevoir de meilleur que vous, qui êtes le ſouverain bien. Car s'il eſt vrai, comme j'en étois déja convaincu, que ce qui eſt incorruptible vaut mieux que ce qui eſt corruptible ; il s'enſuit que ſi vous n'étiez pas incorruptible, on pourroit concevoir quelque choſe de meilleur que vous.

Par où il eſt clair que la ſubſtance de Dieu eſt incorruptible.

C'étoit donc dans la lumiere où je voyois deja, que *ce qui eſt incorruptible vaut mieux que ce qui eſt corruptible*, que je devois vous chercher; & ce n'étoit qu'en ſupoſant cette verité fondamentale, que je devois tâcher de découvrir, d'où pouvoit venir ce qu'on apelle mal ou *corruption*, & qui n'a point de priſe ſur vôtre ſubſtance. Car la corruption ne peut rien ſur le Seigneur nôtre Dieu, parce qu'étant Dieu, il n'y peut être ſujet, ni par *ſa volonté*, ni par aucune ſorte de *neceſſité* ou de *violence*, ni par aucun *cas fortuit*. Il n'y peut être ſujet par *ſa*

volonté, puiſque la corruption n'eſt point un bien, & qu'il eſt ſi peu poſſible qu'il veüille pour lui-même autre choſe que le bien, qu'il n'en peut même vouloir d'autre que lui-même, parce qu'il eſt le ſeul veritable bien. Il ne peut non plus y être ſujet par aucune ſorte de neceſſité ou de violence, puiſqu'il ne peut être forcé à rien; & que ſi la corruption pouvoit quelque choſe ſur lui contre ſon gré, il faudroit que ſa puiſſance eût moins de force pour s'en défendre, que ſa volonté pour ne s'y pas laiſſer aller; & par conſequent qu'il en eût moins que lui-même, puiſque ſa puiſſance & ſa volonté ne ſont autre choſe que lui-même. Enfin il ne peut être ſujet à la corruption par aucun cas fortuit; car qu'y a-t-il de fortuit & d'imprevû pour vous, ô mon Dieu, qui connoiſſez tellement toutes choſes, que nulle choſe n'exiſte, que parce que vous voiez qu'elle exiſte? Mais pourquoi toutes ces raiſons pour prouver que Dieu eſt incorruptible; puiſque s'il ne l'étoit pas, il ne ſeroit pas Dieu.

CHAPITRE V.

Comment il raiſonnoit quand il vouloit chercher la cauſe du mal; & ce qui l'empêchoit de voir la verité ſur ce ſujet

7. JE cherchois donc d'où pouvoit venir le mal; mais je le cherchois mal; & je ne voyois pas qu'il y avoit beaucoup dans la maniere même dont je le cherchois; car voici comment je m'y prenois.

Je me repreſentois toutes les creatures ſoit celles à quoi nos yeux peuvent atteindre, comme la terre, la mer, l'air, les aſtres, les arbres, les animaux; ſoit celles que nous ne voyons point, comme le firmament, les Anges & toutes les natures ſpirituelles, que mon imagination me peignoit toûjours comme autant d'êtres corporels, aſſignant à chacun ſon

espace De tout cela je composois comme une grande masse, où je faisois entrer toutes les diverses substances que vous avez créées; c'est-à-dire, & celles qui sont veritablement des corps, & celles qui ne sont que de purs esprits, mais que je ne pouvois me representer que comme des corps. Je donnois à cette masse la grandeur qu'il me plaisoit, ne pouvant lui assigner au juste son veritable volume; mais enfin je la suposois bornée de tous côtez.

Combien y a-t-il de Chrétiens qui se figurent l'immensité de Dieu de cette forte?

Pour vous, Seigneur, je vous concevois comme une substance infinie, qui envelopant & penetrant toute cette masse, s'étendoit encore au-delà de toutes parts à l'infini: comme qui se representeroit une mer, infinie de tous côtez; & au milieu de cette mer une éponge, d'une prodigieuse grosseur, mais pourtant finie, que cette mer penetreroit & embrasseroit toute entiere. C'est ainsi que je concevois que vôtre substance infinie remplissoit la masse finie, que compose l'assemblage de toutes vos créatures.

Cela suposé, je disois, Voila donc ce que c'est que Dieu, & les créatures. L'excellence de son être surpasse infiniment tout ce qu'on en peut trouver dans ce qu'il a créé: mais comme il est bon, il n'a rien créé que de bon. D'ailleurs, il embrasse & penetre toutes choses: où peut donc être le mal? & par où a-t-il pû trouver entrée dans cette masse? De quel racine, ou de quelle semence a-t-il pû sortir?

Dira-t-on qu'il n'y a point de mal? Nous le craignons neanmoins, & nous sommes en garde pour nous en défendre; & quand nous aurions tort de le craindre, toûjours seroit-ce un mal que cette crainte: & un mal même d'autant plus grand, qu'elle nous tourmenteroit sans sujet. D'où vient donc le mal, encore une fois, s'il est vrai que Dieu ait fait toutes choses? car étant bon

comme il eſt, il n'a pû rien faire que de bon. Il eſt quelque choſe de bien meilleur que ce qu'il a fait, puiſqu'il eſt le ſouverain bien : mais ces ſubſtances, quoi qu'inferieures à la ſienne, ne laiſſent pas d'être des biens. Ainſi tout eſt bon, Créateur & creatures : d'où vint donc le mal ?

N'eſt ce point que la maniere dont Dieu a fait toutes choſes étoit quelque choſe de mauvais ; qu'encore qu'il l'ait miſe en ordre, & qu'il lui ait donné une forme qu'elle n'avoit pas, il lui a laiſſé quelque choſe de ſa premiere nature, qu'il ne lui a pas plû de changer en bien ? Mais pourquoi auroit-il laiſſé ſubſiſter ce reſte de mal ? N'eſt-il pas tout puiſſant, & ne pouvoit-il pas par conſequent rectifier toute cette matiere, de telle ſorte, qu'il ne reſtât plus rien en elle de mauvais ? Pourquoi même en auroit-il fait quelque choſe, puiſqu'elle étoit mauvaiſe ? & pourquoi ne l'a-t-il pas plûtôt anéantie, par un effet de ſa toute-puiſſance ? car pouvoit-elle ſubſiſter contre ſa volonté ? Que ſi l'on dit qu'elle eſt éternelle ; d'où vient qu'aprés l'avoir laiſſée ſi long tems telle qu'elle étoit, il s'eſt enfin aviſé d'en faire quelque choſe ? & s'il lui a pris tout d'un coup envie d'agir, que n'employoit-il plûtôt ſa toute-puiſſance à detruire cette mauvaiſe matiere ; afin qu'il n'y eût plus que le bien ſouverain & infini, qui n'eſt autre que lui-même ? Que ſi l'on dit qu'il n'eût pas été bien, qu'étant bon comme il eſt, il eût manqué de produire quelque choſe de bon, il n'avoit qu'à détruire cette mauvaiſe matiere, & en reproduire une bonne, dont il eût fait toutes choſes. Car il ne ſeroit pas tout-puiſſant, s'il n'avoit pu rien produire de bon, ſans le ſecours de cette matiere, qu'on ſupoſe qu'il n'avoit point produite.

Voila ce que je roulois miſerablement dans mon eſprit, rongé de ſoins, & ſaiſi de toute la terreur que la penſée de la mort peut imprimer, quand on

Combien la mort

doit paroître terrible à ceux qui n'ont pas encore trouvé la verité.

en eſt encore à chercher la verité. Mais quelque loin que j'en fuſſe, ſur une infinité de choſes, j'avois au moins cela de bon, que mon cœur ſe tenoit fortement attaché à la Foi de l'Egliſe Catholique, ſur vôtre Fils J. C. nôtre Seigneur & nôtre Sauveur. Ce que j'en penſois étoit pourtant encore informe, & contraire en bien des choſes aux regles de la ſaine doctrine. Mais enfin, je ne me départois point de ce que j'en ſçavois; & je m'y établiſſois même tous les jours de plus en plus.

CHAPITRE VI.

Par où il ſe deſabuſa de l'Aſtrologie judiciaire. Belle hiſtoire, & bien capable de faire voir quel fondement l'on peut faire ſur les prédictions des Aſtrologues.

8. J'Avois même déja rejetté tout le fatras des vaines prédictions des Aſtrologues, où il n'y a pas moins d'impieté que de tromperie,[a] & c'eſt encore un nouveau ſujet que j'ai de celebrer vôtre miſericorde, & de pouſſer du fonds de mon cœur des Cantiques à ſa loüange; puiſque c'eſt vous qui m'en avez retiré. Car qui peut nous retirer de la mort de l'erreur, ſinon la vie qui ne peut mourir, & la ſageſſe primitive, qui au lieu que nos ames ont beſoin d'en être éclairées, n'a beſoin d'aucune lumiere étrangere, & qui veillant à la conduite de l'Univers, étend ſes ſoins juſqu'aux feüilles que le vent emporte?

Par où nous pouvons ſortir de l'erreur,

J'avois reſiſté à toutes les raiſons du ſage vieillard Vindicien, & à celles de Nebride, qui pour être plus jeûne, ne laiſſoit pas d'avoir merveilleuſement de l'eſprit. Le premier parloit plus afirmativement, & décidoit tout net, qu'il n'y avoit nul moyen de prédire l'avenir,[a] qu'on ne rencontroit ſur cela que par hazard, & ſans ſçavoir ce que l'on diſoit, mais que d'un grand nombre de choſes predites à l'aventure, il étoit difficile qu'il

Liv. 4. chap. 3.

a Voyez le commencement du chap. 3. du livre 4.

n'en

n'en arrivât quelqu'une. Et quoique Nebride ne parlât sur cela, que comme un homme qui doute & qui cherche ; il me disoit tres-souvent la même chose.

Ce fut donc par le moyen d'un autre de mes amis, apellé Firmin, que vous me détrompâtes enfin sur ce sujet. C'étoit un homme qui avoit été bien élevé, assez instruit dans l'éloquence, mais qui avoit peu de connoissance de l'Astrologie. Cependant il n'en étoit pas moins apliqué à ces vaines curiositez, & il ne faisoit autre chose que consulter les tireurs d'horoscope ; quoiqu'il eût apris de son pere la chose du monde la plus propre à désabuser de cet Art : mais il ne voyoit pas combien elle étoit décisive sur ce sujet.

Par où S. Augustin acheva de se desabuser de l'Astrologie.

Il vint donc me trouver un jour, comme un de ses meilleurs amis, pour me consulter sur quelque chose, qui lui donnoit de grandes esperances pour sa fortune ; & me demander ce qu'il me paroissoit qu'on en devoit croire par son horoscope. Je lui dis ce qui me vint dans l'esprit: mais comme peu s'en falloit que je ne fusse déja sur tout cela de l'avis de Nebride, je ne pûs m'empêcher d'ajoûter que j'étois presque convaincu, qu'il n'y avoit rien de plus vain & de plus ridicule, que ces sortes de prédictions.

Ce fut sur cela qu'il me conta, que son pere avoit été autrefois fort apliqué à l'étude de l'Astrologie, & qu'il avoit un ami qui n'en étoit pas moins entêté: qu'ils y travailloient tous les jours ensemble, & que l'ardeur qu'ils avoient l'un & l'autre pour ces sortes de prédictions, augmentoit tous les jours par-là de plus en plus. Ils alloient jusqu'à observer le point de la naissance des bêtes qui naissoient chez eux, & à marquer quelle étoit dans ce moment la position des astres ; pour s'assurer par tout ce grand nombre d'experiences, de ce qu'il pouvoit y avoir de certain dans cet Art.

Belle histoire bien propre à faire voir quel fondement on peut faire sur l'Astrologie.

Il se rencontra, que dans le tems que la mere de Firmin étoit grosse de lui, cet ami de son pere avoit une esclave qui l'étoit aussi ; ce qui n'avoit garde d'échaper à un homme qui alloit jusqu'à prendre garde quand ses chiennes étoient pleines, & à observer le moment qu'elles feroient leurs petits. Chacun étant donc apliqué de son côté à observer, l'un le moment que sa femme acoucheroit, & l'autre celui où son esclave en feroit autant, il arriva que toutes deux acoucherent précisément dans le même instant ; en sorte que la figure que chacun dressoit de son côté, l'un pour son fils, & l'autre pour celui de son esclave, se trouva précisément la même. Car ils avoient eu soin de s'entre-avertir, au moment que chacune de ces deux femmes entra en travail d'enfant, & de tenir des gens tout prêts, pour s'envoyer dire l'un à l'autre des nouvelles de la naissance de ce que l'une & l'autre mettroient au monde, & comme chacun d'eux étoit fort bien obéi dans sa maison, cela ne leur fut pas dificile. Ceux donc qui partirent pour cela, de chez l'un & de chez l'autre, se rencontrerent si juste à la moitié du chemin, qu'il n'étoit pas possible que la position des astres n'eût été précisément la même au point de la naissance de ces deux enfans. Cependant, comme Firmin étoit né d'une famille considerable dans son païs, il marchoit dans un chemin semé de fleurs ; & avançoit de jour en jour en biens & en consideration ; au lieu que cet autre, pour être né sous le même aspect, n'en avoit pas une meilleure fortune, n'en étoit pas moins esclave, à ce que me disoit ce même Firmin, qui connoissoit parfaitement sa personne & son état.

9. Cette histoire, que je ne pouvois m'empêcher de croire, sur la foi d'un aussi honnête homme que celui qui me la disoit, acheva de dissiper tout ce qui m'empêchoit encore de me rendre à ce qu'on

m'avoit dit contre l'Astrologie ; je commençai à tâcher de retirer Firmin lui-même de ces vaines curiositez. Je lui representai, que pour lui pouvoir parler juste, aprés avoir examiné son horoscope, il auroit fallu que j'y eusse vû, qu'il étoit né de personnes de consideration, & d'une des premieres familles de leur ville ; qu'outre les avantages de la naissance, il avoit encore eu celui d'être bien élevé & d'être instruit dans les belles Lettres. Et que si cet esclave, qui étoit né sous le même aspect m'avoit consulté sur son horoscope ; il eût fallu aussi, pour lui pouvoir parler juste, que j'eusse vû dans cet horoscope, commun à tous les deux, la basse naissance de celui-ci, sa condition servile, & toutes les autres choses, qui rendoient sa fortune si differente de celle de Firmin.

Or, lui disois-je, par où aurois-je pû voir des choses si differentes, dans une même nativité? Cependant, il auroit fallu les y voir pour répondre juste à l'un & à l'autre ; & si j'avois dit la même chose aux deux, je me serois trompé dans l'un ou dans l'autre. D'où je tirois cette consequence infaillible, que quand un tireur d'horoscope rencontre, c'est par hazard, & non pas par science; & que quand il ne rencontre pas, il ne s'en faut pas tant prendre à son ignorance, qu'à l'incertitude de tout ce qui n'a pour fondement que le hazard.

10. Ce que j'avois apris de Firmin m'ayant donc mis sur les voyes, je m'apliquai à voir par où je pourrois le mieux tourner en ridicule, ceux qui font métier de débiter de telles illusions : car je ne cherchois plus qu'à les pousser; & je craignois qu'ils ne se tirassent d'affaire sur cette histoire, en disant que j'avois été trompé par Firmin, ou qu'il l'avoit été par son pere. Je pris donc garde, que par les regles de l'horoscope, on doit prédire les mêmes choses à deux jumeaux, dont la naissance se suit d'ordinaire de si prés, que quand le peu de

tems qu'il y a de celle de l'un à celle de l'autre pourroit faire quelque difference, elle est si peu sensible, que l'observation de l'Astrologue ne va point jusques-là, non plus que les tables sur quoi il est obligé de travailler, & de fonder ses prédictions. Ainsi les tables d'un Astrologue qui auroit voulu faire l'horoscope d'Esaü & de Jacob, ne pouvant lui presenter que la même position pour tous les deux; ou il se seroit trompé, en prédisant les mêmes choses à l'un & à l'autre, puisque leurs avantures ont été si differentes; ou s'il avoit prédit à chacun ce qui lui est arrivé, il auroit parlé au hazard, & non pas par science; puisqu'à suivre les regles, on ne peut dire que les mêmes choses, sur les mêmes aparences.

Gen. 25. 25.

La sagesse de Dieu preside à tout, & fait tout entrer dans son ordre. Il n'apartient pas à l'homme de demander raison de la conduite de Dieu.

Cependant par des mouvemens cachez, qui sont l'effet de cette Justice & de cette Sagesse admirable, avec laquelle vous gouvernez toutes choses, & qui ne sont connus ni des devins, ni de ceux qui les consultent, il arrive que chacun reçoit la réponse que meritent les dispositions secretes de son cœur, & que vous avez reglée dans la profondeur impenetrable de vos Jugemens toûjours justes. Et que l'homme se garde bien de vous en demander raison, & de vous dire, pourquoi cela? qu'il s'en garde bien, encore une fois; & qu'il se souvienne qu'il est homme.

CHAPITRE VII.

Quels efforts il faisoit, pour penetrer d'où pouvoit venir le mal. Ce qui l'avoit mis hors d'état de le comprendre.

11. VOus m'aviez donc déja tiré de cette erreur, ô mon Dieu; mais j'en étois toûjours à chercher d'où pouvoit venir le mal; & c'étoit un labirinthe, où je ne pouvois trouver d'issuë. Cependant vous ne permettiez pas que l'agitation de toutes les differentes pensées qui me ve-

noient sur ce sujet ; me fit entrer dans le moindre doute sur vôtre existence ; ni qu'elle ébranlât tant soit peu la ferme créance où j'étois, que vôtre substance est immuable & inalterable ; que vous avez soin des hommes, & que vous les jugez selon leurs œuvres ; & enfin que c'est en Jesus-Christ, vôtre Fils & nôtre Sauveur, & dans ces saintes Ecritures, pour lesquelles l'autorité de vôtre sainte Eglise Catolique nous imprime tant de respect, que vous voulez que l'on cherche la voie qui conduit à la vie bienheureuse, à quoi la mort nous sert de passage.

Où l'on doit chercher la voye du salut.

Ce n'étoit donc qu'en suposant ces veritez, comme un fondement inébranlable que je cherchois d'où pouvoit venir le mal : mais dans cette recherche, combien d'agitations, combien de douleurs & de tranchées ? car mon cœur étoit, pour ainsi dire, dans le travail de l'enfantement ; combien de gemissemens & de soupirs ! Ils arrivoient jusques à vous, Seigneur, sans que j'en sçusse rien ; & les angoisses secretes de mon cœur, étoient comme autant de cris éclatans, qui montoient jusqu'au Trône de vôtre misericorde, quoique tout cela se passât dans un profond silence. Car il n'y avoit que vous seul qui sçussiez ce que je souffrois ; & ce que ma bouche en faisoit passer jusqu'aux oreilles de mes plus intimes amis, n'en étoit que la moindre partie. Il s'en falloit bien qu'ils ne vissent toutes les tempêtes dont mon ame étoit agitée ; & les jours n'auroient pas été assez longs pour les leur faire connoître, quand je ne leur aurois parlé d'autre chose. Mais enfin rien de tout cela ne vous étoit caché : vous entendiez tous les rugissemens de mon cœur, pour user des termes d'un de vos Prophetes, & tous mes desirs vous étoient connus : mais la lumiere qui devoit éclairer mes yeux ne me paroissoit point encore : car c'est au dedans de nous qu'elle luit ; & j'étois tout entier dans les choses du dehors.

Ceux qui cherchent sincerement la verité ont sujet d'esperer que Dieu les assistera.

Ps. 37. 9.

Ce qui nous empéche de voir la lumiere interieure.

Elle n'eſt rien de tout ce qui eſt contenu dans quelque eſpace ; & mes penſées ne pouvoient s'élever au deſſus des choſes de cette nature. Auſſi n'y en avoit-il aucune, où je puſſe me repoſer & trouver mon compte ; en ſorte que je puſſe dire : „ Me voici bien, il ne m'en faut pas davantage. Cependant elles me tenoient dans leurs liens, & ne me permettoient pas de m'en dégager, pour aller où j'aurois été veritablement bien. Car comme j'étois d'une nature bien plus excellente, que toutes ces ſortes de choſes, quoi qu'inferieure à la vôtre, je ne pouvois être veritablement heureux ; ni joüir de cette joye ſolide dont vous êtes la ſource, qu'en me tenant ſoûmis à vous, comme vous m'aviez ſoûmis toutes les natures qui ſont moins nobles que la mienne. C'étoit-là le juſte temperament que je devois garder, & comme la moyenne region, que vous m'aviez aſſignée ; & où je ne pouvois manquer de trouver le ſalut de mon ame, ſi je m'étois ataché à conſerver l'avantage que j'avois d'avoir été fait à vôtre image : * par là en tenant mon eſprit dans la ſoumiſſion qu'il vous devoit, je me ſerois toûjours vû au deſſus de toutes les choſes ſenſibles & corporelles.

D'où vient que nous ne trouvons de repos qu'en Dieu.

Mais pour avoir voulu m'élever contre vous avec orgueil ; pour avoir oſé marcher contre mon Seigneur la tête haute, & me faire un bouclier contre lui de la dureté & de l'inflexibilité de mon cœur, je me trouvois, pour ainſi dire, ſous les pieds de ces créatures du dernier ordre, qui ſont d'une nature ſi fort au deſſous de la mienne ; & elles m'acabloient & me ſuffoquoient de telle ſorte, qu'elles ne me permettoient pas même

Aſſerviſſement aux creatures, punition de ceux qui veulent

* Car c'eſt vouloir être Dieu ſoi-même, & ne ſe pas contenter d'être l'image de Dieu, que de ne ſe pas tenir dans ſa dépendance, & de vivre comme ſi on n'avoit point de maitre dont on dût prendre la loi.

de respirer. Dés que j'ouvrois les yeux, elles se presentoient à moi de toutes parts, & quand je pensois entrer en moi-même, je n'y trouvois que les images de ces mêmes corps dont je tâchois de me détourner. Elles se jettoient en foule dans les yeux de mon esprit ; & sembloient me vouloir dire : „ Où penses tu aller, cœur impur ? es tu digne „ de voir les choses spirituelles ?

Secoüer le joug de Dieu.

Voilà l'état où m'avoient reduit les playes, que mon orgueil avoit faites à mon ame. Car l'orgueil est la gangrene des cœurs ; & c'est par les impressions mortelles qu'il y fait, que vous punissez les orgueilleux. C'étoit donc mon orgueil qui me tenoit separé de vous : & l'enflûre en étoit si grande, qu'elle me couvroit les yeux.

Par où Dieu punit les orgueilleux.

Ps. 88. 22.

CHAPITRE VIII.

Dieu lui ouvre peu à peu les yeux de l'esprit.

12. VOus êtes Eternel & toûjours le même, Seigneur : mais vôtre colere ne demeure pourtant pas éternellement sur nous. Aussi avez-vous eu pitié de moi, quoique je ne sois que poussiere & que cendre, & comme le tems aprochoit, que vous aviez resolu de purifier mon ame de toutes les soüillures qui la défiguroient, vous ne lui donniez point de relâche, & les douleurs internes, dont vous lui faisiez sentir les pointes, ne lui permettoient pas de trouver aucune sorte de repos, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à vous atteindre par ce regard de pure intelligence, qui seul peut nous donner une connoissance certaine de ce que vous êtes. A mesure que vôtre misericorde portoit sa main invisible sur mon enflûre, elle diminuoit peu à peu ; & ces douleurs si cuisantes, que vous me faisiez sentir au dedans de moi-même, étoient comme un caustique salutaire, par où vous consumiez de jour en jour la taye que j'avois sur les yeux.

Quelle sorte de regard, peut nous faire découvrir la nature de Dieu.

CHAPITRE IX.

Il se met à lire quelques livres des Platoniciens, & il y trouve tout ce que la Foi nous aprend du Verbe de Dieu, mais pas le moindre vestige du mistere de l'Incarnation. Par où ces Philosophes si éclairez sont tombez dans les superstitions de l'Idolatrie. Ce que nous aprend le Commandement que Dieu fit autrefois à son peuple, de piller l'or des Egiptiens.

Jac. 4. 14.

13. ET d'abord, pour me faire connoître combien vous êtes oposé aux orgueilleux, & que ce n'est qu'aux humbles que vous donnez vôtre grace ; & combien grande est la misericorde que vous avez faite aux hommes, lorsque pour leur ouvrir la voye de l'humilité, vous avez voulu que vôtre Verbe se fit chair, & qu'il habitât parmi nous ; vous me fites tomber entre les mains, par le moyen d'un certain homme, enflé d'un orgueil outré, quelques ouvrages des Platoniciens, * traduits de Grec en Latin.

Fin de l'Incarnation.

Joan. 1. 14.

Joan. 1. 1.

Doctrine des Platoniciens, conforme à celle de l'Eglise sur le Verbe de Dieu.

Je les lûs & j'y trouvai toutes ces grandes veritez : Que dés le commencement étoit le Verbe : Que le Verbe étoit en Dieu ; & que le Verbe étoit Dieu : Que cela étoit en Dieu dés le commencement : Que toutes choses ont été faites par le Verbe : Que de tout ce qui a été fait, il n'y a rien qui ait été fait sans lui, qu'en lui est la vie : Que cette vie est la lumiere des hommes ; mais que les tenebres ne l'ont point comprise : Qu'encore que l'ame de l'homme rende témoignage à la lumiere, ce n'est point elle qui est la lumiere, mais le Verbe de Dieu : Que ce Verbe de Dieu, & Dieu lui-même, est la veritable lumiere, dont tous les hommes qui viennent au mon-

* Car rien ne fait mieux voir, combien Dieu est oposé aux orgueilleux, que l'aveuglement des Platoniciens ; qui pour avoir aproché de si prés, de ce que la Foi nous aprend de sa nature, n'en ont pas été plus éclairez sur la veritable pieté ; que leurs livres ne sont non plus capables d'inspirer, que ceux des autres Philosophes, comme l'on verra plus bas, c. 20.

de sont éclairez : Qu'il étoit dans le monde ; que le monde a été fait par lui, & que le monde ne l'a point connu. Car quoique cette doctrine ne soit pas en propres termes dans ces livres-là, elle y est dans le même sens, & apuyée de plusieurs sortes de preuves.

Connoissance du Mistere de l'Incarnation reservée aux Chrétiens.

Mais que ce Verbe soit venu dans sa propre maison ; que les siens n'ayent pas voulu le recevoir ; & qu'il ait donné à ceux qui l'ont reçu, qui croyent en lui, & qui invoquent son saint Nom, le pouvoir de devenir enfans de Dieu ; c'est ce que je n'y trouvai point.

14. J'y trouvai bien que ce n'est ni de la chair & du sang, ni par la volonté de l'homme, ni par la volonté de la chair, mais de Dieu, qu'est né ce Verbe Dieu comme celui dont il est né. Mais que le Verbe se soit fait chair, & qu'il ait habité parmi nous, c'est ce que je n'y trouvai point. Jean. 1. 13.

J'y trouvai bien que le Fils est dans la forme du Pere ; & qu'il n'usurpe rien quand il se dit égal à Dieu, puisque par sa nature il est une même chose avec Dieu ; & cette doctrine est exprimée dans ces Livres en plusieurs differentes manieres. Mais que ce Fils de Dieu se soit aneanti, en prenant la forme de serviteur, qu'il se soit fait semblable aux hommes, & qu'il ait paru à l'exterieur comme un homme du commun ; qu'il se soit humilié & rendu obéissant jusqu'à la mort, & à la mort de la Croix ; & qu'en recompense Dieu l'ait ressuscité d'entre les morts, qu'il lui ait donné un nom qui est au dessus de tout autre nom ; en sorte qu'au nom de JESUS tout genoüil fléchisse, au Ciel, sur la terre, & dans les enfers, & que toute langue publie que le Seigneur Jesus-Christ est dans la gloire de son Pere ; c'est ce qui ne se trouve point dans ces Livres là. Phil. 2. 7. &c.

Jesus-Christ ne se trouve nulle part que dans les Livres sacrez.

On y trouve bien que vôtre Fils unique est avant tous les tems, & au dessus de tous les tems, qu'il

Jean. 1. 6. eſt éternel & immuable comme vous, & que c'eſt de ſa plenitude que nos ames reçoivent ce qui peut les rendre heureuſes ; que c'eſt en participant à cette ſageſſe éternelle, qui habite en elle-même qu'elles ſe renouvellent, & qu'elles deviennent
Rom. 3. 8. ſages. Mais que ce Fils unique ſoit mort dans le
Rom. 1. 21. tems pour des impies ; que vous ne l'ayez point épargné, & que vous l'ayez livré à la mort pour nous tous, c'eſt ce qu'on n'y trouve point.

Matt. 11. 23. C'eſt-là ce que vous avez caché aux ſages ; mais que vous avez revelé aux humbles & aux petits ; afin qu'ils vinſſent à Jeſus-Chriſt, & que ce divin Sauveur leur faiſant part de la douceur & de l'humilité de ſon cœur, les délivrât des fardeaux qui les acablent, & des peines qui les conſument. Car il fait entrer les humbles dans les ſentiers de
Pſ. 24. 6. ſa juſtice, & il leur enſeigne ſes voyes ; & lorſqu'il nous voit dans l'humiliation & dans la douleur de l'avoir offenſé, il nous remet tous nos pechez. Mais pour ces ſages du ſiecle, qui tout enflez de l'orgueil que leur inſpire la ſublimité pretenduë de leurs connoiſſances, ne daignent pas écouter ce Maître celeſte, quand il dit à tous les
Matt. 11. 29. hommes : „ Aprenez de moi que je ſuis doux & „ humble de cœur, & vous trouverez le repos
Rom. 1. 21. „ de vos ames ; ils ont beau connoître Dieu, ils ne le glorifient point comme il le merite, & ne lui rendent point les graces qui lui ſont dûës. Ils ne font que s'égarer & ſe perdre dans la vanité de leurs penſées ; leur cœur inſenſé ſe remplit de tenebres, & à force de ſe croire ſages, ils vont juſqu'au comble de la folie.

15. Auſſi ne manquai-je pas de trouver dans ces mêmes Livres cette abomination dont parle
Rom. 1. 23. ſaint Paul, quand il dit de ces faux ſages, qu'à la place de la Majeſté du Dieu veritable & incorruptible, ils ont mis des repreſentations, non ſeulement d'hommes mortels & corruptibles, mais

Ce qui figuroit Eſaü, &

d'oiseaux même, de bêtes à quatre pieds, & de serpens. Ce sont-là ces mets d'Egipte, * qu'Esaü prefera à son droit d'aînesse. Car Esaü étoit la figure du peuple que vous aviez choisi d'abord; & les mets qui tenterent Esaü, celle de l'infame idolatrie à quoi ce peuple se laissa aller, lorsque n'ayant plus que l'Egipte dans le cœur, & ne respirant que cette terre de servitude, il en vint jusqu'à abaisser son ame, c'est à dire, vôtre image & ressemblance, devant l'image & la ressemblance d'un animal qui broute l'herbe.

les mets qui le tenterent. Exod.32. 5. Ps. 105. 10.

Je trouvai cette viande empoisonnée, dans les Livres de ces Philosophes; mais je n'en voulus point tâter: Et ce fut, ô mon Dieu, par un effet de la misericorde que vous avez faite au peuple dont je suis né, & d'où vous m'avez tiré, pour me faire venir à vous. Car si le peuple Gentil n'est plus prostitué à l'idolâtrie, comme autrefois; c'est parce qu'il vous a plû d'effacer l'oprobre de Jacob, & d'élever le cadet au dessus de l'ainé; c'est à dire; de tirer ce second peuple de cette infame prostitution, & d'en faire vôtre heritage à la place du premier.

Isai. 25. 8. Rom. 9. 13.

Je ne m'atachai qu'à piller l'Or des Egiptiens, selon le commandement que vous fites autrefois au premier peuple; c'est à dire, à profiter de ce qu'il y avoit de sagesse & de verité dans ces Livres-là. Car il s'en trouve jusques dans les ouvrages des Payens, comme S. Paul même nous l'aprend, dans ce discours qu'il fit aux Atheniens, où aprés leur avoir dit ce beau mot: „ C'est Dieu „ qui nous fait vivre, mouvoir, & subsister, il

Exod 3. 22. *Ce que Dieu vouloit faire entendre, quand il commanda au peuple Juif de piller l'or.*

* S. Augustin donne d'autant plus volontiers le nom de *Mets d'Egipte*, aux lentilles qui tenterent Esaü, que celles de ce pays-là étoient fort renommées; & que l'on aportoit jusques dans ces parties de l'Afrique, où vivoit nôtre Saint, comme il le dit lui-même, sur le Pseaume 46. Elles étoient celebres dés le tems de Virgile.
Nec pelusiaca curam aspernabere lentis. Georg. 1.

des Egiptiens. ajoûte : *comme quelques uns de vos Auteurs mêmes ont dit.* Je ne fis donc que ramasser, dans ces Act.17. 28. livres des Platoniciens, ce que j'y trouvai de cet *D'où vient toute sagesse & toute verité.* Or si precieux, qui ne peut venir que de vous, quelque part qu'il se rencontre ; & je ne m'arrêtai point à ces Idoles des Egiptiens, au culte desquelles ces faux Sages, qui ont mis le mensonge à la place de vôtre verité, en adorant les creatu- Rom.1. res au lieu du Createur, n'ont pas eu honte de faire servir vôtre Or. [a]

[a] C'est à dire, les lumieres & les connoissances dont Dieu avoit enrichi leurs ames, & leurs ames mêmes.

CHAPITRE X.

Les Livres des Platoneciens lui ayant fait comprendre, que c'étoit au dedans de lui-même qu'il falloit chercher Dieu, il parvient enfin, avec le secours de la grace à découvrir la lumiere eternelle.

16. CE que j'avois vû dans ces Livres me fit comprendre, que pour trouver ce que je cherchois, il falloit rentrer dans moi-même, & m'en trouvant capable, par le secours qu'il vous plût de me donner, je rentrai en effet jusques dans *Où il faut chercher Dieu.* la partie la plus intime de mon ame. Ce fut là, que quelque foible que fût encore mon œil interieur, je découvris la lumiere éternelle & immuable: cette lumiere qui ne ressemble en aucune maniere à la lumiere corporelle dont nos yeux sont éclairez,* quand on se la figureroit mille & mille fois plus brillante, & qu'on lui donneroit toute l'étenduë qu'il est possible d'imaginer. C'est une lumiere tout d'un autre genre; & je l'aperçûs comme quelque chose d'infiniment élevé au dessus de cet œil même interieur par où je l'apercevois ; & de tout ce qu'il y a de plus sublime dans mon in-

* Contre les Manichéens, qui se figuroient Dieu comme une lumiere corporelle.

telligence. Elle me parut au dessus de tout cela, non comme l'huile est au dessus de l'eau qu'elle surnage, ni comme le Ciel est au dessus de la terre; mais comme le Createur est au dessus de tout ce qu'il a créé : car c'est elle qui m'a fait. Elle est connuë de qui connoît la Verité:& qui la connoît, connoît l'Eternité, & c'est par la Charité qu'on la connoît. O verité éternelle [comme l'éternité même dont vous sortez.] O charité veritable [comme la verité même dont vous procedez.] O éternité, qui [étant le principe de l'un & de l'autre,] n'êtes vous-même que [verité &] charité *a* c'est vous qui êtes mon Dieu ; c'est pour vous que je soupire jour & nuit.

De quelle maniere la lumiere éternelle est au dessus de tout.

Quand j'ai commencé de vous connoître, ce n'a été que par la grace que vous m'avez faite, de m'élever au dessus de moi même, pour me faire voir que l'objet que je cherchois existoit ; mais que je n'étois pas encore tel qu'il falloit être pour le voir. Aussi l'éclat avec lequel vous brillates jusques dans le fond de mon ame ne manqua-t-il pas d'éblouïr & de repousser en quelque sorte l'œil de mon esprit, encore trop foible pour le soûtenir ; & je fus saisi d'un tremblement interieur, qui me fit fremir jusques dans le fond de l'ame ; mais qui n'empêcha pas que je ne me sentisse embrasé d'amour, pour ce que je venois d'apercevoir. Ce fut alors que je reconnus, combien j'étois loin de vous; pour avoir effacé en moi les traits de vôtre ressemblance;& il me sembloit que j'entendois vôtre voix, qui me crioit du plus haut de vôtre gloire,,, je ne suis la viande que des

Par où nous commençons de connoître Dieu.

a Par le mot de Verité, S. Augustin designe le Verbe, par celui de Charité, le saint Esprit, & par celui d'Eternité le Pere. Ce qui est enfermé entre des crochets étoit absolument necessaire, pour faire entendre sa pensée: mais ce n'est pas proprement une adition ; puisqu'il est pris de lui-même au liv. 11 de la Cité de Dieu, chap. 28. où il dit la même chose qu'ici, mais d'une maniere un peu plus demêlée.

est prés ou loin de Dieu.

„ forts & des hommes faits : croiſſez, & alors „ vous vous nourrirez de moi. Mais il n'en ſera „ pas comme des viandes dont vôtre corps ſe „ nourrit ; & au lieu qu'il les change en ſa ſubſ- „ tance, ce ſera vous qui ſerez changé en moi.

Pſ.38. 12. Je compris que tous ces doutes & ces agitations d'eſprit par où vous aviez „ deſſeché mon ame, „ comme une toile d'araignée, pour uſer des termes de vôtre Prophete, n'étoit que la juſte punition de ma dépravation & de mon peché ; & je commençai enfin à me dire à moi-même n'eſt ce donc rien que la verité ? & quoiqu'elle ne ſoit rien d'étendu, & de contenu dans aucun eſpace, ni fini ni infini, peut-on croire que ce ne ſoit rien ? Et je l'entendis elle-même, qui me crioit comme de fort loin : „ Tant s'en faut qu'on puiſſe douter ſi j'e- „ xiſte que c'eſt moi qui ſuis celui qui exiſte ; & j'entendis cette voix, de la maniere dont le cœur entend : en ſorte que j'aurois plûtôt douté de ma vie & de ma propre exiſtence, que de celle de cette verité que l'intelligence voit, & qui nous paroît par ſes ouvrages.

* Exod. 14.

Combien la verité éternelle paroît clairement à ceux dont l'ame ſçait ſe dégager des ſens.

Rom. 1. 20.

CHAPITRE XI.

Quelle difference il y a de l'exiſtence des creatures, à celle du Createur.

17. ENſuite étant venu à conſiderer les choſes qui ſont au deſſous de vous, je vis qu'elles ſont comme entre le néant & l'être ; puiſqu'on ne ſçauroit dire ni qu'elles ſont, ni qu'elles ne ſont pas. On ne ſçauroit dire qu'elles ne ſont pas, puiſque vous les avez tirées du néant : mais on ne ſçauroit auſſi dire qu'elles ſont, puiſqu'elles ne ſont pas ce que vous êtes ; & que rien n'exiſte veritablement que ce qui eſt immuable.

Pourquoi Dieu dit dans l'Ecriture qu'il eſt celui qui eſt.

Pſ.72. 28. C'eſt ce qui fait que mon unique bien eſt d'être

Sap.7. 27. uni à mon Dieu : car ſi je ne demeure en lui, je ne

sçaurois subsister en moi-même, ni durer avec moi-même. Pour lui, en même tems qu'il renouvelle toutes choses, & qu'il fait tous les changemens qui arrivent dans le monde, il demeure toûjours le même; & au lieu que je ne puis me passer de lui, il n'a nul besoin de ce qui peut y avoir de bien en moi; & c'est par-là qu'il est mon Seigneur & mon Dieu. Ps. 15. 2.

CHAPITRE XII.

Par où Dieu lui fit connoître enfin qu'il n'y a point de substance qui ne soit bonne de sa nature; & que par consequent le mal n'est point une substance.

18. Vous me fites connoître encore, que les choses mêmes qui sont sujettes à se corrompre sont bonnes; puisqu'autant qu'il est certain que si elles étoient souverainement bonnes, la corruption n'auroit point de prise sur elles, parce que ce qui est bon au souverain degré est incorruptible; autant l'est-il, que s'il n'y avoit rien de bon en elles, il n'y auroit rien à corrompre. Car la corruption est quelque chose qui nuit; or elle ne nuiroit point, si elle ne diminuoit point ce qu'il y a de bon dans les choses. Ainsi, ou il faut soûtenir que la corruption ne nuit point, ce qui est absurde & impossible, ou il faut demeurer d'accord, que tout ce qui se corrompt perd quelque degré de bonté.

Preuve demonstrative, que toute substance est bonne par sa nature.

Mais d'ailleurs, si les choses qui se corrompent perdoient absolument tout ce qu'il y a de bon en elles, dés-là elles ne seroient plus. Car si elles étoient encore, aprés avoir perdu tout ce qu'elles avoient de bon, elles seroient incorruptibles, * & par consequent meilleures qu'auparavant, puisque ce qui est incorruptible vaut mieux que ce qui se peut corrompre; & ce seroit en perdant tout ce

* Puis qu'être incorruptible, c'est ne pouvoir rien perdre de ce qu'on a.

qu'elles avoient de bon, qu'elles seroient devenuës meilleures, ce qui est la chose du monde la plus extravagante & la plus absurde : donc ce qui se corrompt ne sçauroit perdre tout ce qu'il a de bon, sans cesser d'être. Ainsi tout ce qui existe est bon, & il n'y a point de substance qui ne soit bonne; & par consequent ce mal, dont je cherchois la cause avec tant d'agitation, n'est point une substance, puisque si c'en étoit une ce seroit un bien. Car ou ce seroit une substance incorruptible, & par consequent bonne au souverain degré ; ou ce seroit une substance corruptible ; & par consequent bonne jusqu'à un certain point ; puisque rien ne se corrompt qu'en perdant quelque chose de ce qu'il avoit de bon.

Preuve demonstrative que le mal n'est point une substance.

Je compris donc, ô mon Dieu, & vous me fites voir clairement, qu'il n'y a point de substance que vous n'ayez faite; & que vous n'avez rien fait que de bon. Car encore que tout ce que vous avez fait ne soit pas du même degré de bonté, chaque chose est bonne dés-là qu'elle existe, & comme il n'y en a aucune qui ne soit bonne ; le tout qu'elles composent toutes ensemble est quelque chose de tres-bon. Aussi est-il écrit qu'aprés avoir consideré tout ce que vous aviez fait, vous trouvâtes que c'étoit quelque chose de tres-bon.

Gen 1. 31.

CHAPITRE XIII.

Que ce qu'on apelle le mal n'est que la disconvenance de certaines choses. Que les choses mêmes qui ne conviennent pas les unes aux autres sont des biens. Qu'il n'y a rien dans l'Univers qui ne paroisse bon & admirable, quand on a assez d'étendue d'esprit pour l'embrasser tout entier.

19. AInsi, ni à vôtre égard, ni à l'égard de l'Univers entier, il n'y a rien que l'on puisse apeller mal. Car comme il n'y a rien hors de vous, il ne sçauroit rien venir de nulle part, qui puisse faire irruption dans l'Univers, ni troubler

l'ordre que vous y avez établi. Et ce qui fait qu'entre les choses que l'Univers enferme, il y en a que l'on regarde comme des maux; ce n'est que la disconvenance de celles-là avec quelques autres. Mais on ne prend pas garde, que celles-là mêmes sont bonnes, & en elles-mêmes, & en ce que s'il y en a à quoi elles ne conviennent pas, il y en a d'autres à quoi elles conviennent. Enfin, celles mêmes qui ne conviennent pas les unes aux autres, conviennent à cette partie basse de l'Univers, que nous apellons la terre, & qui a son ciel venteux & nubileux, tel qu'il le lui faut. *

Par où certaines choses paroissent des maux.

J'étois donc désormais bien éloigné de penser, qu'il eût été plus à propos que ces choses-là même, où l'on aperçoit quelque sorte de disconvenance des unes aux autres ne fussent point. Car quand je n'aurois connu que celles-là, j'aurois bien pû desirer quelque chose de meilleur, mais elles m'auroient toûjours donné sujet de vous louer; puisque quand on ne s'éleveroit point au dessus de cette basse region de l'Univers, & qu'on ne feroit que considerer, d'une part, les serpens & les dragons, les abîmes, & tout ce qu'ils enferment; le feu, la grêle, la neige, la glace, les tourbillons & les tempêtes, qui ne font qu'executer vos ordres; les collines & les montagnes; les arbres fruitiers & autres; les bêtes sauvages & domestiques; les oiseaux & les reptiles; & de l'autre, les divers états des hommes, où nous voyons des Rois, des Peuples, des Princes, des Magistrats; des jeunes gens & des vierges; des vieillards & des enfans; quel sujet ne trouveroit-on point dans tout cela de vous louer, & de celebrer la grandeur de vôtre Nom?

Ps. 148.

Rien ne porte davantage à louer Dieu, que la considération de l'harmonie de l'Univers.

* Car les vents, les pluyes, la neige, &c. font du bien à la terre; & par consequent il n'y a rien en tout cela qui soit mauvais de sa nature, comme les Manichéens le prétendoient, sous pretexte que les hommes en sont quelquefois incommodez.

Mais quand je venois à penser, qu'on vous loüe encore dans le Ciel, & que vos Anges, & toutes les puissances spirituelles, qui sont l'ouvrage de vos mains, * le Soleil, la Lune, les étoiles, la lumiere, le ciel qui est au dessus de tous les autres cieux, & les eaux qui sont encore au dessus de celui-là, font retentir vos loüanges ; je n'avois pas même lieu de rien desirer de meilleur que ce que ma pensée embrassoit, parce qu'alors elle embrassoit l'Univers entier; & qu'encore que les choses d'enhaut me paroissent les meilleures, ma raison est demeurée assez saine, pour comprendre que le tout ensemble valoit mieux que ces choses là sans les autres.

Pour comprendre la beauté des ouvrages de Dieu, il faut avoir assez d'étendue d'esprit pour les embrasser tous.

* Contre les Manichéens, qui suposoient certaines natures vivantes & intelligentes, qu'ils croyoient que Dieu n'avoit point faites.

CHAPITRE XIV.

Combien de fausses idées il avoit eu successivement de la nature de Dieu. Par où Dieu l'en délivra.

20. IL y a du déreglement dans la tête de quiconque trouve à redire à quoique ce soit de ce que vous avez fait ; & il y en avoit alors beaucoup dans la mienne, puisqu'entre les parties de l'Univers, il y en a plusieurs dont j'étois choqué, quoi qu'il n'y en ait aucune qui ne soit l'ouvrage de vos mains. Mais c'est de quoi je ne convenois pas, & comme je n'étois pas assez temeraire pour condamner mon Dieu, je ne voulois pas qu'il fût Auteur de ce que je ne pouvois m'empêcher de condamner. C'est ce qui m'avoit jetté dans cette imagination de deux substances, & de deux principes contraires, dont je n'étois pourtant point content ; & qui n'étoit dans mon esprit que comme une opinion étrangere & empruntée, où je ne serois jamais tombé de moi-même.

Ce qui avoit fait tomber S. Augustin dans l'imagination d'une bonne & d'une mauvaise substance.

Au sortir de cette erreur, je m'étois jetté dans une autre ; & je m'étois fait un Dieu de je ne sçai quelle substance étenduë à l'infini, dans tous les lieux & dans tous les espaces imaginables: j'avois pris ce vain phantôme pour vous, & je l'avois mis dans mon cœur ; qui étant devenu le Temple de cette nouvelle Idole, n'étoit devant vos yeux qu'un objet d'abomination.

Comment la plûpart des hommes se representent Dieu.

On déplaît à Dieu, tant qu'on a de fausses idées de sa nature.

Enfin, par la bonté que vous eûtes d'apliquer des remedes à cette tête malade, lorsque j'y pensois le moins ; & de fermer peu à peu les yeux de mon esprit, à toutes les vaines imaginations dont je m'étois laissé prevenir, elles me donnerent quelque relâche ; & l'ardeur de ma phrenesie s'amortit comme dans une espece de sommeil; au sortir duquel je vous trouvai devant mes yeux, & vous me parûtes tel que vous êtes: c'est à dire, infini; mais d'une maniere bien differente de tout ce que je m'étois imaginé jusqu'alors; & il s'en falloit bien que cette nouvelle vûë ne fût de celles qui peuvent venir de la chair & du sang.

CHAPITRE XV.

Comment les choses sont en Dieu. Ce que c'est que la fausseté. Que tout à son tems & sa place. Qu'il n'y a des tems que depuis la creation du monde.

21. ENsuite, étant venu à considerer les autres choses, je vis que si elles sont, c'est à vous qu'elles en sont redevables: Qu'elles sont toutes en vous, quoiqu'elles n'y soient pas comme dans un espace, mais d'une autre maniere ; & comme elles peuvent être dans vôtre verité, qui est la main dont vous contenez & soûtenez toutes choses : qu'à regarder chaque chose par son existence, il n'y a rien qui ne soit vrai, & que la fausseté n'est autre chose que de croire ce qui n'est pas : Que chaque chose a non seulement son

Comment les choses sont en Dieu.

Ce que c'est que la fausseté.

lieu & ſa place, mais ſon tems, à quoi elle convient : Qu'il n'y a rien d'éternel que vous ; & enfin que c'eſt ſe tromper que de croire, que quand vous avez commencé d'agir : il s'étoit écoulé des tems infinis ; *a* puiſque les tems ne viennent & ne coulent qu'à meſure que vous agiſſez, & que c'eſt vous qui leur donnez le branle, quoique vous demeuriez toûjours immobile & immuable.

Point de tems avant la creation du monde.

a Voyez le liv. 11. chap. 10. & 20.

CHAPITRE XVI.

Qu'il n'y a rien que de bon dans la nature. Ce qui fait la difference des bons & des méchans. Ce que c'eſt enfin que le mal.

Quand les hommes ſont bleſſez de la lumiere corporelle, ils ne ſont pas de dificulté de s'en prendre à la foibleſſe de leurs yeux; mais quād ils le ſont de la verité, il eſt rare qu'ils s'en prennent à la mauvaiſe diſpoſition de leur cœur.

22. JE vis encore bien clairement & par ma propre experience, qu'il ne faut pas s'étonner, ſi le pain, qui eſt quelque choſe de ſi agreable à ceux qui ont le goût en bon état, paroît amer à ceux qui l'ont dépravé ; & ſi la même lumiere ; qui fait les délices de ceux qui ont les yeux ſains, eſt inſuportable à ceux qui les ont malades: & que puiſque les méchans ſont choquez de vôtre Juſtice même, il n'eſt pas étrange qu'ils le ſoient de ce qu'il ſe trouve dans le monde des viperes & des vers ; quoique la verité nous aprenne que ces animaux ſont vôtre ouvrage, comme tout le reſte des creatures; & qu'ils ſont quelque choſe de bon, à les regarder en eux-mêmes, & par le raport & la convenance qu'ils ont avec de certaines creatures du plus bas rang, de l'ordre deſquelles ils font partie, comme les méchans même. Car les méchans entrent dans cet ordre-là, par leur dépravation, qui les ravale d'autant plus, qu'elle les éloigne davantage de vôtre divine reſſemblance ; au lieu que les bons entrent dans celui des choſes les plus excellentes, par leur vertu, qui les éleve à proportion de ce qu'elle leur donne de conformité avec vous.

Enfin, étant venu à chercher, à la faveur de toutes ces nouvelles lumieres, ce que c'étoit donc enfin que le mal, je trouvai que ce n'est rien moins qu'une substance, & que ce n'est que la dépravation d'une ame, dont la volonté se détourne de la substance par excellence, c'est-à-dire, de vous, ô mon Dieu, pour se porter à quelqu'une de celles du dernier ordre ; & qui poussée au dehors, par l'enflûre de son orgueil,[a] abandonne & rejette son veritable bien, qui est un bien tout interieur, & dont elle ne sauroit joüir qu'autant qu'elle a soin de rentrer & de se tenir au dedans d'elle-même. [b]

Ce que c'est précisément que le mal.

[a] Car tout mouvement qui nous porte à nous répandre au dehors, pour jouir des creatures est un mouvement d'orgueil; puisqu'en cela nous n'avons jamais pour fin que nous-mêmes, & que le comble de l'orgueil est de faire la fin de soi-même.

[b] Il paroît par un endroit du 6.l. de la Musique ch.13. que celui-ci se doit prendre dans le sens qne l'on vient de voir.

CHAPITRE XVII.

Quelle joye ce fut pour lui, de voir que c'étoit Dieu même qu'il aimoit, & non plus le vain phantôme des Manichéens. Par quelles démarches il s'étoit élevé jusques à Dieu. Ce qui empêche que nous ne puissions porter l'éclat d'un tel objet.

25. J'Etois transporté de joye, de voir qu'enfin c'étoit vous-même que j'aimois, & non plus ce vain phantôme, que j'avois pris pour vous jusques alors : mais je ne pouvois encore joüir de vous que par intervalles. Ce que j'avois entrevû de vôtre beauté me ravissoit, & m'emportoit vers vous : mais tout aussitôt, un poids que je sentois en moi-même, & qui n'étoit autre chose que la force de l'acoûtumance, & des impressions de la chair & du sang, me retiroit de vous, & me replongeoit dans les choses sensibles, où je retombois en gemissant. Cependant, ce que vous m'aviez fait connoître de vous m'étoit toûjours pré-

sent; & je ne pouvois plus douter de la nature, non plus que de l'existence de celui à qui je devois être uni : mais je voyois en même tems qu'il s'en falloit beaucoup que je fusse tel qu'il auroit fallu

Sag. 9. 15. pour cela ; „ parce que ce corps corruptible apesantit l'ame ; & que son engagement dans cette „ maison de terre l'empêche de s'élever & de porter ses pensées aussi haut qu'elle voudroit.

Je voyois donc clairement la verité de ces paroles de vôtre Apôtre : „ que vos ouvrages découvrent & rendent visibles, aux yeux de l'intelli-

Rom. 1. 20. „ gence, vos grandeurs invisibles, vôtre puissance éternelle, & vôtre Divinité. Car quand j'étois venu à considerer, par où je jugeois de la beauté même des corps, soit de ceux qui sont sur la terre, soit de ceux que nous voyons dans le Ciel : & quelle étoit la lumiere qui me conduisoit dans ces sortes de jugemens, & qui demeurant toûjours la même, me mettoit en état de juger de tout ce qui est sujet à changer, & de prononcer sans hesiter : „ Une telle chose doit être ainsi, & une „ telle autre ne doit pas être ainsi ; j'avois trouvé que c'étoit quelque chose de bien audessus de mon intelligence, puisque mon intelligence même est sujette au changement ; & qu'en un mot c'étoit la verité éternelle & immuable : * mais je ne m'étois élevé jusques-là que par degrez.

Quelle est la lumiere à la faveur de laquelle nous jugeons des choses.

De la consideration des corps j'étois venu à celle de l'ame, qui sent par le moyen du corps ; & de là à cette faculté interieure de l'ame, à laquelle les sens raportent ce qu'ils ont aperçû des choses du dehors, & à quoi se termine tout ce qui est principe de connoissance dans les bêtes. De là j'étois monté jusqu'à la faculté qui raisonne, & à qui il apartient de prononcer sur ce qu'il lui est raporté par les sens ; & ayant reconnu que celle-là mê-

Par où on s'éleve jusqu'à la découverte de la verité éternelle.

* Voyez sur cet endroit le chap. 30. du liv. *De la veritable Religion.*

me étoit sujette au changement, je m'étois retiré jusques au plus haut de mon intelligence; & ce fut là, qu'écartant toutes les illusions de l'acoûtumance, & tous ces phantômes de l'imagination qui m'avoient offusqué jusques alors, en me disant tout autre chose que ce que l'intelligence m'auroit dit, je me mis en devoir de découvrir quelle étoit donc cette lumiere dont ma raison étoit éclairée, lorsqu'elle prononçoit sans hesiter, que ce qui est incapable de changement vaut mieux que ce qui en est capable; & d'où lui venoit même la notion qu'elle avoit de cette nature immuable, qu'elle n'auroit point mise, comme elle faisoit, au dessus de tout ce qui est sujet à changer, si elle n'en avoit eu quelque idée; & enfin je parvins jusqu'à découvrir ce qui est souverainement: mais je ne fis que l'entrevoir d'une vûë tremblante, & incapable de porter un tel éclat.

Où l'on trouve Dieu.

L'imagination fait grand tort à la raison.

Ce fut veritablement alors, que la consideration de vos ouvrages me fit apercevoir vos grandeurs infinies; & les rendit visibles aux yeux de mon intelligence. Mais comme ils n'avoient point assez de force pour soûtenir l'éclat d'un si grand objet, je retombai tout aussitôt dans ce qui étoit de la portée ordinaire de mes pensées; & il ne me resta qu'un souvenir plein d'amour pour ce que j'avois aperçû; & comme une faim ardente pour cette viande celeste, dont l'odeur m'étoit demeurée, mais dont je n'étois pas encore en état de me nourrir.

Rom. 6. 20.

CHAPITRE XVII.

Ce qui lui manquoit encore, pour être capable de joüir de Dieu. Jesus-Christ, seule voye pour nous unir à Dieu. Fin de l'Incarnation.

24. JE cherchois donc par où je pourrois aquerir cette vigueur interieure, qui rend ca-

Il n'y a que Jesus-Christ, qui nous puisse rendre capables de Dieu.
a I. Tim. 2. 5.
b Rom. 9. 5.
c Jean. 14. 6.
Fin précise de l'Incarnation.

pable de jouir de vous. C'est à quoi je ne pouvois parvenir, qu'en m'atachant à Jesus-Christ homme, Mediateur entre Dieu & les hommes, [a] & Dieu lui-même, élevé au dessus de toutes choses, dont le nom merite d'être beni dans tous les siecles des siecles; [b] à ce divin Maître qui nous apelle à lui, & qui nous dit: *Je suis la voye, la verité, & la vie*; [c] & qui étant la nourriture de mon ame, mais une nourriture trop forte & trop solide pour moi, s'est couvert d'une chair comme la mienne, pour s'acommoder à ma foiblesse. Car vôtre sagesse éternelle, par laquelle vous avez créé toutes choses, ne s'est fait chair, que pour se donner à nous par ce moyen, comme un lait proportionné à l'état d'enfance & de foiblesse où nous sommes.

Il n'y a que les humbles qui connoissent Jesus-Christ comme il le faut connoître.
2. Cor. 5. 3.
On ne peut être uni à Jesus-Christ qu'a proportion qu'on est dépris de soi-même.
Ce qui nous éloigne du veritable bonheur.

Mais je n'avois point encore cette humilité de cœur, qui seule peut nous unir à J. C. humble; & je ne sçavois pas même ce que nous aprend l'infirmité où il s'est reduit. Je ne sçavois pas que si vôtre verité éternelle, c'est à dire, vôtre Verbe, infiniment élevé au dessus de tout ce qu'il y a de plus élevé entre vos creatures, & qui éleve jusqu'à lui ceux dont le cœur lui est soûmis, a bien voulu s'abaisser jusqu'à se faire une maison de la même terre dont nous sommes formez; c'est pour abatre la fierté de l'amour propre, dans ceux qu'il devoit se soûmettre; & pour les déprendre d'eux-mêmes, & se les incorporer. C'est pour les guerir de l'enflûre de l'orgueil, & les remplir de son amour. C'est pour empêcher que s'apuyant sur eux-mêmes, & y cherchant leur bonheur, ils ne s'écartassent du veritable bonheur; & pour faire au contraire, que voyant à leurs pieds un Dieu devenu infirme, en se revêtant de nôtre chair, ils se tinssent dans le centre de leur infirmité, & que sentant l'épuisement & la lassitude que produit le peché, ils se jettassent

dans le sein de ce Dieu humilié ; comme sur un lit de repos ; & que lui, en s'élevant dans sa gloire, les y portât avec lui.

Jesus-Christ n'éleve dans la gloire avec lui que ceux qui s'humilient avec lui.

CHAPITRE XIX.

Quelle idée il avoit alors de Jesus-Christ. Ce qui rendoit Jesus-Christ capable de toutes les actions des autres hommes. Par où le Verbe est uni à la chair du Sauveur. Ce qu'Alipe croyoit de Jesus-Christ. Les heresies mêmes sont utiles à l'Eglise, & par où.

25. JE m'étois imaginé tout autre chose ; & je ne concevois Jesus-Christ mon Sauveur, que comme un homme d'une sagesse admirable, & sans comparaison plus grande que celle de tous les autres hommes, & distingué particulierement entre tous, par sa naissance miraculeuse d'une Vierge, & je ne regardois cette grande autorité qu'il s'est acquise parmi les hommes, que comme un effet de la bonté de Dieu, qui avoit bien voulu nous le proposer en exemple, pour nous aprendre à mépriser les choses temporelles, pour acquerir l'immortalité. Mais je n'avois pas la moindre connoissance du Mystere enfermé dans ces paroles : *Le Verbe s'est fait chair.* Tout ce que j'avois compris à cet égard, & qui me paroissoit clair, parce que l'Evangile nous dit de Jesus-Christ, qu'il a bû & mangé, dormi, marché, parlé conversé ; qu'il a été dans la joye & dans la tristesse ; c'est qu'il y avoit en lui une ame & une intelligence comme les nôtres, & que, ce n'est que par le moien de cette ame, que vôtre Verbe pouvoit être uni à la chair qu'il a prise.

Jean. 1. 14.

Par où le Verbe est uni à la chair de Jesus-Christ.

Aussi ne sçauroit-on hésiter sur ce sujet, lorsqu'on sçait, que vôtre Verbe est Immuable par sa nature comme je le voyois des-lors à n'en pouvoir douter, & de toute l'étendüe de ce que j'avois de lumiere & de connoissance. Car nul autre principe

qu'une ame & une intelligence, capable de changement par sa nature, ne peut faire que le corps soit tantôt en mouvement, tantôt en repos, par l'empire que la volonté a sur lui ; qu'on soit toûché tantôt d'un sentiment, tantôt d'un autre; qu'on parle, & puis qu'on se taise, comme faisoit Jesus-Christ, qui, aprés avoir répandu les oracles de sa sagesse, revenoit à garder le silence. L'Evangile nous aprend tout cela de lui ; & si l'on pouvoit soupçonner de fausseté ce que nous y trouvons sur ce sujet, tout le reste en pourroit être suspect ; & cette Ecriture, que nous regardons comme le fondement de la foi qui nous doit conduire au salut, n'auroit plus aucune certitude pour nous.

C'étoit donc sur le fondement de la verité de tout ce que l'Evangile nous aprend de Jesus-Christ, que je connoissois en lui tout ce qui apartient à la nature de l'homme, c'est à dire, non seulement un corps, ou avec ce corps une ame purement vegetale & sensitive; mais une ame telle qu'il la faut pour faire avec le corps un homme complet, s'il est permis de parler ainsi. Du reste, je ne croyois point que cet homme fût uni personnellement à la verité éternelle ; & je ne le mettois au-dessus des autres hommes, que par quelque chose d'excellent & de singulier dans les qualitez naturelles; & par une participation plus abondante de la sagesse dont vous êtes la source.

Alipe, au contraire, croyoit que quand les Catholiques disoient que Dieu s'est revêtu de chair ; leur pensée étoit, qu'il n'y avoit en Jesus-Christ que le corps & la divinité, & point d'ame comme les nôtres ; & comme il étoit tres-persuadé, que si d'un côté il est hors de doute, que des actions de la qualité de celles que nous trouvons écrites de J. Christ ne peuvent avoir pour principe qu'une substance vivante & intellectuelle ; il est certain d'ailleurs, qu'elles ne sçauroient convenir à une

ſubſtance increée & immuable par ſa nature ; il en avoit d'autant moins de diſpoſition à embraſſer la Foi Catholique. Mais depuis qu'il eut apris, que ce qu'il prenoit pour la Foi de vôtre Egliſe étoit l'erreur des Apollinariſtes ; il entra avec joye dans cette même Foi, dont il n'avoit eu de l'éloignement, que faute de la bien connoître.

Pour moi, j'avouë que je n'ai apris que quelque tems aprés lui, en quoi la verité Catholique eſt differente de l'erreur de Photin, [a] ſur l'intelligence de ces paroles : *Le verbe s'eſt fait chair* ; & les tenebres m'ont ſervi à me faire diſcerner la lumiere. Car ce que les heretiques avancent de contraire à la verité, fait éclater la pureté des ſentimens de vôtre Egliſe, & donne du jour à la ſaine Doctrine ; ſelon cette parole de vôtre Apôtre : *Il faut qu'il s'éleve des hereſies, afin que le peu de ſolidité de ceux qui ſe laiſſent ſurprendre à l'erreur, ſe faſſe d'autant mieux connoître à ceux qui ſont ſolidement établis dans la verité.*

L'Egliſe tire avantage des hereſies ; & par où.

I. Cor. 11. 19.

a Voyez la note ſur le nombre 15. de la lettre 120. de Saint Auguſtin, dans la traduction Françoiſe.

CHAPITRE XX.

En quelle ſituation l'avoit mis la lecture des livres des Platoniciens. Combien il étoit encore éloigné de celle où la veritable charité met les Saints. Nul autre livre que l'Ecriture n'inſpire l'humilité. Pourquoi Dieu permit qu'il commençât par ces autres livres à découvrir la verité.

26. VOila où j'en étois, aprés avoir lû ces livres des Platoniciens, qui m'ayant fait venir la premiere penſée de m'apliquer à chercher la nature incorporelle de la verité, m'avoient donné lieu de m'élever, par la conſideration de vos ouvrages, juſques à decouvrir vos grandeurs inviſibles, par les yeux de mon intelligence. Car quoique je me fuſſe ſenti repouſſé par leur éclat, (ce qui m'avoit fait voir, que les tenebres qui re-

Rom. 1. 20.

gneroient dans mon ame, étoient le ſeul obſtacle qui m'empêchoit de joüir à mon aiſe de la contemplation d'un ſi grand objet) j'étois au moins parfaitement aſſûré que vous êtes, & que vous êtes infini ; quoique ce ne ſoit pas une extenſion locale, dans tout ce qu'on pourroit imaginer d'eſpaces, finis ou infinis : qu'il n'y a que vous dont l'être ſoit un être veritable, par l'avantage que vous poſſedez ſeul d'être toûjours le même, ſans pouvoir jamais éprouver aucune de ces ſortes d'alterations & de mouvemens, à quoi les natures inferieures à la vôtre ſont ſujettes ; & enfin que toutes les autres choſes ne ſont que par vous, & qu'il n'en faut pas d'autre preuve, que leur exiſtence même. [a]

Ce qui nous cache Dieu.

Ecüeil de ceux qui commencent de ſçavoir quelque choſe.

Voila de quoi j'avois une parfaite certitude ; quoique je fuſſe encore trop foible pour joüir de vous. Cependant, j'aimois à étaler ce que j'avois découvert, comme ſi j'euſſe été deja bien ſçavant ; & ſi je n'avois cherché en Jeſus-Chriſt mon Sauveur la voye qui conduit à vous, toutes mes connoiſſances n'auroient ſervi qu'à me perdre. Car au lieu de pleurer mes pechez, dont les miſeres qui m'accabloient, & qui en étoient la juſte punition, m'auroient dû rendre le poids ſi ſenſible ; je commençois à vouloir paroître ſçavant, & à m'enfler de ma ſcience ; & dés-là combien étois-je encore loin de la charité qui édifie ; & qui commence par le fondement de l'humilité, c'eſt-à-dire, par Jeſus-Chriſt ; & comment de tels livres auroient-ils pû me l'inſpirer ?

A quoi ſervent les connoiſſances ſans Jeſus-Chriſt.

Charité incompatible avec l'envie de faire parade de ce qu'on a de bon.

Mais je croi que ſi vous permîtes que je m'apliquaſſe à cette lecture, avant de venir à celle de l'Ecriture ſainte ; c'eſt afin que je me ſouvinſſe toute ma vie, quels ſentimens j'y avois apris, & quelle étoit au ſortir de là, la diſpoſition de mon cœur ; & qu'aprés que vous m'auriez donné cette douceur & cette humilité que vos ſaintes Ecritu-

Les livres des Profanes inſpirent l'orguël, même s'ils au- [illegible]

a Puiſque rien ne peut ſe donner l'être à ſoi même.

res inſpirent, & que vôtre main ſecourable auroit traité & gueri les playes de mon ame; je compriſſe combien il y a de difference entre ceux qui ſe plaiſent dans leur ſcience, & qui préſument de leurs propres forces,* & ceux qui connoiſſant leurs miſeres & leurs foibleſſes, en gemiſſent devant vous entre ceux qui voient où il faut tendre, mais qui ne ſçavent point par où l'on y va; & ceux qui marchent dans la voye d'où non ſeulement on découvre la celeſte patrie, mais par où on eſt ſûr d'y arriver, & d'y habiter un jour.

les connoiſſances; au lieu que l'Ecriture ſainte inſpire l'humilité, à meſure qu'elle inſtruit.

* philoſophes.

Car ſi j'euſſe aporté à la lecture des livres de ces Philoſophes, un cœur déja inſtruit de la verité, par vos ſaintes Ecritures, & qui eût commencé d'y goûter les douceurs qu'elles font trouver en vous, à ceux qui ſe les ont renduës familieres, peut-être qu'ils m'euſſent tiré de l'aſſiette où met la veritable pieté; ou que s'ils ne m'avoient point fait perdre cette heureuſe diſpoſition de cœur, qu'on prend dans vos ſaintes Ecritures, j'aurois crû qu'elle ſe peut prendre tout de même dans ces ſortes de livres; & qu'ils ſeroient capables de la produire, dans ceux-mêmes qui n'en auroient point lû d'autres.

Ecriture ſeul livre qui inſpire l'humilité.

CHAPITRE XXI.

Il ſe met à lire ſaint Paul. Toutes ſes anciennes difficultez s'éclairciſſent. Concert de tout le corps des Ecritures. Ce que ces divins livres ont au deſſus de tous les autres. Les Philoſophes mêmes ont connu le terme, mais la voye n'eſt connuë que des Chrétiens.

27. JE me jettai donc, avec une grande avidité, ſur ces Livres ſi ſaints, & qui ſont ſi dignes de reſpect, puiſque c'eſt vôtre S. Eſprit qui les a dictés. Je m'attachai particulierement aux Epîtres de ſaint Paul, & toutes les difficultez que je trouvois auparavant dans de certains endroits, où il me paroiſſoit n'être pas d'accord avec lui-même, ou avec de certains paſſages de la Loi & des Pro-

Accord & uniformité de tous les livres de l'Ecriture. phetes s'évanouïrent. Je reconnus que c'est le même esprit qui regne dans tout le corps des Ecritures ; & cette découverte me faisoit tressaillir de joie, mais d'une joie accompagnée de crainte & de tremblement.

Par où l'Ecriture humilie en même tems qu'elle éclaire. Je trouvai dans ces divins Livres tout ce que j'avois apris de vrai dans les autres : mais je trouvai de plus, qu'en même tems que ceux-ci nous proposent les veritez, ils ont soin de nous mettre vôtre grace devant les yeux, & de nous en marquer le prix & la force ; afin que celui qui voit ce qu'il faut voir, prenne bien garde à ne se pas glorifier, comme si ce qu'il connoît ne lui avoit pas été donné, & la connoissance même qu'il en a, 1. Cor. 4. 7. car qu'avons-nous qui ne nous ait été donné ; & qu'il comprenne, que non seulement il faut que vous éclairiez, pour nous donner la connoissance de vous-même ; mais qu'il faut encore que vous nous guerissiez de nos foiblesses, pour nous faire joüir de vous.

Il faut marcher, quelque peu de lumiere qu'on ait Que ceux-mêmes qui ne sont pas encore capables d'entrevoir, comme de loin, le terme où il faut tendre, ne laissent donc pas de marcher dans la voye que vous nous avez marquée ; puisqu'elle est la seule qui y conduise,& qui puisse même nous le faire apercevoir. Car quand on se plairoit déja Rom. 7. 23. dans vôtre Loi, selon l'homme interieur, comment se demelera-t-on d'une autre loi,que chacun *Insuffisance de la connoissance sans la grace.* ressent dans ses membres;& qui se soulevant contre la loi de l'esprit, nous asservit à cette loi de peché que nous portons en nous-mêmes?C'est l'état où nous sommes, ô mon Dieu, parce qu'au Dan. 3. 29. lieu que vous êtes juste & Saint, nous sommes des pecheurs, des méchans & des impies ; & c'est ce qui a fait que vôtre main s'est apesantie sur nous, & que vôtre justice nous a livrez à ce premier pecheur, qui a l'empire de la mort,* & qui a sçû corrompre nôtre volonté,en lui inspirant une

* Le Demon.

désobéïssance semblable à celle qui l'a fait écarter de vôtre verité.

Que peut donc faire l'homme, dans un si miserable état & qui le délivrera du corps de cette mort, sinon le secours de vôtre grace: par J. C. ce Rom. 7. 24.
divin Sauveur que vous avez engendré de toute éternité, & que vous avez créé dans le commencement de vos voyes, a comme parle l'Ecriture ; ce Prov. 8. 1. 2.
Saint des Saints, que le Prince de ce monde a mis à mort, quoiqu'il n'eût rien trouvé en lui qui fût digne de mort ; * ce qui a fait perdre à ce Tyran * Jean. 12. 36.
le droit qu'il avoit sur nous, & rompu la scedule de mort par où nous lui étions engagez. * * Col. 2. 14.

Voilà ce qu'on ne voit point dans les livres de ces Philosophes. On n'y trouve, ni ces sentimens tendres de pieté, que vos Ecritures inspirent; ni ces larmes que fait répandre la douleur de vous avoir offensé; ni le sacrifice que vous aimez, & qui n'est autre qu'un cœur contrit & humilié. On n'y entend parler, ni des conseils de vôtre misericorde pour le salut de vôtre peuple; ni de cette bienheureuse societé, qui compose la celeste Jerusalem, vôtre sainte Epouse ni de ces premices de vôtre esprit, que vous nous donnez dés ici bas, comme un gage qui nous assûre que vous nous en donnerez un jour la plenitude ; ni du Calice qui contient le prix de nôtre Redemption.

Paralleke des livres des Philosophes & de l'Ecriture sainte.

On n'y entend point retentir ces divines paroles: *N'est-il pas juste que mon ame demeure soûmise & assujettie à son Dieu, puisque ce n'est que de lui* Ps. 61. 1, 1.
qu'elle attend son salut ; qu'il est mon Dieu, mon Sauveur, mon apui & mon soûtien; & que sa protection est ce qui fera que je ne serai jamais ébran-

Sisteme abregé de toute la

a C'est à dire, qui a été le premier objet de ces vûës de misericorde que Dieu a eu pour la reparation & la sanctification des hommes. Car c'est là ce qu'on peut proprement apeller *les voyes de Dieu*, puisque *toutes ses voyes ne sont que misericorde & verité.* Pseaume. 24. 10.

Religion Chrétienne. *le*; Enfin on n'y voit rien qui puisse donner le moindre soupçon, que ces faux sages aient entendu la voix de celui qui nous crie, *Venez à moi, vous tous qui êtes dans les travaux & dans les peines*, Aussi auroient-ils dedaigné d'aprendre de lui, qu'il est *doux & humble de cœur*. Car c'est-là ce que vous avez caché aux sçavans & aux sages du siécle; & que vous ne revelez qu'aux humbles & aux petits.

Matth. 11. 28.

Ibid. 23.

Ce que Dieu a reservé aux humbles.

Etat des Philosophes. Autre chose est donc d'apercevoir, du haut d'une montagne aride, le séjour de la paix, sans jamais trouver le chemin qui y conduit; quoiqu'on s'agite & qu'on se debate sans cesse, dans des routes égarées, où l'on est de toutes parts assiegé par les Anges deserteurs de la celeste milice, & exposé aux pieges qu'ils ne cessent point d'y rendre, avec leur malheureux Prince, qui est un lion par sa fureur, & un dragon par ses ruses & ses artifices; & autre chose de marcher dans la voie qui conduit à ce bienheureux séjour, & où l'on est escorté de toute l'armée du Roi du Ciel, & à couvert des insultes de ces malheureux esprits; qui, bien loin d'oser exercer leurs brigandages sur un tel chemin, n'osent pas même en aprocher, & le fuyent comme un lieu de suplice pour eux.

Etat des Chrétiens.

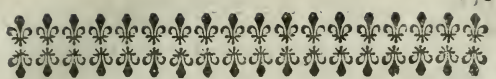
1.Cor. 15 9. Voilà ce qui m'entroit jusques dans le fond du cœur, par l'operation secrette & admirable de vôtre grace, pendant que je lisois les divins écrits de celui qui se qualifie le dernier des Apôtres; & à mesure que j'avançois dans la découverte des merveilles de vôtre conduite sur les hommes, elles me faisoient pâmer d'admiration.

Fin du septiéme Livre.

SOMMAIRE

DU HUITIE'ME LIVRE.

IL vient enfin au plus bel endroit de ſa vie, & parle de ce qu'il lui arriva dans ſa trente-deuxiéme année, qui fut celle de ſa Converſion, dont il fait l'hiſtoire toute entiere, depuis l'entretien qu'il eut avec Simplicien, ſur celle de Victorin, & ce que Pontitien lui aprit de la vie de ſaint Antoine, juſqu'à ce qui ſe paſſa dans ce jardin; où aprés de cruelles agitations, qu'il peint d'une maniere admirable, une voix du Ciel lui ordonna d'ouvrir les Epîtres de ſaint Paul, dont il n'eut pas plûtôt lû quelques lignes, qu'il ſe trouva changé tout d'un coup, & dépris de tout ce qui l'avoit arrêté juſques alors.



LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE VIII.

CHAPITRE I.

Son état étoit desormais celui d'un homme convaincu de la verité ; mais dont le cœur n'est pas encore defait de ses anciennes attaches. Il va consulter Simplicien, sur ce qu'il avoit à faire. Il ne peut se resoudre a renoncer au mariage. Combien cette seule foiblesse faisoit de tort à tous ses bons desseins. Deux sortes d'impies,

1. FAITES, ô mon Dieu, que je puisse rapeller le souvenir de tous les sujets que j'ai de vous rendre graces, & que je celebre la grandeur de vos misericordes sur moi ; que penetré, jusqu'à la moëlle des os, d'un vif sentiment de vôtre amour, je m'écrie avec le saint Roi David : *Seigneur qu'y a-t-il de semblable à vous ?* & que je vous offre un sacrifice de loüanges, en reconnoissance de ce que vous avez brisé mes liens. Je dirai ici de quelle maniere vous l'avez fait ; afin qu'à ce recit tous ceux qui vous adorent s'écrient : *Le nom du Seigneur est grand & admirable: qu'il soit beni à jamais, dans le ciel & sur la terre.*

Ps. 34. 10. Ps. 115. 7. ps. 8. 1. Dan. 3. 36.

Vos paroles a avoient penetré jusqu'au fond de mon cœur & de mes entrailles: elles y étoient pro-

Par où

a C'est à dire, ce qu'il lisoit alors dans l'Ecriture, & particulierement dans S. Paul, comme on a vû au dernier ch. du 7. Livre, & comme on verra au 6. de celui-ci.

Dieu commence d'operer la conversion des pecheurs. fondement gravées ; & vous me teniez comme assiegé de toutes parts. Cette vie éternelle & bienheureuse dont vous étes la source, & que vous reservez à ceux qui vous sont fideles, m'étoit desormais connuë à n'en pouvoir douter; quoique je n'en eusse encore rien aperçû que comme en enigme, & de la maniere dont on voit les choses au-travers d'un verre obscur. Il ne me restoit non plus aucun doute, que vôtre substance éternelle & incorruptible ne fût le principe de toutes les autres. Ainsi, ce que j'avois à desirer n'étoit plus d'avoir une plus grande certitude sur ce qui vous regarde; mais d'être plus solidement à vous. Cependant, la situation de mon cœur sur les choses de la vie presente arrêtoit tout, & me tenoit en balance : car il n'étoit pas encore défait de son vieux levain. Je voiois clairement la voye, qui n'est autre que Jesus-Christ mon Sauveur : elle me plaisoit même, & elle emportoit le suffrage de ma raison : mais ce qu'elle a d'étroit & de dur me faisoit peur, & je craignois d'y entrer.

1. Cor. 13

Ce n'est pas assez que l'esprit soit convaincu, il faut que le cœur soit gagné.

1 Cor. 17.

Ce qui arrête presque tout le monde.

Je resolus donc d'aller trouver Simplicien : & ce fut sans doute un mouvement que vous m'inspirâtes. C'étoit un de vos plus fidelles serviteurs, & en qui vôtre grace reluisoit le plus visiblement. Je sçavois même qu'il s'étoit donné à vous dés sa jeunesse, & qu'il avoit toûjours vécu depuis dans une grande pieté ; & comme il étoit déja vieux, je crûs qu'aprés une si longue experience, & une aplication de tant d'années à étudier vos voies, il en devoit être fort instruit ; & je ne me trompois pas. Ce fut ce qui me fit prendre la resolution de lui découvrir toutes les agitations de mon cœur ; afin qu'il me marquât ce qu'il jugeroit le plus propre, pour ouvrir le chemin du salut à un homme, dans les dispositions où j'étois.

2. Car je voyois vôtre Eglise pleine de toutes sortes de gens, dont les uns vivoient d'une manie-

re, & les autres d'une autre. La vie que je menois me déplaisoit souverainement; & mes assujettissemens m'étoient un fardeau insuportable, depuis que l'ardeur de mes cupiditez s'étoit un peu amortie; & que l'esperance des honneurs & des richesses, qui me faisoit autrefois prendre en gré une si dure servitude, ne m'aidoit plus à la porter. Tout cela ne me touchoit plus, & n'avoit plus rien de doux pour moi au prix de vous, & des beautez de vôtre demeure celeste, que je commençois d'aimer. Mais je voulois une femme : c'étoit à quoi je tenois encore; & comme vôtre Apôtre ne m'interdisoit point le mariage, quoiqu'il me portât à l'état le plus parfait, & qu'il souhaitât que tout le monde fût comme lui, ma foiblesse me faisoit prendre le parti qui la flatoit le plus; & cela seul me tenoit dans une langueur & une lâcheté dont tout le reste se ressentoit. Car la vûë des miseres que j'aurois à essuyer dans le mariage, me faisoit sécher de douleur; & il n'y a rien que je n'eusse fait pour les éviter : mais c'étoient des suites necessaires de cette sorte de vie, à quoi je ne pouvois me resoudre de renoncer.

Dés que la fiévre des passions diminuë, on commence à sentir son mal.

Ps. 25. 8.

1. Cor. 7. 7.

Nous voyons ce qui entretient nos miseres, & nous n'avons pas le courage d'y renoncer.

Je sçavois, pour l'avoir apris de la bouche de celui qui est la verité méme, qu'il y en a qui se sont faits Eunuques, pour gagner le Royaume du Ciel, mais j'avois remarqué qu'il ajoûte : *Que qui peut le comprendre le comprenne.* Matth. 19. 12.

Je sçavois qu'il n'y a que folie & que vanité dans tous ceux qui ne connoissent point Dieu; & à qui la vûe de tout ce qu'il y a de bon dans les creatures, n'a pû faire decouvrir l'Estre souverain qui les a faites. Aussi n'étois-je plus dans ce degré d'ignorance : je l'avois déja passé; & le témoignage que toutes les creatures rendent à celui qui leur a donné l'être, m'avoit fait connoître mon Createur; c'est à dire, vous, ô mon Dieu & le Verbe par qui vous avez fait toutes choses,

Sag. 13. 1.

& qui n'eſt qu'un même Dieu avec vous & vôtre Saint Eſprit.

Rom. 1. 21. Je ſçavois qu'il y a encore une autre ſorte d'impies : & ce ſont ceux qui aiant connu Dieu, ne le glorifient point comme il le merite, & ne lui rendent point les graces qui lui ſont dûës. J'avois auſſi été de ceux-là, mais vôtre main toute puiſſante étoit enfin venuë à mon ſecours ; & m'aiant retiré de ce malheureux état, elle m'avoit mis en voie de gueriſon, en me diſant, comme à tout le reſte des hommes, *La ſageſſe n'eſt autre choſe* Job. 28. 28. *que la pieté,* & encore : *Gardez-vous bien de vouloir paroître ſages : car ceux qui ſe croioient ſages,* Prov. 37. Rom. 1. 22. *ſont tombez dans la folie.* Ainſi, j'avois déja trouvé cette perle ſi précieuſe, dont il eſt parlé dans Matth. 13. 49. l'Evangile : il ne s'agiſſoit plus que de l'acheter au prix de tout ce que j'avois en ce monde ; & c'eſt ſurquoi je balançois.

CHAPITRE II.

Il va trouver Simplicien, pour le conſulter ſur ce qu'il avoit à faire. Ce que ce ſaint Vieillard lui aprit de la converſion du celebre Orateur Victorin.

3. J'Allai donc trouver Simplicien, qui avoit eu le bonheur de ſervir de pere à l'Evêque Ambroiſe, en le faiſant entrer en participation de vôtre grace par le ſaint Baptême ; & que ce ſaint Prélat honoroit en effet comme ſon pere. Je lui fis connoître toutes mes agitations, & toutes les erreurs dont j'avois été le joüet juſques alors ; & ſur ce que je lui dis, que j'avois lû quelques Livres des Platoniciens, traduits en latin par Victorin, autrefois Profeſſeur de Rhetorique à Rome, & qui étoit mort Chrétien, à ce que j'avois apris, il me felicita d'abord, de ce que je n'étois pas tombé ſur les ouvrages des autres Philoſophes, qui ſont pleins d'une infinité de fauſſetez, & de principes d'erreur, ou de ceux qui n'ont medité que ſur les

Doctrine des Platoniciens, moins dangereuſe, & plus aprochante du Chriſtia.

choses de la nature, & dont l'intelligence n'a pû s'élever plus haut, ne pouvoient manquer de tomber; au lieu que les Livres des Platoniciens insinuent en mille manieres la connoissance de Dieu & de son Verbe.

nisme, que celle des autres Philosophes.

Ensuite pour me porter à embrasser l'humilité de Jesus-Christ, qui est ce Mystere que Dieu a caché aux Sages du siecle, & qu'il n'a revelé qu'aux humbles; il me proposa l'exemple de ce même Victorin, qu'il avoit connu fort particulierement à Rome; & voici ce qu'il m'en dit, & que je crois ne devoir pas passer sous silence; puisqu'il n'y a rien de plus propre à faire connoître les merveilles de vôtre grace & de vôtre misericorde, & à porter les hommes à vous benir & à vous loüer. Car peut-on ne pas reconnoître la puissance de vôtre grace, dans la conversion de ce bien heuheureux Vieillard?

Matth. 11. 25.

Il avoit passé sa vie dans l'étude de ce qu'on apelle les Arts liberaux, & il s'y étoit rendu tres-sçavant. Il avoit lû, discuté, examiné, & éclairci presque tout ce que les anciens Philosophes ont écrit: il avoit été le maître de ce qu'il y avoit de plus considerable parmi les Senateurs; & avoit exercé sa profession avec tant d'éclat & de succez, qu'il avoit non seulement merité; mais obtenu une statuë dans la place publique de Rome; ce que les enfans du siécle regardent comme un des plus grands honneurs à quoi un homme puisse parvenir.

Il avoit vieilli dans le culte des Idoles, & avoit trempé dans ces superstitions sacrileges, dont toute la noblesse Romaine étoit possedée en ce tems-là, aussi bien que le bas peuple; & qui lui faisoient adorer ces monstres de divinitez, que Rome avoit ramassées de toutes les nations, telles que le chien Anubis, [a] & plusieurs autres, qui

[a] Cet endroit n'est que la traduction de ce vers de Vir-

avoient été autrefois en guerre, pour les ennemis des Romains, contre Neptune, Venus & Minerve; a & que cette malheureuse Ville adoroit, depuis qu'elle en avoit triomphé. Et non seulement Victorin les avoit adoré comme les autres; mais il avoit employé son éloquence toute terrestre à soûtenir ces abominables superstitions. Qui n'admirera donc, qu'aprés y avoir passé sa vie, il ait eu sur la fin de ses jours assez de courage, pour se réduire à cette enfance par où l'on devient disciple de Jesus-Christ, & où l'on entre par la regeneration qu'operent les saintes eaux du Baptême; & que la mauvaise honte ne l'ait point empêché de plier sous le joug de l'humilité, où l'Evangile nous réduit, & de se soûmettre à porter jusques sur le front l'oprobre de la Croix du Sauveur.

Il est rare & difficile de sortir de l'erreur où l'on a vieilli.

Ps. 143. 5. 4. Grand Dieu, qui avez abbaissé les Cieux pour descendre jusqu'à nous, & qui n'avez qu'à toucher les montagnes, pour les réduire en cendres & en fumée, par où entrâtes-vous dans ce cœur; & de quels moyens vous servîtes-vous, pour vous en rendre le maître?

Victorin lisoit l'Ecriture sainte, à ce que me disoit Simplicien; & ce fut aprés s'être apliqué avec soin à cette lecture, & à celle de tout ce qu'il avoit pû trouver d'autres livres qui regardoient la Religion Chrêtienne, qu'il commença à dire à Simplicien, mais en particulier seulement & par maniere de confidence, & non pas devant le monde, *Je vous aprens que je suis Chrétien.* Simplicien lui répondoit, Je n'en crois rien; & je ne vous conterai point pour Chrêtien, que je ne vous voye

Quel est le principal instrument dont Dieu se sert pour nous insinuer la verité.

" gile. *Æneid.* 8.

Omnigenûmque Deûm monstra, & latrator Anubés.

Cet Anubis étoit un dieu des Egyptiens, à qui ils donnoient une tête de chien.

a On dit qu'à la bataille d'Actium, on avoit vû les dieux des Egyptiens lançant des traits contre les anciens dieux de Rome. V. la seiziéme Lettre de S. Aug. nomb. 2.

dans l'Eglise;où se font les assemblées des Fideles Et quoi, repliquoit Victorin, d'un ton moqueur, est-ce par une enceinte de murailles, qu'on est Chrêtien? Et toutes les fois que Victorin protestoit à Simplicien qu'il étoit Chrêtien, simplicien lui répondoit la même chose; & Victorin s'en tiroit toûjours, par le même trait de raillerie.

Ce qui le tenoit,c'est qu'il craignoit de choquer & d'irriter ses amis,qui étoient des adorateurs des démons,& des imitateurs de leur orgueïl; & dont il voyoit que la haine l'écraseroit,si elle venoit à fondre sur lui.Car par le rang qu'ils tenoient dans cette impure Babylonne, ils étoient de ces hauts Cedres du Liban, que le Seigneur n'a pas encore brisez Mais le courage lui étant enfin venu, à force de lire & d'ouvrir son cœur à ce qu'il lisoit; il comprit que ce seroit un crime énorme, que de rougir des Mysteres par où vôtre Verbe a signalé son humilité;& de ne pas rougir de paroître encore attaché aux Mysteres sacrileges, par où les demons,dont il imitoit l'orgueïl, se faisoient adorer des hommes. Il commença donc de craindre, que s'il avoit la foiblesse de n'oser confesser Jesus-Christ devant les hommes, Jesus-Christ ne le renonçât devant ses Anges;& la honte d'être infidelle à la verité, l'emportant sur celle qui l'avoit empêché jusques alors d'abandonner le mensonge, il vint tout d'un coup dire à Simplicien, dans le tems que ce saint homme s'y attendoit le moins: *Allons à l'Eglise,je suis resolu de me faire Chrétien.*

Ps. 28. 5.

Matth. 10. 32.

Simplicien, transporté de joye, l'y mena sur le champ. On lui donna les premiers Sacremens, a & les premieres instructions, qu'on a accoûtumé

a On donnoit du sel aux Cathecumenes, comme on a vû ci devant,l.1.c.11, & même du miel & de l'huile;& ces matieres, sanctifiées par la benediction de l'Evêque, étoient apellées des Sacremens, *minuta Cathecumenorum Sacramenta*, comme dit M. de l'Aubepine,Evêque d'Orleans.

de donner à ceux qui se presentent pour embrasser nôtre sainte Religion ; & bien-tôt aprés, il se fit inscrire sur le catalogue de ceux qui demandoient d'être regenerez par le saint Baptême;ce qui remplit toute la ville de Rome d'étonnement & d'admiration, & répandit la joye dans toute l'Eglise.
Ps. 111. 10 Les orgueilleux en fremissoient de rage, & séchoient de colere & de dépit; pendant que vôtre
Ps. 39. 3. serviteur, mettant toute son esperance en vous, fermoit les yeux pour jamais à toutes les vanitez, les folies & les tromperies du siecle.

5. Enfin arriva l'heure de faire la profession de foi, qu'on fait faire à tous ceux qui doivent participer à vôtre grace par le saint Baptéme La coûtume de l'Eglise de Rome, est de la leur faire faire en de certains termes, qu'ils aprennent par cœur ; & qu'ils recitent à haute voix d'un lieu élevé, en présence de tout le peuple. Cependant les Prêtres offrirent à Victorin, à ce que Simplicien me disoit, de lui faire faire la sienne en particulier ; & c'est une condescendance qu'on avoit d'ordinaire pour ceux qui paroissoient trop timides, pour faire cette action devant tout le monde, & qui ne l'auroient faite qu'en tremblant. Mais il voulut professer hautement, en présence de tous les Fideles, la doctrine qui devoit le conduire au salut ; & l'on ne pouvoit moins attendre d'un homme qui avoit bien professé publiquement un art dont il n'avoit point de salut à esperer. Car comment auroit-il pû craindre, de prononcer devant l'humble troupeau de vos Fideles,des paroles qu'ils respectent,parce qu'ils sçavent qu'elles viennent de vous ; lui qui ne craignoit point d'exposer tous les jours les siennes,à une multitude d'insensez & d'emportez ?

Avec quel courage Victorin fit sa profession de foi.

Dés qu'il parut à la tribune, où il étoit monté pour faire sa profession de foi, un soudain transport de joye fit retentir son nom dans la bouche

de tous ceux dont il étoit connu; & de qui ne l'étoit-il pas ? Ils se le montroient tous les uns aux autres; & quoique chacun moderât sa voix, par respect pour la sainteté du lieu, un secret murmure faisoit entendre de toutes parts, c'est Victorin, c'est Victorin. Mais s'ils ne pûrent s'empêcher de faire éclater leur joie quand ils le virent, ils se tûrent bien-tôt pour l'entendre; & lui, plein d'une sainte hardiesse, prononça à haute voix les saintes veritez qui sont l'objet de nôtre Foi. Il n'y avoit personne dans toute l'assemblée, qui n'eût voulu pouvoir l'enlever & le mettre dans son cœur, & chacun l'y mettoit en effet, par l'amour qu'on venoit de concevoir pour lui, & par la joye qu'on avoit de le voir Chrêtien.

CHAPITRE III.

Il examine pourquoi on a d'autant plus de joye de la conversion des pecheurs, qu'on en desesperoit davantage; & en aporte de tres-belles raisons.

6. D'Où vient donc, ô mon Dieu, que quand on a vû quelqu'un dans un extrême danger de se perdre, ou qu'on a même desesperé de son salut; on a plus de joye de le voir revenir à vous, que s'il n'avoit pas été en si grand danger, & qu'on eût toûjours eu sujet d'en bien esperer? Vous-même, Pere de misericorde, vous êtes plus touché du retour & de la penitence d'un seul pécheur, que de la bonne vie de quatre-vingt-dix-neuf justes, qui n'ont point besoin de penitence. Il ne faut donc pas s'étonner du plaisir que nous sentons, quand nous lisons dans l'Evangile, quelle joye c'est pour les saints Anges, de voir la brebis égarée, reportée au troupeau sur les épaules du Pasteur: & la dragme retrouvée, & remise dans vos tresors, avec les conjoüissances & les acclamations des amies & des voisines de celle qui l'avoit perduë.

Luc, 5. 7.
Ibid. 3.
Ibid. 9.

Ibid. 32. C'eſt par la même raiſon, que nous ne ſçaurions nous empêcher de verſer des larmes de joye, toutes les fois que l'Egliſe nous remet devant les yeux, la parabole de l'enfant prodigue; & que ſous la figure de la Fête qui ſe fit dans la maiſon de ce pere plein de tendreſſe, qui voyant revenir ſon ſecond fils, s'écria, *Mon fils étoit mort, & le voila reſſuſcité; il étoit perdu & le voila retrouvé*; elle nous repreſente ce qui ſe paſſe dans la vôtre, quand un pecheur ſe convertit.

Comment il eſt vrai de dire que Dieu ſe réjouit de la converſion des pecheurs.

C'eſt en nous, & dans vos ſaints Anges, qui ne ſont Saints, non plus que nous, que par la charité qui les anime; qu'il eſt vrai de dire que vous vous réjoüiſſez dans ces rencontres. Car, pour vous, vous êtes toûjours le même: & il n'y a jamais aucune variation dans la connoiſſance par où vous voyez les choſes mêmes qui ne durent qu'un tems, & qui ne demeurent pas toûjours dans le même état.

7. D'où vient donc que la joye de parvenir à la poſſeſſion des choſes qu'on aime, ou de les recouvrer aprés les avoir perduës, eſt tout autre que n'auroit été celle de les avoir toûjours poſſedées? Car c'eſt ce qui ſe voit dans une infinité d'exemples; & on en trouve de toutes parts, qui rendent témoignage à cette verité.

Un General d'armée reçoit les honneurs du triomphe, aprés quelques victoires qu'il a remportées, & qu'il ne pouvoit remporter ſans combattre: la joye qu'il a de ſon triomphe eſt d'autant plus grande, que le combat a été plus dangereux. Des gens qui ſont ſur mer ſe trouvent ſurpris de la tempête: les voila ſur le point de faire naufrage, & il n'y en a aucun que l'horreur d'une mort prochaine ne faſſe déja pâlir: le calme revient-il: les voila dans une joye, & une joye proportionnée à la grandeur du peril qu'ils ont couru. Un homme eſt malade, & ſon pouls ne fait rien attendre que de

funeste, tous ceux qui s'interessent à sa santé sont dans la consternation : mais dés qu'il vient à se trouver mieux, & qu'on le peut croire hors de danger : cet état où l'on le voit & où sa foiblesse est encore si grande, qu'il ne sçauroit se soûtenir, donne incomparablement plus de joye, qu'on n'en avoit, avant qu'il tombât malade, de le voir sur ses jambes, & en parfaite santé.

Le plaisir n'est à proprement parler, qu'un soulagement à quelque sorte de douleur.

C'est toûjours par quelque sorte de douleur qu'on achete les plaisirs méme ordinaires de la vie; & ce n'est pas seulement par des douleurs involontaires, & qui soient de la pure institution de la nature ; c'est quelquefois par des douleurs recherchées, & qui sont de l'institution des hommes. On ne trouveroit nul plaisir à boire & à manger, si l'on n'avoit senti la douleur de la faim & de la soif : & ceux qui aiment à boire, mangent des choses salées, pour exciter une certaine ardeur, importune par elle-même, mais qui fait que l'on boit avec plus de plaisir. C'est encore par la même raison, qu'il est établi, qu'aprés qu'une fille est promise & fiancée, on laisse passer du tems avant de la donner à celui qui la doit êpouser de peur que s'il n'avoit pas un peu soupiré pour l'avoir, il n'en fît moins de cas, aprés l'avoir épousée.

8. Ainsi, & dans les plaisirs honteux, & dans ceux qui sont permis & honnêtes, & dans l'amitié la plus pure, & dans la conversion même de ceux qui sont figurez par cet enfant prodigue, dont le retour fit que son pere s'écria, *Mon fils étoit mort, & le voila ressuscité ; il étoit perdu & le voila retrouvé*, nous voions que la grandeur du peril que l'on échape, fait celle de la joye qui lui succede. D'où vient cela, mon Seigneur & mon Dieu ? Luc. 15. 32.

Pour vous, vous trouvez en vous-même une joye éternelle & inalterable, qui ne peut non plus augmenter que diminuer. Il y a même quelques-

une des vos créatures, qui joüiſſant de vous dés-à-préſent, ſont dans une joye qui n'eſt ſujette à aucune ſorte de changement. Mais dans cette baſſe region où nous ſommes, d'où vient que par des retours continuels on retombe de la paix dans la guerre, & de l'abondance dans la defaillance ? Eſt-ce une condition que vous ayez attachée à la nature de toutes ces creatures du dernier ordre, lorſque vous avez créé les differentes ſortes de ſubſtances, qui toutes ſont quelque choſe de bon; a & que depuis le haut du Ciel, juſqu'au centre de la terre ; depuis l'Ange, juſqu'au vermiſſeau ; depuis le premier mobile, juſqu'au moindre corps capable de mouvement, vous avez aſſigné à chacune ſon tems, ſa place & ſa durée, avec tant d'ordre, de proportion & de juſtice ?

O que ce que nous pouvons decouvrir des merveilles qui reluiſent dans vos ouvrages, nous fait voir de grandeur en vous ; & que celles qui nous ſont impenetrables, nous marquent de profondeur dans les treſors de vôtre Sageſſe ? Vous êtes dans tout ce que vous avez fait, & vous ne vous en retirez jamais. Cependant, quand nous nous ſommes une fois écartez de vous, combien avons-nous de peine à vous retrouver, & à retourner à vous? ô Venez donc à nôtre ſecours, Seigneur, faites agir vôtre toute-puiſſance; reveillez-nous, rapellez-nous à vous ; enlevez-nous, embraſez-nous ; attirez-nous par l'attrait de vos celeſtes douceurs, afin qu'un ſaint tranſport d'amour nous faſſe courir vers vous.

a Coup en paſſant aux Manichéens.

b Le chap. 4. commence dés ici dans tous les autres éditions mais comme ces dernieres lignes ne ſont qu'une ſuite de ce qui les précede immédiatement, & qu'elles n'ont nul raport à ce qui va ſuivre, il eſt clair que le commencement du chap. doit être où on l'a porté.

CHAPITRE IV.

Pourquoi la conversion des personnes celebres donne plus de joye que celle des autres. Ce qui fit qu S. Paul prit ce nom là, au lieu de celui de Saul.

6. COmbien se trouve-t-il de gens, qui aprés avoir été dans un abîme d'aveuglement encore plus profond, que celui où Victorin avoit vécu, reviennent enfin à vous ; parviennent, en s'aprochant de vous, au bonheur d'être éclairez Ps. 33. 6. de cette lumiere de vie, qui éleve ceux qu'elle Jean. 1. 12. éclaire, à la glorieuse qualité de vos enfans ; Mais si ce sont des personnes peu celebres, la joye qu'on a de leur conversion est moins grande, je dis même parmi ceux qui les connoissent; au lieu que quand ce sont des personnes de consideration, cette joye est d'autant plus grande pour chacun, que plus de gens y prennent part.

D'ailleurs, plus ceux qui se convertissent sont connus, plus leur exemple a de force, pour en attirer d'autres dans le chemin du salut. Ainsi, les Fideles ont d'autant plus de joye de la conversion de ceux-là, qu'elle porte consequence pour beaucoup d'autres. Car du reste, à Dieu ne plaise que dans vos saints Tabernacles on prefere les riches aux pauvres, & les nobles à ceux qui ne le sont pas ; puisque nous sçavons que pour confondre ce 1. Cor. 1. 28. qu'il y avoit de plus élevé dans le monde, vous avez choisi ce qu'il y avoit de plus bas; & que pour renverser & aneantir ce qui paroissoit être quelque chose, & quelque chose de grand, vous vous êtes servi de ce qu'il y avoit de plus meprisable, & que l'on comptoit pour rien.

Pourquoi la conversion des personnes de consideration donne plus de joie que celles des autres.

Cependant, cet Apôtre qui se donne pour le 1. Cor. 1. 9. *moindre* de tous & par la bouche duquel vous nous avez fait entendre ces paroles, ne prit le nom de *Paul*, au lieu de celui de *Saül*, qu'en memoire de la victoire signalée qu'il remporta, lorsque le

Pourquoi saint Paul prit ce

nom-là au lieu de celui de Saul. Act. 13. 9. Procousul Paul, dompté par la force des armes spirituelles, avec lesquelles ce saint Apôtre combattoit, devint sujet du Roi des Rois ; en faisant plier son orgüeil, sous le joug doux & leger de ce divin Sauveur.

Et effet, la conversion des grands du monde est une conquête bien plus considerable sur l'ennemi, que celles des personnes du commun ; puisque c'est lui enlever ceux qu'il tient le mieux, & par qui il en tient un plus grand nombre. Car il n'y en a point qu'il tienne si bien que les grands ; parce qu'il les tient par l'orgüeil, suite ordinaire de la grandeur ; & comme ils ont beaucoup d'autorité dans le monde, il n'y en a point aussi par qui ils en tiennent tant d'autres.

Qui sont ceux que le demon tient le mieux.

Comme donc la joie qu'on avoit de la conversion de Victorin, étoit d'autant plus grande, qu'on sçavoit que le demon s'étoit fait de son cœur comme une forteresse imprenable; & qu'il s'étoit servi de sa langue, comme d'un trait perçant, pour donner la mort à une infinité d'ames; il étoit juste que vos enfans & vos fideles parussent aussi d'autant plus touchez, de voir que nôtre Roi avoit enchaîné le fort armé ; qu'il lui avoit enlevé ses depoüilles, & qu'aprés les avoir purifiées, il les avoit consacrées à vôtre honneur, & rendu utiles à vôtre service, & propres à toute sorte de bien.

Matth. 12. 29. 2. Tim. 21.

CHAPITRE V.

Il est touché de ce qu'il avoit apris de Victorin, & sent un grand desir de suivre un si bel exemple. Sa volonté résiste encore, quoique son esprit fût gagné. Peinture admirable d'un homme qui ne sçait plus par où se défendre: mais qui n'a pas encore la force de suivre le bien qu'il connoît. Ce que l'accoûtumance peut sur nous.

10. JE n'eus pas plûtôt apris, de vôtre fidele serviteur Simplicien, ce que je viens de raporter de la conversion de Victorin, que je me sentis

tis touché d'un grand desir de suivre son exemple. Aussi étoit-ce dans cette vûë, que ce saint homme m'en avoit fait le recit, & lorsqu'il ajoûta, que l'Empereur Julien ayant ôté aux Chrétiens, par un Edit public, la liberté d'enseigner la Rhetorique, & tout ce qui regarde les Lettres humaines, Victorin s'étoit soûmis avec plaisir à cette Loi, aimant mieux abandonner l'Ecole où l'on aprend à bien parler, que d'être infidelle à vôtre parole éternelle, qui sçait rendre les langues des enfans même éloquentes; j'admirai sa force & son courage: mais je n'admirai pas moins son bonheur, d'avoir trouvé une ocasion de tout quiter pour ne plus penser qu'à vous.

Sag. 10. 21.

C'est après quoi je soûpirois: mais j'étois enchaîné, non d'une chaîne exterieure, mais par ma volonté même, qui m'étoit une chaîne plus dure que le fer. Le demon s'en étoit rendu le maître; & en avoit faite une chaîne dont il me tenoit lié. Car cette volonté; en se dereglant étoit devenuë passion; & à force que j'avois suivi cette passion, elle s'est tournée en habitude; & faute de resister à cette habitude, elle étoit devenuë necessité; & c'étoient comme autant d'anneaux, engagez les uns dans les autres, dont l'ennemi avoit composé cette chaîne, par où il me tenoit dans une cruelle servitude.

Par quels degrez on devient esclave du peché.

Cependant, il s'étoit déja formé en moi une volonté nouvelle, qui commençoit à me faire desirer de vous servir, de ce culte tout gratuit que vous demandez; & de joüir de vous, ô mon Dieu, en qui seul on trouve un plaisir solide & durable. Mais comme cette nouvelle volonté ne faisoit, pour ainsi dire, que de naître, elle n'étoit pas encore assez forte pour vaincre l'autre, qui avoit toute la force qu'une longue habitude peut donner. Cependant ces deux volontez, l'une ancienne, & l'autre nouvelle, l'une charnelle, & l'autre spirituelle se com-

Etat de ceux qui sont en balance entre le bien & le mal.

battoient dans mon cœur; & chacune le tirant de ſon côté, elles le mettoient en pieces.

11. C'eſt ainſi que ma propre experience me rendoit ſenſible la verité de cette parole de vôtre Apôtre : ,, La chair forme des deſirs contraires ,, à ceux de l'eſprit ; & l'eſprit en forme de con- ,, traires à ceux de la chair. Mais enfin ces deux volontez, quelque contraires qu'elles fuſſent, n'étoient autre choſe que moi-même. [a] C'étoit moi qui voulois le bien que ma raiſon aprouvoit ; & c'étoit moi qui voulois encore le mal qu'elle condamnoit. Il eſt vrai qu'à l'égard du mal, je pouvois dire que ce n'étoit preſque plus moi, puiſque le mouvement qui me portoit de ce côté-là, étoit plûtôt une violence que je ſouffrois, qu'une action que je fiſſe de mon bon gré. Mais après tout, cette malheureuſe acoutumance, qui me reſiſtoit, n'avoit de force que ce que je lui en avois donné; & quoique j'euſſe bien voulu ne pas être dans la ſervitude où je me trouvois, c'étoit volontairement que je m'y étois mis. Ainſi je n'avois aucun ſujet de m'en plaindre ; puiſque ce n'étoit qu'une ſuite & une juſte punition de mon peché.

Gal. 5. 17.

Ceux qui ſont dans la ſervitude du peché n'ont de mal que celui qu'ils ſe ſont fait à eux-mêmes.

Je n'avois même plus l'excuſe dont je me couvrois quelque tems auparavant ; & qui me faiſoit croire, que ce qui m'empêchoit de renoncer à toutes les eſperances du ſiecle, pour ne plus penſer qu'à vous ſervir, c'étoit que la verité ne m'étoit pas encore aſſez connuë : car elle me paroiſſoit clairement alors. Mais mon cœur, encore ataché aux choſes de la terre, ne pouvoit ſe reſoudre à y renoncer pour ne plus penſer qu'à vous ſervir ; & je craignois de me voir libre, & hors de tous ces embarras, qui ſont des ſuites inſeparables de l'amour du monde, comme on devroit craindre de s'y jetter.

Belle peinture

12. Ainſi, je ſuccombois ſous le fardeau des engagemens du ſiecle : j'en étois acablé, comme on

a Saint Auguſtin a toûjours les Manichéens en vûë.

l'est quelquefois d'un sommeil, dont on voudroit se tirer, mais à quoi on se laisse pourtant aller avec plaisir; & les pensées par où je tâchois de m'élever vers vous, étoient à peu prés comme les efforts de ceux qui voudroient s'éveiller, mais qu'une extrême envie de dormir emporte, & fait retomber dans le sommeil. Car de la même maniere, qu'encore qu'il n'y ait personne qui voulût toûjours dormir; & que de l'avis de tous ceux qui ont du sens, l'état d'un homme éveillé vaille mieux que celui d'un homme qui dort, on se trouve quelquefois si acablé de sommeil, qu'on ne sçauroit y resister, & qu'on s'y laisse même aller avec plaisir, quoiqu'on soit fâché de ne pouvoir s'en tirer; ainsi, quelque persuadé que je fusse, étoit sans comparaison meilleur pour moi, de faire de vôtre saint amour la seule regle de ma vie, que de suivre les mouvemens de ma cupidité; les fausses douceurs de cette cupidité, qui me dominoit, quoique je la condamnasse, prévaloient sur ce que j'aprouvois, & qui avoit déja pris le dessus dans mon esprit.

de l'état de ceux que le poids du peché empêche de suivre ce qu'ils ont de bons mouvemens.

La conviction de l'esprit ne sert de rien, tant que le cœur trouve plus de douceur dans le mal que dans le bien.

Vôtre voix secrette me disoit à toute heure: „ Sortez du sommeil où vous êtes: levez-vous „ d'entre les morts, & Jesus-Christ vous éclairera; & vous me faisiez voir clairement, que vous ne me disiez rien que de salutaire & de vrai. Ainsi, ne sachant plus par où me défendre, contre la conviction interieure que j'avois de la verité; j'étois réduit à dire, comme ces paresseux que l'on tâche d'éveiller: „ Laissez-moi encore un moment: tout „ à l'heure, tout à l'heure: Mais cette heure ne venoit point, & ce moment n'avoit point de fin. Eph. 5. 14.

A quoi me servoit-il donc, d'être parvenu à me plaire dans vôtre loi, selon l'homme interieur; puis qu'une autre loi, qui résidoit dans mes membres, combatoit la loi de mon esprit; & m'asservissoit à cette loi de peché, que je portois en moi- Rom. 7. 23.

Ce que c'est que ce que saint Paul apelle la loi du peché. même? Et qu'est-ce que cette loi de peché, sinon la force de l'acoûtumance; qui vient enfin au point de nous dominer, & de nous emporter malgré nous? Et c'est une punition que nous avons bien meritée; puisque c'est volontairement que nous nous sommes mis sous le joug de ce tiran. Qu'y avoit-il donc, qui pût me tirer de ce misera-
Rom. 7. 24. ble état, & me délivrer du corps de cette mort; sinon le secours de vôtre grace, par Jesus-Christ nôtre Seigneur?

CHAPITRE VI.

Ce qui se passa dans la visite que Pontitien lui rendit. Ce que cet homme lui aprit de S. Antoine; & de la conversion admirable de deux Oficiers de l'Empereur, par la lecture de la vie de ce bienheureux Solitaire.

15. JE dirai ici, à la gloire de vôtre nom, mon Seigneur & mon Dieu, mon soûtien & mon Redempteur, de quelle maniere vôtre misericorde me mit audessus de la foiblesse que j'avois de ne pouvoir me passer de femme, & me tira de la servitude de tous les engagemens du siecle.

Etat de S. Augustin, un peu avant sa conversion Je continuois dans mon train ordinaire de vie; & mes inquiétudes allant toûjours en augmentant, je soûpirois nuit & jour en vôtre presence; ayant soin de me trouver à l'Eglise, autant que me le pouvoient permettre les ocupations dont le poids me faisoit gemir.

Nous demeurions ensemble, Alipe, Nebride & moi. Le premier, aprés avoir servi par trois diverses fois, en qualité d'Assesseur du Magistrat, étoit alors de loisir, & atendoit quelque nouvelle ocasion de faire trafic des conseils que la connoissance qu'il avoit de la Jurisprudence le mettoit en état de donner; comme de mon côté je faisois trafic de la science de bien parler, ou plûtôt de ce que les leçons d'un Maître peuvent contribuer à la faire aquerir.

L'autre enſeignoit la Grammaire, à la place de Verecundus, Citoyen de Milan, & nôtre ami intime, qui nous avoit conjurez par toute l'amitié que nous avions pour lui, que quelqu'un de nôtre troupe voulût bien lui prêter ce ſecours, dont il avoit alors un beſoin preſſant. Ainſi, ce ne fut pas l'eſperance du gain, ni d'aucun autre avantage, qui fit que Nebride prit ce parti-là : car s'il avoit voulu faire profeſſion d'enſeigner, il étoit capable de beaucoup plus. Mais comme c'étoit le meilleur homme du monde, & qui ſavoit le moins reſiſter aux prieres de ſes amis, il le fit par pure complaiſance pour nous. Il le faiſoit avec beaucoup de circonſpection, affectant de demeurer inconnu aux grands du ſiecle ; & évitant avec ſoin tout ce qui auroit pû troubler ſon repos, & alterer tant ſoit peu la tranquillité de ſon eſprit, qu'il vouloit ſe conſerver libre, & en état de profiter de tout ce qu'il pouvoit avoir de loiſir ; pour s'inſtruire par la lecture, par la méditation, ou par l'entretien, de ce qui a raport à la veritable ſageſſe.

24. Il arriva donc un jour, qu'un de nos compatriotes d'Afrique, nommé Pontitien, qui étoit de la Cour de l'Empereur, & en grande conſideration auprés de lui, vint à nôtre logis pour nous voir, ſur quelque choſe qu'il deſiroit de nous. Il ne trouva qu'Alipe & moi ; Nebride ayant été obligé de ſortir ce jour là pour quelque affaire dont je ne me ſouviens pas. Nous prîmes des ſieges, pour entrer en converſation ; & Pontitien ayant aperçû un livre ſur une table à jouer, qui étoit devant nous ; il le prit, & l'ayant ouvert, il fut ſurpris de voir que c'étoit les Epîtres de ſaint Paul : car il croyoit que ce ſeroit quelqu'un de ces livres qui regardent la profeſſion acablante que je faiſois. Auſſitôt tournant les yeux vers moi, avec un ſoûris de conjoüiſſance, il me dit qu'il avoit été agréablement ſurpris, de trouver un tel

livre devant moi, & il n'y en avoit pas même trouvé d'autre : car il étoit Chrétien, & de ceux qui vous servent fidellement; fort assidu à la priere, à quoi il donnoit beaucoup de tems, prosterné dans l'Eglise, devant vôtre divine Majesté. Je lui répondis, que je faisois alors mon étude principale de l'Ecriture sainte, & sur cela, de discours en discours, il vint à nous parler d'Antoine, ce fameux Solitaire d'Egipte, qui étoit déja celebre parmi vos fidelles serviteurs; mais dont nous n'avions point encore entendu parler. Ce fut ce qui donna lieu à Pontitien de s'étendre davantage, pour nous le faire connoître à fonds, ne pouvant se lasser d'admirer, que le nom d'un si grand homme ne fût pas encore venu jusqu'à nous. Nous admirions de nôtre côté ces merveilles de vôtre grace, que vous aviez fait éclater dans cette sainte societé, où se conserve le dépôt de la veritable Foi, c'est-à dire, dans l'Eglise Catholique Car c'étoient des choses dont la verité étoit établie d'une maniere à ne pouvoir être contestée ; & la memoire en étoit encore si fraîche, qu'on pouvoit presque les mettre au rang de ce qui s'étoit passé de nos jours. Nous étions donc dans l'admiration de part & d'autre: nous, des grandes choses que Pontitien nous disoit; & lui, de ce qu'elles nous étoient nouvelles.

15. De là il tomba sur ce grand nombre de Monasteres, qui ont rendu les deserts fertiles en fruits de sainteté ; & d'où la vie si pure de tant de saintes ames fait exhaler une odeur toute celeste, qui monte jusqu'au thrône de vôtre gloire. Tout cela nous étoit tellement inconnu, que nous ne sçavions pas même qu'à Milan, où nous étions, il y avoit hors la ville un Monastere, où un grand nombre de gens de bien vivoient ensemble comme freres, sous la conduite d'Ambroise.

Nous écoutions Pontitien dans un profond si-

lence, & avec la plus grande atention du monde; & lui, continuant son discours nous conta, qu'étant à Treves, à la suite de l'Empereur, trois de ses amis & lui s'en allerent se promener une aprés dînée, dans des Jardins qui touchoient aux murailles de la ville: pendant que l'Empereur prenoit le divertissement des spectacles du Cirque, Pontitien prît d'un côté, avec un des trois; & les deux autres d'un autre. Ceux-ci faisant chemin, sans prendre garde où ils alloient, rencontrerent une pauvre cabane, où s'étoient retirez quelques-uns de vos serviteurs, munis de cette pauvreté d'esprit, à laquelle le Royaume du Ciel est promis pour recompense. Ils y trouverent la vie d'Antoine, & l'un d'eux s'étant mis à la lire, se sentit tout d'un coup rempli d'admiration pour la vertu si extraordinaire de ce saint homme, & touché d'un grand desir d'embrasser ce genre de vie, pour ne plus penser qu'à vous servir, & de quitter pour cela l'emploi qu'il avoit auprés de l'Empereur: car ils étoient, lui & son compagnon, de ceux qu'on apelle, Agens des affaires du Prince. Etant donc déja tout embrasé du feu de vôtre saint amour; & touché de cette honte salutaire, que ceux qui commencent de revenir à eux-mêmes, ne manquent jamais de ressentir, il entra tout d'un coup dans une sainte colere contre lui même; & jettant les yeux sur son ami: ,, A quoi songeons-,, nous, lui dit il? que prétendons-nous, par toutes ,, les peines que nous nous donnons, & qu'est-ce ,, qui nous atache à la Cour? Y pouvons-nous rien ,, esperer de plus, que de devenir amis de l'Empe-,, reur! Et quand nous serions parvenus à ce point-,, là; qu'y a-t-il de plus fragile qu'une telle fortu-,, ne? à combien de perils expose-t-elle? & combien ,, en faut-il essuier, pour arriver à cet état, le plus ,, dangereux de tous? Mais quand pouvons-nous ,, esperer de nous y voir? O qu'il en coûte bien

Belle Histoire.

Matt. 5. 3.

,, moins pour être ami de Dieu ! il n'y a qu'à le ,, vouloir ; & si je le veux, je le serai dans ce mo- ,, ment. Aprés avoir parlé de la sorte, il se remit à lire, plein du dessein qu'il venoit de concevoir, de mener une vie toute nouvelle ; & agité de mille secousses, qui étoient comme les douleurs de l'enfantement.

Une vraye conversion ne se fait point sans de grandes agitations.

Merveilleux changement, & qui marque bien la force de la grace.

Cependant à mesure qu'il continuoit de lire, son cœur se changeoit, sans que personne en vît rien que vous; & se défaisoit de l'amour du monde, comme il parut incontinent. Car après avoir encore lû quelque tems, avec une agitatiòn interieure qui le faisoit fremir, il vit clairement enfin quel étoit le bon parti ; & resolut de le suivre. ,, Etant donc déja tout à vous, il dit à son ami ; ,, c'en est fait: me voilà dépris de tout ce qui a ,, fait jusques ici l'objet de nos esperances. Je suis ,, resolu de servir Dieu dans ce lieu-ci,& de com- ,, mencer dés ce moment. Si vous ne vous sentez ,, pas en disposition d'en faire autant,au moins ne ,, vous oposez point à mon dessein. L'autre répondit;qu'il vouloit avoir sa part à une si grande grace,& lui tenir compagnie dans la sainte milice où il entroit; & tous deux commencerent dans le moment, à bâtir cette tour, dont J.C. parle dans l'Evangile;* ayant devant eux le fonds qui est necessaire pour cela, & qui ne consiste que dans le courage de quiter tout ce qu'on a pour vous suivre.

Quel est le fonds necessaire pour bâtir cette tour dont Jesus-Christ parle dans l'Evangile.

* Luc.14 28.

Cependant Pontitien, & celui qui se promenoit avec lui d'un autre côté, ne sçachant ce que ces deux-ci étoient devenus, les cherchoient de toutes parts, & les ayant enfin trouvez dans cette cabane, ils leur dirent qu'il se faisoit tard,& qu'il falloit se retirer. Eux leur firent part de la resolution qu'ils venoient de prendre, & leur conterent ce qui en avoit été l'ocasion, les priant, s'ils n'étoient pas en disposition de l'imiter, qu'au moins ils ne se missent point en devoir de la combatre,

Ceux-ci ne se trouvant point changez, ni disposez à suivre un si grand exemple, pleurerent au moins leur malheur ; & aprés les avoir felicitez de leur sainte resolution, & s'être recommandez à leurs prieres, ils retournerent au Palais de l'Empereur, ayant toûjours le cœur ataché à la terre ; & les autres se tinrent dans cette cabane, n'ayant plus de pensées que pour le Ciel. Ils étoient tous deux sur le point de se marier, & même déja fiancez ; & celles qu'ils devoient épouser, ayant sçû le parti qu'ils avoient pris, en prirent un tout semblable ; & vous consacrerent leur virginité.

CHAPITRE VII.

Ce que Dieu faisoit en lui, à mesure que Pontitien lui parloit. De quelle maniere il se reprochoit à lui-même ses égaremens & ses lâchetez. Peinture admirable de ce qui se passe dans le cœur d'un homme qui voit la lumiere, & qui la voudroit suivre, mais qui n'en a pas la force.

16. VOilà ce que Pontitien nous conta ; & à mesure qu'il parloit, vous aviez soin de me montrer à moi-même, malgré que j'en eusse ; car je m'en détournois pour ne me point voir ; mais vous faisiez en sorte que de quelque côté que je tournasse les yeux, je me trouvois toûjours moi-même ; sans pouvoir m'empêcher de voir, combien il y avoit en moi de difformité, de dépravation, d'ordures, de taches, & d'ulceres. Cette vûë me donnoit de l'horreur : mais où aurois-je pû m'enfuir, pour éviter de me voir moi-même ? J'avois beau détourner mes yeux, Pontitien continuoit toûjours son discours, & vous ne cessiez point de me montrer à moi-même ; & pour me faire mieux voir mon iniquité, & m'en donner de la haine, vous me la portiez jusques dans les yeux. Elle m'étoit assez connuë, mais je ne voulois point la voir ; & je faisois tout ce que je pouvois pour me la cacher & pour l'oublier.

17. Cependant mon cœur s'embrasoit d'amour pour ceux dont on me parloit ; & comme je ne pouvois m'empêcher d'admirer ces mouvemens de pieté si vifs & si salutaires, qui les avoient portez à s'abandonner à vous sans reserve, pour trouver dans les remedes de vôtre grace la guerison de leurs maux, je ne pouvois aussi m'empêcher de comparer leur état au mien ; & l'horrible difference que je trouvois entre l'un & l'autre, me donnoit pour moi-même une haine qui alloit jusques à l'execration.

Pour se convertir, il faut commencer par avoir de l'horreur de soi-même.

Je considerois combien il s'étoit passé de tems, depuis cette dix neuviéme année de mon âge, où j'avois commencé d'être touché de l'amour de la sagesse, en lisant l'Hortense de Ciceron : * car il y avoit pour le moins douze ans, & je differois encore de renoncer à tout ce qu'on peut se promettre d'heureux sur la terre, pour ne plus penser qu'à aquerir ce précieux tresor, dont non seulement la possession ; mais même la simple recherche, est préferable à tous les tresors, à tous les Royaumes, & à tous les plaisirs du monde.

* Liv 3. Chap 4. Nomb. 7.

Dés ma plus grande jeunesse, je vous avois demandé la chasteté, miserable que j'étois, & plus miserable qu'on ne sçauroit jamais dire. Je vous avois dis plusieurs fois : Donnez-moi le don de chasteté & de continence; mais que ce ne soit pas encore sitôt, ajoûtois je : car je craignois que vous ne fussiez trop prompt à m'exaucer ; & que vous ne me guérissiez plûtôt que je ne voulois de la maladie de l'impureté ; aimant bien mieux le plaisir de le satisfaire, que le bonheur d'en être défait. Par dessus cela, je m'étois jetté dans les routes égarées d'une superstition sacrilege, où je ne voyois rien de solide ni de certain; mais que je croyois preferable à d'autres choses, que je combatois avec animosité, au lieu de m'en instruire avec pieté.

On seroit bientot guéri si on ne craignoit pas de l'être.

18. Delà j'étois tombé dans un autre état : où je croyois que ce qui me faisoit differer de renoncer à toutes les esperances du siecle, pour ne plus suivre que vous, c'étoit que la voye par où il falloit marcher, ne m'étoit pas encore assez clairement connuë. Mais le jour étoit enfin arrivé, que je me voyois moi-même à nud ; & ma conscience me disoit : Où sont presentement vos excuses ? Vous disiez que ce qui vous empêchoit de vous défaire du poids de tant de vaines ataches, c'étoit que la verité ne vous paroissoit pas encore avec assez de certitude. Vous la voyez presentement, dans un degré d'évidence qui ne vous laisse plus aucun doute ; & vous portez encore ce malheureux fardeau : pendant que d'autres, qui n'ont pas consumé comme vous des dixaines d'années, à creuser & à méditer les choses ; & qui ne se sont point fatigué l'esprit par tant de sortes de discussions, se trouvent libres, & en état de prendre leur vol vers le Ciel. Voilà quelles étoient les pensées & les mouvemens, dont mon cœur étoit agité, pendant que Pontitien nous parloit ; & elles étoient acompagnées d'une confusion que je ne pouvois porter, & qui me donnoit de l'horreur de moi-même.

Il se retira enfin, aprés nous avoir dit tout ce que je viens de raporter, & avoir reglé l'affaire qui l'avoit obligé de nous venir chercher. Et que ne me dis-je point à moi-même, quand je me vis seul ? Quels reproches ne me fis-je point ? que ne mis-je point en usage pour me piquer moi-même, & pour tirer mon ame de son engourdissement, afin qu'elle se laissât aller au mouvement qui me portoit vers vous ; & qu'elle ne resistât plus aux efforts que je faisois pour vous suivre ? Cependant elle resistoit toûjours quoiqu'elle ne sçût plus par où se défendre : car tout ce qu'elle avoit acoûtumé d'alleguer en faveur de sa paresse étoit épuisé,

Belle peinture de l'état d'un homme dont le cœur resiste encore, quoique son esprit soit convaincu de la verité.

Mais quoiqu'elle fût sans replique, elle demeuroit tout tremblante; craignant comme la mort ce qui devoit arrêter le cours de ces malheureuses passions, à quoi l'acoûtumance l'avoit livrée; & qui la consumant peu à peu, la conduisoient à la mort.

CHAPITRE VIII.

Ce qu'il dit à Alipe dans le trouble où il étoit. Quelles furent ses agitations interieures dans le jardin où il s'étoit retiré. A quoi il tenoit que la volonté qu'il avoit d'être à Dieu n'eût son effet.

Le changement du cœur ne se fait point sans de grandes agitations.

19. DAns la violence de l'agitation où me mettoit cette guerre intestine; que je venois d'exciter contre moi-même, & dont mon cœur étoit le theatre, je me tournai vers Alipe; & avec un visage où le trouble de mon ame étoit peint: „ Qu'est ce donc que ceci, m'écriai-je? Qu'est-ce „ que nous venons d'entendre? Quoi des ignorans „ s'élevent, & s'emparent du Ciel; & nous, avec „ toute nôtre science, nous sommes assez misera- „ bles & assez lâches, pour demeurer abîmez dans „ la chair & dans le sang! Est ce parce que de tel- „ les gens ont pris le devant, que nous avons honte „ de les suivre? & ne devrions-nous pas plûtôt „ mourir de honte, de n'avoir pas même le courage „ de les suivre, & de faire ce qu'ils ont fait? Voilà à peu prés ce que je lui dis; & lui, me regardoit sans rien dire, tout surpris de l'état où il me voyoit: car je parlois d'un ton de voix tout extraordinaire; & mon front, mes yeux, mes jouës, la couleur de mon visage, & le changement de ma voix, en disoient encore plus que mes paroles; & faisoient assez connoître ce qui se passoit dans mon cœur.

Comme l'agitation où j'étois ne me permettoit pas de demeurer en place, je me levai tout à coup d'auprés d'Alipe, & m'en allai dans un petit jar-

din, qui dépendoit de nôtre logis ; & dont nous avions l'usage comme de tout le reste: car le maître de la maison nous l'avoit laissée toute entiere. Le trouble de mon cœur me porta donc dans ce lieu-là, où je crûs que je serois moins en danger d'être interrompu, dans l'ardeur du combat où j'étois entré contre moi-même. Il n'y avoit que vous, ô mon Dieu, qui sçussiez quelle en devoit être l'issuë; & qui vissiez que la fureur dont j'étois transporté, devoit me conduire à la sagesse; & que l'agonie où j'étois, bien loin de me donner la mort, me serviroit d'entrée à la veritable vie. Pour moi, je ne voyois que le mal qui étoit en moi; & je ne savois rien du bien qui étoit sur le point d'y être.

Alipe me voyant aller au jardin, y vint sur mes pas avec moi, sachant bien que je comptois d'être seul, quand je n'étois qu'avec lui ; & n'ayant garde de me quiter, dans l'état où il me voyoit. Nous nous assimes le plus loin de la maison que nous pûmes. J'étois tout à fait hors de moi ; & je fremissois d'indignation contre moi-même, de ce que je refusois encore de me rendre à vous, & de me soûmettre à ce que vous demandiez de moi, ô mon Dieu ; quoique toutes les puissances de mon ame me criassent tout d'une voix, qu'il n'y avoit de bon parti que celui-là ; & qu'elles portassent jusqu'au Ciel l'avantage d'une démarche si heureuse & si salutaire. Il ne falloit pour la faire, ni vaisseaux, ni chariots, ni chevaux. il ne s'agissoit pas même de faire autant de pas que j'en avois fait, pour venir dans ce jardin. Car pour aller à vous ; ô mon Dieu, & même pour y arriver ; il ne faut autre chose que le vouloir ; mais d'une volonté pleine & entiere ; & non pas d'une demi volonté, qui ne fait que se debatre, & luiter contre elle-même, par les divers mouvemens qui la partagent, & dont les uns la tirent en bas, pendant que les autres la portent en haut.

C'est beaucoup que l'esprit soit convaincu, mais ce n'est pas tout.

Ce qu'il faut pour se porter à Dieu. A quoi presque tout le monde en demeure.

En matieres d'actions exterieures & corporelles, il y en a quelquefois que l'on ne sçauroit faire, quoiqu'on le veüille; soit parce qu'on manque des membres necessaires pour cela, ou parce qu'ils sont malades, affoiblis, ou enchainez, ou par quelque autre sorte d'empêchement. Ainsi, quoique dans tout ce que me fit faire l'agitation où j'étois, comme de m'arracher les cheveux, de me donner des coups par la tête, de prendre mes genoux à deux mains, il n'y eut rien qui ne fût un effet de ma volonté ; elle auroit pû n'être pas obéie, si quelque obstacle exterieur m'avoit lié les bras & les mains.

D'où vient donc, qu'en même tems que je faisois, si aisément, tant de choses où il y avoit difference, entre pouvoir & vouloir; je ne faisois pas ce que j'aurois sans comparaison mieux aimé, & qu'il ne falloit que vouloir pour le pouvoir ; Car pouvoir, à cet égard, n'étoit autre chose que vouloir ; & il auroit été aussi peu possible de le vouloir sans le pouvoir, que de le vouloir, sans le vouloir. Il ne falloit donc que le vouloir, pour le pouvoir ; & ç'eût même été le faire que de le vouloir. Cependant, il ne se faisoit point, quoique je le voulusse ; & en même tems que mon ame étoit si bien obéïe au dehors, & que mes bras & mes mains suivoient avec tant de promptitude le moindre mouvement de sa volonté; elle ne l'étoit point au dedans d'elle-même, sur ce qu'elle desiroit si ardemment, & qu'il ne s'agissoit que de vouloir.

Ce que nous apelons ne pouvoir faire le bien, n'est autre chose que ne le vouloir pas faire.

CHAPITRE IX.

Comment il se peut faire, que l'esprit qui a tant de pouvoir sur le corps, en ait quelquefois si peu sur lui-même.

11. N'Y a-t-il pas là quelque chose de monstrueux; & d'où est-ce que cela peut venir? Eclairez-moi par vôtre misericorde, Seigneur ? & faites que je puisse penetrer assez avant, dans

l'âbîme des miseres des hommes, & de ces punitions cachées, qu'ont merité les enfans d'Adam, pour trouver la cause d'un effet si extraordinaire.

L'esprit commande quelque chose au corps, & il est obéi sur le champ : l'esprit se commande quelque chose à lui-même, & il n'est point obéi. L'esprit commande à la main de se mouvoir, & l'obeissance de la main est si prompte, qu'à peine peut-on remarquer que le commandement de l'esprit ait précedé, quoique l'esprit & la main soient choses tout differentes, puisque l'un est esprit, & que l'autre est corps : l'esprit se commande à lui-même de vouloir de certaines choses, & il ne s'en fait rien; quoique ce qui reçoit le commandement & ce qui le fait, ne soit que la même chose.

Pourquoi nous ne faisons pas le bien même que nous voulons.

N'y a-t-il pas là quelque chose de monstrueux, encore une fois: & d'où est-ce que cela peut venir? Car enfin, cet esprit qui se commande à lui-même de vouloir une certaine chose la veut déja; autrement il ne se la commanderoit point. D'où vient donc qu'elle ne se fait pas? c'est qu'il ne commande qu'à demi, parce qu'il ne veut qu'à demi. Il ne commande, qu'autant qu'il a de volonté que la chose soit; & son commandement ne demeure sans effet, que parce qu'il y a une partie de sa volonté qui s'y opose. Car ce n'est pas à un autre que l'esprit commande de vouloir, c'est à lui-même; & puisqu'il en est encore à se commander de vouloir, il est clair qu'il ne veut pas encore de toute sa volonté. Or tant que sa volonté n'est pas entiere, son commandement ne l'est pas non plus. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il demeure sans effet. Et ce partage de la volonté en est tellement la seule cause; que si la volonté étoit entiere, ce que que l'esprit commande seroit déja; & il n'auroit pas besoin de commander.

Ce qui paroissoit si monstrueux ne l'est donc point; & ce qui fait que l'ame se trouve ainsi par-

tagées par deux volontez contraires ; c'est qu'étant malade, & apesantie par le poids de l'acoûtumance, qui l'atire en bas ; elle n'est emportée qu'à demi, par celui de la verité qui la tire en haut. Car ces deux differens mouvemens font en elle comme deux volontez differentes ; & ce qui en manque à l'une, & qui empêche qu'elle ne soit entiere, est précisément ce qui fait l'autre.

Ce qui empêche que la verité ne fasse son effet en nous.

CHAPITRE X.

Digression contre les Manichéens. Combien ils ont de tort de vouloir que le combat de deux volontez opposées, qui se rencontrent quelquefois dant un même homme, viennent de deux natures differentes.

22. QU'ils perissent, comme ils perissent en effet ; & qu'ils soient pour jamais chassez de devant vous, ô mon Dieu, ces conteurs de fables, ces malheureux seducteurs, * à qui ce combat de deux volontez, qui nous tiennent quelquefois en balance, entre le bien & le mal, fait conclure qu'il y a donc en nous deux esprits de differente nature, l'un bon & l'autre mauvais. Ce sont eux-mêmes qui sont mauvais, dés-là qu'ils tiennent une doctrine si impie. Mais cela n'empêche pas, que s'ils revenoient à des sentimens plus droits, & qu'ils se rendissent à la verité, ils ne devinssent bons, de méchans qu'ils sont presentement ; en sorte qu'on pourroit alors leur apliquer ces paroles de vôtre Apôtre : ,, Vous n'étiez autrefois que tenebres : mais vous êtes presentement ,, lumiere dãs le Seigneur. Au lieu que pour vouloir être lumiere, non dans le Seigneur, mais par eux-mêmes, (car c'est le vouloir que de soûtenir cõme ils font, que la substance de l'ame de l'hõme est la même que celle de Dieu) ils ne sont jusqu'à present que tenebres, & tenebres d'autant plus épaisses, que l'excés de leur orgueil les éloigne davan-

* Les Manichéens.

Eph. 5. 8.

tage de vous, ô mon Dieu, lumiere veritable dont Jean. 10.
tous les hommes qui viennent au monde sont éclairez.

Prenez donc garde à ce que vous dites, malheureux que vous êtes ; & si vous voulez n'être pas couverts d'une confusion éternelle, rougissez presentement de vôtre égarement ; & aprochez-vous de cette lumiere, afin qu'elle vous éclaire. Ps. 33. 6.
Dans le tems que j'étois en balance, si je me consacrerois tout entier au service de mon Dieu, comme je l'avois resolu il y avoit long-tems ; c'étoit moi-même qui le voulois, & qui ne le voulois pas. C'étoit moi-même assûrement ; puisque je n'étois ni pleinement resolu de le faire, ni pleinement resolu de ne le pas faire ; & c'est ce qui faisoit que je disputois contre moi-même, & qu'il y avoit de la division dans mon cœur. Mais quoi qu'elle y fût contre mon gré, ce n'étoit pas une preuve qu'il y eût en moi quelque nature étrangere, qui m'empêchât de vouloir le bien ; & cela ne faisoit que rendre sensible l'état où la mienne a été reduite par le peché. Aussi cette division de moi-même contre moi-même, n'étoit-elle pas tant un effet de ma volonté, que du peché qui habitoit en moi ; & qui étoit la punition d'un autre peché bien plus libre, à quoi je participois comme enfant d'Adam.

Si nous ne sommes pas maîtres de nôtre cœur, nous ne devons nous en prendre qu'à nous-mêmes.

Rom. 7. 17.

23. Car s'il falloit admettre autant de natures contraires l'une à l'autre, qu'il y a quelquefois en nous de volontez qui se combattent, il s'en trouveroit bien plus de deux. Que quelqu'un soit en balance, s'il ira à l'assemblée des Manichéens, ou au theatre ; ils diront tout aussitôt : voilà deux differentes natures, dont l'une tire cet homme d'un côté, pendant que l'autre le tire de l'autre : car d'où pourroit venir cette incertitude, qui le tient en suspens entre deux volontez contraires ? Pour moi, je dis que ces deux volontez sont

mauvaiſes; & que celle qu'on auroit d'aller à leur aſſemblée l'eſt tout autant, que celle qu'on auroit d'aller au theatre : eux au contraire ſoûtiennent, que la premiere ne peut être que bonne.

Mais que diront-ils d'un Catholique, qui ſeroit en balance, s'il iroit à l'Egliſe ou au theatre ? Car il faut, ou qu'ils avoüent que la volonté qui porte à l'Egliſe ceux qui font profeſſion de nôtre ſainte religion, & qui ont été faits participans de ſes miſteres, eſt une bonne volonté, ce qu'ils ſont bien éloignez d'avoüer; ou qu'ils diſent que dans un même homme il y a deux mauvaiſes natures qui ſe combattent; & ſi cela eſt, il n'eſt donc pas vrai, comme ils le prétendent; qu'il n'y en a que deux en tout, l'une bonne, & l'autre mauvaiſe; ou enfin qu'ouvrant les yeux à la verité, ils reconnoiſſent que quand nous ſommes ainſi en balance, entre le bien & le mal, ce n'eſt qu'une même ame, qui eſt combatuë par deux volontez contraires.

24 Qu'ils ne diſent donc plus, lorſqu'ils remarquent, dans un même homme, ce combat de deux volontez opoſées; l'une bonne, & l'autre mauvaiſe, que ce ſont deux eſprits contraires l'un à l'autre, de deux ſubſtances contraires, l'une bonne & l'autre mauvaiſe, & produits par deux principes contraires. Car vôtre verité les confond & le condamne : puiſqu'il arrive ſouvent, que deux mauvaiſes volontez ſe combatent, ſans qu'on admette pour cela deux mauvais eſprits dans un même homme.

Ne ſe peut-il pas faire, par exemple, qu'un homme ſoit en balance, ſi ce ſera par le fer ou par le poiſon, qu'il fera mourir ſon ennemi; s'il envahira le bien de celui-ci, ou celui de celui-là, ne pouvant faire l'un & l'autre en même tems; s'il obéira à la volupté, qui le ſollicite de faire une certaine dépenſe, ou à l'avarice, qui lui conſeille de garder ſon argent, s'il ira au Cirque, ou au Thea-

tre, lors que dans un même jour, il y a quelque chose à voir de part & d'autre; enfin s'il ira voler quelque chose dans la maison de quelqu'un, & s'il profitera d'une ocasion qui paroît favorable pour cela; ou si trouvant moyen d'aller corrompre la femme d'un autre, il ne prendra pas plûtôt ce parti-là ? Car il est tres-possible, qu'on ait tout cela sous la main en même tems,& qu'on se sente également porté à chacune de ces méchantes actions, quoiqu'on ne puisse les executer toutes à la fois. Ainsi, voilà quatre volontez oposées qui se combattent, & qui mettent un cœur en pieces. Il s'en peut même trouver davantage, par le grand nombre de choses à quoi la cupidité se peut porter. Cependant les Manichéens n'admettront pas pour cela tout autant de differentes substances dans un même homme.

Il faut dire la même chose en matiere de volontez, bonnes de leur nature, mais pourtant differentes, & contraires les unes aux autres. Car je leur demande, si ce n'est pas une bonne chose,que de prendre plaisir à lire saint Paul ; & si ce n'en est pas une bonne, que d'en prendre à chanter avec modestie des Cantiques de pieté;& si ce n'en est pas encore une bonne, que d'en prendre à expliquer l'Evangile ? Ils diront sans doute,que dans tout cela il n'y a rien que de bon.S'il arrive donc, qu'on se sente porté à ces trois choses tout à la fois, ne sera-t-on pas combatu par autant de volontez differentes, qui tiendront en balance entre les trois ? Car quoiqu'il n'y ait rien que de bon dans ces differentes volontez; elles ne laisseront pas de se combatre l'une l'autre, jusqu'à ce qu'on ait pris parti ; & que la volonté, jusques-là partagée entre ces trois choses, se porte tout entiere en une des trois. Il en est de même, lors que d'un côté on se sent porté en haut par l'amour des choses éternelles ; & que de

l'autre on se sent tiré en bas, par quelque plaisir ou quelque avantage passager. C'est une même ame qui veut l'un & l'autre, mais qui ne veut ni l'un ni l'autre de toute sa volonté ; & c'est ce qui fait qu'elle est dans des agitations qui la déchirent: ce que les lumieres de la verité lui font préferer à tout, la tirant d'un côté ; & l'amour des choses dont la force de l'acoûtumance ne lui permet pas de se déprendre, la tirant de l'autre.

Etat d'une ame qui balance entre le bien & le mal.

CHAPITRE XI.

Il continuë de décrire ses agitations dans ce jardin, & fait une peinture admirable du combat de ses anciennes ataches contre sa volonté nouvelle, & des mouvemens secrets par où elle se trouva fortifiée, & en état de prendre enfin le dessus.

25. VOilà précisément où j'en étois, & dans les cruelles agitations qui me faisoit souffrir cette contrarieté de volontez, je me condamnois moi-même, bien plus fortement que je n'avois fait jusqu'alors ; me roulant & me debatant dans mes liens, pour tâcher d'achever de les rompre : car ils étoient presque réduits à un filet ; mais c'étoit encore assez pour me retenir.

Tout demeure, pour peu que le cœur tienne encore au mal.

De vôtre côté, Seigneur, vous êtiez sur moi la verge à la main ; & vôtre misericorde, d'autant plus grande qu'elle étoit plus sévere, me pressoit vivement dans le fonds de mon cœur, par l'éguillon de la crainte & de la honte ; de peur que si je differois davantage de rompre le peu qui me retenoit encore, il ne reprît de nouvelles forces, & ne me serrât plus étroitement que jamais.

Tant qu'il reste quelque sorte d'atachement au mal, on ne doit pas se compter guéri.

Je me disois donc au dedans de moi-même, c'est tout à l'heure, c'est dans ce moment qu'il faut me donner à Dieu ; & comme le mouvement de mon cœur suivoit déja mes paroles, il ne s'en falloit presque rien qu'elles n'eussent leur effet. Elles ne l'avoient pourtant pas : mais je ne retombois pas aussi dans l'abîme de mes vieilles ataches. Je de-

Belle peinture du combat interieur de la corruption & de la grace.

meurois comme ſur le bord ; & aprés m'y être arrêté quelque tems, comme pour reprendre haleine, je recommençois à faire de nouveaux efforts ; & me trouvant un peu moins eſclave de mes anciennes habitudes, & puis encore un peu moins ; il ne s'en falloit preſque rien que je ne me viſſe au point que je deſirois. Il me sembloit même que j'y étois ; mais il s'en falloit beaucoup ; puiſque je balançois encore ſur la reſolution de mourir à ce qui n'étoit qu'une veritable mort, pour vivre de la veritable vie ; le mal que l'acoûtumance m'avoit rendu familier, ayant plus de pouvoir ſur moi, que le bien qui m'étoit nouveau. Enfin plus j'aprochois du moment, où je devois être tout autre que je n'avois été juſqu'alors ; plus la vûë d'un tel changement me cauſoit de trouble & d'horreur. Cela ne faiſoit pourtant que ſuſpendre le mouvement qui me portoit vers vous ; ſans pouvoir étouffer les bons deſſeins que j'avois conçus, ni me faire retourner en arriere.

Quand on ne connoît point d'autres plaiſirs que ceux du peché, l'état de ceux qui s'en retirent fait peur.

26. Je me ſentois arrêté par mes anciennes amies, je veux dire par ces badineries ſi honteuſes & ſi baſſes, à quoi mon cœur s'étoit livré dés ma premiere jeuneſſe. Elles venoient me tirer par cette robe de chair, ſur quoi ce long commerce leur avoit donné tant de priſe ; & je les entendois derriere moi, qui me diſoient tout bas : „ Quoi, vous „ nous quitez ? & de ce moment nous ne vous „ ſerons plus rien ? de ce moment telle & telle „ choſe vous ſera interdite pour jamais ? Et qu'étoit-ce, ô mon Dieu, que ces choſes, dont elles me rapelloient les idées ? Quelles ordures, quelles infamies ! Plaiſe à vôtre miſericorde de ne pas permettre qu'il m'en reſte le moindre ſouvenir.

A quoi tiennent la plûpart de ceux qui refuſent de ſe donner à Dieu.

Mais il s'en falloit plus de la moitié, que la voix de ces malheureuſes paſſions ne fût ſi fortes que par le paſſé. Elles n'oſoient même plus m'ataquer de front, ni combatre ouvertement le deſ-

sein que je méditois : elles ne faisoient plus que murmurer d'une voix sourde, & sentant que je leur échapois, elles venoient comme à la dérobée, me tirer encore par derriere, pour voir si je tournerois la tête. Cependant, quelque peu de force qu'il leur restât, elle me faisoit encore hesiter, & rallentissoient encore un peu les efforts que je faisois pour m'en déprendre tout-à-fait, & pour me jetter du côté où je me sentois apellé ; & la voix tirannique de l'acoûtumance me disoit encore : „ Croyez-vous donc pouvoir vous passer „ de ces sortes de plaisirs ?

On craint de demeurer sans plaisir; & c'est ce qui arréte tout le monde.

27. Mais elle ne me le disoit plus que d'une voix foible & mourante, qui ne faisoit présque plus d'effet. Car du côté où j'avois déja tourné tous mes regards, quoique je craignisse encore un peu de m'y ranger, je voyois la continence, qui se présentoit à moi, avec une majesté sans pareille, & qui d'un air gai & caressant, acompagné d'une douce gravité, & d'une sainte modestie, m'exhortoit à ne plus differer d'aller à elle ; & me tendoit les bras, pour me recevoir & m'embrasser. C'est à quoi elle m'encourageoit par des exemples d'une multitude innombrable de Saints, qu'elle avoit autour d'elle, & où je voyois des personnes de tout âge; des enfans, de jeunes gens, des filles, des veuves venerables par leur grand âge, aussi-bien que par leur vertu, & des vierges qui avoient vieilli dans la chasteté. Je voyois même, que dans toutes ces saintes ames, la continence n'étoit pas demeurée sterile ; & que par le courage qu'elles avoient eu, ô mon Dieu, de vous prendre pour leur unique époux ; elle leur avoit produit une abondance infinie de délices toutes celestes.

Les bons exemples sont d'un grand secours.

Elle me disoit donc, avec un soûris moqueur, mais le plus propre du monde à me mettre au-dessus de mes lâchetez & de mes foiblesses. Quoi, vous ne pourrez pas ce qui est possible à tant d'au-

tres, de tout âge & de tout sexe ? Est ce par eux-mêmes qu'ils le peuvent; & n'est-ce pas par la force toute-puissante de leur Seigneur & de leur Dieu ? car c'est lui qui me donne à eux. Pourquoi vous apuyez-vous donc sur vous-même ; & ne voyez-vous pas que c'est être sans soûtien, que de n'en avoir point d'autre que soi-même ? Dieu vous tend les bras : jettez-vous dans son sein, il ne se retirera pas, & ne vous laissera pas tomber. Jettez-vous y donc hardiment : il vous recevra, & vous guerira de toutes vos foiblesses.

Sur quoi nous devons nous engager à servir Dieu.

Ce n'est que faute de confiance, qu'on balance de se donner à Dieu.

C'étoit plus qu'il ne falloit, pour me faire rougir de honte, de ce que je prêtois encore l'oreille, au murmure secret de ces niaiseries, qui me tenoient en suspens, & surquoi il me sembloit que la Continence me disoit encore : N'écoutez plus la voix de vôtre chair de peché ; & par là tous ses mouvemens s'éteindront. Elle vous étale des douceurs : mais sont-ce des douceurs comparables à celles que vous trouverez dans la loi de vôtre Seigneur & vôtre Dieu ? Voilà ce qui se passoit dans mon cœur, & ce n'étoit autre chose qu'un combat de moi-même contre moi même. [a] Cependant, Alipe se tenoit toûjours auprés de moi ; & atendoit dans un profond silence, à quoi aboutiroient enfin des agitations aussi extraordinaires, que celles où il me voyoit.

Il n'y a qu'à ne point écouter la voix du peché.

[a] Et non pas de deux natures oposées, comme les Manichéens le prétendoient.

CHAPITRE XII.

Ses angoisses & ses larmes, à la vûë de ses miseres, qui lui paroissoient plus clairement que jamais. Ce qu'il disoit à à Dieu dans cet état. Une voix extraordinaire lui ordonne d'ouvrir les Epitres de S. Paul. Il se trouve changé tout d'un coup, par la lecture de quelques lignes de l'Epître aux Romains. La même chose arrive à Alipe. Ils vont l'un & l'autre faire part de leur changement à sainte Monique. Quelle fut la joye de cette sainte femme.

Plus nous sommes prêts de sortir de nos maux, plus nous les voyons clairement.

28. ENfin, étant rentré plus avant que jamais dans moi-même, par des reflexions profondes, qui aprés avoir penetré les replis les plus secrets de mon cœur, me mirent tout d'un coup toutes mes miseres devant les yeux, il s'excita en moi une furieuse tempête; & comme je vis qu'elle alloit être suivie d'une grande pluye de larmes, & que je crus que pour les répandre en liberté, & laisser échaper de mon cœur tout ce que l'état où j'étois en pourroit faire sortir, il étoit meilleur d'être seul; je me levai d'auprès d'Alipe, & m'éloignai de lui, autant qu'il le falloit, pour éviter la contrainte où sa presence auroit pû me tenir. J'étois dans un état à ne la pouvoir porter, & il s'en aperçut bien. J'avois même déja dit quelque mots, en me levant, d'un ton de voix, qui lui fit connoître que j'étois sur le point de fondre en larmes; & ce fut ce qui l'empêcha de me suivre.

Derniere crise, qui fut suivie d'une parfaite guerison.

Il se tint donc dans l'endroit où nous avions été quelque tems assis; & moi, après m'être éloigné de lui, autant que je le jugeai à propos, je me jettai par terre, sous un figuier; & laissant couler mes larmes en toute liberté, j'en répandis des torrens, qui étoient un sacrifice, tel que vous en demandez. Elles étoient entrecoupées de ces paroles que je vous a-
Ps. 6. 4. dressois; *Jusques à quand, Seigneur, jusques à quand*
Ps. 12. 1. *me ferez-vous sentir les effets de vôtre colere? n'en*
Ps. 78. 8. *verrai-je point la fin? Oubliez les iniquitez de ma vie passée*, car je sçavois que c'étoit ce qui m'acabloit.

Je

Je vous dis bien des choſes en ce ſens-là, ſi ce ne fut pas dans les mêmes termes : puis m'adreſſant à moi-même, je me diſois, d'un ton qui marquoit bien l'excés de ma douleur : Juſques à quand balancerai-je ? juſques à quand remettrai-je de jour en jour ? Pourquoi ne ſera ce pas tout à l'heure ? pourquoi ne me tirerai-je pas dés ce moment, de mes ordures & de mes infamies ?

29. Je parlois de la ſorte, le cœur percé de douleur, & pleurant amerement, lorſque j'entendis une voix qui paroiſſoit venir d'une maiſon voiſine. C'étoit comme la voix d'une fille, ou d'un enfant, qui chantoit, Prenez Et Liſez, Prenez & liſez, & qui le répetoit pluſieurs fois. A cette voix, changeant de viſage, & retenant le cours de mes larmes, je me mis à penſer ce que ce pouvoit être que cette voix; & ſi les enfans n'avoient point entre eux quelque ſorte de jeu, où ils euſſent accoûtumé de ſe dire les uns aux autres quelque choſe d'aprochant, & ne me ſouvenant pas d'avoir jamais rien oüi de ſemblable, je ne pûs croire autre choſe, ſinon que cette voix venoit d'en haut, & qu'elle m'ordonnoit d'ouvrir les Epîtres de ſaint Paul, & de lire ce qui ſe préſenteroit à mes yeux.

Je le crûs même d'autant plus volontiers, qu'entre les autres choſes qu'on m'avoit dites d'Antoine, j'avois remarqué, qu'entrant un jour dans l'Egliſe, pendant qu'on liſoit l'Evangile, il avoit entendu ces paroles : *Allez, vendez tout ce que vous avez ; diſtribuez-en le prix aux pauvres : par là vous aurez un treſor dans le Ciel : & aprés cela venez & me ſuivez*; & qu'aiant reçû cet Oracle comme un avis qui s'adreſſoit à lui en particulier, il avoit été converti tout d'un coup, & s'étoit donné à vous. Je retournai donc promptement où étoit Alipe, pour prendre le livre des Epîtres de Saint Paul, que j'y avois laiſſé lorſque j'en étois parti ; & l'aiant ouvert, je lus en ſilence les premieres pa-

Matth. 19. 21.

Peu de gens prennent pour eux ce qu'ils liſent dans l'Evangile, quoiqu'il s'adreſſe à chacun.

roles qui me fraperent les yeux, & ce furent celles-
Rom. 13. 13. „ ci : Ne vivez, ni dans les dissolutions des festins „ & de l'yvrognerie ; ni dans la débauche & l'im- „ pureté ; ni dans un esprit d'envie & de conten- „ tion ; mais revêtez-vous de Jesus-Christ, & pre- „ nez garde de ne pas chercher à satisfaire les de- „ sirs dereglez de vôtre chair. Je n'en voulus pas davantage ; aussi n'étoit-il pas besoin : car à peine eus-je achevé de lire le dernir mot, que la lumiere & la paix se répandirent dans mon cœur: & je me trouvai tout d'un coup au dessus de toutes ces irresolutions, qui m'avoient tant fait soufrir.

Dernier accomplissement de la conversion de saint Augustin, réservé à la vertu des paroles de l'Ecriture.

Paix du cœur, suite infaillible de toute veritable conversion.

30. Alors, tenant cet endroit du livre marqué du doigt, ou de quelque autre chose, je me tournai vers Alipe, avec un visage où la tranquilité de mon cœur paroissoit dêja ; & lui aprit ce qui m'étoit arrivé. Il voulut voir ce que j'avois lû ; & aiant fait attention à ces paroles qui viennent
Rom. 14. 1. ensuite, & à quoi je n'avois pas prit garde : *Aidez & soûtenez celui qui est encore foible dans la Foi,* il les prit tellement pour lui, & s'en trouva tout d'un coup si fortifié, que sans balancer un moment, & sans éprouver aucune de ces sortes d'agitations, qui m'avoient tenu si long-tems en guerre contre moi-même, il entra avec moi dans la sainte resolution que je venois de prendre ; & qui étoit si convenable à la pureté de ses mœurs, par où il avoit toûjours été beaucoup au dessus de moi ; a Voila ce qui se passa à son égard, sans que je m'en aperçusse ; mais qu'il me conta sur le champ, comme je viens de le raporter.

Aussi-tôt, nous allâmes trouver ma mere, pour lui faire part de ce qui nous étoit arrivé. Elle en fut transportée de joye ; sur tout lorsque nous lui en apprîmes la maniere & les circonstances. Elle ne pouvoit se lasser de vous benir, ô mon Dieu,
Eph. 3. 20. qui sçavez faire au-delà de tout ce que nous som-

a Voyez le chap. 12. du liv. 6, nomb. 21.

mes capables de demander & de comprendre. Car vous lui aviez accordé bien plus qu'elle ne vous demandoit pour moi, par tant de gemissemens & de larmes si touchantes ; puisque vous m'aviez converti à vous si pleinement, que je n'avois plus aucune pensée, ni pour le mariage, ni pour aucun des avantages que j'aurois pû esperer dans le monde. Elle me voyoit donc enfin établi dans cette regle de la Foi, où vous lui aviez revelé *, il y avoit tant d'années, qu'elle auroit la consolation de me voir. Vous aviez changé ses larmes en joye ; & c'étoit une joye qui passoit de beaucoup, tout ce qu'elle avoit jamais souhaité pour moi, & qui étoit bien plus pure, que celle qu'elle auroit euë de me voir des enfans, si vous eussiez permis que je me fusse marié, comme elle vous l'avoit demandé.

La bonté de Dieu pour les siens va plus loin que leurs demandes.

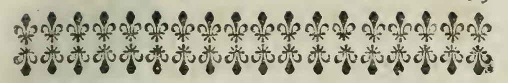
* Liv. 5. chap. 11. nomb. 19.

pseaum. 29.

Fin du huitiéme Livre.

SOMMAIRE
DU NEUVIE'ME LIVRE.

IL juge à propos de ne quitter ſon exercice qu'aux vacances, qui étoient tout proches, il les paſſe à la campagne dans la maiſon de Verecundus, dont il raporte la converſion & la mort, & enſuite celle de Nebride. Quelles furent ſes occupations dans ſa retraite, & ſes ſentimens de pieté & de componction, en liſant les Pſeaumes. Il retourne à Milan aprés les vacances; & reçoit le Baptême avec Alipe, & ſon fils Adeodat, qui mourut bien-tôt aprés. Il part pour retourner en Afrique, avec quelques-uns de ſes amis, & ſa mere qu'il perd en chemin, il touche quelque choſe de la vie & des vertus de cette ſainte femme, & raporte un entretien qu'il eut avec elle à Oſtie ſur la felicité du Paradis; & enfin ſa mort arrivée peu de jours aprés l'année même du Baptême de ſaint Auguſtin.



LES

CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE IX.

CHAPITRE I.

Il admire la bonté de Dieu, & la force de la grace, dans le changement qu'elle avoit fait en lui. Par ou Dieu dépre-noit son cœur des plaisirs & des engagemens du monde.

1. GRACES à vôtre misericorde, Seigneur, je puis donc vous dire avec le saint Roi David, qu'aprés m'avoir Ps. 115.16.
fait naître d'une de vos plus fidelles servantes, vous m'avez mis moi-même au nombre de ceux qui ne veulent vivre que pour vous servir ; & il est bien juste qu'en reconnoissance de ce que vous Ibid. 16.
avez brisé mes liens, je vous offre un sacrifice 17.
de loüange. Qûe mon cœur & ma langue ne cessent donc jamais de vous loüer, & que toutes les puissances de mon ame s'écrient, *Seigneur,* Ps. 82.3.
qu'y a t'il de semblable à vous ? Mais répondez- Ps. 34. 4.
moi aussi de vôtre côté, & dites à mon ame, *Je suis ton salut.*

Qu'étois-je, & combien y avoit-il en moi de corruption & d'iniquité ? combien y en avoit-il dans mes actions, dans mes paroles & dans ma volonté ? Mais vous avez eu pitié de moi ; & par un effet de vôtre bonté, de vôtre misericorde & de vôtre toute-puissance, vous m'avez tiré de l'abîme de mort, où j'étois plongé ; & vous avez purgé mon cœur de cette cloaque d'impureté, dont

il étoit rempli. Et par où avez-vous fait en moi cet heureux changement, sinon en faisant que je cessasse de vouloir ce que je voulois ; & que je commençasse de vouloir ce que vous vouliez? Mais où étoit donc mon libre arbitre, durant tant d'années, Jesus-Christ mon Sauveur, mon Redempteur, & mon soûtien ? & quelle est cette profondeur où il étoit comme enseveli, & d'où vous l'avez rapellé & retiré dans un moment, pour me faire subir vôtre joug, si doux & si aimable ; & me faire porter vôtre fardeau, si leger & si heureux?

A quoi se réduit ce qu'on appelle conversion.

Matth. 11. 29.

Combien trouvai-je tout d'un coup de douceur, à me sévrer de celles que j'avois cherchées jusqu'alors, dans les amusemens & les niaiseries du siécle? Car au lieu qu'un moment auparavant, je mourois de peur de les perdre, je me faisois désormais un plaisir d'y renoncer & de les quitter ; parce que vous les chassiez de mon cœur, souveraine douceur de nos ames, douceur solide & veritable ; & que vous y entriez à leur place ; vous, ô mon Dieu, en qui l'on trouve, & des douceurs qui sont infiniment au dessus de toutes les voluptez, mais que la chair & le sang ne sçauroient goûter, & une lumiere mille & mille fois plus brillante que toute autre lumiere, mais plus intime & plus cachée, que ce qui l'est le plus; & une grandeur qui passe sans proportion tout ce qu'on trouve de plus élevé dans le monde; mais qui ne sçauroit être aperçûë de ceux qui sont grands à leurs propres yeux.

Ce que les pecheurs craignent comme quelque chose d'affreux devient leur plaisir dés qu'ils sont convertis.

Mon esprit étoit enfin affranchi des soins cuisans, à quoi sont exposez ceux qui cherchent des biens ou des honneurs, ou qui abîmez dans le bourbier de la volupté, ne songent qu'à contenter l'ardeur de cette infame passion ; & tout mon plaisir étoit de m'entretenir avec vous, ô mon Dieu, en qui je trouvois désormais ma gloire, mes richesses, mes delices & mon salut.

Ce que Dieu est pour ceux qui sont à lui, & comment il faut être pour le goûter.

CHAPITRE II.

Il juge à propos de continuer son exercice jusqu'aux vacances qui n'étoient pas loin, Ce qui lui fit prendre cette resolution.

2. JE resolus de cesser le trafic que j'avois fait jusqu'alors des adresses de l'éloquence, que je vendois à des jeunes gens, qui ne pensant à rien moins qu'à s'instruire de vôtre sainte loi, & à s'établir dans la paix que l'on trouve en vous, & ne cherchant qu'à se rendre habiles dans l'art de deguiser la verité, & à se dresser à cette sorte de milice qu'on exerce dans le barreau, venoient achetter de moi des armes à leur fureur. Mais comme il se rencontroit heureusement, qu'il ne restoit que tres peu de jours, jusqu'aux vacances que l'on donne durant les vandanges; je crûs, aprés avoir examiné les choses en vôtre présence, qu'il falloit avoir patience jusques-là; & le temps que les leçons ont accoûtumé de cesser, me parut le plus propre pour me retirer d'une profession à quoi je renonçois pour jamais: ne voulant pas qu'il fût dit, qu'aprés avoir été racheté par vous, je me vendisse & m'asservisse moi-même à la cupudité des autres.

Mon plan n'étoit donc connu que de vous, & de ce que nous étions de gens qui vivions ensemble dans une amitié particuliere, & nous étions convenus de n'en rien dire à personne; quoiqu'en même tems que vous m'aviez mis dans la bouche le cantique que chantent à la gloire de vôtre nom, ceux que vous faites remonter vers vous, du fond de cette vallée de larmes:[a] vous m'eussiez

a C'est ce que signifie le mot de *Cedar*; car saint Augustin fait ici allusion au Pseaume 119. qui est le premier de ceux qui sont intitulez, *Cantiques des degrez*, & sur tout au 3. & au 4. vers.

aussi muni de *fléches*, *aiguës* & de *charbons ardens*, contre ces *langues trompeuses*, qui sous pretexte de donner de bons conseils ; & de porter au bien, en détournent;& qui n'aiant pour leurs amis qu'un amour tout terrestre & tout charnel,les empoisonnent & les perdent, à force de les aimer.

3. Vous m'aviez percé le cœur des fléches de vôtre saint amour ; & je portois vos paroles gravées dans le fond de mes entrailles. J'étois encore soûtenu & animé par l'exemple de ces grands Saints, qui vous avoient servi si fidellement, depuis que vous les aviez fait passer des tenebres à la lumiere ; & de la mort à la vie ; & comme j'en étois plein, ils reveilloient mon ardeur,& me mettoient au dessus de la paresse, & de tout ce qui auroit pû me redonner quelque pente vers les choses d'ici-bas. Ainsi le soufle de ces bouches trompeuses, auroit plûtôt augmenté mon ardeur, qu'il ne l'auroit éteinte. Mais enfin, comme il n'étoit pas possible, que la sainteté de vôtre nom étant comme elle est répanduë par toute la terre, la resolution que j'avois prise ne trouvât des aprobateurs; on auroit pû me soupçonner de vanité, si au lieu de laisser passer le peu de tems qui restoit jusqu'aux vacances, j'avois quitté tout d'un coup une profession qui m'exposoit à la vûe de tout le monde ; & on auroit peut-être crû,que j'aurois voulu me faire remarquer, & faire parler de moi. Je crûs donc qu'il n'étoit pas à propos de donner lieu de mal interpreter un dessein comme le mien ; & d'exposer la pureté de mes intentions, à la témerité des jugemens des hommes.

Dieu ne se contente pas de nous guerir,il nous donne encore des preservatifs contre le mal.

J'avois encore d'ailleurs de quoi les en mettre à couvert : car le travail des Leçons que j'avois faites durant l'été, m'avoit tellement affoibli la poitrine, que j'avois peine à respirer ; & que je ne pouvois plus me faire entendre de loin. Je sentois

même des douleurs qui me faisoient craindre que le poulmon ne fût attaqué ; & cela m'avoit fait de la peine dans le commencement, voiant qu'il faudroit quitter mon exercice, ou tout à fait, ou pour un tems, jusqu'à ce que j'eusse rétabli mes forces & ma santé. Mais depuis que vous m'eûtes fait prendre une ferme résolution de renoncer à tout, pour n'avoir plus qu'à penser que vous êtes mon Dieu, vous sçavez que l'inquietude où j'étois sur cela, se tourna en joie, & que je me trouvois heureux, d'avoir une excuse aussi legitime que celle-là, pour apaiser en quelque sorte ceux qui ne regardant que ce qui convenoit à leurs enfans, ne consentiroient pas volontiers que je quittasse mon emploi.

Heureuse resolution.

Ps. 45. 11.

Cette joye me soûtenoit en attendant que le tems qui restoit jusqu'aux vacances fût écoulé. Mais quoi qu'il ne fût que de vingt jours ou environ, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que j'allai jusqu'au bout ; & comme la cupidité ne m'aidoit plus à porter un tel fardeau, j'en aurois été accablé, si la patience ne fût venuë à mon secours.

Il n'y a que la cupidité qui vous empeche de sentir le poids des assujettissemens du monde.

Peut-être que quelques-uns de ceux qui vous servent, & que vous m'avez donnez pour freres, trouveront que je fis mal d'attendre; & que je ne devois pas paroître une seule fois dans la chaire du mensonge, depuis que vous m'eûtes mis dans le cœur le dessein de vous servir. Je ne veux point me defendre sur cela : peut-être que j'ai mal fait? mais vôtre infinie misericorde ne m'a-t-elle pas pardonné ce peché-là, avec tant d'autres si horribles & si mortels, dont vous m'avez nettoyé dans les saintes eaux du Baptême ?

Les Saints ne s'excusent pas volontiers.

CHAPITRE III.

Sentimens de Verecundus sur la conversion de saint Augustin, bien differens de ceux de Nebride. Conversion & heureuse mort de l'un & de l'autre. Ce que Verecundus avoit fait pour lui.

Il faut mettre la main à l'œuvre, dans quelque état que l'en soit.

5. VErecundus étoit inconsolable de l'heureuse résolution que nous avions prise, voïant bien qu'il alloit nous perdre. Car il tenoit au siécle par de si grands engagemens, qu'il ne lui étoit pas possible de nous suivre dans le genre de vie que nous voulions mener. Mais le plus insurmontable de tous étoit sa femme ; quoiqu'elle fût Chrétienne. Pour lui, il ne l'étoit pas encore ; & il disoit même qu'il ne pouvoit se résoudre à embrasser nôtre sainte Religion, à moins d'y pouvoir vivre dans un entier dégagement de toutes choses ; & c'est ce que l'état où il se trouvoit, ne lui permettoit pas.

Conversion & mort de Verecundus.

Il avoit une maison à la Campagne ; & il eut l'honnêteté de nous l'offrir pour retraite, pendant que nous demeurions encore en ce païs-là. Vous ne manquerez pas, Seigneur, de le recompenser de cette bonne action à la resurrection des justes ; puisqu'elle n'est qu'un accessoire du sort principal que vous lui avez déja payé a Car vous lui avez fait la grace de finir ses jours dans la Communion de vôtre sainte Eglise ; & quoiqu'il ne nous eût plus auprés de lui, dans le tems de sa derniere maladie, qui le prit aprés nôtre départ, & lorsque nous étions deja à Rome, il demanda le Baptême, & se fit Chrétien. C'est une misericorde, Seigneur, que vous nous avez faite aussi bien qu'à lui ; & nous aurions été accablez de douleur à la nouvelle de la mort d'un ami comme celui-là, qui

a Car tout le bien qu'un commencement de foi fait faire avant le Baptême, n'est à l'égard de cette plenitude de foi qu'on y reçoit, que comme *l'accessoire* à l'égard du *principal*.

nous avoit témoigné tant de bonté ; si nous n'avions pû le regarder comme étant du nombre de ceux qui vous appartiennent.

Nous en sommes, ô mon Dieu, grace à vôtre misericorde ; & nous en avons des marques certaines, par les consolations qu'il vous plaît de répandre dans nos ames, & par où vous nous encouragez tous les jours de plus en plus à vous servir. Vous étes d'ailleurs fidelle dans vos promesses : ainsi nous ne sçaurions douter, qu'en recompense du bien que Verecundus nous fit, en nous prétant sa maison de Cassy, où nous goûtâmes un saint repos en vous, au sortir des agitations du siecle, vous ne lui fassiez par des delices éternelles de vôtre paradis toûjours verdoiant, puisque vous lui avez remis ses pechez sur la terre ; & qu'avant sa mort, il a eu le bonheur de se voir au nombre de ceux qui habitent cette montagne fertile & delicieuse, dont parle l'Ecriture, & qui n'est autre que vôtre sainte Eglise.

Par où l'on connoît qu'on est à Dieu.

Ps. 67.17

Mais au lieu que Verecundus s'affligeoit de nôtre sainte resolution, Nebride s'en réjoüissoit avec nous. Il n'étoit pourtant pas encore Chrêtien ; & il avoit même eu le malheur de tomber dans cette erreur pernicieuse des Manichéens; que le corps de la verité éternelle, Jesus Christ vôtre Fils unique, n'avoit été qu'un corps phantastique; & non pas un veritable corps. Mais il l'avoit rejettée, & étoit revenu à lui ; & quoiqu'il n'eût encore recû aucun des Sacremens de vôtre sainte Eglise, il s'apliquoit avec une ardeur incroyable à la recherche de la verité. Aussi se fit-il Chrétien, peu de tems aprés nôtre conversion & nôtre regeneration par le saint Baptême ; & étant retourné chez lui en Affrique; il vous servoit dans la pratique de la continence & de la chasteté la plus parfaite, lorsque vous le dégageâtes des liens du corps; aprés lui avoir fait la grace de rendre toute sa fa-

Conversion de Nebride.

Sa sainteté.

Sa mort

mille Chrétienne. Il donc presentement vivant
Luc. 16. 22. dans le soin d'Abraham;& quoique ce puisse être, que ce que l'Ecriture apelle ainsi, c'est-là qu'est mon cher Nebride, que vous avez honoré de la qualité de vôtre fils adoptif, aprés l'avoir afranchi de l'esclavage de l'erreur : car en quel autre lieu pourroit être une telle ame? Il est donc vivant dans ce bienheureux séjour ; sur quoi il me faisoit tant de questions, quelque peu capable que je fusse de les lui résoudre ; & au lieu qu'il étoit réduit à prêter l'oreille sur cela aux paroles de ma bouche ; il joüit presentement, pour toute l'éternité, du bonheur d'aprocher la sienne de vous, source éternelle de délices & de verité;& de boire, selon toute l'étenduë de son avidité & de sa capacité, les eaux celestes de la sagesse. Mais, quelque enyvré qu'il en soit, je ne sçaurois croire qu'il m'oublie; puisque le Dieu dont il se remplit se souvient de moi.

D'un côté donc, nous consolions Verecundus, qui s'affligeoit, autant que l'amitié le lui pouvoit permettre, de ce que nôtre conversion alloit nous séparer de lui ; & nous l'exhortions à embrasser vôtre sainte foi, & à se contenter de vous servir dans l'etat du mariage, où il étoit engagé ; & de l'autre, nous attendions que Nebride nous suivît, comme il ne tenoit qu'à lui ; & qu'il fit ce qu'il étoit sur le point de faire.

Voila où nous en étions, lors qu'enfin nous nous trouvâmes au bout du peu de tems qui restoit jusqu'aux vacances ; mais qui m'avoit paru si long, par l'impatience de me voir dans cet heureux loisir, où j'aurois toute liberté de vous chanter du fond de mon cœur, avec le saint Roi David : *Ce que je cherche ; Seigneur, c'est la lumiere de vôtre*
Ps. 26. *visage ; & je ne chercherai jamais que cela seul,*

CHAPITRE IV.

Les vacances étant arrivées, il se retire à la campagne dans la maison de Verecundus. Quelles furent ses occupations dans ce lieu là. Combien il y reçut de nouvelles graces. Quels étoient les mouvemens de son cœur, en lisant le quatriéme Pseaume. Il est gueri miraculeusement d'une cruelle douleur de dents.

7. ENfin arriva le jour, de me degager actuellement de la profession que je faisois d'enseigner la Rhetorique, comme j'en étois déja dégagé dans le fond de mon cœur. J'eus donc la joye de m'en voir quitte : vous afranchîtes ma langue de cette servitude, dont vous aviez deja afranchi ma volonté; & je vous en benissois dans cette maison de campagne, où je m'étois retiré avec tous ceux qui tenoient à moi, par les liens du sang ou de l'amitié.

Ce qui fut mis par écrit, des entretiens que j'eus dans ce lieu là sur diverses matieres, ou avec moi-même, en vôtre presence, a ou avec ceux de mes amis; qui s'y étoient retirez avec moi; & les lettres que j'écrivis à Nebride, qui n'étoit pas avec nous dans ce tems-là, font voir à quelles sortes d'études je m'occupois. Mais quoique toutes mes études eussent deja raport à vous, ces premieres compositions se ressentent du faste de l'école : & j'étois comme ceux qui s'étant mis hors d'haleine, à force de courir, soufflent encore quelque tems aprés qu'ils se sont arrétés.

Les Saints craignent même de trop bien écrire, tant ils sont en garde contre l'orgueil.

Que ne puis-je marquer ici en particulier toutes les graces que je reçûs de vous dans cette retraite; & de combien d'aiguillons vous me fîtes

a Entre les livres qu'il composa dans ce tems-là, & qui se trouvent dans le premier Tome de ses Ouvrages, il y en a qui sont des Dialogues, où il fait parler ceux qu'il avoit pour compagnons dans cette retraite; & d'autres où il parle *avec sa raison*, & par consequent avec lui-même, comme les deux Livres de ses *Soliloques*.

ſentir les points au-dedans de moi-même, pour achever de me dompter : par quels moiens vous ſçûtes abbattre & aplanir les hauteurs de mon eſprit & de mes penſées, redreſſer ce qu'il y avoit de travers en moi, & adoucir ce qu'il y avoit encore d'âpre & de ſauvage ! Que ne puis-je faire entendre, de quelle maniere vous imprimâtes dans le cœur d'Alipe, qui étoit le frere du mien a le reſpect & l'amour de vôtre Fils unique, Jeſus-Chriſt nôtre Sauveur, dont il ne pouvoit conſentir, il n'y avoit pas long-tems, que je fiſſe entrer le nom dans mes ouvrages ! Car il aimoit mieux qu'ils ſe reſſentiſſent de la pompe du ſtyle de l'école, que de la ſimplicité de celui de l'Evangile, qui n'eſt en comparaiſon de l'autre, que ce que ſont des herbes rampantes, en comparaiſon des cedres les plus élevez. Mais vous avez enfin briſé ces cedres, & vous avez au contraire rendu celebre par toute la terre la vertu de ces herbes ſalutaires, qui ſont un ſouverain antidote contre le venin des ſerpens.

La memoire que j'ai conſervée, de tous ces bienfaits de vôtre miſericorde, m'y rapelle, & je trouverois une merveilleuſe douceur à les déclarer ici en vôtre préſence. Mais le tems me manqueroit, ſi je voulois en faire le détail, & la hâte que j'ai de venir aux principaux, ne me permet pas de m'arrêter aux autres.

Je n'étois encore que Cathecumene, non plus qu'Alipe, lorſque nous nous retirâmes dans cette maiſon des tems, avec ma mere, dont la tendreſſe pour moi étoit ſi grande, qu'elle ne lui permettoit pas de me quitter : mais qui dans un corps de femme, portoit un cœur plein d'une foi toute mâle, & d'une pieté veritablement Chrétien-

a La grace aiant, pour ainſi dire, enfanté tout à la fois, & de la même maniere, le cœur nouveau de l'un & de l'autre; comme on a vû au chap. 12. du liv. 8.

ne,& dont l'ame joüissoit d'une paix & d'une tranquilité digne de sa vertu, & de la majurité de son âge. Je ne sçavois pas même encore ce que c'étoit que vous aimer, & comme on doit vous aimer.

8. Cependant, quels cris ne poussois-je point vers vous du fonds de mon cœur, lorsque dans cet heureux loisir, je lisois les Pseaumes de David, ces divins Cantiques pleins de l'esprit de foi & de pieté, & si propre à guérir de l'enflure de l'orguël? Quelles ardeurs n'excitoit point en moi la lecture de ces admirables poësies, & combien aurois-je souhaité de pouvoir les faire entendre à toute la terre pour abbattre l'orgueïl des enfans d'Adam? Mais ne les chante-t-on pas par toute la terre; & pourroit-on trouver dans l'Univers quelque recoin assez reculé, pour se dérober à vôtre chaleur.

Vertu des paroles sacrées de l'Ecriture.

Ps. 81. 7.

Quelle indignation ne sentois-je point contre les Manichéens? & en même tems, quelle pitié ne me faisoit point l'aveuglement qui leur cache des Mysteres & des remedes si divins, & qui leur fait même tourner leur fureur, comme des insensez & des phrenetiques, comme ce baume celeste, qui pourroit guerir toutes les plaies de leurs ames? J'aurois souhaité qu'ils eussent été quelque part à portée de me voir & de m'entendre, sans que j'en eusse rien sçû, pendant que je lisois le Pseaume quatriéme, dont voici les premieres paroles, *O mon Dieu source de tout ce qu'il y a en moi de justice, vous m'avez exaucé, lorsque je vous ai invoqué: & vous m'avés tiré de l'afliction. Aiés pitié de moi, & daignés exaucer ma priere.* J'aurois voulu qu'ils eussent pû voir quels mouvemens ce divin Cantique excita en moi, lorsque je le lisois dans le repos de ma retraite; & qu'ils eussent entendu ce qu'il fit sortir de mon cœur. Mais, comme je viens de dire, il auroit fallu qu'ils m'eussent entendu sans que j'en eusse rien sçû; autrement, ils auroient pû croire, que je n'aurois parlé de la sorte

Vers. 21.

qu'à cauſe d'eux ; & moi-méme, Je n'aurois ni dit les mêmes choſes, ni parlé de la même maniere, ſi j'avois crû être vû & entendu de quelqu'un. Et quand j'aurois dit les mêmes choſes devant eux, ils ne les auroient jamais priſes pour ce qu'elles étoient, c'eſt-à-dire, pour une expreſſion fidelle & ſincere des ſentimens de mon cœur, qui parloit à lui-même, & pour lui même, en vôtre préſence.

9. Je fremiſſois de crainte, à ces paroles que vôtre Saint Eſprit nous adreſſe dans la ſuite de ce Pſeaume. *Enfans des hommes, juſques à quand vo-*
Verſ. 3. *tre cœur ſera t-il appeſanti comme il eſt ? pourquoi aimez-vous ce qui n'eſt que vanité ? pourquoi cherchez-vous ce qui n'eſt que menſonge & illuſion ?* Car qu'avois-je fait toute ma vie qu'*aimer* & rechercher ce qui n'eſt que *menſonge & vanité?* Mais auſſi, quand je venois à penſer, que *vous avez rendu admirable le nom de vôtre Saint*, comme le
Verſ. 4. Prophete ajoûte; la conſideration de ce grand ouvrage de vôtre miſericorde me rempliſſoit d'eſperance, & me faiſoit treſſaillir de joye. Et par où aviez-vous *rendu admirable* le nom de vôtre Fils, ſinon en le reſſuſcitant d'entre les morts, & en le faiſant monter au Ciel, & aſſeoir à vôtre droite ; afin que de là il envoyât, ſelon ſa promeſſe, *l'eſprit Conſolateur*, l'eſprit de verité ? Il l'avoit déja envoyé, ce divin eſprit : mais je ne le ſçavois pas a Il l'avoit envoyé, parce qu'il étoit déja glorifié par ſa Réſurrection, & ſon Aſcen-
Jean. 7. 39. ſion : car juſques alors le Saint Eſprit n'avoit pas encore été donné ; parce que Jeſus-Chriſt n'avoit pas encore été glorifié.

Fondement de l'eſperance des fideles.

Juſques à quand vôtre cœur ſera-t-il donc ape-

a C'eſt-à-dire, dans le tems qu'il étoit encore Manichéen. Car Manichée ſe donnoit pour le Saint Eſprit & ſes ſectateurs croyoient que la promeſſe que Jeſus-Chriſt avoit faite d'envoyer ce divin Eſprit, n'avoit été accomplie qu'à la naiſſance de cet Impoſteur.

ſanti comme il ſt? s'écrie le Prophete : *Pourquoi aimez-vous & recherchez-vous ce qui n'eſt que menſonge & vanité? Sçachez que le Seigneur a rendu admirable le nom de ſon Saint.* Quand il nous dit, *juſques à quand?* c'eſt pour nous reprocher l'apeſantiſſement de cœur, qui nous tient attachez à ce qui n'eſt que *menſonge & vanité*; & quand il nous dit, *ſçachez*; c'eſt pour nous reprocher nôtre aveuglement & nôtre ignorance. Comment aurois-je donc pû ne pas fremir de crainte à ces paroles, moi qui me trouvois au nombre de ceux à qui elles s'adreſſent, puiſque j'avois paſſé ma vie dans l'erreur & dans l'aveuglement; & que je n'avois fait qu'*aimer* & rechercher ce qui n'eſt que *menſonge & vanité*? Car qu'y avoit-il que *menſonge & vanité*, dans ces folles imaginations dont j'avois été rempli durant tant d'années; & que j'avois priſes pour la verité? Verſ. 41.

Il n'auroit fallu que voir mes yeux, pour apercevoir tous ces mouvemens de mon cœur : mais ils éclatoient encore par ma bouche; & la douleur qu'excitoit en moi le ſouvenir de mon égarement, en faiſoit ſortir les choſes du monde les plus fortes & les plus touchantes. Plût à Dieu qu'elles euſſent été entenduës de ceux qui perſiſtent encore à n'aimer & à ne rechercher que ce qui n'eſt que *menſonge & vanité*! Peut être qu'ils en auroient été touchez; & que rejettant ce poiſon, qui donne la mort à leurs ames, & venant à implorer vôtre miſericorde, par des cris de douleur & de componction, vous auriez daigné les exaucer, en conſideration de la mort que nôtre Interceſſeur auprés de vous a bien voulu ſouffrir pour nous; & qui eſt une mort réelle & veritable; & non pas une mort phantaſtique & illuſoire, comme ces heretiques le pretendent. [a]

10. Enfin, quand je vins à ces autres paroles,

a Voyez le commencement du chap. 9. du Livre 5.

vers. 5. *Entrez en colere contre vous-même, & prenez garde de ne plus pecher*, quels mouvemens n'excitentrent-elles point en moi ; à qui vôtre grace avoit déja apris à *entrer en colere* contre moi-même de mes pechez passez, pour ne plus pecher à l'avenir? Et qu'y avoit-il de plus juste que cette colere ? puisque j'étois moi-même l'auteur de mon peché; & non pas je ne sçai quelle autre nature de *la race de tenebres*, selon la folle imagination de ces
Rom. 2. 5. Heretiques, qui sur ce vain pretexte *n'entrêt point en colere contre eux mêmes* ; & ne font par consequent que s'amasser *un tresor de colere*, pour le jour de la colere, & de la manifestation du juste jugement de Dieu.

Caractere de ceux qui sont veritablement à Dieu.

J'étois enfin parvenu, à ne plus faire mon bonheur & ma joye, d'aucun de ces biens exterieurs, que la lumiere du soleil materiel nous rend visibles ; & à comprendre, que tous ceux qui cherchent leur plaisir dans les choses exterieures, ne

Effets des plaisirs sensibles, dans ceux qui s'y abandonnent.

sont que se dissiper & se perdre. Ils se jettent avec ardeur sur tout ce qui touche les sens : mais comme ce sont choses que le tems emporte, tout leur recours, dans la faim qui les devore, est de repasser sans cesse les images qui leur en restent; & qui sont comme des viandes en peinture; dont ils

Ce qui se passe dans ceux qui sont possedez de l'amour des plaisirs passagers.

croyent se nourrir, & qu'ils ne font que lécher. O s'ils pouvoient sentir leur inanition, & se dire enfin à eux-mèmes : *Qui sera-ce qui nous montrera le vrai bien ?* & qu'ils daignassent nous écouter, lorsque nous leur repondrions avec le Prophete ; *Ce qui nous èclaire, c'est une impression de la lumiere qui réjaillit du visage du Seigneur!* Car ce n'est pas nous qui sommes cette *lumiere* dont tout homme
Jean. 1. 9. qui vient au monde est éclairé. a C'est vous qui nous éclairez; afin que de *tenebres* que nous sommes par nous mêmes, nous devenions *lumiere*
Eph. 5. 8.

a Contre les Manichéens, qui vouloient que l'ame de l'homme fût de la substance même de Dieu.

vôtre grace. O s'ils pouvoient voir le bien éternel a & tout interieur ! b Je l'avois déja entrevû ; c & c'est ce qui me faisoit fremir de douleur de ne pouvoir le leur montrer. Mais cela n'est pas possible, non pas même quand ils viendroient enfin à me dire, qui sera-ce qui nous montrera le vrai bien ; & qu'ils m'aporteroient leur cœur prêt à écouter tout ce que j'aurois à leur dire. Car leur cœur est tout dans leurs yeux ; d & on est hors de vous lorsque le cœur est ainsi répandu dans les choses exterieures.

Pour moi, j'avois déja goûté quelque chose de la douceur que l'on trouve en vous, & où l'avois-je goûtée sinon dans ce réduit interieur, où j'étois entré en colere contre moi-méme ; e & où touché d'une vive componction, je vous avois fait un sacrifice de tous les sentimens du vieil homme, f & vous avois ofert les premices du renouvellemẽt de mon cœur, que vôtre misericorde a commencé, & dont je n'attends l'accomplissement que d'elle seule ? C'étoit donc-là, c'étoit dans le fonds de mon cœur, que vous aviez répandu cette joye, dont parle le Prophete ; & les exclamations qui m'écha-

a *Eternel* en cet endroit signifie stable, inamissible, toûjours égal à lui même, inalterable, incorruptible; au lieu que tous les autres biens sont passagers fragiles, inconstans & sujets à la corruption.

b C'est-à-dire, qui ne se peut trouver ni goûter que le fonds du cœur : & dont par consequent tous ceux qui se répandent hors d'eux-mêmes sont exclus.

c Comme il le raporte au chap. 17. du liv 7.

d C'est-à-dire, dans les objets qui touchent les yeux & les autres sens. Car, comme on a vû en plusieurs endroits, les Manichéens ne pouvoient rien concevoir que de corporel & de sensible.

e Ceci a raport à ce qu'il a dit au chapitre 7. du huitiéme livre, de la colere où il entra contre lui-même, aprés ce qu'il avoit apris de Pontitien.

f Dans l'heureux moment de sa pleine & entiere conversion, dont on a vû l'histoire au ch. 12. du liv. 8.

poient, en lisant ces divines paroles, n'étoient que
Vers. 8. l'expression de ce qu'elles me faisoient sentir au dedans : & qui m'avoit mis au point de ne plus chercher ce *froment*, ce *vin*, & cette *huile*, dont le Prophete parle, vers la fin du même Pseaume ; c'est-à-dire, toute cette multiplicité de biens perissables; dans la joüissacce desquels les hommes coulent eux-mêmes avec le tems. Car j'avois trouvé dans la simplicité du bien éternel, une autre sorte de *froment*, de *vin*, & d'*huile*, bien au dessus de tout ce que la terre produit.

Ce qui chasse de nôtre cœur l'amour des biens de la terre.

11. Et quand je vins au verset suivant, ce fut alors que je me sentis transporté d'admiration & de joye ; & je ne pûs m'empêcher d'éclater & de
Ibid. m'écrier, Quoi, *j'entrerai dans la paix, cette heureuse paix qui se trouve dans celui qui est ! Ce sera en lui que je me reposerai éternellement, & que je goûterai les douceurs d'un sommeil delicieux !*
1. Cor. 15. Car quand la mort sera *engloutie par une parfaite victoire.* a pour user des termes de vôtre Apôtre, il n'y aura plus rien qui nous trouble, & qui nous fasse aucune peine. C'est vous, ô mon Dieu, qui êtes cet *être* par excellence, en qui il n'y a jamais aucune sorte de changement ; & c'est en vous que l'on trouve cette paix ineffable, & cet heureux sommeil, qui fait oublier toutes les agitations & toutes les peines à quoi l'on est exposé durant cette vie. *Aussi n'y a t-il que vous qui m'ayez établi dans l'esperance qui me soûtient.* Et cette esperance est *unique*, dit le Prophete, c'est-à-dire, qu'elle ne se propose aucun de ces biens qui sont quelque autre chose que vous, & qu'elle n'a que vous seul pour objet.

a C'est-à-dire, quand Dieu aura achevé de detruire l'impression du peché en nous qui consiste dans l'aveuglement de l'esprit & la corruption du cœur, dont il subsiste toûjours quelque chose dans les plus grands S. même, jusques à ce que la mort les dépoüille de cette *chair de peché*.

Voila quels étoient les mouvemens, dont je me sentois transporté, en lisant cet admirable Cantique, & qui étoient accompagnez d'une douleur secrette, de ne pouvoir ébranler les oreilles sourdes de ces malheureux, qui sont dans l'état de mort, d'où vous m'aviez tiré. Car j'avois été comme eux: j'avois été de ces pestes, de ces chiens, qui dans le transport de la rage qui les possede & qui les aveugle, abboyent contre ces divins livres, d'où il distile un miel celeste, & qui brillent des clartez de vôtre lumiere éternelle ; & c'est ce qui me donnoit d'autant plus d'indignation contre ces malheureux, qui persistent encore dans la haine qu'ils ont pour vos saintes Ecritures. a

12. Je n'aurois jamais fait, si je voulois rapeller la memoire de tout ce que vous fites en moi, dans ces jours de repos, que je passai à la campagne durant les vacances. Mais je ne puis oublier, ni m'empêcher de marquer ici, le coup de verge dont il vous plut de me châtier dans ce tems-là ; & la promptitude du secours que je trouvai dans vôtre misericorde. Vous m'aviez envoyé un violent mal de dents ; & dans l'extrémité de la douleur, ne sçachant plus de quel côté me tourner, il me vint dans l'esprit de demander les prieres de tous ceux de mes amis qui se trouverent auprés de moi : afin qu'il vous plût de me soulager, ô mon Dieu, seul Autheur de la santé du corps, aussi bien que de celle de l'ame. Comme le mal étoit à un excés, qui ne me laissoit pas même la liberté de parler; j'écrivis sur des tablettes ce que je

a Le latin porte *& super inimicis scripturæ hujus tabescebam, quando recordabar omnia dierum illorum feriatorum.*

12. *Sed nec oblitus sum, &c.* Mais il faut lire, *& super inimicis scripturæ hujus tabescebam.*

12. *Quando recordabar omnia dierum illorum feriatorum? Sed nec oblitus sum, &c.* Le sens le demande visiblement & c'est ce que portent trois anciens MSS. des plus authentiques, qu'on a consultez depuis l'impression du texte latin,

desirois d'eux,& le leur donnai à lire. Nous n'eûmes donc pas plûtôt mis les genoux à terre pour implorer par nos prieres le secours de vôtre misericorde, que ma douleur s'évanoüit ! mais quelle douleur, & avec quelle promptitude s'évanouït-elle! Je ne fus jamais si épouvanté, je l'avouë : car je n'avois jamais éprouvé rien de semblable. Cet effet si peu naturel grava dans mon cœur, plus profondément que jamais, le souverain pouvoir que vous avez sur toutes choses ; & me donna lieu de chanter les loüanges de vôtre saint nom, avec de grands sentimens de joye & de foi. Mais c'étoit cette foi même qui me tenoit dans l'inquietude où j'étois des pêchez de ma vie passée : car vous ne me les aviez pas encore remis par la grace du saint Baptême.

Guerison miraculeuse.

CHAPITRE V.

Il déclare à ceux de Milan, qu'il n'étoit plus en état de continuer son exercice. Il commence à lire le Prophete Isaie, par l'avis de saint Ambroise ; & voiant qu'il ne l'entendoit pas, il quitte cette lecture pour un tems.

13. LA fin des vacances étant arrivée, je fis sçavoir à ceux de Milan, qu'ils pouvoient se pourvoir d'un autre Professeur de Rhetorique ; parce que j'avois résolu de me retirer, pour ne plus penser qu'à vous servir ; & que d'ailleurs j'avois un mal de poitrine, & une difficulté de respirer, qui ne me permettoit pas de continuer ce travail-là. J'écrivis aussi au saint Prélat Ambroise, pour lui faire connoître mes égaremens passez, & ma disposition presente ; & pour lui demander ce qu'il jugeoit à propos que je lûsse de vos saintes Ecritures, pour me préparer à une aussi grande grace, que celle que je me proposois de recevoir. Il me conseilla de lire le Prophete Isaïe ; & ce fut, autant que j'en puis juger, parce que ce saint Prophete est celui de tous qui parle

le plus clairement des mysteres de l'Evangile,& de la vocation des Gentils. Je me mis donc à le lire, mais voyant dès l'entrée, que je n'y entendois rien,& ne doutant point qu'il ne fût par tout aussi obscur, je le laissai; me reservant à y revenir, quand je serois un peu plus avancé,& plus accoûtumé au langage de vos saintes Ecritures.

CHAPITRE VI.

Il reçoit le Baptême, avec Alipe, & son fils Adeodat. Grandeur de l'esprit de cet enfant. Combien S. Augustin se sentoit attendri au chant des Pseaumes

14. ENsuite, le tems de me faire inscrire sur le catalogue de ceux qui demandoient le Baptême étant venu,nous retournâmes à Milan. Alipe voulut renaître en vous-en même tems que moi. Aussi étoit-il déja rempli de l'humilité necessaire pour participer à vos Sacremens; & d'ailleurs apliqué à tenir son corps en servitude, avec un courage qui ne trouvoit rien de trop dur,& qui alloit jusqu'à le faire marcher pieds nuds, par les chemins glacez du Milanois.

Dispositions, necessaires pour participer aux Sacremens.

Nous nous associâmes le jeune Adeodat, mon fils naturel,dont la naissance étoit le fruit de mon peché; mais que vous n'aviez pas laissé de faire naître avec d'excellentes qualitez. Il n'avoit alors qu'environ quinze ans :mais il étoit déja, par les lumieres de l'esprit,au dessus de bien des gens,qui avoient par-dessus lui la maturité de l'âge, & beaucoup de connoissances acquises. Quand je parle des avantagas de son naturel, ce sont vos dons & vos bienfaits que je publie : & c'est vous que je loüe,ô mon Dieu, Créateur de toutes choses,qui sçavez tirer du bien de nos crimes les plus honteux. Car il n'y avoit rien de moi dans cet enfant que mon peché; & si j'avois eu soin de l'élever dans vôtre crainte,& de l'instruire de vos pre-

Excellentes qualitez d'Adeodat.

Comment les Saints regardent tous les avantages de la nature, & tout ce qu'ils font de bien,

ceptes, c'eſt vous ſeul qui m'en aviez inſpiré le deſſein. Ce ſont donc les dons de vôtre liberalité que je publie quand je parle de ce qu'il y avoit de bon en lui. C'eſt lui qui parle avec moi, dans un de mes dialogues intitulé du *Maître*;a & vous ſçavez, Seigneur, que tout ce que je lui fais dire dans cet ouvrage eſt de lui ; quoiqu'il n'eût encore que ſeize ans. J'ai même vû de cet enfant des choſes encore plus admirables : la grandeur de cet eſprit-là m'épouvantoit; & quel autre ouvrier que vous, peut faire de ſi merveilleux ouvrages.

Mais vous l'ôtates du monde, bien-tôt aprés ſon baptême ; & c'eſt ce qui fait que le ſouvenir que j'ai de lui, n'eſt mêlé d'aucune crainte ; puiſque vous lui avez pardonné les péchez de ſon enfance & de ſa jeuneſſe, & que vous l'avez préſervé de ceux où il auroit pû tomber dans un âge plus avancé.

S. Auguſtin reçoit le Bapteme.

Nous nous l'aſſociâmes donc, pour le faire renaître avec nous à la vie de la grace, ſelon laquelle nous étions tous de même âge ; & pour continuer de l'élever dans la pratique des ſaintes regles de vôtre Evangile ; & enfin nous reçûmes le ſaint Baptême, & nous fûmes délivrez de l'inquiétude où le ſouvenir des pêchez de nôtre vie paſſée nous avoit tenus juſques-là.

Digne occupation d'un Chrétien.

Je ne pouvois me laſſer dans ces premiers tems, de conſiderer la profondeur de vos conſeils, dans ce que vous avez fait pour le ſalut des hommes ; & la vûë de ces merveilles rempliſſoit mon cœur d'une douceur incroyable. Combien le chant des Hymnes & des Pſeaumes, que l'on chantoit dans vôtre Egliſe, me faiſoit-il répandre de larmes ; & combien étois-je vivement touché, d'entendre retentir vos louanges dans la bouche des fideles ! Car à meſure que ces divines paroles frapoient

Les ſaints ont leurs plaiſirs ; & ce n'eſt que faute de les

a Ce livre eſt dans le premier Tome des œuvres de ſaint Auguſtin.

mes

mes oreilles les veritez qu'elles expriment s'insinuoient dans mon cœur ; & l'ardeur des sentimens de pieté qu'elles y excitoient, faisoit couler de mes yeux une grande abondance de larmes : mais de larmes delicieuses, & qui faisoient alors le plus grand plaisir de ma vie.

CHAPITRE VII.

Ce qui avoit donné lieu à l'institution de la Psalmodie dans l'Eglise de Milan. Découverte miraculeuse des corps des saints Martirs, Gervais & Protais. Miracles qui se firent dans le tems de la ceremonie de leur Translation.

15. CEtte pratique si consolante & si édifiante, à quoi les fidelles de Milan, unissant leurs cœurs aussi bien que leurs voix, se portoient avec beaucoup de zele, n'étoit pas fort ancienne dans cette Eglise, & il n'y avoit guere plus d'un an qu'elle y étoit établie : voici quelle en avoit été l'ocasion.

L'Imperatrice Justine, mere du jeune Empereur Valentinien, [a] persecutant vôtre saint Prêtre Ambroise ; par le transport d'un faux zele pour l'heresie Arrienne, dont elle s'étoit laissé prévenir ; [b] il avoit été obligé de se retirer dans son Eglise. Son peuple, dont il étoit cherement aimé, & qui avoit beaucoup de Religion, se tenoit auprés de lui, prêt de mourir avec son Evêque. Ma mere, vôtre fidelle servante, plus touchée que personne du peril où elle voyoit ce saint homme, s'y tenoit aussi sans en partir ; toûjours des premieres aux saints exercices des veilles & de la priere, & n'ayant de vie que pour cela. Moi-même, quoi-

[a] Qui étoit alors à Milan, avec toute sa Cour; comme nous l'aprenons de Possidius, dans la vie de S. Augustin, chapitre 1 & de S. Augustin même, au livre 22. de la Cité de Dieu, chapitre 8.

[b] S. Ambroise avoit refusé à l'Imperatrice une Eglise, pour les Arriens; & c'étoit ce qui l'avoit animée contre lui.

que je n'euſſe point encore une certaine chaleur, que donne ſur pareilles choſes le feu de vôtre ſaint Eſprit, je ne laiſſois pas de me reſſentir du trouble & de la conſternation où étoit toute la ville. Comme donc les choſes tiroient en longueur, & qu'on craignoit que ce peuple retiré dans l'Egliſe ne ſuccombât enfin à l'ennui ; on eut recours au chant des Pſeaumes, que l'on établit ſuivant la pratique des Egliſes d'Orient ; & depuis ce tems-là, cette ſainte Inſtitution a toûjours ſubſiſté dans l'Egliſe de Milan ; & preſque toutes les Egliſes du monde l'obſervent preſentement à ſon exemple.

Etabliſſement & origine de la Pſalmodie dans l'Occident.

16. Ce fut dans ce même tems, que vous fites connoître par revelation, à ce ſaint Evêque, le lieu où repoſoient les corps des ſaints Martirs Gervais & Prothais, & qui n'étoit connu que de vous. Vous les teniez-là comme en dépôt, & vous les y aviez conſervez en leur entier depuis tant d'années: vous reſervant de les en tirer quand il ſeroit tems ; & voulant faire ſervir cette découverte, à reprimer une fureur, qui n'étoit que la fureur d'une femme, mais d'une femme aſſiſe ſur le Trône. Car il ſe fit pluſieurs miracles, lors qu'aprés les avoir découverts & tirez de terre, on les portoit à la grande Egliſe, avec tout l'honneur qui leur étoit dû. Et non ſeulement des poſſedez furent délivrez des démons qui les tourmentoient, & qui ne pouvoient s'empêcher, en les quitant, de confeſſer la puiſſance de vôtre ſaint Nom ; mais où encore un aveugle recouvra la vûë.

Combien la veneration des Reliques eſt ancienne dans l'Egliſe.

C'étoit un homme de Milan même, aveugle depuis pluſieurs années, & connu de toute la Ville. Comme il s'aperçût du bruit qui ſe faiſoit parmi le peuple, & qui marquoit quelque ſujet extraordinaire de joye, il demanda ce que c'étoit. On le lui dit ; & auſſitôt il ſe fit mener où étoient les corps de ces ſaints Martirs, dont la mort a été ſi

Miracle ſignalé.

précieuse devant vous; & il n'eût pas plûtôt porté sur ses yeux un linge, qu'on lui permit de faire toucher au brancard qui les soûtenoit, que la vûë lui fut renduë. Le bruit de ces miracles se répandit incontinent, & fit retentir vos loüanges de toutes parts; & s'il ne ramena pas à la Foi Otthodoxe cette Princesse si animée contre le bienheureux Ambroise; au moins il modera sa fureur, & fit cesser la persecution qu'elle lui faisoit. Beni soyez-vous, ô mon Dieu, de ce que vous m'avez rapellé la memoire d'un si grand évenement, que j'avois oublié de marquer en son lieu; & de ce que vous me l'avez fait déclarer ici à la gloire de vôtre Nom.

Ces merveilles de vôtre toute-puissance étoient comme l'odeur de vos parfums, qui auroient dû Cant. 1. 5.
me faire courir vers vous dés ce moment. Cependant, je demeurai sans mouvement dans ce tems-là; & le souvenir de cette dureté de mon cœur rendoit encore plus abondantes ces larmes que je versois aprés mon baptême, au chant des Himnes & des Pseaumes, qui me faisoit gouter, avec une merveilleuse douceur, le bonheur aprés quoi j'avois soupiré si long-tems, de respirer l'air si doux & si salutaire de vôtre connoissance & de vôtre amour; autant qu'on peut le respirer dans une maison de chaume & de bouë, comme est celle que nous habitons.

CHAPITRE VIII.

Evode s'associe à S. Augustin, & à ses autres amis. Ils prennent resolution de retourner en Afrique, & se rendent à Ostie pour s'embarquer. Naissance & éducation de sainte Monique. Par où elle étoit devenue sujette au vin dans sa jeunesse. Comment Dieu la guerit de ce vice-là.

17. VOus inspirâtes à Evode, de se joindre à nôtre petite troupe, & de venir demeurer

Pf. 67. 7. avec nous. Car c'est vous qui faites que ceux que vous avez unis de sentimens, sont bien-aises de s'unir encore d'une autre maniere, & de n'avoir qu'un même toit.

Quel étoit Evode.

C'étoit un jeune homme, de la même ville dont nous étions Alipe & moi. Il avoit été quelque tems ataché à la Cour, en qualité d'Agent des affaires de l'Empereur : mais il s'étoit converti à vous, & avoit même été baptisé avant nous ; & s'étant retiré du service des Princes de la terre, il ne pensoit plus qu'à servir le Roi du Ciel.

Nous vivions donc tous ensemble, bien resolus de ne nous point separer & de demeurer unis dans les bons desseins que vous nous aviez inspirez. Nous n'en étions plus qu'à voir, où nous pourrions être le mieux pour vous bien servir: & aprés y avoir bien pensé, nous resolûmes de retourner en Afrique, & nous étions déja à Ostie, lorsque ma mere mourut.

L'envie que j'ai d'avancer, me fait passer quantité de choses. Je vous en benis pourtant en moi-même : recevez, ô mon Dieu, le sacrifice de loüanges & d'actions de graces que je vous offre sur cela dans le secret de mon cœur. Mais je ne sçaurois omettre ce que ma memoire me fournit, sur le sujet de cette personne, qui vous a si fidellement servi ; & qui aprés m'avoir porté dans son sein, pour me communiquer la vie temporelle, m'avoit porté dans son cœur, pour me procurer l'éternelle.

Tout bien vient de Dieu, & c'est une verité que les Saints ne perdent jamais de vûe.

Les choses que j'ai à dire sur ce sujet ne venoient pas d'elle : c'étoient vos dons & vos faveurs, ô mon Dieu : car elle ne s'étoit pas faite elle-même, & elle n'avoit non plus de part à son éducation qu'à sa naissance. C'est vous, qui l'aviez formée ; & ceux qui la mirent au monde, ne savoient pas ce qu'elle devoit être ! & si aprés avoir eu l'avantage d'être née dans une famille

Chrétienne, & qui par le reglement de ſes mœurs faiſoit honneur à vôtre Egliſe, elle avoit encore eu celui d'être élevée dans vôtre crainte ; c'étoit par un effet de la protection de vôtre Fils unique, Jeſus-Chriſt nôtre Sauveur, & de ſes ſoins pleins de miſericorde, avec leſquels il veille ſur ceux qui lui appartiennent.

Mais elle ne ſe loüoit pas encore tant des ſoins de ſa mere pour ſon éducation, que de ceux d'une certaine vieille ſervante, qui êtoit dans la maiſon depuis ſi long-temps, qu'elle étoit déja grande, que le pere de ma mere n'étoit encore que petit enfant; & qu'elle l'avoit porté pluſieurs fois ſur ſes épaules, comme on voit que font ces jeunes filles que l'on met quelquefois auprés des enfans. Cette raiſon, jointe à celle de ſon grand âge & de ſa vertu, faiſoit qu'elle étoit fort conſiderée dans une maiſon auſſi Chrétienne que celle-là ; & que ſes Maîtres lui avoient même donné la conduite de leurs filles C'eſt de quoi elle s'acquittoit avec tout le ſoin poſſible ; & ſi d'un côté elle les inſtruiſoit avec beaucoup de circonſpection & d'égard à ce que la foibleſſe de leur âge pouvoit porter ; elle ne manquoit pas auſſi de les tenir de court, avec une ſainte ſeverité, ſur toutes les choſes où il falloit être ferme.

L'education des enfans demande un juſte temperament entre la ſeverité & l'indulgence.

Cela alloit à tel point, que quelque ſoif qu'elles euſſent hors des heures des repas, qu'elles prenoient avec le pere & la mere, & qui ſe paſſoient avec beaucoup de frugalité, elle ne leur permettoit pas de boire, quand ce n'auroit été que de l'eau, voyant bien où cela les auroit pû mener ; & elle leur diſoit, avec beaucoup de raiſon & de ſageſſe : Vous ne beuvez que de l'eau préſentement, parce que le vin n'eſt pas en vôtre diſpoſitiõ: mais lorſque vous ſerez mariées, & que vous vous verrez maîtreſſes de la cave, l'eau vous paroîtra bien fade, & l'habitude de boire hors des repas ira ſon

Les conſequences des moindres mauvaiſes habitudes vont loin.

chemin. Ainsi, employant tout à la fois la raison & l'autorité, elle reprimoit les mouvemens de cet âge, où l'on est si peu capable de se conduire ; & aprenoit à ces jeunes filles à faire ceder leur soif aux regles de la temperance ; & à s'interdire jusqu'à la liberté de desirer ce que la bienséance ne permet pas.

18. Mais malgré toutes ces précautions, ma mere s'étoit peu à peu acoûtumée à aimer le vin, à ce qu'elle me contoit elle-même. C'étoit elle qu'on envoyoit à la cave, comme la plus sobre de toutes ; & aprés qu'elle avoit puisé dans la cuve, elle portoit le vaisseau à la bouche, avant de verser le vin dans la bouteille, & en avaloit seulement quelques goutes : car elle avoit une aversion naturelle pour le vin qui ne lui permettoit pas d'en prendre davantage. Ainsi, ce qu'elle en faisoit ne venoit pas d'aucune pente qu'elle eût pour l'ivrognerie ; & ce n'étoit que l'effet de certains boüillons de jeunesse qui emportent les enfans, & que ceux qui ont soin d'eux ne manquent pas de reprimer de toute leur force. Cependant, au lieu qu'au commencement elle n'avaloit que quelques goutes de vin, elle en prenoit chaque jour un peu davantage ; & comme ceux qui negligent les petites fautes, tombent peu à peu dans les plus grandes, elle se trouva à la fin aimant le vin, & elle le beuvoit à pleines tasses. Qu'avoit donc gagné la vieille gouvernante, avec toutes ses précautions & toutes ses remontrances? Et de quelle utilité pourroient être toutes ces sortes de choses, pour la guerison de nos maladies cachées, si vous n'y mettiez la main, souverain medecin de nos ames, & si vous n'y apliquiez vos remedes ? Aussi operâtes vous la guerison de celle-ci, dans l'absenee du pere & de la mere, & de ceux qui avoient soin de son édncation. Car vous êtes toûjours present à tout, parce que c'est vous qui nous avez créez ;

Par combien peu de chose les mauvaises habitudes prennent naissance.

Eccl. 19. 1.

Tous nos soins sont bien peu de chose, si Dieu n'agit.

& comme vous nous avez apellez à vous, vous faites contribuer au salut de nos ames le mal méme que font les méchans. * Qu'employâtes vous donc, pour rendre la santé à celle-ci ? Une injure vive & piquante, qui fut comme un instrument tranchant, que vous tirâtes de vos magasins ; & par lequel vous arrêtâtes tout d'un coup le cours de cette gangrene.

Dieu met tout en œuvre pour le bien de ceux qu'il aime.

Car un jour qu'elle se trouva seule avec une servante, qui l'acompagnoit d'ordinaire, quand elle alloit à la cave, étant entrées en querelle l'une avec l'autre, comme il arrive souvent dans les maisons, entre les enfans & les valets, cette servante lui reprocha sa turpitude, d'une maniere cruelle, & l'apella ivrognesse. Ce seul mot fut comme un coup d'aiguillon, qui lui fit ouvrir les yeux, & voyant combien le vice qu'on lui reprochoit étoit honteux, elle se condamna elle-même sur le champ, & s'en défit pour jamais.

Ce qui ne feroit qu'irriter sans le secours de Dieu, corrige & redresse quand il lui plaît.

C'est ainsi, qu'au lieu que nos amis nous corrompent & nous perdent quand ils nous flatent ; ceux qui nous haïssent nous redressent quelquefois, par les injures mêmes que la colere fait sortir de leur bouche. Mais vous ne mettez sur leur compte que leur mauvaise intention, & non pas le bien que vous en tirez. Cette servante ne pensoit qu'à faire dépit à sa jeune Maîtresse, & non pas à la corriger ; & si elle ne lui fit ce reproche que seule à seule, ce fut, ou parce qu'il ne se trouva personne dans le tems & dans le lieu où elles se querellerent ; ou parce que si elle le lui avoit fait devant le monde, elle auroit couru risque d'être châtiée elle-même, pour n'avoir pas averti plûtôt de ce qui se passoit. Mais vous, Seigneur, qui présidez à tout ce qui se passe dans le Ciel & sur la terre, & dont la sagesse sçait faire servir à

La même chose est un bien par l'usage que Dieu en sçait faire, & un mal à l'égard de celui qui l'a fait.

* On a lû ici *præposteros*, au lieu de *præpositos* qui n'a point de sens; & il est clair que c'est ainsi qu'il faut lire.

Les yeux de la foy voient l'ordre de Dieu en tout. ses desseins le torrent même de l'iniquité ; & faire entrer dans son ordre le desordre aparent de tout ce qui arrive dans le cours des siecles, vous remediâtes au vice de cette ame par celui d'une autre ; afin que lorsque ceux même qui reprennent à bonne intention réüssissent, ils se gardent bien de s'attribuer à eux-mêmes l'effet de leurs corrections.

CHAPITRE IX.

Conduite de sainte Monique, avec Patrice son mari. Avec combien de patience & de douceur elle suportoit ses infidelitez & ses promptitudes. Comment elle sçut gagner le cœur de sa belle mere. Combien elle avoit de soin d'entretenir & de rétablir par tout la paix & l'union. Sa pieté, & ses bonnes œuvres.

19. MOnique ayant donc été nourrie, selon les regles les plus exactes de l'honnêteté & de la temperance, & accoûtumée dés son enfance à vivre dans la soûmission qu'elle devoit à son pere & à sa mere, où vous la teniez, ô mon Dieu, bien plus qu'ils ne la tenoient dans celle qui vous est dûë : elle n'eut pas de peine à se soûmettre à celui qu'on lui fit épouser, dés qu'elle fut en âge d'être mariée. *Comment Ste Monique se conduisoit envers son mari.* Aussi lui obéïssoit-elle comme à son Seigneur & à son Maître ; n'oubliant rien pour vous l'acquerir, quoiqu'elle ne lui parlât de vous que par sa bonne conduite, & par la pureté de ses mœurs ; par où vous la lui rendiez non seulement aimable & agréable, mais digne de respect & d'admiration.

Sagesse & patience de sainte Monique. Quelques infidelitez que son mari lui pût faire, elle n'eut jamais avec lui la moindre broüillerie sur ce sujet, & elle attendoit avec patience, que vôtre misericorde lui donnât la chasteté avec la Foi. *Les Saints attendent les momens de Dieu sur tout.* Or quoiqu'il fût d'un fort bon naturel, & qu'il l'aimât tendrement, il étoit colere au delà de tout ce qui se peut dire : mais elle s'étoit fait une loi de

ne lui resister jamais dans sa promptitude, & de ne lui pas répondre le moindre mot ; & quand il s'étoit emporté mal-à-propos, elle attendoit qu'il fût revenu à lui ; & alors elle lui rendoit raison de sa conduite. Ainsi, quand il arrivoit que beaucoup d'autres, dont les maris étoient bien moins emportez que le sien, mais qui ne laissoient pas de porter souvent de leurs marques, & jusques sur le visage, se plaignoient devant elle de leur misere, dans les entretiens qu'elles avoient ensemble, & qu'elles s'en prenoient aux dereglemens de leurs maris : Prenez-vous en plûtôt à vôtre langue, leur disoit-elle en soûriant, quoiqu'il n'y eût rien de plus serieux ni de plus solide que l'avis qu'elle leur donnoit. Car, ajoûtoit-elle, « il n'apartient pas à des servantes de tenir tête à leurs Maîtres ; & c'est ce qui ne vous arriveroit pas, si vous aviez « vôtre condition devant les yeux ; & si, lors qu'on « vous lut vôtre contrat de mariage, vous aviez « compris que c'étoit un contrat de servitude que « vous passiez. a » Et quand ces autres femmes, qui sçavoient combien son mari étoit emporté, s'étonnoient qu'on ne se fût jamais aperçû, & qu'on n'eût pas même entendu dire qu'il l'eût frapée, ni qu'ils eussent été un seul jour en mauvais ménage, & qu'elles lui demandoient comment cela se pouvoit faire ; elle leur aprenoit ce que je viens de dire de la maniere dont elle se conduisoit avec lui. Celles qui l'imitoient s'en trouvoient bien ; & la remercioient de ses bons avis ; & les autres continuoient d'être maltraitées.

20. Sa belle mere aigrie par les raports malins de quelques servantes, vivoit mal avec elle :

a Il y avoit des esclaves en ce tems là ; & les Maîtres avoient par devers eux le titre de servitude de chacun de ceux qui leur apartenoient. C'est à quoi Saint Augustin fait allusion dans cet endroit. *Voyez sa 185. lettre, nombre 15.*

dans les commencemens. Mais elle ſçut ſi bien la gagner par ſon obéiſſance, par ſa patience & par ſa douceur; que cette femme au lieu d'écouter ce qu'on lui venoit dire contre ſa belle-fille, alloit d'elle-même en faire ſes plaintes à ſon fils, & lui en demander juſtice: & lui, par conſideration pour ſa mere, & pour maintenir la paix & le bon ordre dans ſa famille, ayant châtié ces faiſeuſes de raports: elle déclara que c'étoit-là ce que devoient atendre d'elle, toutes celles, qui ſous pretexte de lui plaire, viendroient lui dire quelque choſe contre ſa belle-fille; & de là en avant, perſonne n'oſant plus l'entreprendre, elles vécurent toutes deux dans une parfaite union.

21. Une autre grande qualité que vous aviez miſe dans cette perſonne, qui vous a ſi fidellement ſervi, & dans le ſein de laquelle vous m'avez formé, ô mon Dieu, dont j'ai tant de ſujet de publier les miſericordes, c'eſt qu'elle mettoit toûjours la paix par tout, autant qu'il lui étoit poſſible. Il arrivoit aſſez ſouvent, que des femmes qui s'en vouloient, venoient, chacune de ſon côté, lui faire leurs plaintes; & diſoient l'une de l'autre de ces choſes atroces, que fait dire la haine lors qu'elle a encore toute ſon aigreur; & que l'abſence de la perſonne que l'on hait, & la confiance que l'on a en celle à qui l'on parle, favoriſe la liberté qu'on ſe donne d'en ſuivre les mouvemens. Mais jamais elle ne raportoit à aucune des parties, que ce qui étoit le plus propre à les adoucir, & à les remettre bien enſemble. Je ne compterois pas cela pour ſi grande choſe, ſi je n'avois la douleur de voir une infinité de gens, qui par une malignité qui fait horreur, mais que la contagion du peché rend ſi commune, qu'on la voit répanduë de toutes parts, ne ſe contentent pas de raporter à des gens qui ſont mal enſemble, ce que la haine leur fait dire les uns des autres;

La charité cherche toûjours à mettre la paix par tout.

mais le grossissent encore, par des choses suposées : au lieu que s'ils avoient tant soit peu d'humanité, ils trouveroient que ce n'est pas assez de ne point faire naître, & de ne point entretenir de haine entre les hommes, par des raports malins ; & que quand on y en trouve, il faut encore se mettre en devoir de l'éteindre, par tout ce qu'on peut leur dire de plus propre pour cela. Et c'est ce que ma mere avoit apris de vous, par les secrettes leçons que vous lui faisiez dans le fonds de son cœur.

Belle regle pour entretenir la paix entre les hommes.

22. Pour comble de faveurs & de graces, vous lui fites enfin celle de gagner son mari, quelque tems avant qu'il sortît de ce monde. Elle eut donc la joye de le voir au nombre de vos enfans; & depuis qu'il eût embrassé la Foi, il ne lui donna plus aucun sujet de se plaindre, de choses pareilles à celles qu'elle en avoit essuyées, avant qu'il fût Chrétien.

Enfin, elle étoit la servante de tous ceux qui vous servoient; & tous ceux de cet heureux nombre, de qui elle étoit connuë, vous loüoient & vous reveroient en elle, en qui vôtre présence se rendoit sensible, par les fruits de sainteté, dont sa vie étoit ornée. Car elle étoit telle que saint Paul veut que soient les veuves Chrétiennes. Elle n'avoit eu qu'un mari; elle avoit rendu à ceux qui l'avoient mise au monde, tout ce que la reconnoissance l'obligeoit de leur rendre : elle avoit gouverné sa famille selon les regles de la pieté : ses bonnes œuvres avoient rendu témoignage de sa foi: elle avoit aporté tous ses soins, à bien élever ses enfans ; & elle ressentoit de nouveau pour eux les douleurs de l'enfantement, toutes les fois qu'elle les voyoit s'écarter du chemin qu'il faut tenir pour aller à vous.

Eloge de sainte Monique.

1. Tim 5. 49.

Galat. 4. 19.

En nous-mêmes, c'est-à-dire, tout ce que nous étions d'amis, à qui vous aviez fait la misericorde

de pouvoir auſſi nous compter au nombre de ceux qui vous ſervent, quels effets n'avons-nous point reſſentis de ſa charité ? Car tant que nous avons vêcu enſemble, dans une ſocieté dont vous étiez le lien, aprés avoir reçû la grace du ſaint Baptême ; elle a toûjours eu ſoin de nous juſques à ſa mort comme ſi nous euſſions tous été ſes enfans : aiant d'ailleurs pour tous tant que nous étions, autant d'égards & de ſoumiſſions, que ſi chacun de nous eût été ſon Pere.

CHAPITRE X.

Il raporte un entretien qu'il eut avec ſainte Monique, ſur felicité du Paradis. Par où on peut arriver a en concevoir quelque choſe. Combien ſainte Monique étoit détachée de toutes les choſes de la terre.

23. PEu de jours avant ſa mort, dont le tems vous étoit auſſi connu, qu'il nous étoit caché, il arriva ; & ce fut ſans doute par une diſpoſition ſecrette de vôtre providence, qu'à Oſtie, où nous étions en repos, hors du tumulte du monde, aprés les fatigues d'un grand voyage, n'ayant autre choſe à faire, qu'à nous préparer à nous embarquer ; nous nous trouvâmes ſeuls, elle & moi, appuyez ſur une fenêtre, qui regardoit ſur le jardin de la maiſon où nous étions logez, nous entretenant tous deux avec une merveilleuſe douceur, & portant toutes nos penſées & toutes nos afections vers ce qui étoit devant nous, dans un entier oubli de tout ce que nous avions laiſſé derriere. (Philip. 3. 13.)

Nous cherchions donc entre nous, à la faveur des lumieres de la verité éternelle, toûjours preſente à tout, & qui n'eſt autre que vous-même, ce que ce ſera que cette vie bien-heureuſe, qui doit être le partage des Saints, durant toute l'éternité. Nous ſçavions bien que c'eſt ce que l'œil n'a point vû, ce que l'oreille n'a point entendu, & ce que le cœur de l'homme ne conçoit point : mais,

Quel eſt l'objet le plus ordinaire des penſées des Saints

1. Cor. 2. 9.

nous ne laissions pas de présenter encore la bouche de nôtre cœur, au courant des eaux celestes de la fontaine de vie qui se trouve en vous ; afin qu'en étant abreuvez autant que nôtre capacité le comportoit, nous pussions porter nos pensées assez haut pour comprendre en quelque sorte une chose si élevée.

24 Aprés avoir dit sur cela plusieurs choses, d'où il nous paroissoit qu'il resultoit clairement ; que bien loin qu'une vie comme celle-ci, quand elle seroit assortie de tout ce qu'on pourroit desirer de plaisirs sensibles, & que l'on y jouïroit de tout ce qu'on peut se figurer de plus beau & de plus éclatant, dans le genre des choses corporelles, pût être comparée à la felicité de cette autre vie, elle ne meriteroit pas même d'être comptée, nous tâchions de nous élever par un mouvement encore plus vif, vers ce qui subsiste en soi-même, & par soi-même, sans changement & sans fin.

Jusques ou il faut s'élever, pour pouvoir se former quelque idée de la felicité qui nous est reservée dans le Ciel.

Nous parcourûmes pour cela, tout ce qu'il y a de corporel, jusqu'au ciel même, d'où le Soleil, la Lune, & les étoiles font luire leur lumiere sur la terre. De là, portant encore plus haut, nos discours & nos pensées, & admirant toûjours de plus en plus la beauté de vos ouvrages, nous vinsmes à considerer nos propres ames ; & nous passâmes encore au delà, pour tâcher d'atteindre cette region de délices inépuisables, où vous repaîtrés à jamais vôtre peuple choisi, d'une viande incorruptible, qui n'est autre que la verité ; comme la vie dont on y vit, n'est autre que la Sagesse éternelle, qui a fait tout ce que nous voions, tout ce qui a jamais été, & tout ce qui sera jamais, & qui n'a point été faite ; puisqu'elle n'est aujourd'hui que ce qu'elle a toûjours été, & ce qu'elle sera toûjours ; quoiqu'à parler juste, on ne puisse

Ce que c'est que la Sagesse éternelle.

dire ni qu'elle a été, ni qu'elle sera, mais seulement qu'elle est, parce qu'elle est éternelle ; & qu'avoit été, & devoit être, ne se trouve point dans ce qui est éternel.

Dans le tems que nous en parlions, & que le mouvement de nos affections nous portoit tout entiers vers elle, un soudain transport de nos cœurs nous fit arriver jusqu'au point de l'entrevoir, & de la goûter en quelque sorte ; & la vûë de ce grand objet nous fit soûpirer d'amour, & de douleur de n'être pas encore en état d'en joüir pleinement.
Rom. 8. 25. Cependant, ce qu'il y avoit en nous de renouvellé, par les premices de vôtre divin Esprit, y demeura ataché. Mais nous retombâmes bientôt dans ce qui étoit de la portée ordinaire de nos pensées & de nos paroles, qui ayant leur commencement & leur fin, ne sont rien d'aprochant de cette parole ineffable que vous avez engendrée, & qui subsistant éternellement en elle même, sans changement ni défaillance, rectifie & renouvelle toutes choses.

Par où on peut arriver jusqu'à entrevoir quelque chose de la felicité éternelle.

25. Nous disions donc ; si le tumulte qu'entretiennent au dedans de nous les impressions de la chair & du sang, venoit à s'apaiser dans une ame : si les phantômes que son imagination a tirez du grand spectacle de tout ce qu'enferme la vaste étenduë de la terre, de la mer, de l'air, & du ciel même, s'écartoient ; & ne lui disoient plus rien : si elle ne se disoit plus rien elle-même, & qu'elle s'élevât au dessus de ses propres pensées, & que dans cet état la verité même lui parlât, non par ces sortes de songes ou de revelations qui se passent dans l'imagination ; ni par des voix extraordinaires, ni par aucun autre de ces signes par où il a plû quelquefois à Dieu de se faire entendre, ni par la Voix d'aucun homme, ni même par celle d'un Ange, ni par le bruit du tonnerre,* ni par les

* Comme ce qui est raporté Exod. 19. 16. & Jean. 12. 28.

énigmes des figures & des paraboles ; parce que toutes ces choses disent, à qui a des oreilles pour entendre : „ Nous ne nous sommes pas fait nous-„ mêmes ; & nous ne sommes que l'ouvrage de „ celui qui subsiste éternellement.

Suposé donc qu'aucune de toutes ces choses ne parlât à cette ame, ou qu'elles ne lui disent que ce seul mot, & qu'aprés cela elles se tussent, pour lui donner moyen de porter toute son atention vers celui qui les a faites, & que nous aimons en elles ; & qu'elle l'entendit lui-même, comme nous avons fait dans ce moment, où nous étant élevez au dessus de nous-mêmes, nous avons ateint cette Sagesse suprême, qui est au dessus de tout, & qui subsiste éternellement : que ce qui n'a fait que passer comme une éclair à nôtre égard, fût continu à l'égard de cette ame dont nous parlons ; & que sans être partagée par aucune autre sorte de vision, elle fût abîmée & absorbée toute entiere dans la joye toute interieure & toute celeste de celle ci ; & se trouvât fixée pour jamais dans l'état où nous nous sommes vûs, dans ce moment de pure intelligence qui nous a fait soupirer d'amour, & de douleur de n'y pouvoir subsister ; ne seroit-ce pas là cette joye du Seigneur, dont il est parlé dans l'Evangile ? Mais quand serons-nous dans cet heureux état ? Ne sera-ce qu'aprés cette resurrection derniere, qui rendra la vie à tous les hommes, quoi qu'elle ne les doive pas tous changer en mieux.

Matth. 25. 21.

1. Cor. 15. 51.

26. Voilà à peu prés ce que nous disions, si ce n'étoit pas précisément dans les mêmes termes, & de la même maniere ; & vous savez, ô mon Dieu, „ que ce même jour, pendant que nous parlions de „ la sorte, & que ce que nous disions nous donnoit „ plus de mépris que jamais pour le monde, & pour „ tous ses plaisirs, elle me dit : Pour moi, mon fils, je ne voi plus rien dans la vie, dont je puisse être

Si on s'entretenoit souvent du bonheur de l'autre vie, on mépriseroit aisément celle-ci.

„ touchée ; qu'y ferois-je davantage; & pourquoi „ y suis-je désormais qu'il ne me reste plus rien à „ desirer ; Car la seule chose qui me faisoit sou„ haiter de vivre, c'étoit l'envie que j'avois de „ vous voir Chrétien, & enfant de l'Eglise Catoli„ que, avant de mourir. Dieu a rempli mes desirs „ sur cela, & avec surabondance ; puisque je vous „ vois même entierement devoüé à son service, & „ meprisant pour l'amour de lui, tout ce que vous „ auriez pû pretendre d'heureux & d'agreable dans „ le monde. Que fais-je donc ici davantage ?

Combien le cœur de sainte Monique étoit seur & dégagé des choses de la terre.

CHAPITRE XI.

Sainte Monique tombe malade à Ostie. Combien elle parut detachée de tout ce qui lui avoit toujours tenu le plus au cœur. Ce qu'elle eut soin de recommander à ses enfans. Belle parole de cette sainte femme, quelques jours avant sa maladie. Sa mort.

27. JE ne me souviens pas bien de ce que je lui répondis sur cela : mais enfin, à cinq ou six jours de-là, elle tomba malade de la fiévre. Dans le cours de cette maladie, elle tomba un jour en sincope, & fut quelque tems sans connoissance. Nous accourûmes incontinent : mais elle revint tout aussi-tôt, & nous ayant aperçûs auprés d'elle, mon frere a & moi, elle nous dit, comme n'étant pas encore bien à elle, *Où étois-je?* & ensuite, nous voiant tous saisis de crainte & de douleur ; *Vous ensevelirez ici vôtre Mere*, nous dit-elle. Je ne lui repondis rien; & tout ce que je pouvois faire étoit de retenir mes larmes. Mais mon frere lui aiant dit quelque chose, qui alloit à lui souhaiter au moins la consolation de mourir dans son pays, & non pas dans un lieu qui en étoit si éloigné ; elle le regarda d'un œil qui faisoit assez voir la peine

a Il s'apelloit Navigius, comme il paroît par l'avant-propos du livre de Saint Augustin *de la vie heureuse*, nombre 6.

qu'elle avoit de le trouver capable d'un tel ſentiment, & ſe tournant de mon côté, *Voyez un peu ce qu'il dit*, repliqua-t-elle. Puis s'adreſſant à l'un & à l'autre, *Vous ne devez point être en peine de mon corps*, ajoûta-t-elle ; *il importe peu où vous l'enſeveliſſiez : la ſeule choſe que je vous demande, c'eſt qu'en quelque lieu que vous ſoyez, vous vous ſouveniez de moi à l'Autel du Seigneur*. Aprés nous avoir fait entendre ſes intentions, ſelon que l'état où elle étoit le lui pouvoit permettre, elle rentra dans le ſilence ; & ſon mal augmentant d'heure en heure, exerçoit ſa patience & ſa vertu.

Combien les vûës des Saints ſont differentes de celles des autres hommes.

Antiquité de la priere pour les morts au S. Autel.

28. Cependant, ce qu'elle venoit de nous dire m'étoit d'une grande conſolation ; & je vous en rendois graces dans le fonds de mon cœur. ô Dieu inviſible, ne pouvant me laſſer d'admirer les dons que vous répandés ſecrettement dans les cœurs de vos fideles ; & qui ſont comme des ſemences d'où l'on voit naître de ſi merveilleux fruits. Car je ſçavois combien le tombeau qu'elle avoit eu ſoin de ſe faire dreſſer auprés de celui de ſon mari lui avoit toûjours tenu au cœur. Comme ils avoient vécu enſemble dans une fort grande union, elle ſouhaitoit pour comble de bonheur, qu'il fût dit qu'ils avoient encore été unis aprés leur mort ; & qu'un voyage d'outre-mer n'avoit pas empêché que la même terre qui couvroit le corps de l'un, ne couvrît auſſi celui de l'autre. Je ſçavois donc qu'elle avoit eu cette foibleſſe, fort ordinaire à ceux dont l'eſprit n'eſt pas encore aſſez plein des choſes du Ciel : mais je ne ſçavois pas depuis quand la plenitude de vôtre grace avoit rempli ce vuide de ſon cœur ; & ce que je venois d'aprendre de ſes diſpoſitions ſur cela m'avoit penetré d'admiration & de joye.

Dieu purifie inviſiblement & inſenſiblement le cœur de ceux qui ſont à lui.

Il eſt vrai, que dans cet entretien que nous avions eu enſemble à cette fenêtre, & où elle m'avoit dit, *Que ſuis-je déſormais dans cette vie ? je*

n'avois rien aperçû qui pût marquer qu'elle soû haitât de ne pas mourir hors de son pais. J'apris même depuis, que dans une autre ocasion, où je ne me trouvai pas, s'entretenant à Ostie même, avec quelques-uns de mes amis, à qui elle parloit avec toute l'ouverture de cœur qu'une mere peut avoir pour ses enfans, elle leur avoit dit bien des choses sur le mépris de la vie, & sur les avantages de la mort; & qu'eux surpris de trouver dans une femme, toute la vertu qu'ils voyoient dans celle-ci, & qui n'étoit, ô mon Dieu, que l'effet de vôtre grace, lui ayant demandé si elle n'auroit point quelque peine, que son corps fût enterré dans un pais si éloigné du sien, elle leur avoit répondu:

Belle parole de sainte Monique.

„ On n'est jamais loin de Dieu, quelque part qu'on „ soit; & je n'ai pas sujet de craindre, qu'à la fin „ du monde, il soit en peine de retrouver & de „ démêler mes cendres pour me ressusciter. Enfin, le neuviéme jour de sa maladie, cette ame si pleine de religion & de pieté fut separée de son corps, dans la cinquante-sixiéme année de son âge, qui étoit la trente-troisiéme du mien.

CHAPITRE XII.

Combien il eut de douleur de la mort de sa mere. Marques de tendresse, qu'elle lui avoit données durant sa maladie. Funerailles de sainte Monique. On offre pour elle le saint Sacrifice, avant de mettre son corps en terre. Saint Augustin combat sa douleur autant qu'il peut, & laisse enfin couler ses larmes entre Dieu & lui.

29. DÉs qu'elle fut morte, je lui fermai les yeux; ayant le cœur penetré d'une douleur profonde, qui fut sur le point d'éclater par une grande abondance de larmes. Je les retins neanmoins, employant pour cela tout le pouvoir que l'esprit peut avoir sur le corps; ce qui ne se pût faire sans un combat qui me fit beaucoup souffrir. Au moment que mon fils Adeodat vit qu'elle avoit

rendu l'esprit, il éclata par de grands cris, mêlez d'une grande abondance de larmes : mais nous l'apaisâmes, & le forçâmes de se taire. C'étoit par un mouvemenr pareil, & qui tenoit encore de l'enfance, que j'avois été tout prêt d'en faire autant : mais ma raison plus forte que la sienne, ne le pouvoit être à son âge, m'avoit imposé silence. Aussi ne convenoit-il pas que de telles funerailles fussent acompagnées de gemissemens & de larmes. Car au lieu que l'on n'en répand, en pareille occasion, que parce qu'on regarde la morr comme une grande misere, & comme un entier anéantissement de ceux qu'elle enleve ; nous sçavions que celle que nous venions de perdre n'étoit ni miserable, ni anéantie ; & que même elle n'étoit morte, que par la moindre partie d'elle-même. C'est de quoi nous étions assûrez par des preuves indubitables, & surquoi nous avions pour garans la sainteté de ses mœurs, & la solidité de sa foi.

Quelles doivent être les funerailles des Saints.

30. D'où venoit donc cette douleur si vive, que je sentois au dedans de moi même, sinon de la playe que la perte d'une aussi grande douceur que celle de vivre avec une personne si aimable & si sainte, venoit de faire à mon cœur ? Les assûrances qu'elle m'avoit données dans sa derniere maladie, qu'elle étoit contente de moi, & des soins que je tâchois de lui rendre, m'étoient d'une grande consolation : car il ne s'y pouvoit rien ajoûter. Elle m'apelloit son bon fils, & elle prenoit plaisir à me dire de la maniere du monde la plus tendre, qu'il ne m'étoit jamais échapé un seul mot dont elle eût un sujet de se plaindre. Mais quelque soin que j'aye toûjours eu de m'aquiter du respect que j'étois obligé de lui rendre, pouvoit-il, ô mon Dieu & mon Créateur, entrer en comparaison de ce qu'elle faisoit pour moi ? Ainsi nos deux vies n'en faisant qu'une, à proprement parler, il n'étoit pas possible que mon cœur ne se sentît déchi-

ré, quand je vins à perdre une auſſi grande douceur, que celle que je trouvois auprés d'elle.

Pſ. 100, 1. 31. Aprés que nous eûmes appaiſé les cris de cet enfant, Evode prit un Pſeautier, & ſe mit à chanter le Pſeaume, qui commence, *Je chanterai, Seigneur, à la gloire de vôtre Nom, vôtre miſericorde & vôtre juſtice*: & tout ce qui ſe trouva là lui répondit. Dés que le bruit de ſa mort fut répandu dans la Ville, il accourut un grand nombre de perſonnes pieuſes, de l'un & de l'autre ſexe, & pendant que ceux qui ont accoûtumé de prendre ſoin des funerailles faiſoient leur office, je me retirai, comme la bien-ſéance l'ordonnoit; & quelques-uns de mes amis, qui crurent ne devoir pas me laiſſer ſeul, m'ayant ſuivi, je m'entretenois avec eux de choſes qui convenoient à l'état où je me trouvois, & je tâchois de faire des veritez dont nous parliõs comme un lénitif à ma douleur. Elle n'étoit connuë que de vous; car ceux qui étoiẽt là préſens, ne faiſoient d'attention qu'à ce que je leur diſois; & la liberté avec laquelle ils me voioiẽt parler, leur faiſoit croire que je ne ſentois rien.

Cependant, je m'attendriſſois à tout moment; & ſans que perſonne s'en apperçût, je me plaignois à vous de ma foibleſſe, & de ce que j'étois ſi peu maître des mouvemens de mon cœur. Car je ſuſpendois bien pour quelque tems le ſentiment de ma douleur, mais il revenoit incontinent; & quoique cela n'allât pas juſqu'à me faire verſer des larmes, & à faire ſur mon viſage aucun changement dont on pût s'appercevoir, je n'en ſouffrois pas moins; & je ſouffrois même d'autant plus que je tenois toute ma douleur reſerrée dans le fonds de mon cœur. Je me reprochois à moi-même d'être ſi ſenſible à ce qui n'étoit qu'une ſuite de nôtre miſerable condition, & de l'ordre que vôtre juſtice a établi. Ainſi ma douleur en produiſant une autre, j'étois doublement tourmenté.

32. Lorſqu'on enleva le corps, pour le porter à l'Egliſe, j'y allai, & j'en revins ſans jetter une ſeule larme; non pas même dans le tems des prieres que nous fîmes, pendant qu'on vous offroit pour elle le ſacrifice de nôtre Redemption; ce qui ſe fait ſelon la coûtume de ce lieu-là, pendant que le corps eſt encore auprés de la foſſe, & avant de l'y deſcendre. Mais je demeurai tout le jour, dans une triſteſſe profonde, que je cachois dans le fonds de mon cœur. Je vous conjurois, autant que le trouble où j'étois me le pouvoit permettre, de me tirer d'un état ſi douloureux : mais vous m'y laiſſiez ; & je crois que c'étoit pour me faire remarquer par ma propre experience, ce que peut la force de l'acoûtumance, ſur ceux-même, dont le cœur commence déja à ſe nourrir de la parole de la verité.

Antiquité de ce que l'Egliſe pratique dans les funerailles des fidelles.

Les Saints tirent profit de tout.

Dans cet état, je crû que je ferois bien de prendre les bains, ſur ce que j'avois oui dire, que les Grecs ne leur ont donné ce nom-là, qu'à cauſe que le bain eſt un remede à la triſteſſe. Mais je ſuis obligé d'avoüer en vôtre preſence, ô Dieu de miſericorde, qui êtes le Pere des orphelins, que j'en ſortis comme j'y étois entré ; & que la ſueur de mon corps ne fit point tranſpirer l'amertume de mon cœur. La nuit étant venuë, je me couchai, & je dormis ; & trouvant à mon reveil que ma douleur étoit beaucoup diminuée, je me ſouvins de ces vers de vôtre ſaint Prélat Ambroiſe, où il parle de vous ſi dignement, & avec tant de verité.

Grand Dieu qui du néant as tiré l'Univers,
Et qui regle du Ciel les mouvemens divers :
Tu fais briller le jour d'une vive lumiere,
Et lorſque le Soleil a fourni ſa carriere,
Tu ramenes la nuit, qui par un doux ſommeil
Conſole les mortels ; & fait qu'à leur reveil
Les forces de leurs corps ſe trouvent réparées ;
Et de leurs ſoins cuiſans les ardeurs moderées.

33. Mais à mesure que je revenois à penser à cette personne, qui vous a si fidellement servi, & que je me remettois dans l'esprit ce qu'elle avoit toûjours été, & à vôtre égard par sa vie si conforme à toutes les regles de la pieté; & au mien, par ses manieres si douces, si complaisantes, & si pleines de tendresse, mais d'une tendresse toute Chrétienne, je me ratendri bientôt; & je ne pus m'empêcher de la pleurer, & de me pleurer moi-même, me voyant privé tout d'un coup d'une mere si aimable; & je vous offrois, pour elle & pour moi-même, les larmes que je répandois. Comme vous en êtiez le seul témoin, & qu'elles n'étoient apercûës de personne, qui pût croire qu'elles fussent affectées, & que je cherchasse à m'en faire honneur; je les laissai couler en toute liberté, au lieu que je les avois retenuës jusqu'alors, & j'en fis à mon cœur comme un lit de repos, où il trouva quelque sorte de soulagement.

Combien les Saints s'examinent de prés.

Je vous expose, ô mon Dieu, tout ce qui se passe entre vous & moi; & je ne crains pas même de le mettre par écrit. Ceux qui liront ce que j'en dis en penseront ce qu'il leur plaira: & quand ils trouveront que j'ai peché, de pleurer durant quelques momens, une mere qui venoit de mourir à mes yeux, & qui m'avoit pleuré durant tant d'années, par l'extrême desir qu'elle avoit de me voir vivant aux vôtres, j'espere qu'au moins ils ne se moqueront pas de moi; & que si leur cœur est plein de charité, ils se sentiront plûtôt portez à pleurer eux-mêmes pour mes pechez en vôtre presence, ô mon Dieu, qui êtes le pere de tous ceux que vous avez donnez pour freres à vôtre Fils unique, Jesus-Christ nôtre Sauveur.

CHAPITRE XIII.

Il prie pour l'ame de sa mere. Combien il y a sujet de craindre pour ceux-mêmes qui ont le mieux vécu. Quel est le fondement de l'esperance des plus grands Saints. Il recommande son pere & sa mere aux prieres de ceux qui liront ses Confessions.

34. PResentement; quoique le tems ait fermé cette playe de mon cœur, qui venoit peut-être d'une tendresse trop humaine, & à quoi on auroit pû trouver à redire; je ne laisse pas de pleurer encore en vôtre presence, pour cette personne qui vous a si fidellement servi. Mais les larmes que je répands aujourd'hui pour elle, sont bien differentes de celles que la douleur de l'avoir perduë, faisoit couler de mes yeux.

Combien on a sujet de craindre, pour ceux-mêmes qui ont le mieux vécu.

Elles viennent de la frayeur dont je me trouve saisi, quand je considere combien il y a à craindre pour tous ceux qui ayant participé au peché d'Adam, ne meurent que par un effet de la condamnation que vous prononçâtes contre lui aprés sa desobéissance. Car quoique ma mere ait été vivifiée en Jesus-Christ; & que dans le tems qu'elle a habité cette maison de chair, où nôtre naissance nous engage, ses mœurs ayent été si pures, & sa foi si vive, que nous avons grand sujet d'en loüer vôtre saint Nom; je n'oserois assûrer, que depuis que vous l'aviez regeneré par le saint Baptême, il ne lui soit échapé aucune parole, par où elle ait violé vos Commandemens; & c'est un oracle prononcé par la bouche de la verité même, Jesus-Christ vôtre Fils unique, que celui à qui il arrivera seulement d'apeller un de ses freres fou, sera coupable de la gêne du feu. Ainsi malheur à ceux-mêmes qui ont mené une vie louable & reglée, si vous veniez à les juger sans misericorde. Ce n'est donc que sur le fondement que vous ne discuterez pas nos actions avec la derniere ri- Matt. 5. 23.

Sur quel fondement

nous pouvons esperer misericorde. gueur, que nous pouvons esperer de trouver grace devant vos yeux. Car s'il y a quelques merites en nous, que nous puissions mettre en compte ; que sont-ils autre chose que des bienfaits de
Ce que c'est que nos merites. vôtre liberalité ? O si les hommes sçavoient reconnoître qu'ils sont hommes ; & si ceux qui se glorifient, ne se glorifioient que dans le Seigneur !
2. Cor. 10. 17.

35. Quoique j'aye donc sujet de me réjoüir en vous, & de vous rendre graces, de tout ce que ma mere a fait de bien durant sa vie, ô Dieu de mon cœur, mon unique vie, en qui seul je desire d'être
Priere de S. Augustin pour sainte Monique morte. loüé; je le laisse à part, quant à present, pour vous demander le pardon de ses pechez. Exaucez-moi, je vous en conjure, par celui qui a bien voulu être ataché pour nous à la Croix ; par ce divin Sauveur, dont le Sang est le remede des playes de
Par où on peut esperer misericorde. nos ames ; & qui étant présentement assis à vôtre droite, ne cesse point de vous prier pour nous. Je sçai qu'elle a pratiqué les œuvres de misericorde,
Matth. 6. 12. & qu'elle a pardonné de tout son cœur à ceux qui l'avoient offensée : pardonnez-lui donc les fautes par où elle a pû vous offenser, dans tout le tems qui s'est passé depuis son baptême jusqu'à sa mort.
Jac. 2. 13. Pardonnez-les lui, Seigneur, je vous en conjure ;
Matt. 5. 7. & ne la jugez point à la rigueur. Que vôtre misericorde prevale sur vôtre justice, puisque vous êtes
Ce qui nous fait faire le bien. fidelle dans vos promesses, & que vous avez promis de traiter avec misericorde ceux qui auront exercé misericorde ; & c'est ce que les hommes ne font, qu'autant que vous leur en faites la grace; vous, ô mon Dieu, qui avez pitié de qui il
Exod. 11. 19. Rom. 9. 15. vous plaît d'avoir pitié ; & qui faites misericorde à qui il vous plaît de la faire.

36. Je crois que vous avez déja fait ce que je vous demande pour elle : mais j'espere que vous ne laisserez pas d'avoir agréable que je vous le demande, puisque c'est ce qu'elle nous a recomman-

dé

dé sur le point de mourir. Car elle ne souhaita de nous, ni que nous la fissions enterrer somptueusement; ni que nous eussions soin de faire embaumer son corps, ni que nous lui fissions dresser un tombeau magnifique, ni que nous la fissions porter dans celui qu'elle s'étoit fait faire en son païs, mais seulement que nous nous souvinssions d'elle à vôtre saint Autel, au mystere duquel elle avoit assisté tous les jours de sa vie, & d'où elle sçavoit que l'on dispense la victime sainte, par le sang de laquelle la cedule de mort que vous aviez contre nous a été effacée: & qui a triomphé du démon, cet ennemi de nôtre salut, qui tient un compte si exact de nos pechez, & qui ne fait que chercher ce qu'il pourra nous objecter à vôtre tribunal: mais qui n'aiant trouvé aucune sorte de peché dans celui qui nous rend victorieux, n'a pas laissé d'attenter à sa vie. Qui peut donc nous arracher à ce divin Sauveur, puisque personne ne sçauroit lui rendre ce sang innocent, qu'il a versé pour nous, & qui est le prix dont il nous a achettez?

Col. 2.14.

Pour ou le demon a perdu le pouvoir qu'il avoit sur nous. Fondement de l'esperance des Chrétiens.

Souvenez-vous, Seigneur, que celle pour qui je vous prie a toujours tenu son ame unie, par le lien de la foi, à cet adorable Mystere de nôtre Redemption. Que rien ne puisse donc la soustraire de vôtre protection, & que ni la fureur ni les ruses de celui qui est tout à la fois, & un Lion, & un Dragon, ne la separent point de vous. Car elle ne dira point qu'elle n'est redevable de rien à vôtre justice; de peur que ce dangereux accusateur ne la convainque du contraire, & qu'il ne vienne à bout de la faire condamner: mais elle dira que ses dettes lui ont été remises, par celui à qui nul ne sçauroit rendre ce qu'il a bien voulu payer pour nous, quoiqu'il ne nous dût rien.

A quoi se reduit tout ce que nous avons à dire en nôtre faveur.

37. Qu'elle soit donc dans la paix éternelle, avec son mari, qui a été le seul qu'elle ait eu; & à

Ce n'est que par le moyen de ce que Dieu met en nous que nous faisons ce qu'il demande de vous.

qui l'envie qu'elle avoit de vous l'acquerir a fait qu'elle a toûjours été soûmise, avec une patience qu'elle tenoit de vous, & qui a produit aussi les fruits que vous aviez lieu d'en attendre. Faites, mon Seigneur & mon Dieu, que tous ceux qui vous servent, & que vous m'avez donnez pour freres; mais que l'avantage qu'ils ont d'être vos enfans me fait respecter comme mes Maîtres, & au service desquels je consacre mon cœur, mes paroles & mes ouvrages, ou qu'au moins ceux de cet heureux nombre à qui ce que j'écris ici pourra tomber entre les mains, se souviennent à vôtre saint Autel de vôtre servante Monique, & de Patrice son mari, de qui vous m'avez fait naître, par un effet de ces merveilles de vôtre toute-puissance, que nous admirons dans toutes les productions de la nature; & qui passent toutes nos connoissances. Qu'ils se souviennent, avec des sentimens de charité, de celui que vous m'avez donné pour pere, & de celle que vous m'avez donnée pour mere, à l'égard de cette vie passagere; mais qui vous aïant eu pour pere, & l'Eglise Catholique pour mere, sont mes freres à cet égard, & mes concitoyens à l'égard de cette Jerusalem celeste, vers laquelle vôtre peuple, qui en est originairement, mais qui se voit relegué dans une terre étrangere, ne cesse point de soupirer, jusqu'à ce qu'il y soit rentré. Ainsi, j'aurai la consolation d'avoir procuré à ma mere, par mes Confessions, bien plus abondamment que je n'aurois pû faire par mes prieres, la derniere chose qu'elle a desiré de moy.

Humilité de saint Augustin.

Fin du neuviéme Livre.

SOMMAIRE
DU DIXIE'ME LIVRE.

APrés avoir déclaré dans les livres précedens, ce qu'il avoit été jusqu'à sa conversion, & de là jusqu'à la mort de sa mere ; il fait voir dans celui-ci, ce qu'il étoit dans le tems qu'il écrivoit. Il commence par le témoignage que lui rend sa conscience, sur l'amour qu'il avoit pour Dieu; ce qui lui donne lieu de chercher par où l'on peut arriver à le connoître. Il parcourt dans ce dessein toutes les facultez de son ame ; & s'arrête particulierement à la mémoire, où il trouve que Dieu a sa place comme les autres choses. Ensuite, il déclare comment il étoit à l'égard des tentations qui naissent des trois branches de la cupidité, sur lesquelles il donne des regles admirables. De-là il vient à parler de Jesus-Christ médiateur ; de la pensée qu'il avoit eüe de tout quitter, pour aller pleurer ses péchez dans la solitude ; & de ce qui l'en avoit empêché.



LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE X.

CHAPITRE I.

Elevation à Dieu. On ne doit souhaiter que de le connoître, de le posseder & de lui plaire. Comment on doit regarder ce qu'on apelle les bonheurs & les malheurs de la vie.

1. QUe je vous connoisse, ô mon Dieu, qui me connoissez si à fonds, que je vous connoisse, comme vous me connoissez. Entrez dans mon ame, vous qui en êtes toute la force : faites qu'il n'y ait rien en elle que de conforme à vôtre souveraine rectitude ; & qu'elle soit sans ride & sans tache devant vos yeux. Voilà l'unique but de mes desirs & de mon esperance : c'est là ce qui me fait agir & parler ; c'est ce qui fait toute ma joye ; & je n'en sçaurois avoir de raisonnable que celle-là. Car pour tout le reste de ce qui nous arrive dans la vie, il est d'autant plus digne de larmes, qu'il nous empêche davantage d'en sentir & d'en pleurer les miseres : & il en est d'autant moins digne, qu'il nous rend ces miseres plus sensibles, & qu'il nous les fait pleurer plus amerement.

Belle priere.

1. Cor. 15. 12.

Eph. 5. 27.

Comment il faut juger des choses de la vie, pour en juger saintement.

Comme la verité est ce que vous aimez & que ceux qui la suivent ne craignent point de paroître au grand jour ; je veux la suivre, & dans le secret de mon cœur, en vous exposant ce que j'y

Ps. 56. 8. Jean. 3. 21.

trouve ; & dans cet ouvrage, qui ne tend qu'à faire connoître à tout le monde ce que je suis.

CHAPITRE II.

Il n'y a rien dans nos cœurs que Dieu ne voye. Ce que c'est que lui exposer ce qu'il y a de bien & de mal en nous.

2. QUand je ne voudrois pas vous déclarer ce qui se passe en moi, comment pourrois-je vous le cacher, à vous, ô mon Dieu, dont les yeux percent les recoins les plus profonds de nos cœurs & de nos consciences ? Par-là, au lieu de me cacher à vous, je ne ferois que vous cacher à moi-même. Je voi par vôtre misericorde, ô mon Dieu, que vôtre lumiere luit dans mon ame ; que vous êtes enfin tout son plaisir & toute sa joye, & le seul objet de son amour & de ses desirs ; & vous ne m'avez fait cette grace, que parce que je me déplais à moi-même, comme je le voi clairement, par les gemissemens que la connoissance que j'ai de mes miseres fait sortir de mon cœur. Que je rougisse donc tous les jours de plus en plus, de ce que je trouve dans mon propre fonds: que je renonce à moi-même, pour m'attacher à vous ; & comme je ne puis vous plaire que par ce que vous avez mis en moi, que ce ne soit aussi que par-là que je me plaise à moi-même.

Heb. 4. 13.

Combien il est nécessaire de se déplaire à soi-même & ce que l'on perd quand cela n'est pas.

Je sçai donc, ô mon Dieu, que vous me connoissez à fond, & que vous voyez à nud tout ce que je suis. Cependant, je ne laisse pas de vous exposer ce que je trouve dans mon cœur: j'ai déja dit quel est le fruit que j'en espere ; mais je ne le fais pas tant par le son de mes paroles, que par les cris de ce même cœur, qui ne sont entendus que de vous. Car vous loüer & vous exposer le fonds de mon cœur, à l'égard de ce qu'il y a de mal en moi, n'est autre chose que me déplaire à moi-même ; &

à l'égard de ce qu'il y peut avoir de bon, ce n'est autre chose que de ne me le pas attribuer ; & c'est à quoi nous devons bien prendre garde ; puis qu'autant qu'il est vrai, que vous répandez vos benedictions sur les justes ; autant l'est-il que c'est vous qui les avez fait justes, de pecheurs qu'ils étoient auparavant. Ps. 5. 13.

D'ou viés toute nôtre justice.

Lors donc que je vous parle, ô mon Dieu, & que je vous expose ce que je trouve en moi; c'est sans bruit, à l'égard du son de ma voix : mais ce n'est pas sans bruit, à l'égard des mouvemens de mon cœur ; & quand je parle aux hommes, je ne leur dis rien de bon, que je ne vous l'aye dit auparavant ; & je n'ai même pû vous le dire, qu'aprés l'avoir apris de vous.

CHAPITRE III.

Ce qui le porte à faire connoître qu'il étoit depuis sa conversion, aussi bien que ce qu'il avoit été auparavant. Les bons mêmes sont bien-aises de connoître les desordres des pecheurs convertis, & pourquoi.

3. MAis qu'ai-je affaire d'exposer aux hommes les playes de mon ame? sont-ils capables de m'en guerir, eux qui ont autant de negligence à se corriger de leurs propres foiblesses, qu'ils ont de curiosité de connoître celles d'autrui? Et comment est-ce qu'en même tems qu'ils refusent d'aprendre de vous ce qu'ils sont, ils sont bien-aises d'aprendre de moi ce que je suis? Par où peuvent-ils méme sçavoir si je ne ments point dans ce que je leur en dis ; puisque ce qui se passe dans chacun ne peut étre connu que de lui : au lieu que s'ils vouloient vous écouter, sur ce que vous leur aprendriez d'eux-mêmes, ils ne sçauroient dire que vous mentez ? Car vous écouter sur ce que vous nous aprenez de nous-mêmes, ce n'est autre chose que nous bien connoître nous-mêmes ? & quand on est venu au point de se bien 1. Cor. 2. 11.

Mentir à Dieu & à soi-même, ce que c'est.

soi-même, ce seroit mentir que de démentir cette connoissance, & de vouloir se cacher ce que l'on voit en soi.

1. Cor. 13. 5. Act. 4. 32.

Si je ne me contente donc pas de vous exposer en secret le fonds de mon cœur; ô mon Dieu; & si je le fais d'une maniere qui va à le faire connoître à tout le monde; c'est parce que je sçai que LE PROPRE de la charité est de faire que ceux qu'elle unit, & dont elle ne fait qu'un cœur & une ame, donnent creance aux paroles les uns des autres. Ainsi quoique je ne puisse leur faire voir avec la derniere certitude si je ne mens point dans ce que je leur dis de moi, je ne laisse pas de leur dire; parce que la charité fait qu'ils ajoûtent foi à ce que je leur en dis.

Ce que S. Augustin a pretendu, en faisant connoître à tout le monde les pechez de sa jeunesse.

4. Mais faites moi connoître, souverain Medecin de mon ame, quel, fruit je puis esperer de ce que je fais sur cela. Je n'en suis pas en peine, à l'égard de ce que j'ai déclaré jusques-ici de ces pechez de ma vie passée, que vous m'avez pardonnez, & dont vous m'avez nettoyé, en changeant & renouvellant mon ame par la foy, & par la grace du saint Baptême, pour me rendre participant du bonheur qui se trouve en vous. Car ce que j'en ai écrit est propre à réveiller les pecheurs qui le liront, ou qui en entendront parler; & à faire qu'au lieu de s'endormir dans le mal, de desesperer de leur guerison, & de se dire à eux mêmes, qu'ils ne sçauroient jamais se tirer de leurs malheureux état; ils sortent de cet assoupissement, se confiant dans vôtre misericorde, & dans la douceur toute-puissante de vôtre grace, qui donne des forces aux plus foibles, lorsque par un effet de cette même grace ils viennent à reconnoître leur foiblesse. Les justes mêmes sont bien-aises de connoître les maux de ceux que vous avez guéris: non que le mal leur plaise; mais par la joye qu'ils ont de voir que ceux qui ont été méchans ne le sont plus.

A qui la grace donne des forces.

Voilà donc de quelle utilité peut être la déclaration que j'ai faite des desordres de ma vie passée : Je l'ai vû dés le commencement, & je m'en suis expliqué. Mais, ô mon Seigneur & mon Dieu, à qui j'expose tous les jours le fonds de ma conscience, & sur la misericorde de qui je compte bien davantage, que sur le soin que j'ai d'éviter le mal, quel fruit puis-je esperer de ce que j'écris presentement en vôtre presence, pour faire connoître aux hommes, non plus ce que j'ai été par le passé, mais ce que je suis aujourd'hui ?

Sur quoi nous devons établir nôtre esperance.

C'est ce que bien des gens desirent d'aprendre. Il y en a parmi ceux-là qui me connoissent déja ; & il y en a aussi qui ne me connoissent point, si ce n'est per ce qu'ils m'ont entendu dire de moi-même, ou par ce qu'ils en ont apris d'ailleurs. Mais enfin, ni leurs yeux, ni leurs oreilles, ni leur esprit ne sçauroient penetrer le fonds de mon cœur ; & c'est là que je suis ce que je suis. C'est même parce qu'ils ne le voyent point, qu'ils veulent que je leur dise ce que j'y trouve, & sur quoi ils sont prêts de croire ce que je leur dirai, car ils ne sçauroient jamais le voir : mais la charité qui les rend bons, les assûre que je ne mens pas dans ce que je leur dis de moi ; & c'est elle qui leur fait ajoûter foi à mes paroles.

Par où nous sommes veritablement ce que nous sommes.

CHAPITRE IV.

Quel fruit il atend du dessein qu'il a de faire connoître à tout le monde ce qu'il est.

5. MAis quel fruit esperent-ils eux mêmes de ce qu'ils desirent sur cela ? Est-ce qu'ils sont bien-aises de se réjouir avec moi, quand je leur dirai combien je m'avance vers vous, par le secours de vôtre grace ; & qu'ils sont prêts de m'aider par leurs prieres, lorsqu'ils sçauront combien le poids de ma corruption rallentit encore le mou-

A quoi S. August. étoit bien

aise de se faire connoître. vement qui devoit m'y porter ? C'est à ceux qui sont dans cette disposition, que je suis bien aise de me faire connoître ; & ce me sera un avantage, que plusieurs se joignent à moi, pour vous rendre graces de ce qu'il vous a plû de mettre de bon en moi, & vous demander pour moi ce qui me manque.

Quels sentimens donne l'esprit de charité, sur ce qu'on voit de bien ou de mal dans les autres.

Que l'esprit de charité fasse donc que mes freres aiment en moi, ce que vous nous aprenez qu'il faut aimer ; & qu'ils me plaignent des choses qui sont les seules sur quoi vous nous aprenez qu'on est à plaindre. Car c'est ce que le seul esprit de charité fait faire ; cet esprit qui nous unit, & qui nous rend freres les uns des autres ; & non pas l'esprit qui possede ceux que vôtre Ecriture apelle des enfans étrangers, qui n'ont dans la bouche que la vanité & le mensonge ; & dont les œuvres ne sont que dépravation & iniquité. Comme donc l'esprit de charité fait que ceux qui en sont remplis se réjoüissent de ce qu'ils trouvent de loüable en moi ; & qu'ils s'afligent de ce qu'ils ne peuvent s'empêcher d'y condamner ; parce qu'ils ne me loüent ni ne me condamnent, que parce qu'ils m'aiment, je suis bien-aise de me faire connoître à ceux-là, afin qu'ils se réjoüissent de ce qu'ils trouveront de bon en moi, & qu'ils soûpirent de ce qu'ils y trouveront de mauvais.

Ps. 143. 8.

Ce qu'il y a en nous de bien & de mal.

Ce qu'il y a de bon en moi, c'est ce que vôtre toute-puissance y a mis en me créant, & ce que vôtre grace y a mis en me renouvellant ; & ce qu'il y a de mal en moi, ce sont mes pechez, & ce qui est une suite & une punition du peché, par les Loix de vôtre Sagesse & de vôtre Justice.* Que mes freres se réjoüissent donc pour moi de ce que je tiens de vous, & qu'ils s'afligent pour moi de ce qui ne vient que de moi-même ; & que

* C'est à dire, l'obscurcissement de l'esprit, & la dépravation du cœur.

les actions de graces & les gemissemens de ces ames saintes montent comme un encens, jusqu'au Trône de vôtre gloire. Laissez-vous toucher à l'odeur de cet encens, qui exhale de ces cœurs si purs dont vous avez fait vos Temples ; & qu'elle fasse que vous ayez pitié de moi ; selon toute l'étenduë de vôtre infinie misericorde, & pour la gloire de vôtre nom. N'abandonnez point un ouvrage que vous avez commencé ; & achevez ce qui vous reste à faire pour le rendre parfait. Ps. 50. 1.

6. Voilà précisément quel est le fruit que j'espere de la confession que je vous fais de ce que je trouve en moi : & que je ne me contente pas de vous exposer dans le secret de mon cœur, avec une joye mêlée de crainte, [a] & une douleur acompagnée d'esperance; [b] mais que j'expose encore aux yeux des hommes, c'est-à-dire, de ceux qui croyent en vous comme moi ; qui partagent avec moi ce qui fait toute ma joye, qui sont sujets à la mort comme moi, qui sont mes concitoyens dans la republique que compose la societé de vos fideles, qui sont étrangers & voyageurs sur la terre comme moi, & qui me précedent, & m'acompagnent, ou me suivent dans le chemin où je marche. Ce sont ceux-là qui sont mes freres, parce qu'ils vous servent. Mais comme vous avez bien voulu en faire vos enfans, ils sont encore mes maîtres ; & vous m'ordonnez de les servir, en tout ce qui peut dépendre de moi, si je veux vivre éternellement avec vous, & de la vie qui se trouve en vous. Ps. 2. 11.

Fondement de l'amour & du service que nous devons à nos freres.

C'est ce que vôtre parole vivante ne s'est pas contentée de m'ordonner par ces préceptes ; mais dont elle m'a encore montré l'exemple par toutes les actions de sa vie. C'est aussi de quoi je tâche de m'aquiter, par mes actions aussi bien que par mes paroles; mais sur quoi je me trouve sans cesse

Vie de Jesus-Christ, leçon de charité & d'humilité.

a Sur ce qu'il trouvoit de bien en lui.
b Sur ce qu'il y trouvoit encore de mal.

exposé à de grands perils, que je n'espere d'éviter, qu'autant que j'aurai soin de me tenir sous vos aîles ; & de vous exposer mes foiblesses, quoi qu'elles vous soient mieux connuës qu'à moi-même.

Je sçai que je ne suis qu'un enfant & un orphelin : mais j'ai un pere qui est la source de la vie : j'ai un tuteur capable de me secourir dans tous mes besoins, & c'est vous, ô mon Dieu, qui êtes, & mon pere & mon tuteur. Vous êtes mon unique bien, Dieu tout-puissant, & vous avez toûjours été avec moi, dans le tems même que je n'étois pas encore avec vous. Je veux donc faire connoître à ceux que vous m'ordonnez de servir, non plus ce que j'ai été, mais ce que je suis presentement ; & combien il y a encore de miseres en moi.
1. Cor. 4. 5. Mais quoique je le fasse ; je suis bien éloigné de vouloir m'établir juge de moi-même.[a] Voilà dans quel esprit je parlerai de moi ; & comment je desire que l'on prenne ce que j'en dirai.

[a] Parce qu'il n'y a pas grand fondement à faire sur la connoissance que chacun peut avoir de lui-même ; & qu'il n'y a que Dieu qui sçache ce que nous sommes veritablement.

CHAPITRE V.

Que quelque imparfaite que fut la connoissance qu'il avoit de Dieu, il se connoissoit moins lui-même sur de certaines choses. Ce qui faisoit toute son esperance.

1. Cor. 2. 11. 7. C'Est à vous, Seigneur, à juger de ce que je suis. Car encore que chacun de nous voye ce qui se passe en lui, & que le secret de nôtre cœur nous soit aussi connu, qu'il est inconnu à tous les autres hommes, il y a des choses en nous que nous ne connoissons pas nous mêmes : mais il n'y en a aucune que vous ne connoissiez, ô mon Dieu, parce que c'est vous qui nous avez fait.

Combien de choses en nous qui nous sont inconnuës.

Or quoique je voye clairement mon néant, quand je viens à me considerer en vôtre presence :

quoique je ſçache que je ne ſuis que cendre & que pouſſiere : quoique dans cette terre étrangere, où nous ſommes encore loin de vous, & où nous ne vous voyons pas encore face à face, mais ſeulement en énigme, & comme au travers d'un verre obſcur, je me voye moi-même de plus prés & bien plus diſtinctement que je ne vous voye : il y a des choſes ſur quoi je vous connois mieux, que je ne me connois moi-même. Car au lieu que je ſçai, par exemple, que vous êtes inviolable de tout point, & hors dès ateintes du mal; j'ignore encore juſqu'à quel point j'en ſuis à couvert, & quelles ſont les tentations à quoi je ſuis capable ou incapable de reſiſter. Ainſi, toute mon eſperance eſt que je ſçai, qu'étant fidelle comme vous l'êtes, vous ne permettez pas que nous ſoyons expoſez à des tentations qui paſſent nos forces ; & que vous nous donnerez moyen de ſoûtenir celles qui nous ataqueront, & d'en ſortir avec avantage. Je dirai donc ici ce que je connois de ce qui eſt en moi, & qui ne m'eſt connu que parce que vôtre lumiere me le fait connoître ; & quelles ſont les choſes ſurquoi je ne me connois pas encore bien moi-même, & qui me ſeront toûjours inconnuës, juſqu'à ce que vous ayez diſſipé les tenebres qui me les cachent.

2. Cor. 5. 6

1 Cor. 13. 12.

Les plus grands ſçavants ne ſe connoiſſent eux-mêmes qu'imparfaitement.

Sur quoi nôtre eſperance doit être fondée.

1. Cor. 10. 13.

CHAPITRE VI.

Qu'il ſçait avec certitude qu'il aime Dieu. Que toutes les creatures nous diſent qu'il faut l'aimer. Ce qui fait que ce qu'elles nous diſent ur cela entre dans nos cœurs. Ce que c'eſt que Dieu, & ce que les creatures nous en aprennent.

8. Ce que je ſçai, & dont ma conſcience me rend un témoignage qui ne me permet pas d'en douter, c'eſt que je vous aime, ô mon Dieu : car vous avez percé mon cœur, par les fléches de vôtre divine parole: & je vous ai aimé dans le moment. Le Ciel & la terre, & tout ce qu'ils

Qui voudroit é[...]er ſa c[...] [...]erroit [...] s'il aime Dieu ou non.

Tout prêche qu'il faut aimer Dieu. enferment, me disent même de toutes parts qu'il faut que je vous aime ; & ils ne cessent point d'en dire autant à tous les hommes ; afin qu'ils soient sans excuse s'ils ne vous aiment pas. Mais vous faites une autre sorte de misericorde bien plus
Rom 9. intime à ceux à qui vous voulez faire misericorde, & de qui il vous plaît d'avoir pitié ; sans cela le Ciel & la Terre ont beau faire retentir vos loüanges : ils ne parlent qu'à des sourds.

Mais qu'est-ce que j'aime, quand je vous aime ? Ce n'est ni une beauté du genre de celles que mes yeux aperçoivent dans les choses corporelles ; ni un son articulé & mesuré ; ni un éclat comme celui de cette lumiere exterieure, qui flate si agréablement nos yeux ; ni une harmonie, comme celles des concerts les plus melodieux ; ni une odeur comme celles des fleurs & des parfums, ni un goût comme celui du miel & de la manne, & de tous les autres mets les plus exquis, ni un objet comme ceux dont la volupté recherche la joüissance avec le plus d'ardeur.

Ce n'est rien de tout cela que j'aime, quand j'aime mon Dieu. Cependant, c'est quelque chose d'aprochant ; & il est à mon ame ce que ces autres choses sont à mes sens. Car elle en est éclairée, & elle le voit au dedans d'elle-même ? mais comme une lumiere que nul espace ne borne & ne contient. Elle l'entend, mais comme un son que le tems ne mesure & ne termine point. Elle le sent, mais comme une odeur que le vent n'emporte point. Elle s'en nourrit, & elle le goûte, mais comme une viande que l'avidité avec laquelle on la dévore ne détruit & ne diminuë point ; enfin elle s'y tient unie par de chastes embrassemens, comme à l'objet de ses délices ; mais un objet dont la joüissance n'est sujette à nulle sorte de satieté ni de dégoût. Voilà ce que j'aime, quand j'aime mon Dieu.

Ce que Dieu est à nos ames.

Démon- 9. Mais qu'est-ce donc qu'un tel objet? J'ai de-

mandé à la terre, si ce ne seroit point elle ; & elle m'a répondu ; Non, je ne suis point ce Dieu que vous cherchez ; & tout ce qu'elle contient m'en a dit autant. J'ai demandé la même chose à la mer & aux abîmes, & à tout ce qu'ils enferment de vivant ; & tout cela m'a répondu ; Nous ne sommes point vôtre Dieu, cherchez le au-dessus de nous. Je l'ai demandé aux vents & à l'air, & à tous les habitans de cette region superieure ; * & ils m'ont répondu ; Nous ne sommes point ce Dieu que vous cherchez : & Anaxime s'est trompé, quand il nous a pris pour cet Etre souverain. J'ai fait la même question au Ciel, au Soleil, à la Lune & aux Etoiles, & ils m'ont répondu: Nous ne le sommes pas non plus. Enfin je me suis adressé à tous les objets qui touchent mes sens; & je leur ai dit : Vous me répondez que vous n'êtes point mon Dieu: mais aprenez-moi donc quelque chose de lui, & dites moi ce qu'il est ; & tous ces êtres se sont écriez tout d'une voix; *C'est celui qui nous a fait*. Voilà ce que la nature nous répond sur ce sujet : car c'est l'interroger & entendre d'elle cette réponse, que de la voir & de la considerer avec quelque atention.

ches d'un esprit qui cherche ce que c'est que Dieu.

Ensuite, m'adressant la parole à moi-même, je me suis demandé ; Et vous-même, qu'êtes vous ? Et je me suis répondu ; Je ne suis qu'un homme, composé d'un corps & d'une ame ; dont l'un est quelque chose d'exterieur & de visible, & l'autre quelque chose d'interieur & d'invisible. Par laquelle de ces deux parties falloit-il donc désormais que je cherchasse mon Dieu? Je l'avois déja cherché, par l'entremise de mon corps ; parcourant tout ce que mes yeux ont pû découvrir dans toute l'étenduë du Ciel & de la Terre. Ainsi, il ne me restoit plus que de le chercher par la partie inte-

* C'est à dire, aux esprits dont quelques anciens Philosophes ont crû que l'air étoit rempli.

rieure & invisible, qui est assurément la plus excellente des deux; puisque c'est à celle-là que les sens exterieurs faisoient leur raport de ce qu'ils avoient decouvert; & que c'est elle qui du tribunal où elle préside à leurs actions, jugeoit de la réponse que le Ciel, la Terre & tout ce qu'ils contiennent lui ont faite, lorsqu'ils lui ont dit tout d'une voix: *Nous ne sommes point vôtre Dieu, & nous ne sommes que son ouvrage.* Car c'est sans doute la partie interieure qui a connu tout ceci, par le ministere de la partie exterieure. C'est ce que je suis au dedans qui l'a connu: c'est mon esprit, qui s'est servi des sens & des organes de mon corps, pour questionner la masse du monde, sur le sujet de mon Dieu; & c'est à lui qu'elle a parlé, quand elle a dit: *Je ne suis pas celui que vous cherchez, & je ne suis que son ouvrage.*

10. Mais quoi, l'Univers ne presente-t-il pas la méme face à tous ceux dont les sens sont en leur entier? ce n'est méme qu'en la présentant, qu'il répond à ces sortes de questions. D'où vient donc, que tous n'entendent pas ses réponses? C'est que pour les entendre il ne sufit pas de le voir. Car les animaux mémes, jusqu'aux moindres insectes, voyent tout ce qu'il expose à nos yeux, & qui est comme la voix par où il répond à nos questions: mais ils ne sauroient lui en faire; parce qu'il n'y a point en eux de raison qui puisse juger de ce qu'ils aperçoivent par leurs sens. Pour les hommes, ils sont tous capables de le questionner: & il n'y en a aucun, qui ne pût s'élever, par les choses visibles, jusques à la connoissance des grandeurs invisibles de Dieu; mais l'amour qui les asservit à ces mémes choses, les met hors d'état d'en juger.

Tant qu'on aime les choses du monde, on ne sauroit en juger sainement.

Elles ne répondent même qu'aux interrogations de ceux qui sont capables de juger de leurs réponses. Car quoique leur voix c'est à dire, la maniere dont elles nous paroissent, ne change jamais

& qu'on les trouve toûjours les mémes;l'un ne fait que les voir, & l'autre en les voiant les interroge & entend leurs réponses ; en même tems qu'elles parlent à celui-ci, elles sont muettes pour celui-là ; où, pour mieux dire, elles parlent à tout le monde, mais leur langage n'est entendu que de ceux qui consultent la verité au dedans d'eux-mêmes, sur ce qu'elles leur disent au dehors.

D'où vient que la voix de toute la nature sur le sujet de Dieu n'est entenduë que de quelques-uns.

Car c'est la verité qui me dit, Vôtre Dieu n'est ni le ciel, ni la terre, ni aucune autre sorte de corps : la nature même de ces choses là le dit à tous ceux qui les voyent ; puisque tout corps est une masse, dont chaque partie est moindre que son tout. Et sur cela, je dis à mon ame, Pour vous, vous êtes quelque chose de plus excellent que tout ce qu'il y a de massif & de corporel ; puisque c'est vous qui donnez la vie à toute la masse de vôtre corps, & que nul corps n'est capable d'en vivifier un autre a. Mais Dieu est encore audessus de vous; puisque c'est par lui que vous vivez, & que vous êtes principe de vie.

Par où l'ame est au dessus du corps, & Dieu au dessus de l'ame.

a C'est à dire, d'une vie accompagnée de connoissance & de raison : car les plantes même sont vivantes, quoiqu'il n'y ait rien en elles que de corporel.

CHAPITRE VII.

Par quelle faculté de l'ame il faut chercher ce que c'est que Dieu.

12. QU'est-ce donc que j'aime, quand j'aime mon Dieu ? Je voi bien que c'est quelque chose d'infiniment élevé au-dessus de tous les corps, & même au-dessus de mon ame : mais il faut pourtant qu'elle me serve de degré pour m'élever jusqu'à lui.

Il faut commencer par connoître nôtre ame pour arriver à connoître Dieu.

Je passerai d'abord cette faculté vivifiante, par où elle communique la vie au corps à quoi elle est unie:car ce n'est pas par-là que je puis trouver

mon Dieu : autrement le cheval même & le mu-
Ps. 31. 2. let, qui n'ont ni raison, ni intelligence, pourroient aussi le trouver, puisque cette même faculté vitale est en eux ; & que c'est ce qui donne la vie à leurs corps.

Je passerai encore cette autre faculté par où je communique à mon corps le sentiment aussi-bien que la vie, & que le Seigneur a aussi mise en moi lorsqu'il m'a créé, & qu'il m'a donné des yeux pour voir, & non pas pour entendre ; des oreilles pour entendre, & non pas pour voir ; & ainsi de tous mes autres sens, qui ont chacun leur place dans mon corps, & qui exercent separément leur office ; ou plûtôt ; qui sont les instrumens, par où je les exerce tous [a]. Car ces offices sont mes actions, plûtôt que celles de mes sens: puisque quelque differentes qu'elles soient, c'est la même ame qui les fait toutes par eux. Je ne m'arrêterai donc pas à cette faculté, non plus qu'à l'autre. puisqu'elle est dans le cheval & dans le mulet aussi bien qu'en moi : & que leurs corps sont pourvûs d'organes par où ils sont capables de sentiment aussi-bien que moi.

a Car les sens ne sont que des instrumens,& c'est l'ame qui fait par eux tout ce qu'il semble qu'ils fassent.

CHAPITRE VIII.

Belle description de la memoire, & de la maniere dont les choses s'y conservent.

13. APrés avoir passé ces deux premieres facultez, qui sont comme les deux premiers degrez que je trouve en moi, quand je veux m'élever jusqu'à celui qui m'a fait ; je viens dans la vaste étenduë des reservoirs de ma memoire, où se conserve ce nombre innombrable d'images, que mes sensations ont fait passer dans mon ame ; & toutes celles que j'ai composées de celle-ci, à

force d'y ajoûter, ou d'en ôter, ou de les varier de queque maniere que ce puisse être ; & enfin tout ce que j'ai donné en garde à cette faculté, & que l'oubli n'en a pas encore effacé.

Quand j'entre dans ce magasin, j'appelle ce que je veux faire comparoître devant moi ; & entre les choses que j'appelle, il y en a qui se présentent sur le champ ; & d'autres qui sont un peu plus long-tems, à venir, comme si elles sortoient de quelque recoin plus enfoncé. Il y en a même, qui dans le tems que je demande toute autre chose, viennent se présenter en foule, comme si elles vouloient dire, *N'est-ce point nous que vous cherchez :* & la main de mon esprit les chasse, & les écarte de devant mes yeux, pour donner moyen à ce qu'il cherche de paroître, & de sortir de ce qu'il le lui cache. Enfin il y en a d'autres que je retrouve sans peine, & qui se présentent chacune dans son rang, à mesure que je les appelle ; en sorte que les premieres quittent la place à celles qui les doivent suivre ; & se retirent, prêtes à paroître de nouveau quand je le voudrai. Et tout cela se passe en moi, toutes les fois que je veux reciter ou repasser en moi-même quelque chose que je sçai.

Merveilleuse proprieté de la mémoire.

13. Tout ce qui est entré en moi par mes sens, se conserve donc dans ces magasins de ma mémoire. comme chaque espece de choses y est entrée séparément, & par la porte qui lui convient, comme la lumiere, les couleurs & les figures des corps, par les yeux ; les divers sons, par les oreilles ; les divers goûts, par la langue ; les diverses odeurs, par les narines ; & tout ce qui est dur ou mol, froid ou chaud, rude ou poli, pesant ou leger, par le toucher, repandu par tout le corps, & dont toutes ses parties interieures & exterieures sont également capables ; chacune s'y tient dans sa place, sans se broüiller en aucune maniere, & le vaste sein de ma mémoire,

embrasse ce nombre infini des choses, qu'elle tient toutes prêtes à se présenter toutes les fois que je les rappelle, & que je veux les repasser.

Ce ne sont pas néanmoins les choses mêmes, qui sont entrées dans ce magasin par mes sens ? mais les images qu'elles y ont transmises par eux, lorsqu'elles les ont touchez. On voit bien par quel sens chaque sorte d'images est entrée : mais qui pourroit dire comment elles se forment ?

C'est par le moyen de ces images, qu'au milieu des tenebres les plus épaisses, je voi les couleurs dans ma mémoire quand il me plaît; & que je fais la difference du blanc & du noir, & toutes les autres couleurs; & pendant que je repasse les couleurs, & les autres choses qui sont entrées par mes yeux, les sons ne viennent point se présenter, ni troubler mon action, quoiqu'ils soient là aussi bien qu'elles : mais ils se tiennent à l'écart, prêts à se présenter dés que je le voudrai.

C'est ainsi que sans aucun mouvement de ma langue ni de mon gosier, je chante en moi-meme tout ce qui me plaît, sans que les images des couleurs, ni de tout ce qui est entré en moi par mes yeux, viennent se jetter à la traverse, quoiqu'elles soient là aussi-bien que celles des sons, ni interrompre l'action par laquelle je considere ce qui y est entré par mes oreilles. Enfin, c'est ainsi que je repasse comme il me plaît, tout ce que mes autres sens ont fait entrer dans ces reservoirs : & que par pure reminiscence, & sans que mon nez agisse, je fais la difference de l'odeur des lys, & de celle des violettes : que sans avoir rien sur ma langue, je distingue le goût du miel de celui du vin cuit : & que sans aucune action des organes du toucher, je discerne ce qui est doux, d'avec ce qui est rude, & que je préfere l'un à l'autre.

14. Je fais tout cela au dedans de moi-même,

dans ce vaste champ de ma mémoire. J'y trouve le ciel, la terre, & la mer, avec tout ce que j'ai jamais apperçû par mes sens de ce qu'ils contiennent, à la reserve de ce que je puis avoir oublié. Je m'y trouve moi même, & me considere moi-même, & tout ce que j'ai jamais fait : en quel tems, & en quel lieu je l'ai fait; & en quelle disposition j'étois quand je le fis. J'y trouve tout ce que ma propre experience m'a apris, ou que j'ai crû sur la foi des autres, & par le raport qu'il avoit avec ce qui m'étoit connu par moi-même : & c'est à la faveur de ces images qui me restent du passé, que je forme des conjectures sur l'avenir; que je prévoi de certaines actions & de certains évenemens, que je juge de ce qu'on en peut esperer ou non: & que je considere toutes ces choses, comme si elles m'étoient déja présentes, quoique je ne fasse que les prévoir.

C'est dans ce vaste sein de mon esprit, qui embrasse les images d'un si grand nombre de choses, que je me dis à moi-méme, *Je ferai ceci ou cela: & il en arrivera ceci ou cela.* Et d'autres fois, *O si telle ou telle chose pouvoit arriver!* ou bien, *Plaise à Dieu de ne pas permettre que telle & telle chose arrive:* & quand je me parle de la sorte, j'ai devant moi les images des choses dont je parle : & je les tire de ce magasin de ma mémoire qui me les fournit à point nommé : sans quoi je ne pourrois rien dire de tout cela.

15. Quelle force, ô mon Dieu, que celle de la mémoire! y a-t il rien de plus grand, & peu-on jamais assez admirer l'étenduë presque infinie de sa capacité? Qui est-ce-qui pourroit en voir le fonds? Cependant, ma mémoire n'est autre chose qu'une faculté de mon esprit & un appanage de ma nature. Ainsi, mon esprit n'a pas assez d'étenduë, pour embrasser tout ce qui fait partie de moi-même : & je ne puis me comprendre tout entier, *Combien il y a de merveilles à*

considerer dans l'esprit de l'homme.

Mais quoi, ce que je me trouve incapable de comprendre, quand je me considere moi-même, est-il quelque part hors de moi ? & peut-il être ailleurs qu'en moi-même ? comment se peut-il donc faire que je ne le comprenne pas ?

Il n'y a rien dans la nature de si grand que l'homme, & c'est à quoi l'on pense le moins.

Je ne puis penser à tout ceci, sans me trouver saisi d'étonnement, & je ne cesse point d'admirer. Cependant, qu'est-ce que les hommes admirent ordinairement ? La hauteur des montagnes, les flots de la mer, le cours des rivieres, la vaste étenduë de l'Ocean, les mouvemens des astres ; & ils ne se considerent point eux-mêmes. Ils n'admirent point une chose aussi admirable, que ce qui vient de se passer en moi, quand j'ai parlé de toutes ces choses qu'ils admirent. Car quoique je ne les eusse point devant les yeux, je les voyois dans ma memoire, elle me representoit des montagnes, les flots de la mer, les astres, qui sont toutes choses que j'ai vûës ; & l'Ocean même que je n'ai jamais vû, & dont je n'ai d'idée, que celle que j'ai formée sur ce que l'on m'en a dit ; & j'ai vû tout cela dans toute son étenduë, comme si je l'eusse eu devant moi : car si ma memoire ne me l'avoit representé, je n'aurois pû en parler comme j'ai fait. Cependant, ces choses-là ne sont point en moi, & je ne les y ai point fait passer quand je les y ai vûës, mais seulement leurs images ; & je sçai par lequel de mes sens chaque sorte d'image y est entrée.

CHAPITRE IX.

Quelles sont les choses qui subsistent dans la mémoire par elles-mêmes, & non pas par des images.

16. Mais ces sortes des choses ne sont pas les seules qui resident dans cette capacité finie de ma memoire : elle conserve encore tout ce que j'ai apris des sciences, & que l'oubli n'a pas encore effacé. Tout cela y est, dans des lieux par-

ticuliers, plus enfoncez que ceux où se conservent les images des corps, mais qui ne sont point des lieux comme ceux que les corps occupent. Et ce ne sont pas les images de ces sortes de choses qu'elle conserve ; ce sont les choses mêmes.

Car si je sçai ce que c'est que la Grammaire ou la Logique, & combien on peut faire de sortes de questions sur chaque sujet, & toutes les autres choses de cette nature ; il ne faut pas croire que j'aye laissé les choses mêmes au dehors, & qu'il n'en soit passé en moi que les images, comme il arrive en maniere de choses qui n'ont qu'une certaine durée. Le son, par exemple, ne fait que passer; mais il me laisse une impression, par le moyen de laquelle je le considere quand il me plaît ; & qui subsiste en moi, lors même que ce qui l'a produit ne subsiste plus.

Il en est de même des odeurs; & quoique le vent les emporte, l'impression qu'elles font sur l'odorat demeure en nous ; & nous donne moien de les considerer quand nous voulons. Il en est même des viandes que nous mangeons : car quoique nous n'en aions plus le goût, dés qu'elles sont dans nôtre estomach; la memoire les goûte, comme si elles étoient encore sur la langue. Enfin il en est de même de tout ce qui fait impression sur nous par le toucher ; puisque lors même que nous ne le touchons plus, la memoire nous le represente, comme si nous le touchions encore.

Ainsi, à l'égard de ces sortes de choses, ce ne sont pas les choses mêmes qui entrent en nous ; mais seulement leurs images, que la memoire saisit avec une merveilleuse promptitude, & qu'elle range avec un ordre admirable, dans les reservoirs destinez à chacune ; d'où elle les tire, d'une maniere qui ne l'est pas moins, toutes les fois que nous voulons les repasser. a

a Le ch. suiv. ne devroit pas être separé de celui-ci.

CHAPITRE X.

Combien il y a de choses dans la memoire qui ne sont point entrées par les sens.

A l'égard des veritez intellectuelles, ce sont les choses mêmes qui entrent dans nôtre memoire, & non pas leurs images.

17. Mais quand on m'a dit que sur chaque chose l'on peut faire trois sortes de questions, *Si elle est*, *Ce que c'est*, & *Quelle elle est*, ce n'est pas par des images, que ce qu'on m'en a dit est entré dans ma memoire : la chose même y est entrée, sans l'entremise d'aucune image : quoique celles des sons par où on l'a énoncée y soient aussi entrées en même tems. Pour ces sons, je sçai que le vent les a emportez, & qu'ils ne subsistent plus; & je voi bien par où leurs images sont entrées : mais pour la chose qu'ils expriment, je n'ai pû l'atteindre par aucun de mes sens, & je ne l'ai vûë nulle part que dans mon esprit.

Qu'elle me dise donc, s'il est possible, d'où & par où elle a pû venir en moi ? Car j'ai beau parcourir tous mes sens, qui sont comme les portes par où les choses y entrent : je n'en trouve aucun pour où celle-ci ait pû entrer. Mes yeux me disent, Si c'est quelque chose de coloré, c'est nous qui vous en avons fait le raport ; Si c'est un son, disent mes oreilles, c'est par nous qu'il est entré : Si c'est une odeur, disent mes narrines, c'est nous qui lui avons donné passage ; Si ce n'est point une saveur, dit ma langue, ne m'en demandez point de nouvelles : enfin le toucher me dit, que si ce n'est point un corps, il n'a pû l'atteindre, ni par consequent la faire passer en moi.

Par où est-ce donc que cette chose est entrée dans ma memoire, & d'où a-t-elle pû venir ? J'avouë que je ne le voi pas. Car quand je l'ai aprise, ce n'est pas sur la foi d'un autre que je l'ai crûë : je l'ai aperçûë dans mon esprit, qui en a reconnu la verité dans le moment : & je la lui ai donnée en garde, pour me la representer quand je voudrois

voudrois. Elle étoit donc dans mon esprit, avant même que je l'eusse aprise; quoiqu'elle ne fût point dans ma memoire. Car si elle n'avoit été dans mon esprit, comment l'aurois-je reconnuë dés qu'on me l'a montrée? & comment aurois-je pû dire, comme j'ai fait sans hesiter: Cela est vrai, cela est ainsi? Elle y étoit donc déja, mais comme enfoncée dans quelque recoin fort profond; en sorte que si ce qu'on m'en a dit ne l'en avoit tirée, je n'aurois pû l'apercevoir.

Toutes les veritez qui se connoissent par elles-mêmes, sont naturellement en nous.

CHAPITRE XI.

Ce que c'est qu'aprendre, à l'égard des veritez intellectuelles qui nous sont connues par elles-mêmes.

18. AInsi il se trouve, qu'à l'égard des choses qui sont en nous, sans avoir passé par nos sens, & qui n'y sont point par des images, mais que nous y voyons en elles-mêmes, & dans leur propre nature, ce qu'on apelle les aprendre, n'est autre chose que les ramasser par la pensée dans nôtre memoire, où elles étoient déja, mais comme dispersées & en desordre; de les y remarquer, & de les lui redonner en garde toutes rangées, afin qu'au lieu qu'elles y étoient auparavant, dans une confusion qui ne nous permettoit pas de les y apercevoir, elles nous soient de là en avant connuës & familieres; & que nous les ayons comme sous la main, pour pouvoir les retrouver quand il nous plaira.

Ce que c'est qu'aprendre les veritez intellectuelles.

Combien y a-t-il de choses dans ma memoire, que j'ai trouvées de cette sorte, & que je tiens presentement sous ma main, comme je viens de dire? car c'est les y tenir, que de les sçavoir & de les avoir aprises. Mais si j'étois quelque tems un peu considerable sans les repasser, elles m'échaperoient, & se perdroient encore dans ces recoins les plus enfoncez de ma memoire, où elles étoient auparavant, en sorte que pour revenir à les savoir,

il faudroit les retrouver de nouveau ; c'eſt à dire, les aller chercher & les ramaſſer une ſeule fois, dans ces mêmes enfoncemens d'où je les avois tirées, & où elles étoient éparſes dans une confuſion qui me les cachoit : car il n'y a point d'autre lieu où elles puiſſent être. De-là vient, que dans la langue Latine, le mot qui ſignifie penſer, n'eſt qu'un mot dérivé de celui qui ſignifie ramaſſer & raſſembler. * Il ne veut même dire autre choſe ; & on pourroit s'en ſervir à l'égard de tout ce qui ſe ramaſſe ou ſe raſſemble, quelque part que ce ſoit, ſi l'uſage ne l'avoit fixé à ce que l'eſprit ramaſſe au dedans de lui-même par la penſée.

* Cogitare, frequentativum, deductum à Cogere, quod idem ſonat atque Colligere. Tytire, coge pecus. *Virgil.*

CHAPITRE XII.

Comme les veritez Mathematiques ſont dans la memoire.

19. La memoire contient encore une infinité de proprietez & de proportions des nombres, des lignes & des figures, quoique rien de tout cela ne ſoit entré en nous par nos ſens ; puiſque ce ne ſont, ni des couleurs, ni des ſons, ni des odeurs, ni des ſaveurs, ni rien de palpable & de perceptible au toucher. Le ſon des paroles qu'on employe, pour ſignifier ces choſes-là, a bien frapé mes oreilles ; mais ces paroles ne ſont rien moins que les choſes mêmes. Car au lieu que ces paroles peuvent être differentes, ſelon que l'on parle Grec ou Latin, ou quelqu'autre ſorte de langue, les choſes ne ſont ni Grecques ni Latines ; & en quelque langue qu'on les exprime, elles ſont toûjours les mêmes.

J'ai vû des lignes tirées par des ouvriers qui avoient la main fort bonne, & qui en faiſoient d'auſſi déliées que les filets d'araignées : mais les

lignes que j'ai dans l'esprit, quand je m'aplique à des demonstrations de Geometrie, ne sont point des images de celles que mes yeux m'ont fait connoître : c'est tout autre chose ; & ce que je dis-là est connu de tous ceux qui n'ont pas eu besoin de se representer aucun corps pour concevoir ces sortes de lignes, & pour les voir au dedans d'eux-mêmes.

C'est par mes sens que les nombres particuliers de tout ce que j'ai jamais compté, m'ont été connus : mais ces nombres interieurs, par où nous jugeons de ceux-là, sont tout autre chose: ce n'en sont point des images ; & c'est quelque chose de bien plus réel & de bien plus excellent. Ceux dont l'esprit ne les aperçoit point, pourront rire de ce que j'en dis : mais leur ris me fera pitié.

CHAPITRE XIII.

Les actions mêmes de l'esprit & de la memoire se conservent dans la memoire.

20. NOn seulement ces choses-là se conservent dans ma memoire, mais encore la maniere dont je les ai aprises ; & même une infinité de faux raisonnemens, que j'ai entendu faire contre ce que les Mathematiques nous en aprennent. Mais quelque faux qu'ils soient, ce que ma memoire en conserve est quelque chose de vrai.[a] Elle conserve encore la maniere dont j'ai discerné la verité de ces choses-là, d'avec la fausseté de celles qu'on leur opose. Je vois même, que l'action par où je fais ce discernement, est differente de celle par où je me souviens de l'avoir fait, toutes les autrefois que j'y ai pensé; & comme je me souviens d'avoir vû cette difference plusieurs autrefois, je donne en garde à ma memoire l'action par laquelle je la vois & la comprens à l'heure que je parle; & je me

a Puisqu'il est vrai qu'on les a fait de telle & telle maniere, & c'est ce que la memoire en conserve.

souviendrai un jour de l'avoir vûë & comprise dans ce moment. Ainsi je conserve la memoire des actions même de ma memoire ; & si dans la suite je me souviens de m'être souvenu presentement de ce que je viens de dire, ce souvenir sera encore un effet de la force de ma memoire.

CHAPITRE XIV.

Les passions mêmes se conservent dans la memoire. Difference de la maniere dont elles y sont, & de celle dont elles sont dans l'ame, quand elle en est agitée.

Les passions mêmes subsistent dans la memoire, & comment.

21. ON trouve dans la memoire jusqu'aux passions de l'ame. Elles n'y sont pas neanmoins comme elles sont dans l'ame lorsqu'elle en est agitée; mais d'une maniere toute differente, & comme la nature de cette faculté comporte qu'elles y soient. Car sans être dans la joie, je me souviens d'en avoir eu ; & sans être triste, je me souviens de l'avoir été : sans ressentir aucun mouvement de crainte, je me souviens de ceux que j'ai ressentis autrefois ; & sans être touché d'aucun desir, je me souviens de ceux que j'ai eu ci devant. Et non seulement je me souviens de ces sortes de sentimens, sans en éprouver de semblables, mais je m'en souviens même dans le tems que j'en ai de contraires ; & comme dans de certains momens où j'ai de la joie, je me souviens d'avoir été triste, il y en a d'autres où je suis triste, & où je me souviens d'avoir été dans la joie.

* Il n'y a pas tant de sujet de s'étonner que ce que je viens de dire arrive à l'égard des maux du corps, puisque l'esprit & le corps sont choses toutes differentes. Ainsi, que dans le tems même que mon esprit est dans la joie, il se souvienne de quelque

* Dans les anciennes éditions, le chapitre 14. ne commence qu'en cet endroit, mais il est visible qu'il doit commencer plus haut.

douleur que son corps a autrefois ressentie, ce n'est pas une si grande merveille. Mais l'esprit & la memoire ne sont que la même chose; & de-là vient que quand nous voulons recommander à quelqu'un de se souvenir d'une chose, nous lui disons: *Mettez-vous bien cela dans l'esprit*: & quand nous nous plaignons d'avoir oublié quelque chose, nous disons: *Cela ne m'est point venu dans l'esprit*, ou *Cela m'est échapé de l'esprit*, ne faisant nulle difference entre l'esprit & la memoire.

Comment est-il donc possible que l'un & l'autre n'étant que la même chose, il y ait tout à la fois, & de la joie dans mon esprit, & de la tristesse dans ma memoite; comme il arrive lorsqu'étant gay, je me souviens d'avoir été triste. Comment se peut-il faire que cette gayeté, qui est dans mon esprit, le réveille & le réjoüisse, & que cette tristesse, qui est dans ma memoire, ne l'attriste point? Est-ce que la memoire est quelque chose de different de l'esprit? c'est ce qu'on ne sçauroit dire. Dira-t-on donc que la memoire est comme l'estomach, & l'esprit comme la bouche; que la joie & la tristesse sont comme des viandes, l'une douce, & l'autre amere; & qu'au lieu qu'elles se font sentir, quand elles sont dans cette *bouche*, on ne les sont plus, dés qu'elles sont passées dans cet *estomach*? Il seroit ridicule de croire que cela fût ainsi: cependant, quelque differentes que soient ces deux choses, elles ne sont pas sans quelque raport.

22. Mais quand je dis qu'il y a quatre passions principales, *le desir*, *la joye*, *la crainte*, & *la tristesse*; que je les définis, chacune en particulier, & que j'établis la difference qu'il y a de l'une à l'autre, c'est dans ma memoire que je trouve tout ce que je puis dire sur ce sujet, & c'est d'elle que je le tire. Tout cela y étoit donc, avant même que je le rapellasse; autrement je n'aurois pû le rapel- *Quatre passions principales.*

ler. Cependant, quoique je me remette ce que ma memoire conserve de ces passions, je n'en sens aucune; & je n'en suis pas plus émû. S'il est donc vrai que l'esprit soit comme la bouche, & la memoire comme l'estomach; & que quand je rapelle la joye ou la tristesse qui sont dans ma memoire, je fasse ce que font les animaux qui ruminent, c'est-à-dire, que je fasse revenir dans la bouche ce qui étoit dans l'estomach; d'où vient que cette bouche ne sent plus, ni la douceur de cette joye, ni l'amertume de cette tristesse? Est-ce, que comme il y a toûjours quelque difference entre les choses mêmes qui ont le plus de raport, c'est en cela précisement qu'il s'en trouve entre celles-ci?

En effet, si l'on ressentoit infailliblement de la crainte ou de la tristesse, toutes les fois que l'on parle de ces passions; qui est-ce qui voudroit en parler? Mais enfin, il est bien certain que nous n'en sçaurions parler, si nous ne trouvions dans nôtre memoire, non seulement les termes par où on les exprime, & qui s'y conservent par le moyen des images que nos sens y ont fait passer; mais les notions mêmes des choses, qui ne sont entrées en nous par aucun de nos sens, mais que l'esprit a donné en garde à la memoire, aprés les avoir formées sur ce que ces passions lui ont fait sentir; ou qu'elle a retenuës d'elle-même, quoiqu'on n'ait point pensé à l'en charger.

CHAPITRE XV.

Si ce que la memoire conserve des passions de l'ame, & de ses propres actions, y est par des images ou autrement.

23. MAis de déterminer si cela se fait par des images, ou sans images, c'est ce qui n'est pas aisé. Quand je parle du Soleil, ou d'une pierre, ou de quelque autre corps que ce soit j'en ai les images presentes dans ma memoi-

te ; quoique les choses qu'elles representent ne soient point presentes à mes sens. Il en est de même, lors que je parle de la douleur sans en ressentir aucune: car si je n'en avois l'image presente dans ma memoire, je ne sçaurois ce que je dirois; & je ne pourrois faire la difference de la douleur & du plaisir. Il en est de même, quand je parle de la santé : car ce n'est pas assez que la chose même me soit presente, comme elle l'est, s'il se rencontre que je me porte bien dans le tems que j'en parle; il faut que j'en aye encore l'image presente dans ma memoire; autrement je ne sçaurois pas même ce que veut dire le mot de santé ; & les malades devant qui l'on parle, & à qui la chose même n'est point presente, puisqu'ils sont malades, n'entendroient point ce que l'on dit, s'ils n'en avoient l'image dans la memoire.

Mais quand je parle des nombres, je veux dire de ceux qui resident au dedans de nous-mêmes, & par le moyen desquels nous faisons toutes sortes de suputations ; ce sont eux-mêmes qui sont presens à ma memoire, & non pas leurs images. Tout de même, quand je parle de l'image que chacun a en soi du Soleil, ce n'est pas une image de cette image que j'ai presente, c'est elle-même. Enfin, quand je parle de ma memoire même, & que j'y fais atention, c'est dans elle-même que je la voie : car c'est par elle-même qu'elle est presente à elle-même, & non pas par des images comme celles qu'elle conserve des choses qui touchent les sens.

On trouve la memoire même dans la memoire.

CHAPITRE XVI.

L'oubli même se conserve dans la memoire, & comment.

24. MAis voici quelque chose de bien plus admirable. Lorsque je parle de l'oubli, & que j'en parle avec connoissance, & sçachant ce que je dis ; c'est dans ma memoire que je trouve

non seulement le mot d'oubli, mais la chose même qu'il signifie. Car si ma memoire ne me presentoit la chose même, je n'entendrois pas la signification du mot. Comme donc, lorsque je me souviens de ma memoire, c'est elle-même qui est presente à elle-même, & par elle-même : ainsi, lorsque je me souviens de mon oubli; j'ai tout à la fois present, & ma memoire, puisque c'est par elle que je me souviens de l'oubli; & l'oubli même, puisque c'est la chose dont je me souviens. Mais qu'est-ce que l'oubli; sinon une privation de memoire? Comment est il donc vrai de dire, que pour me souvenir de mon oubli, il faut qu'il me soit actuellement present, puisque l'oubli actuel est précisément ce qui empêche qu'on ne se souvienne des choses ?

Cependant, s'il est vrai, d'une part, que se souvenir de quelque chose, c'est l'avoir dans la memoire; & de l'autre, qu'il ne nous seroit pas possible d'entendre la signification du mot d'oubli, si nous ne nous souvenions de la chose : il s'ensuit, qu'il faut que l'oubli même soit dans nôtre memoire, quand nous nous en souvenons; c'est à dire, qu'il faut qu'il nous soit present, pour ne le pas oublier, lui dont la nature est de nous faire oublier les autres choses. Cela ne donneroit-il point à penser, que quand nous nous souvenons de l'oubli, il n'y en a que l'image dans nôtre memoire, & non pas la chose même; puisque si l'oubli même y étoit actuellement, il feroit que nous l'oubliions lui-même, bien loin qu'il nous en fit souvenir ? Qui est-ce qui peut comprendre comment cela se passe en nous ? Qui est ce qui peut démêler toutes ces dificultez ; & acorder tant de choses qui paroissent contraires les unes aux autres ?

Par où l'oubli même se conserve dans la memoire.

L'esprit de l'homme, incomprehensible à lui-même.

25. Pour moi, j'avouë que j'y sucombe, ô mon Dieu ; & c'est sous moi même que je sucombe. Je suis à moi même comme une mine profonde, que je ne creuse qu'avec beaucoup de peine & de

travail ; & dont je ne ſçaurois encore trouver le fond. Car ce que je cherche preſentement, ce n'eſt ni l'étenduë du Ciel, ni les diſtances des Aſtres, ni ce qui tient la terre ſuſpenduë au milieu de l'air, c'eſt ce qui ſe paſſe en moi ; puiſque c'eſt ce qui ſe paſſe dans ma memoire & dans mon eſprit.

Il ne ſeroit pas fort étrange, que ce qui eſt autre choſe que moi-même, & qui en eſt même ſi éloigné, me fût dificile à comprendre. Mais qu'y a-t-il de plus prés de moi que moi-même ? Cependant je ne ſçaurois comprendre ce qui ſe paſſe en moi ; puiſque je ne puis comprendre ce qui ſe paſſe dans ma memoire, qui n'eſt autre choſe que moi-même.

Car que dirai-je, quel parti prendrai-je, ſur ce qui s'y paſſe, quand je me ſouviens de mon oubli ? Je voi clairement que je m'en ſouviens. Dirai-je donc qu'une choſe, dont je me ſouviens, n'eſt pas dans ma memoire ? Dirai je auſſi, qu'il faut que l'oubli y ſoit, afin que je ne l'oublie pas lui-même? l'un eſt tout auſſi abſurde que l'autre. Dirai-je donc, que quand je me ſouviens de mon oubli, il n'y en a que l'image dans ma memoire, & non pas la choſe même ? Mais comment pourrois-je prendre ce parti-là, non plus que les deux autres ; puiſqu'il faut que les choſes mêmes ayent été preſentes, pour imprimer leurs images à la memoire? Car qu'eſt ce qui fait que je trouve dans ma memoire la ville de Carthage, & les autres lieux où j'ai été ; les viſages des perſonnes que j'ai vûës, & toutes les choſes que mes ſens ont fait paſſer en moi, juſques à la douleur & à la ſanté? C'eſt que toutes ces choſes m'ayant été preſentes, ma memoire a eu moyen d'en tirer des images, que je pourrois dans la ſuite repaſſer comme je voudrois, & que j'aurois preſentes, lors même que les choſes dont elle les a tirées ne le ſeroient plus. Ainſi, quand il ſeroit vrai, que lorſque je me ſouviens de mon

oubli, il n'y en a que l'image dans ma memoire ; toûjours faut il que l'oubli même lui ait été present, pour lui donner moyen d'en tirer l'image. Or dans le tems qu'il lui étoit present, comment pouvoit-il lui imprimer son image ; puisque l'effet naturel de l'oubli present, est d'effacer celles qui y sont déja imprimées? Cependant, de quelque maniere que soit la chose, & quelque impossible qu'il nous soit de l'expliquer, & même de la comprendre, je suis certain que je me souviens de mon oubli même; c'est à dire, de ce qui m'ôte le souvenir des choses dont je me souviendrois, s'il ne les avoit point effacées de ma memoire.

CHAPITRE XVII.

Combien la memoire est admirable. Que pour trouver Dieu, il faut s'élever encore au-dessus de cette faculté de l'ame.

Les merveilles de la toute-puissance de Dieu, ne paroissent nulle part si visiblement que dans nous-mêmes.

26. C'Est quelque chose d'étonnant, ô mon Dieu, que la force de la memoire! On est épouvanté, quand on considere cette capacité sans bornes, & la multiplicité infinie des choses qu'elle contient. Or ma memoire, c'est mon esprit, & mon esprit c'est moi-méme. Que suis je donc, ô mon Dieu ? quelle sorte de nature suis-je ; & combien ce principe de vie qui est en moi est-il admirable, par l'étenduë & la varieté infinie de ses operations ?

Je parcours ce vaste champ de la memoire : je penetre dans ce nombre innombrable de reduits, où reside une infinité de choses de tout genre, dont les unes n'y sont que par des images, comme les corps; d'autres y sont par elles-mêmes comme les arts & les sciences; & d'autres par de certaines perceptions & de certaines observations de l'esprit, comme les passions, qui subsistent dans la memoire, lors même que l'ame n'en est plus émûë, quoique tout ce qui est dans la memoire soit dans l'ame. Mais quelque avant que j'y penetre, je n'en

ſaurois voir le fond : tant ma memoire a d'étenduë; tant le principe de vie qui eſt en moi a d'activité & de force, quoique je ne vive encore que d'une vie ſujette à la mort.

Que faut-il donc que je faſſe pour vous trouver, ô mon Dieu, qui êtes ma veritable vie ? Ne faut-il pas que je m'éleve audeſſus de cette faculté même de mon ame, qu'on apelle la memoire, ſi je veux me porter juſqu'à vous, douce lumiere de mon cœur ? Que me dites-vous ſur ce ſujet ? Ne me dites-vous pas, que ſi je veux que mon eſprit me ſerve de degré pour m'élever juſqu'à vous, qui êtes ſi élevé audeſſus de moi, ſi je veux vous ateindre par où vous pouvez être ateint, & m'unir à vous par où l'on y peut être uni, il faut que je paſſe encore au-dela de cette troiſiéme faculté de mon ame? Car les bêtes mêmes & les oiſeaux ont de la memoire, autrement ils ne pourroient retrouver, comme ils font, leurs tanieres & leurs nids, ni toutes les autres choſes que l'acoûtumance leur a renduës familieres. Or ce n'eſt que par le moyen de la memoire que l'acoûtumance peut quelque choſe ſur eux.

Pour trouver Dieu, il faut que nôtre eſprit aille plus loin que ſa propre memoire.

Preuve que les bêtes mêmes ont de la memoire.

Pour ateindre donc celui qui m'a donné une nature ſi élevée audeſſus de celle des bêtes, & qui a mis en moi une intelligence que les oiſeaux n'ont point, il faut que je m'éleve au deſſus de ma memoire même Mais où ſera ce donc que je vous trouverai, ſouveraine douceur de mon ame, douceur veritable & ſolide? [a] Car ſi c'étoit hors de ma memoire que je dûſſe vous trouver, il faudroit que vous n'y fuſſiez point, & par conſequent, que je ne me ſouvinſſe point de vous ; & ſi je ne m'en ſouvenois pas, comment pourrois-je vous trouver ?

[a] Le chapitre 18. commençoit autrefois dés ici. Mais c'étoit couper en deux le raiſonnement qui commence au mot de *Mais*.

CHAPITRE XVIII.

Ce n'est qu'à la faveur de ce qui se conserve dans la memoire, qu'on peut retrouver ce qu'on a perdu, & le reconnître quand on l'a trouvé.

27. CAr cette femme de l'Evangile, qui avoit perdu une de ses *dragmes*, & qui la cherchoit la lampe à la main, n'auroit jamais pû la retrouver, si cette dragme ne lui étoit demeurée dans la memoire : autrement, quand elle lui seroit tombée sous la main, elle ne l'auroit pas même reconnuë. C'est ce que je sçay par moi-même : car j'ay cherché & retrouvé en ma vie bien des choses que j'avois perduës : & je me souviens, que dans le tems que je les cherchois, & que l'on me disoit, en m'en presentant beaucoup d'autres : *N'est-ce point là ce que vous cherchez ?* Je répondois toûjours : Non, jusqu'à ce qu'on me presentât celle que je cherchois effectivement. Si je n'en avois donc conservé la memoire, je n'aurois jamais pû la trouver; puisque quand on me l'auroit presentée, je ne l'aurois pas reconnuë : & il faut necessairement que cela soit ainsi, toutes les fois que l'on cherche & qu'on retrouve quelque chose qu'on avoit perduë.

Luc. 15. 8.

Il est vray, que dans ces sortes de rencontres, ce que nous cherchons, n'est perdu qu'à l'égard des yeux, qui ne sçavent plus où le retrouver, & qu'il ne l'est pas à l'égard de la memoire; puisque ce n'est qu'à la faveur de l'image qu'elle en conserve, qu'on le cherche jusqu'à ce qu'on le retrouve, & qu'on le reconnoît quand on l'a trouvé. Car ce ne seroit pas l'avoir trouvé, que de ne le pas reconnoître, quoi qu'on l'eût devant les yeux ; & on ne sçauroit le reconnoître, si la memoire n'en avoit conservé l'image. Ces sortes de choses ne sont donc perduës, comme j'ay déja dit, qu'à l'égard des yeux, & non pas à l'égard de la memoire.

* C'étoit une sorte de monnoye.

CHAPITRE XX.

Comment on cherche ce que la memoire même avoit perdu & comment on le reconnoit quand on le trouve.

28. MAis que disons nous de celles que la memoire même perd; & qu'il faut chercher pour nous les remettre, & pour nous en souvenir? Car où pouvons nous les chercher, que dans la memoire même? Et s'il arrive, qu'elle nous presente une chose pour une autre, nous la rejettons, jusqu'à ce que celle que nous cherchons en effet, vienne à paroître; & alors nous disons; *C'est cela*: or comment le pourrions-nous dire, si nous ne la reconnoissions pas? & comment la reconnoîtrions-nous, si nous ne nous en souvenions? Nous l'avions pourtant oubliée, mais non pas entierement; & c'est à la faveur de ce qui nous en restoit, que nous cherchions ce qui nous en étoit échappé. La memoire sentoit bien, qu'il ne lui paroissoit plus qu'une partie de ce qu'elle avoit accoûtumé d'embrasser & de joindre sur ce sujet; & c'étoit comme une vûë estropiée, qui lui faisoit faire des efforts, jusqu'à ce que ce qu'elle ne voyoit plus qu'à demi, revint à lui paroître dans son entier.

Nous ne sçaurions chercher dans nôtre memoire, que ce que nous n'avons pas entierement oublié.

C'est ainsi que quand nous rencontrons, ou que nous nous remettons dans l'esprit, quelqu'un que nous connoissons, mais dont nous avons oublié le nom, nous rejettons tous les autres noms qui se presentent, pendant que nous cherchons celui-là. Et comme il est le seul que la memoire ait accoûtumé de joindre à l'idée qu'elle conserve de cet homme; elle n'aura point de repos, que cette idée ne soit complette, par l'assemblage de l'image qu'elle a conservée de la personne, & de celle du nom qui lui étoit échapé.

Mais quand ce nom se presente enfin, d'où vient-il, que de la memoire même? Car une preuve évidente qu'il n'en étoit pas entiérement effacé, c'est

que si quelqu'un nous le suggere, nous le reconnoissons incontinent ; & qu'est-ce qui nous le fait reconnoître, sinon ce qui nous en étoit resté dans la memoire ? En effet, quand nous le reconnoissons, aprés qu'on nous l'a dit, & que nous demeurons persuadez, que c'est celui que nous cherchions ; ce n'est point du tout comme nous le pourrions être de quelque chose de nouveau qu'on viendroit de nous aprendre : c'est nôtre propre memoire qui nous le fait reconnoître ; & c'est ce qu'elle ne pourroit faire, quoiqu'on nous le suggerât, si elle en avoit entierement perdu l'idée. Il est donc certain, & qu'on ne peut pas dire qu'une chose soit absolument effacée de nôtre memoire, tant que nous nous souvenons de l'avoir oubliée ; & que nous ne pourrions ni chercher ce qui nous est échapé de la memoire, ni le reconnoître quand il vient à se presenter, si nous l'avions entierement oublié.

CHAPITRE XX.

Que l'on cherche, a proprement parler, quand on cherche Dieu. Que tous les hommes desirent & cherchent la vie heureuse. Où ils ont pris l'idée qu'ils en ont.

Qui ne cherche point Dieu ne desire point veritablement d'être heureux.

29. MAis s'il faut se souvenir des choses pour les chercher, que se passe-t il quand je vous cherche, ô mon Dieu ? Vous chercher, c'est chercher la vie heureuse : plaise à vôtre misericorde, de faire que je vous cherche toûjours, afin que mon ame vive : car comme mon ame est ce qui fait vivre mon corps, c'est vous qui faites vivre mon ame. Mais comment est-ce que je puis chercher cette vie heureuse, dont je ne joüirai que lorsque je serai au point que mon cœur pourra dire : *C'est assez, je suis content?* C'est ce qu'il ne pourra dire, que dans le séjour du repos éternel. Comment est-ce donc que je la cherche ? Est-ce de la maniere dont on cherche dans la memoire

ſes choſes qu'on a oubliées, mais qu'on ſe ſouvient pourtant d'avoir oubliées ? ou n'eſt-ce que comme nous cherchons les choſes que nous avons envie de ſçavoir, & que nous n'avons encore jamais ſçuës? ou comme nous cherchons celles que nous avons ſçuës, mais que nous avons tellement oubliées, que nous ne nous ſouvenons pas même de les avoir oubliées ?

Tous les hommes, ſans exception, deſirent cette vie heureuſe ; & où l'ont-ils vûë : Par où l'ont-ils connuë, pour l'aimer & la deſirer comme ils font ? Elle nous eſt preſente à tous d'une certaine maniere, qui n'eſt pourtant pas celle dont elle eſt preſente à ceux qui en ſont déja en poſſeſſion. Ceux-là ſont fort audeſſus de ceux qui ne la poſſedent encore qu'en eſperance : mais la condition de ceux-ci eſt toûjours meilleure, que celle de ceux qui n'en ont ni la poſſeſſion ni l'eſperance.

Sentiment commun à tous les hommes.

Cependant, il faut qu'elle ſoit preſente en quelque maniere à ces derniers mêmes : autrement ils n'auroient pas ce deſir d'être heureux que nous ſommes aſſûrez qu'ils ont. Ils en ont donc, je ne ſçai quelle notion ; & je ſuis en peine de ſavoir ſi cette notion eſt dans leur memoire ; car ſi elle y eſt, il faut donc qu'il y ait eu un tems où nous ayons tous été heureux. De ſavoir ſi nous l'avons tous été en particulier, ou ſi nous ne l'avons été que dans ce premier homme, qui nous a donné la mort à tous par ſon peché, & dont nous naiſſons tous, chargez des miſeres qui ſont les ſuites & les effets de ce premier peché : c'eſt ce que je n'examine point preſentement.

Tous les hommes ont quelque notion de la vie heureuſe.

Peché originel, ſource de toutes nos miſeres.

Je me reduis donc à chercher, ſi c'eſt dans la memoire qu'eſt la notion que nous avons de la vie heureuſe ; car nous ne l'aimerions pas comme nous faiſons, ſi nous n'en avions quelque notion. Dés que ce nom-là frape nos oreilles, nous

nous sentons touchez d'amour & de desir pour la chose même ; car ce n'est pas le nom qui nous touche : & on a beau nommer la vie heureuse en Latin devant un Grec, il n'en est point touché, parce qu'il n'entend pas ce qu'on veut dire, au lieu que nous en sommes touchez, nous qui l'entendons, comme il le seroit lui-même, si on l'avoit nommée en sa langue. C'est donc la chose même qui nous plaît, & qui n'étant ni Grecque ni Latine, est desirée avec la même ardeur des Grecs & des Latins, & de toutes les nations du monde. Elle est donc connuë de tous les hommes: & si on pouvoit leur demander à tous en même tems, dans une langue qu'ils entendissent tous, s'ils ne veulent pas être heureux.il n'y en a pas un seul qui hesitât sur cette question,& qui ne répondit qu'il le veut; il faut donc qu'ils ayent quelque idée de la chose qu'ils entendroient nommer : & où peut être cette idée, si ce n'est dans leur memoire ?

CHAPITRE XXI.

Si l'idée qu'on a de la felicité vient de la memoire. Que le desir d'être heureux, est le principe de toutes les actions des hommes, quelque difference qu'elles soient.

30. MAis y est-elle comme l'idée de la Ville de Carthage est dans la memoire de ceux qui l'ont vûë? Non, car au lieu que l'idée de Carthage est entrée dans leur memoire par les yeux, parce qu'une ville est un corps qui frape les yeux, l'idée de la vie heureuse n'est point entrée en nous par cette voie, puisque la vie heureuse n'est point un corps. Est-elle donc dans la memoire, comme celle que nous avons des nombres ? Non, car au lieu que dés qu'on a l'idée des nombres, on ne desire plus rien sur ce sujet, l'idée qu'on a de la vie heureuse, & l'amour même que cette idée donne

pour elle, ne font qu'augmenter le desir qu'on a de s'en voir en possession.

Cette idée seroit elle en nous, comme celle que nous avons de l'éloquence ? Non, car quoique ceux mêmes qui ne sont pas encore éloquens, ne se remettent l'éloquence, que par une idée qu'ils en ont au dedans d'eux-mêmes ; & que ce ne soit qu'à la faveur de cette idée, que l'éloquence plaît à ceux qui desirent d'y parvenir, & qui ne le desireroient point, si elle ne leur plaisoit, cette idée est encore entrée par les sens ; & on ne l'a, que pour avoir remarqué dans quelques-uns ce qui s'apelle éloquence : au lieu qu'aucun de nos sens ne sçauroit nous faire apercevoir la vie heureuse dans qui que ce soit.

Mais peut-être que l'idée de la vie heureuse est dans nôtre memoire, comme celle de la joie. Il semble que cela pourroit etre ; car dans des tems même où je suis triste, je me souviens d'avoir eu de la joie ; & la joie est une chose qui n'est point de la competence des sens. Ce n'est ni par les yeux, ni par les oreilles, ni par l'odorat, ni par le goût, ni par le toucher, que je l'ai aperçuë en moi, quand j'en ai eu : c'est par un sentiment interieur, qui en a imprimé dans ma memoire une idée que je rapelle quand il me plaît, & qui me fait de la peine ou du plaisir, selon la qualité des choses où je me souviens d'avoir trouvé de la joie. Car j'en ai autrefois trouvé dans des choses deshonnêtes ; & quand je me souviens presentement de celle-là, je la déteste avec execration : mais j'en ai aussi trouvé quelquefois dans des actions louables & honnêtes ; & celle-là me fait plaisir, quand je m'en souviens : quoiqu'elle me fasse aussi de la peine, s'il arrive que dans le tems que je me souviens de ces actions, je ne me trouve pas en état d'en faire de semblables. Ainsi, à l'égard de celles là même, je puis dire que le souvenir de mes joies passées m'aflige.

31. Mais où eſt-ce, & quand eſt-ce, que mon experience a pû me faire connoître ce que c'eſt que la vie heureuſe, & m'en imprimer l'idée que j'en ai, & qui fait que je m'en ſouviens, que je l'aime, & que je la deſire? Et ce n'eſt pas moi ſeul qui veux être heureux: ce ne ſont pas ſeulement quelques-uns d'entre les hommes, & il n'y en a aucun qui ne le veuille, & qui ne le veuille fortement. Or on ne deſireroit pas de cette ſorte la vie heureuſe, ſi on n'en avoit une connoiſſance certaine.

Quelque difference qu'il y ait entre les choſes à quoi les hommes ſe portent, c'eſt le même principe qui les y porte.

Si on demandoit à deux hommes, s'ils veulent aller à la guerre, il ſe pourroit faire que l'un diroit oui, & l'autre non; mais ſi on leur demandoit s'ils veulent être heureux, tous les deux répondroient ſur le champ, & ſans heſiter le moins du monde, qu'ils le veulent: & ce ne ſeroit que ce même deſir d'être heureux, qui feroit ſouhaiter à l'un d'aller à la guerre, & qui en détourneroit l'autre. Ainſi, tout le monde eſt d'acord ſur ce deſir d'être heureux; & il n'y a perſonne qui ne réponde de la même maniere, quand on lui demandera s'il le veut; comme il n'y a perſonne qui ne réponde qu'il deſire d'avoir de la joie, quand on lui demandera comment il eſt ſur cela. Or ce que les hommes apellent être heureux, ce n'eſt autre choſe qu'avoir de la joie. Mais une choſe fait la joie de l'un, & une autre celle de l'autre: cependant c'eſt toûjours le même but, quoiqu'on y tende par diverſes voies.

Ce qui nous a donné quelque notion de la vie heureuſe.

Comme donc il n'y a perſonne qui n'ait éprouvé quelquefois en ſa vie ce que c'eſt que la joie, on en a l'idée dans la memoire; & quand on entend parler de la vie heureuſe, c'eſt cette idée qui ſe preſente, & à la faveur de laquelle chacun reconnoît la choſe dont on lui parle.

CHAPITRE XXII.

Ce que c'est que la vie heureuse, & où elle se trouve.

32. MAis ne permettez pas, ô mon Dieu, que celui qui vous expose ici le fond de son cœur, & à qui vous avez fait la grace de se consacrer à vôtre service, se trouve heureux dés qu'il aura de la joie; de quelque nature que pût être ce qui lui en donneroit. Car la seule veritable joie, est celle qui se donne à ceux qui vous servent d'un culte tout gratuit, & celle-là n'est point pour les méchans. La vie heureuse n'est donc autre chose, que l'état où met cette joie solide qui se trouve en vous, [a] où l'on n'arrive que par vous, [b] & dont on n'aime de jouir que par raport à vous. [c] Voilà quelle est la joie en quoi consiste la vie heureuse; ceux qui en ont d'autres idées, cherchent d'autres sortes de joies, mais ce sont de fausses joies. Cependant ce n'est jamais que quelque ombre de joie qui les touche, & qui entraîne leur volonté.

Les Saints ne desirent qu'une sorte de joie.

Ce que c'est que la vie heureuse.

Plaisirs unique mobile de tous les cœurs.

[a] C'est à dire, dans vos grandeurs & vos perfections infinies : car c'est ce grand objet qui fait le bonheur & la joie des Saints.

[b] Car nous ne goûtons cette sorte de joie, qu'autant que Dieu nous la fait goûter.

[c] Car quelque joie que les Saints trouvent en Dieu, c'est lui qu'ils aiment & qu'ils cherchent, & non pas la joie qu'il leur fait gouter.

CHAPITRE XXIII.

Comment il se peut faire, que tous les hommes aimant & desirant la vie heureuse, il y en ait si peu qui cherchent la verité, quoique la vie heureuse ne se trouve que dans la verité, Qu'il n'y a personne qui veuille être trompé. Comment se tourne, dans la plûpart des hommes, l'amour qu'ils ont tous naturellement pour la verité. Par où elle les punit de ce qu'ils ne l'aiment pas comme ils doivent.

D'où vient, qu'encore que tous les hommes desirent la vie heureuse, la plûpart ne cherpoint où elle est ? Gal. 5. 17.

33. MAis si cela est, il n'est donc pas vrai, que tous les hommes veulent être heureux ; car puisque la vie heureuse n'est autre chose que la joie qui se trouve en vous, ce n'est pas desirer la vie heureuse, que de ne pas desirer cette sorte de joie. Peut-être que tous la desirent : mais comme le combat des desirs que la chair forme contre ceux de l'esprit, & de ceux que l'esprit forme contre ceux de la chair, ne leur permet pas de faire ce qu'ils voudroient : La plûpart se laissent aller aux plaisirs qu'ils se trouvent en état de se donner, & s'en contentent, au lieu de ceux à quoi ils ne se sentent pas en état d'arriver, parce qu'ils ne les desirent pas aussi fortement qu'il seroit necessaire pour cela.

En effet, que je leur demande à tous, s'ils n'aiment pas mieux la joie qui se trouve dans la verité, que celle qu'on pourroit trouver dans la fausseté & dans le mensonge ; ils n'hesiteront non plus à se déclarer pour celle qui vient de la verité, qu'ils hesitent à répondre qu'ils veulent être heureux, quand on leur demande s'ils le veulent. Et pourquoi ? c'est que la vie heureuse n'est autre chose que la joie qui se trouve dans la Verité, c'est à dire en vous, puisque vous êtes la Verité, ô mon Dieu, douce lumiere de mon ame, mon salut & mon repos. Comme il n'y a donc personne qui ne desire la vie henreuse, il n'y a personne aussi qui ne desire la joie qui se trouve dans la verité, en

Ce que c'est que la vie heureuse

quoi seule consiste cette vie heureuse. Aussi ai-je trouvé bien des gens qui vouloient tromper; mais je n'ai jamais trouvé personne qui voulût être trompé.

Où ont-ils donc pris la connoissance qu'ils ont de la vie heureuse, sinon où ils ont pris celle qu'ils ont de la verité ? Car ils aiment aussi la verité, puisqu'ils ne veulent point être trompez, & que dés-là qu'ils aiment la vie heureuse, qui n'est autre chose que la joie qui se trouve dans la verité, sans doute qu'ils aiment la verité même. Or ils ne pourroient pas l'aimer, s'ils n'en avoient quelque idée dans leur memoire. D'où vient donc qu'ils ne goûtent point cette joie qui se trouve dans la verité; d'où vient qu'ils ne sont pas heureux ? C'est qu'ils sont remplis & ocupez d'une infinité d'autres choses, qui les touchent bien davantage, & qui par consequent sont bien plus capables de les rendre malheureux, * que la foible idée qu'ils ont de la verité, ne le sçauroit être de les rendre heureux. Car ce qu'il y a de lumiere dans les hommes, n'est encore que bien peu de chose : qu'ils se hâtent donc de marcher, de peur que les tenebres ne les surprennent.

Pour être heureux, & pour goûter la joie qui se trouve dans la verité, il faudroit n'être pas ocupez des autres choses, comme nous le sommes.

Jean. 12. 35.

34. Mais si les hommes aiment la vie heureuse, & la verité par consequent, puisque la vie heureuse n'est autre chose que la joie qui se trouve dans la verité; d'où vient qu'on s'atire leur haine quand on la leur dit ? car ce n'est que pour la leur avoir dite, que Jesus-Christ en a été haï. C'est que cet amour même, qu'ils ont naturellement pour la verité, est troublé & offusqué de telle sorte dans la plûpart, qu'ils prennent pour la verité tout ce que la dépravation de leur cœur leur fait aimer, quoique ce soit toute autre chose; & que comme ils ne peuvent souffrir de se voir

La corruption de l'homme va jusqu'à l'éloigner de la verité par l'amour même qu'il a

* Par les agitations qu'elles leur causent, & par les accidens à quoi elles sont sujettes.

naturellement pour la verité. trompez, tout ce qui leur fait voir qu'ils le ſont, leur devient odieux: ainſi, ce qu'ils aiment au lieu de la verité, & qu'ils prennent pour elle, la leur fait haïr. Ils aiment ſon éclat & ſa beauté : mais ils n'aiment point ſes remontrances & ſes reproches. La crainte qu'ils ont naturellement d'être trompez, fait qu'ils l'aiment, quand elle ne fait que ſe découvrir à eux: mais l'envie qu'ils ont d'impoſer & de tromper, fait auſſi qu'ils la haiſſent, quand elle les découvre eux-mêmes, & qu'elle les fait connoître pour ce qu'ils ſont; & c'eſt dequoi elle les punit, en les faiſant connoître à tout le monde, malgré qu'ils en ayent; & en ne ſe faiſant pas connoître à eux. Au lieu donc que l'homme cache autant qu'il peut ſon aveuglement, ſes foibleſſes, & ſa turpitude, & qu'il voudroit qu'il n'y eût rien de caché pour lui; il ſe trouve au contraire, par une juſte punition, qu'il n'y a rien en lui de caché pour la verité, & qu'elle lui demeure cachée.

Juſte punition de ceux qui n'aiment pas la verité.

Cependant, tout miſerable qu'il eſt, il aime toûjours mieux la joye qui reſulte de quelque choſe de vrai, que celle qui n'auroit que la fauſſeté pour principe. Mais enfin, il ne ſera heureux, que lors qu'étant affranchi de tout ce qui lui peut faire de la peine, il ne goûtera plus que la joye qui ſe trouve dans cette Verité ſuprême, d'où dérive tout ce qu'il y a de vrai & de veritablement bon dans les autres choſes.

Quand nous ſerons heureux, & par où nous le ſerons.

CHAPITRE XXIV.

Que ce n'eſt pas en vain qu'il a cherché Dieu dans ſa memoire. Que c'eſt l'avoir trouvé, que d'avoir trouvé la verité.

35. CE n'eſt-pas inutilement, ô mon Dieu, que je vous ai cherché dans ce vaſte ſein de ma memoire que je viens de parcourir; puiſque ce n'eſt pas ailleurs que là que je vous trouve, &

que ce que je viens de dire sur vôtre sujet, n'est que ce que j'en ai conservé dans ma memoire, depuis que je vous ai connu : car je ne vous ai point oublié depuis que j'ai commencé de vous connoître. Où ai-je donc trouvé mon Dieu ? c'est où j'ai trouvé la verité ; puisqu'il est cette verité même, que je n'ai point oubliée, depuis que je l'ai connuë : car vous êtes toûjours demeuré dans ma memoire, depuis cet heureux moment. C'est-là que je vous trouve, toutes les fois que je pense à vous, & que je goûte le plaisir qui se trouve en vous. Ce sont-là mes saintes delices, & je les tiens de vôtre misericorde, qui a regardé en pitié ma pauvreté & ma misere.

Où l'en trouve Dieu.

CHAPITRE XXV.

Que Dieu étant d'un genre tout different des autres choses que la memoire conserve, il y tient aussi une place toute differente.

36. MAis en quel endroit de ma memoire avez-vous établi vôtre demeure, ô mon Dieu ? quel trône, quel sanctuaire vous y êtes-vous bâti ? Je voi que vous avez bien voulu lui faire l'honneur d'y demeurer : il ne reste donc qu'à chercher dans laquelle de ses parties vous vous tenez. Car quand j'ai voulu rapeller le souvenir que j'ai de vous, j'ai passé cette partie de ma memoire qui m'est commune avec les bêtes ; parce que je n'aurois pû vous trouver dans celle-là, parmi les images des choses corporelles, dont elle est le reservoir. De-là, je suis venu à celle où reside ce que je lui ai donné en garde des passions & des mouvemens de mon ame ; & je ne vous ai pas non plus trouvé dans celle-la. Enfin, je suis venu à celle où je trouve mon esprit même, que sa propre memoire embrasse, aussi bien que toutes ces autres choses: mais vous n'êtes non plus dans

celle-là que dans les autres. Car comme vous n'êtes ni du genre de ces images qui nous representent les corps, ni de celui des mouvemens de l'ame, tels que sont la joye, la tristesse, le desir, la crainte, & les autres choses de cette nature, jusqu'à la memoire même, & à l'oubli : vous n'êtes pas non plus du genre de mon esprit même, puisque vous êtes son Seigneur & son Dieu ; & qu'au lieu qu'il est sujet au changement, aussibien que toutes ces autres choses ; vous possedez une immutabilité qui vous éleve au dessus de tout. Cependant, vous avez bien voulu demeurer dans ma memoire, depuis le tems que j'ai commencé à vous connoître.

Mais pourquoi est-ce que je m'arrête à chercher en quel lieu de ma memoire vous pouvez être; comme s'il y avoit dans cette faculté de mon esprit, des lieux & des reduits differens les uns des autres ? N'est-ce pas assez que je sache que vous y êtes ? & ne le sçai-je pas parfaitement ; puisque depuis que je vous ai connu, je ne vous ai point oublié ; & que c'est-là que je vous trouve, toutes les fois que je veux penser à vous ?

CHAPITRE XXVI.

D'où nous tirons la premiere notion de Dieu. La verité répond à tous ceux qui la consultent. Caractere de ceux qui l'aiment veritablement.

37. MAis où est-ce que je vous ai trouvé, quand j'ai commencé à vous connoître? car vous n'étiez pas dans ma memoire, avant que je vous connusse. Où vous ai-je donc trouvé, sinon en vous-même; & bien loin au delà de moi ? Mais quand je parle de la sorte, qu'on ne s'imagine ni espace ni distance entre vous & nous : quoique sans qu'il y en ait, il ne laisse pas d'être vrai de dire, que nous nous aprochons de vous, ou que nous nous en éloignons.

Vous êtes par-tout, Verité éternelle ; & du thrône où vous présidez à toutes choses, vous répondez à tous ceux qui vous consultent ; & vous leur répondez tout à la fois, quelque differentes que leurs consolations puissent être. Vous répondez toûjours clairement, mais on ne vous entend pas toûjours avec la même clarté. Chacun vous consulte sur ce qu'il lui plaît ; mais vos réponses ne sont pas toûjours conformes aux desirs & aux inclinations de chacun. Vos bons & fideles serviteurs sont ceux, qui au lieu de vouloir que vous leur répondiez selon leurs desirs & leurs inclinations, ne cherchent qu'à les conformer à ce qu'il vous plaît de leur faire entendre.

Si les hommes consultoient sincerement la verité, il n'y en a point à qui elle ne fût connuë. Qui sont ceux qui cherchent sincerement la verité.

CHAPITRE XXVII.

Ses regrets d'avoir commencé si tard à connoître Dieu & à l'aimer. Ce qui l'empéchoit de trouver Dieu.

38. J'Ai commencé bien tard à vous connoître & à vous aimer, Beauté si ancienne, mais toûjours nouvelle ; j'ai commencé bien tard. Cependant vous étiez au-dedans de moi-même, mais j'étois tout entier au-dehors, & c'étoit-là que je vous cherchois. Je courois avec ardeur aprés les beautez exterieures, qui ne sont que l'ouvrage de vos mains ; & par-là je défigurois tout ce que mon ame pouvoit avoir de beauté. Vous étiez pourtant avec moi, mais je n'étois point avec vous ; & ces objets me tenoient loin de vous, quoiqu'ils ne subsistent qu'en vous. Mais vous m'avez enfin apellé d'une voix si forte, qu'elle a écarté tout ce qui causoit la surdité de mon cœur. Vous avez brillé comme une éclair au-dedans de moi-même, & vous avez dissipé les tenebres qui m'aveugloient. Vous avez fait venir jusqu'à moi vôtre odeur toute celeste ; & du moment que je l'ai respirée, je n'ai plus fait que soûpirer aprés vous,

Ce qui empéche qu'on ne trouve Dieu, quoiqu'on le cherche. Ce qui nous corrompt & nous éloigne de Dieu.

Vous m'avez fait goûter vos ineffables douceurs, & elles m'ont donné pour vous une faim & une soif qui me devore. Enfin vous avez touché mon cœur ; & il s'est trouvé embrasé d'un amour ardent pour cette paix solide & veritable, que l'on ne trouve qu'en vous.

CHAPITRE XXVIII.

D'où viennent toutes nos peines. Bonheur de ceux qui sont pleins de Dieu. Combat des bonnes & des mauvaises joies, avec les bonnes & les mauvaises tristesses, Les prosperitez & les adversitez, également dangereuses, & par où.

Unique moyen d'etre heureux.

39. LOrs qu'il n'y aura plus rien en moi, qui ne vous soit pleinement & parfaitement uni, je n'éprouverai plus ni travail ny douleur ; & lors que je serai plein de vous, & que je ne vivrai plus que de vous, ma vie ne sera plus une vie mourante, comme elle est : elle sera, pour ainsi dire, toute vie. Car bien loin que ceux qui sont pleins de vous, vous portent, & qu'ils en sentent quelque poids ; vous les portez, & vous les empêchez de sentir le leur ; & ce n'est que parce que je ne suis pas encore assez plein de vous, que je suis à charge à moi même.

Etat de ceux qui sont pleins de Dieu. D'où viennent toutes nos peines ?

Où sont ceux qui preferent les douleurs qui les détachent du monde, aux plaisirs &

De vaines joyes, & qui seroient de veritables sujets de larmes, combattent dans mon cœur contre les douleurs salutaires, & qui sont de veritables sujets de joye ; & je ne sçai encore lequel l'emporte, malheureux que je suis ! Des douleurs tout humaines, & qui ne sont que l'effet du peché qui habite en moi, y sont aux prises avec de saintes joyes ; & je ne sçai encore lequel l'emporte, miserable que je suis ! Ayez pitié de moi,

a Un des principaux devoirs de la pieté Chrétienne, est de reprimer les vaines joyes de la cupidité; par la consideration de nos miseres spirituelles ; & de travailler à éteindre en nous le sentiment des choses fâcheuses à la nature, par la sainte joye que l'esperance des biens éternels produit.

Seigneur : je vous découvre mes playes. Je suis malade, mais vous êtes le souverain Medecin : je suis chargé de miseres : mais vous étes le Dieu de misericorde. O qu'il est vray que la vie de l'homme sur la terre n'est qu'une tentation perpetuelle! Il n'y a personne qui aime les chagrins & les peines ; aussi ne nous ordonnez-vous pas de les aimer, mais de les supórter : or on n'aime point ce que l'on est reduit à suporter, quoiqu'on aime la patience, qui fait que l'on le suporte.

aux prosperitez qui ne font que les y atacher de plus en plus !

Dans l'adversité, je suis tourmenté par le désir de la prosperité ; & dans la prosperité, je le suis par la crainte de l'adversité : quel milieu peut-on trouver entre les deux, où l'on ne soit point exposé à la tentation ? La prosperité est un malheur, & un grand malheur ; parce qu'elle est inséparable de la crainte de l'adversité ; & que la joye qu'elle produit n'est propre qu'à nous corrompre. L'adversité est un malheur, & un grand malheur ; parce qu'elle nous fait desirer la prosperité avec trop d'ardeur, & que ce qu'elle a de dur à la nature, fait succomber la penitence. Qu'est-ce donc que la vie de l'homme sur la terre, sinon une tentation perpetuelle ?

Peines & inquietudes en tout état.

Par où la prosperité est un malheur.

Par où l'adversité en est un.

Et cela excite dans le cœur une espece de combat, qui tient les Saints dans une grande inquietude, que le sentiment de ce qui n'est bon ou mauvais, que par raport aux inclinations de la nature, ne l'emporte sur celui de ce qui est bon ou mauvais par raport à la foi & au salut. Voilà ce que S. Augustin veut dire dans cet endroit.

CHAPITRE XXIX.

C'est à Dieu à nous donner ce qu'il demande de nous. Pourquoi il nous ordonne la tempérance. Quel en est l'effet ? On ne peut rien aimer pour lui-même, qu'aux dépens de l'amour que l'on doit à Dieu.

40. JE n'ai donc d'esperance, ô mon Dieu, que dans la grandeur de vôtre misericorde,

Commandez-moi ce que vous desirez de moi ; mais donnez-moi ce que vous me commandez (a). Vous me commandez de vivre selon les loix de la temperance, mais c'est ce que personne ne peut, que par un don de vôtre grace, comme nous l'aprenons du Sage, qui ajoûte que même de sçavoir de qui vient ce don si precieux, s'en est un de la Sagesse éternelle. Il n'y a rien de si juste que le commandement que vous nous faites sur cela, puisque cette vertu est ce qui nous ramene à vôtre unité suprême, d'où nous nous étions écartez, en nous livrant à cette multiplicité d'objets qui partageoient nos cœurs ; car dés que nôtre amour se partage entre vous & quelqu'autre, que l'on aime pour elle-même, & non pas pour l'amour de vous, on vous en aime d'autant moins. O amour, ô feu divin, qui brûlez toûjours sans vous éteindre jamais ! mon Dieu, qui n'étes que charité, embrasez-moi. Vous voulez que je vive selon les loix de la temperance : commandez-moi donc ce que vous desirez de moi, mais donnez-moi ce que vous me commandez.

Sag. 8. 21.

Ce que fait la vertu de temperance, & par où elle est necessaire.

On ne sçauroit aimer aucune chose pour elle mêmee qu'aux despens de l'amour que l'on doit à Dieu.

* Nous aprenons de S. Augustin même, au livre *du Don de perseverance* ch. 20. qu'un Evêque de ses amis aiant raporté un jour à Rome cet endroit de ses Confessions en presence de Pelage, dont ce seul mot renversoit toute la doctrine, cet Heretique s'éleva avec fureur contre un sentiment si chrétien ; & que peu s'en fallut qu'il ne querellât celui qui n'avoit fait que le raporter.

CHAPITRE XXX.

Il commence à déclarer comment il étoit à l'esgard des plaisirs des sens. Quel pouvoir les imaginations impures avoient encore sur lui durant le sommeil.

41. ET que me commandez-vous, quand vous me commandez de vivre selon les loix de la temperance, sinon de reprimer & la concupis-

Ce que c'est que la tenta-

cence de la chair, & celle des yeux, & celle de l'orgueil & de l'ambition * ?

rance, & combien elle a d'étenduë.

A l'égard de la premiere, vous ne m'avez pas seulement ordonné de m'abstenir du peché de la chair, mais vous m'avez même porté à quelque chose de plus parfait, que ce que vous permettez sur cela dans le mariage, Aussi l'ai-je pratiqué, avant même que vous m'eussiez apellé à la dispensation de vos Mysteres ; & si je l'ai fait, c'est parce que vous m'en avez fait la grace. Mais les images impures, dont les desordres de ma vie passée m'ont rempli, subsistent encore dans ces reservoirs de ma memoire, dont j'ai parlé si au lõg.

3. Jean. 2. 16.

Par où nous faisons le bien.

Tant que je veille, elles ne peuvent rien sur moi, quoiqu'elles me reviennent dans l'esprit : mais dans mes songes, elles sont encore assez vives pour faire que j'y prenne plaisir; & pour me porter même jusqu'à quelque sorte de consentement & d'action. De sorte que ce que des choses réelles, qui frapent quelquefois mes yeux, ne sont pas capables de faire en moi, quand je veille, de fausses visions le font quand je dors : tant l'illusion de ces vains phantômes a de pouvoir sur mon corps & sur mon esprit pendant le sommeil.

Combien les impressions qui restent des habitudes du peché, aprés même qu'on est converti, sont dangereuses.

Soit que je veille ou que je dorme, ne suis-je pas le même homme ? Comment se peut-il donc faire, ô mon Dieu, que le moment qui me fait passer d'un de ces états à l'autre, fasse une si grande difference entre moi-même & moi-même ? Où est alors ma raison, qui hors du sommeil, sçait resister à ces sortes de mouvements, & si fortement que les objets même réels, qui peuvent fraper mes yeux, ne font nulle impression sur moi ? Sa lumiere s'éclipse-t-elle, en même tems que mes yeux se ferment : & dort-elle aussi-bien que mes sens ? Si cela est, comment est-ce que souvent nous nous trouvons capables, même en dormant, de resister à ces phantômes importuns ; de rapeller nos sain-

Juste punition de ceux qui ont mené une vie deregiée.

res resolutions, de nous tenir fermes à ce que la chasteté demande de nous ; & de rejetter ces sortes d'illusions, sans y consentir en aucune maniere ? Cependant quand le contraire arrive, nous y avons si peu de part, & nous sommes alors si differens de ce que nous sommes hors du sommeil, que dès que nous sommes éveillez, nous retrouvons le repos de nôtre conscience ; & que ce qu'il y a de difference entre nous-mêmes & nous-mêmes dans l'un & dans l'autre état, nous fait voir clairement, que ce n'est point nous qui avons fait ce qui s'est passé en nous : quoique nous en ayons toujours beaucoup de douleur, de quelque maniere qu'il se soit passé.

42. N'êtes-vous pas tout-puissant, ô mon Dieu ? & vôtre main n'a-t-elle pas le pouvoir de guerir toutes les maladies de mon ame ; & d'éteindre en moy, par une plus grande abondance de grace, jusqu'à ces mouvemens impurs, que j'éprouve quelquefois durant le sommeil ? Oüy, mon Dieu ; & j'espere que par une effusion plus abondante de vos dons celestes, vous ferez que mon ame, entierement dégagée du bourbier de la cupidité, ne se revoltera plus contre elle-même ; que rien ne l'empêchera plus de suivre de toute sa force, le mouvement qui la porte vers vous ; & que ces images impures, ne pouvant rien sur elle durant le sommeil, non plus que dans un autre tems, non seulement elles ne produiront aucun effet sensible dans son corps, mais qu'elles ne seront pas même capables de la faire consentir en aucune maniere, aux infamies qu'elles lui presen-
Eph. 3.20. tent. Car vôtre Puissance est sans bornes ; & vous pouvez faire au delà de tout ce que nous sommes capables, non seulement de vous demander, mais de comprendre.

Il ne vous seroit donc pas difficile, à quelque âge que je fusse, & sur tout à celuy où je suis pre-

ſentiment, de faire que même durant le ſommeil, l'amour de la pureté ſe conſervât en moy, aſſez vif & aſſez actif, poour empêcher que ces ſortes d'imaginations n'y excitaſſent aucun ſentiment de plaiſir, non pas même de ceux que le moindre clin d'œil de la raiſon eſt capable d'arrêter.

Cependant, je ſuis encore, ſur cette ſorte de mal, comme je viens de vous dire, ô mon aimable Seigneur; & comme je voy avec joye, mais une joye mêlée de crainte, les biens qu'il vous a plû de me faire ſur ce ſujet; ce qu'il y a encore de défectueux en moy me fait gemir. Mais j'eſpere que vous mettrez le comble à vos miſericordes ſur moy; & qu'elles me conduiront enfin juſqu'à cette paix parfaite, dont mon corps & mon ame joüiront également en vous, *lors que la mort ſera engloutie par une entiere victoire*, pour uſer des termes de vôtre grand Apôtre. Pſ. 2. 11. 1. Cor. 15.

CHAPITRE XXXI.

Comment il eſtoit à l'égard du plaiſir de la bouche? Quelle eſt la regle que Dieu veut qu'on y garde? Combien le pretexte du beſoin nous fait faire de fautes ſur ce ſujet.

43. IL y a une autre ſorte de mal, à quoi nous ſommes tous les jours expoſez, & plût à Dieu que ce fût le ſeul! C'eſt que juſqu'à ce que vous ayez anéanti, & les viandes, & ce qui les conſume; juſqu'à ce que vous ayez fait ceſſer nos beſoins & nôtre indigence, en nous raſſaſiant de cette viande ineffable qui n'eſt autre que vous-même; & juſqu'à ce que ces corps corruptibles ſoient pour jamais revêtus d'incorruptibilité, nous ſommes obligez d'en reparer châque jour les ruïnes, par le boire & par le manger. Et cette neceſſité me devient une douceur, contre laquelle je combats, pour ne m'y pas laiſſer ſurprendre. C'eſt ce m'oblige d'avoir ſouvent recours au jeûne, par 1. Cor. 6. 13. *Comment les Saints regardent la neceſſité de boire & de manger.*

où je tâche de tenir mon corps dans la servitude où il doit être.

Mais enfin ce n'est que par quelque sorte de plaisir, que je puis chasser la douleur qui m'attaque tous les jours : car la faim & la soif sont des douleurs qui consument, & qui tuëroient enfin, comme la fievre, si nous n'avions recours aux remedes, c'est à dire, aux alimens. La bonté avec laquelle vous nous consolez dans nos miseres, fait que l'air, la terre & la mer nous fournissent en abondance de quoi subvenir à ces besoins de nôtre infirmité. Et quoiqu'un tel assujettissement soit une veritable misere, nous l'aimons, & nous en faisons nos délices.

Effet du pouvoir que les sens ont sur l'ame.

Quelle regle il faut suivre pour le boire & pour le manger.

44. Vous m'avez apris sur cela, Seigneur, à ne prendre les aliments que comme des remedes. Mais quand je veux passer de l'état fâcheux de la faim & du besoin, à l'état plus tranquille où nous nous trouvons, quand nous avons donné à la nature ce qu'il lui faut, la cupidité me tend ses pieges sur ce passage ; car la volupté s'y trouve, & il faut necessairement passer par-là pour arriver à ce soulagement, dont nous ne sçaurions nous passer. Au lieu donc qu'on ne doit boire ni manger que pour la santé, le plaisir se met de la partie; & quoiqu'il ne dût se trouver là, que comme un valet qui suit son maître. il veut souvent prendre le devant, & me faire faire pour lui, ce que je croi ne faire que pour le soutien de mes forces & de ma santé ; & que j'ai même intention de ne faire que pour cela. Or l'un va bien plus loin que l'autre; & ce qui suffit pour la santé, ne suffit par pour le plaisir.

Les Saints fuyent les plaisirs, comme les autres les cherchent.

Il arrive même souvent, qu'on ne voit pas bien si c'est encore le besoin qui nous fait manger, ou si ce n'est point le plaisir qui nous trompe & qui nous emporte ; & l'ame est assez miserable, pour aimer cette incertitude. Car Comme elle

Par où les Saints mêmes pechent sur le boire & le manger.

espere de s'en faire une excuse, elle est bien aise de ne pas voir les bornes de ce qui sufiroit pour la santé, afin que le pretexte du besoin lui donne lieu de satisfaire la volupté.

On aime son aveuglement, comme s'il pouvoit servir d'excuse.

Je suis tous les jours aux prises contre ces sortes de tentations, & dans cet état, j'apelle à mon secours vôtre main toute-puissante, & vous expose mes agitations & mes peines : car j'avouë que je ne vois pas bien encore ce que j'ai à faire sur cela.

45. J'entends la voix de mon Legislateur & de mon Dieu, qui me dit : „ Prenez garde de ne pas „ laisser apesantir vos cœurs par la gourmandise „ & l'ivrognerie. Quant à l'ivrognerie, je n'y ai pas la moindre pente, & j'espere que vous me ferez la grace de n'y jamais tomber. Pour la gourmandise, j'avoüe qu'elle me surprend quelquefois, & qu'elle me porte plus loin qu'il ne faudroit ; mais j'espere que vous me ferez aussi la grace de m'en délivrer entierement. C'est ce que je n'atens que de vous : car je sçai que nous ne sçaurions nous tenir dans les bornes de la temperance, si vous ne nous en faites la grace.

Luc. 21. 34. Sag. 8. 21.

Je sçai qu'il n'y a de bien en nous, que ce que vous avez acordé à nos prieres, ou que vous nous avez même donné avant que nous vous le demandassions ; & que ce n'est même que par un effet de vôtre grace, que nous venons à reconnoître dans la suite, que nous le tenons de vous. Je n'ai jamais été sujet à l'ivrognerie : mais j'ai vû des ivrognes que vous avez rendus sobres : car comme c'est vous qui garantissez de ce vice ceux qui n'y sont point sujets, c'est vous qui en avez guéri ceux qui en étoient infectez ; & c'est vous qui faites connoître aux uns & aux autres, qu'ils vous sont redevables, les uns de n'y être jamais tombez, & les autres d'en être sortis.

Les innocens, tout aussi redevables à Dieu, que les pecheurs convertis.

J'ai encore entendu cette autre parole, qui est sortie de vôtre bouche ; aussibien que la premiere,

Eccl. 18. 30. *Ne suivez point les mouvemens de vôtre cupidité; & n'allez point où vôtre propre volonté vous porte.* Vous m'avez encore fait la grace d'entendre, de la bouche de vôtre Apôtre, cette autre parole,
Ver. s. 81. dont j'ai toûjours été merveilleusement touché : *Nous n'aurons rien de plus, peur avoir mangé indiferemment de toutes sortes de viandes ; ni rien de moins, our n'avoir osé manger de tout* ; c'est-à-dire, que comme l'un ne nous produit rien, l'autre ne nous fait rien perdre (a) ; & cette autre encore :
Phil. 4. 11. *J'ai apris à me contenter de e que j'ai, & comme je sçai me contenir dans l'abondance, je sçai aussi porter la disette ; & je puis tout dans celui qui me fortifie.*

Celui qui parle de la sorte, est un soldat de la celeste milice, & non pas un homme comme nous qui ne sommes que cendre & que poussiere. Mais
Gen. 3 19. souvenez-vous, Seigneur, que nous ne sçaurions être autre chose par nous-mêmes ; que c'est de la poussiere que vous avez formé l'homme; qu'il s'étoit même perdu par son peché, mais que vous l'avez retrouvé & renouvellé par vôtre grace. Celui-là même, à qui le mouvement de vôtre esprit a fait dire le beau mot, dont j'ai toûjours été si touché, n'avoit pas tiré de son propre fonds la force dont il se trouvoit revêtu ; puisqu'il n'étoit
Phil. 4. 12. que cendre & que poussiere, non plus que nous. Il pouvoit tout neanmoins ; mais ce n'étoit, comme il le dit lui-même, que par le secours de celui qui

(a) Ceci regarde ceux d'entre les Chrétiens du tems de S. Augustin, qui tout fiers d'avoir apris de S. Paul, qu'une Idole n'est rien, & qu'on peut manger des viandes immolées aux Idoles comme des autres : affectoient de se mêler parmi les Payens, & d'être des festins qu'ils faisoient aux Fêtes de leurs Dieux, & où l'on mangeoit des viandes qui leur avoient été immolées. Ce commerce leur faisoit d'autant plus de mal, qu'ils le croyoient moins capable de leur en faire; & la foi s'éteignoit insensiblement dans ceux qui se donnoient de ces sortes de libertez, comme S. Augustin le leur reproche, Sermon 62.

le fortifioit interieurement. FORTIFIEZ - moy donc aussi par vôtre grace, ô mon Dieu, afin que je puisse par elle, ce que je ne puis par moi-même. Commandez-moi ce que vous desirez de moi : mais donnez moi ce que vous me commandez. Car ce grand Apôtre même reconnoît qu'il n'avoit rien, que ce que vous lui aviez donné ; 1. Cor. 1.
& s'il se glorifie, ce n'est que dans le Seigneur. 31.

J'ai encore entendu cette autre parole d'un autre de vos serviteurs, qui vous demande ce que celui-ci reconnoît que vous lui aviez donné ; & qui s'écrie : *Eteignez en moi tous les mouvemens de* Eccl. 23.
la gourmandise: ce qui fait bien voir, ô mon Dieu, 6.
qui êtes la sainteté par essence, que quand nous accomplissons ce que vous nous commandez, c'est que vous nous le faites accomplir.

46. Vous m'avés apris, Pere de misericorde, Rom. 13.
qu'encore que l'on peche lorsque l'on scandalise 10.
quelqu'un par la qualité des viandes dont on use, Tit. 1. 15.
il n'y en a point d'impures, pour ceux dont le cœur 1. Tim.
est pur ; que tout ce que vous avés créé est bon, 1. 4.
& pur par sa nature ; qu'on peut manger de tout avec actions de graces, & qu'il n'y a point de sorte de viande que l'on doive rejetter. Que ce n'est 1. Cor. 8.
point par manger indifferemment de toutes sor- 13.
tes de viandes, qu'on se met bien auprés de vous ; mais qu'il ne faut condamner personne sur la qua- Col. 2. 16.
lité de son boire & de son manger. Que comme Rom. 14.
celui qui n'ose manger de certaines sortes de vian- 3.
des, ne doit point condamner celui qui mange de tout ; celui-ci ne doit point mépriser l'autre. Vous m'avez apris toutes ces choses : je vous en loüe, & vous en rends graces, ô mon Dieu, qui m'instruisez interieurement ; qui ouvrez les oreilles de mon cœur à vôtre voix, & qui l'éclairez par vôtre lumiere. Delivrés-moi de toutes les tentations qui m'attaquent.

Ce qui fait ma peine sur le manger, ce sont les surprises de la sensualité ; & c'est par là que je crains de devenir impur, & non pas par la qualité des viandes, puisqu'il n'y a nulle sorte d'impureté dans aucune [a] : car je sçai que vous permîtes à Noé de manger de toute chair qui peut être propre pour la nourriture de l'homme. Je sçai qu'Elie a mangé de la chair ; que saint Jean

Gen. 9. 2. même, cet homme d'une abstinence si étroite & si admirable, n'a fait nulle difficulté de se nourrir d'animaux, & qu'il n'en a pas été moins pur ; quoique ces animaux dont il vivoit ne fussent que des sauterelles, c'est à dire, des insectes [b] ; & je sçai au contraire, qu'Esaü a perdu ses avantages, pour avoir succombé à l'envie de manger des lentilles [c] : que David qui n'avoit desiré qu'un peu d'eau s'en est repenti ; & que quand le demon tenta nôtre Roi, ce ne fut qu'en lui proposant de manger du pain, & non pas de la chair ; & enfin que ce ne fut pas pour avoir eu envie de manger de la chair, mais pour s'être abandonné à cette envie, jusques à murmurer contre vous, que le peuple que vous conduisiez dans le desert encourut vôtre indignation, & merita d'être rejetté.

(Marginal references: 3. Rois. 17. 6. — Matth. 24. — Gen. 25. 3. 4. — 2. Rois 23. 15. — Matth. 4. 3. — Nomb. 11. 20.)

47. Mais enfin je suis réduit à combattre tous les jours contre l'apetit du boire & du manger, parce que je me trouve tous les jours dans ce besoin, & par consequent exposé aux tentations

[a] Tout ce que dit S. Augustin dans ce chapitre sur la liberté de manger de tout, est contre les Manichéens, qui défendoient l'usage de quelque chair que ce pût être, & qui ne permettoient que les fruits & les legumes, comme on a vû dans l'avertissement.

[b] Les plus impurs de tous les animaux, s'il y en avoit d'impurs.

[c] Cet exemple deconcertoit les Manichéens, qui permettoient ces sortes de mets ; car on ne trouve point dans l'Escriture, que personne ait été puni si severement, pour avoir mangé de la chair, qu'Esaü le fut pour avoir mangé des lentilles.

qui en naissent. Car la chose n'est pas d'une nature à pouvoir être retranchée tout d'un coup, pour n'y revenir jamais ; & je ne puis pas faire sur cela ce que vôtre grace m'a rendu capable de faire sur ce qui regarde le peché de la chair. Tout ce que l'on peut donc, c'est de mettre un frein à sa bouche, & de la tenir si bien, qu'on lui fasse garder un juste milieu entre ce que les besoins de la nature demandent, & ce que la sobrieté défend. Mais, ô mon Dieu, qui est celui qui ne passe pas quelquefois les bornes de la pure necessité ? S'il y a quelqu'un qui soit arrivé à ce point-là, il est bien parfait, & il a grand sujet de glorifier vôtre saint nom. Pour moi, j'avouë que je n'y suis pas, parce que je suis pecheur : mais je ne laisse pas de chanter vos loüanges, sçachant que celui qui a vaincu le monde, vous demande sans cesse le pardon de mes pechez, & qu'il me compte au nombre de ses membres, quoique je ne sois que des plus foibles. Car vous ne dédaignez pas de regarder, comme vous apartenant, ce qu'il y a même d'imparfait parmi les membres de ce divin corps ; & il n'y a aucun de ceux qui le composent [a]; dont le nom ne soit écrit dans vôtre livre.

Unique esperance des foibles & des imparfaits.

Ps. 138. 16.

* C'est à dire, de ceux qui apartiennent au corps de Jesus-Christ, par avoir part à son esprit, saint quoi on ne lui apartient, point comme dit S. Paul, & non par de ceux qui 'en sont qu'exterieurement.

CHAPITRE VII.

Comment il étoit à l'égard du plaisir de l'odorat. Combien peu nous nous connoissons nous-mêmes.

48. POur le plaisir des odeurs, je ne m'en soucie pas beaucoup. Quand il s'en presente, je ne les rejette pas ; mais quand je n'en ai point, je ne m'avise point d'en chercher, & je m'en passerois fort bien pour toûjours, au moins à ce qu'il me sé-

cle. Car c'est encore une sorte d'aveuglement, qui nous doit bien faire gemir, que de ne pas voir de quoi nous sommes capables ou non. C'est surquoi je m'examine souvent moi-même : mais je voi bien qu'il n'y a pas lieu de me fier à ce qu'il m'en paroît ; & nous ne sçavons presque jamais quel est le degré de nos forces, jusqu'à ce que l'experience nous le fasse connoître. Ainsi, Personne ne se doit croire en seureté dans cette vie, qui n'est, comme dit l'Ecriture, qu'une tentation perpetuelle ; puisque celui, qui de méchant a pû devenir bon, ne sçait point si de bon il ne deviendra point plus méchant qu'il n'a jamais été. Qu'est ce donc qui peut nous donner quelque sorte d'esperance & de confiance, que vôtre seule misericorde ; & sur quel autre fondement pourrions-nous prometre quelque chose ?

Il faut s'être vû à l'épreuve, pour sçavoir ce que l'on est

Job. 7. 1.

Grand sujet de craindre pour les plus grands Saints.

Sur quoi nous devons compter.

CHAPITRE XXXIII.

Comment il étoit à l'égard du plaisir de l'oreille. Si la beauté du chant, dans la psalmodie, fait plus de bien que de mal.

49. POur le plaisir de l'oreille, j'y ai été bien plus attaché, & il me dominoit autrefois avec bien plus d'empire, que celui dont je viens de parler : mais vous en avez dégagé mon cœur, ô mon Dieu, & vous m'avez mis en liberté sur ce point là. Neanmoins, lorsque j'entens ces chants dont l'Eglise anime vos paroles, & qu'elles sont chantées par quelqu'un qui a la voix belle, & qui sçait chanter ; j'avoüe que je suis encore un peu touché de ce plaisir là : mais il ne m'attache plus comme autrefois, & je m'en separe dés que je le veux. Cependant, comme ces chants sont joints aux paroles de vôtre Ecriture, & qu'elles en sont comme l'ame, ils semblent demander quelque place dans mon cœur. ils veulent même que je

leur en donne une avantageuse, & j'ai de la peine à voir bien precisément quelle est celle qui leur est dûë.

Quand je prens garde, que l'ardeur de la pieté s'excite plus aisément en nous, par ces divines paroles, lors qu'elles sont chantées de la sorte, que si on les chantoit plus simplement; & qu'il se trouve, par un secret raport des divers tons avec les divers mouvemens de l'ame, que les uns sont plus propres à les exciter que les autres, je suis pour la beauté du chant : mais en même tems, je crains que cela même ne m'en fasse faire plus de cas qu'il ne faudroit. Car je trouve que ce Plaisir de nos sens, par où il faut bien prendre garde de ne pas laisser affoiblir la vigueur de l'esprit, me trompe souvent: qu'il ne se contente pas d'être de la suite de la raison, & qu'au lieu que ce n'est que pour l'amour d'elle qu'on lui donne entrée, il va jusqu'à vouloir passer devant, & la menager à son gré. Voilà par où je peche, sans y prendre garde, sur cette sorte de plaisir : mais je m'en apperçoy bien-tôt.

Renversement de l'ordre, & par consequent peché, toutes les fois que le plaisir est ce qui nous mene.

50. D'autres fois aussi, la crainte de ces sortes de surprises me porte trop loin, & me jette dans un excés de severité, qui iroit à bannir de mes oreilles, & de celle de toute l'Eglise, tout ce qu'il y a d'agreable & de doux dans la maniere dont on y chante les Pseaumes; & il me paroît qu'il seroit plus seur de se tenir à la pratique d'Athanase, Evêque d'Alexandrie, dont j'ai oüi dire plusieurs fois, qu'il faisoit chanter les Pseaumes avec si peu d'inflexion de voix, que c'étoit plûtôt les reciter que les chanter.

De quelle maniere Saint Athanase laissoit chanter les Pseaumes.

Cependant, lorsque je me remets ces larmes que je repandois aux chants de vôtre Eglise, dans les premiers tems de mon retour à la foi; & que je prends garde que presentement même quand j'entens chanter les Pseaumes par quelque belle voix,

& du ton qui convient à chaque chose, ce n'est pas le chant qui me touche, mais les choses mémes; je reviens à croire que cette pratique est d'une tres-grande utilité.

Ainsi, je suis encore en balance entre la crainte de me laisser aller au plaisir du chant, & l'avantage que mon experience me fait connoître qu'on en peut tirer. Mais aprés tout, j'aprouverois plus volontiers la maniere de chanter qui se pratique dans l'Eglise; le plaisir de l'oreille étant de quelque secours aux foibles, pour reveiller dans leur cœur les sentimens de la pieté. Je ne donne pourtant pas encore ce que je viens de dire, pour une decision arrêtée; mais enfin je reconnois que je peche, & que je merite punition, quand il m'arrive d'être plus touché du chant, que de ce que l'on chante, & alors j'aimerois mieux qu'on n'eût point chãté. Voilà où j'en suis, à l'égard de cette sorte de plaisir.

Il y a bien des lieux où l'on ne compte pas cette tentation pour grande chose,

Mêlez vos larmes avec les miennes, vous dont les bonnes œuvres sont le fruit du soin que vous avez de regler le dedans de vos cœurs; car pour ceux qui ne pensent point à se regler eux-mêmes, ils ne seront point touchez de ce que je dis icy. Et vous, mon Seigneur & mon Dieu, a qui j'expose mes maux, & qui êtes la lumiere à la faveur de laquelle je tâche de découvrir ce que je suis, exaucez-moi; regardez-moi d'un œil de misericorde gueriſſez-moi.

CHAPITRE XXXIV.

Comment il étoit à l'esgard du plaisir des yeux. A combien de tentations les yeux nous exposent. Que presque tout ce que les hommes font, ne va qu'à multiplier ces sortes de tentations.

51. POur achever ce qui regarde les tentations, a quoi nous expose *la concupiscence de la chair* & qui m'attaquent encore tous les jours, & me font gemir & soupirer aprés cette robe d'im-

mortalité, dont nous ſerons revêtus dans le Ciel ; il ne reſte plus qu'à parler du plaiſir qui touche les yeux de ce corps, d'où mon vous parle, & d'où elle vous expoſe ce qu'elle trouve en elle-même, & qu'elle eſt bien-aiſe de faire aller juſqu'aux oreilles de ceux que vous m'avez donnez pour freres, & dont vous avez fait vos temples.

Les yeux aiment l'éclat & la vivacité des couleurs, & tous les objets qui ont quelque ſorte de beauté, & ils en aiment la varieté même. Faites que mon ame ne s'attache à rien de tout cela, mais uniquement à ſon Dieu, ſeul auteur de tout ce qu'il y a de beau dans les creatures ; car quoiqu'elles ſoient toutes des biens, & des biens excellents dans leurs eſpeces, c'eſt lui ſeul qui eſt mon veritable bien, & non pas elles. Gen. 1.31.

Non ſeulement ce qui flatte l'oreille, mais tout ce qui la touche de quelque maniere que ce ſoit, ſouffre les interruptions, & il y a des tems où toutes choſes ſont en ſilence ; mais tant que le jour dure, & qu'on a les yeux ouverts, il y a toûjours quelque choſe qui les touche, & qui leur donne du plaiſir. Car quelque part que je ſois durant le jour, la lumiere, cette reine des couleurs qui ſe répand ſur tout ce que nous voyons, & qui eſt même ce qui nous le rend viſible, vient fraper mes yeux en mille manieres qui les flattent, quoique je n'y prenne pas garde, & que j'aie même toute autre choſe dans l'eſprit. Et le plaiſir qu'elle fait, penétre ſi avant, que dés que quelque choſe vient à nous la dérober, nous ſouffrons juſqu'à ce que nous l'ayons retrouvée ; & cette privation nous attriſte, quand elle dure un peu long-tems.

52. Mais de combien cette lumiere eſt-elle audeſſous de celle que voyoit Tobie, lorſque tout Tob. 4.2.
aveugle qu'il étoit, il montroit à ſon fils le chemin de la vie, & qu'il lui ſervoit même de guide dans ce chemin, où il ne faut point d'autres pieds

ni d'autre voiture que la charité ; & où il marchoit d'un pas ferme, sans s'égarer en aucune maniere ? C'est celle là méme que voioit Isaac, à qui son extrême vieillesse avoit aussi fait perdre l'usage des yeux; mais qui ne laissa pas d'avoir le bonheur de reconnoître ses enfans en les benissant, au lieu qu'il les benissoit sans les connoître. (a) C'est encore celle-là que voioit Jacob, que la vieillesse avoit réduit dans le même état ; mais qui des yeux de son cœur, éclairé par les raions de cette lumiere ineffable, ne laissa pas de voir dans ses enfans la multitude & la qualité des peuples qui en devoient sortir, & dont ils étoient la figure. Il le voioit même si clairement, qu'au lieu que Joseph, en lui presentant ses deux enfans à benir, avoit mis l'aîné à sa droite, & l'autre à sa gauche, ce saint Homme croisa mysterieusement les bras, pour mettre sa main droite sur la tête du cadet, & sa gauche sur celle de l'aîné ; se conduisant par le discernement que cette lumiere interieure lui faisoit faire, plûtôt que par les remontrances de Joseph, qui croyant que ce n'étoit que par méprise, qu'il avoit ainsi croisé les mains, vouloit les lui faire changer. Voilà quel est la veritable lumiere; & comme elle est une, tous ceux qui la voient & qui l'aiment ne sont qu'un.

Gen. 27. 2.
Gen. 48. 17.

Les saints craignent jusqu'au plaisir que la lumiere peut donner.

Pour cette autre lumiere sensible & corporelle dont je parlois, elle assaisonne cette vie mortelle de mille douceurs, d'autant plus dangereuses à ceux qui sont assez aveugles pour aimer le monde, qu'elles flattent plus agréablement. Mais au lieu que ceux là se perdent, par le mauvais usage que l'enyvrement où ils sont leur en fait faire, il y en a d'autres qui en usent bien ; & ce sont ceux qui

Qui sont

(a) Car Dieu ayant permis qu'il eût pris Jacob pour Esaü, & qu'il eût donné au cadet les benedictions qu'il pensoit donner à l'aîné : ce fut alors qu'il reconnut que l'on étoit choisi & l'autre rejetté.

en prennent sujet de vous loüer, & à qui elle sert de degré pour s'élever vers vous, ô mon Dieu, Créateur de toutes choses.

Ceux qui usent bien des creatures.

Je tâche d'être de ceux-là, & de me tenir en garde contre les seductions à quoy les yeux servent d'occasion, de peur que mes pieds ne se prennent dans ces filets que l'ennemy me tend, pour tâcher d'arrêter le mouvement par où je travaille à me porter vers vous. C'est ce qui fait que je tiens sans cesse les yeux de mon cœur attachez sur vous Ps. 24. 15.
fin que vous dégagiez mes pieds de ces filets. Car comme ils me sont tendus de toutes parts, je m'y trouve pris à tout moment: mais vous m'en dégagez aussi à tout moment; parce que vous étes la garde d'Israël, & une garde qui ne s'endort n'y ne s'assoupit jamais. Ps. 120. 4.

53. Combien les hommes ont-ils ajoûté par leur industrie, à ce qui flatte naturellement les yeux? car c'est à quoi tendent tous les arts & toutes les manufactures. Il n'y a qu'à voir ce qu'ils font tous les jours, en habits, en vases & en toutes sortes d'ouvrages de sculpture & de cizelure; en peinture, en gravûre; & combien ils ont passé en tout cela les bonnes de la necessité & de la moderation; je dis même dans ce qui peut servir à representer des choses qui ont quelque raport à la pieté. Et par-là que font-ils, que se jetter hors d'eux-mêmes, abandonnant au dedans d'eux-mêmes celui dont ils sont l'ouvrage; & dêfigurant en eux-mêmes tout ce que la main de cet admirable ouvrier y avoit mis de plus excellent.

Les hommes ne cherchent qu'à multiplier les tentations qui les attaquent de toutes parts.

Ce que font ceux qui se repandent au dehors.

Pour moy, je trouve encore un nouveau sujet de vous loüer, ô mon Dieu, qui êtes toute ma gloire, en ce que tout ce qu'il y a de beau dans les ouvrages des hommes, & qui n'y est, que parce que leur ame l'y a fait passer, par l'adresse de leurs mains, vient originairement de cette beauté suprême que la dignité de sa nature éleve infini-

Source primitive de tout ce que les hommes.

bles de faire de beau. ment au-dessus de nos ames, & aprés quoi la mienne soûpire jour & nuit. Mais quoique ceux qui font ou qui aiment ces sortes d'ouvrages, ne tirent les regles par où ils en jugent, que de ce principe de toute beauté ; ils n'en tirent point celles de la moderation qu'il faudroit garder dans l'usage de ces choses-là. Cependant elles y sont, mais ils ne s'apliquent point à les y chercher, pour aprendre à ne se point éloigner de vous comme ils font, en se jettant hors d'eux-mêmes; à conserver la vigueur de leur esprit en son entier, & à ne l'employer que pour vous * ; au lieu de la consumer, en courant aprés des choses dont ils font leurs délices, mais dont il ne leur reste que lassitude & abbattement.

Tout ce qui nous tire hors de nous-mêmes, nous éloigne de Dieu : & c'est par là que tout plaisir est dangereux.

* Ps. 58. 10.

Moi même qui en parle, & à qui vous avez donné le discernement qu'il faut avoir sur cela, je ne laisse pas de me trouver pris assez souvent aux pieges de ces beautez visibles. Mais vous m'en dégagez, ô mon Seigneur & mon Dieu ; vous m'en dégagez à tout moment, parce que vôtre misericorde ne m'abandonne point. C'est par un effet de ma foiblesse & de mes miseres que je m'y laisse prendre ; & c'est par un effet de vôtre misericorde que vous m'en dégagez. Vous les faites quelquefois sans que j'en souffre, parce que je ne m'y étois pas entierement laissé aller ; mais je le sentois aussi quelquefois, parce que je commençois à m'y attacher.

CHAPITRE XXXV.

Comment il étoit à l'esgard de la curiosité. Pourquoi l'Escriture l'apelle la concupiscence des yeux *A combien de tentations elle nous expose sans cesse.*

Tout ce qui nous esloigne de Dieu,

54. Outre cette *concupiscence de la chair*, qui nous porte à tout ce qui peut flatter nos sens par quelque sorte de plaisir, & à quoi l'on

ne ſçauroit ſe laiſſer aller, ſans s'éloigner de vous & ſans ſe perdre, nous ſommes ſujets à une autre ſorte de tentation, qui a bien plus d'étenduë, & qui eſt à craindre par beaucoup plus d'endroits; & il y a dans l'ame une autre ſorte de concupiſcence, dont les ſens ſont auſſi les miniſtres, quoiqu'elle n'ait pas pour but de les contenter, & de leur donner du plaiſir ; & qu'elle ne les employe que pour connoître ce qui ſe peut connoître par leur moïen. Cette ſeconde ſorte de concupiſcence n'eſt autre choſe que ce qu'on apelle la curioſité ; & quoiqu'il n'y ait rien de plus vain, les hommes s'en font honneur, parce qu'ils la regardent comme ce qui donne entrée aux ſciences & aux connoiſſances.

nous perd, & tous le, plaiſirs que la cupidité cherche, nous en éloignent.

Curioſité ; ſeconde branche de la cupidité.

Comme elle ne cherche donc qu'à connoître & à ſçavoir, & que pour ce qui regarde la découverte des choſes que nous avons envie de connoître, les yeux l'emportent de beaucoup ſur tous les autres ſens ; vos ſaintes Ecritures lui donnent le nom *de concupiſcence des yeux*. Car quoique le *voir* n'apartienne qu'aux yeux, nous ne laiſſons pas de nous ſervir de ce mot-là, pour exprimer l'action de tous les autres ſens, lorſque nous les employons à la découverte de quelque choſe ; & au lieu que nous ne dirions pas *entendez*-vous comment il éclaire? *ſentez*-vous comment il luit? *goûtez* vous, ou *touchez*-vous comment il brille ? nous diſons, non ſeulement *voyez* quelle clarté, ce qui eſt la ſignification directe du mot de *voir*, puiſqu'il n'y a proprement que les yeux qui voient, mais nous diſons encore *voyez* quel bruit, *voyez* quelle odeur, *voyez* quel goût, *voyez* quelle dureté. Ce qui fait donc, que le principe qui nous porte à faire uſage de nos ſens, pour connoître quelque choſe, s'apelle *la concupiſcence des yeux* ; c'eſt, comme j'ai déja dit, que les yeux tiennent tellement le deſſus entre tous les autres inſtrumens

Pourquoi l'Ecriture donne le nom de Concupiſcence des yeux à la curioſité.

1. Jean. 2. 16.

par où nous pouvons faire quelque découverte, que même toute action des autres ſens s'exprime par le mort de *voir*; lorſqu'on les employe pour decouvrir, parce qu'en cela on les regarde, comme faiſant en quelque façon l'office des yeux.

Diference de l'uſage que la volupté fait des ſens, & de celui que la curioſité en fait.

55. Ce que je viens de dire nous donne moyen de diſcerner, ſi c'eſt le plaiſir ou la curioſité qui fait agir les ſens. Car au lieu que quand c'eſt le plaiſir que nous mémes nous ne cherchons que ce qui flatte les ſens, comme les beaux objets, les ſons agreables, les bonnes odeurs, les goûts delicieux, & ce qui fait plaiſir au toucher; la curioſité les porte quelquefois à des choſes qui les bleſſent; ce qu'elle ne fait pas pour le ſentiment deſagréable qui en reſulte, mais par pure demangéaiſon de découvrir & de ſçavoir. Car, quel plaiſir peut faire la vûë d'un cadavre déchiré de coups; & peut-on le voir ſans horreur? Cependant, dés qu'il s'en trouve un quelque-part, tout le monde y court; quoiqu'une telle vûë ne puiſſe qu'attriſter & ſerrer le cœur. Ceux qui l'ont vû craignent même aprés cela, que l'idée ne leur en revienne en dormant. Mais qui les a forcez de l'aller voir; & ont-ils pû croire que ce fût quelque choſe de beau, & dont la vûë fît plaiſir? On en pouroit dire autant de toutes les autres choſes, deſagréables de leur nature, que la curioſité nous porte à vouloir connoître par le miniſtere des autres ſens; auſſi bien que par celuy des yeux: mais cela nous meneroit trop loin.

C'eſt pour contenter cette méme paſſion, qu'on expoſe dans les ſpectacles tout ce qu'on croit capable de donner quelque ſorte d'admiration. C'eſt elle qui porte les hommes à vouloir penetrer des ſecrets de la nature, qui ne nous regardent point; qu'il ne ſert de rien d'avoir penetrez, qu'on ne veut ſçavoir que pour les ſcavoir a. C'eſt encore

a De toutes les cauſes des divers mouvemés qui ſe ſont

ce qui les porte à l'art damnable de magie. Enfin, c'eſt ce qui qui fait que dans la religion, on va quelquefois juſqu'à vouloir tenter Dieu; cōme quand on luy demande des miracles & des prodiges par la ſeule envie d'en voir, & ſans qu'on en eſperer aucune ſorte d'utilité.

Juſqu'où la curioſité porte les hommes.

56. Toutes ces choſes ſont autour de nous commme une forêt d'une étenduë infinie, où l'on eſt exposé à mille ſortes de perils; & au milieu de laquelle je me trouve avec tous les autres hommes. Et quoique par la grace qu'il vous a plû me faire, ô mon Dieu, ſeul autheur de mon ſalut, j'aye retranché & arraché de mon cœur une grande partie de ces vains deſirs de ſçavoir & de connoître; il ſe preſente à nous de tous côtez tant de choſes de cette ſorte, qui nous aſſiegent & nous ſollicitent; que je n'oſerois dire qu'il ne s'en trouve quelquesunes qui emportent mes yeux & mon attention, & qui excitent en moy quelque mouvement de vaine curioſité.

A la verité, je ne ſuis pas poſſedé de l'amour des ſpectacles : je n'ay nulle envie d'obſerver le cours & la rencontre des Aſtres: il ne m'eſt jamais venu dans l'eſprit de conſulter les ombres des morts; & j'ay toûjours eu en abomination les myſteres ſacrileges de la magie. Mais quoique je doive me borner à vous ſervir dans l'humilité & la ſimplicité de mon cœur, ô mon Seigneur & mon Dieu, combien l'ennemi de nôtre ſalut employe-t-il tous les jours de machines & d'artifices, pour me porter à vous demander quelque miracle ? C'eſt ſur quoy je vous conjure, par JESUS-CHRIST nôtre Sauveur & nôtre Roy, & par nôtre bien-heureuſe

C'eſt une tentation de curioſité, que de ſouhaiter de voir des miracles.

dans la nature il n'y en a point que nous euſſions tant d'intereſt de connoître, que celles qui regardent la ſanté; & puiſque nous nous raportons de celles là aux Medecins combien peu devrions-nons nous mettre en peine de tout le reſte; *S. Aug. dans l'Enchirid. chap.* 16.

patrie, la celeste Jerusalem, dont le caractere est la simplicité & la pureté, que comme j'ai toûjours esté fort éloigné de consentir à cette tentation, je sois tous les jours de plus en plus apliqué à m'en défendre. Quand je vous demande la guerison de quelque malade, comme je le fais souvent, c'est avec une intention bien differente de celle qui fait desirer de voir des miracles; & comme vous m'avez fait jusques-ici la grace de me soumettre à tout ce qu'il vous plaît de faire sur ce que je vous demande, j'espere que vous me la ferez toûjours.

57. Mais enfin, nôtre curiosité est tous les jours tentée, & succombe même tous les jours sur une infinité de choses les plus vaines & les plus frivoles du monde. Il nous vient tous les jours des gens qui se mettent à nous conter des choses inutiles; & quoique d'abord elles nous fassent de la peine, & que nous ne les écoutions que par condescendance à l'infirmité de ceux qui nous parlent, nôtre attention s'y laisse aller peu à peu.

Les saints sont perpetuellement appliquez à se deffendre de tout ce qui a la cupidité pour principe, quelque leger qu'il puisse étre; & c'est par là qu'ils sont Saints.

Je ne vais point au Cirque voir courir un chien aprés un lievre; mais s'il arrive que pareille chose se presente à moi, quand je marche par la campagne, je cours risque que cette espece de chasse ne me donne quelque attention, & ne détourne mon esprit de quelque pensée bien serieuse. Et quoique je ne quitte pas mon chemin pour la suivre, & que je ne pousse pas mon cheval de ce côté là, le mouvement de mon cœur la suit, & à moins que vous n'aiez soin de m'ouvrir les yeux sur le champ, pour me faire apercevoir de ma foiblesse, & pour me porter même à me servir de ce que je vois, pour m'élever vers vous, ou à détourner simplement mon attention de cette bagatelle, & passer mon chemin, je demeure immobile, & m'amuse à la regarder. Et sans sortir du logis, ne m'arrive-t-il pas quelquefois, qu'un lezard

zard qui prend des mouches,ou une araignée qui en envelope dans ses filets, me donne de l'attention ? Or quoique ce ne soient que des insectes, c'est toûjurs succomber à la même curiosité.

Je me tire bien-tôt de là, & je me sers même de ces sortes de choses, pour me porter à vous loüer, ô mon Dieu, qui avez créé tout ce que nous voyons *a*, & dont la sagesse gouverne toutes les creatures, avec un ordre qui se fait admirer jusques dans les moindres. Mais ce n'est pas là ce qui commence à me donner de l'attention pour ces choses-là; & il y a grande difference entre se relever promptement, & s'empêcher de tomber.

Tout porte les Saints à Dieu.

Ma vie est pleine de pareilles chûtes; & je n'ai d'esperances que dans la grandeur de vos misericordes. Car enfin nôtre cœur devient le receptacle de toutes ces bagatelles, quand nous y donnons de l'attention;& comme il en demeure plein, elles viennnent souvent troubler & interrompre nos prieres,& dans le tems que nous pensons l'élever vers vous, & vous faire entendre sa voix,il sort de je ne sçai où une infinité d'imaginations frivoles, qui se jettent à la traverse,& qui déconcertent une action si serieuse & si importante. * Traitterons-nous cela de peu de chose?& quand nous nous voyons sujets à de telles miseres,qu'est-ce qui peut soutenir nôtre esperance, que vôtre misericorde, dont nous avons déja senti les effets par la grace que vous nous avez faite de commencer à nous changer.

Source des distractions.

a Contre les Manichéens, qui croyoient que les insectes n'étoient point l'ouvrage de Dieu.

* Le chapitre 36 commence dés ici dans le Latin; mais cette division n'est pas bonne, & il est visible que les six ou sept lignes qui restent sont une suite de ce qui vient d'être dit.

CHAPITRE XXXVI.

Comment il étoit encore à l'égard de cette troisiéme sorte de concupiscence, qui nous porte a vouloir qu'on nous craigne, & qu'on nous aime. Combien ce sentiment nous éloigne de l'amour que nous devons à Dieu.

58. Vous sçavez jusqu'à quel point vous m'avez déja changé. Vous avez commencé par me guerir de cette passion qui nous porte à nous vanger de ceux qui nous font du mal ; & cette premiere misericorde a été comme le gage, non seulement de celle que vous deviez me faire dans la suite sur tous mes autres pechez, & par où vous deviez guerir tous les maux de mon ame,& me retirer de la servitude de la corruption dont j'étois esclave; mais même de celle qui mettra le comble à toutes les autres, en me couronnant d'immortalité, & en remplissant mes desirs par l'abondance des biens que vous nous reservez dans le Ciel.

Ps. 102. 3. & suiv.

C'est en domptant mon orgueil par vôtre crainte, que vous avez commencé cet ouvrage, & que vous m'avez rendu le col flexible, & propre à porter vôtre joug ; & presentement que je le porte, vous me le faites trouver doux, comme vous l'avez promis à tous ceux qui le porteroient. Aussi l'est-il en effet, quoique j'aie été long-tems sans le connoître; & c'est ce qui me faisoit craindre de m'en charger. Mais, ô mon Seigneur & mon Dieu, qui seul regnez sans orgueil, parce que vous êtes le seul veritable Seigneur, audessus de qui il n'y en a point, suis-je tout-à-fait hors des ateintes de cette troisiéme sorte de tentation & de concupiscence ; & peut-on en être entierement à couvert dans cette vie ?

Ceux qui se fient aux paroles de Jesus-Christ, en éprouvent la verité.

59. C'est une misere & une vanité honteuse & puerile, que de vouloir se faire craindre & aimer des hommes, lorsqu'on ne cherche en cela que le

plaisir d'être craint & d'être aimé, qui n'est rien moins qu'un veritable plaisir. Rien n'est si opposé à l'amour & à la crainte chaste que l'on doit avoir pour vous: car vous resistez aux orgueilleux, & vous ne donnez vôtre grace qu'aux humbles *. Vous faites gronder vôtre tonnerre sur les ambitieux du siecle; & son bruit fait trembler les montagnes jusques dans leurs fondements. Cependant, comme il est necessaire, pour le maintien de la societé & de la discipline, que ceux qui sont constituez en dignité, comme nous, fassent en sorte qu'on les aime & qu'on les craigne; l'ennemi de nôtre veritable bonheur, qui nous poursuit sans relâche, se sert, pour nous perdre, des témoignages même d'amour & de respect que l'on nous rend. Il en fait comme un apât, qu'il va semant devant nous, & sous lequel il cache ses pieges; & nous nous y trouverons pris, si nous nous laissons aller à l'avidité que nous avons naturellement pour cet apât: c'est à dire, si au lieu d'être fidelès à ne faire nôtre bonheur que de vôtre verité, nous venons à le chercher dans quelque chose d'aussi vain & d'aussi trompeur, que l'amour & la crainte que l'on peut avoir pour nous; en sorte que ce ne soit plus pour l'amour de vous que nous cherchions l'un & l'autre, mais pour nous-mêmes, par une usurpation criminelle de ce qui n'est dû qu'à vous.

Ce qui est le plus contraire à l'amour que nous devons à Dieu.

* Jaq. 4. 6.

Ceux qui sont en place, plus exposez à l'orgueil que les autres.

Ce que fait en nous le plaisir de nous voir aimez & estimez des hommes.

Voilà où l'ennemi nous veut mener, & par où il cherche à nous rendre semblables à lui; & au lieu d'une societé de charité, qui ne peut jamais se rencontrer entre lui & nous, il tâche de faire qu'il y ait une societé de crime & de suplice. C'est par là que ce Prince de tenebres, qui a mis son thrône dans l'Aquilon, comme dit l'Ecriture; & qui cherchant à vous contrefaire en mal, parce qu'il ne sçauroit vous imiter en bien, veut se faire de nous des esclaves & des adorateurs, tache de

Isa. 14. 13.

Belle priere. répandre dans nos cœurs ses tenebres glaciales.

Luc. 12. 32. Mais c'est à vous que nous appartenons, Seigneur, & nous sommes ce *petit troupeau*, dont Jesus-Christ parle dans l'Evangile. Tenez-nous donc toûjours sous vôtre empire; couvrez-nous de vos aîles, & qu'elles nous servent d'azile & de refuge. Soyez toute nôtre gloire, & faites que nous ne desirions d'être aimez que par raport à vous, ni crains, que parce que nous sommes les porteurs de vos ordres & de vos paroles. Car celui qui veut être loüé des hommes, pendant que vôtre verité le blâme & le condamne, ne trouvera pas de secours en eux, quand vous le jugerez; & ils ne le tireront pas de l'enfer, quand vous l'y aurez précipité.

Ce que l'on est, quand on est plus touché des loüanges que le bien attire, que du bien même. Et qui sont ceux que vous blâmez, pendant que les hommes les loüent? Ce ne sont pas seulement ces pecheurs, à qui l'on aplaudit dans leurs desirs d'iniquité, & dans leurs méchantes actions*: ce sont encore ceux-mêmes qu'on ne loüe que du quelque bien qui vient de vous, mais qui sont plus touchez des loüanges qu'on leur donne, que du bien même dont on les loüe; & alors, ceux qui loüent, valent mieux que ceux qui sont loüez, puisqu'ils n'aiment dans ceux-cy que ce qui vient de vous, & que ceux-cy aiment en eux-mêmes ce qui ne vient que des hommes, & le préferent à ce qui vient de vous.

*Ps. 9. 24.

CHAPITRE XXXVII.

Comment il étoit à l'égard des loüanges. Combien peu les hommes se connoissent eux-mêmes sur ce sujet.

60. NOus sommes tous les jours attaquez par ces sortes de tentations; elles ne nous donnent aucun relache, & les langue des hommes sont comme une fournaise ardente, où vous nous mettez sans cesse à l'épreuve. Vous nous ordonnez de pratiquer *la temperance* sur cela, comme

La temperance doit re-

ſur tout le reſte. Commandez-nous donc ce que vous deſirez de nous ; mais donnez-nous ce que vous commandez. Vous ſçavez avec combien de gemiſſements & de larmes j'implore tout les jours le ſecours de vôtre miſericorde ſur ce ſujet ; car j'ai de la peine à diſcerner de combien cette corruption eſt diminuée en moi, & je crains fort d'avoir ſur cela des pechez cachez ; que vos yeux voyent peut-être dans le fond de mon ame, quoique les miens ne les y aperçoivent point. J'ai des moyens pour me connoître moi-même, ſur ce qui regarde les autres ſortes de tentations : mais je n'en trouve preſqu'aucun, par où je puiſſe me connoître ſur celle-cy.

primer l'orgueil & la ſatisfaction de ſoi-même, comme toutes les autres paſſions.

Pour voir juſqu'à quel point je ſuis au-deſſus des plaiſirs ſenſibles & des vaines curioſitez, je n'ai qu'à prendre garde comment je me trouve, lorſque je me prive volontairement de ce qui peut flâter l'une ou l'autre de ces deux paſſions, ou qu'il ne ſe preſente rien à moi qui puiſſe faire cet effet-là ; & ſi j'ai plus ou moins de peine à m'en paſſer que je n'avois autrefois. A l'égard des richeſſes mêmes, que l'on ne cherche d'ordinaire que pour avoir dequoi contenter quelqu'une des trois ſortes de concupiſcence, ou deux, ou toutes ; ſi tant qu'on a du bien on ne voit pas aſſez clairement, ſi l'on y a de l'attache ou non, on n'a qu'à s'en défaire, pour connoître ce qui en eſt.

Par où on peu juger ſi l'on eſt attaché aux plaiſirs, ou non.

Mais on ne ſçauroit faire la même choſe à l'égard des loüanges ; & il n'y a perſonne aſſez extravagant, pour oſer dire que pour voir comment nous ſommes ſur cela, nous n'avons qu'à vivre de telle ſorte, que tous ceux qui nous connoiſſent nous déteſtent, au lieu de nous loüer. Comme donc les loüanges qu'on nous donne ne doivent être, & ne ſont même d'ordinaire que des ſuites inſéparables de la bonne vie, nous ne pouvons pas abandonner l'un, pour nous défendre de l'autre.

Seule regle sûre pour se bien connoître.

Or ce n'est que dans la privation des choses qu'on peut voir si elles tiennent au cœur, ou non.

61. Que puis-je donc vous dire, ô mon Dieu, de ce que peut sur moi cette sorte de tentation, sinon que je suis touché des loüanges, mais que je le suis encore davantage de la verité ? Car si on me demandoit lequel j'aimerois le mieux, d'être extravagant, & dans l'erreur sur toutes choses, & d'être cependant loüé & estimé de tout le monde, ou d'être solidement établi dans la verité & dans la vertu, d'être neanmoins blâmé & condamné de tout le monde; je vois fort bien le party que je prendrois. Mais enfin je voudrois que l'aprobation des autres n'ajoûtât rien à la joie que j'ai de ce que je trouve de bon en moi. Cependant j'avoüe qu'elle y ajoûte, & que l'improbation en diminuë même quelque chose.

Par où on peut voir si l'on est au-dessus de l'orgueil,

Dans la douleur que j'ai de me voir si miserable, voicy par où il me paroît que je puis en quelque sorte m'excuser & me consoler : je ne sai encore si cette excuse est bien ou mal fondée ; & il n'y a que vous qui le sachiez. Vous nous commandez de pratiquer non seulement la temperance, qui nous aprend d'où nous devons retirer nôtre amour, mais encore la justice, qui nous aprend où nous devons le porter;& vous voulez non seulement que nous vous aimions, mais que nous aimions aussi nôtre prochain. Lors donc que je viens à m'examiner sur ce qui fait ma joie, quand on me loüe avec connoissance & discernement ; ou ma peine, quand on condamne en moi des choses qu'on ne connoît point, ou en quoi il n'y a rien que de bon; je me sens tres souvent porté à croire que c'est l'interest de mon prochain, dont l'avancement me fait plaisir, & me donne de bonnes esperances, quand je vois qu'il loue ce qui est veritablement louable, comme son aveuglement m'afflige, quand je vois qu'il condamne ce qu'il

Quel est l'effet precis de la temperance & de la justice.

Voyez le chap. 2. du Livre 13. n. 29. vers la fin.

ne devroit pas condamner. Ce qui me fait croire que cela pourroit être ainsi, c'est que souvent les Loüanges mêmes qu'on me donne me contristent, lorsque les choses dont on me loue sont de celles que je suis fâché de trouver en moi, ou qu'encore que ce qu'on loüe en moi ne soit pas mauvais, on le fait valoir plus qu'il ne merite.

Par où les louanges nous touchent.

Mais d'ailleurs, comme les Loüanges ne nous touchent, qu'autant qu'elles flattent l'opinion que nous avons de nous-mêmes; & que bien loin que ce soit la flatter, c'est en quelque facon la condamner, que de nous loüer de ce que nous trouvons de mauvais en nous, ou de faire le plus valoir ce que nous y trouvons de moins bon; au lieu que quand ce qui nous plaît le plus en nous est aussi ce qui plaît le plus aux autres, il nous en fait d'autant plus de plaisir: que sai-je, si ce n'est point ce plaisir-là que je cherche, & non pas le bien de ceux qui me loüent, lorsque je voudrois que ce qu'ils pensent de moi s'accordât avec ce que j'en pense moi-même? Faut-il donc que le fond de mon cœur me soit caché jusqu'au point de ne pouvoir dire ce qui en est?

Combien les Saints s'examinent de prés.

62. Je vois dans vôtre lumiere ineffable, ô Verité éternelle, que Ce n'est pas par raport à moi, mais par le seul bien du prochain, que je dois être touché des loüanges qu'on me donne: mais je ne sai si je suis ainsi; & c'est encore une de ces choses, sur quoi je me connois bien moins clairement que je ne vous connois. Découvrez-moi donc le fond de mon cœur, ô mon Dieu, afin que je puisse faire connoître à mes freres ce que j'y trouverai de défectueux, & qu'ils m'aident par leurs prieres. C'est pour cela que je veux encore le discuter plus à fond.

Par où il peut être bon d'être touché des loüanges.

Si c'est le bien du prochain que je regarde & qui me touche dans les loüanges qu'on me donne d'où vient que la peine que j'ai de voir blâmer

Par où il est aisé de voir si c'est par

raport aux autres que nous sommes touchez des sentimens qu'ils ont pour nous. quelqu'un injustement, est moindre que celle que j'aurois, si c'étoit moi que l'on blâmât? D'où vient que je suis plus touché d'une injure que l'on me fait, que je ne le serois d'une toute pareille, que l'on feroit à quelqu'autre en ma presence, & avec tout autant de malice & d'injustice ? Car ce n'est pas là une de ces choses sur quoi je puis dire que je ne sai comme je suis. Il ne me resteroit plus, pour comble de misere, que de vouloir me tromper moi-même sur cela, & de trahir la verité en vôtre presence, & dans mon cœur, & par mes paroles. Ne permettez pas, ô mon Dieu, que je
Ps. 140. 5. tombe jamais dans un tel excez d'aveuglement & de folie, & que je cherche jusques dans mes propres discours, cette huile des pecheurs, dont parle vôtre Prophete, & qui n'est autre que la flaterie, par où ils sont en quelque façon enfler la tête à ceux qui s'en païent [a]. Je connois ma pauvreté & ma misere, & je sai que ce qu'il y a de meilleur en moi, c'est que j'en gemis dans le fond de mon cœur, & que j'implore sans cesse vôtre misericorde, jusques à ce qu'il lui plaise de réformer tout ce que j'ai de défectueux, & de me porter au point de perfection qui m'est necessaire pour entrer dans cette paix ineffable, que les orgueilleux ne connoissent point [b].

Ce que les plus grands S. trouvent de meilleur en eux.
Ps. 108. 31.

[a] Le nombre 63. est ici dans la derniere Edition Latine; mais on l'a perté où commence le chapitre suivant.

[b] Parce que l'orgüeil fait qu'on ne trouve de douceur & de plaisir que dans ce qui a rapoit à soi même, & que cette paix n'est que pour ceux qui ont renoncé à eux-mémes.

CHAPITRE XXXVIII.

L'orgueil est également à craindre, & dans l'amour & la recherche, & dans le mépris des loüanges & de l'aprobation des hommes.

63. TOut ce que nous disons & que nous faisons de bon devant les hommes, nous devient donc une tentation tres-dangereuse, par l'amour que nous avons naturellement pour les loüanges. C'est cette malheureuse passion, qui fait que pour avoir lieu de nous flatter de quelque avantage, qui nous releve & nous distingue, nous allons mendiant & ramassant de toutes parts les suffrages des autres ; & son Poison est si dangereux, que dans le tems même que je me reproche les sentiments qu'elle excite en moi, elle me tente par les reproches mêmes que je me fais.

Le bien même que nous faisons, devient une tentation, & par où.

C'est ainsi qu'il nous arrive souvent de tirer vanité du mépris même que nous faisons de la vaine gloire ; & alors nous avons grand tort de nous sçavoir bon gré de ce prétendu mépris. Car est-ce mépriser la gloire, que de se glorifier dans le fond de son cœur du mépris que l'on en fait ?

CHAPITRE XXXIX.

De l'amour propre. En combien de manieres nous pechons, par l'amour du bien même qui est en nous.

64. UN autre mal, qui fait comme une autre branche de cette espece de tentation dont je parle, c'est celui où tombent ceux qui à la verité ne se mettent point en peine de s'attirer l'estime & les loüanges des autres ; mais qui ne s'en passent, que parce qu'ils sont assez vains pour se tenir contents de ce qu'ils trouvent en eux-mêmes, & pour se plaire à eux-mêmes ; quoiqu'ils ne plaisent à personne, & qu'ils déplaisent même

Rien ne déplait tant à Dieu, que nôtre amour propre.

à tout le monde. OR QUICONQUE se plaît à lui-même, vous déplaît souverainement ; soit qu'il aille jusqu'à se sçavoir bon gré des choses qu'il prend pour bonnes, & qui ne le sont pas ; ou que ce ne soit que des choses veritablement bonnes, mais qu'il les regarde comme venant de lui, au lieu que c'est de vous qu'elles viennent ? ou qu'il les regarde même comme venant de vous, mais qu'il croye les avoir meritées ; ou qu'il reconnoisse même qu'il tient tout de vôtre grace, mais qu'au lieu de ne se réjouir de ce qu'elle a fait en lui, que de la maniere qui convient à cette union si étroite, dans laquelle tous vos fideles doivent se regarder comme n'étant qu'un en Jesus Christ, il s'en réjouisse comme d'un avantage qui le distingue, & qu'il ne sçauroit même voir dans les autres sans jalousie.

Par combien d'endroits il est dangereux ne se plaire dans ce que l'on trouve de bon en soi.

Nous ne devons compter que sur la bonté avec laquelle Dieu nous releve de nos chûtes.

Vous voyez, ô mon Dieu, quel est le tremblement interieur de mon ame, dans ces tentations si dangereuses & si accablantes, & dans toutes les autres de pareille nature ; & je suis obligé de reconnoître, que si elles ne me font pas perir, ce n'est pas que j'évite absolument toutes les playes qu'elles me peuvent faire ; mais c'est que vous me guerissez, à mesure qu'elles m'en font.

CHAPITRE XL.

Il réprend tout ce qu'il vient de parcourir, au-dehors & au-dedans de lui-même, pour tâcher de trouver Dieu, Que tout son plaisir étoit de prêter l'oreille à la voix de la verité. Que nous ne sommes bien nulle part qu'en Dieu. Douceurs ineffables que Dieu répandoit quelquefois dans le cœur de S. Augustin, Quelle peine fait aux Saints tout ce qui les détourne de Dieu.

65. COmbien de païs viens-je de parcourir, Verité éternelle ? Mais quelque par où j'aie été, n'avez-vous pas toûjours été à mes côtez ; m'instruisant, à mesure que je vous expo-

fois, autant que j'en fuis capable, ce que mon œil exterieur pouvoit découvrir ; & que je vous confultois fur ce que je devois admettre ou rejetter ?

J'ay commencé par ce qui eft hors de moy; & j'ay parcouru tout l'Univers, autant que je l'ai pû, avec le fecours de mes fens. Enfuite, j'ay confideré la vie que mon corps tire de moy : & ces mêmes fens dont je m'étois fervy pour la decouverte des chofes du dehors.

De-là je fuis entré dans fes réduits infinis de ma memoire, où fe confervent, d'une maniere admirable, une infinité de chofes de tout genre, dont la vûë m'a prefque fait pâmer d'admiration. Mais je n'aurois fçû voir ni remarquer rien de tout cela fans vous ; & j'y trouve que vous etiez quelque chofe de fort au-deffus de tout celà, & de fort au-deffus de moi-même. qui découvrois & parcourois toutes ces chofes, qui les diftinguois les unes des autres, & qui tâchois de connoître le prix de chacune, à commencer par celles que le raport de mes fens m'avoit fait connoître, d'où je fuis paffé à celles que je fens & que je trouve au dedans de moi-même ; & de là à ces mêmes fens, qui m'avoient fait le raport des premieres, & dons j'ai remarqué le nombre & la nature ; & enfin à ce que contiennent ces vaftes magafins de ma memoire. Je l'ay tout manié l'un aprés l'autre ; tirant les chofes de leurs refervoirs, à mefure que j'en avois befoin ; & les y remettant quand j'en avois fait.

Vous étes donc quelque chofe de fort au-deffus de tout cela, & de fort au deffus de moy-même; c'eft à dire, de ce principe interieur, par lequel j'ay été capable de faire toute cette revuë ; puifque vous étes cette lumiere & cette verité toûjours fubfiftante, que je confultois fur chacun de ces chofes, pour aprendre de vous fi elles étoient,

ce qu'elles étoient, & en quel rang je devois les mettre ; & dont je recevois les réponses & lees ordres sur chacune.

C'est à quoi je m'occupe la plus souvent que je puis, & toûjours avec un merveilleux plaisir; & je reviens à ce plaisir-là, dés que les assujettissemens inevitables de mon employ me laissent quelques momens de vuides. Mais dans toutes les choses que je puis parcourir & sur quoi je vous consulte, je ne voy rien où mon ame puisse trouver nulle sorte de repos & de seureté. Elle n'en trouve qu'en vous, en qui elle voudroit rassembler & réunir tout ce qu'elle avoit dispersé çà & là de ses pensées & de ses affections, & ne les en laisser jamais sortir.

A quoi se reduit tout ce qu'ont à faire ceux qui vuulent retourner vers Dieu.

C'est sur quoi vous répandez quelquefois dans le fond de mon cœur, un certain sentiment si extraordinaire, & d'une si merveilleuse douceur; que si cet état duroit, je voy bien que ce seroit tout autre chose que celui de cette vie ; quoique je ne puisse expliquer ce que c'est. Mais le poids de mes miseres me fait bien tôt retomber dans les choses d'icy-bas ; & je me retrouve englouti dans le torrent de celles qui composent le train ordinaire de ma vie. Elles me tiennent saisi à ne m'en pouvoir tirer ; & la douleur que j'en ay me fait verser bien des larmes ; mais elles ne m'en tiennent pas moins : Tant il est difficile de se deffendre de l'apesantissement que l'accoutumance produit en nous. Comme il ne m'est donc pas possible de me tenir où je voudrois être sans cesse ; & que je ne voudrois pas être où je suis, & où il ne me seroit que trop aisé de me tenir ; je suis malheureux de part & d'autre.

Ce que l'accoutumance peut sur les Saints mêmes.

CHAPITRE XLI.

Dans quelle vûë il avoit repaſſé ce que chacune des trois ſortes de concupiſcence avoit encore de pouvoir ſur lui. Ce qui nous fait perdre Dieu. Qu'il n'habite point dans le cœur de ceux qui demeurent volontairement attachez à ce qui n'eſt que menſonge & vanité.

66. C'Eſt ce qui m'a obligé de conſiderer les playes que mes pechez ont faites à mon ame, par ces trois ſortes de concupiſcences dont j'ai parlé : & de vous apeller à mon ſecours, afin qu'il vous plût de les guérir. Car j'ai entrevû vos ſplendeurs éternelles ; mais mon cœur encore foible & languiſſant, s'eſt ſenti repouſſé ; & j'ai dit en moi-même : Qui eſt ce qui peut atteindre juſques-là ? Faut-il donc que je me trouve ſi loin de mon Dieu; & que je ſois comme chaſſé de devant ſes yeux !

Ce n'eſt que par intervalles que les ames même les plus pures entrevoyent les ſplendeurs de Dieu.

Vous êtes la verité qui préſide à toutes choſes, & qui par ſa nature eſt infiniment élevée au-deſſus de tout. Cependant Mon avarice, aſſez aveugle pour ne ſe pas contenter de vous, vouloit encore embraſſer les autres choſes, mais ſans vous perdre neanmoins; & comme ceux mêmes qui debitent le menſonge, ſeroient bien fâchez que la verité leur fût inconnuë, je voulois conſerver ce qui n'eſt que menſonge & illuſion, & ne pas laiſſer de vous poſſeder. Mais c'eſt ce qui a fait que je vous ai perdu : car vous ne ſouffrez point qu'on vous poſſede avec le menſonge.

On voudroit joüir de Dieu : mais on voudroit auſſi joüir des créatures ; & c'eſt ce qui n'eſt pas poſſible.

CHAPITRE XLII.

Par où nous pouvons aprocher de Dieu. Ce qui est arrivé à ceux qui ont pris pour cela de mauvaises voyes. Quel Mediateur il nous falloit, pour nous reconcilier à Dieu Ce qui nous expose le plus aux seductions du Démon. Ce qu'il a de commun avec les hommes.

67. QUi pouvois-je donc trouver, qui pût me reconcilier avec vous *? Devois-je avoir recours aux Anges ; & par quelles prieres, par quelles pratiques religieuses, falloit-il que je m'y prisse ? Je sçai qu'il y a eu bien des gens, qui voulant se raprocher de vous, & sentant qu'ils ne le pouvoient par eux-mêmes, ont tenté cette voie ; mais étant venus à rechercher des visions extraordinaires, & qui ne sont propres qu'à repaître la curiosité, ils en ont été justement punis, par les illusions où ils sont tombez. Car ils ne vous cherchoient, que par ce principe d'orgüeil, qui fait aimer les connoissance élevées ; & au lieu de fraper leur poitrine avec componction & humilité, ils vouloient marcher la tête haute, à la decouverte de ce qu'ils avoient envie de connoître. Ainsi, s'étant attiré les demons, par la conformité, que leur orgüeil mettoit entr'eux & ces puissances de l'air, ils sont tombez dans les seductions de la magie; & au lieu d'un Mediateur qui pût les purifier, ils n'ont trouvé que le diable transformé en Ange de lumiere. Cependant, l'orgüeil de ces cœurs tout de chair, étoit d'autant plus flatté de se voir

Comment les Philosophes ont cherché Dieu.

Eph. 2. 24.

2. Cor. 11. 4.

* Dans ces deux derniers Chapitres S. Augustin a eu en vûë, certaines Philosophes Platoniciens de ce tems-là, qui n'ayant compris qu'à demi ce que leurs autheurs avoient entreveû du Verbe de Dieu, comme il paroit par le ch. 9. du Liv. 7. & n'étant point instruits du mystere de l'Incarnation, étoient tombez dans des illusions de la magie. C'est ce qui lui donne lieu d'expliquer admirablement ce qui est enfermé dans la qualité de Médiateur entre Dieu & les hommes & de faire voir par où elle convient à Jesus-Christ, & ce qui fait qu'elle ne peut convenir qu'à lui.

en commerce avec le demon, qu'il n'est point lié à un corps de chair. Car c'étoient des hommes mortels & des pecheurs; au lieu que vous Seigneur, avec qui ils cherchoient à se reconcilier, mais par des voyes surquoi ils n'avoient consulté que leur orgüeil, vous êtes immortel & inpeccable.

Ce qu'il falloit aux hommes, pour les raprocher de Dieu.

Pour reconcilier les hommes avec vous, il leur falloit donc un Mediateur, qui eût quelque chose de commun avec vous, & quelque chose de commun avec eux. Car s'il avoit été semblable aux hommes en tout, il auroit été trop loin de Dieu; & s'il avoit été en tout semblable à Dieu, il auroit été trop loin des hommes: ainsi il n'auroit pas été tel qu'il falloit que fût un Mediateur. Pour ce faux Mediateur, par qui les orgüeilleux meritent d'être trompez, & aux seductions duquel les secretes dispositions de vos justes Jugemens les abandonnent, il a bien quelque chose de commun avec les hommes, mais ce n'est que le peché ; & comme il veut aussi avoir quelque chose de commun avec vous, & qu'il n'est point revêtu d'une chair mortelle, il se donne pour l'immortel. Mais comme la mort est la retribution naturelle & necessaire du peché, & que ce prétendu immortel est pecheur comme les hommes ; ce peché, qui est ce qu'il a de commun avec eux, lui attire comme à eux la damnation & la mort.

CHAPITRE XLIII.

Quel est le vrai Mediateur, Par où il nous a communiqué sa justice. Foi en Jesus-Christ, commune aux saints de l'un & de l'autre Testament. C'est entant qu'homme, que Jesus-Christ est Mediateur. Quel sujet d'esperance & de confiance. c'est pour nous que Jesus-Christ, Saint Augustin avoit été sur le point de tout quitter, & de se retirer dans sa solitude, pour ne plus penser qu'à pleurer ses pechez: ce qui l'en avoit empéché.

68. LE vrai Mediateur est donc celui que vous avez fait connoître aux humbles, par un

effet des conseils secrets de vôtre misericorde ; & que vous avez même envoyé, pour leur aprendre l'humilité par son exemple.

Comment il falloit que fût le Mediateur entre Dieu & les hommes.

Et ce Mediateur, qui n'est autre que Jesus-Christ homme, a paru dans le monde, tenant le milieu entre celui qui est juste & immortel par sa nature, & ceux qui sont mortels & pecheurs par la leur ; étant juste aussi-bien
Rom. 6, 8. que l'un, mais mortel aussi-bien que les autres ; afin que comme la vie & la paix sont la recompense

Sistéme & œconomie de la reparation de la nature par Jesus-Christ.

naturelle de la justice, celle qui lui est commune avec Dieu, aneantît, dans les pecheurs justifiez, ce qu'il a bien voulu avoir de commun avec les hommes, c'est-à-dire la mort. Car c'est entant qu'homme qu'il est Mediateur ; & on ne peut pas dire qu'entant que Verbe, il tienne le milieu entre
1. Tim. 2. 1. Dieu & les hommes, puisque le Verbe est en Dieu, qu'il est égal à Dieu, & qu'il n'est qu'un même

Jesus-Christ n'est Mediateur qu'entant qu'homme.

Dieu, avec le Pere & le Saint-Esprit. Voila quel est le vray Mediateur. Dieu l'a fait connoître aux Saints de l'ancien Testament ; afin qu'ils fussent justifiez par la foy aux merites du sang qu'il devoit répandre, comme nous le sommes par la foy
Jean. 11. aux merites de ce même sang déja répandu.

69. Quel a été l'excés de vôtre amour pour
Rom. 8. 32. nous, Pere de misericorde ; puisque vous n'avez pas épargné vôtre Fils unique, & que vous avez été jusqu'à le livrer à la mort pour nous, tout pe-
Phil. 2. 5. cheurs que nous étions ! Quel a dû être l'excés de cet amour, puisqu'il nous a porté jusqu'à vouloir,
Ps. 87. 6. que celui qui n'usurpe rien, quand il se dit égal à vous, se soûmît à vous obeir jusqu'à la mort, & à la mort de la Croix : lui qui est le seul libre d'en-
Jean. 10. 13. tre les morts [a] ; qui étoit maître de donner sa vie & de la reprendre ; qui a vaincu la mort en s'of-

[a] C'est à dire, le seul de tous ceux qui passent par la mort, qui ne l'a subie parce qu'il l'a bien voulu, quoiqu'il n'y fût point sujet ; puisqu'il étoit sans peché.

frant à vous en victime, par les mains de la mort qu'il a soufferte pour nous; & qu'il ne l'a vaincuë, que parce qu'il s'y est livré : Qui s'est offert pour nous en sacrifice à vôtre divine Majesté, étant tout à la fois & *sacrificateur* & *victime*, & n'étant sacrificateur, que parce qu'il s'est fait victime [a], & qui d'esclaves que nous étions, par le malheur de nôtre naissance, nous a élevez jusqu'à la qualité de vos enfans ; en s'abaissant jusquà nous servir, tout nôtre Dieu qu'il est, par la naissance qu'il tient de vous ! *Par où Jesus-Christ à vaincu la mort.*

J'ai donc grand sujet d'esperer, que vous me guerirez de tous mes maux, par le merite du sang de ce divin Mediateur, qui est assis à vôtre droite, & qui vous prie sans cesse pour nous. Sans cela, je tomberois dans le desespoir : car mes maux sont grands, & en grand nombre ; mais la vertu des remedes que vous nous avez preparez, est encore plus grande. Nous aurions pû croire que vôtre Verbe étoit trop au-dessus de nous, pour s'unir à nôtre nature ; & cela nous auroit fait desesperer de nôtre salut, si ce même Verbe ne s'étoit fait chair, & qu'il n'eût habité parmi nous. Ps. 102. 2. Rom. 8. 34. *Incarnation, source de confiance.* Jean. 1. 14.

70. Je suis dans une telle frayeur de mes pechez, & je me trouve si accablé du poids de mes miseres ; que j'avois eu quelque pensée de tout quitter, & de me retirer dans la solitude. Mais vous m'en avez empêché ; & vous m'avez rassûré par cette parole de vôtre Apôtre: *Jesus-Christ n'est mort pour tous, qu'afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes ; mais pour celui qui est mort pour eux* [b] *La fausse confiance des pecheurs est quelque chose d'incomprehensible, quand on considere jusqu'où*

[a] Car, comme dit S. Paul, *Heb.* 9. 11. 12. ce n'est point avec le sang des boucs & des taureaux ; mais avec le sien propre, que Jesus-Christ, est entré dans le veritable Sanctuaire ; & c'est celui-là qu'il a offert à Dieu pour nos pechez.

[b] Saint Augustin n'auroit vêcu que pour lui-même s'il eût abandonné l'Episcopat pour se retirer : au lieu que demeurant dans le ministere, il vivoit pour la gloire de Jesus-Christ, & le service de son Eglise.

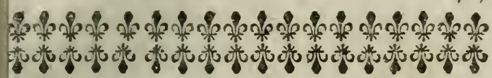
allçit la crainte des plus grands Saints. Je vous remets donc le ſoin de moi-même, mon Seigneur & mon Dieu : avec cela je vivrai en repos, & je conſidererai les merveilles de vôtre Loi. Vous connoiſſez mon ignorance & ma foibleſſe : inſtruiſez-moi, gueriſſez-moi. Ce Fils unique, que vous avez engendré de vôtre ſubſtance, & en qui reſident tous les threſors de la ſageſſe & de la ſcience, m'a racheté au prix de ſon ſang. Que les accuſations malignes & calomnieuſes, par où ces eſprits impurs, dont l'orgüeil eſt le caractere, voudroient tâcher de m'accabler, ne prévalent *Quel eſt nôtre recours contre les accuſations du demon.* donc point contre moi ; puiſque j'ai toûjours devant les yeux le prix de ma redemption, & que je ne ceſſe point de le boire & le manger. Je le diſpenſe même aux autres, tout indigne & tout pauvre que je ſuis : mais au moins je ſouhaite de m'en nourrir & de m'en remplir, avec ceux qui le mangent & qui s'en rempliſſent, & qui loüent le Seigneur ; parce qu'ils l'aiment & qu'ils le cherchent. * Pſ. 21. 27.

* Car ce n'eſt point le loüer, que de le loüer ſans l'aimer & ſans le chercher.

Fin du dixiéme Livre.

SOMMAIRE DU XI. LIVRE.

IL paſſe ce qu'il auroit eu à dire de la maniere dont Dieu l'avoit apellé au mineſtere Eccleſiaſtique, & vient à l'amour qu'il avoit pour l'étude de l'Ecriture Sainte. Et aprés avoir declaré juſqu'à quel point Dieu lui en avoit donné l'intelligence, & combien il lui reſtoit encore à deſirer ſur cela ; il commence de chercher le ſens des premieres paroles de la Geneſe ; & refute ceux qui demandent ce que Dieu faiſoit avant la creation du monde ; & comment le deſſein de créer quelque choſe lui étoit venu tout d'un coup ? D'où il entre dans une longue diſſertation ſur la nature du tems.



LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE XI.

CHAPITRE I.

Ce qui le porte à exposer à Dieu tout ce qu'il trouve en lui quoiqu'il n'y ait rien en tout cela que Dieu ne connoisse. Principale utilité, la priere. A quelle sorte de bonheur les Chrétiens sont apellez.

1. JE sçai que dans tout ce que je vous dis, ô mon Dieu, il n'y a rien que vous ne sçachiez; parce que vous êtes éternel, & que tout ce qui se fait dans le tems vous est connu, par une conoissance qui précede tous les tems, & qui n'est point de leur dependance. Pourquoi est ce donc que je vous conte tout ceci? Ce n'est pas pour vous l'aprendre; mais c'est pour allumer de plus en plus ce que j'ay d'amour pour vous, & ce qu'en ont ceux qui liront ce que j'écris; & afin que nous disions tous ensemble: *Seigneur, vôtre grandeur est infinie; & vous estes infiniment au dessus de toutes les loüanges qu'on vous peut donner.*

A quoi tend tous ce que S. Augustin dit de lui dans ses Confessions.

Ps.47. 1.

Je l'ai déja dit ailleurs, * & je le redis encore ici, l'amour que j'ai pour vous, & l'ardeur avec laquelle je desire que ce feu de la charité aille toûjours en augmentant, & en moi, & dans tous les hommes, est ce qui me fait faire ce que je fais. Car je ne vous dis rien ici que vous ne sçachiez

* Liv. 2. chap. 1. nomb. 1.

mieux que moi : mais je ne laisse pas de vous
Math. 6. 8. le dire ; & c'est ainsi, qu'encore que la verité nous ait dit, que nôtre Pere celeste connoît nos besoins, avant que nous lui ayons rien demandé, nous ne laissons pas de les lui demander. Que faisons-nous donc, quand nous vous prions, & que faisons-nous donc, quand Nous suivons le mouvement de l'amour que nous porte vers vous, & nous l'excitons, en vous exposant nos miseres, & vos misericordes sur nous ; afin qu'il vous plaise d'achever l'ouvrage de nôtre délivrance, puisque vous l'avez commencé ; & que nous tirant des maux dont nous sommes accablez, & dont nous le serons toûjours, tant que nous demeurerons dans nous mêmes, vous nous rendiez heureux en vous. Car on est heureux lorsqu'on est pauvre d'esprit, qu'on est doux, que l'on pleure, qu'on a faim & soif de la justice, qu'on est misericordieux, & enfin lorsqu'on a le cœur pur, & que l'on est pacifique ; & c'est à quoy vous nous apellez.

Pourquoi Dieu veut que nous le payons.

A quelle sorte de bonheur nous sommes apelez, & par où on y arrive.

Matth. 3. 3.

Je viens de vous exposer bien des choses, selon l'étenduë de ma capacité ; & je ne l'ay fait que parce que je l'ay voulu : mais c'est vous qui l'avez voulu le premier, afin que je chantasse vos loüanges, mon Seigneur & mon Dieu ; & que je celebrasse vos bontez & vos misericordes, qui s'étendent dans la suite de tous les siecles.

Ps. 117. 1.

CHAPITRE II.

Il passe tout ce qu'il auroit eu à dire, de la maniere dont Dieu l'avoit apellé à la Prêtrise & à l'Episcopat. Que la meditation de l'Ecriture fait toutes ses delices. Il demande à Dieu la grace de la bien entendre.

Ce qui empêche saint Augustin de parler ici de la

2. Mais ma langue pourroit-elle jamais suffire, non plus que ma plume, à faire le détail de toutes les sollicitatiõs interieures, de toutes les terreurs salutaires, & de toutes les secretes

diſpoſitions par où vous m'avez reduit à me charger de prêcher vôtre parole à vôtre peuple, & de luy diſpenſer vos Sacremens ? Quand je pourrois en déduire toute la ſuite, les momens me ſont trop precieux pour m'y arrêter ; & il y a long-tems que je me ſens preſſé de m'apliquer uniquement à la meditation de vôtre Loy, & de vous declarer juſqu'où va ce que j'en ſçay, & ce que j'en ignore encore ; juſqu'à quel point vous m'avez éclairé ſur ce ſujet, & combien je ſuis encore offuſqué par les reſtes de mes anciennes tenebres, qui ſubſiſteront toûjours, juſqu'à ce que la force de vôtre grace m'ait mis au-deſſus de toutes mes foibleſſes. Voilà à quoi je veux employer tout le tems qui me peut reſter, aprés avoir ſatisfait au ſervice que je dois à ceux qui ſont ſous ma charge ; & même à celui qu'ils exigent encore de moy, au delà de ce qui eſt de mon miniſtere, & que je ne puis m'empêcher de leur rendre [a] ; & aprés avoir donné à mon corps & à mon eſprit ce que je ſuis obligé ne leur donner de relâche, pour reparer les forces de l'un & de l'autre.

maniere dont Dieu l'avoit apellé à l'Epiſcopat : comme le deſſein de ſes Confeſſions ſembloit le demander.

3. Exaucez ma priere, mon Seigneur & mon Dieu, & que vôtre miſericorde ſe rende favorable aux deſirs de mon cœur ; puiſque ce que je deſire avec tant d'ardeur n'eſt pas pour moi-ſeul ; & qu'il regarde encore le bien de mes freres, à qui la charité, qui m'unit à eux, me fait ſouhaiter d'être utile. Vous voyez que cela eſt ainſi, vous qui penétrez le fond de mon cœur. Faites-moy donc la grace de vous offrir en ſacrifice, tout le ſervice que ma langue & mes penſees ſont capables de vous rendre ; & donnez-moi ce que je deſire de vous offrir. Car je ſuis pauvre, & je n'ay rien par moy-même : mais vous eſtes riche : & toûjours Pſ. 85.1.

[a] C'eſt-à-dire à juger les affaires même temporelles qui ſe traitoient pour la plûpart devant les Evêques, comme on a déja vû ailleurs.

Rom. 50. 12. prêt de répandre vos tresors sur ceux qui vous invoquent & vous avez un soin de nous qui descend dans tous nos besoins, mais qui ne vous donne nulle sorte d'agitation ni d'empressement.

Quelles sont les delices des Saints.

Conduisez de telle sorte mes paroles & mes pensées, que ni la precipitation, ni l'esprit d'erreur & de mensonge, ne me fassent jamais rien avancer de contraire à la verité. Que je me nourrisse délicieusement de vos saintes Ecritures, puisque de telles délices sont toutes chastes & toutes saintes; & qu'il ne m'arrive jamais de tromper ni moi-même, ni personne, en les prenant en un mauvais sens. Regardez-moi donc d'un œil de misericorde, mon Seigneur & mon Dieu, qui non seulement rendez la vûë aux aveugles, & donnez de la force aux foibles; mais qui êtes vous-même la lumiere de ces aveugles éclairez, & la force de ces foibles devenus forts: regardez mon ame en pitié, & recevez les cris qu'elle pousse vers vous du fond de la misere humaine. Car si vous n'entendiez ceux même qui vous parlent du fond de cet abîme, à qui aurions-nous recours, & à qui pourrions-nous adresser nos cris.

Dieu veut que les fidelles s'appliquent à découvrir les tresors enfermez dans les paroles de l'Ecriture.

Ps. 73. 16. Vous êtes le maître du jour & de la nuit, & le tems ne coule que sous vos ordres: faites-m'en donc trouver ce qu'il m'en faut, pour méditer les secrets de vôtre Loi; & ne permettez-pas que la porte des misteres qu'elle cache, demeure fermée à ceux qui frapent pour y entrer. Car ce n'est pas pour rien, que vous avez voulu qu'on écrivît tous ces livres si profonds, & qui renferment tant de merveilles. Ce sont des forêts fort épaisses & fort dificiles à percer, il est vrai: mais ces forêts n'ont-elles pas leurs cerfs, qui s'y retirent, qui s'y promenent, qui y paissent, qui s'y reposent & qui y ruminent? Donnez-moi donc, Seigneur, la force qui m'est necessaire pour y entrer; & faites qu'elles s'ouvrent devant moi.

Ce qui me touche le plus au monde, & que j'aime pardessus toutes choses, c'est d'entendre vôtre voix dans ces divins Livres; & c'est un plaisir pour moi, qui passe tous les autres plaisirs. Donnez-moi donc ce que j'aime, puisque c'est vous qui me le faites aimer; & remplissez mon avidité sur ce sujet, puisque c'est vous qui me l'avez donnée. Je ne suis dans le jardin de vôtre Eglise, que comme une herbe rempante: mais ne dédaignez pas d'arroser cette herbe qui meurt de secheresse. Faites que je publie, à la gloire de vôtre Nom, tout ce que je découvrirai dans vos saintes Ecritures; que j'y entende retentir vos loüanges; que j'y boive à longs traits les eaux celestes de vôtre verité; & que je considere les merveilles de vôtre Loi, depuis le point de la creation du Ciel & de la Terre, jusqu'à l'ouverture de ce Royaume éternel, où regneront à jamais avec vous, ceux qui composent vôtre ville bien-aimée, la celeste Jerusalem.

Amour de saint Augustin pour l'Ecriture.

Ps. 183. 18.

4. Ayez pitié de moi, mon Seigneur & mon Dieu, & exaucez les desirs de mon cœur, puisque vous voyez à quoi ils tendent; & qu'ils n'ont pour objet, ni des terres, ni de l'or ou de l'argent, ni des pierreries, ni des habits magnifiques, ni des honneurs & des dignitez, ni même les choses dont nôtre corps a besoin, tant que dure le voyage de cette vie, & qui ne nous manquent point, quand nous cherchons préferablement à tout vôtre Royaume & vôtre justice.

Belle priere, pour obtenir la grace d'étudier l'Ecriture avec fruit.

Matth. 6. 33.

Les méchans m'ont étalé leurs plaisirs; mais ce n'est rien de comparable à ceux que je trouve dans vôtre Loi: ce sont ceux-ci que je desire. Puissent de tels desirs, meriter vos regards & vôtre aprobation, Pere de misericorde, & qu'il vous plaise de me faire trouver grace devant vos yeux; afin que la porte me soit ouverte, quand je me presenterai pour entrer dans l'interieur des Misteres que

Ps. 118. 85.

vos paroles enferment. Je vous en conjure par Je-
ſus-Chriſt vôtre fils;qui eſt *l'homme de vôtre droi-*
Pſ.79.18. *te :* par ce fils de l'homme, que vous nous avez
donné pour Mediateur entre vous & nous;& par
qui,dans le tems que nous ne penſions point à
vous chercher, vous nous avez cherchez le pre-
mier, afin que nous vous cherchaſſions : par ce
Joan.1.3. Verbe, né de vous avant tous les ſiecles, par qui
vous avez fait toutes choſes, & moi-même par
conſequent : par ce Fils unique, par lequel vous
avez apellée, & élevée à la qualité de vos enfans,
la multitude des fideles,au nombre deſquels je me
Rom. 8. 34. trouve : par ce divin Sauveur, qui eſt aſſis à vôtre
Col. 2. 3. droite, qui vous prie ſans ceſſe pour nous, & en
qui réſident tous les threſors de la ſageſſe & de la
Jean. 5. 46. ſcience.Car c'eſt luy que je cherche dans vos ſain-
tes Ecritures ; puiſque, comme il nous a dit de ſa
Deut. 18. 15. propre bouche, qui eſt celle de la verité, c'eſt de
luy que Moïſe a écrit.

CHAPITRE III.

Il demande l'intelligence des premieres paroles de la Geneſe, Ce qui nous donne le diſcernement de la verité.

3. FAites-moy la grace de comprendre ce que
ſignifient ces premieres paroles de la Geneſe:
Gen.1.1. *Dans le commencement Dieu crea le Ciel, & la ter-*
re, & d'entrer dans leur veritable ſens.C'eſt Moy-
ſe qui les a écrites : mais il a quitté la terre, & a
paſſé d'ici à vous;quoique dés ici il fût avec vous.
Il n'eſt donc plus en lieu où je puiſſe le conſulter.
S'il étoit quelque part, où je pûſſe l'aller trouver,
je le prierois & le conjurerois par vous-même,
de m'expliquer ces paroles ; & j'écouterois avec
beaucoup d'attention ce qu'il me diroit. A la
verité, s'il me parloit Hebreu, ce qu'il me diroit
auroit beau fraper mes oreilles, il n'en paſſeroit
rien dans mon eſprit;au lieu que s'il parloit Latin,
je l'entendrois. Mais par où verrois-je s'il diroit
vrai

vrai ? & supofé que je le visse, seroit-ce lui qui me le feroit voir ? Non certes ; ce seroit la verité même, qui me parlant dans le fond de mon cœur, une langue qui ne seroit ni celle des Hebreux, ni celle des Grecs, ni celle des Barbares, me diroit sans aucun son perceptible à l'oreille, & sans le secours d'aucuns de ces sortes d'organes, que la nature nous a donnez pour parler : *Ce qu'il vous dit est vrai*; & sur cela, je dirois à ce fidelle Interprete de vôtre verité : *Ce que vous me dites est vrai*;& je le lui dirois sans hesiter,& sans craindre de me méprendre. Mais comme je ne suis point à portée de le questionner, je m'adresse à vous, ô mon Dieu, ô verité éternelle, dont il étoit plein, & qui avez fait qu'il n'a rien dit que de vrai. N'ayez donc point d'égard à mes pechez ; & comme vous lui avez fait la grace d'écrire ces paroles, faites-moi celle de les bien entendre.

Par où nous discernons la verité.

CHAPITRE IV.

Qu'il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir que le monde a été fait. Ce que sont les creatures en comparaison du Createur.

6. NOus voyons que le Ciel & la Terre existent : mais nous voyons en même tems qu'ils ont été faits, & les changemens à quoi ils sont sujets, nous le disent à haute voix; puisque ce qui existe sans avoir été fait, ne change point. Car changer, c'est avoir dans un tems quelque chose de plus ou de moins qu'en un autre ; & c'est ce qui ne peut arriver à ce qui existe par soi-même. Toutes les autres choses nous disent donc à haute voix, qu'elles ne sont, que parce qu'elles ont été faites ; & elles nous disent encore, qu'elles ne se sont point faites elles-mêmes ; puisqu'il auroit fallu pour cela, qu'elles eussent été avant que d'être ; & la voix par où elles nous le disent, c'est l'évidence même de la chose.

Il est clair que l'Univers est l'ouvrage de Dieu, & par où.

Tout ce que la nature de Dieu enferme de beau, de bon & de grand, reluit en quelque façon dans les creatures.

C'est donc vous, Seigneur, qui les avez faites. Elles ne sont belles, que parce que vous êtes beau: elles ne sont bonnes, que parce que vous êtes bon, enfin elles ne sont, que parce que vous êtes. Mais ce qu'elles ont de beauté, de bonté & d'existence, n'aproche pas de ce que vous en avez, vous qui les avez créées; & quand on les compare à vous, on trouve qu'elles n'ont, à proprement parler, ni beauté, ni bonté, ni existence. Voilà ce que nous sçavons, graces à vôtre verité, quoique toute nôtre science ne soit qu'ignorance en comparaison de la vôtre.

CHAPITRE V.

Dieu a fait le monde de rien, & par la seule force de sa parole.

7. MAis comment avez-vous fait le Ciel & la Terre; & de quel instrument vous êtes-vous servi, pour former ce grand ouvrage? Quand un ouvrier fait quelque ouvrage, il se sert de quelque corps pour travailler sur un autre corps, & pour lui donner la forme qu'il lui veut donner, & que son ame avoit au dedans d'elle-même. Et cette ame n'est capable d'imprimer sur quelque matiere ce qu'elle a dans l'idée, que parce que vous lui avez donné cette faculté en la creant; & elle n'imprime cette forme, qu'elle voit en elle-même, qu'à quelque corps qui existe déja; c'est-à-dire, à de la terre, à de la pierre, à du bois, à de l'or, ou à quelque autre matiere; & tous ces sortes de corps n'existent, que parce que vous les avez faits.

Difference entre ce qui s'apelle faire, à l'égard de Dieu, & ce qui s'apelle faire, à l'egard des hommes.

C'est donc vous qui avez donné à cet ouvrier, & la matiere surquoi il travaille, & son propre corps, & l'ame qui communique la vie à ce corps, & qui fait agir ses membres; & l'esprit par où il a apris son art, & qui voit au dedans de lui-même, ce qu'il veut faire au dehors; & les sens par

où il l'exprime, & le fait passer de la pensée dans la matiere qu'il a entre les mains, & sur le raport desquels il juge de l'état où est son ouvrage, & consulte la verité qui préside à son esprit, & qui lui aprend si ce qu'il vient de faire est bien.

Toutes ces choses vous loüent, ô mon Dieu, & reconnoissent que vous les avez faites. Mais comment les avez-vous faites? Comment avez-vous fait le Ciel & la Terre? Ce n'est point de la maniere dont un ouvrier fait ce qu'il fait. Et où les avez-vous faits? Ce n'est pas dans le Ciel & dans la Terre, ni dans l'Air ou dans l'Eau; puisque l'un & l'autre font partie de la masse du Ciel & de la Terre. En un mot, ce n'est pas dans l'Univers que vous avez fait l'Univers; puisqu'il auroit fallu pour cela, qu'il eût été fait avant d'avoir été fait.

Et dequoi avez-vous fait le Ciel & la Terre? Aviez-vous quelque matiere entre les mains, dont vous ayez pû les faire? Non, car d'où seroit venuë cette matiere que vous n'auriez point faite, & dont vous auriez fait quelque chose? Vôtre existence n'est-elle pas le seul & unique principe de celle de toutes les autres choses? Vous n'avez donc eu qu'à parler, & toutes les choses ont été faites; & c'est par vôtre parole que vous avez tout fait.

Preuve que le monde a été fait de rien. Ps.148. 5.

CHAPITRE VI.

Quelle est la parole par laquelle Dieu a fait le monde. Que toute parole articulée supose quelque matiere. Difference des paroles qui frapent l'oreille, & de la parole éternelle de Dieu.

8. MAis quelle est cette parole, par laquelle vous avez créé l'Univers? Est-ce quelque chose d'aprochant de ce que les Apôtres entendirent à la Transfiguration de Jesus-Christ, lorsque du fond d'une nuée, vous fites sortir cette voix: *C'est là mon Fils bien-aimé?* Non sans doute, car cette voix ne fit que passer, & à peine avoit-elle

Matth.17. 5.

De quelle nature étoient les voix qu'il a plû quelquefois à Dieu de faire entendre.

commencé qu'elle cessa. Les sillabes dont elle étoit composée ne se firent entendre que l'une aprés l'autre : la premiere finit pour faire place à la seconde, & celle-ci pour faire place à la troisiéme, & ainsi jusqu'à la derniere, après quoi l'on n'entendit plus rien. Et par-là il est clair, que cette voix ne fut qu'un mouvement passager de quelque chose de créé, dont vôtre volonté éternelle se servit, pour exprimer ce qui lui plaisoit de faire entendre.

L'oreille exterieure ayant reçû ces paroles, par où il vous plût de vous exprimer, en fit le raport à l'intelligence ; qui ayant aussi son oreille, & la tenant atentive à vôtre parole éternelle, qui en est l'objet naturel, comme le son est celui de l'oreille du corps, est capable de faire la difference des deux ; & qui aprés avoir comparé ces paroles passageres, avec cette parole ineffable que vous prononcez de toute éternité, dans un silence éternel, se dit tout aussitôt à elle-même, ce n'est point-là ce qu'on peut apeller la parole éternelle de Dieu : c'est quelque chose de tout different. Car ce son, qui vient de fraper les oreilles de mon corps, est d'une nature bien audessus de la mienne, si toutefois on peut dire qu'il est, puisqu'il est déja passé ; au lieu que le Verbe de mon Seigneur & de mon Dieu est infiniment au dessus de moi, & qu'il subsiste éternellement.

Preuve que ce n'est point par une parole sensible & perceptible à l'oreille que Dieu a fait le monde.

Il est donc clair, que si la parole par où vous avez fait le Ciel & la Terre, avoit été une parole articulée & passagere; & que vous les eussiez faits en disant d'une maniere sensible & perceptible à l'oreille : *Que le Ciel & la Terre soient*; il faudroit qu'avant la creation du Ciel & de la Terre, il y eût déja eu quelque corps, dont le mouvement passager pût servir à former des sons passagers. Or il n'y avoit aucun corps avant la creation du Ciel & de la Terre; & quand on prétendroit qu'il y en avoit

quelqu'un, toûjours faudroit-il que vous eussiez fait d'abord, sans l'entremise d'aucun son passager, ce corps dont vous vous seriez servi ensuite, pour former ces sons passagers par où on voudroit que vous eussiez dit: *Que le Ciel & la Terre soient.* Car de quoi que ce soit que vous eussiez pû vous servir, pour produire un tel son, ce seroit toûjours quelque chose qui n'auroit point été, si vous ne l'aviez fait. Ainsi, nous en serions toûjours à chercher, quelle auroit été la parole, par où vous auriez donné l'être à ce corps, dont le mouvement vous auroit servi depuis, à former celles par où vous auriez creé le Ciel & la Terre.

CHAPITRE VII.

Que par cette parole, par laquelle l'Ecriture dit que Dieu a créé le monde, elle veut nous faire entendre le Verbe ou la Parole éternelle de Dieu. Par où cette Parole ineffable est veritablement éternelle & immortelle. De quelle maniere Dieu dit tout ce qu'il dit.

9. VOtre dessein est donc, ô mon Dieu, de nous élever, par ces premieres paroles de la Genese, jusqu'à la connoissance de cette Parole ineffable, que vous prononcez éternellement; & par laquelle vous exprimez éternellement toutes choses. Car ce n'est pas en disant chaque chose l'une aprés l'autre, que cette parole exprime tout: c'est en les disant tout à la fois, & en les disant éternellement. Autrement, il faudroit suposer du tems & du chanhement dans cette divine Parole; & dés-là elle ne seroit plus ni veritablement éternelle, ni veritablement immortelle. Voilà ce que je voi clairement, ô mon Dieu, graces à vôtre divine bonté; & tous ceux qui ont les yeux ouverts aux lumieres de vôtre verité, & qui les reçoivent avec action de graces, le verront comme moi, & vous beniront avec moi.

Prerogative de la Parole éternelle.

Nous savons donc, Seignenr, & nous sçavons

certainement,que comme il est vrai de dire qu'une chose naît, lorsqu'elle commence d'être ce qu'elle n'étoit pas ; il est vrai de dire aussi qu'elle meurt, lorsqu'elle cesse d'être ce qu'elle étoit : d'où il s'ensuit, que comme vôtre parole est veritablement éternelle, & veritablement immortelle, il n'y a rien en elle qui commence ni qui cesse ; qui passe, ni qui survienne. Ainsi c'est éternellement, & tout à la fois, que vous dites tout ce que dit cette parole qui vous est coéternelle ; & tout ce que vous dites se fait : car vous ne faites point les choses autrement, qu'en disant que vous voulez qu'elles soient. Cependant, quoique vous disiez éternellement & tout à la fois, tout ce que vous dites; ce que vous faites, par la force de cette parole ineffable, ne se fait ni éternellement, ni tout à la fois.

Nul changement dans ce qui est éternel.

CHAPITRE VIII.

Comment il se peut faire, que Dieu disant éternellement & tout à la fois ce qu'il dit, & ne faisant les choses qu'en disant qu'il veut qu'elles soient, elles ne se font pourtant que dans le tems, & l'une aprés l'autre. Que rien ne nous parle que ce qui nous instruit ; & que ce n'est jamais que la verité éternelle qui nous instruit, quoique ce puisse être qui nous parle.

10. ET pourquoi cela,ô mon Seigneur & mon Dieu? Je l'entrevoi, mais je ne sçai si je pourrois le faire entendre. C'est que les choses ne commencent & ne cessent d'être, qu'au point où la raison éternelle, dans laquelle rien ne commence ni ne finit, voit que chacune doit commencer & finir ; & cette raison n'est autre chose que vôtre Parole, ou vôtre Verbe, c'est-à-dire, ce Principe de toutes choses,qui nous parle interieurement.

Comment ce que Dieu dit éternellement ne se fait que dans le tems.

Jean. 8. 25.

C'est ainsi qu'il parle de lui-même dans l'Evangile ; & s'il a bien voulu employer sa voix exte-

rieure & sensible, pour faire passer de nos oreilles dans nos ames ce point fondamental de nôtre foi; qu'il est le Principe & la verité éternelle: c'est afin que nous nous acoûtumassions à le chercher au dedans de nous-mêmes: car c'est dans le fond du cœur que cet unique Maître des hommes se fait entendre à tous ceux qu'il instruit.

Comment il faut concevoir J.C. & où il le faut chercher.

C'est-là, mon Seigneur & mon Dieu, que j'entens vôtre voix qui me dit, que ce qui nous parle, c'est ce qui nous instruit, & que ce n'est point à nous que parle ce qui ne nous instruit point. Or qui est-ce qui nous instruit, que la Verité qui subsiste éternellement?

Rien ne nous parle que ce qui nous instruit.

Car lors même que quelque chose de créé & de sujet à changer nous parle & nous instruit, c'est cette Verité toûjours permanente, qui s'en sert pour nous amener à elle. Nous n'aprenons donc veritablement, que lorsque nous nous tenons auprés de ce divin Epoux, * & attentifs à sa voix: & que goûtant la joye de l'entendre, nous revenons à ce Principe éternel dont nous sommes sortis. Il est donc veritablement le Principe, puisqu'il demeure éternellement ce qu'il est. Sans cela, dés que nous nous serions égarez, nous ne pourrions plus nous remettre dans nôtre chemin, ni retrouver le terme où il faut tendre. Et par où est-ce que nous revenons de nos égaremens, sinon par la connoissance de la Verité? Et qui nous donne cette connoissance, sinon celui qui nous instruit, parce qu'il est le Principe, & qu'il nous parle?

Ce ne sont pas nos maîtres qui nous instruisent, mais la verité éternelle, dont ils ne sont que les instrumens.

Ce que c'est précisement qu'aprendre.

Joan. 3. 29.

Joan. 8. 25.

CHAPITRE IX.

Que le Verbe de Dieu est cette Parole éternelle, par laquelle il a fait le Ciel & la Terre. Ce qui nous cache Dieu dans cette vie, & combien les plus grands Saints même sont peu capables de porter la vûë d'un si grand objet.

11. VOilà donc, ô mon Dieu, quel est le commencement ou le Principe, dans lequel, ou Gen. 1. 1.

par lequel il est dit que vous avez fait le Ciel & la Terre. C'est par vôtre Verbe, par vôtre Fils, par vôtre force, par vôtre sagesse, par vôtre verité, que vous les avez faits. C'est par lui que vous parlez & que vous agissez, d'une maniere ineffable : car qui peut ni faire entendre, ni comprendre une telle merveille? J'entrevoi neanmoins sur cela quelque chose qui frape mon cœur, mais sans le blesser ; & dont l'éclat me fait fremir, & m'embrase d'amour en même tems. Je fremis, quand je considere l'étrange disproportion que je trouve entre ce que j'aperçoi & moi-même ; & je me sens embrasé d'amour, quand je voi que je commence pourtant de lui être conforme en quelque chose.

Sens précis de ces paroles : Dans le commencement Dieu créa le Ciel & la Terre.

Ce qui fait la joye des vrais Chrétiens.

Mais qu'est-ce donc que j'aperçoi ? C'est la Sagesse éternelle ; c'est-elle-même, qui se montre à moi comme un éclair. Elle entr'ouvre pour un moment le nuage dont je suis envelopé: mais il se referme tout aussitôt, parce que la foiblesse de mes yeux ne sauroit porter un tel éclat, & que le poids de mes miseres me fait retomber dans mes tenebres ordinaires. Car la vigueur de mon ame est tellement affoiblie, qu'elle n'est pas même en état de porter ce qui est son unique bien ; & je serai toûjours dans cet excés de foiblesse, jusqu'à ce que, comme vous m'avez pardonné tous mes pechez, vous veuillez bien aussi guerir toutes mes langueurs. C'est ce que j'atens de vous, Seigneur ; & que même vous affranchirrez entierement mon ame de la servitude de la corruption; que vous me couronnerez par un excez de bonté & de misericorde ; que vous remplirez mes desirs par l'afluence de vos biens, & que vous me rajeunirez comme l'aigle. Car quoique nous ne soyons encore sauvez qu'en esperance, nous atendons avec patience l'effet de vos promesses.

Ps.30. 11.

Etrange effet de l'apesantissement de l'ame.

Ps 102. 3. &c.

Rom 8. 24.

Entende donc qui pourra vôtre voix secrette &

interieure : pour moi, je ne craindrai point de m'écrier avec David : *Seigneur que vos ouvrages sont admirables & magnifiques !* & d'ajoûter avec le même Prophete ; C'est par vôtre sagesse que vous avez fait toutes choses. Car c'est elle qui est le *principe* de tout ; & c'est elle qu'il faut entendre, par ce *commencement*, dans lequel, ou par lequel, il est dit que vous avez créé le ciel & la terre. Ps. 103. 14.

CHAPITRE X.

Si l'on peut demander, ce que Dieu faisoit avant d'avoir créé le ciel & la terre & pourquoi le monde n'est pas éternel, puisque la volonté que Dieu a eue de le créer est éternelle.

12. C'Est être encore dans les tenebres que vieil homme produit en nous, que de demander, comme font quelques-uns. Qu'est-ce " que Dieu faisoit avant de faire le Ciel & la " Terre ? S'il étoit, disent-ils, & s'il avoit toû- " jours été sans rien faire, pourquoi ne demeu- " roit-il pas toûjours dans cette inaction ? Si l'on " prétend qu'il s'est formé quelque nouveau mou- " vement en Dieu, & qu'au lieu qu'il n'avoit enco- " re voulu produire aucune creature, il a commen- " cé d'en vouloir produire, il s'ensuit que Dieu " n'est point veritablement éternel; puisque ce qui " l'est veritablement, n'admet rien qui survienne " de nouveau, & qui ne fût point auparavant. " Car cette volonté, que l'on supose en Dieu, n'est " point une creature; il faut mêmequ'elle ait pré- " cedé toute creature, puisque Dieu n'auroit " jamais rien créé s'il n'avoit commencé par le " vouloir. * Cette volonté de Dieu n'est " donc point differente de sa substance. Or " s'il est survenu dans la substance de Dieu quel- "

* Le Chapitre 11. commence dés ici dans le Latin : mais cette division n'est pas bien faite ; puisque ce qui suit est encore de l'objection que Saint Augustin se propose.

„ que chose de nouveau,& qui ne fût point auparavant,on ne peut plus dire que cette substance „ soit éternelle. * Si au contraire, Dieu a eu de „ toute éternité la volonté de produire les creatu„ res, pourquoi les creatures ne sont-elles pas de „ toute éternité ?

* Car ce qui change n'est point éternel.

CHAPITRE XI.

Ce qui fait qu'on a de fausses idées de l'Eternité. En quoi elle est differente du tems.

13. CEux qui parlent de la sorte ne vous connoissent pas encore, Sagesse éternelle de mon Dieu, douce lumiere de nos ames : ils ne comprennent pas encore, comment se fait ce qui se fait en vous & par vous. Cependant ils veulent raisonner sur ce qui est éternel, comme si leur esprit y pouvoit ateindre : mais c'est dequoi il n'est pas capable, tant qu'il demeurera plein des idées de ces mouvemens dont la succession fait le passé & l'avenir, & qu'il sera sujet aux illusions qu'elles produisent.

Ce qui fait qu'on raisonne mal sur l'Eternité.

Qui pourroit arrêter & fixer pour un moment ces sortes d'esprits ; & leur faire entrevoir les splendeurs de l'Eternité toûjours permanente, & la leur faire comparer avec le tems, dont la nature est de couler toûjours, & de n'avoir rien de subsistant ; ils verroient qu'elle est tout d'un autre genre. Ils verroient qu'un tems, quelque long qu'il soit, n'est long que par la succession de plusieurs mouvemens qui passent, & qui ne sçauroient se trouver ensemble ; & qu'au lieu que rien ne passe à l'égard de l'Eternité, & que tout y est toûjours present ; il est impossible que tout soit present à l'égard du tems, puisqu'il faut que le passé fasse place à l'avenir, que l'avenir ne peut venir qu'aprés le passé ; que le passé n'a été, &

Difference du tems & de l'Eternité.

que l'avenir ne ſera, que par la vertu de cette éternité, qui ſans avoir rien que de preſent, fait que les tems s'écoulent & ſe ſuccedent les uns aux autres.

Qui peut donc être aſſez maître de l'eſprit de l'homme pour le fixer, & lui faire voir de quelle maniere eſt cette Eternité, où il n'y a ni paſſé ni avenir, & qui demeure toûjours la même, fait les revolutions par leſquelles l'avenir ſuccede au paſſé? Puis je élever l'eſprit de perſonne juſqu'à ce point-là ; & tout ce que je pourrois dire, ſeroit il capable de faire un ſi grand effet ?

CHAPITRE XII.

Qu'il eſt clair que Dieu ne faiſoit rien avant la Creation du monde.

14. MAis enfin, il faut répondre à ceux qui demandent ce que Dieu faiſoit avant de faire le Ciel & la Terre ; & je ne répondrai pas comme on dit que répondit autrefois quelqu'un, qui ſe trouvant embaraſſé d'une ſi grande queſtion, & n'ayant deſſein que de rire & de l'éluder, dit que Dieu préparoit des ſuplices pour ceux qui voudroient penetrer des choſes trop élevées. Il y a grande difference, entre ſe tirer d'affaire par un trait de raillerie ; & voir ce qu'il y a à répondre, pour reſoudre les queſtions que l'on nous fait. Je ne répondrai donc pas de cette ſorte ; & quand on me queſtionnera ſur quelque choſe que je ne ſçaurai pas, je dirai franchement, que je n'en ſçai rien ; plûtôt que d'avoir recours à ces ſortes de réponſes, qui ne vont qu'à ſe moquer de ceux qui cherchent à s'inſtruire ſur des choſes fort élevées, & à ſe faire aplaudir, quoique l'on n'ait répondu que d'une maniere vaine & frivole.

Ce que je répondrai donc, c'eſt qu'il n'y a aucune creature dont vous ne ſoyez l'Auteur & le Createur, ô mon Dieu, & que ſi par le Ciel & cette

terre, dont Moïse parle à l'entrée de la Genese, il faut entendre tout ce qu'il y a de créé; je dis hardiment, qu'avant que vous fissiez le Ciel & la Terre vous ne faisiez rien. Car ce que vous pourriez avoir fait auparavant, ne sauroit être que creature : or je sçai parfaitement, qu'avant que vous fissiez ce qui comprend toute creature, il ne s'en faisoit aucune. Plaise à vôtre divine bonté de me faire la grace de voir aussi clairement tout ce que je desire & qu'il m'est utile de sçavoir.

CHAPITRE XIII.

Que c'est se tromper que de se figurer des tems avant la creation du monde. Par où Dieu precede les choses. Idée de l'Eternité.

15. QUe s'il se trouve quelqu'un, dont l'esprit emporté par des imaginations frivoles, se figure des tems avant les tems ; & qui raisonnant sur le fondement de cette suposition chimerique, s'étonne que le Tout-puissant, l'auteur & le conservateur de toutes choses, l'ouvrier admirable qui a fait le Ciel & la Terre, ait laissé passer un nombre innombrable de siecles, sans travailler à ce grand ouvrage : qu'il revienne à lui-même, & qu'il prenne garde qu'il s'étonne de ce qui n'est point. Car comment se seroit-il écoulé un nombre innombrable de siecles, avant que vous eussiez fait le Ciel & la Terre ; puisque vous êtes l'auteur & le createur de tous les siecles, & que vous n'en aviez point encore fait : Quel auroit été ce tems que vous n'auriez point fait ? & comment tous ces prétendus siecles se seroient-ils écoulez, puisqu'ils n'ont jamais été ?

S'il n'y a donc point de tems que vous n'ayez
On ne faits, il est clair que dés qu'on supose des tems
conçoit. avant la creation du Ciel & de la Terre, on ne

peut pas dire que vous fussiez sans rien faire, avant d'avoir créé l'Univers ; puisque vous faisiez ce tems même que l'on supose : car il n'a pû s'écouler aucun tems, avant que vous eussiez fait les tems. *a* Que si au contraire il n'y avoit point de tems avant la creation du Ciel & de la Terre, on a tort de demander ce que vous faisiez alors ; puisqu'il n'y a point d'alors où il n'y a point de tẽs.

par soi-même, quand on demande ce que Dieu faisoit avant de créer le Ciel & la Terre.

16. Aussi n'est-ce point par une priorité de tems que vous précedez les tems : car si cela étoit, vous ne les précederiez pas tous.*b* C'est donc par la sublimité de vôtre Eternité, où il n'y a rien que de present, que vous précedez tout le passé, & que vous êtes infiniment audessus de tous les tems à venir, & parce qu'ils ne sont pas encore, & parce que dés qu'il sera vrai de dire qu'ils sont venus, ils seront passez : au lieu que vous êtes toûjours le même, & que vos années ne passent point. Comme elles ne s'en vont point, elles ne viennent point non plus ; & elles ne sont pas comme les nôtres, dont les unes s'en vont, & les autres viennent ;

a Ce que S. Augustin apelle avoir fait les tems, c'est avoir fait les creatures dont les mouvemens font le tems; puisque, comme il dit lui même, au 5. liv. de la Genese à la lettre, chap. 5. le tems n'a commencé de courir que depuis qu'il y a des creatures qui se meuvent. Car il n'y auroit point de tems, s'il n'y avoit des mouvemens qui se succedent les uns aux autres : & ce qui est éternel est incapable de ces sortes de mouvemens : Ainsi qui dit tems, supose quelque chose de créé, & qui soit en mouvement.

b préceder une chose, d'une priorité de tems, c'est avoir été dans un tems où cette chose n'étoit pas. C'est ainsi, par exemple, qu'un homme né de dix ans avant un autre homme, le precede d'une priorité de tems ; mais il n'est pas possible qu'il précede ces dix ans même qu'il a pardessus l'autre; autrement il faudroit qu'il eût été avant d'avoir été. De même, si Dieu ne precedoit que d'une priorité de tems, les tems qui courent depuis la creation du monde ; il ne seroit pas possible non plus, qu'il precedât les tems même par ou il precederoit ceux-ci.

ſans quoi leur cours ne ſe pourroit acomplir. Vos années ſubſiſtent donc tout enſemble, parce qu'elles ſont ſtables & permanentes; & il n'y en a point qui paſſent pour faire place aux autres, parce que leur nature eſt de ne paſſer jamais : au lieu que les nôtres paſſent, & paſſent de telle ſorte, que dés que le nombre en ſera rempli, elles ne ſeront plus. *a*

Belle idée de l'Eternité.

Toutes vos années ne ſont qu'un ſeul jour : ce n'eſt point une ſuite de pluſieurs jours ; mais un aujourd'hui perpetuel, qui ne paſſe point pour faire place au lendemain, & qui n'a point eu d'hier, à quoi il ait ſuccedé ; & cet aujourd'hui eſt l'éternité. Auſſi avez-vous dit à vôtre Fils, que vous engendrez de toute Eternité : *Je vous ai engendré aujourd'hui.* Vous avez donc fait tous les tems ; & vous êtes avant tous les tems ; & il n'y avoit aucun tems avant que vous euſſiez fait les tems, *b* & par conſequent on ne peut pas dire, qu'il y ait eu un tems où vous n'avez rien fait, puiſqu'on ne ſçauroit concevoir aucun tems que vous n'ayez fait. Et il n'y a point de tems qui vous ſoit coëternel, puiſque ce qui fait que vous êtes éternel, c'eſt que vous demeurez toûjours dans le même état ; au lieu que la nature du tems eſt de s'écouler & de paſſer, & qu'il n'eſt tems que par là.

Pſ. 2. 7.

a Car nos années ne ſont complettes, qu'au moment de nôtre mort ; & de ce moment il n'en reſte rien.

b Le Chap 14. commence dés ici dans le Latin: mais cette diviſion n'eſt pas bien faite, puiſqu'elle coupe un raiſonnement, qui eſt imparfait, à moins qu'on n'aille juſqu'à l'endroit où l'on a porté le commencement du Chapitre.

CHAPITRE XIV.

Le tems est la chose du monde la plus connuë, mais la plus dificile à expliquer. Si c'est bien parler que de dire qu'il y a trois differentes sortes de tems, le passé, le present, l'avenir.

17. MAis qu'est-ce donc enfin que le tems ? Il n'est pas aisé de le dire, & sur tout en peu de mots ; ni même le concevoir assez nettement pour entreprendre d'en parler. Cependant, nous parlons du tems à tout propos, & rien ne nous est si connu, & même nous nous entendons fort bien nous-mêmes, quand nous en parlons ; nous entendons aussi fort bien les autres, quand ils en parlent.

Qu'est-ce donc que le tems ? tant qu'on ne me le demande point, je le sçai fort bien : mais dés que je veux le faire entendre aux autres, je ne le sçai plus. Ce que je sçai & que je dis hardiment, sans craindre de me méprendre, c'est que si rien ne passoit, il n'y auroit point de tems passé ; & que si rien ne survenoit, il n'y auroit point de tems à venir. Comment est-ce donc qu'on peut dire qu'il y a un tems passé, & un tems à venir ; puisque le passé n'est plus, & que l'avenir n'est pas encore ? Quant au tems present, s'il étoit toûjours present & qu'il ne passât point ; ce ne seroit plus un tems, ce seroit l'Eternité. Si donc le tems present n'est tems que parce qu'il passe ; comment peut on dire qu'il est, lui qui n'est, que parce qu'il est sur le point de n'être plus, & dont il n'est vrai de dire que c'est un tems, que parce qu'il tend au non-être ?

Tems dificile à expliquer.

CHAPITRE XV.

Comment on peut dire que le passé ou l'avenir soient ni longs ni courts; puisque le passé n'est plus, & que l'avenir n'est pas encore : & si cela se peut même dire du present.

18. NOus disons neanmoins qu'il y a des tems longs, & qu'il y en a de courts; mais nous ne le disons que du passé & de l'avenir. A l'égard du passé, nous disons qu'il y a long-tems qu'une chose est arrivée, quand il y a, par exemple, cent ans; ou qu'il n'y a pas long-tems, quand il n'y a que huit ou dix jours; & à l'égard de l'avenir, nous disons qu'une chose ne se fera de long-tems, quand elle ne se doit faire que dans cent ans; ou qu'elle se fera dans peu de tems, quand elle se doit faire dans huit ou dix jours. Mais comment peut-on dire que ce qui n'est point soit ni long ni court? Or le passé & l'avenir ne sont point, puisque l'un n'est plus, & que l'autre n'est pas encore. Ainsi il ne faut pas dire que l'un ni l'autre soit ni long ni court; & pour parler juste, il faut se contenter de dire du passé, qu'il l'a été, & de l'avenir qu'il le sera.

Mais, ô mon Dieu, douce lumiere de mon ame, vôtre verité ne se moque-t-elle point de moi, sur ce que je viens de dire? Car quand est-ce que le tems passé a été long? Est-ce depuis qu'il est passé; ou ne l'a-t-il été que pendant qu'il étoit present? Sans doute qu'il n'a pû être long, que pendant qu'il a été; puisque ce qui n'est point ne sauroit être ni long ni court; & que dés-là que le passé est passé, il n'est point. Nous ne sçaurions donc attribuer de longueur au passé, en tant qu'il est passé; puisque dés-là qu'il est passé, il n'est plus, & que ce qui n'est plus n'est ni long ni court; & il faut se reduire à dire qu'il a été long pendant qu'il étoit present. Car alors, il étoit, & ainsi il

Comment il est vrai de dire du tems passé qu'il est long ou court.

pouvoit être long : mais dés qu'il eſt paſſé, il a ceſſé d'être, & par conſequent d'être long.

19. Mais voyons, ô mon ame, ſi même le tems preſent peut être long; car il a été ordonné à l'hõme de meſurer le tems, & d'en ſentir la durée. Que me direz-vous donc ſur cela ? Direz-vous qu'un tems de cent ans eſt long quand il eſt preſent ? Mais voyez auparavant s'il peut y avoir un preſent de cent ans. Car ſi nous en ſommes à la premiere de ces cent années, il n'y a que la premiere de preſente, & les quatre-vingt dix-neuf ſont encore à venir, & ne ſont point encore, par conſequent. Que ſi nous en ſommes à la ſeconde; il y en a déja une de paſſée, la ſeconde eſt preſente, mais toutes les autres ſont encore à venir. Enfin ſupoſons preſente telle année que nous voudrons entre ces cent; celles qui l'auront précedées ſeront paſſées, & les autres encore à venir ; & par conſequent il eſt clair qu'il ne ſçauroit y avoir un preſent de cent années.

Mais peut-on dire, que l'année même où nous ſupoſons que nous ſommes ſoit preſente ? Car ſi nous en ſommes au premier mois, tous les autres ſont encore à venir : ſi au ſecond, le premier eſt paſſé, & les dix derniers ne le ſont pas encore. Ainſi l'année même où nous ſupoſons que nous ſommes, n'étant pas preſente toute entiere, il n'y a point de preſent d'une année non plus que de cent. Car l'année eſt compoſée de douze mois; & ſupoſons preſent lequel nous voudrons de ces douze, il n'y aura que celui-là qui ſoit preſent, & les autres ſeront ou déja paſſez, ou encore à venir. Ce mois même que nous ſupoſons preſent, ne l'eſt pas tout entier ; puiſqu'il eſt compoſé de jours, qui ne viennent que l'un aprés l'autre. Ainſi, ſi nous ſommes au premier jour, tous les autres ſont encore à venir ; ſi nous ſommes au dernier, tous les autres ſont paſſez ; & ſi nous ſommes à

quelqu'un de ceux qui sont entre le premier & le dernier, il y en aura de passez, & il y en aura qui seront encore à venir.

20. Ce present, qui nous paroissoit être le seul tems qu'on pût apeller long, se trouve donc reduit à un seul jour. Encore est-ce trop dire : car ce jour-là même n'est pas present tout entier ; puisqu'il est composé de vingt-quatre heures, qui ne viennent que l'une aprés l'autre. De sorte que si on est à la premiere, toutes les autres sont encore à venir : si à la derniere, toutes les autres sont passées ; & si à quelqu'une de celles du milieu, celles d'auparavant sont déja passées, & celles d'aprés encore à venir.

Chacune de ces heures est même composée de petites particules de tems, qui se succedent les unes aux autres. Celles qui sont déja écoulées apartiennent au passé; & celles qui restent à écouler apartiennent à l'avenir. A quoi se reduit donc le present ? Que si celui qui voudra le savoir au juste, tâche de concevoir une particule de tems si petite, qu'elle ne se puisse diviser en aucune autre partie, quelque petite qu'elle pût être. Il n'y a que cela seul qui se puisse apeller le present, & ce present vole de l'avenir dans le passé avec une rapidité qui ne souffrant pas qu'il s'arrête tant soit peu entre l'un & l'autre, fait qu'il n'a pas la moindre étenduë. Aussi n'y en sauroit-on imaginer aucune si petite, qui ne fût divisible, & composée de parties, dont les unes seroient déja dans le passé, & les autres encore dans l'avenir. Ainsi, il est clair que le present même n'a nulle sorte d'étenduë.

Quel est donc le tems que nous puissions apeller long ? Est-ce l'avenir ? Mais nous ne saurions dire que l'avenir soit long, puisqu'il n'est pas encore : & il faut se reduire à dire qu'il le sera. Et quand le sera-t-il ? Ce ne sera pas tant qu'il sera à venir, puisque jusques-là il n'est pas encore, & que ce qui

n'eſt point, n'eſt ni long ni court. On dira peut-être qu'il ſera long, lorſqu'au lieu qu'il n'eſt pas encore, puiſqu'il eſt encore à venir, il commencera d'être ; c'eſt à-dire, lorſqu'il ſera preſent. Mais nous venons de voir que le preſent même ne ſauroit être long.

CHAPITRE XVI.

Quel eſt le tems qui ſe peut meſurer, & quand on le peut.

21. CEpendant, Seigneur, nous ſentons & nous remarquons fort bien les differens intervales des tems : nous comparons les uns aux autres; & nous diſons, ſans craindre de nous méprendre, qu'il y en a de longs & de courts. Nous meſurons même fort bien, de combien un tems eſt plus long ou plus court qu'un autre; & nous diſons que celui-là eſt double ou triple de celui-ci, ou que l'un eſt égal à l'autre. Mais nous ne meſurons le tems, & nous n'en ſentons les intervales, que lorſqu'il s'écoule actuellemens. Car, comment meſurer, ni celui qui eſt déja paſſé, puiſqu'il n'eſt plus, dés qu'il eſt paſſé ; ni celui qui eſt encore à venir, puiſque ce qui eſt à venir n'eſt pas encore ? Or peut-on dire que ce qui n'eſt point ſe puiſſe meſurer ? Ce n'eſt donc que lorſque le tems s'écoule actuellement qu'on peut le meſurer, & en remarquer les intervales ; & on ne ſauroit le meſurer lorſqu'il eſt paſſé, puiſque ce qui eſt paſſé n'eſt plus.

CHAPITRE XVII.

Comment on peut dire que le paſſé même & l'avenir ſont; puiſque ce qui eſt paſſé n'eſt plus, & que ce qui eſt à venir n'eſt pas encore.

22. JE ne décide rien, ô mon Dieu, & je ne fais que chercher. Conduiſez-moi, & ſervez-moi de guide dans cette recherche.

Qui oseroit dire que ce que nous aprenons aux enfans, & qu'on nous a apris quand nous étions à cet âge-là, qu'il y a trois sortes de tems, le passé, le present, & l'avenir, n'est pas vrai ; & qu'il n'y a point d'autre tems que le present, parce que le passé & l'avenir n'existent point ? Mais dira-t-on aussi qu'ils existent ; que quand l'avenir devient present, il sort de quelque part où il étoit caché ; & que lorsque de present il devient passé, il va se cacher quelque part ? Il semble que cela soit ainsi ; car ceux qui ont prédit l'avenir : où l'ont-ils vû, s'il n'étoit pas encore ? Peut-on voir ce qui n'est point? Et comment est-ce que ceux qui nous content des choses du tems passé le pourroient faire, s'ils ne les voyoient des yeux de l'esprit ? & comment les pourroient ils voir, si ce n'étoit rien ? Il faut donc que le passé même & l'avenir existent.*

* Ce n'est pas une décision mais un doute & une objection qui sera discutée au Chapitre 20.

CHAPITRE XVIII.

Que ce n'est que par la vûe de quelque chose de present qu'on peut prédire l'avenir.

23. PErmettez-moi, Seigneur, d'aller encore plus avant; & faites que rien ne détourne mon esprit de l'aplication où il est, & ne l'empèche de suivre sa pointe.

Si l'avenir & le passé existent, je voudrois sçavoir où ils sont. Mais quand je ne pourrois parvenir à le sçavoir, toûjours suis-je assuré que quelque part que soient les choses passées, & les choses à venir ; elles n'y sont, ni comme des choses passées ni comme des choses à venir; mais comme choses presentes Car si elles y étoient comme choses à venir, elles n'y seroient pas encore; & si elles y étoient comme choses passées elles n'y seroient plus. Ainsi, quelque part que puisse être quoiqu'

ce ſoit de tout ce qui exiſte, il y eſt preſent ; & il n'y ſçauroit être autrement.

Auſſi, quand nous parlons de choſes qui ont été, & qui ne ſont plus, nous ne faiſons que tirer de nôtre memoire, non les choſes mêmes, puiſqu'elles ne ſont plus, mais les paroles & les penſées que nous formons ſur les images qui nous en reſtent ; & qui s'y ſont imprimées dans le tems que les choſes mêmes ont frapé nos ſens.

Mon enfance n'eſt plus, puiſqu'elle eſt paſſée, & que ce qui eſt paſſé n'eſt plus. Cependant, quand j'en parle, & que je rapelle les images qui m'en reſtent, c'eſt dans le preſent que je les voi ; parce qu'elles ſubſiſtent encore preſentement dans ma memoire. Mais quand on prédit l'avenir, les images des choſes qu'on prédit, & qui ne ſont point encore, ſont-elles preſentes à l'eſprit? C'eſt ce que je ne ſçai point; & je l'avouë de bonne foi, ô mon Dieu. Ce que je ſçai, c'eſt que quand nous prémeditons quelque action que nous devons faire, l'idée que nous en avons nous eſt preſente, quoique l'action ne le ſoit pas, puiſqu'elle eſt encore à venir. Mais quand nous commencerons de faire ce que nous avons prémedité ; alors cette action, qui n'avoit été juſques-là qu'au nombre des choſes futures, deviendra preſente.

24. De quelque maniere donc que ſe faſſe la prédiction de l'avenir, il eſt certain qu'on ne ſçauroit voir que ce qui eſt. Or ce qui eſt déja n'eſt plus à venir, il eſt preſent. Ainſi, quand on voit l'avenir, ce ne ſont pas les choſes mêmes que l'on voit, puiſque dés-là que ce ſont choſes à venir, elles ne ſont pas encore : mais peut-être qu'on en voit les cauſes, ou quelques ſignes qui ſont déja, & qui par conſequent ne ſont plus choſes à venir, mais choſes preſentes à ceux qui les voyent: & c'eſt par l'idée qu'elles leur donnent de ce qui ſe doit faire, qu'elles les mettent en état de le prédire,

Comment les Prophetes ont vû l'avenir.

Mais enfin ces idées sont déja, puisqu'elles sont presentes à ceux qui prédisent ce qu'elles leur font connoître.

Trouvons quelque exemple de ce que je viens de dire, dans tout ce grand nombre de choses que l'on prévoit avant qu'elles soient. Quand je voi l'aurore, je prévoi le lever du Soleil. Ce que je voi est present : mais ce que je prévoi est encore à venir. Car quoique le Soleil soit ; son lever, qui est ce que je prévoi, n'est pas encore. Cependant, si je n'avois presente l'image de ce lever du Soleil, comme je l'ai dans ce moment que j'en parle, je ne pourrois pas le prévoir. Mais cette aurore, que je voi dans le Ciel, n'est point le lever même du Soleil, quoiqu'elle le précede, & qu'elle l'annonce. L'image de ce lever du Soleil, que je voi dans mon esprit, & dont la vûë & la presence, jointe à celle de l'aurore, me donne moyen de le prévoir, ne l'est point non plus. Il est donc clair que les choses à venir n'étant point, dés-là que ce sont choses à venir, il n'est pas possible qu'on les voie ; quoiqu'on puisse les prédire, par le moyen d'autres choses qui sont presentes & que l'on voit.

CHAPITRE XIX.

La maniere dont Dieu a fait voir l'avenir aux Prophetes. Secret inconnu.

25. VOus donc, ô mon Dieu, qui regnez sur toutes vos creatures, & à qui les choses à venir sont déja presentes, comment les faites-vous connoître aux hommes ? Comment les leur faites-vous voir? Vous les avez fait connoître à vos Prophetes: mais qu'est-ce que vous leur avez fait voir qui ait pû leur donner la connoissance de l'avenir? Car on ne sçauroit faire voir ce qui n'est point; & l'avenir n'est point encore. J'avoue que cela me passe : c'est quelque chose qui est audessus de moi

Ps. 138. 6.

& à quoi je ne ſçaurois atcindre ; je le pourrai neanmoins par vôtre moyen, quand il vous plaira de m'en faire la grace, douce lumiere des yeux de mon cœur.

CHAPITRE XX.

Si c'eſt parler juſte, que de dire qu'il y a trois ſortes de tems, le paſſé, le preſent & l'avenir.

16. MAis enfin, je voi clairement, dês-à-preſent, que le paſſé ni l'avenir ne ſont point. Ainſi, au lieu de dire qu'il y a trois ſortes de tems, le paſſé, le preſent & l'avenir, il faudroit peut être dire, pour parler juſte, qu'il y a trois ſortes de tems preſent, dont l'un regarde les choſes paſſées, l'autre les choſes preſentes, & l'autre les choſes à venir. Car nous avons dans l'eſprit, & la memoire du paſſé, & la vûë de ce qui eſt actuellement preſent, & l'atente de l'avenir. Ces trois choſes nous ſont preſentes tout à la fois, & chacun les peut voir en ſoi, mais nulle part ailleurs. Pourvû qu'on nous permette donc de parler ainſi, je conviens qu'il y a trois ſortes de tems, & je les voi clairement.

Qu'on parle même, ſi l'on veut, comme on a acoûtumé : qu'on diſe qu'il y a trois ſortes de tems, le paſſé, le preſent & l'avenir ; je le veux bien, je ne m'y opoſe point ; & quelque impropre que ſoit cette façon de parler, je ne la condamne point, pourvû qu'on entende ce qu'on dit, & qu'on ne s'imagine pas que l'avenir ſoit déja, ou que le paſſé ſoit encore. Car le langage ordinaire eſt tout plein de façons de parler impropres : il n'y en a même guere d'autres ; mais on ne laiſſe pas de s'entendre.

CHAPITRE XXI.

De la mesure du tems, & tems que l'on peut mesurer.

27. J'Ai dit plus haut que nous mesurons le tems, à mesure qu'il s'écoule ; & que nous le mesurons si bien, que nous pouvons dire, qu'un tel tems est double d'un autre, ou qu'il lui est égal, & ainsi des autres proportions d'un tems à un autre ; & ce que j'ai dit est constant. Que si quelqu'un me demande, comment je sçai que nous le mesurons ? je répondrai, que je sçai parfaitement que nous le mesurons ; & que je sçai d'ailleurs qu'on ne sçauroit mesurer ce qui n'est point ; & qu'ainsi il n'y a que le present que l'on puisse mesurer. Mais comment mesurer le present même, puisqu'il n'a point d'étenduë ?

Comment on mesure le tems present.

Si nous mesurons le tems, ce ne peut être que lorsqu'il passe actuellement, puisque dés qu'il est passé il n'est plus ; & que comme j'ai déja dit, on ne sçauroit mesurer ce qui n'est point. Mais quand nous le mesurons, d'où vient-il ? où va-t-il ? par où passe-t-il ? D'où vient il, que de l'avenir ? où va-t-il, que dans le passé ? & par où passe-t-il, que par le present ? Ainsi il vient de ce qui n'est pas encore ; il va dans ce qui n'est plus ; & il passe parce qui n'a point d'étenduë. Cependant, quand nous mesurons le tems, & que nous disons qu'un tel tems est égal à un tel autre, ou qu'il en est double ou triple, c'est quelque étenduë que nous mesurons. Où trouverons-nous donc cette étenduë ? Sera-ce dans l'avenir, d'où le tems vient quand il passe ? Non, puisque l'avenir n'est point encore ; & que ce qui n'est point n'a point d'étenduë. Sera-ce dans le passé où il s'en va ? Non, puisque le passé n'étant plus, il n'a non plus d'étenduë, que l'avenir qui n'est pas encore. Sera-ce donc dans le present par où il passe? Non

puisque,

puisque le present même n'a nulle étenduë, comme nous venons de voir : or il faut qu'il y en ait dans ce que nous mesurons.

CHAPITRE XXII.

Il demande à Dieu l'intelligence de ce qu'il examine.

28. JE me sens une grande ardeur de démêler une chose si embroüillée. Il n'y a rien qui nous soit plus familier que ce que je voudrois comprendre : mais en même tems, il n'y a rien de si caché. Ne m'en refusez pas l'intelligence, ô mon Dieu, Pere de misericorde : je vous en conjure par Jesus-C. Car à qui pourrois-je la demander, & à qui puis je plus utilement confesser mon ignorance qu'à vous, qui ne vous trouvez point importuné de mes questions, dont le seul principe est le desir ardent que j'ai de bien entendre vos saintes Ecritures ? C'est la chose du monde que j'aime & que je desire le plus : donnez-moi donc ce que j'aime, puisque c'est vous qui me le faites aimer ; Matth. 7. & que vous êtes ce Pere, plein de tendresse, qui 11. sçait ne rien donner que de bon à ses enfans; donnez moi l'intelligence de ce que j'ai entrepris de penetrer ; & qui me fera toûjours beaucoup de peine, jusqu'à ce qu'il vous ait plû de me le developer. Je vous conjure donc par Jesus-Christ, & par le mon de ce Saint des Saints, que rien ne me détourne de l'aplication où je suis. Ps. 115.

Je croi, & c'est ce qui fait que je parle ; & je ne vis que de l'esperance de contempler un jour les Ps. 28. 6. delices de mon Seigneur & de mon Dieu. Ce que vous m'avez donné de jours à vivre sur la terre, me jette peu à peu dans la defaillance & dans la vieillesse. C'est une petite portion de tems, qui s'écoule sans cesse ; & je ne sçaurois dire comment, Cependant, nous parlons du tems à tout propos, & de la difference d'un tems à un autre ; & nous di-

sons : *Un tel a parlé long-tems ; il a été long-tems à faire une telle chose ; il y a long-tems que je n'ai vû cela ; cette sylla e est longue, & cel e-cy breve ; & le tems de l'une est double de celui de l'autre.* Nous disons, & on nous dit tous les jours, de ces sortes de choses ; & nous nous entendons fort bien les uns les autres : il n'y a rien de si clair ny de si commun. Cependant, quand on veut les penetrer à fond, il n'y a rien de si caché ; & jusqu'ici on n'a pas encore bien demêlé les notions qui nous font parler de la sorte.

CHAPITRE XXIII.

Si l'on peut dire que le cours du Soleil & des autres Astres soit le tems. Que quand tous les Astres s'arréteroient, le tems ne laisseroit pas de couler.

29. UN homme habile me disoit autrefois, que le tems n'est autre chose que le mouvement du Soleil, de la Lune, & des autres Astres : mais je n'en demeurai pas d'accord. Car si les Astres cessoient de se mouvoir, & qu'une rouë de potier tournât ; n'y auroit-il point de tems par où nous puissions mesurer ses tours, & qui nous donnât moïen de dire, *Ils sont égaux*, si la rouë tournoit toûjours de la même vîtesse ; ou, *Ils sont inegaux*, si elle tournoit tantôt plus & tantôt moins vîte ? Et quand nous parlerions ainsi, ne seroit-ce pas dans le tems que nous parlerions ? N'y auroit-il pas dans nos paroles des syllabes longues, & des syllabes breves ? Et par où seroient-elles, longues ou breves, que par durer plus ou moins de tems les unes que les autres ? Faites-moi la grace, ô mon Dieu, de tirer, d'une aussi petite chose que celle-ci, les notions necessaires pour bien connoître la nature des plus grandes, aussi-bien que des plus petites.

Le tems n'est point le mouvement des Astres.

Gen I. 14. Je sçai qu'il y a dans le ciel des Astres, dont le

mouvement est la mesure des tems, & marque les années, & les jours: c'est de quoy personne ne doute. Aussi ne dirois-je pas qu'un tour de cette rouë de potier fût ce que l'on apelle le *jour*. Mais celui qui me disoit ce que je viens de raporter, ne sçauroit dire non plus qu'il n'y eût point de tems; quand les Astres seroient immobiles, & que rien né seroit en monvement que cette rouë.

Autre chose est le tems: & autre chose ce que nous prenons pour mesure du tems.

30. Ce que je voudrois donc, c'est de bien comprendre la nature & les proprietez du tems, par lequel nous mesurons les mouvemens des corps, & qui nous donne moyen de dire, par exemple: *La durée d'un tel mouvement est double de celle d'un tel autre mouvement.*

Le tems que le Soleil paroît sur l'horison est ce qui distingue le jour & la nuit: mais ce qu'on apelle un jour, c'est le tour entier de cet Astre, depuis un lever jusques à l'autre; & c'est ainsi que nous l'entendons quand nous disons, *Il s'est passé tant de jours:* car alors, nous comprenons le tems même de la nuit dans ce que nous apellons un jour. Suposant donc que le jour n'est complet, que par le tour entier du Soleil, depuis un lever jusqu'à l'autre, je demande, si ce qu'on apelle un jour est ce mouvement même du Soleil, d'un lever à l'autre; ou si c'est le tems qu'il met à faire son tour, ou tous les deux: Si c'est le premier; il s'ensuit qu'un tour du Soleil, qui ne dureroit qu'une de nos heures, seroit un jour. Si c'est le second; il s'ensuit qu'il faudroit vingt-quatre fois le tour du Soleil pour faire un jour, suposé qu'il fît son tour dans l'espace d'une de nos heures. Si ce sont tous les deux il s'ensuit qu'un tour entier du Soleil, qui ne dureroit qu'une de nos heures, ne se pourroit pas apeller un jour; & que si le Soleil demeuroit immobile autant de tems qu'il en emploie d'ordinaire à faire son tour, cet espace de tems ne se pourroit pas non plus apeller un tour.

Mais sans m'arrêter presentement à chercher ce que c'est qu'on apelle *le jour* ; je demande ce que c'est que le tems par où nous mesurons le mouvement même du Soleil, & par le moyen duquel nous pourrions dire, que le Soleil a fait son tour dans la moitié moins de tems qu'il n'a accoûtumé, s'il arrivoit qu'il le fît en douze heures ? Car si le Soleil faisoit son tour, tantôt en douze heures, tantôt en vingt-quatre, nous comparerions fort bien l'un à l'autre ; & nous dirions qu'un de ces espaces de tems est double de l'autre.

Qu'on ne me dise donc plus, que le tems est le mouvement des corps celestes. Car quand Josué fit arrêter le Soleil, pur la force de sa priere, pour pouvoir mettre fin à un combat, où il se voyoit assuré de la victoire, le tems ne laissoit pas de couler toûjours, quoique le Soleil fû arrêté, & ce saint homme n'en eut pas moins tout ce qu'il lui en falloit, pour défaire ses ennemis. Je voi donc que le tems n'est autre chose qu'une certaine étenduë Mais le vois-je bien, & n'est-ce point que je croi le voir ? C'est à vous à me l'aprendre, verité éternelle, lumiere de mon esprit & de mon cœur.

CHAPITRE XXIV.

Que le tems est quelque autre chose que le mouvement des corps quoiqu'on mesure l'un par l'autre.

Le mouvement des corps n'est point le tems.

31. Si quelqu'un me disoit que le tems n'est autre chose que le mouvement des corps, me commanderiez-vous d'en convenir ? Non certes : car nul corps ne sçauroit se mouvoir que dans le tems. J'entens vôtre voix qui me le dit : mais elle ne me dit point que le tems soit le mouvement des corps ; puisque quand un corps se meut, c'est par le tems que je mesure la durée de son mouvement. depuis le moment qu'il a commencé, jusques à celui où il finit. Et quand ce seroit un mouvement dont je n'eusse point vû le commencement,

& dont je ne puſſe voir la fin ; toûjours pourrois-je le meſurer, depuis le moment que j'aurois commencé de l'apercevoir, juſqu'à celui où je ceſſerois de le voir. Si je l'avois vû long-tems, je pourrois dire qu'il a duré long-tems ; mais je ne pourrois pas dire combien. Car le combien ne ſe dit, que par comparaiſon à quelque choſe que l'on prend pour regle ; & c'eſt ainſi que nous diſons, qu'une telle choſe eſt égale à une telle autre, dont l'étenduë nous eſt connuë; ou que l'une eſt double de l'autre, & ainſi du reſte. Mais ſi j'ai pû remarquer de quel côté vient le corps qui ſe meut, où il va, & quel eſt l'eſpace que parcourt toute ſa maſſe, ou quelqu'une de ſes parties, s'il ne fait que tourner ſur ſon propre centre ; * je pourrai dire combien cette maſſe entiere, ou quelqu'une de ces parties, auront été de tems à venir d'un tel point à un tel autre point. Il eſt donc clair, qu'autre choſe eſt le mouvement d'un corps, & autre choſe ce qui nous donne moyen de meſurer la durée de ce mouvement ; & cela étant ainſi, qui eſt-ce qui ne voit pas duquel des deux on eſt le mieux fondé de dire que c'eſt le tems ?

Qu'un corps ne ſe meuve que par repriſes, & qu'il s'arrête quelquefois ; le tems nous donne moyen de meſurer ſon repos, auſſi-bien que ſon mouvement ; & de dire : ,, Il a été en repos tout ,, autant, ou deux ou trois fois autant qu'en mou- ,, vement ; & de trouver toutes les autres proportions, qui peuvent être entre ce repos & ce mouvement, ſoit que nous le faſſions au juſte, ou ſeulement à peu prés. Il eſt donc clair, encore une fois, que le tems eſt quelqu'autre choſe que le mouvement des corps.

* Car au lieu que quand un corps ſe meut en droite ligne, toutes ſes parties parcourent la même quantité d'eſpace, celles d'un corps qui tourne ſur ſon propre centre en parcourent plus ou moins, ſelon qu'elles ſont plus ou moins éloignées de l'axe de ce même corps.

CHAPITRE XXV.

Nous nous connoissons si peu, que nous ne sçavons pas même jusqu'où va nôtre ignorance.

32. MAis enfin, Seigneur, j'avouë que je ne sçai pas bien encore ce que c'est que le tems. Cependant, je sçai que c'est dans le tems que je dis ce que je dis icy; & qu'il y a long-tems que je parle du tems : or qu'est-ce que ce long-tems, sinon un grand espace de tems ? Mais comment puis-je sçavoir ce que je dis que je sçay, si je ne sçai pas ce que c'est que le tems ? Ne seroit-ce point que je ne sçai pas m'expliquer moi-même sur ce que j'en sçai? Faut-il donc que je sois assez miserable, pour ne pas sçavoir au moins quelles sont les choses que j'ignore ? Cela est ainsi neanmoins, ô mon Dieu : vous le voyez, & vous sca-
Ps.17.29. vez que je ne mens pas. C'est à vous, mon Seigneur & mon Dieu, à m'éclairer & à dissiper mes tenebres par vôtre lumiere.

CHAPITRE XXVI.

On mesure le mouvement par le tems, & on mesure le tems même ; mais on ne voit pas bien comment.

33. NE vous dis-je pas vrai, quand je dis que je mesure le tems? Mais, ô mon Dieu, comment se peut-il faire que je le mesure, si je ne sçai pas ce que c'est? Je mesure le mouvement des corps par le tems ; & dés-là il est clair que je mesure le tems. Car comment pourrois-je mesurer combien dure le mouvement d'un corps, & combien ce corps est de tems à venir de ce point-là à celui-cy, si je ne mesurois le tems dans lequel ce mouvement se fait ? Mais par où est-ce que je mesure le tems? Est-ce par un petit espace de tems que j'en mesure un plus grand, comme je mesure une solive avec un pied? Il semble que ce soit ainsi,

puiſque les ſyllabes breves nous ſervent de meſure pour juger des longues : car ce n'eſt qu'en comparant les unes aux aûtres, que nous diſons que les longues ſont doubles des breves C'eſt ainſi que nous meſurons l'étenduë d'un poëme, par celle des vers dont il eſt composé ; celle des vers par celle des pieds, celle des pieds par celle des ſyllabes ; & enfin celle des ſyllabes longues par celle des breves, comme je viens de dire. Or quand je parle de l'étenduë de ces choſes là, je n'entens pas celle qu'elles ont ſur le papier; car celle-là eſt une étendue de lieu, & non pas de tems : je parle de l'étendue de tems que nous remarquons dans ce qui ſe prononce ; & ſelon laquelle nous diſons qu'un tel poëme eſt long, parce qu'il eſt composé de tant de vers ; qu'un tel vers eſt long, parce qu'il eſt composé de tant de pieds; qu'un tel pied eſt long, parce qu'il eſt composé de tant de ſyllabes : & qu'une telle ſyllabe eſt longue, parce qu'elle eſt double d'une breve.

Mais cela ne ſçauroit nous donner encore une meſure certaine du tems ; puiſqu'il ſe peut faire, qu'on en mette davantage à prononcer un vers court qu'un plus long, ſi l'on prononce l'un fort lentement, & l'autre fort vite Il en eſt de même d'un poëme, d'un vers, d'un pied, d'une ſyllabe ; & voila ce qui m'a fait penſer, que le tems n'étoit qu'une certaine étenduë. Mais comme il faut que toute étendue ſoit étendue de quelque choſe, & apartienne à quelque choſe : je ne ſay ſi celle - ci n'apartiendroit point à l'eſprit même qui la voit & qui la conçoit. Car qu'eſt-ce que je meſure, ô mon Dieu, lorſque parlant indéfiniment, je dis qu'un tel tems eſt plus long qu'un tel autre; ou que je dis même definiment, que celui-là eſt double de celui-cy ? C'eſt le tems que je meſure : je le voy bien. Mais je ne puis meſurer ni l'avenir, puiſqu'il n'eſt pas encore; ni le preſent, puiſqu'il

Le neant n'a point d'étenduë

n'a point d'étenduë, ny le passé, puisqu'il n'est plus. Qu'est-ce donc que je mesure ? Il est clair que ce n'est pas le tems qui est déja passé : mais peut-être que c'est celui qui passe actuellement ; & c'est ce que j'ay déja dit un peu plus haut.

CHAPITRE XXVII.

Ce que c'est proprement que l'on mesure, quand on mesure le tems.

34. SUis ta pointe, mon esprit, & redouble ton aplication : Dieu t'aidera ; car c'est luy
Ps. 99. 3. qui nous a faits, & nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes. Attache donc tes yeux où les rayons de la verité commencent à poindre.

Suposons que quelque son commence de se faire entendre. Le voila qui frape tes oreilles ; il dure encore ; & enfin il cesse, & tu n'entens plus rien. Ce son-là est passé presentement, & ce n'est plus rien. Or comme avant qu'il se fît entre ce n'étoit qu'un son avenir, & qu'on n'auroit sçû le mesurer, parce qu'il n'étoit pas encore ; on ne le peut non plus presentement, parce qu'il n'est plus. Quand est-ce donc qu'on pouvoit le mesurer? c'étoit lors qu'il se faisoit entendre : car alors il étoit, & on trouvoit ce qu'on vouloit mesurer. Mais alors même, étoit-ce quelque chose de permanent ? Non, puisqu'il alloit son chemin, & qu'il passoit. Mais peut-être que c'est cela même qui faisoit qu'on pouvoit le mesurer ? puisqu'à mesure qu'il passoit, il s'étendoit dans un certain espace de tems, qui donnoit moyen de le mesurer, & sans quoi on ne l'auroit pû : car rien ne se peut mesurer, que dans quelque sorte d'espace ou d'étenduë ; & le present n'en a point.

Si c'étoit donc à mesure qu'il passoit qu'on pouvoit le mesurer, suposons qu'un autre son commence à se faire entendre, & qu'il continuë encore sans interruption. C'est pendant qu'il dure

qu'il faut le mesurer : car quand il aura cessé, il sera passé; & nous ne trouverons plus ce que nous voulions mesurer Mesurons - le donc, & voyons quelle est son étenduë. Mais il dure encore : & on ne sçauroit le mesurer au juste, qu'on ne voye la distance du point où il a commencé à celui où il finira. Car nul intervalle ne se peut mesurer, à moins de voir combien il y a du point où il commence, jusqu'à celui où il finit. Ainsi, tant que ce son durera, on ne sçauroit le mesurer d'une maniere qui puisse donner moyen de dire, s'il est de beaucoup ou de peu d'étenduë, ny quelle en est la proportion avec un tel autre son ; c'est à dire, s'il en est double, ou s'il lui est égal, & ainsi du reste. Mais aussi, dés qu'il aura cessé, il ne sera plus : comment pourrons-nous donc le mesurer ? Cependant nous mesurons le tems ; & quoique nous ne puissions mesurer ny *l'avenir*, parce qu'il n'est pas encore ; ny *le present*, parce qu'il n'a nulle étenduë ; ny *le passé*, parce qu'il n'est plus, il est certain que nous mesurons le tems.

33. Ce vers Latin, *Deus creator omnium* *, est composé de huit syllabes, dont la premiere, la troisiéme, la cinquiéme, & la septiéme, sont breve, & les autres longues; & ces longues sont doubles des breves, c'est-à-dire, qu'elles durent deux fois autant de tems que les breves. Je le remarque quand je les prononce ; & je dis que cela est ainsi, parce que l'oreille le fait voir manifestement. C'est-elle qui fait que je mesure les longues par les breves; & qui me fait voir, que les longues durent deux-fois autant de tems que les breves. Mais comme elles ne sonnent que les uns aprés les autres, que les breves vont devant, & que les longues ne viennent qu'aprés, comment puis-je saisir les breves, pour m'en faire une mesure, que

* C'est le premier de ces huit vers de saint Ambroise, qu'on a vûs au chapitre 12. du Liv. 9.

je puisse apliquer aux longues ; & par le moyen de laquelle je puisse trouver que la longue est double de la breve ? Car, comme je viens de dire, la longue ne sonne qu'aprés que la breve a cessé de sonner. Je ne sçaurois même mesurer la longue pendant qu'elle est presente; puisque ce n'est qu'aprés qu'elle est finie que je puis sçavoir quelle est son étenduë : or dés qu'elle est finie, elle est passée, elle n'est plus. Que puis-je donc mesurer ? Où est cette syllabe breve, qui me doit servir de mesure ? Où est la longue que je voudrois mesurer ? Toutes les deux ont sonné: mais elles se sont envolées, elles sont passées, elles ne sont plus. Cependant je les mesure, & je dis hardiment, sur le raport de mon oreille, qui est faite à ces choses-là, que l'une est double de l'autre ; c'est-à-dire, que l'une a duré deux fois autant de tems que l'autre. Or comme je ne le puis dire, qu'aprés que l'une & l'autre sont finies & passées, il est clair que ce ne sont donc pas ces syllabes mêmes que je mesure ; mais quelque chose qu'elles ont imprimé dans ma memoire.

Où l'on mesure le tems.

39 Ainsi, c'est dans toi-méme, ô mon esprit, que je mesure le tems. Ne me demande point encore comment cela se fait ; & prends garde de ne te pas étourdir toy-même, par le bruit de tout ce que tu pourrois avoir sur ce sujet d'opinions & de préjugez. Oüy, c'est dans toy-même que je mesure le tems ; & ce que je mesure, à proprement parler, c'est l'impression que les choses font en toy, lorsqu'elles sont presentes, & qui y subsiste aprés même qu'elles sont passées. C'est cette impression, qui m'est encore presente, que je mesure; & non pas ce qui l'a produite, & qui est déja passé. Voilà donc ce que je mesure, quand je mesure le tems: c'est cela même ; & c'est cela seul, ou il n'est point vray que je mesure le tems.

Ce que c'est qu'on mesure, quand on mesure le tems.

Car ne mesurons-nous pas le silence même ; &

ne disons-nous pas, qu'un tel silence a duré autant qu'un tel son ? Et comment le mesurons-nous, sinon en nous representant par la pensée la durée de ce son, comme si nous l'entendions encore ; & en nous en servant comme de mesure, pour juger du tems que le silence a duré ? Ne prononçons-nous pas encore en nous-mêmes des vers & des poëmes entiers, & toute autre sorte de discours ? Et sans ouvrir la bouche, ny rendre aucun son de voix, ne mesurons-nous pas la durée des syllabes, & la proportion qu'elles ont les uns avec les autres, tout aussi-bien que si nous les prononcions?

Suposons que quelqu'un, pour se faire mieux entendre, ou pour quelque autre raison, veüille soûtenir sa voix un peu long-tems; & qu'il ait détermine en lui-même par avance, combien il doit la faire durer. Qu'a-t-il fait, sinon de regler en silence un certain espace de tems, & de le donner en garde à sa memoire ; aprés quoy il commence de faire entendre sa voix, qu'il soûtient jusqu'au terme qu'il s'est proposé ? Or pendant qu'il la soûtient, il est vray de dire, & qu'elle a sonné, & qu'elle sonnera encore. Car à l'égard de ce qui est déja passé du son de cette voix, elle a sonné ; & à l'égard de ce que ce même son doit encore durer, elle sonnera ; & c'est ainsi que sa durée s'accomplit, à mesure que l'action presente de celui qui rend ce son-là, le fait entrer de *l'avenir* dans *le passé*, qui s'accroit par la diminution de l'avenir, jusqu'au point qu'il est vray de dire, que tout ce qui etoit à venir est passé.

CHAPITRE XXVIII.

Belle explication de la maniere dont l'esprit mesure le tems.

57. MAis comment se peut il faire, que l'avenir, qui n'est pas encore, diminuë & s'épuise ; & que le passé, qui n'est plus, s'accroisse-

C'eſt que dans l'eſprit de celuy qui rend ce ſon-là il y a trois choſes : *l'attente* de ce qu'il en va encore produire, *l'attention* preſente à ce qu'il en rend actuellement,& *la memoire* de ce qu'il y en a deja de paſſé ; & à meſure qu'il continuë le même ſon, ce qui n'étoit que l'ojet de ſon *attente* , devient l'objet de ſon *attention,* & enſuite celui de ſa *memoire.* Ainſi , quoique l'avenir ne ſoit pas encore,l'attente de l'avenir eſt déja dans l'eſprit:quoique le paſſé ne ſoit plus , la memoire du paſſé y ſubſiſte,& quoique le preſent n'ait pas la moindre étenduë , l'attention de l'eſprit lui en donne , & le fait durer, aprés même qu'il s'eſt allé perdre dans le paſſé *. Quand on dit donc de l'avenir qu'il eſt long , cela ne veut pas dire que l'avenir même le ſoit , puiſque ce qui n'eſt pas encore ne ſçauroit être ni long ni court ; & ce qu'on apelle un long avenir , n'eſt autre choſe qu'une longue attente de l'avenir. Tout de même, quand on dit que le paſſé eſt long, cela ne veut pas dire que le paſſé même le ſoit,puiſqu'il n'eſt plus ; & ce qu'on appelle la longueur du paſſé , n'eſt autre choſe que l'etenduë de ce que la memoire conſerve du paſſé.

Ce que c'eſt que la longueur du tems à venir ; & celle du paſſé.

38. Quand j'ai deſſein de reciter un Pſeaume que je ſçai par cœur , il eſt tout entier dans mon *attente*, juſqu'à ce que j'aye commencé de le prononcer;& alors ce que j'en prononce, & qui n'appartiendra plus qu'au paſſé lorſqu'il ſera prononcé,entre dans ma *memoire*,à meſure que je le prononce. Ainſi, cette action s'étend, partie dans ma memoire , à l'egard de ce que j'ay déja prononcé ; & partie dans mon attente , à l'égard de ce qui me reſte à prononcer Cependant; mon attention , qui eſt comme le paſſage par où ce qui me

* Il faut lire ici dans le Latin, *perdurat animi attentio, per quam pergat adeſſe quod abierit* , au lieu de *per quam pergat abeſſe quod aderit*; & toute la ſuite du diſcours le fait voir manifeſtement.

reste à prononcer de ce Pseaume doit entrer de l'avenir dans le passé, demeure toûjours presente ; & à mesure que je continuë de le prononcer, ce qu'il en restoit dans mon *attente* diminuë, & ce qu'il y en avoit déja dans *ma memoire* augmente d'autant; jusqu'à ce qu'enfin, toute mon attente se trouve épuisée, par l'écoulement entier de toute cette action dans ma memoire. Or ce qui se passe à l'égard de tout le Pseaume, se passe à l'ègard de chacune de ses parties ; & à l'égard de toutes les syllabes dont chaque partie est composée ; & à l'égard d'une action de plus grande étenduë, dont il se peut faire que la prononciation de ce Pseaume soit elle même partie; & à l'égard de toute la vie, dont chaque action particuliere fait partie ; & à l'égard de la durée de tous les siecles, dont la vie de chaque homme fait partie.

CHAPITRE XXIX.

Quelle doit être nôtre consolation, quand nous venons à penser que nôtre vie n'est qu'une portion de tems qui ne fait que passer. Ce que Dieu demande que nous y fassions ; & à quoi se reduit tout l'ouvrage de nôtre sanctification. Comment il faut être pour joüir d'une paix parfaite.

39. ET qu'est-ce que la vie de l'homme, sinon une dissipation perpetuelle de son cœur & de son esprit ? Je ne l'ay que trop éprouvé : mais la main favorable de vôtre misericorde, qui me vaut mieux que mille vies, m'a recüeilly par mon Sauveur Jesus - Christ ; par ce Fils de l'homme, que vous avez établi mediateur entre vous, qui êtes l'unité même *, & les hommes qui ne sont pas seulement une multitude d'être separez les uns des autres, mais dont chacun est en quelque façon *multitude*, par la multiplicité des objets qui les dissipent & qui les partagent. Vous

Ps. 2. 4.

Chacunes, multitude, *pour ainsi dire: & par où.*

* Par la simplicité de vôtre amour, aussi-bien que par celle de vôtre nature.

Phil. 3.13. m'avez donc recüeilli par Jesus-Christ, pour me faire arriver par lui à la fin à laquelle il m'a destiné, lorsqu'il a mis la main sur moy ; & afin que retirant mon cœur de cette multiplicité de choses qui l'avoient partagé, je n'en cherchasse plus qu'une seule; que j'oubliasse tout ce qui est passé; & que j'ai laissé derriere moi, & que je m'avançasse, non vers les choses qu'amene un *avenir*; qui d'avenir qu'il est presentement deviendra *passé*; mais vers ce que j'ay devant moy, qui subsiste toûjours sans changement, & qui n'est avenir qu'à mon égard, & parce que je ne le possede pas encore. Voilà de quel côté je m'étens * ; mais par une extension bien differente de celle qui me faisoit autrefois embrasser un si grand nombre de choses ; qui ne faisoit que dissiper & consumer mon cœur. Bien loin donc de m'étendre de cette sorte, je travaille à me réünir en un seul point, afin que toutes mes affections se portent avec d'autant plus d'ardeur à ce qui en doit étre le seul objet. C'est par-là que je tâche d'arriver à la couronne à quoi vous m'avez apellé, & que vous me reservez dans le Ciel. C'est-là que j'entendrai chan-

Dessein de Dieu, quand il nous apelle à lui par sa grace.

ps. 25.7. ter éternellement vos loüanges, & que je contemplerai vos délices ineffables, qui ne sont point de la nature des choses qui s'écoulent à mesure qu'elles viennent.

ps. 30.11. Cependant, mes années se passent en douleurs & en gemissemens. Mais vous êtes ma consolation & mon recours, ô mon Dieu, mon Seigneur, & mon Pere. Vous étes éternel, au lieu que je suis livré au tems, qui coupe ma vie en pieces ; dont l'ordre & le cours est quelque chose d'impenetrable pour moi. Mille differens troubles m'agitent, & mes pensées, qui sont comme les entrailles de mon ame, en seront toûjours déchirées, jusqu'à

* Tout ce discours est une allusion au 13. verset du 3. chap. de l'Epitre aux Philippiens.

ce que je sois épuré, & comme fondu, par le feu de vôtre saint amour, jusqu'au point de me perdre heureusement en vous; & de n'être plus qu'un même esprit avec vous *. *nous serons heureux.*

* Il fait allusion à ce qui se passe à l'égard de plusieurs parties de metail, que le feu reduit en une seule masse.

CHAPITRE XXX.

On ne s'entend pas soi-même, quand on demande ce que Dieu faisoit avant de créer le monde.

40. CE sera alors que je feray quelque chose de stable & de permanent; parce que je feray solidement étably en vous, c'est-à-dire, dans vôtre verité, qui est ce qui répare & rétablit ce qu'il y a en moy de défiguré. Alors je ne feray plus exposé aux questions importunes de ceux qui, par une maladie dont ils ont été frapez en punition de leurs pechez, voudroient sçavoir plus que leur capacité ne comporte; & qui viennent nous demander, Qu'est-ce que Dieu faisoit avant de " créer le ciel & la terre; & commẽt s'est-il avisé de " faire quelque chose, lui qui n'avoit jamais riẽ fait?"

Faites leur la grace, ô mon Dieu, de prendre garde à ce qu'ils disent; & de voir, que de dire que vous n'aviez jamais rien fait, c'est dire, que vous n'aviez rien fait *en aucun tems*; & que le mot de *jamais* n'a point de lieu, où il n'y a point de tems. Qu'ils comprennent donc qu'il ne pouvoit y avoir de tems, avant que vous eussiez rien créé *; & qu'il ne leur arrive plus de parler avec si peu de sens. Qu'ils ne pensent désormais, qu'à s'avancer vers ce qu'ils ont devant eux; & qu'ils Phil.3.13. comprennent que vous êtes éternel, & par consequent avant tous les tems; & que les tems ne sont que parce que vous les avez faits; & enfin que rien ne vous est coëternel, ny tems, ny au-

* Voyez la note sur le c. 33. de ce même liv. nom. 15.

aucune autre creature, quand il y en auroit dont l'existence eût précedé celle du tems *.

* C'est à dire, les saints Anges. Voyez le chap. 11. du liv. 12. nom. 12. & 13. vers la fin.

CHAPITRE XXXI.

Difference de la maniere dont Dieu voit & embrasse tous les tems, d'avec celle dont l'esprit d'un homme les pourroit voir ; & combien celle dont il connoit & agit, est au-dessus de celle dont les hommes peuvent agir & connoître.

41. Combien cette lumiere inaccessible où vous habitez, ô mon Dieu, est-elle au dessus de nous ; & combien les malheureuses suites de mes pechez m'en ont-elles encore jetté loin! Guerissez & fortifiez les yeux de mon ame ; & faites-moy sentir la joye d'apercevoir quelques rayons de cette lumiere ineffable.

S'il y avoit quelqu'un, dont les connoissances eussent assez d'étenduë, pour embrasser le passé & l'avenir ; ensorte qu'il eût l'un & l'autre dans l'esprit, comme j'y ay un Pseaume que je sçay par cœur; non seulement on admireroit la grandeur de cet esprit là, mais on en seroit épouvanté. Ce pendant, quand il embrasseroit tout ce qui s'est passé dans le cours des siecles qui se sont écoulez jusqu'à present, & tout ce qui se passera dans ceux qui sont encore à venir ; & qu'il verroit tout cela avec la même clarté que je voi, quand je recite un Pseaume que je sçai par cœur, combien j'en ay déja recité, & combien il m'en reste à réciter; nous devons bien nous garder de penser, ô mon Dieu, Createur de l'univers, & qui avez donné l'être aux corps aussi-bien qu'aux ames, que ce soit de cette sorte que l'avenir & le passé vous soiét connus. La maniere dont vous les connoissez est incomparablement plus admirable & plus incomprehensible. Car lorsque nous recitons, ou que

Difference de la maniere dont Dieu connoit

nous entendons reciter quelque chose que nous sçavons ; le souvenir de ce qui est déja prononcé, & l'attente de ce qui reste encore à prononcer, sont autant de differens mouvemens, qui partagent nôtre esprit & nôtre imagination. Mais la maniere dont vous voyez couler l'avenir dans le passé est tout autre ; parce que vous êtes tout autre chose que nos esprits, qui ne sont que vôtre ouvrage, & que vous êtes immuable & éternel.

le passé & l'avenir, & de celle dont les hommes le pourroient connoître.

Comme donc vous avez connu le ciel & la terre dés le commencement, sans qu'il soit rien survenu à vos connoissances ; de même vous les avez faits dés le commencement, sans que l'action par laquelle vous les avez faits, ait mis la moindre difference entre ce que vous étiez en les faisant, & ce que vous étiez avant de les faire. Que celui qui le comprend publie vos grandeurs ; & que celui qui ne sçauroit le comprendre ne laisse pas de les publier.

Difference de la maniere dont Dieu connoît & agit, & de celle dont les hommes connoissent & agissent.

Que vous êtes élevé, ô mon Dieu ! Cependant, vous habitez dans ceux qui sont humbles de cœur : vous les relevez à proportion que l'humilité les abbat à vos pieds ; & comme vous étes vous-même leur soûtien, aussi bien que leur élevation, ils n'ont garde de tomber.

Par où on devient le temple de Dieu.

Fin du onziéme Livre.

SOMMAIRE
DU DOUZIE'ME LIVRE.

IL *continuë d'expliquer le premier verſet de la Geneſe ; & fait voir que par ce* ciel *& cette* terre , *qu'il eſt dit que Dieu crea* dans le commencement,*il faut entendre les ſubſtances ſpirituelles, & la matiere d'abord informe des choſes corporelles. Que ces deux ſortes de ſubſtances n'ont nul raport avec le tems , & qu'il n'y en a point à leur égard.Que tout ce qu'il établit , en expliquant les premieres paroles de la Geneſe, ne peut être conteſté ; quoiqu'elles ſoient ſuſceptibles de divers ſens, qu'il raporte, & à l'occaſion de quoi il parle du ſoin que ceux-mêmes qui ſont partagez de ſentimens ſur l'intelligence de l'Ecriture , doivent avoir de conſerver l'union & la charité.*



LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE XII.

CHAPITRE I.

Difficulté de trouver la verité, cause precise de la longueur de nos discours.

1. QUAND je lis vos saintes Ecritures, ô mon Dieu, mon esprit se trouve partagé par une infinité de vûës, sur bien des choses que je voudrois pouvoir penetrer, & que me cache l'état de tenebres & de pauvreté où nous sommes durant cette vie. C'est cette pauvreté qui fait que nos discours ont d'autant plus d'étenduë, que nôtre intelligence en a moins. Car au lieu qu'il faudroit peu de paroles pour exprimer la verité, si nous l'avions trouvée ; nous en employons beaucoup à la chercher : au lieu que ce que nous obtenons nous vient en un instant, il faut être long-tems à le demander : au lieu qu'il n'y a rien de plus aisé que d'entrer, quand la porte nous est ouverte, c'est une grande afaire que d'y frapper. Mais si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ; & qui pourroit nous frustrer de l'effet de vos promesses ? Or vous nous avez promis, que pourvû que nous demandassions, nous obtiendrions ; que pourvû que nous cherchassions, nous trouverions ; & que pourvû que nous frapassions à la porte, elle nous seroit

La verité n'est qu'un point : mais il faut faire bien du chemin pour y arriver.

Rom. 8. 13.

Matth 7. 7.

ouverte. Voilà ce que vous nous avez promis, ô mon Dieu, & qui peut craindre que les promesses de la verité demeurent sans effet ?

CHAPITRE II.

Il reprend l'examen des premieres paroles de la Genese. Ce que c'est que le ciel du ciel,

2. J'Ose dire, du fond de ma bassesse, à la gloire de cette Majesté souveraine, qui vous éleve au-dessus de toutes choses, que je sçai que vous avez fait le ciel & la terre : ce ciel que je voi, & cette terre qui me porte, & dont vous avez formé ce corps de terre que je porte. Mais où est ce ciel du ciel, dont parle le Prophete dans ce passage,
Ps. 113. 16. *Le Seigneur a donné la terre en partage aux enfans des hommes ; mais il s'est reservé* le ciel du ciel ? Où est ce *ciel* que nous ne voyons point, & à l'égard duquel tout ce que nous voyons n'est que terre ?

Toute cette masse corporelle que nous voyons est belle; quoiqu'elle ne le soit pas également dans toutes ses parties, dont la plus basse & la moins belle est cette terre que nous habitons. Mais enfin, le ciel méme de nôtre terre n'est que terre à l'égard de ce ciel du ciel, que le Seigneur s'est reservé, & qui est toute autre chose que ce qui a été donné en partage aux enfans des hommes; & quoique je ne sçache pas bien ce que c'est, j'ai raison de dire que ni l'un ni l'autre de ces deux grands corps, dont l'un nous porte, & l'autre nous environne, ne sont que terre, en comparaison de ce ciel du ciel.

CHAPITRE III.

Ce que l'Ecriture entend par les mots de terre invisible & informe, *&* d'abîme tenebreux.

Ce que c'étoit d'a- 3. TOute cette masse corporelle n'étoit d'abord que comme une terre informe & invi-

sible, & comme un certain abîme, sur lequel il n'y avoit point de lumiere ; c'est à-dire, qui n'avoit encore rien de distingué ni de formé. Car c'est pour exprimer cette privation de toute forme, que vous avez voulu qu'il fût écrit, que les *tenebres étoient répanduës sur cette abîme* ; ce qui ne veut dire autre chose, sinon qu'il n'y avoit point encore de lumiere sur cet abîme ; & si l'Ecriture se sert en cet endroit du mot de sur, c'est parce que s'il y avoit eu de la lumiere, elle n'auroit pû être qu'au dessus de ce cahos, & par l'excellence de sa nature, & par la maniere dont elle éclaire. Car du reste, les tenebres ne sont que l'absence de la lumiere ; comme le silence n'est que l'absence du bruit. Ainsi quand on dit qu'il y a des tenebres quelque part, cela ne veut dire autre chose sinon qu'il n'y a point de lumiere.

bord, que j'amasse de l'Univers.

Gen. 8. 2.

Pourquoi l'Ecriture dit, que les tenebres étoient sur la face de l'abime.

N'est-ce pas vous, Seigneur, qui avez apris à celui qui vous parle ici, tout ce qu'il vient de vous dire ? n'est-ce pas vous qui lui avez apris, qu'avant que vous eussiez donné quelque forme à cette matiere informe, & que vous en eussiez tiré toutes les diverses especes des choses, elle n'étoit rien de tout ce que nous connoissons; c'est-à-dire, qu'elle n'étoit rien de coloré ni de figuré; & qu'elle n'étoit ni corps ni esprit ? Cependant, on ne peut pas dire que ce ne fût rien. Qu'étoit-ce donc? Quelque chose d'informe ; c'est-à-dire, d'absolument destitué de toute sorte de forme & de beauté.

C'est la matiere informe les choses que l'Ecriture exprime par le mot de terre confuse & invisible.

CHAPITRE IV.

Pourquoi la nature encore informe a été designée par les mots de terre & d'abîme.

4. Cependant il falloit lui donner un nom ; & un nom qui fût dans l'usage, & qui pût la faire connoître en quelque sorte, aux esprits même les plus grossiers ; & si Moïse a choisi celui de terre & d'abîme, c'est parce qu'on ne pouvoit rien

Pourquoi la matiere informe a été desi-

gnée par les noms de terre & d'abîme. trouver, dans toutes les parties de l'Univers, qui aprochât davantage de quelque chose d'absolument informe que la terre & l'abîme. Car comme c'est ce qui est au plus bas degré, c'est aussi ce qui a le moins d'éclat & de beauté; & il en paroît bien davantage dans les parties de l'Univers qui sont au-dessus de celles là. Ne sommes-nous donc pas bien fondez à croire, que ce n'est que pour parler d'une maniere proportionnée à la foiblesse des hommes, que l'Ecriture a donné le nom de terre informe & invisible à cette matiere que vous creâtes d'abord; & qui n'avoit nulle sorte de forme ni de beauté; mais dont vous deviez former toutes ces diverses especes de choses, dont l'assemblage compose cet Univers, si beau & si merveilleux dans toutes ses parties?

CHAPITRE V.

La matiere informe, difficile à concevoir.

5. SI l'Ecriture a donc jugé à propos de lui donner ce nom là, c'est afin que l'homme venant à penser ce que ce pouvoit être; & n'y trouvant rien à quoi ses sens ni son imagination puissent atteindre, se dise à luy-même. Ce n'étoit ny *Ce qu'il faut penser de la matiere encore informe.* quelque chose de purement intelligible, comme la vie & la justice, puisque c'étoit la matiere dont les corps ont été formez; ny quelque chose de sensible, puisque les sens n'ont point de prise sur ce qui est invisible, & qui n'a nulle sorte de *forme*; & afin que lorsque nous voudrions nous en former quelque idée, nous comprissions que ce n'est rien qui ressemble à quoy que ce soit de tout ce que nous connoissons; & que toute la connoissance que nous en pouvons avoir, ne consiste qu'à sçavoir que nous ne la sçaurions connoître.

CHAPITRE VI.

Comment il se representoit autrefois cette matiere infor-me. *Combien il est difficile de concevoir que ce qui n'a nulle forme soit quelque chose.*

6. JE lasserois la patience des Lecteurs, si je voulois vous exposer, ô Mon Dieu, de combien d'erreurs vous m'avez tiré sur le sujet de cette matiere. Car j'ai été long-tems, sans pouvoir comprendre ce que c'étoit; parce que ceux qui se méloient de me l'expliquer ne le comprenoient pas eux-mêmes *a*; & que de me la representer, comme je faisois, sous un nombre infini de diferentes formes, c'étoit me representer toute autre chose que ce que c'est. Car quoique ce que je me representois ne fût qu'une confusion de diverses formes bizarres, & qui ne pouvoient que donner de l'horreur, c'étoit toûjours quelque chose de formé; & je croyois que ce qu'on apelle être informe n'étoit pas de n'avoir aucune sorte de forme, mais de n'en avoir que d'extraordinaires, & de capables de blesser l'imagination & les sens, si elles venoient à paroître. Ainsi, ce que je me figurois comme informe ne l'étoit pas par la privation de toute forme; mais seulement par comparaison avec d'autres choses d'une forme plus agreable.

Fausse idée de ce que l'on apelle, informe.

Cependant, la droite raison vouloit, que pour me former quelque idée de ce que j'apellois informe, je le dépoüillasse absolument de toute forme *b*: mais c'est de quoi je n'étois pas capable; & j'aurois plûtôt cru que ce qui n'avoit aucune sorte de forme n'étoit rien du tout; que je n'aurois

Ce qu'emporte le mot d'informe.

a Les Manichéens, qui étoient remplis de mille imaginations bizarres & extravagantes, sur cette matiere informe, comme on voit par le 21. l. de S. Aug. contre Faust.

b C'est à dire, comme on verra à la fin du c. de tout ce qui fait la differēce specifique de chaque sorte de choses.

qu'entre le neant & ce qui a déja quelque forme, il pût y avoir quelque chose qui ne fût ny l'un ny l'autre, mais qui étant absolument destitué de toute *forme*, ne fût que ce qui aproche le plus du neant.

Par où on parvient a se faire l'idee qu'il faut avoir de la matiere encore informe.

Je cessay pourtant enfin de consulter sur cela mon imagination, qui étant pleine des idées des corps, dont il n'y en a aucun qui n'ait quelque sorte de forme, ne faisoit que me presenter ces sortes d'images, qu'elle varioit en une infinité de manieres;& je viens à considerer de plus prés cette mutabilité des corps, qui fait qu'ils cessent d'être ce qu'ils étoient, & qu'ils commencent d'être ce qu'ils n'étoient pas. Et il me vint dans l'esprit, que quand les choses passoient d'une *forme* à une autre,ce passage ne se faisoit pas par le neant; mais par quelque chose d'existant, quoiqu'absolument informe. Cela ne me paroissoit pourtant encore qu'une conjecture ; & je voulois une connoissance certaine, & non pas des conjectures & des soupçons.

Mais quoique je n'aye ni le tems ni la force de dicter tout ce que vous m'avez developé sur cela; & qu'il y eût,comme j'ai dit, dequoi laisser la patience des Lecteurs, mon cœur ne laisse pas de vous en benir, & de vous en rendre graces.

Ce que c'est que la matiere informe.

Qu'est-ce donc que cette matiere ? C'est ce qui fait que les choses sujettes à changer sont capables des nouvelles formes qui leur surviennent lorsqu'elles changent. Et cela qu'est-ce ? Est-ce un esprit ? est-ce un corps ? est-ce quelque espece d'esprit,ou quelque espece de corps? Je dirois que c'est un neant qui est quelque chose, ou un être qui n'est rien, si l'un ou l'autre se pouvoient dire.Car il falloit que ce fût déja quelque chose, pour être capable de ces formes que nous voions:& qui distinguent presentement les differentes especes des choses.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Ce que c'est que ce Ciel & cette Terre qu'il est dit que Dieu crea dans le commencement, Que l'un & l'autre ont été faits de rien.

7. MAis quelque peu d'être qu'eût cette matiere, d'où l'avoit-elle tiré, sinon de vous, ô mon Dieu, par qui toutes choses sont tout ce qu'elles sont ? [a] Or entre vos ouvrages & vous, il y a plus ou moins de distance, selon qu'il y a plus ou moins de ressemblance. Car ce n'est que par là, & non par une distance de lieu, qu'il est vrai de dire que les choses sont prés ou loin de vous.

Par où les choses sont proches ou éloignées de Dieu.

C'est donc vous, Seigneur, qui ne pouvez non plus changer quant à la maniere d'être, que par le fonds de vôtre substance ; & dont l'immutabilité n'est pas moins parfaite dans chacune des trois Persõnes, que dans les deux autres; c'est vous, Dieu trois fois Saint, & dont la puissance n'est pas moindre que la sainteté ; c'est vous, dis-je, qui avez fait quelque chose de rien, lorsqu'il vous a plû de créer le ciel & la terre; & qui l'avez fait dans le commencement, c'est à dire, dans ce principe, ou par ce principe de toutes choses qui vient de vous; & qui n'est autre que cette Sagesse éternelle, que vous engendrez de vôtre propre substance. Car vous n'avez pas fait le ciel & la terre de vôtre substance; [b] puisque si cela étoit ils seroient égaux à vôtre Fils unique, & par consequent à vous même : la raison faisant voir clairement, que ce que vous engendrez de vôtre substance vous est égal; comme elle fait voir que ce qui n'en est pas

Preuve

[a] Contre les Manichéens, qui croyoient qu'il y avoit des choses qui n'étoient point l'ouvrage de Dieu.

[b] Contre les Manichéens, qui pretendoient que certaines parties de l'Univers étoient de la substance même de Dieu.

que toutes choses ont été tirées du neant.

ne peut que vous être inferieur. Or il n'y avoit point d'autre substance que la vôtre, ô mon Dieu, c'est à dire, celle de cette Trinité qui n'est qu'un, & de cette unité qui subsiste entre trois choses differentes ; & par consequent, il faudroit que vous eussiez fait le Ciel & la Terre de vôtre substance, si vous les aviez faits de quelque chose.

C'est donc de rien que vous avez fait, & ce Ciel, *a* qui étoit quelque chose d'excellent, & cette terre, *b* qui étoit si peu de chose: car comme vous êtes tout bon & tout-puissant, vous êtes le principe de tout ce qui a quelque degré de bonté. C'est donc vous qui avez fait, & cette grande chose à quoi l'Ecriture donne le nom de Ciel ; & cette chose si basse, à quoi elle donne celui de terre. Vous êtiez ; mais il n'y avoit nulle autre chose que vous. C'est donc de rien, encore une fois, que vous avez fait le Ciel & la Terre ; c'est-à dire, deux sortes de natures, dont l'une aprochoit de vôtre substance, & n'avoit que vous audessus d'elle ; & l'autre n'étoit presque rien, & n'avoit au dessous d'elle que le néant.

a C'est à dire, les substances spirituelles, comme l'on verra plus bas.

b C'est à dire, la matiere commune de tous les corps.

CHAPITRE VIII.

Quelle étoit d'abord cette matiere, que l'Ecriture designe par le mot de Terre. *Que les natures intellectuelles, designées par celui de* Ciel, *avoient été créées avant le Ciel visible.*

Ce que c'est que ce Ciel & cette Terre que Dieu créa dans le commencement.

** Ps. 113. 16.*

8. CE Ciel, que vous creâtes dans le commencement, n'est donc autre chose que ce Ciel du Ciel, qu'il est écrit, que vous vous êtes reservé;* au lieu que vous avez donné en partage aux enfans des hommes, cette Terre dont il est parlé au même endroit; c'est à dire, toute cette masse corporelle que leurs yeux voyent, & que leurs mains tou-

chent: mais elle n'étoit pas d'abord telle que nous la voyons & que nous la touchons presentement. C'etoit quelque chose d'invincible & d'informe ; c'etoit un abîme sur lequel les tenebres étoient répanduës, ou sur lequel il n'y avoit point de lumiere, & bien moins qu'il n'y en a dans ce que nous apellons presentement l'abîme. Car quelques tenebres qui regnent dans ces abîmes des eaux que nous voyons, toûjours y a-t-il quelque sorte de lumiere; & les choses y ont leur forme, qui les distingue les unes des autres, d'une maniere perceptible à tout ce qu'il y a d'animaux & de poissons qui en penetrent les profondeurs : au lieu que le chaos, à quoi la Genese donne le nom d'abîme, n'avoit aucune sorte de forme ; & n'étoit que ce qu'on peut concevoir de plus aprochant du néant ; quoique ce fût quelque chose, & quelque chose de capable de toutes sortes de formes, comme il parut depuis. Car c'est de cette maniere informe, que vous aviez faite de rien, & qui n'étoit presque rien, que vous avez fait l'Univers, cette grande chose qui nous paroît si admirable. Gen. 1. 2.

Tous les corps que nous voyons ont été formez de la matiere.

En effet, qu'y a-t-il de plus admirable que ce Ciel corporel que nous voyons, & qui n'est autre chose que ce firmament qui separe les eaux d'avec les eaux, & qu'il est dit que vous fites le second jour, aprés avoir fait la lumiere ? Pour lui donner l'être, vous n'eûtes qu'à dire : *Que le firmament soit fait*, & il fut fait dans le moment. Vous donnâtes à ce firmament le nom de Ciel ; & c'est en effet le Ciel de ce globe où nous sommes, qui comprend la Terre & la Mer ; & que vous fites le troisiéme jour, en donnant une forme visible à cette matiere informe, que vous aviez faite avant qu'il y eût aucun jour.

Le Ciel intellectuel

Deslors même que vous aviez déja fait un Ciel; puisqu'il est écrit que dés le commencement vous avez fait le Ciel & la Terre: mais c'étoit ce Ciel du

fait avant le Ciel visible.

Ciel, qu'il est dit que vous vous êtes reservé, & en comparaison duquel nôtre Ciel même n'est que Terre. Vous aviez aussi fait une Terre, qui n'étoit autre chose, comme j'ai déja dit, que cette matiere informe, qui n'avoit rien de visible ni de distingué ; & cet abîme, surquoi les tenebres étoient répanduës. Et c'étoit de cette Terre, de cette matiere informe & invisible de cet être si aprochant du neant, que vous deviez faire tout cet assemblage de choses, en quoi consiste ce monde sujet au changement, qui n'a nulle sorte de consistence ; & dans lequel nous apercevons ces vicissitudes continuelles, qui nous rendent le tems sensible, & nous donnent moyen de le mesurer. Car ce qui fait le tems n'est autre chose que les changemens qui arrivent aux choses dont cette Terre informe & invisible étoit la matiere, & qui font qu'elles passent d'une forme à une autre.

Ce qui fait le tems.

CHAPITRE IX.

Pourquoi l'Ecriture ne fait nulle mention de jours ni de tems, quand elle parle de la creation des natures spirituelles, & de la matiere encore informe.

Pourquoi l'Ecriture ne fait point de mention de tems ni de jours, quand elle parle de la creation du Ciel intellectuel

9. DE-là vient que vôtre saint Esprit, qui éclairoit & qui conduisoit l'esprit de vôtre serviteur Moïse, n'a pas permis qu'il ait fait aucune mention de tems ni de jours, lorsqu'il a dit que dans le commencemēt vous fites le ciel & la terre. Car ce ciel du ciel, qui est celui que vous fites d'abord, n'est autre chose qu'une certaine nature intellectuelle, qui à la verité ne vous est pas coéternelle, Trinité adorable, mais qui participe à vôtre Eternité, & dont la mutabilité naturelle est fixée par la douceur ineffable du bonheur qu'elle a de vous contempler sans cesse : ce qui fait que vous étant inseparablement unie, sans que l'amour que fait cette union ait jamais souffert la moindre

défaillance, elle eſt audeſſus de tous ces changemens & de toutes ces viciſſitudes qui font le tems.

& de celle de la matiere encore informe.

Il n'eſt point fait mention de jours non plus, à l'égard de cette matiere informe, dont l'Ecriture parle au méme endroit, & qu'elle déſigne par le nom de Terre informe & inviſible; parce qu'il n'y a ni jours ni tems où il n'y a rien qui ſurvienne ni qui paſſe, & que rien ne paſſe ni ne ſurvient, où il n'y a nulle ſuite de choſes qui ſe ſuccedent, ni nul paſſage d'une forme à une autre.

CHAPITRE X.

Il ſouhaite de n'avoir point d'autre maître que Dieu même & de ne vivre que de lui.

10. O Verité éternelle, douce lumiere de mon cœur, que ce ſoit vous qui me conduiſez; & non pas mon propre eſprit qui n'eſt que tenebres. Je me ſuis laiſſé emporter aux choſes qui paſſent;& c'eſt ce qui a obſcurci mon eſprit: Mais dans cet état même d'obſcurité, je n'ai pas laiſſé de vous aimer. Je m'étois égaré, mais enfin je me ſuis ſouvenu de vous. Vous avez couru aprés moi; & j'ai entendu derriere moi vôtre voix qui me rapelloit, pour me faire retourner ſur mes pas. Il eſt vrai que je ne l'ai entenduë qu'à peine; tant ces eſprits turbulens, [a] qui ne ſçauroient ſe tenir en paix, faiſoient de bruit autour de moi. Je l'ai pourtant entendu à la fin: je l'ai ſuivie, & je reviens tout épuiſé & tout hors d'haleine, à la fontaine de vie, qui n'eſt autre que vous-même.

Cauſe preciſe de l'aveuglement des hommes.

[a] Les Manichéens.

Que perſonne ne m'empéche donc de me deſalterer dans ces eaux celeſtes: que j'en boive & que j'en vive, & qu'il ne m'arrive pas de vouloir vivre de la vie que je puis tirer de mon propre fonds. Car tant que j'ai voulu vivre par moi-même, j'ai mal vécu; je me ſuis donné la mort à moi-même; mais je retrouve la vie en vous. Que ce ſoit donc

Il faut vivre de Dieu, pour bien vivre.

vous ſeul qui me conduiſiez & qui m'inſtruiſiez. J'embraſſe avec une entiere foi ce que je trouve dans vos ſaintes Ecritures : mais ſes moindres paroles enferment des miſteres d'une grande profondeur.

CHAPITRE XI.

Qu'il n'y a point de tems à l'égard de Dieu, ni même à l'égard des natures ſpirituelles qui jouiſſent de lui, quoiqu'elles ne lui ſoient pas coéternelles. Et qu'il n'y en a point non plus, à l'égard de la matiere informe des choſes corporelles.

Quand nous voyons clairement quelque verité c'eſt que Dieu nous parle.

I. Tim. 6. 16.

Par où Dieu eſt éternel.

Pourquoi l'Ecriture dit, que Dieu ſeul eſt immortel.

11. Vous m'avez déja dit, Seigneur, & d'une voix forte, qui s'eſt fait entendre aux oreilles de mon cœur, qu'il n'y a que vous qui ſoyez éternel & veritablement immortel, [a] par l'immutabilité de vôtre nature, qui fait qu'il ne vous ſurvient jamais aucune nouvelle forme, ni aucun nouveau mouvement, & que vôtre volonté n'eſt point ſujette au tems, & demeure toûjours la même. Car toute nature dont la volonté change n'eſt point veritablement immortelle : Voilà ce que je voi clairement à la faveur de vôtre lumiere. Faites que la clarté avec laquelle je le voi, augmente tous les jours de plus en plus, & que je conſerve cette connoiſſance, en me tenant ſous vos aîles avec humilité.

Vous m'avez encore dit, Seigneur, & d'une voix forte, qui s'eſt fait entendre aux oreilles de mon cœur, que de toutes les natures & les ſubſtances qui ne ſont pas ce que vous êtes, mais qui ne laiſſent pas d'avoir une veritable exiſtence, il n'y en a aucune dont vous ne ſoyez le Createur, & que tout vient de vous, hors ce qui n'a point d'être, c'eſt-à-dire, le peché, qui n'eſt autre choſe que

[a] Contre les Manichéens, qui croyoient qu'il y avoit des choſes que Dieu n'avoit point faites, & que le peché étoit une ſubſtance.

le mouvement par lequel la volonté se détourne de ce qui est souverainement, c'est à dire, de vous, Pour se porter à quoique ce soit de ce qui est moins que vous. Que nul peché n'est capable de vous nuire, ni de troubler, non plus dans les plus petites choses que dans les plus grandes, l'ordre que vous avez établi; ni de donner ateinte à l'empire souverain, que vous exercez sur toutes choses. Voilà ce que je voi clairement, à la faveur de vôtre lumiere: faites que la clarté avec laquelle je le voi augmente tous les jours de plus en plus; & que je conserve cette connoissance, en me tenant sous vos aîles avec humilité.

Ce que c'est que le peché.

Le peché ne peut faire aucun tort à Dieu.

12. Une autre chose que vous m'avez encore dite, & d'une voix forte, qui s'est fait entendre aux oreilles de mon cœur, c'est que nulle creature ne vous est coéternelle, non pas même celles dont la volonté n'a que vous seul pour objet, & ne se porte jamais à nul autre; parce que le bonheur qu'elles ont de vous être unies, par tout l'amour dont elles sont capables, de se nourrir sans cesse de vous, & de trouver en vous dequoi remplir toute l'avidité de cet amour chaste, qui ne souffre jamais nulle sorte d'interruption, fixe leur mutabilité naturelle; & à l'égard de qui il n'y a ni avenir qu'elles atendent, ni passé dont il ne leur reste que le souvenir; parce que vous êtes leur seul & unique objet, & que vous leur êtes toûjours present; & qui enfin n'éprouvant jamais aucune sorte de changement, n'ont nulle sorte d'afinité avec le tems.

Ce qui fait qu'il n'y a point de tems à l'égard des creatures intellectuelles qui jouissent de Dieu.

Quoique ce soit donc que ces sortes de creatures, quelle felicité aproche de celle qu'elles ont de vous être unies, felicité éternelle & ineffable; de vous servir pour jamais de demeure & de temple, & d'être sans cesse éclairées de vôtre lumiere? Que peut-on donc croire que ce soit que ce ciel du ciel, qu'il est dit que le Seigneur s'est reservé, sinon ces

Ps. 16.

heureuſes creatures qui ſont vôtre temple ; & qui joüiſſent de vos délices ineffables, ſans aucune interruption , & ſans qu'aucun mouvement les porte vers nul autre objet: ces purs eſprits qui ne ſont qu'un, par la parfaite conformité qui les tient unis, dans cette paix ſolide & ineffable qui eſt le partage des Saints : ces Citoyens de vôtre ville ſainte, & qui ſont eux-mêmes cette heureuſe ville , que vous vous êtes bâtie dans ce Ciel, bien plus élevé audeſſus de celui que nous voyons, que celui-là ne l'eſt audeſſus de la terre ?

Diſpoſition du cœur des vrais Chrétiens. 13. Que toute ame , qui dans ce malheureux exil, où nous ſommes ſi loin de vous, brûle d'une ſoif ardente pour vos eaux celeſtes ; qui fait ſon pain de ſes larmes, dans le cours de cette vie mor-
Pſ.41. 24. telle, où toutes choſes lui diſent ſans ceſſe: *Quand*
Pſ.26.4. *ſerez vous avec vôtre Dieu?* qui ne deſire & ne vous demande que de paſſer tous les jours de ſa vie dãs vôtre ſainte maiſon; & qui ne connoît point d'autre vie que vous, ni d'autres jours que vôtre éternité, c'eſt à dire, ce qui fait que vous êtes toûjours le même, & que vos années ne paſſent point ; que toute ame, dis-je, qui en eſt là , comprenne ſi elle en eſt capable , juſqu'à quel point vôtre éternité vous éleve audeſſus de toutes ſortes de tems ; puiſqu'encore que ces intelligences ſi nobles , qui ſont vôtre maiſon & vôtre temple , ne ſoient que de pures creatures , & que par conſequent elles ne vous ſoient point coéternelles; elles ne laiſſent pas d'être audeſſus de toutes les viciſſitudes dn tems, par le bonheur qu'elles ont de n'avoir jamais été loin de vous, comme nous ſommes dans cette terre étrangere ; & de vous être unies par une charité perpetuelle & inalterable. Voilà ce que je voi clairement, à la faveur de vôtre lumiere : faites que la clarté avec laquelle je le voi augmente tous les jours de plus en plus: & que je conſerve cette connoiſſãce, en me tenãt ſous vos aîles avec humilité.

L'état des ſubſtances intellectuelles qui joüiſſent de Dieu, qui ſert de degré pour s'élever juſqu'à la connoiſſance de ſon éternité.

14. Je trouve encore une autre sorte de chose, à l'égard de laquelle il n'y a point de tems non plus.

C'est cette matiere informe, qu'on aperçoit dans les changemens qui arrivent aux choses du dernier ordre. [a] Car il faudroit être de ceux dont l'esprit s'égare & se perd dans des pensées creuses, où il ne fait que rouler les vains phantômes que les sens font passer en nous, pour oser dire, que si toutes sortes de formes étoient aneanties, & qu'il ne restât que cette matiere informe, par laquelle les choses passent d'une forme à une autre, elle pût faire le cours & les vicissitudes des tems. Cela est absolument impossible; puisqu'il n'y a point de tems où il n'y a point de varieté de mouvemens, & qu'il n'y a point de varieté de mouvemens où il n'y a point de passage d'une forme à une autre. [b]

Point de tems, où il n'y a point de changement.

a Voyez le chap. 6. vers le milieu.
b Voyez la penultiéme note sur le chap. 12.

CHAPITRE XII.

Deux sortes de creatures à l'égard desquelles il n'y a point de tems.

15. C'Est donc pour avoir consideré toutes ces choses, autant qu'il vous a plû de m'en faire la grace, & de m'ouvrir la porte de vos misteres, où je n'ai frapé qu'à mesure que vous m'en avez solicité; qu'entre les choses que vous avez faites, j'en ai trouvé deux à l'égard de qui il n'y a point de tems, quoique ni l'une ni l'autre ne vous soit coéternelle. L'une est cette creature si excellente, dont le bonheur est à tel point, qu'encore que par sa nature elle soit sujette au changement, il ne lui en arrive aucun, parce qu'elle jouit de vôtre éternité & de vôtre immutabilité, par une contemplation perpetuelle, qui ne souffre ni interruption ni défaillance. L'autre est cette matiere destituée de toute forme: car dés-là, qu'elle n'en avoit ni n'en recevoit aucune, elle n'éprouvoit aucun de ces

Deux sortes de choses, à l'égard desquelles il n'y a point de tems.

changemens qui font paſſer du mouvement au repos, & du repos au mouvement ; & ainſi il n'y a point non plus de tems à l'égard de cette matiere, d'abord informe, mais que vous n'avez pas laiſſée telles que vous l'aviez faite.

Ce que Dieu fit d'acord. Vous avez donc fait dans le commencement, avant qu'il y eût ni jours ni tems, ces deux choſes dont je viens de parler, c'eſt à-dire, ces natures ſpirituelles, que l'Ecriture déſigne par le nom de Ciel ; & cette matiere qu'elle apelle une terre in-
Gen. 1. 2. forme & inviſible, & un abîme ſur lequel les tenebres étoient répanduës, & à quoi elle ne donne ce nom-là, qu'en faveur de ceux qui ont beſoin qu'on les conduiſe peu à peu, & comme par degrez à l'intelligence des choſes. Car tous ne ſont pas capables de concevoir cette matiere deſtituée de toute forme ; mais qui n'étoit pourtant pas un pur neant, de laquelle vous deviez faire un Ciel, different de ce Ciel du Ciel, dont il eſt parlé d'abord ; & une terre viſible, & ornée de diverſes ſortes de formes ; & les eaux, telles que nous les voyons, & toutes les autres choſes dont vous avez composé toute cette grande maſſe de l'Univers ; & ſur la creation deſquelles il eſt fait mention de jours, parce que ces divers mouvemens, & ces changemens de formes ſi reglez, à quoi elles ſont ſujettes, ſont proprement ce qui fait le tems.

Pourquoi il eſt fait mention de jours, quand l'Ecriture vient à parler des choſes particulieres qui ont été tirées de la matiere.

CHAPITRE XIII.

Que c'eſt parce qu'il n'y a point de tems, à l'égard du Ciel intellectuel, ni de la matiere informe, que l'Ecriture ne fait point de mention de jours quand elle parle de la creation de l'un & de l'autre.

16. QUand je conſidere donc ces paroles de vôtre Ecriture : „ Dans le commencement Dieu créa le Ciel & la Terre ; & cette Ter„ re étoit informe & inviſible, & les tenebres

„ étoient répanduës sur la face de l'abîme, il me paroît que s'il n'est point fait mention de jours, lorsqu'il est parlé de la creation de ce Ciel & de cette terre ; c'est qu'il n'y a point de tems, ni à l'égard de ce Ciel du Ciel, ce Ciel vivant & intellectuel, qui au lieu que nous ne voyons les choses de pure intelligence qu'imparfaitement, & l'une aprés l'autre ; d'une vûë trouble & confuse, sous des énigmes, & comme au travers d'un verre obscur ; les voit à découvert, & les embrasse tout entieres, dans les splendeurs de la claire vision, qui n'est point sujette aux vicissitudes du tems, & où les choses ne se presentent point successivement, mais tout à la fois, ni à l'égard de cette matiere encore informe & invisible ; puisque qui dit tems, dit changement, & qu'il n'y a nul changement, où il n'y a nul mouvement, ni nul passage d'une forme à une autre. Or c'est ce Ciel du Ciel, cette matiere informe, que l'Ecriture exprime d'abord par les mots de Ciel & de Terre. Elle s'exprime sur celui de Terre, dés le second verset ; & quand elle dit, dans le sixiéme, que le firmament fut fait le second jour, & que Dieu lui donna le nom de Ciel, elle fait assez entendre quel est cet autre Ciel dont elle venoit de parler sans faire aucune mention de jours.

Point de mention de jours où il est parlé de la creation des substances intellectuelles, & de celle de la matiere informe, & pourquoi.

1. Cor. 13.

Je croi donc, & je le repete encore une fois, que la raison pour laquelle l'Ecriture ne fait point de mention de jours, lorsqu'elle dit que *dans le commencement Dieu créa le Ciel & la Terre* : c'est parce qu'il n'y a point de tems, ni à l'égard de ce Ciel du Ciel, qui a eu sa forme avant toute autre chose, ni à l'égard de cette Terre qui n'en avoit point, & qui n'étoit qu'une matiere invisible & informe.

CHAPITRE XIV.

Aprés avoir admiré la profondeur de l'Ecriture, & l'aveuglement des Manichéens, qui rejettoient les Livres de l'ancien Testament; il commence d'entrer en matiere contre ceux qui ne convenoient pas avec lui, sur le sens des premieres paroles de la Genese.

17. LA profondeur de vos saintes Ecritures épouvante, ô mon Dieu. Elles nous presentent une surface agreable, qui nous flate & nous atire: mais leur profondeur épouvante, encore une fois. Je ne puis l'envisager sans trembler & sans fremir: mais ce n'est que par le respect & l'amour que je leur porte. Je hai souverainement ceux qui les haïssent. *a* Que ne tuez-vous ces malheureux, ô mon Dieu, que ne les tuez-vous, de ce glaive à double tranchant, dont parle l'Ecriture, afin qu'ils cessent de la haïr? Car je ne souhaite que vous les tuïez, qu'afin que mourant à eux mêmes, ils ne vivent plus que pour vous.

a Les Manichéens. Heb. 4. 12.

Il y en a d'autres, qui ne condamnent pas les Livres de Moïse, & qui au contraire font profession de les respecter; mais qui ne laissent pas de me dire: „ Le sens que vous donnez à ces paroles de la Genese n'est pas celui que le saint Esprit qui les a dictées à Moïse a voulu qu'on leur donnât; & leur veritable sens est celui que nous leur donnons. Voici de quelle sorte je répons à ces gens là. Soyez, s'il vous plait, ô mon Dieu, le Juge de ce different, puisque vous êtes leur Dieu aussi bien que le mien.

CHAPITRE XV.

Qu'on ne sçauroit s'empêcher de convenir de ce qu'il a dit, depuis le commencement du Livre douziéme, sur l'éternité de Dieu ; & sur ce qui fait qu'il n'y a point de tems, ni à l'égard des natures spirituelles qui joüissent de lui, ni à l'égard de la matiere encore informe.

8. TRaiterez-vous de fausseté ce que la verité éternelle m'a dit, d'une voix forte, qui s'est fait entendre aux oreilles de mon cœur, que ce qui fait que le Createur est veritablement éternel, c'est que sa substance est exempte de tous ces changemens qu'éprouvent les choses sujettes au tems, & que sa volonté n'est rien de different de sa substance; & qu'ainsi il ne faut pas s'imaginer qu'il veüille tantôt une chose, & tantôt une autre ; ni qu'il veüille aujourd'hui ce qu'il ne vouloit pas hier ; ni même que ce soit par reprises, & comme par divers mouvemens de volonté, qu'il veüille ce qu'il veut ; parce qu'une volonté de cette sorte seroit une volonté sujette au changement ; & que ce qui peut changer n'est point éternel : or nôtre Dieu est éternel.

Immutabilité de la nature de Dieu.

Comment Dieu veut ce qu'il veut.

Oseriez-vous non plus traiter de fausseté, ce que la même verité m'a encore dit, d'une voix forte, qui s'est fait entendre aux oreilles de mon cœur, que comme l'atente où nous sommes des choses à venir devient une vûë presente, lorsqu'elles sont arrivées; cette vûë devient memoire lorsqu'elles sont passées: [a] que toute intelligence, dont l'action peut varier de la sorte, est sujette au changement ; & que ce qui peut changer n'est point éternel ? Or nôtre Dieu est éternel ; & je n'ai qu'à joindre ensemble toutes ces veritez, qui sont autant de principes, pour voir que la production des creatures n'a point été l'effet d'une volonté nouvelle qui soit survenuë à mon Dieu;& que les vûës & les connoissances de ce Dieu éter-

[a] Liv. 12. chap 28.

Belle idée de ce qu'on apelle l'avenir, le present, & le passé.

Dieu ne veut rien qu'il n'ait toûjours voulu.

nel que j'adore sont toujours les mêmes, & n'ont rien de sujet au tems.

19. Qu'avez-vous donc à dire, vous qui combatez le sens que je donne aux paroles de Moïse? Y a-t-il quelque chose de faux dans ce que je viens de dire? Non, disent-ils; il n'y a rien que de vrai.

Et ce que j'ai dit plus haut, que tout ce qui existe, de quelque nature qu'il soit, c'est-à-dire, & ce qui a déja quelque forme, & ce qui ne seroit encore qu'une matiere capable d'en recevoir, tient son être de celui qui étant l'être souverain, est aussi souverainement bon: n'est il pas également vrai? Nous en convenons, répondent ils.

Vous ne disconviendrez pas non plus, qu'il n'y ait de certaines creatures, élevées par l'excellence de leur nature audessus de toutes les autres, & qu'un amour chaste tient si étroitement unies au Dieu veritable & veritablement éternel, qu'encore qu'elles ne lui soient point coéternelles, il n'y a point de tems à leur égard; parce que ne s'écartant jamais de Dieu pour se porter à nulle autre chose, & joüissant d'un repos perpetuel & inalterable, dans la contemplation de cet Etre souverain, elles n'éprouvent aucune de ces vicissitudes qui font le tems. Car vous vous montrez, ô mon Dieu, à ces esprits si purs, parce qu'ils vous aiment autant que vous voulez être aimé; & cette vûe les remplit de telle sorte, & leur tient si bien lieu de tout, qu'il ne leur arrive jamais de se détourner de vous, & qu'ils ne sont pas même capables du moindre retour vers eux-mêmes. Voilà quelle est la maison que vous habitez, ô mon Dieu; & cette maison n'est ni de terre ni d'aucune autre matiere plus subtile, comme pourroit être la matiere étherée, c'est une maison toute spirituelle & qui participe à vôtre Eternité; parce qu'elle subsiste éternellement, sans aucune sorte d'alteration;

Condition necessaire pour voir Dieu.

* Joan. 14. 21.

Par où les substances spirituel-

ni de défaillance. Car c'eſt de cette maiſon qu'il eſt dit que vous l'avez établie pour ſubſiſter dans tous les ſiecles des ſiecles, & qu'elle ne s'écartera jamais de la loi que vous lui avez donnée. *a* Cependant elle ne vous eſt pas coéternelle ; puiſque dés-là qu'elle a été faite, elle a eu ſon commencement.

peuvent participer à l'Eternité du Createur.

Pſ. 150., 6.

20. Il eſt vrai que nous ne trouvons point de tems qui l'ait précedée, puiſqu'il eſt écrit que *la Sageſſe a été créée avant toutes choſes* : ce qui ne ſe doit pas entendre de cette Sageſſe dont vous êtes le Pere, qui vous eſt égale & coéternelle, par laquelle toutes choſes ont été créées, & qui eſt ce principe par lequel il eſt dit que vous avez fait le Ciel & la Terre ; mais de la Sageſſe créée, c'eſt-à-dire, de la nature intellectuelle, qui n'eſt lumiere que par le bonheur qu'elle a de contempler vôtre divine lumiere ; ce qui fait que toute creature qu'elle eſt, l'Ecriture ne laiſſe pas de lui donner le nom de Sageſſe. Mais autant qu'il y a de difference, entre la lumiere primitive qui éclaire ; & ce qui n'eſt lumiere que parce qu'il en eſt éclairé ; autant y en a t il entre la Sageſſe qui a créé toutes choſes, & la Sageſſe créée, & l'une n'eſt pas moins audeſſus de l'autre, que la juſtice qui juſtifie, eſt audeſſus de ce qui n'eſt juſtice, que pour en avoir été juſtifié.

Eccl. 1. 4.

Sageſſe creée, ſubſtances intellectuelles.

Sageſſe increée, Verbe de Dieu.

Pourquoi certaines creatures ſont apellées ſageſſe & lumiere.

Cependant quelque difference qu'il y ait entre cette juſtice primitive, & cette autre juſtice inferieure & dépendante, un de vos plus fidelles ſerviteurs n'a pas laiſſé de dire que nous ſommes vôtre juſtice. *a* Car c'eſt ce qu'il a dit en propres termes dans ce paſſage d'une de ſes Epîtres : ,, Celui qui ,, ne connoiſſoit point le peché, a été fait peché ,, pour l'amour de nous ; afin que par lui nous ,, devinſſions la juſtice de Dieu.

En quel ſens l'Ecriture dit que nous ſommes la juſtice de Dieu.

2. Cor. 5. 21.

Il y a donc une Sageſſe créée, qui n'eſt autre cho-

a C'eſt-à-dire, qui eſt la ſeule veritable juſtice.

se, comme j'ai déja dit, que ces natures spirituelles & intellectuelles, qui composent vôtre ville sainte, la celeste Jerusalem; cette ville libre qui est nôtre mere; cette ville éternelle qui est dans le Ciel, où qui est elle-même le Ciel, c'est-à-dire, ce Ciel du Ciel que vous vous êtes reservé, & qui vous louë éternellement. Mais quoique nous ne trouvions point de tems qui ait précedé cette sagesse, puis qu'ayant été créée avant toutes choses, elle l'a été avant tous les tems, nous trouvons audessus d'elle l'éternité du Createur: puisque c'est lui qui l'a faite, & qu'elle n'a commencé d'être, que lors qu'il l'a tirée du neant. Il ne faut pas neanmoins concevoir ce commencement, comme un commencement de tems, puisque quand elle a été créée, il n'y avoit point encore de tems; mais comme un commencement d'existence.

Ce que c'est que la Jerusalem celeste.
Gal. 4. 62.

21. Ces intelligences si pures ne sont donc point ce que vous êtes; quoiqu'elles ne soient que par vous, & ce sont des substances toutes differentes de la vôtre; *a* puisqu'encore qu'elles ayent été avant tous les tems, & qu'il n'y ait pas même de tems à leur égard, parce qu'ayant été élevées jusqu'à la contemplation de vôtre substance ineffable, & ne s'en détournant jamais, elles n'éprouvent aucune sorte de changement; elles en sont neanmoins capables par leur nature. Cette mutabilité feroit même qu'elles s'obscurciroient & se refroidiroient; si l'amour parfait par lequel elles vous sont unies, ne les tenoit sans cesse exposées aux ardeurs vives & lumineuses que vous leur communiquez: & qui les rendant elles-mêmes ardentes & lumineuses, en font comme un midi perpetuel.

Difference, entre le non changement & l'immutabilité.

O quelle est la splendeur & l'éclat de cette maison celeste! C'est celle-là dont la beauté est

a Contre les Manichéens; qui croyoient que les substances intellectuelles étoient des portions de celle de Dieu.

l'objet de mon amour. C'est vous, Palais admirable, où reside la gloire de mon Seigneur & de mon Dieu, qui vous a fait, & qui regne en vous; c'est vous, dis-je, que je desire : c'est vers vous que je soûpire dans mon exil ; & je demande sans cesse à celui qui vous a fait, qu'il veüille bien aussi regner en moi ; puisque je suis son ouvrage aussi-bien que vous. Il est vrai que je me suis égaré, comme une brebis qui s'écarte du troupeau : mais le divin Architecte qui vous a bâtie, est aussi le Pasteur à qui j'apartiens ; & j'espere qu'il me raportera sur ses épaules dans cette demeure celeste. Ps. 35. 8. *Belle priere.* Ps. 178. 179. Luc. 15. 5.

22. Qu'avez vous donc à dire, vous qui reconnoissez Moïse pour un insigne serviteur de Dieu, qui respectez ses livres comme des oracles du saint Esprit, & qui ne faites que combatre le sens que je donne à ses paroles ? Pouvez-vous nier qu'encore que cette maison celeste où Dieu habite ne lui soit pas coéternelle, elle ne soit éternelle selon que sa nature le comporte ? Et ne seroit-ce pas en vain que vous chercheriez dans ce Ciel du Ciel ces variations & ces changemens qui font le tems, puisqu'il n'y en a aucune ; & que dés là qu'il joüit du bonheur d'être inseparablement uni à Dieu, il est audessus de tout ce qui fait les révolutions des tems ? Nous en convenons, répondent-ils.

Que pouvez vous donc trouver de faux dans tout ce que j'ai declaré ici avec action de graces, à la gloire de mon Dieu, à mesure que la voix de sa verité, qui est le fonds inépuisable de ses louanges, se faisoit entendre aux oreilles de mon cœur ? Sera-ce que j'ai dit, en parlant de cette matiere informe, que dés-là qu'elle n'avoit point de forme, on n'y pouvoit trouver aucune suite de choses, ni par consequent aucune vicissitude ni aucun tems ; & qu'encore que cette

matiere fût ce qu'on peut imaginer de plus aprochant du neant, elle étoit pourtant quelque chose ; & que par consequent elle avoit été faite par celui dont tout ce qui existe, de quelque maniere que ce soit, tire son existence ? Nous ne le sçaurions nier, répondent-ils.

CHAPITRE XVI.

Aveuglement de ceux qui ne veulent pas convenir de ce que la verité fait entendre à quiconque a les oreilles du cœur ouvertes. La Jerusalem celeste, seul objet de l'amour de saint Augustin.

23. CAr ce que je dis ici en vôtre presence, ô mon Dieu, ne s'adresse qu'à ceux qui conviennent de ce que vôtre verité me dit interieurement. Pour ceux qui n'en conviennent pas, * je les laisserai aboyer & s'étourdir eux-mêmes tant qu'ils voudront ; & si je leur parle, ce ne sera que pour les exhorter à calmer leur agitation & leurs inquietudes ; & à se tenir en état, que vôtre parole puisse trouver quelque entrée dans leur cœur. Mais quand ils ne voudroient pas m'écouter, & qu'ils rejetteroient ce que je pourrois leur dire, parlez-moi toûjours, ô mon Dieu ; & ne cessez point de faire entrer vôtre verité dans mon cœur : car il n'y a que vous qui le puissiez faire. Je laisserai ces malheureux où ils sont ; c'est-à-dire hors d'eux-mêmes, où ils ne font que soufler dans la poudre, & se la faire entrer dans les yeux. Pour moi, je me retirerai dans l'interieur de mon ame, pour vous chanter des Cantiques d'amour : pour y pousser de ces gemissemens ineffables, que vôtre divin Esprit forme en nous ; & pour soûpirer, tant que durera mon exil, aprés la Jerusalem celeste ; cette sainte ville qui est ma patrie & ma mere ; & vers laquelle mon cœur se tient sans cesse élevé.

* Les Manichéens.

Is. 27. 1.

Où il faut habiter pour vaquer à Dieu.

Rom. 8. 28.

Gall. 4. 26.

Ce que C'est vous qui êtes le Roi de cette bienheureu-

se societé, qui l'éclairez, qui lui servez de pere, de tuteur, de mari ; qui êtes ses chastes & ses perpetuelles delices ; sa joie solide & permanente ; son bien ineffable, en qui elle trouve toutes sortes de biens, parce que vous êtes le vrai bien, le souverain bien, l'unique bien. Je ne cesserai donc point de soûpirer aprés elle, jusqu'à ce que vôtre bonté infinie, ramassant tout ce que j'ai épars ça & là de moi-même, par une dissipation qui m'a mis en pieces, & qui m'a défiguré au point que je suis, rende à mon ame sa premiere beauté, & que me réünissant tout entier en vous, elle me fasse entrer dans la paix dont joüit cette mere que j'aime si tendrement, & à laquelle je tiens, parce qu'il vous a plû de mettre en moi des prémices de vôtre esprit ; [a] & que vous m'y établissiez pour jamais, ô mon Dieu, dont la seule misericorde fait toute mon esperance.

Dieu est à ceux qui sont a lui.

Ce que Dieu fait dans ceux qu'il ramene a lui.

Quant à ceux qui ne contestent point la verité des choses que j'ai avancées; & qui d'ailleurs respectent comme nous, & reçoivent pour Ecriture sainte, tout ce que Moïse a écrit ; qui en reconnoissent l'autorité, & qui conviennent que tout le monde doit s'y soûmettre, mais qui ne demeurent pas d'acord du sens que je donne à ces premieres paroles de la Genese ; je veux bien entrer en dispute avec eux, & voici ce que je leur dis, ô mon Dieu. Ne dédaignez pas d'en être le juge : car c'est à vous qu'il apartient de prononcer sur ce que je dirai ici en vôtre presence, & sur ce qu'ils tâchent de s'y oposer.

[a] Voyez la fin du chap. 10. du 9. livre.

CHAPITRE XVII.

Plusieurs differentes manieres, d'entendre les mots de Ciel *&* *de* Terre, *dans le premier verset de la Genese.*

24. ILs disent donc qu'encore qu'il n'y ait rien que de vrai dans ce que je viens d'établir,

ce n'est pourtant pas ce que Moïse a eu en vûë, quand il a dit, parlant par l'inspiration du saint Esprit : que *dans le commencement Dieu créa le Ciel & la Terre* ; & que par le mot de Ciel, il n'a point voulu faire entendre ces natures spirituelles & intellectuelles, qui contemplent sans cesse vôtre visage ; ni par celui de terre, cette matiere informe dont j'ai parlé.

Sens des premieres paroles de la Genese, selon quelques-uns.

Quel sens faut-il donc donner à ces paroles ? Celui que nous leur donnons, répondent-ils ; & si vous voulez sçavoir ce que Moïse a voulu dire, le voici. ,, Par ces mots de Ciel & de Terre, il a voulu comprendre en gros la masse entiere de cet ,, Univers que nous voyons, & la désigner d'abord ,, par ce peu de paroles, se reservant à détailler & à ,, separer en differens articles, qu'il distribuë en ,, autant de jours, tout ce qu'il a plû au saint Esprit d'exprimer auparavant de cette sorte. Car ,, le peuple pour qui ce saint Prophete écrivoit, ,, étoit si grossier & si charnel, qu'il n'a jugé à propos de leur parler que de ce qu'il y a de visible ,, dans les ouvrages de la toute-puissance de Dieu.

Voilà quelle est la pensée de ceux à qui j'ai affaire ; quoique d'ailleurs ils conviennent, que par cette Terre confuse & invisible, & par cet abîme tenebreux, dont il est parlé incontinent aprés ; on peut fort bien entendre cette matiere informe dont toutes les choses que nous voyons furent tirées & formées dans le cours des six premiers jours, comme l'Ecriture le raporte dans la suite.

25. Mais quelqu'autre ne pourroit-il pas dire, avec tout autant de vrai-semblance, que les mots de Ciel & de Terre signifient cette même matiere informe & confuse dont je viens de parler ; & que c'est parce que ce monde visible en a été fait, avec toutes les especes de choses que nous y voyons, & que l'on comprend d'ordinaire sous les noms de Ciel & de Terre, que Moïse l'a d'abord exprimée par ces mots-là ;

Et un troiſiéme ne pourroit-il pas dire auſſi, qu'il eſt vrai, comme le prétendent ceux à qui j'ai affaire, que par les mots de ciel & de terre on peut fort bien entendre, dans le premier verſet de la Geneſe, les natures viſibles & les inviſibles, & qu'ils comprennent par conſequent, l'univerſalité des creatures que Dieu a faites par ſa ſageſſe, principe & commencement de toutes choſes: mais que ce que l'Ecriture veut faire entendre, par cette terre inviſible & informe, & par cet abîme tenebreux, dont elle parle incontinent après, c'eſt la matiere des unes & des autres, que l'Ecriture a jugé à propos de déſigner par ces mots-là, à cauſe de la mutabilité qui leur eſt commune à toutes; & auſſi-bien à celles qui n'éprouvent point de changement actuel, & qui ſubſiſtent toûjours dans le même état, parce qu'elles ſont vôtre demeure éternelle; qu'à celles qui changent actuellement, comme le corps de l'homme & ſon ame même? Car comme les unes auſſi bien que les autres, ont été faites de rien, & non pas de la ſubſtance même de Dieu, & qu'elles ſont par conſequent quelque choſe de tout different de cette ſubſtance éternelle, immuable & inaltérable; elles ſont toutes ſujettes au changement. Et que ſi cette matiere commune des choſes viſibles & des inviſibles, qui étoit d'abord ſans aucune forme; mais capable d'en recevoir, & dont furent faits le ciel & la terre, c'eſt-à-dire, les unes & les autres de ces deux ſortes de natures, qui ont leur forme preſentement, ſi dis-je, cette matiere a été déſignée par deux differens noms, c'eſt que celui de terre inviſible & informe marque proprement & préciſément la matiere corporelle, telle qu'elle étoit avant d'avoir reçû aucune forme; & celui d'abîme tenebreux la matiere ſpirituelle, dans l'état flotant où elle étoit avant qu'elle fût éclairée des rayons de vôtre ſageſſe; * & que le bonheur qu'elle a

Etre immuable, & ne point changer ſont choſes differentes.

* Voyez la note ſur le chap. 20 de ce même Livre.

d'y participer eût fixé sa mobilité & sa mutabilité naturelle ?

26. Enfin, un quatriéme ne pourroit-il pas dire encore, que par ce Ciel & cette Terre, qu'il est dit que Dieu créa dans le commencement, il faut entendre, non les creatures visibles & les invisibles déja formées, & dans la perfection de leur être ; mais seulement la matiere encore informe dont toutes choses doivent être tirées ; & que si elle a été désignée par les noms de Ciel & de Terre, c'est parce que les creatures spirituelles, qui sont désignées par celui de Ciel, & les creatures corporelles, qui le sont par celui de Terre, & qui toutes sont presentement rangées dans leur ordre, & revêtuës des formes & des qualitez qui les distinguent les unes des autres, étoient déja dans cette matiere, quoique d'une maniere confuse, qui ne permettoit pas de les distinguer ?

CHAPITRE XVIII.

Qu'on peut donner plusieurs sens differens aux paroles de l'Ecriture, pourvû qu'on ne lui fasse jamais rien dire que de vrai ; mais qu'on doit toûjours tâcher de rencontrer le sens de l'Auteur.

2. Tim. 3. 14.

Les Saints ont plus de soin de conserver la charité, que de faire valoir leurs opinions.

* 1. Tim. 1. 5. & 8. Matt. 22. & 40.

27. J'Ai consideré toutes ces diverses vûës, que l'on peut avoir sur ce sujet. Mais je me garderai bien de contester sur cela ; sçachant que, comme dit vôtre Apôtre, les contestations ne sont bonnes qu'à renverser la tête de ceux qui nous écoutent ; au lieu que vôtre loi édifie, lorsqu'on sçait en bien user, & qu'on la raporte à ce qui en est la fin, c'est à-dire à la charité, qui part d'un cœur pur, d'une bonne conscience & d'une foi vive & sincere. Car nôtre divin Maître nous a apris, quels sont les deux Commandemens à quoi la Loi & les Prophetes se reduisent ; & pourvû que j'embrasse avec un vif sentiment de reconnoissance & d'amour cette importante verité, & que je sois

fidelle à obſerver ces deux préceptes ; que m'importe, ô mon Dieu, lumiere ſecrette des yeux de mon cœur, que quelqu'autre croye que Moiſe a entendu, autre choſe que ce que je croi qu'il a entendu, par ces premieres paroles de la Geneſe ; puiſqu'il eſt certain qu'on peut les entendre en pluſieurs differentes manieres, pourvû qu'il n'y ait rien que de vrai dans les divers ſens que l'on leur donne ?

Tous tant que nous ſommes, qui liſons ce qu'il a écrit, nous tâchons de penetrer ce qu'il a voulu dire ; & comme nous croyons fermement, qu'il n'a rien dit que de vrai, nous n'oſerions donner à ſes paroles aucun ſens, ni manifeſtement faux, ni qui nous paroiſſe tel. Chacun ayant donc pour but, en étudiant l'Ecriture, de rencontrer le vrai ſens de l'Auteur ; quel mal y auroit-il, quand on s'y méprendroit, & qu'on lui feroit dire une choſe pour une autre ; pourvû que comme nous ſçavons qu'il n'a rien dit que de vrai, on ne lui fit rien dire qui ne le fût ; & qu'on ne reconnût pour tel, à la faveur de vôtre lumiere, qui éclaire & conduit l'eſprit de tous ceux qui penſent ſelon la verité.

CHAPITRE XIX.

Il reprend & reduit en propoſitions courtes & ſimples, tout ce qu'il a établi d'inconteſtable, depuis le commencement du Livre.

28. C'Eſt dire vrai, ô mon Dieu, que de dire, que vous avez fait le Ciel & la Terre ; & que vôtre Sageſſe eſt le principe, par lequel vous avez fait tout ce qui exiſte.

C'eſt dire vrai, que de dire, que le Ciel & la Terre étant les deux principales parties dont ce monde viſible eſt compoſé ; les mots de Ciel & de Terre, comprennent comme en abregé toutes les diverſes eſpeces des creatures.

C'eſt dire vrai, que de dire, que dans tout ce

qui est sujet au changement, nous apercevons quelque chose d'informe; qui est comme la base de la forme qu'il a, & qui le rend capable de passer d'une forme à une autre.

C'est dire vrai, que de dire, qu'il n'y a nulle vicissitude, ni par consequent nulle sorte de tems, à l'égard de ce qui vous est si étroitement uni, qu'encore que par sa nature il soit sujet au changement, il ne change pourtant jamais.

C'est dire vrai, que de dire, que les regles du langage ordinaire des hommes permettent de donner à une chose, qui sert de matiere à une autre, le nom de cette autre chose qui en doit être tirée; & qu'ainsi, quoique ce soit que cette matiere informe, dont le ciel & la terre ont été faits, l'Ecriture a pû lui donner les noms de ciel & de terre.

C'est dire vrai, que de dire, qu'entre toutes les choses qui ont déja quelque forme, rien n'aproche davantage de ce qui n'en a point encore, que ce que nous apellons la terre & l'abîme.

C'est dire vrai, que de dire, que vous êtes l'Auteur & le Createur, non seulement de ce qui a déja sa forme, & qui est déja ce qu'il doit être; mais encore de tout ce qui ne seroit que capable de recevoir quelque forme, & qui n'en auroit point encore; puisque c'est vous qui avez fait toutes choses.

Enfin, c'est dire vrai, que de dire, que tout ce qui a été tiré de quelque chose d'informe, étoit informe lui-même, avant qu'il eût reçû la forme qu'il a presentement.

CHAPITRE XX.

Que les diverses veritez, qu'il a proposées dans le chapitre precedent, font prendre divers partis entre les sens qu'on peut donner au premier verset de la Genese.

29. ENtre toutes ces veritez, dont aucune ne peut être mise en doute, par ceux que vous avez rendus capables de voir ces sortes de choses des yeux de l'esprit, & qui croient fermement, que c'est l'esprit de verité qui a fait parler vôtre serviteur Moïse, chacun prend parti selon qu'il lui plaît.

L'un prétend, que par ces paroles, *Dans le commencement Dieu créa l ciel & la terre*, il a voulu dire, que c'est par vôtre Verbe, qui vous est coéternel, que vous avez créé toute cette masse corporelle de l'univers, avec toutes les differentes especes de choses que nous voions qu'il enferme.

Un autre prétend, que par ces mêmes paroles, *Dans le commencement Dieu créa e ciel & la terre*, il a voulu dire que c'est par ce Verbe, qui vous est coéternel, que vous avez créé la matiere d'abord informe des substances spirituelles *, & des substances corporelles.

* par cette matiere informe des substances spirituelles, S. Augustin n'entend autre chose, que ces substances mêmes, dans l'état où elles seroient; si elles n'étoient point éclairées des raïons de la lumiere éternelle, & embrasées du feu de cet amour, qui les unissant à DIEU, fixe leur mutabilité naturelle, & leur donne cette derniere perfection qui est à leur égard, ce que la forme est à l'égard des substances corporelles. C'est ce qu'on voit clairement, par la maniere dont S. Aug. s'en explique en plusieurs endroits de ce même liv., comme au c. 10. ch. 11. nomb. 12. chap. 15. nomb. 21. chap. 17. nomb. 22. vers la fin, & chap. 24. nomb. 33. vers la fin Mais où il fait le mieux voir quelle a été sa pensée sur ce sujet, c'est dans le chap. 10. du 13. Livre, où il dit précisement, que si l'Ecriture a parlé de ses substances spirituelles, comme si elles avoient été d'abord quelque chose d'informe, ce n'a été que pour faire entendre ce qu'elles sont par

Un autre prétend, que par ce ciel & cette terre, il n'a voulu faire entendre, que la matiere d'abord informe de la creature corporelle ; & que s'il l'a désignée par ces noms-là, c'est parce que tout l'Univers, qu'on exprime ordinairement par ces mêmes noms, & que nous voyons presentement en ordre, & distingué par les diverses especes de ce qu'il enferme, étoit dés-lors dans cette matiere, quoiqu'il n'y fût que d'une maniere confuse.

En fin un autre prétend, que par ces paroles, *Dans le commencement Dieu crea le ciel & la terre,* il n'a voulu faire entendre autre chose, sinon, que lorsque Dieu commença à faire quelque chose, il crea d'abord cette matiere informe qui contenoit déja, quoique d'une matiere encore confuse, ce ciel & cette terre, qui en ont été tirez, & qui nous paroissent présentement revêtus de leurs formes ; & tout ce qui est enfermé dans leur enceinte.

elles-mêmes ; & ce qu'elles seroient si elles n'étoient point unies à Dieu, & éclairées de sa lumiere.

Ce qu'il dit de la matiere corporelle, ne doit pas faire penser non plus, qu'il ait crû qu'elle ait jamais été sans aucune forme ; quoiqu'il en ait parlé d'une maniere qui peut donner cette idée là. Mais il s'explique si clairement dans la suite, qu'il ne laisse pas le moindre doute sur ce sujet. C'est dans le ch. 29 de ce Livre ci; & dans le 33. du 13. Livre. Dans l'un il declare nettement, qu'il n'y a point eu de priorité de tems, entre la matiere des corps & les corps-mêmes ; mais seulement une priorité de nature ou d'origine, comme celle qui se rencontre entre le chant & le son qui lui sert comme de matiere ; quoique pour faire entendre ce que c'est, on ne pui e s'empêcher d'en parler ; comme si son existence avoit précedé celle des corps : & dans l'autre, qu'encore qu'autre chose chose soit de la matiere du ciel & de la terre, & autre chose, ce qui en fait la forme & la beauté, Dieu a fait l'un & l autre tout à la fois, & que les formes do t la matiere a été revêtuë, l'ont suivie de de si ptes, qu'il n'y a pas eu la moindre distance entre l'un & l'autie.

CHAPITRE XXI.

Que les mêmes veritez, établies dans le chapitre 19. font aussi prendre divers partis, sur l'intelligence du second verset de la Genese.

30. TOutes ces differentes vûs, où il n'y a rien que de vrai, partagent encore les esprits, sur l'intelligence de ces paroles qui viennent ensuite. *Or la terre étoit invisible & informe, & les tenebres étoient répanduës sur l'abîme.*

Car l'un prétend que Moïse a voulu dire par-là, que cette matiere corporelle, que Dieu créa dans le commencement, & dont les natures corporelles devoient être tirées, fut créée d'abord sans aucune forme, & sans avoir rien de distingué, d'éclairé ni de visible.

Un autre prétend, que ce qu'il a voulu dire par ces paroles, c'est que ce grand tout, que nous apellons le ciel & la terre, n'étoit d'abord qu'une matiere informe & tenebreuse, dont vous deviez faire ce ciel visible & corporel, & cette terre corporelle, avec toutes les choses que nos sens y aperçoivent.

Un autre prétend que ce tout, designé par les mots de ciel & de terre, signifie la matiere d'abord informe & ténebreuse, dont vous deviez former, & les natures invisibles *, & les natures visibles; c'est à dire, & ce ciel intellectuel, qui est apellé ailleurs le ciel du ciel; & toutes les natures corporelles, qui comprennent même nôtre ciel visible, & qui toutes sont désignées par le mot de terre.

Un autre prétend, que par ce ciel & cette terre, dont il est parlé d'abord, il ne faut pas entendre la matiere informe, mais les substances spirituelles & corporelles; & que par ces paroles qui suivent, *Or la terre étoit invisible & informe, & l'a-*

* Voyez la note sur le chapitre precedent.

bime étoit couvert de tenebres, l'Ecriture a eu dessein de faire entendre, qu'avant que vous fussiez ni les unes ni les autres de ces creatures, qu'elle venoit d'exprimer par les noms de ciel & de terre, vous aviez déja fait la matiere informe dont vous les formâtes depuis.

Enfin un autre prétend que ces paroles signifient, qu'avant que vous fissiez le ciel & la terre, c'est à dire toute cette masse corporelle, que l'on comprend d'ordinaire sous ces deux noms, avec toutes les especes de choses que nous voyons, qu'elle enferme, vous aviez déja fait une matiere informe; & que c'est de cette matiere que vous les avez tirées.

CHAPITRE XXII.

Que les objections qu'on pourroit faire, contre les deux dernieres opinions, qu'il a proposées dans le chapitre precedent, n'empêchent pas qu'elles ne se puissent soûtenir. Qu'entre les ouvrages de Dieu, il y en a dont la creation n'est point marquée dans la Genese.

31. PEut-être que pour combattre ces deux dernieres opinions, on dira que si par ce ciel & cette terre, qu'il est dit, dés l'entrée de la Genese, que Dieu créa dans le commencement, on ne doit pas entendre la matiere informe, il s'ensuivra, qu'il y avoit donc quelque substance que Dieu n'avoit point faite; & que c'est ce qui lui a servi de matiere, pour faire le ciel & la terre. Car ajoûtera-t on, à moins que dans ce commencement de la Genese, les mots de ciel & de terre, ou au moins le dernier des deux, ne s'entende de cette matiere informe, on ne trouvera point, que l'Ecriture ait dit nulle part que Dieu l'ait faite, au lieu que lorsqu'on reconnoît, qu'elle est cõprise dans ces premieres paroles de la Genese: *Dans le commencement Dieu créa le ciel & la terre*; ce qui suit, que *la terre étoit quelque chose d'invisible & de confus*,

ne peut plus donner l'idée d'une chose qui fût sans que Dieu l'eût faite ; puisque quand ces dernieres paroles se devroient entendre de cette même matiere, toûjours la création en auroit-elle déja été marquée par les premieres.

Mais ce seroit en vain, qu'on voudroit combattre par ce raisonnement, ces deux dernieres opinions. Ceux qui tiennent l'une ou l'autre, se tireroient sans peine de cette difficulté, & ils n'auroient qu'à répondre, que bien loin de nier que Dieu ait fait cette matiere, ils reconnoissent au contraire qu'il a tout fait : que même, le tout que composent ses ouvrages est quelque chose de tres-bon ; & qu'encore que ce qui a déja sa *forme*, vaille mieux qu'une matiere qui n'en a point encore, & qui n'est que capable d'en recevoir ; cette matiere ne laisse pas d'être quelque chose de bon * Que si l'Ecriture n'a point dit, que Dieu ait créé cette *matiere informe*, elle n'a point dit non plus, qu'il ait créé les *Cherubins* & les *Seraphins*, ny ces *Trônes*, ces *Dominations*, ces *Principautez* & ces *Puissances*, dont l'Apôtre parle si précisement ; & qu'on ne laisse pas de reconnoître pour des ouvrages de Dieu, aussi bien que toutes les autres substances.

De plus, diront-ils encore, s'il est vray que ces premieres paroles de la Genese, *Dans le commencement Dieu créa le ciel & la terre*, comprennent tout ce qui existe ; que faut-il penser de ces *eaux*, sur lesquelles il est dit, bien-tôt aprés, que l'esprit de Dieu étoit *porté ?* Car si l'on prétend qu'elles sont comprises sous le nom de *terre*, on ne peut plus entendre la *matiere informe* par ce mot-là ; puisque les eaux, bien loin d'être quelque chose d'informe, sont quelque chose de si beau. Et supofé même, que cela n'empêchât pas que l'on n'entendît encore la matiere informe, par

* Tout ceci tend à sapper ces principes des Manichéens qui ont été raportez dans l'avertissement.

cette terre, d'où vient que l'Ecriture, qui dit expressément que le firmament fut fait de cette matiere, & que Dieu lui donna le nom de ciel, ne dit point que les eaux en furent faites ? Dira-t-on qu'elles sont encore quelque chose d'informe & d'invisible ; & ne les voyons nous pas couler, revêtuës de tout ce que leur nature comporte qu'elles ayent de forme & de beauté ?

Que si l'on prétend, que cette forme qu'elles ont presentement leur fut donnée, au moment que Dieu dit, *Que les eaux se ramassent toutes en un même lieu*, & que ce soit la leur avoir donnée, que de les avoir ramassées; que faut il dire de celles qui sont au dessus du firmament ? Car elles n'auroient pas été si avantageusement placées, si c'étoit quelque chose d'informe. Cependant, non seulement l'Ecriture ne marque point par où Dieu leur a donné la forme, non plus que le l'être.

S'il y a donc des choses que la raison, non plus que la foi, ne permet pas de regarder que comme des ouvrages de Dieu, quoique la Genese ne dise point qu'il les ait faites; & s'il n'y a personne assez extravagant, pour prétendre que ces eaux, qui sont au-dessus du firmament, soient éternelles comme Dieu même, quoique ce même livre de la Genese, où il en est parlé, ne marque point qu'elles ayent été faites, ni quand elles l'ont été : pourquoi ne mettrons-nous pas au même rang cette matiere informe, que l'Ecriture désigne par les mots de *terre invisible & confuse*, & *d'abîme tenebreux?* Quoi, sous pretexte que Moïse ne dit point quand elle a été créée, faudra t-il croire qu'elle est de toute éternité comme Dieu même ; & la voix de la verité ne nous dit-elle pas, qu'elle a été tirée du néant ?

CHAPITRE XXIII.

Qu'autre chose est de chercher ce qu'il y a de vrai en soi, sur les sens qu'on peut donner aux paroles de l'Ecriture ; & autre chose de chercher, quelle a été la pensée & l'intention de l'auteur.

32. APrés avoir vû & consideré attentivement toutes ces choses, autant que le comporte mon infirmité, que je confesse, ô mon Dieu, quoiqu'elle vous soit bien mieux connuë, qu'à moi-même ; je trouve qu'il y a deux differentes maniéres, dont on peut être en contestation, sur ce qui nous est raporté par ceux qui ont été de fideles interpretes de vôtre verité. L'une regarde le fond des choses, considerées en elles-mêmes, & par raport à ce qu'on en peut penser sans blesser la verité ; l'autre regarde l'intention de l'auteur qui nous les raporte, & le sens précis qu'il a voulu que nous donnassions à ses paroles. Car autre chose est de chercher ce qu'il y a de vrai en soi, dans les diverses vûës qu'on peut avoir sur la creation de l'Univers, & autre chose de chercher ce que Moïse, ce grand homme qui vous a si fidelement servi, a voulu nous faire entendre par ce qu'il nous en raporte.

Loin de moi ceux qui voulant se mêler de raisonner sur la creation, avancent des faussetez visibles, qu'ils prennent neanmoins pour des connoissances certaines. *Et loin de moi pareillement, ceux qui donnent aux paroles de Moïse des sens manifestement faux. Mais que je sois pour jamais uni en vous, ô mon Dieu, à ceux qui se nourrissent de vôtre verité, dans la dilatation de la charité : que je trouve ma joie en vous, aussibien qu'eux ; que nous nous apliquions tous ensemble à l'étude de vôtre divine parole ; & qu'en cherchant ce qu'avoit en vûë ce serviteur fidele, qui en a été le dispensateur, nous trouvions ce qui

* Les Manicheens.

vous avez eu dessein de nous faire entendre par luy.

CHAPITRE XXIV.

On voit bien plus clairement, ce qu'il y a de vrai, dans les diverses vûes que l'on peut avoir, sur les paroles de l'Ecriture ; qu'on ne voit quelle a été précisement la pensée de l'autheur.

33. MAis entre tant de sens tous differens, qui se présentent quand on examine ces paroles, & qui tous sont conformes à la verité; qui peut se tenir assez assuré d'avoir rencontré la pensée de Moïse, pour oser dire, *Voila ce que Moyse a prétendu nous faire entendre*; & le dire avec la même confiance, avec laquelle il assure, que ce qu'il donne pour les sens de Moyse est vray en soi ; soit que ce soit ce que Moyse a voulu dire, ou quelqu'autre chose ?

Moy, par exemple, qui ay fait dessein de vous offrir, dans cet ouvrage de mes Confessions, un sacrifice de loüanges, & qui conjure vôtre misericorde, de me faire la grace de m'en acquiter ; je dis hardiment, & sans craindre de me méprendre que c'est par vôtre *Parole*, immuable que vous avez fait toutes les natures, visibles & invisibles. Mais oserois-je dire, avec la même confiance, que Moyse n'a point eu d'autre vûë que celle-là, quand il a dit, *Dans le commencement Dieu crea le ciel & la terre ?*

Je voy dans la lumiere de vôtre verité, la premiere de ces deux choses ; & c'est ce qui fait que je ne crains point de la donner pour certaine, Mais comme je ne voy point dans l'esprit de Moïse, je ne sçaurois dire que ce que je pense soit précisement ce qu'il a eu en vûë quand il a écrit la Genese. Car ne se peut-il pas faire, que par ce *Commencement* il ait entendu le commencement de vos operations ? Ne se peut-il pas faire tout de

Equité, & bonne foi de S. Augustin.

méme, que par les mots de ciel & de terre, il ait voulu faire entendre, non les natures ſpirituelles & les corporelles, aiant déja la perfection de leur être ; mais ces mêmes natures encore informes, & comme dans leur premiere ébauche ? Je voi fort bien qu'il a pû ſans s'éloigner de la verité, avoir en vûë l'une & l'autre de ces deux choſes: je ne voi pas, avec la même clarté, à laquelle des deux il a penſé, quand il a écrit ces paroles; quoique je ne doute en aucune maniere, que ce que ce grand homme a eu dans l'eſprit, quand il les a écrites, ne ſoit vrai, & qu'il ne l'ait même énoncé comme il le falloit énoncer ; ſoit que ce ſoit quelque choſe de ce que j'ai raporté plus haut; ou quelque choſe de tout different.

CHAPITRE XXV.

Temerité de ceux qui prétendent, que le ſens qu'ils donnent aux paroles de l'Ecriture eſt le vrai ſens de l'autheur, plûtôt que celui que d'autres leur donnent. Que la verité, de quelque part qu'elle vienne, eſt le bien commun de tout le monde. Où l'on voit ſi les choſes ſont vrayes. Quel mal c'eſt, d'avoir plus de ſoin de faire valoir ſes ſentimens, que de conſerver la paix & la charité.

34. QU'on ne me vienne donc plus dire, Ce que Moïſe a voulu faire entendre, c'eſt ce que je dis, & non pas ce que vous dites.

Si on s'en tenoit à me demander, Comment ſçavez vous que le ſens que vous donnez à ſes paroles eſt celui qu'il a voulu qu'on leur donnât ; cela ne me devroit faire aucune peine ; & je répondrois à cette queſtion, ce que j'y ai répondu plus haut ; ou quelque choſe même de plus étendu ; ſi ce que j'ai dit ne ſuffiſoit pas ; pour ſatisfaire celui qui me l'auroit faite *. Mais pour ceux qui

* Le chap. 25. ne commençoit auparavant que dans cet endroit. Mais il eſt viſible qu'il doit commencer plus haut.

me viennent dire. Ce que Moïſe a voulu faire entendre, c'eſt ce que je dis, & non pas ce que vous dites, quoi qu'ils conviennent que ce que je dis eſt vrai, auſſi-bien que ce qu'ils diſent ; j'ai beſoin, pour les ſuporter avec patience, que vous faſſiez pleuvoir de la douceur dans mon cœur, & c'eſt ce que je vous demande, ô mon Dieu, qui étes la vie de ceux qui ſont humbles & pauvres d'eſprit ; & qui éteignez tout eſprit de contention en ceux qui ſe tiennent dans vôtre ſein. Car ce qui fait qu'ils me parlent de la ſorte, ce n'eſt pas qu'ils ayent le don de penetrer les cœurs, & qu'ils voient ce qu'ils diſent dans celui de Moïſe ; c'eſt qu'ils ſont orgüeilleux, & qu'encore qu'ils ne ſçachent point quelle a été ſa penſée, ils aiment le ſentiment qu'ils ont ſur cela, non parce qu'il eſt vrai, mais parce que c'eſt le leur. Autrement, ils aimeroient tout autant celui des autres, puiſqu'il eſt également vrai. C'eſt ainſi que j'aime ce qu'ils ſent, quand c'eſt quelque choſe de vrai : car ce n'eſt que par là que je l'aime, & non pas à cauſe qu'il vient d'eux ; auſſi n'en vient-il pas, dés-là qu'il eſt vrai.

Ce qui fait que chacun eſt attaché au ſens qu'il donne aux paroles de l'Ecriture.

Que s'ils n'aiment ce qu'ils diſent, que parce qu'il eſt vrai, il eſt à moi tout comme à eux ; puiſque tout ce qui eſt vrai eſt la bien commun de tous ceux qui aiment le verité. Mais dés qu'ils prennent le parti de ſoûtenir, que ce que Moïſe a eu en vûë n'eſt pas ce que je dis, & que c'eſt ce qu'ils diſent ; cela me déplaît & me contriſte. Car quand il ſeroit vrai que c'eſt en effet ce que Moyſe a penſé, c'eſt temerairement qu'ils l'aſſûrent, & non pas avec connoiſſance ; & leur confiance ſur ce ſujet vient d'orgueïl, & non pas de lumiere.

Verité, bien commune.

Nous avons grand ſujet d'aprehender ſur cela le ſeverité de vos jugemens. Car vôtre verité n'eſt ni à moi, ni à celui-ci, ni à celui-là, mais à nous tous ; puiſque la voix par laquelle vous

nous apellez à la participation de ce thresor s'adresse à tout le monde ; & vous nous menacez de nous en priver, si nous prétendons de l'avoir en propre, comme s'il n'apartenoit qu'à nous. Ainsi, quiconque veut faire son pécule particulier, de ce bien que vous offrez également à tout le monde, & qui apartient aux autres comme à lui ; est exclus de ce bien commun, & renvoyé à ce qu'il peut trouver dans son propre fonds, c'est à-dire, à l'erreur & au mensonge. Car tout ce que l'homme peut dire & penser n'est que mensonge, quand il ne le tire que de son fonds.

Combien il est dangereux de vouloir faire son bien particulier des veritez que l'on connoît.

Jean. 8. 44.

5. Mon Dieu, qui êtes le souverain Juge, & la Verité par essence daignez écouter ce que je réponds à mes contradicteurs ; puisque c'est devant vous que je parle, & devant ceux que vous m'avez donnés pour freres, & qui usent de la loi comme il en faut user ; c'est à-dire, qui s'en servent, comme d'un moyen pour arriver à la charité qui en est la fin. Entendez donc, s'il vous plaît, ce que je dirai à ceux qui me contredisent. Car je ne veux leur parler que dans un esprit de paix, & comme on se parle entre freres. Voici donc ce que je leur dis.

1. Tim. 1. 8.

Quand nous voyons, & vous & moi, que ce que vous dites est vrai, & que ce que je dis l'est aussi, où est ce que nous le voions? Ce n'est ni en vous, ni en moi, mais dans cette verité immuable, qui est infiniment élevée au-dessus de nos esprits. S'il n'y a donc point de contestation entre nous, sur ce que nous voions dans la lumiere de nôtre Seigneur & nôtre Dieu, pourquoi contestons-nous sur ce qu'un tel homme peut avoir pensé ; puisque nous ne sçaurions penetrer dans son esprit, pour y voir quelle a été sa pensée, comme nous voions les choses dans la verité éternelle & immuable ? Car quand Moyse seroit-là lui-même, & qu'il nous diroit, *Voilà quelle a été ma pen-*

sée, nous ne pourrions qu'ajoûter foi à ce qu'il nous en diroit ; & nous ne verrions pas pour cela, si ce seroit en effet ce qu'il a pensé *. Qu'il ne nous arrive donc pas de nous élever avec orgueïl les uns contre les autres, en voulant préferer nos sentimens à ceux des autres.

Ayons soin d'aimer le Seigneur nôtre Dieu, de tout nôtre cœur, de toute nôtre ame, & de tout nôtre esprit, & nôtre prochain comme nous mêmes ; puisque nous sçavons que tout ce que Moïse peut avoir eu en vûë, dans ce qu'il a écrit, n'a eu pour but que la charité, à quoi ces deux commandemens nous portent. C'est Dieu même qui nous aprend, quelle a été sur cela l'intention de son ministre ; & ce seroit dementir Dieu, que de lui en attribuer un autre. Voyez donc quelle folie ce seroit, que de vouloir assurer temerairement, lequel de tous ces sens differens, que l'on peut donner aux paroles de Moïse, est celui qu'il a voulu qu'on leur donnât ; & de blesser, par des contentions pernicieuses, cette charité que celui dont nous voulons interpreter les paroles a euë pour fin, dans tout ce qu'il a écrit.

Charité, fin de tout.

* Cela ne veut pas dire qu'on en doutât, mais seulement qu'on le croiroit sans le voir, Car il y a difference entre *croire* & *voir*.

CHAPITRE XXVI.

Lequel est le plus à desirer, ou d'écrire d'une maniere qui presente si clairement un certain sens, qu'elle exclue tous les autres, ou d'une autre moins precise pour un sens particulier, mais où toutes les vûes que la verité peut souffrir que l'on ait sur le sujet dont il s'agit, sont renfermées.

36. LE commandement que vous me faites d'aimer mon prochain comme moi-même, ô mon Dieu, qui me relevez quand je me tiens dans l'humilité, & qui me délassez de tous mes travaux ; qui daignez entendre tout ce que je déclare ici en

vôtre presence, & qui me pardonnez mes pechez, ne me permet pas de croire, que cet excellent homme, qui vous a si fidelement servi, ait été traité de vous moins favorablement, que j'aurois desiré de l'être, si j'avois été de son tems, & que vous m'eussiez choisi, au lieu de lui, pour Ministre & pour dispensateur de ces saintes Ecritures, dont tous les peuples de la terre devoient tirer un si grand fruit dans la suite des tems; & que vous deviez porter à ce comble d'authorité, qui les éleve si fort au-dessus de tous les Livres qui ne sont que l'ouvrage de l'esprit d'orgueil ou de mensonge.

Or si j'avois été à la place de Moyse, & que vous m'eussiez chargé d'écrire la Genese, comme il auroit pû se faire si vous l'aviez voulu, ô mon Dieu; puisque nous sortons tous de la même masse, & que l'homme n'est rien, qu'autant qu'il vous plaît de vous souvenir de lui*; j'aurois desiré que vous m'eussiez fait la grace de m'exprimer de telle sorte, & de compasser si-bien mes paroles, que ceux qui ne sont pas encore capables de concevoir comment vous créez les choses, ne rebutassent pas ce que j'aurois écrit, & ne le regardassent pas comme étant au-dessus de leur portée; & que quelque vûë, conforme à la verité, que ceux qui sont capables de concevoir la creation pussent avoir sur ce que j'aurois écrit, ils la trouvassent dans la maniere courte & simple dont je me serois exprimé: en sorte que tou ce qu'on pourroit voir sur cela, dans la lumiere de la verité, se rencontrât dans mes paroles.

Ce n'est qu'autant qu'il plaît à Dieu, que l'un est plus propre que l'autre aux desseins de sa sagesse

* Ps. 8. 3.

CHAPITRE XXVII.

De combien les paroles de l'Ecriture sont plus excellentes, & plus riches, que tous ce qu'elles donnent sujet de dire en les expliquant. Fausses vûes qu'on peut avoir sur l'intelligence des premieres paroles de la Genese.

37. QUelques peu de place que tienne une source, d'où il coule un grand nombre de ruisseaux, qui parcourent une grande étenduë de pays; elle est plus riche & plus abondante, dans ce peu d'espace qu'elle occupe, que tous les ruisseaux qui en dérivent, & qui s'étendent si loin. Il en est de même des paroles de vôtre Ecriture. Ce sont des sources, qui ne tiennent pas beaucoup de place; mais d'où il sort une grande abondance de veritez, dont tous ceux qui viennent puiser dans ces sources s'enrichissent. Chacun en tire quelqu'une: l'un celle-ci, & l'autre celle-là, selon qu'on est capable d'entendre ces sortes de choses, On n'arrive à ce que l'on en tire, que par une longue suite de discours, qui sont comme les ruisseaux qui sortent de la source: mais quelque étenduë qu'ils aient, la source, toute petite qu'elle paroît, est toûjours plus riche & plus féconde que tous ces ruisseaux.

Ce que sont les paroles de l'Ecriture au-dessus de tous les discours qu'elles donnent lieu de faire à ceux qui les veulent expliquer.

Il y en a, qui quand ils lisent ces premieres paroles de la Genese, se representent Dieu comme un homme, ou comme une certaine grande masse, d'une puissance infinie, qui par une volonté survenuë tout d'un coup, a produit hors d'elle même, & à quelque distance d'elle-même, ceux deux grands corps que nous apellons le ciel & la terre, dont l'un est au dessus de l'autre; & dont l'enceinte enferme toutes les autres choses. Tout de même quand ils disent ce qui est raporté dans la suite, que Dieu dit, *Qu'une telle chose soit faite*, & que sur le champ *cette chose fut faite*, ils se representent

Comment la plûpart se representent Dieu creant le monde.

un discours composé de paroles qui ont eu leur commencement & leur fin, dont le son a duré un certain tems, & s'est écoulé avec le tems; & qui n'ont pas plûtôt été prononcées, que ce que Dieu commandoit qui fût a commencé d'être; ils raisonnent à peu prés ainsi sur tout le reste, dominez par les impressions que les choses sensibles ont faites en eux.

Ceux-là sont, dans la vie de la foy, comme des poussins qui ne font encore que d'éclôre; & l'Ecriture, comme une bonne mére, les tient sous ses aîles, c'est-à-dire, qu'elle se rabaisse jusqu'à la portée de leur foiblesse, par ses expressions, les plus basses & les plus communes dont elle pouvoit user. Cependant, leur foi s'édifie au moins, par cette créance salutaire, que ces paroles leur impriment fortement, que c'est Dieu qui a fait toutes ces especes de choses, dont la varieté admirable & presque infinie frappe nos sens de toutes parts. Que si quelqu'un de ceux-là, par un orgueil qui est un effet de sa foiblesse, vient à mépriser la bassesse aparente de ces paroles; dés-là il se tire de dessous les aîles de cette mere, & tombe du nid en bas. Ayez en pitié, Seigneur, ne permettez pas que ce poussin, qui n'a point encore d'aîles pour se soûtenir, soit foulé aux pieds par les passans. Envoyez quelqu'un de vos saints Anges, qui le remette dans le nid; afin qu'il vive, & qu'il s'y tienne, jusqu'à ce que les aîles lui soient venuës, & qu'il soit en état de voler.

Ce que les simples aprennent au moins par ces premieres paroles de la Genese.

Ce qui arrive à ceux qui jugent de l'Ecriture par la bassesse aparente de la lettre.

CHAPITRE XXVIII.

De combien de sens, tous differens, & tous conformes à la verité, les premieres paroles de la Genese sont susceptibles.

38. IL y en a d'autres, pour qui ces paroles de l'Ecriture ne sont plus un nid, mais un verger tout couvert d'arbres fruitiers; & ceux-là volent

de branche en branche, transportez de joye ; & font retentir leur ramage, à mesure qu'ils découvrent les fruits qui sont cachez sous les feüilles, qu'ils les cüeillent & s'en nourrissent delicieusement.

Ce que les premieres paroles de la Genese cachent sous l'écorce de la lettre.

Car quand ils lisent ces paroles du commencement de la Genese, ils comprennent, ô mon Dieu, qu'encore que vôtre éternité stable & permanente soit au-dessus de tous les tems, & que toutes les creatures y soient sujettes, elles sont pourtant son ouvrage.

Il ne survient en Dieu aucune volonté nouvelle.

Que vôtre volonté n'étant autre chose que vous-même, elle est incapable de changement ; & que c'est par cette volonté éternelle & immuable, & non pas par une volonté nouvelle, qui vous soit survenüé tout d'un coup, que vous avez fait toutes choses.

Que bien loin que ce soit de vôtre propre substance, que vous aiez fait les creatures [a] ; & que leur creation ait rien d'aprochant de cette generation ineffable, par laquelle vous engendrez vôtre Sagesse éternelle, qui est tout à la fois, & vôtre image, & le modele de toutes choses ; c'est de rien que vous avez fait la matiere dont toutes les creatures devoient être tirées ; & qui étant d'abord destituée de toute forme & de toute beauté, étoit bien éloignée d'avoir rien qui vous ressemblât ; mais dont cette Sagesse, qui est vôtre parfaite image, devoit tirer tout ce qui existe ; donnant à chaque chose la forme que les loix de l'ordre que vous avez établi ont assignée à chacune, & par où elles ont toutes quelque raport avec vous, parce qu'elles sont toutes bonnes de leur nature [b]. Qu'entre celles-là, les unes sont plus proche de vous,

C'est du neant que Dieu a tiré la matiere dont le monde a été fait.

[a] Contre les Manichéens, qui croyoient que certaines parties de l'univers étoient de la substance même de Dieu:
[b] Contre les Manichéens, qui croyoient que de certaines choses étoient mauvaises de leur nature.

& que c'eſt ce qui fait qu'elles ſubſiſtent toûjours dans le même état, par le bonheur qu'elles ont de vous être unies. Que les autres, qui en ſont éloignées d'une diſtance plus ou moins grande, ſelon le plus ou le moins de bonté & de perfection qui ſe trouve dans leur nature, étant ſujettes aux viciſſitudes des tems & des lieux, font ou éprouvent ces changemens ſi reglez, qui compoſent l'ordre & l'harmonie de l'univers.

Par où les creatures ſont plus ou moins éloignées de Dieu.

Voila ce que voyent ceux dont l'intelligence eſt éclairée des rayons de vôtre verité, ſelon qu'elle le peut être en cette vie : car c'eſt dans la lumiere de vôtre verité qu'ils le voyent ; & cette vûë leur donne une joye qu'on ne ſçauroit exprimer.

Diverſes veritez, qui ſe trouvent enfermées dans les premieres paroles de la Geneſe.

79. Entre ceux-là, les uns faiſant attention à ce qui eſt dit à l'entrée de la Geneſe, que *Dans le commencement Dieu crea le ciel & la terre*, aperçoivent, dans ces paroles, cette Sageſſe éternelle, *commencement* ou *principe* de toutes choſes, qui daigne nous parler & nous inſtruire.

D'autres, faiſant attention à ces mêmes paroles, entendent, par ce *commencement*, celui de l'exiſtence des choſes ; & prennent ce que dit l'Ecriture, que *Dans le commencement Dieu crea le ciel & la terre* comme s'il y avoit, *Avant toutes choſes, Dieu crea le Ciel & la terre.*

Entre ceux même qui par ce *commencement*, ou ce *principe*, dans lequel, ou par lequel il eſt dit, que vous avez fait le ciel & la terre, entendent vôtre Sageſſe éternelle ; quelque uns croyent que les mots de *ciel* & de *terre*, ne ſignifient en cet endroit que la matiere encore informe dont le ciel & la terre furent tirez depuis.

D'autres croyent, qu'ils ſignifient le ciel & la terre, ayant deja la forme qu'ils ont préſentement ; & d'autres encore, que celuy de *ciel* ſignifie les natures ſpirituelles, ayant déja leur forme & leur perfection ; & celui de *terre*, la matiere encore informe des natures corporelles.

Ceux mêmes qui entendent, par les mots de ciel & de terre la matiere encore informe dont le ciel & la terre devoient être tirez ne l'entendent pas tous de la même maniere;& les uns croient, que par l'un, l'Ecriture a voulu faire entendre la matiere dont les natures ſpirituelles doivent être tirées, * & par l'autre celle dont les natures corporelles le doivent être. Les autres, au contraire, croyent qu'elle n'a voulu faire entendre que la matiere d'où devoit être tiré cet univers corporel,qui enferme preſentement toutes ces differentes eſpeces de choſes que nous voions.

Enfin, entre ceux qui croient que ces mots de ciel & de terre, ſignifient les diverſes eſpeces de creatures, dêja formées,& diſtinguées les unes des autres, il y en a de differens avis ; & les uns croient, qu'on doit les entendre des natures inviſibles, auſſi bien que de celles qui frapent les ſens;& les autres au contraire, qu'on ne doit les entendre que de celles-ci, c'eſt-à-dire, de ce ciel lumineux que nous voions aux-deſſus de nous ; & de cette terre, tenebreuſe par ſa nature, ſur laquelle nous marchons,& de tout ce qu'enferme la maſſe qui eſt compoſée de l'un & de l'autre.

* Voyez la note ſur le chap. 20.

CHAPITRE XXIX.

Quatre ſortes de priorités qu'il eſt important de bien entendre.

40. QUant à ceux qui croient que ces paroles: *Dans le commencement Dieu crea le ciel & la terre*,ſe doivent prendre comme s'il y avoit, *Avant toutes choſes, Dieu crea le ciel & la terre*, ils n'ont point à choiſir, ſur l'intelligence des mots de ciel & de terre ; & il faut neceſſairement qu'ils entendent par ces mots la matiere encore informe du ciel & de la terre;c'eſt-à-dire, de toutes les eſpeces de creatures, & par conſequent des

ſpirituelles auſſi bien que des corporelles: puiſque s'ils vouloient les entendre de ces creatures déja formées, on leur diroit. Si c'eſt-là ce que Dieu a fait avant toutes choſes, qu'eſt-ce donc qu'il a fait depuis ? Car ces mots de ciel & de terre, ainſi entendus, comprennent tout; & quand on leur demandera comment l'Ecriture a pû dire que cela s'eſt fait avant toutes choſes s'il ne s'eſt rien fait depuis ? ils ne ſçauroient que répondre.

Que s'ils entendent, par ce ciel & cette terre, la matiere, d'abord informe, & formée enſuite, de l'une & de l'autre ſorte de creatures *, il n'y aura rien que de raiſonnable dans leur penſée ; pourvû qu'ils s'entendent bien eux-mémes, & qu'ils comprennent ce que c'eſt que priorité d'éternité, comme celle dont Dieu précede toutes choſes; priorité de tems, comme celle dont la fleur précede le fruit; priorité de preference & de valeur, comme celle dont le fruit précede la fleur ; & priorité de nature ou d'origine, comme celle dont le ſon précede le chant à quoi il ſert de matiere.

Quatre ſortes de prioritez.

De ces quatre ſortes de prioritez, la ſeconde & la troiſiéme ſe comprennent aiſément: mais la premiere & la derniere ſont tres difficiles à bien comprendre. Car il n'y a rien de plus difficile, ô mon Dieu, que de comprendre vôtre éternité, qui demeurant toûjours la même, fait tous les divers changemens des choſes, & les précede toutes par conſequent; & il eſt rare de trouver des eſprits aſſez élevez pour atteindre juſques-là. Il ne s'en trouve pas beaucoup non plus, qui aient les yeux de l'eſprit aſſez fins, pour voir ſans peine ce que c'eſt que cette priorité de nature & d'origine, dont le ſon précede le chant. Pour cela il n'y a qu'à prendre garde, que le chant n'eſt proprement que la forme du ſon ; & qu'au lieu que l'exiſtence d'une choſe n'en ſupoſe pas neceſſairement la forme, la

* Voyez la note ſur le chapitre 20.

forme en ſupoſe neceſſairement l'exiſtence.

Cet exemple fait entendre parfaitement, de quelle maniere la matiere prêcede les choſes que Dieu en a faites. Elle ne les précede donc pas, comme ſi elle étoit l'argent qui les a faites; puiſqe Dieu l'a faite elle-même, lorſqu'il en a fait quelque choſe. Elle ne les précede pas non plus d'une *priorité de tems*; & cela ſe voit clairement par le même exemple : puiſque cette ſorte de priorité ne ſe trouve point entre le ſon & le chant, & qu'on ne peut pas dire, que pour avoir un chant, nous rendions d'abord des ſons informes; & qu'enſuite nous leur donnions la forme de chant, à peu prés comme un ouvrier, qui voulant faire un coffre ou un vaſe, fait d'abord proviſion de bois ou d'argent, ſur quoi il travaille enſuite, pour en faire ce qu'il prétend. Ces ſortes de matieres précedent d'une *priorité de tems* les choſes qui en ſont faites: mais il n'en eſt pas ainſi du ſon qui ſert de matiere au chant. Car le ſon ne s'entend que dans le moment que l'on chante; & il n'eſt pas poſſible qu'il ſoit d'abord, comme quelque choſe d'informe; & que ce ne ſoit qu'enſuite, qu'on lui donne la forme de *chant*; puiſque tout ſon, de quelque nature qu'il ſoit, n'a pas plûtôt commencé de ſe faire entendre, que ce qu'on en a entendu eſt paſſé, ſans qu'il en reſte rien qu'on puiſſe repandre, comme une matiere ſur quoi l'on voudroit travailler. Le ſon eſt donc inſeparablement enfermé dans le chant à quoi il ſert de matiere; & le chant n'eſt autre choſe que ce ſon même revêtu de ſa forme. Ainſi, on voit que ſi le *ſon* précede le *chant*, ce n'eſt, comme j'ay déja dit, que parce qu'il eſt la matiere dont le *chant* eſt la forme, & que la matiere précede la forme. Il ne ls précede donc point comme une cauſe, qui auroit la vertu de le produire; puiſqu'il n'en eſt point l'ouvrier, & qu'il n'eſt que comme la matiere, ſur laquelle travaillent des or-

ganes du corps de celui qui chante. Il ne le précede point non plus d'une *priorité de tems*, puisque l'un & l'autre se forment tout à la fois ; ny d'une *priorité de perference & de valeur*, puisque *le son* est même quelque chose de moins que *le chant*: le chant n'étant pas seulement un son, mais un son orné & revêtu d'une forme agreable. Comment le précede-t-il donc ? d'une *priorité de nature & d'origine* ; puisque ce n'est pas un *chant* qu'il faut former pour avoir un son, & qu'il faut au contraire former un son pour avoir un chant.

Voilà l'exemple le plus propre, pour faire comprendre à ceux qui en seront capables, comment il faut entendre, que cette matiere des choses, à laquelle l'Ecriture donne le nom de ciel & de terre, parce que le ciel & la terre en ont éte faits, a été créée d'abord ou avant toutes choses.[a] Car on ne peut pas dire qu'elle ait precedé d'une priorité de tems, les choses qui en ont été faites, puisqu'il n'y a point de tems à l'égard d'une matiere informe, que ce qui fait le tems n'étant que le passage d'une forme à une autre, [b] il est clair que dés que l'on conçoit quelque idée de tems, on aperçoit les choses déja formées, [c] aussi-bien que la matiere.

Cependant, quoiqu'elle ne précede point les choses, ni d'une *priorité de tems*, ni d'une *priorité de valeur*, puisqu'elle est au plus bas rang des êtres, & que ce qui n'a nulle forme vaut toûjours moins

[a] Cet endroit explique tous ceux de ces derniers Livres, où S. Augustin parle de la matiere des corps, comme si elle avoit été d'abord sans aucune forme.

[b] Il entend ici, par le mot de *forme*, toute *façon d'être* des corps ; puisqu'il est clair, que quand il n'y auroit point dans la nature de ce qu'on apelle communement *changement d'informe*. il ne laisseroit pas d'y avoir des tems, pourvû qu'il y eût du mouvement, & que le mouvement n'est qu'une *façon d'estre* des corps.

[c] puisque qui dit *tems*, dit mouvement de quelque corps & que tout corps a necessairement quelque figure, & par consequent quelque forme: car la matiere informe n'a point de figure, comme il a dit à la fin du c. 3. du même l.

que ce qui en déja quelqu'une ; on ne ſçauroit s'empêcher d'en parler, comme ſi elle les précedoit d'une priorité de tems ; & on ne pourroit pas ſe faire entendre autrement. Mais enfin l'éternité du Créateur la précede elle-même ; puiſque c'eſt lui qui l'a tirée du neant, pour faire quelque choſe de ce qu'il avoit fait de rien.

CHAPITRE XVI.

Qu'encore que ceux qui s'apliquent à bien entendre l'Ecriture ſoient partagez ſur les ſens qu'ils lui donnent, la charité & l'amour de la verité les doit unir. Quel eſt le ſens que l'on doit croire avoir été celui de l'autheur.

41. Mais, comme j'ai déja dit, quoique nous ſoions partagez, par les divers partis que nous prenons, ſur tout ce grand nombre de divers ſens, qu'on peut donner aux paroles de Moïſe ; il faut, que comme il n'y en a aucun qui ne ſoit vrai, la verité même entretienne la paix & l'union entre nous. Ayez donc pitié de nous, Seigneur, & faites nous la grace d'uſer de vôtre loi comme il en faut uſer ; c'eſt-à-dire, de nous en ſervir pour nous établir dans la charité, qui en eſt la fin.

Les Saints mettent la charité & l'union des cœurs au deſſus de tout.

1. Tim. 1. 8.

Si on me demandoit donc, lequel de tous ces ſens eſt celui que Moïſe a eu dans l'eſprit ; je ne ſerois pas ſincere : & ces Livres de mes Confeſſions ne meriteroient pas le nom que je leur donne, ſi je ne vous confeſſois de bonne foi, ô mon Dieu, que je n'en ſçai rien ; quoique je ſçache que dans toutes ces differentes vûës, il n'y a rien de contraire à la verité. Car je ne parle point ici de celles que des eſprits dominez par les impreſſions des ſens peuvent avoir ſur ces premieres paroles de la Geneſe, & dont j'ai rapporté quelques exemples *.

Sincerité & bonne foi de S. Auguſtin

* Au ch. 18.

Cependant, ſi ceux même qui tombent dans ces ſortes d'imaginations, ſont du nombre de ces petits

dont on peut bien esperer, ils ne sont point choquez de ces paroles de vôtre Ecriture, qui dit toûjours beaucoup de choses en peu de mots ; & qui exprime les plus élevées, par des façons de parler trés simples & trés-communes. Pour nous, qui n'avons sur cela que des vûës conformes a la verité-même, & non pas dequoi contenter nôtre vanité, que nous nous aimions les uns les autres, & que nous vous aimions tous à l'envi les uns des autres, ô mon Dieu, verité éternelle ; puisque vous étes nôtre Dieu, & nôtre Seigneur à tous. Et il faut encore que le respect que nous portons à ce grand homme, qui vous a si fidelement servi, qui étoit si plein de vôtre esprit, que vous avez choisi pour nous dispenser vôtre divine parole, nous fasse croire sans hesiter, que celui de tous ces sens qui l'emporte sur les autres, par l'éclat de la verité, & par le fruit que nous en pouvons tirer, est celui qu'il a eu en vûë quand il a écrit.

Quel doit étre le sens que les auteurs canoniques ont eu dans l'esprit quand ils écrivoient.

CHAPITRE XXXI.

Qu'on est bien fondé à croire, que les auteurs canoniques ont vû tout ce que l'on pourroit trouver de vrai dans leurs paroles.

42. AInsi, quand l'on dira : Le sens que je donne aux paroles de Moïse, est celui qu'il a eu dans l'esprit; & qu'un autre dira au contraire. Non, c'est celui que je leur donne, il me semble que je penserai d'une maniere plus modeste & plus conforme aux sentimens que la Religion & la pieté doivent inspirer, quand je leur dirai : Et pourquoi n'y aura-t-il pas eu l'un & l'autre, s'il n'y a rien que de vrai dans l'un & dans l'autre ? J'en dirai autant d'un troisiéme & d'un quatriéme ; & generalement de tous les sens conformes à la verite qu'on pourroit trouver dans ses paroles. Car pourquoi ne croirons-nous pas, que ce

grand homme les ait tous eûs dans l'esprit;& que Dieu ait conduit sa plume de telle sorte, que les paroles sacrées qu'il a écrites, exprimassent toutes les differentes veritez que chacun y voit ?

Ce que je sçai, & que je dis hardiment, parce que je le voi dans mon cœur,c'est que si j'écrivois quelque chose,qui dût avoir cette authorité souveraine qu'ont les Livres de Moyse;j'aimerois mieux écrire de telle sorte,que mes paroles exprimassent tout ce que chacun pourroit penser de vrai sur le sujet dont j'écrirois, que d'écrire d'une maniere qui exprimât une certaine verité si clairement, qu'on ne pût douter que ce ne fût ce que j'aurois eu dans l'esprit; mais qui allât à exclure tous les autres sens, dont mes paroles auroient pû être susceptibles, si elles avoient été autrement tournées; & qu'on auroit pû m'attribuer sans me faire rien dire de faux.Il y auroit donc de la témerité à moi, de ne pas croire qu'un si grand homme eût mérité de vous cette faveur.Ainsi, il faut conclure que quand Moyse a écrit, il a eu en vûë,non seulement toutes les veritez que nous pouvons trouver dans ses paroles, mais toutes celles que d'autres y pourroient apercevoir;quoiqu'elles passent nôtre capacité presente, & même tout ce que nous en pourrons jamais avoir.

CHAPITRE XXXII.

Que quand les auteurs canoniques n'auroient pas vû toutes les veritez à quoi leurs paroles peuvent conduire, il est certain que l'esprit de Dieu les a vûës.Ce qu'on doit demander à Dieu, sur l'intelligence de l'Ecriture.

43. MAis quand Moïse lui-même n'auroit pas vû tout ce qu'enferment ses paroles, qui sont les vôtres, puisqu'il n'a été que vôtre interprete, & qu'il n'auroit eu dans l'esprit qu'un seul des divers sens qu'on peut leur donner,sans s'éloigner de la verité;qui peut douter,ô monDieu, qui

qui n'êtes pas de chair & de ſang, comme l'homme, & dont les vûës ne ſont pas bornées comme celles des hommes, qui peut douter, dis-je, que vôtre divin eſprit, par qui j'eſpere d'être introduit dans la terre des vivans, n'ait vû tous ces ſens conformes à la verité, que vous deviez faire trouver dans ces paroles, à tous ceux qui les liroient dans la ſuite des tems ? Pſ. 142, 11.

Quel ſens on doit penſer que les Auteurs canoniques ont eu en vûë quand ils ont écrit.

Je conviens qu'on doit croire, que le plus ſublime de tous eſt celui que Moïſe a eu en vûë. Faites-nous le donc connoître, ô mon Dieu ; ou faites-nous au moins trouver dans ces paroles telle verité qu'il vous plaira, entre toutes celles à quoi elles peuvent conduire; en ſorte que ſoit que nous leur donnions le ſens précis que Moïſe a eu dans l'eſprit, ou quelqu'autre de ceux dont elles ſont ſuſceptibles, il ſoit toûjours vrai de dire, que c'eſt vôtre lumiere qui nous éclaire, & non pas l'erreur qui nous ſéduit.

Combien viens-je d'écrire de choſes, ô mon Dieu, ſur le peu que j'ai tâché de diſcuter des paroles de vôtre Ecriture : & ſur ce pied-là, comment pourrois-je avoir le tems ni la force de la diſcuter toute entiere? Faites-moi donc la grace de me reſſerrer, ſur ce que j'en examinerai dans la ſuite de cet ouvrage de mes Confeſſions ; enſorte que dans la diverſité des penſées qui pourront me venir, & que vous m'inſpirerez, je choiſiſſe quelque choſe de vrai, de certain, & d'utile. Faites que comme je deſire qu'il n'y ait rien que de ſincere, & d'exactement vrai dans ce que je declare ici en vôtre preſence ; je ſois aſſez heureux pour rencontrer la penſée de celui qui vous a ſervi d'interprete, car c'eſt à quoi je dois tendre ; ou que ſi je ne la rencontre pas, au moins je ne diſe que ce qu'il aura plû à vôtre verité de me dire, par les paroles de ce ſaint Auteur, qui ne nous a dit lui-même, que ce qu'il vous a plû de lui dire.

SOMMAIRE

DU TREIZIE'ME LIVRE.

APrès avoir admiré la bonté de Dieu, qui ſans avoir aucun beſoin des creatures leur a donné, non ſeulement l'être ſimple, mais la perfection de leur être ; il montre que les premieres paroles de la Geneſe nous découvrent la Trinité, & méme la proprieté perſonnelle du ſaint-Eſprit; ce qui lui donne lieu de parler d'une maniere admirable de ce que la charité fait en nous. Enſuite il fait voir, qu'à prendre le commencement de la Geneſe dans un ſens allegorique, on y trouve le ſiſtême & l'œconomie de tout ce que Dieu a fait pour l'établiſſement de ſon Egliſe, & pour la ſanctification de ſes Elûs ; qui eſt la fin à quoi tous ſes ouvrages ſe raportent.

LES CONFESSIONS DE S. AUGUSTIN.

LIVRE XIII.

CHAPITRE PREMIER.

Il invoque Dieu dans un vif sentiment des bienfaits qu'il en a reçûs. Qu'il n'y a rien que de purement gratuit, dans tous les biens de nature & de grace que nous avons reçus de Dieu.

JE vous invoque, ô mon Dieu, dont la misericorde est toute mon esperance; qui m'avez fait, & qui vous êtes souvenu de moi, quoique je vous eusse oublié. Je vous invoque, pour vous convier à venir dans mon ame, que vous rendez capable de vous, par l'ardeur avec laquelle vous lui faites desirer de vous recevoir. Ne m'abandonnez donc pas, presentement que je vous invoque; puisqu'avant même que je pensasse à vous invoquer, vous m'avez prévenu par une infinité de solicitations secretes; & que quelque loin que je fusse de vous, vous m'avez fait entendre vôtre voix, qui me rapelloit pour me faire retourner à vous, & afin que j'apellasse à mon tour celui qui m'avoit apellé, & que je commençasse à l'invoquer. *Belle priere.*

Vous avez effacé tous mes pechez, [a] pour n'être point obligé de me rendre ce que j'avois merité, par ces œuvres de tenebres, par où je m'étois éloigné de vous; & me prévenant par vôtre grace, vous avez mis en moi tout ce que j'ai de bon, &

[a] Par le Baptême.

Ce que Dieu recompense en nous. par où je puis meriter quelque chose de vous; en sorte que quand vous me recompenserez, vous ne recompenserez que l'ouvrage de vos mains, qui m'ont fait ce que je suis.

Vous étiez avant que je fusse; & l'être que vous m'avez donné, n'est pas un present que vous ayez fait à quelque chose qui fût déja. Si je suis donc, ce n'est que par un pur effet de vôtre bonté, qui a precedé non seulement tout ce que vous avez mis en moi, lorsque vous m'avez tiré du sein de la matiere, mais cette matiere même dont vous m'avez formé. Vous n'aviez pas besoin de moi; & si je suis quelque sorte de bien, comme toutes les creatures sont des biens, ce n'est pas un bien dont il vous puisse rien venir, ô mon Seigneur & mon Dieu; & si vous voulez que je vous serve, ce n'est pas que le service que je suis capable de vous rendre puisse vous soulager dans ce que vous faites, *Dieu n'a nul besoin de nous.* comme si l'action vous fatiguoit; ni que vôtre puissance fût moindre, quand un tel secours lui manqueroit. Car il s'en faut bien que vous soyez, à l'égard du culte que vous desirez de moi, comme une terre à l'égard du soin qu'on a de la cultiver, sans quoi elle demeureroit inculte; & vous ne demandez mon service & mon culte, qu'afin que je sois heureux par vous, comme c'est par vous que je suis, & que je suis capable d'un tel bonheur.

CHAPITRE II.

Que la seule bonté de Dieu l'a porté à donner l'Etre aux creatures. Que ce qui les met dans leur état de perfection, est un second bienfait ajouté à celui de la creation. Ce qu'elles seroient, si elles n'avoient reçu de Dieu que l'Etre simple. En quoi consiste la perfection & le bonheur des natures intelligentes.

2. TOutes les creatures ne sont donc que par un pur effet de vôtre bonté infinie, qui se

plaisant à faire du bien, a tiré des tresors de vôtre toute-puissance, des choses qui toutes sont des biens, chacune dans son espece, quoique non seulement il n'y ait aucun de ces sortes de biens qui vous soit égal, puisque rien ne vous est égal que ce que vous produisez de vôtre substance, mais qu'ils ne vous fussent même d'aucune utilité.

Car par où est-ce que ce ciel & cette terre, que vous avez faits dans le commencement, ont merité que vous les creassiez : Que toutes les substances, & spirituelles & corporelles, nous disent par où elles ont merité que vous les fissiez par vôtre Sagesse éternelle, à quoi elles tiennent comme l'effet à sa cause. Elles y tenoient même, lorsqu'elles n'étoient encore, les unes & les autres, qu'ébauchées & informes, & dans cet état de confusion & d'imperfection, qui les tenoient si éloignées de vôtre divine ressemblance, [a] & où elles seroient encore, si cette même Sagesse, qui leur avoit donné ce premier degré d'Etre, ne les avoit rapprochées de vôtre unité, en leur donnant la forme qu'elles ont presentement ; & par où elles sont toutes des biens, & des biens excellens, qui tous n'ont pour principe que le bien unique & souverain, qui n'est autre que vous-même [b]

Bonté de Dieu envers les creatures, purement gratuites.

Mais enfin, les substances spirituelles, même informes, sont quelque chose de bon, & de meilleur même que la matiere corporelle déja revêtuë de quelque forme ; & cette matiere, quand elle seroit destituée de toute forme, vaudroit toûjours mieux que le neant.

3 Par où celle-ci a-t-elle donc pû meriter que

[a] On verra, par la fin du chap. 10. pourquoi S. Augustin parle, dans cet endroit, & dans quelques autres, comme si les saints Anges avoient été quelque tems sans joüir de Dieu.

[b] Contre les Manichéens, qui prétendoient qu'il y avoit des choses mauvaises de leur nature, & qui par consequent n'étoient point l'ouvrage de Dieu.

vous la créassiez, & que vous la missiez seulement dans ce premier état, où elle n'étoit que quelque chose d'informe & d'invisible ? Car dans cet état même, elle n'étoit, que parce que vous l'aviez faite : & comme elle n'étoit point auparavant, comment auroit-elle pû meriter que vous la fissiez? & par où la creature spirituelle même qui n'étoit d'abord que comme en ébauche non plus que l'autre, * a-t-elle pû meriter que vous lui donnassiez seulement ce premier degré d'être, dans lequel elle n'étoit encore qu'un abîme tenebreux; c'est-à-dire quelque chose de flotant & d'obscur comme l'abîme ? Un tel état la tenoit bien éloignée de vôtre divine ressemblance; & elle en seroit encore tout aussi loin, si vôtre Sagesse ne l'avoit raprochée de son auteur ; afin qu'en étant éclairée, elle devint lumiere; & que par là elle fût, non pas égale, mais conforme à ce qui vous est égal; c'est-à-dire, à cette Sagesse éternelle, modelle & forme originale de toutes choses.

Par où les creatures raisonnables se maintiennent dans le bien vivre.

Car comme, à l'égard des corps, autre chose est d'être, & autre chose d'être beau, puisque si l'un emportoit l'autre, il n'y auroit point de corps qui ne fût beau ; ainsi, à l'égard des esprits, autre chose est de vivre, & autre chose de vivre d'une vie conforme aux loix de la Sagesse éternelle ; puisque si l'un emportoit l'autre, tout esprit seroit toûjours sage, d'une sagesse qui ne souffriroit ni interruption, ni diminution. Or cela n'est pas ainsi ; puisque tout ce qu'il y a de bien, dans les saints Anges mêmes, n'y est que par leur union, avec vous ; qui est l'unique bien de toute nature spirituelle ; & s'ils venoient à s'en détourner, ils perdroient dans le moment cette lumiere ineffable, dont ils ont commencé de joüir quand vous les avez tournez vers vous; & tomberoient dans une vie malheureuse, où ils ne seroient plus qu'un abîme tenebreux.

* Voyez la note sur le chap 20. du livre 12.

Auſſi eſt-ce pour nous être détournez de vous, ô mon Dieu, nôtre veritable lumiere, que nous, qui ſommes; de la part de l'ame, des creatures ſpirituelles auſſi-bien que les Anges, nous nous ſommes vûs autrefois dans un état où nous n'é- tions que tenebres; & ce ſont les reſtes de ce qu'il y avoit en nous de tenebreux, qui font encore pre- ſentement toutes nos peines. Ils nous en feront même toûjours, jusqu'à ce que par la grace de vôtre Fils unique, nôtre Sauveur JESUS CHRIST, nous ſoions devenus vôtre juſtice; c'eſt à dire, cette juſtice parfaite, que le Prophete compare à la hauteur des montagnes, & qui nous rendra de dignes objets de vôtre amour: au lieu que dans cet état, où nous n'étions qu'un abîme tenebreux, par un effet de vos juſtes jugemens, nous êtions les objets de vôtre colere.

Eph. 5. 8.

D'où viennent toutes nos peines.

Pſ. 35. 7.

CHAPITRE III.

Ce que l'Ecriture nous veut faire entendre, quand elle dit que Dieu commanda que la lumiere fût faite. Par où les natures ſpirituelles deviennent lumiere.

4. QUant à ce que l'Ecriture nous raporte, que tout au commencement de la creation particuliere de chaque eſpece de choſes, vous di- tes, que la lumiere ſoit faite, & qu'auſſi-tôt la lu- miere fut faite; je croi qu'on le peut entendre de la creature ſpirituelle, qui étoit déja quelque cho- ſe de vivant, & de capable d'être éclairé de vôtre lumiere. Mais comme elle n'avoit pû meriter que vous la fiſſiez ce qu'elle étoit d'abord; elle n'a pû meriter non plus, que vous la miſſiez dans l'état où elle eſt preſentement que vôtre lumiere l'éclaire. Or tant qu'elle ſeroit demeurée informe, comme elle étoit d'abord *, elle vous auroit toûjours été deſagreable; & elle n'a pû vous plaire, que lorſ-

Gen. 1. 3.

* Voyez le chapitre 10. vers le milieu.

qu'elle eſt devenuë la lumiere, non par elle même; mais par le bonheur qu'elle a de contempler la lumiere primitive, dont tout ce qu'il a de lumineux, reçoit tout ce qu'il a de lumiere; & par l'amour qui l'y tient unie. De sorte que ſi elle a l'avantage d'être quelque choſe de vivant, & celui de vivre d'une vie heureuſe; elle doit l'un & l'autre à vôtre grace; qui par un heureux changement, l'a tournée vers ce qui ne peut changer en mieux non plus qu'en mal, c'eſt-à dire, vers vous. Car il n'y a que vous de qui cela ſe puiſſe dire; comme il n'y a que vous qui ſoiez de cette parfaite ſimplicité d'Etre, qui fait qu'à vôtre égard, vivre, & vivre d'une vie heureuſe, ne ſont point choſes differentes; & que vous êtes vous-même vôtre beatitude.

Dieu, seul auteur de la perfection de l'Etre, auſſi-bien que de l'Etre ſimple. Prerogative de la nature de Dieu. Simplicité de la nature de Dieu.

CHAPITRE IV.

Que Dieu n'avoit nul beſoin des creatures. Ce que l'Ecriture veut nous faire entendre, quand elle dit que le S. Eſprit étoit porté ſur les eaux, & qu'il ſe repoſe ſur quelques-uns.

5. IL ne manqueroit donc rien à vôtre beatitude, quand toutes ces choſes ne ſeroient point, ou qu'elles ſeroient demeurées informes; puiſque joüiſſant de vous-même, vous jouiſſez du ſeul bien qui peut faire vôtre beatitude. Si donc vous avez donné l'Etre aux creatures, c'eſt ſans aucun beſoin que vous en uſiez, & par un pur effet de vôtre bonté infinie, dont la plenitude aime à ſe répandre; & ſinon content de leur avoir donné l'être ſimple, vous leur avez donné leur complément & leur perfection, ce n'eſt pas que vôtre bonheur en dût être plus complet: mais c'eſt qu'étant auſſi parfait que vous l'êtes, leur imperfection vous déplaiſoit.

Dieu n'a nul beſoin de ſes creatures.

Pourquoi Dieu perfectionne les natures ſpirituelles.

Ainſi, quand l'Ecriture dit que vôtre S. Eſprit étoit porté ſur les eaux, cela ne veut pas dire qu'el-

Gen. 1. 2.

les le portassent, comme si elles lui eussent servi de soûtien, & qu'il y eût trouvé son repos ; puisque tant s'en faut qu'elles fissent son repos, que c'est ce divin Esprit qui fait le repos de ceux en qui il est dit qu'il se repose. [a] Ce que Moïse a donc voulu nous faire entendre par-là, c'est que vôtre volonté, qui étant immuable & inalterable, se sufit à elle-même, & trouve en elle-même tout son bonheur, non contente d'avoir donné l'Etre aux natures vivantes & spirituelles, étoit portée à répandre encore sur elles de nouveaux bienfaits. Car, à leur égard, vivre, & vivre d'une vie heureuse, sont choses differentes ; puisque lors même qu'elles sont encore flotantes & tenebreuses comme l'abîme, elles ne laissent pas d'être quelque chose de vivant, mais d'imparfait & de malheureux ; jusqu'à ce qu'étant tournées vers celui qui les a faites, elles deviennent de plus en plus vivantes, de la vie qui se trouve dans cette source de vie ; & que voyant la lumiere dans la lumiere de leur Dieu, [b] elles en reçoivent leur perfection, leur beauté & leur bonheur.

Isai. 11. 2.

Ce qu'il faut entendre quand l'Ecriture dit que le S. Esprit se repose sur nous. En quel sens il est vrai de dire, que le S. Esprit étoit porté sur les eaux.

Ce qui fait la perfection & le bonheur des natures spirituelles.

a Ps. 35. 10.

CHAPITRE V.

On trouve la Trinité dans les premiers versets de la Genese.

6. J'Entrevoi, comme en énigme, dans ces premieres paroles de la Genese, vôtre Trinité adorable, ô mon Dieu, puisque je vous y voi, Pere Tout-puissant creant le ciel & la terre dans le commencement, c'est à dire, par ce principe, & cette source de tout ce que nous avons de sagesse, en un mot par vôtre Fils ; par cette Sagesse qui est née de vous, & qui vous est égale & coéternelle. Car tout ce que j'ai déja dit si au long [a] de ce ciel du ciel, de cette terre informe & invisible, de cet abîme flotant & tenebreux, c'est à dire,

Ce que sont les natures

a Dans les premiers chapitres du Livre 12.

Spirituelles, quand elles ne sont point unies à Dieu.

de l'instabilité, de l'obscurité & de l'égarement à quoi ces natures spirituelles seroient encore sujettes, si elles étoient demeurées informes, & qu'elles n'eussent point été raprochées de celui par qui elles étoient déja quelque chose de vivant, & que participant à sa lumiere, elles n'en eussent reçû cette seconde vie, si noble & si heureuse, qui fait qu'elles sont le ciel du ciel, c'est à dire, le ciel de ce ciel visible, qui fut placé depuis entre les eaux & les eaux; dans tout cela, dis je, j'aperçois déja le Pere qui n'est autre que ce Dieu qui a fait toutes ces choses. J'y aperçois aussi le Fils; puisqu'il est ce commencement ou ce principe, dans lequel ou par lequel il est dit que Dieu les a faites. Mais comme la foi m'aprend que mon Dieu est Trinité; je cherchois encore le saint Esprit, dans ces premieres paroles de l'Ecriture; & j'y trouve que ce divin Esprit étoit porté sur les eaux. Vous voilà donc, Trinité sainte, Pere, Fils, & saint Esprit. Voilà le Dieu que j'adore, & le Createur de toutes choses.

CHAPITRE VI.

Pourquoi l'Ecriture ne commence à parler du saint Esprit, que lorsqu'elle dit qu'il étoit porté sur les eaux.

7. Souffrez que je m'aproche de vous, ô lumiere éternelle, puisque ce n'est que par vous que nous pouvons voir la verité; & dissipez les tenebres de mon cœur, qui ne me diroit rien que de faux & de vain, sur ce que je desire de sçavoir. Aprenez-moi, je vous en conjure par cette divine charité, qui est la mere des fidelles, * pourquoi ce n'est qu'aprés que vôtre Ecriture a parlé de ce ciel, de cette terre informe & invisible, & de cet abîme couvert de tenebres, qu'elle vient à

Pourquoi l'Ecriture

* Puisque c'est l'infusion de l'esprit de charité qui nous rend fidelles.

parler de vôtre ſaint Eſprit ? N'eſt-ce point qu'il ne falloit le marquer, qu'en diſant qu'il étoit porté ſur quelque choſe; & que par conſequent il falloit avant d'en parler, énoncer la choſe ſur quoi il étoit porté? Car il ne l'étoit ni ſur le Pere, ni ſur le Fils; & il ne pouvoit pas être porté ſur rien. Il falloit donc que l'Ecriture marquât d'abord la choſe ſur quoi elle pourroit dire enſuite qu'il étoit porté; parce qu'il y avoit raiſon de n'en parler, qu'en diſant qu'il étoit porté ſur quelque choſe. Mais quelle eſt donc cette raiſon ?

ne parle du S Eſprit qu'aprés qu'elle a parlé des natures encore informes que Dieu créa dans le commencement.

CHAPITRE VII.

Ce que ſignifie cette élevation ou cette ſuſpenſion du S. Eſprit au deſſus des eaux. Ce qui nous enfonce dans l'abîme, & ce qui nous en retire.

8. QUe celui qui voudra la comprendre, porte s'il le peut ſon intelligence juſqu'à la hauteur du miſtere que ſaint Paul veut nous faire entendre, lorſqu'il dit, que c'eſt par le ſaint Eſprit Rom. 5. qui nous a été donné, que la charité eſt répan- 5. duë dans nos cœurs; & lorſqu'aprés avoir parlé des graces exterieures, dont ce divin Eſprit favo- 1. Cor. 12. riſoit les premiers fidelles, il ajoûte, qu'il a en- 13. core quelque choſe de plus excellent à nous découvrir, qui eſt la voye ſuréminente de la charité; & lorſque fléchiſſant les genoux devant vôtre divine Majeſté, il lui demande pour nous la grace de bien comprendre la charité ſureminente de Jeſus- Eph. 5. Chriſt. Ce que ſaint Paul a eu en vûë, quand il a 19. parlé de la ſorte, eſt préciſément ce qui a fait dire à Moïſe, que dés le commencement cet Eſprit ſureminent, qui n'eſt autre choſe que charité, étoit porté ſur les eaux.

Mais comment expliquer, & à qui pourrois-je faire entendre, ce que c'eſt que le poids de la cupidité, qui nous précipite dans l'abîme; & ce que c'eſt que le contrepoids de la charité, qui nous re-

Siſtême abregé de

ce qui fait la corruption ou la sainteté de l'homme.

leve & nous porte en haut, quand elle est répanduë dans nos cœurs, par ce même Esprit qui étoit porté sur les eaux ? comment l'un nous enfonce & nous abîme ; & comment l'autre nous releve & nous tire de dessous les eaux ? Car il n'y a ni haut ni bas dans tout cela ; & ce n'est point sous des idées d'espace & de lieu, qu'il faut concevoir cet enfoncement & ce retour. Ce qui nous enfonce ou nous releve, ce sont nos affections, c'est nôtre amour ; & comme la corruption de nôtre cœur nous tire en bas, par le poids de l'amour des choses de la terre, qui ne produisent que des agitations & des soins; la sainteté de vôtre Esprit nous porte en haut, par le contrepoids de l'amour qui nous fait chercher le repos & la tranquillité parfaite où elle se trouve ; & qui tenant nôtre cœur toûjours élevé vers vous, dans le sein de qui reside cet Esprit qui est porté sur les eaux ; nous fait arriver, au sortir de cette vie, où nous flotons sur des eaux qui n'ont nulle consistence, à cette paix suréminente, qui passe tout ce que nous en pouvons concevoir.

Nous ne sommes bons ou méchans, que par la qualité de notre amour.

Ce que fait en nous l'amour des choses de la terre.

Ce qui fait la charité.

CHAPITRE VIII.

Que la chute de l'homme & celle de l'Ange font assez voir, que les natures mêmes spirituelles sont par elles-memes. Ce qui fait le mieux voir l'excellence de l'une & de l'autre de ces deux natures Combien S. Augustin desiroit que son amour pour Dieu fût ardent. Où il faut étre pour etre bien.

L'Ange est tombé, l'homme est tombé, & leur chute a fait voir, que les substances mêmes spirituelles ne sont autre chose, par les fonds de leur nature, qu'un abîme flotant & tenebreux. C'est ce que les saints Anges mémes seroient encore, si vous n'aviez dit, que la lumiere soit faite ; c'est à dire, s'ils n'étoient devenus lumiere, par la force de cette parole toute-puissante. Car c'est par là que ces intelligences si nobles, qui vous

étant si parfaitement soûmises, composent la ville celeste que vous habitez, ont été établies dans le bonheur ineffable de vous être unies comme elles sont ; de joüir pour jamais de ce repos inaltérable, qui se trouve dans le sein de vôtre divin Esprit ; cet Esprit d'amour & de charité, que son immutabilité tient élevé au dessus de tout ce qui est sujet à changer. Non, ce ciel même du ciel ne seroit sans cela qu'un abîme tenebreux ; & c'est tout ce qu'il pourroit être par lui-même : au lieu qu'il est presentement lumiere dans le Seigneur. Eph. 5. 8.

Cependant, la misere même & l'inquietude des esprits qui se sont éloignez de vous, [a] & qui n'étant point revêtus de vôtre lumiere, paroissent ce qu'ils sont par eux-mêmes, c'est-à-dire, tenebres & aveuglement, nous fait voir quelle est la noblesse des natures spirituelles, & à quel point d'excellence vous les avez portées en les creant ; puisqu'elles ne sçauroient trouver de repos ni de bonheur en quoique ce soit de ce qui est moins que vous ; ni par consequent dans elles-mêmes, non plus que dans les autres creatures. Car c'est à vous Seigneur, à éclairer nos tenebres ; c'est vous qui nous donnez cette robe de lumiere, dont nôtre nudité a besoin ; & alors, nos tenebres deviennent une lumiere aussi brillante que le Soleil dans son midi.

Excellence des natures spirituelles. *Quel besoin nous avons de Dieu.* Ps. 138. 14.

Donnez-vous donc à moi, ô mon Dieu ; rendez vous à moi : car je vous aime, & si je ne vous aime pas encore assez, faites que je vous aime davantage. Je ne sçaurois juger combien il manque encore à l'amour que j'ai pour vous ; & combien il s'en faut qu'il soit au point où il doit être, afin que courant vers vous de toute ma force, & me jettant entre vos bras, pour ne me separer jamais de vous, ma vie se perde & disparoisse dans cette lumiere de vôtre visage, [b] où vous

Belle priere.

[b] Ps. 30. 21.

[a] Les demons & les hommes pecheurs.

tenez cachez ceux qui vous aiment. Toute ce que je sçai, c'est que quelque part que je sois hors de vous, dans moi-même ou hors de moi-même, je suis par tout également miserable ; & que toute abondance, autre que mon Dieu, n'est pour moi que pauvreté & indigence.

CHAPITRE IX.

Pourquoi il n'est dit que du saint Esprit qu'il étoit porté sur les eaux. Ce que la charité fait en nous. Quel est le poids qui nous remue.

10. MAis le Pere & le Fils n'étoient-ils pas aussi portez sur les eaux? Si on conçoit sous les idées de corps & de lieu ce que l'Ecriture dit ici du saint Esprit, il n'est point vrai que ni le Pere, ni le Fils, ni le saint Esprit même, fussent portez sur les eaux. Si au contraire on entend par là cette suréminence de la divinité, que son immutabilité tient élevée audessus de tout ce qui est sujet au changement, il est sans doute, qu'en ce sens-là, le Pere & le Fils étoient portez sur les eaux, aussi bien que le saint Esprit.

Pourquoi ce qui est vrai du Pere & du Fils, aussi bien que du S. Esprit n'est dit que de lui seul,

Pourquoi donc cela n'a-t-il été dit que du saint Esprit ; & pourquoi l'a-t-il été, comme s'il étoit question d'espace & de lieu, quoique ce soient choses de nature tout differente? C'est qu'il n'y a que le saint Esprit qui soit apellé vôtre don ; que ce don est proprement le lieu de nôtre repos ; & que ce n'est qu'en lui & par lui, que nous en trouvons, & que nous parvenons à jouir de vous : Car la charité nous porte & nous éleve jusques là. C'est donc vôtre divin Esprit, ce don ineffable de vôtre bonté, qui releve nôtre bassesse, & qui nous retire des portes de la mort; & rien ne peut nous établir dans la paix que la bonne volonté. *

* C'est à dire, la charité que le S. Esptit produit en nous. Car, comme dit S. Aug. au Liv. 14. *De la Cité de*

Chaque corps tend par son propre poids à la place qui lui a été assignée dans l'Univers. Car on apelle poids, non seulement ce qui porte en bas, mais ce qui porte chaque chose où elle doit être ; & par consequent ce qui fait que le feu se porte en haut, est un poids, aussi bien que ce qui fait qu'une pierre se porte en bas. Chaque chose est donc remuée & poussée par son poids, qui la porte où les loix de la nature veulent qu'elle soit. Qu'on mette de l'huile au dessous de l'eau, elle gagnera aussitôt le dessus : qu'on mette de l'eau sur de l'huile, elle prend le dessous dans le moment. Chaque chose cherche donc sa place, & c'est son poids qui l'y porte. Les choses hors de leur place, n'ont point de repos ; dés qu'elles y sont, elles en ont. Or, mon poids c'est mon amour ; & quelque part que je me porte, c'est ce qui m'y porte. Ainsi dés que nous sommes embrasez du feu de vôtre don celeste, il nous porte en haut dans le moment. L'ardeur que ce don ineffable produit en nous, est donc le ressort qui nous pousse, & qui nous fait marcher vers vous : c'est elle qui fait que nôtre cœur monte sans s'arrêter ; & que nous chantons le Cantique designé par ces Pseaumes à quoi l'Ecriture donne le nom de *Cantiques des degrez*.

Ce qui c'est que le poids des choses.

Quel est le poids des natures spirituelles.

Effet de la charité en nous.
Ps 85. 6.

L'effet de vôtre feu divin, de ce feu qui nous

Ce qui

Dieu, chap. 7. au Liv. *de la grace de J.C.* chap. 21. nombr 22. & en beaucoup d'autres endroits, la bonne volonté & la charité ne sont qu'une même chose. Aussi nôtre volonté ne sçauroit elle être bonne, qu'à proportion qu'elle est tournée vers Dieu, & vers les choses que Dieu aime : & c'est ce qui nous établit dans la paix. Car au lieu que tant que nôtre volonté se porte aux choses qui flatent la cupidité, les divers accidens à quoi elles sont sujettes, nous troublent & nous agitent necessairement, & que le mouvement même qui nous y porte, est un trouble & une espece de fiévre ; dés que nous sommes parvenus à ne vouloir plus que Dieu, & les choses que Dieu aime, rien ne sauroit nous troubler ; & nous jouissons dès cette vie, d'une paix qui nous est un gage de celle de l'autre.

nous fait marcher vers Dieu. embrasse, & qui n'est qu'amour & charité, est donc de nous porter en haut, vers la paix de la Jerusalem celeste. C'est ce qui fait que nous sommes
Ps. 121. 4. transportez de joye, quand on nous dit : *Vous irez dans la maison du Seigneur :* car c'est où nous porte cette bonne volonté, dont le propre est de
Ps. 26. 4. reduire tous nos desirs à un seul, qui est de demeurer éternellement dans cette maison celeste.

CHAPITRE X.

Bonheur de l'état des saints Anges, effet de cette parole : Que la lumiere soit faite. *Pourquoi l'Ecriture parle comme s'il y avoit eu un tems, où les Anges eussent été dans un autre état.*

11. QUel est le bonheur de ces excellentes creatures, [a] de n'avoir jamais été que dans cet heureux état ? C'est pourtant toute autre chose, que ce qu'elles auroient pû trouver dans leur propre fond ; & elles ne se seroient jamais vûës à ce comble de bonheur, si vôtre don celeste, qui est porté sur les eaux, c'est à-dire, élevé audessus de tout ce qui est sujet à changer, ne les y avoit portées, dés le moment qu'elles furent créées ; c'est-à-dire, si vous n'aviez dit tout aussitôt : *Que*
Gen. 1. 3. *la lumiere soit faite :* car c'est par la force de cette parole, que ces bienheureux esprits sont devenus lumiere. A nôtre égard, ce n'est pas sans intervale de tems, que de tenebres nous devenons
Eph. 5. 8. lumiere. Mais à l'égard de ces natures si excellentes, il n'y a point eu de tems où elles ayent été flotantes & tenebreuses ; & si l'Ecriture parle comme si elles avoient été d'abord dans un état d'inconstance & de tenebres, ce n'est que pour nous faire voir ce qu'elles seroient par elles-mêmes, si elles n'étoient point éclairées de vôtre lumiere, & pour nous faire comprendre, qu'elles ne sont lumiere que par leur union avec cette lumiere primi-

[a] Les saints Anges.

tive, qui ne souffre point de défaillance. [a]

Que ceux qui sont capables de le comprendre le comprennent ; & que ceux qui n'en sont pas capables vous prient de leur ouvrir l'intelligence. Car en vain s'adresseroient-ils à moi, comme si j'étois cette lumiere dont tous les hommes qui viennent au monde sont éclairez. Jean. 1. 3.

[a] Cet endroit explique tous ceux où S. Augustin parle des saints Anges, comme s'ils avoient été d'abord quelque chose d'informe & d'imparfait.

CHAPITRE X.

Combien la Trinité est dificile à comprendre. Qu'il y a quelque chose dans l'homme qui peut lui en donner quelque idée.

12. QUi est-ce qui comprend la Trinité, & qui est-ce qui n'en parle point ? Si toutefois c'est en parler, que d'en dire ce que nous sommes capables d'en dire. Il y en a bien peu qui s'entendent eux-mêmes quand ils en parlent. Cependant, on dispute & on s'échauffe tous les jours sur ce Mistere, quoiqu'il ne soit pas possible d'en rien comprendre que dans la paix du cœur.

Je voudrois que les hommes méditassent bien ces trois choses; *l'Etre*, *le Connoître* & *le Vouloir*. Je sçai bien que ce que je leur donne à méditer, est quelque chose de fort different de la Trinité : aussi ne le leur donnai-je que pour exercer leur esprit, & pour leur faire sentir combien ils sont loin de ce qu'ils voudroient comprendre.

Ce qui nous met sur les voyes de comprendre, en quelque sorte, le Mistere de la Trinité.

Je suis, je connois, & je veux. Je suis cette même chose qui connoît & qui veut : je connois que je suis & que je veux ; & je veux être & connoître. Tout cela se rencontre dans une seule substance vivante, dans une seule ame, dans une seule essence ; & quelque réelle que soit la difference qu'il y a entre ces trois choses, elles sont abso-

lument inseparables : que qui le peut comprendre le comprenne. Il n'y a personne qui ne trouve tout cela en soi, quand il y voudra prendre garde. Que chacun y fasse donc atention; & qu'il me dise s'il l'aura bien compris. Mais qu'il ne s'imagine pas pour cela avoir compris cet Etre immuable, qui est audessus de tout ce qui existe ; qui existe invariablement, qui connoît invariablement, & qui veut invariablement.

Par où il y a Trinité en Dieu, Mistere incomprehensible.

Belle idée de Dieu.

Car de sçavoir s'il n'y a Trinité en Dieu, que parce que ces trois choses s'y rencontrent ; ou si toutes les trois sont dans chaque personne ; ou si c'est l'un & l'autre, de quelque maniere admirable & incomprehensible, & digne de l'unité feconde de cet Etre souverain, dont la simplicité n'exclut point la multiplicité, & en qui la multiplicité se réduit à une parfaite simplicité ; & qui existe, se connoît, & s'aime invariablement lui-même, étant lui-même sa propre fin; & se sufisant parfaitement à lui-même : Qui le comprend ? Qui peut le dire ? Qui peut être assez temeraire pour en rien déterminer ?

CHAPITRE XII.

Que ce que l'Ecriture nous dit, de la creation du monde, nous montre, dans le sens allegorique, toute l'œconomie de la formation de l'Eglise, & de la justification de l'homme.

Commencement de l'explication allegorique de

13. ALlons encore plus avant, à la faveur des lumieres de la foi ; & celebrons de plus en plus les grandeurs & les misericordes de cette adorable Trinité. C'est en vôtre nom que nous baptisons, & que nous avons été baptisez, mon Seigneur & mon Dieu, Pere, Fils, & S. Esprit : c'est en ce nom adorable & trois fois Saint. Nous trouvons même quand nous y regardons de prés, que tout ce qui se passa à la creation du monde se passe dans vôtre Eglise. Car n'y avez-vous pas fait, par vôtre Christ, un Ciel & une Terre,

c'eſt à-dire, les charnels, & les ſpirituels, qu'elle *l'hiſtoire*
enferme dans ſon ſein ? Et dans le tems que nous *de la créa-*
n'avions pas encore reçû la forme que la doctrine *tion du*
de la verité nous a imprimée, qu'étions-nous autre *monde.*
choſe, qu'une terre informe, & un abîme couvert Pſ.38. 12.
des tenebres de l'ignorance ? C'eſt la punition
dont vous aviez châtié nôtre iniquité, par un effet Pſ.35.7.
de vos juſtes jugemens, dont la profondeur eſt
une autre ſorte d'abîme.

Mais comme le propre de vôtre divin Eſprit eſt d'être porté ſur l'abîme, vôtre miſericorde eſt venuë à nôtre ſecours dans nôtre miſere. Vous avez dit à haute voix : *Que la lumiere ſoit faite*; c'eſt-à-dire, ſortez des tenebres du peché : *Faites penitence, car le Royaume du Ciel aproche* : faites penitence : *Que la lumiere ſoit faite* ; & dans le trouble où cette voix nous a mis, nous nous ſommes ſouvenus de vous ſur les bords du Jourdain, c'eſt-à-dire dans cette vallée de larmes ; & nous avons levé nos yeux vers cette montagne abaiſſée, dont le Prophete parle au même endroit ; c'eſt-à-dire, vers vôtre Fils unique, qui vous étant égal; s'eſt abaiſſé juſqu'à nous, & pour l'amour de nous. Nous avons eu horreur de nos tenebres : nous nous ſommes tournez vers vous ; & c'eſt par là que de tenebres que nous étions, nous ſommes devenus lumiere dans le Seigneur.

Matt.3. 2. Pſ.41. 7. Eph.5. 8.

CHAPITRE XIII.

Que le renouvellement qui ſe fait en nous par la grace n'eſt jamais parfait en cette vie, même dans les plus Saints. Ce que l'Ecriture nous veut faire entendre, quand elle dit qu'un abîme en apelle un autre.

14. MAis juſqu'à preſent, nous ne ſommes lumiere que par la foi, & non par la claire viſion : car nous ne ſommes encore ſauvez qu'en eſperance ; & ce ne ſeroit plus eſperance, ſi nous étions en poſſeſſion de ce que nous eſperons.

Rom.8. 24.

Pſ.81.8. Ainſi ceux même qui inſtruiſent les autres,ne ſont encore , pour uſer des termes de vôtre Prophete : que des abîmes qui apellent d'autres abîmes.Mais ce n'eſt pas par le bruit de leurs propres eaux; c'eſt par le bruit de vos eaux celeſtes.

C'eſt ce qui ſe pouvoit dire de celui-là même
2. Cor.3. 1. qui reproche aux charnels leur groſſiereté & leur cupidité ; & qui déclare que c'eſt ce qui empêche qu'il ne puiſſe leur parler,comme il feroit aux ſpi-
Philip.1. 13. rituels : Car n'avoüe t-il pas lui même, qu'il n'étoit pas encore parvenu où il tendoit ; qu'à la verité il ne tournoit plus la tête vers ce qu'il avoit laiſſé derriere lui : mais qu'il en étoit encore à s'avancer vers ce qu'il avoit devant lui ; qu'il gemiſſoit ſous le poids de ſa miſere ; que ſon ame
Pſ.41. 1, ſoûpiroit aprés les eaux du Dieu vivant,avec une ardeur ſemblable à celle d'un cerf épuiſé , & conſumé de ſechereſſe ; ce qui lui faiſoit dire ſans
Ibid.2. ceſſe : ,, Quand ſerai-je en état de me deſalterer ,, dans cette ſource de vie ? parce qu'il brûloit d'impatience de paſſer de la maiſon de terre qu'il
2 .cor.5. 2. habitoit , à cette maiſon éternelle , qui lui étoit reſervée dans le Ciel.

Ainſi il étoit lui-même un abîme , qui apelloit
Rom.12. 2. d'autres abîmes,encore plus abîmes,que lui. ,, Ne ,, vous conformez pas au ſiecle preſent,leur diſoit-il: ,, transformez vous au contraire,en prenant un ,, nouvel eſprit.Et ailleurs:,,Ne ſoiez pas ſans intel-
1.Cor.14. 20. ,, ligence,comme des enfans qui n'ont point enco- ,, re de raiſon ; ne reſſemblez aux enfans que par ,, être ſans malice:mais à l'égard de l'intelligence,
Gal.3. 1. ,, ſoyez des hommes parfaits. Et ailleurs encore : ,, O inſenſez que vous êtes ! qui vous a faſcinez ,, juſqu'au point , de vous tirer de l'obeiſſance ,, que vous devez à la verité ? Mais cette voix, qu'il faiſoit retentir de toutes parts , n'étoit pas
Pſ.81. 8. la ſienne : c'étoit la vôtre , ô mon Dieu. Ce n'étoit pas le bruit de ſes propres eaux , c'étoit

celui des vôtres : puisque vous aviez déja envoyé Act.22.
du haut du Ciel vôtre divin Esprit, qui avoit ouvert les digues des fleuves celestes de ses dons;afin Ps.45. 5.
que la fecondité de ces divines eaux fit refleurir la ville sainte, vôtre chaste Epouse.

C'est vers elle que soûpiroit ce saint Apôtre, ce Joan.3. 29.
fidelle ami de l'Epoux,qui avoit déja reçû les premices de l'esprit; mais qui en étoit encore à gemir Rom.8. 13.
dans l'atente du parfait acomplissement de cette adoption sainte,dont le dernier effet sera d'affranchir Ibid.21.
nos corps, aussi-bien que nos ames,de la servitude de la corruption. Il soûpiroit aprés cette celeste Epouse, parce qu'il étoit un de ses membres, & qu'il étoit jaloux de ses interêts. Car comme il aimoit l'Epoux, il ne cherchoit que les interêts de l'Epouse, & non pas ses propres interêts.

Ce n'étoit donc pas par le bruit de ses propres eaux, comme j'ai déja dit, mais par celui des vôtres, qu'il apelloit ces autres abîmes ; c'est-à-dire, Ps.41. 8.
ceux que cet amour qu'il avoit pour les interêts de l'Epouse lui faisoit craindre que quelqu'un ne seduisit, comme le serpent seduisit Eve;& que par- 2.Cor. 11. 3.
là ils ne perdissent cette chasteté spirituelle, qui ne subsiste en nous qu'à proportion que nous sommes unis à nôtre divin Epoux,c'est-à-dire, à vôtre Fils unique. O quel sera l'éclat de cette vision ineffable, qui nous le faisant voir tel qu'il est, tarira 1. Joan 3. 2.
pour jamais ces larmes que nous versons presentement nuit & jour ; & dont nous ferons nôtre pain, tant que durera cet exil, où toutes choses nous disent sans cesse : *Où est donc vôtre Dieu & quand le possederez vous ?* Ps.14. 4.

CHAPITRE XIV.

Combien l'apesantissement du peché se fait sentir aux plus grands Saints mêmes. Ce qui fait leur esperance dans cet état. Ce que signifie cette separation de la lumiere & des tenebres, que Dieu fit au commencement du monde.

15. C'Est ce que je me demande souvent à moi-même; & je m'écrie à toute heure :
Ps. 41. 7. Où êtes-vous, ô mon Dieu, & quand serai-je assez heureux pour vous posseder ? Ce n'est pas que dés à present vous ne me fassiez la grace de respirer quelquefois en vous ; & c'est ce que j'éprouve, lorsque mon ame, élevée audessus d'elle-même, vous exprime son amour & sa joye, par des cantiques de loüanges. Mais bientôt aprés, elle se trouve triste comme auparavant ; parce qu'elle retombe dans ses miseres ordinaires, & qu'elle redevient abîme; ou, pour mieux dire, elle trouve qu'elle n'est autre chose dans cette vie. [a]

Dans cette vie, les plus grands Saints même ne joüissent de Dieu que par reprises.

La foi, dont les lumieres sont comme un flambeau que vous faites marcher devant moi, dans les tenebres où je suis, vient à mon secours, & me
Ps. 4. 16. Ps. 118. 105. dit : Pourquoi vous attrister & vous troubler de la sorte ? ayez confiance en Dieu ; n'avez-vous pas sa parole qui vous sert de guide, & qui vous montre vôtre chemin ? Ayez donc confiance en lui ; & perseverez jusqu'à ce que cette nuit, dont tous
1. Thess. 5. 5. les impies sont les enfans, soit dissipée ; & que la colere du Seigneur soit apaisée. Car nous avons été nous-mêmes enfans de colere ; & c'est tout ce qu'on pouvoit dire de nous, dans le tems que nous
Eph. 5. 8. n'étions encore que tenebres. Nous portons même encore des restes de ces tenebres, dans ce corps
Cant 2. 17. déja mort par le peché ; & il nous en restera toûjours quelque chose, jusqu'à ce que les ombres se

[a] C'est-à-dire, qu'elle est encore flotâte; & sujette à l'instabilité, representée par l'agitation des eaux de l'abîme.

dissipent, & que le jour de l'Eternité se leve.

Je me confie donc en vous, ô mon Dieu; & j'espere, qu'à l'ouverture de ce grand jour, je paroîtrai devant vous; que je contemplerai vos grandeurs, & que je les chanterai sans jamais cesser. Oui, à l'ouverture de ce grand jour, je me trouverai en vôtre presence; je verrai le visage de mon Dieu & de mon Sauveur, qui rendra la vie à nos corps mortels, par la vertu de ce divin Esprit qui habite en nous, & qui, par un effet de sa misericorde, est porté sur l'abîme, c'est-à-dire, sur ce qu'il y a en nous de flotant & de tenebreux: de cet Esprit dont nous avons reçû dés ici bas les prémices, par lesquelles, quoique nous ne soyons encore sauvez qu'en esperance, nous sommes dés-à-present lumiere, c'est-à-dire, enfans de la lumiere & du jour; & non pas enfans de la nuit & des tenebres, comme nous étions auttrefois.

Ce qui fait la joye & le bonheur des Saints.

Rom. 8. 11.

Rom. 24.

1. Thes. 5. 5.

Nous avons cette confiance, ô mon Dieu; quoique dans l'état d'incertitude & d'obscurité, qui nous cache à nous-mêmes le fond de nos cœurs, vous soyez le seul, qui par cette connoissance intime que vous avez de toutes choses, & qui fait qu'il n'y a rien de caché pour vous, dans les replis les plus secrets de nos cœurs, sçachiez distinguer ceux qui ne sont encore que tenebres, de ceux qui sont déja lumiere; & faire ainsi, entre les hommes, ce que vous fites au commencement du monde, lorsque vous separâtes la lumiere des tenebres, & que vous donnâtes à l'une le nom de jour, & à l'autre celui de nuit. Car qui est-ce qui nous discerne les uns des autres, sinon vous? & qu'avons-nous que ce qu'il vous a plû de nous donner, * pour nous faire des vases d'honneur; quoique nous soyons tirez de la même masse d'où sortent ceux dont vous faites des vases d'ignominie?

Sens allegorique de ce que dit la Genese que Dieu fit la separation des tenebres & de la lumiere.

* 1 Cor. 4. 7.

Rom. 9. 21.

CHAPITRE XV.

Ce que signifie, dans le sens allegorique, la creation du firmament. Caractere des saintes Ecritures. Ce que signifient ces eaux qui furent placées audessus du firmament, & celles qui furent laissées au dessous. Ce qui fait le bonheur des saints Anges.

16. COmme c'est vous, ô mon Dieu, qui avez separé la lumiere des tenebres: c'est vous aussi, qui avez mis un firmament audessus de nous, c'est à-dire, qui nous avez donné cette autorité des saintes Ecritures, qui nous établit & nous affermit dans la verité. Car ne sommes-nous pas bien fondez à donner ce sens-là à ce que l'Ecriture nous aprend de la creation de ce firmament, à quoi vous donnâtes le nom de ciel, puisque la même Ecriture nous dit dans un autre endroit que le ciel sera plié comme un Livre? Elle dit encore ailleurs, qu'il est étendu audessus de nous comme une peau; & n'est-ce point, parce que c'est par des hommes mortels comme nous, que vous nous avez dispensé ces saintes Ecritures; & parce que leur autorité s'est augmentée par la mort même de ceux qui en ont été les ministres? Car les peaux sont le simbole de la mortalité; puisque vous savez, ô mon Dieu, que lorsque les hommes furent devenus mortels par le peché, vous leur fites des tuniques de peaux, pour en couvrir leur nudité.

Ce que represente ce firmament qu'il est dit que Dieu créa le second jour,

Isai.34. 4. Ps.103. 3. Gen.3 21.

Vous avez donc étendu comme une peau ce ciel des Ecritures, & vous l'avez étendu au dessus de nous; c'est-à-dire, que vous nous avez donné pour loi l'autorité de ces divins Livres, qui sont si bien d'acord entre eux. Et non seulement vous nous les avez dispensez par des hommes mortels, mais la mort même de ces grands hommes en a encore affermi & étendu l'autorité, sur tout ce qui est au dessous de ce ciel; c'est-à-dire, sur tous les hommes

mes qui sont venus depuis. Car, pendant que ces saints personnages vivoient, ce qu'ils ont écrit n'étoit pas, à beaucoup prés, si étendu ni si respecté. C'étoit un ciel, encore plié comme un Livre, *a* & non pas étendu comme une peau, & il ne l'a été de cette sorte, que depuis que vous avez répandu de toutes parts la haute reputatiõ que ces interpretes de vôtre verité se sont acquise par leur mort. *b*

17. Faites-nous la grace, ô mon Dieu, de voir à découvert ce ciel, qui est l'ouvrage de vos mains: dissipez de devant nos yeux les nuages qui nous le cachent. C'est dans ces divins Livres que se trouvent ces oracles par où vous communiquez la sagesse aux humbles. *Portez vôtre gloire à son plus haut point, par la bouche* de ceux qui nous parlent dans ces Livres; & qu'on peut apeller des enfans, par la simplicité de leur langage. Car je ne connois point de Livres qui soient capables, comme ceux là, de détruire l'orgueil, & d'abattre vos ennemis; c'est-à-dire, ceux qui voudroient s'excuser dans leurs pechez;[c] & qui par-là ne font qu'éloigner leur reconciliation avec vous. Non, mon Dieu, je ne connois point de Livres comparables à ceux-là. Ce sont eux qui m'ont fait plier le col sous vôtre joug? qui m'ont porté à vous confesser mes miseres; & qui m'ont apris à vous servir d'un culte tout gratuit. Faites donc que je les entende, Pere de misericorde; & recompensez par cette grace la soumission que je leur rends. Car vous n'en avez si solidement établi l'authorité, qu'en faveur de ceux qui s'y soûmettroient.

Ps. 8. 4.
Ps. 18. 8.
Ps. 8. 3.

Caractere de l'Ecriture sainte.

Amour de S. Augustin pour les saintes Ecritures.

L'intelligence est la recompense de la soumission.

a Les Livres des Anciens n'étoient que de grands rouleaux de parchemin.

b Rien n'aiant porté si haut la gloire des Apôtres, que le courage vraïement heroïque, avec lequel ils ont donné leur sang, pour les veritez qu'ils avoient prêchées.

c Les Manichéens, qui prétendoient que les pechez des hommes se devoient imputer à une certaine nature de mal mêlée à la leur.

Ce que signifient les eaux placées au dessus du firmament.

18. L'Ecriture nous aprend, qu'il y a des eaux au dessus de ce firmament ; & ces eaux ne sont autre chose, à ce qu'il me paroît, que ces substances immortelles, qui ne tiennent rien de la corruption des habitans de la terre. Que ces eaux, qui sont au dessus du firmament, c'est-à-dire, ce saint peuple des Anges, qui est au dessus de ce ciel, que vous avez étendu au dessus de nous, loüent donc la sainteté de vôtre nom. Car ces biens-heureux esprits n'ont pas besoin, comme nous, de lever les yeux vers ce ciel, c'est-à-dire, de s'instruire par la lecture de vôtre divine parole, puisqu'ils voient à découvert la lumiere de vôtre visage; & que ce Livre inefable, qui n'est point composé de paroles & de syllabes qui passent & qui succedent les unes aux autres, étant sans cesse ouvert devant eux, ils lisent sans cesse ce que vôtre volonté éternelle demande d'eux. Ils le lisent, ils l'embrassent, ils l'aiment. Ils lisent sans cesse ; & ce qu'ils lisent ne passe point Car ce qu'ils lisent, qu'ils embrassent, & qu'ils aiment, n'est autre chose que la solidité immuable de vos conseils éternels.

L'Ecriture n'est point pour ces heureux habitans du Ciel, qui contemplent la verité éternelle.

Leur Livre ne se plie ni ne se ferme jamais ; parce que vous êtes vous-même ce Livre, qui sera ouvert devant eux durant toute l'éternité. Aussi est il dit, que vous avez placé ces eaux au dessus du firmament ; c'est-à-dire, au dessus de vos Ecritures, dont vous n'avez établi l'authorité, que pour le peuple qui est au dessous de celui-là; c'est-à-dire, pour l'infirmité des hommes, au dessus desquels vous l'avez mis, afin que levant les yeux vers ce firmament, ils y vissent briller vôtre misericorde, qui a bien voulu se servir de paroles passageres & sujettes au tems, pour nous faire connoître celui qui a fait les tems.

Misericorde de Dieu, marquée par le soin qu'il a eu de se faire connoître à nous par ses écritures.

C'est ce qui a fait dire à vôtre saint Prophete que vôtre misericorde est dans le ciel; & que vôtre verité est portée sur les nuées. Les nuées passent,

Ps. 35. 6.

c'est-à-dire, les Predicateurs de vôtre parole passent de cette vie à une meilleure : mais le ciel de vos Ecritures demeurera étendu sur tous les peuples de la terre, jusqu'à la fin des siecles. Il est pourtant dit, que le ciel & la terre passeront, au lieu que vôtre parole ne passe point, c'est-à-dire, que ce ciel même des Ecritures, qui est presentement étendu comme une peau, passera ; que cette peau sera pliée ; que l'herbe fleurie, sur laquelle elle est étenduë, séchera & flétrira, & que tout son éclat disparoitra, mais que vôtre Verbe demeure éternellement. Math. 24. 35. Jac. 11.

Nous ne le voions presentement que sous les énigmes & les diverses figures que ces nuées nous presentent,& au travers du verre obscur de ce ciel; & non pas tel qu'il est dans sa nature.Car quoique nous soions aimez de vôtre Fils unique,il ne vous a point encore fait voir à découvert ce que nous serons dans l'autre vie. Aussi est-il cet époux des Cantiques, qui ne se fait voir qu'au travers d'un treillis ; c'est à-dire, sous les voiles de sa chair mortelle. Cependant, il ne laisse pas de nous attirer par ses caresses, & de nous embraser de son amour ; & c'est ce qui fait que nous courons vers lui,à l'odeur de ses parfums. Mais quand il viendra à paroître dans l'éclat de sa gloire, ce sera alors que nous serons semblables à lui ; parce que nous le verrons tel qu'il est. Oüy tel qu'il est, ô mon Dieu : c'est-là ce qui nous est destiné ; mais nous n'en sommes pas encore en possession. 1.Cor.18. 12. Cant. 2. 9. Cant.1.3. 1 Joan. 3. 1.

CHAPITRE XVI.

Connoissance de Dieu, autant au dessous de celles des hommes, que son essence est au dessus de la leur.

19. COmme il n'y a que vous, dont l'existence soit une veritable & parfaite existence : * & dont la connoissance & la volonté

* Voyez le chap. 11. du Liv. 7.

soient immuables aussi-bien que l'essence, il n'y a que vous aussi qui connoissiez parfaitement tout ce que vous êtes. Vôtre essence connoît, & veut immuablement : vôtre connoissance existe, & veut immuablement: & vôtre volonté existe & connoît immuablement. Cela n'apartient qu'à vous seul ; & cet ordre qui regle toutes choses, & dont vôtre sagesse & vôtre justice sont le principe, ne permet pas que ce qui est sujet au changement, & qui ne voit qu'autant qu'il est éclairé, connoisse la lumiere immuable qui l'éclaire, comme elle se connoît elle-même.

Prérogative de la nature de Dieu.

Necessité de la priere.

Ps. 142. 63.

C'est le besoin que j'ai d'en être éclairé, qui fait que mon ame se presente sans cesse à vous, comme une terre qui manque d'eau. Car elle ne peut non plus s'arroser & s'engraisser elle-même, que s'éclairer. Aussi voyons-nous, que dans le même endroit où l'Ecriture dit, que ce sera dans vôtre lumiere que nous verrons la lumiere, elle dit aussi, que vous êtes la fontaine de vie.

Ps. 35. 10.

CHAPITRE XVII.

Ce que signifie, dans le sens allegorique, la separation de la masse des eaux, & de celle de la terre ; & ces herbes & ces fruits, que la terre tirée de dessous les eaux commença de produire.

Ce que signifie l'assemblage des eaux.

En quoi tous les hommes conviennent.

20. QUi est-ce qui a réüny, comme dans un un même corps, toute la multitude de ceux qui sont dans l'amertume du peché & de l'infidelité? Car on peut dire, qu'ils ne font tous qu'un même corps, & une même societé ; puisqu'ils conviennent tous en ce point, qu'ils veulent être heureux, & qu'ils y travaillent de toutes leurs forces. Il est vray qu'ils ne cherchent qu'une felicité toute terrestre, & qui ne sçauroit être que de peu de durée ; mais enfin, ce desir d'être heureux est ce qui leur fait faire tout ce qu'ils font, quelque di-

versité qu'il y ait dans les soins & les afections qui les partagent, & qui sont comme les flots dont cette mer est agitée Qui est-ce donc qui les a tous réünis en ce point, sinon vous, ô mon Dieu; comme c'est vous qui avez separé de cette societé d'impies, celles des Justes & des Saints.

Principe de toutes les actions des hommes.

C'est ce que l'Ecriture nous veut faire entendre, lorsqu'elle dit que *vous commandâtes que les eaux fussent ramassées, pour ne faire qu'une seule masse, & que la terre qu'elles couvroient commença à paroître dans sa secheresse naturelle.* Et c'est ce qu'elle nous aprend encore, lors qu'elle dit dans un autre endroit, que *la mer vous apartient, que c'est vous que l'avez faite; & que la terre est l'ouvrage de vos mains.* Ps. 94. 5.

Dieu a fait les méchans, mais non pas leur méchanceté.

Mais cette mer que vous avez faite, n'est que la multitude des hommes, figurée par l'amas des eaux de la mer; & non pas la dépravation de leur volonté, dont l'amertume & l'agitation de la mer sont la figure. Vous ne faites que tenir en bride les fougues de cette mer, c'est-à-dire, l'impetuosité des passions des hommes; & vous leur donnez des bornes; que vous ne soufrez pas qu'elles passent; & qui font que ces flots impetueux reviennent se briser sur eux-mêmes. Vous n'avez donc de part à ce qui se passe dans cette mer, qu'en ce que vous la tenez soûmise à l'empire souverain que vous exercez sur toutes choses; & que vous sçavez faire entrer dans vôtre ordre, & servir à vos desseins; ce qui resulte de toutes ses agitations. *

Ce que signifie cette terre qui commença de paroître aprés que les eaux furent ramassées.

21. Mais il y a une terre, qui fait un corps à part de cette mer; & qui paroît à vos yeux, élevée au dessus de ses flots, comme la terre materielle est élevée au dessus de la mer qui l'environne. Et cette terre n'est autre chose que ces ames pures, qui se proposant une fin toute differente de celle que les enfans du siecle se proposent, compo-

* Voyez le commencement du chap. 20. du Liv. 1.

sent aussi une societé toute differentes. Dans la secheresse où cette terre se trouve, elle soûpire sans cesse aprés vôtre celeste rosée, cette rosée douce & invisible, que vous répandez sur elle, afin qu'elle porte ses fruits Et ces fruits sont les œuvres de misericorde, que nôtre ame ne manque pas de produire, dés que son Seigneur & son Dieu a parlé.

Ps. 84 13. *Vertu de la grace. Sens allegorique de ces paroles :* Que la terre produise des herbes verdoyantes, chacune selon son espece. *D'où nait le sentiment qui nous porte à secourir les miserables.* Ps. 81 4. 4.

Elle les produit selon son espece ; c'est-à-dire, envers son prochain, à qui elle témoigne son amour, en le secourant dans les necessitez de la vie presente ; & ces fruits portent leurs semences ; c'est-à-dire, que ces œuvres de misericorde sont acompagnées du sentiment de nôtre propre infirmité ; qui de lui-même porte à secourir les miserables, comme nous voudrions être secourus, si nous étions en pareil état. Enfin, cette terre ne produit pas seulement des herbes ; c'est-à-dire, de ces secours qui coûtent peu, & qui se rendent dans les necessitez ordinaires : mais encore des arbres fruitiers ; c'est-à-dire, de ces secours puissants, par lesquels ont sçait tirer l'oprimé de la main du puissant qui l'oprime ; & lui donner une juste & vigoureuse protection, qui le mette à couvert de la violence.

CHAPITRE XVIII.

Ce que signifie, dans le sens allegorique, la separation du jour & de la nuit, & l'établissement des deux astres, dont l'un devoit présider au jour, & les autres a la nuit, Diference du don de sagesse, & de celui de science.

Belle priere.

22. VOila quels sont les *fruits* que cette *terre* produit. Donnez-nous donc, Seigneur, cette joye & cette dilatation de cœur qui nous les fait produire ; & que la *justice nous regarde du haut du ciel*, afin *que la verité naisse de la terre* ; c'est-à-dire, afin que vos fideles, separez du reste des

Ps. 84. 12.

hommes, comme la terre a esté separée des eaux, expriment par leurs œuvres, ce que les loix de la Verité demandent d'eux ; & qu'ils deviennent des astres dans le firmament. * Que nous partagions dans nôtre pain avec ceux qui n'en ont point, & nos habits avec ceux qui n'ont pas de quoi se couvrir : que nous ouvrions nos maisons à ceux qui manquent de retraite ; & qu'enfin nous secourions nos semblables dans tous leurs besoins.

Lorsque de tels fruits seront sortis de cette terre, vous les regarderez, Seigneur, comme vous regardiez vos creatures, à mesure que vous les produisiez; & ils vous paroîtront même quelque chose de fort bon, Qu'on voye donc briller de toutes parts l'éclat de ces bonnes œuvres, qui seront comme des fruits venus dans leur saison; & que de l'action, qui n'est que ce qu'il y a de moins noble dans la sainteté à quoi nous sommes apellez, nous passions jusqu'aux délices de la contemplation, par la vertu vivifiante de vôtre Parole eternelle : en sorte que nous paroissions dans le monde comme des astres, attachez au firmament de vos saintes Ecritures. *Ps. 1. 3.* *Philp. 2. 15.*

Explication allegorique de ces paroles, le Seigneur fit la separation des tenebres & de la lumiere.

C'est dans les splendeurs de ce firmament, que vous vous communiquez à nous; & que vous nous aprenez à faire la difference du jour & de la nuit; c'est-à-dire, des choses de pure intelligence, & de celles qui touchent les sens; ou des ames attachées aux unes ou aux autres de ces deux sortes de choses. Ainsi, vous n'êtes plus le seul, ô mon Dieu, qui distinguiés la lumiere d'avec les tenebres, comme vous faisiez au commencement du monde, dans l'interieur de vos connoissances. Ceux que vous avez remplis de vôtre esprit, & que vous avez attachez à ce firmament de vos saintes Ecritures, comme des astres qui éclairent toute la ter-

* Saint Augustin s'explique lui-même sur cela, quelques lignes plus bas.

re,les diſtinguent auſſi à leur tour, depuis la manifeſtation de vôtre grace. *

Auſſi volons-nous,que ces aſtres marquent préſentement, non ſeulement la difference du jour & de la nuit,mais encore celle des ſaiſons;puis qu'ils font voir que *l'ancienn alliance a fait place à la nouvel e*; que *nôtre ſalut eſt plus proche que lorſque nous avons commencé à croire*; que *la nuit eſt paſſée*, & que *le jour s'avance*; que *la moiſſon ſe prepare, & que vos benedictions la rendent abondante*; qu'aprés avoir autrefois jetté la *ſemence*, par les ouvriers que vous avez envoyé d'abord, vous en envoyez d'autres preſentement, pour faire la *recolte*; & que vous en envoyerez encore d'autres dans la ſuite, pour recueillir ce que l'on ſeme aujourd'hui, & qui ne ſera moiſſonné qu'à la fin des ſiecles.

2.Cor. 5. 27. Rom. 13. 11 Pſ.64.12. Mat.9.38.

C'eſt par là que vous accompliſſez les vœux des juſtes & que vous comblez leurs années de benediction. Mais quelque heureuſes que ſoient ces années elles paſſent;au lieu que vous demeurez toûjours le même *Vos années ne paſſent point*;& dans l'immutabilité de ces années éternelles, vous préparez les greniers où ſeront ſerrez, à la fin des ſiecles, ces fruits ſi précieux, que vôtre grace nous fait produire, dans le cours de nos années paſſageres. Car c'eſt par un decret arrêté dans vos conſeils éternels, que vous nous diſpenſez ſur la terre vos biens celeſtes, dont chacun nous vient dans ſon temps.

Pſ. 64.12. *Pſ.*121. Pſ.86.6

23. Aux uns vous donnez par vôtre divin Eſprit le don de ſageſſe;qui eſt comme le plus grand de ces deux aſtres,dont l'un preſide au jour & l'autre à la nuit; & ceux-là commencent dés à preſent, d'entrer dans le grand jour; c'eſt-à-dire, de goû-

1.Cor 12. 28.

Ce que ſignifient les deux.

* C'eſt à dire,depuis l'établiſſement de la nouvelle alliance, par laquelle tous les Myſteres cachez ſous les ombres de l'ancienne ont été devoilez.

ter les délices qui se trouvent dans la contemplation de la pure lumiere de la Verité. A d'autres vous donnez, par le même esprit, le don de science, figuré par celui de ces deux astres qui préside à la nuit. Enfin vous donnez par le même esprit aux uns le don de la foy, à d'autres le don de la guerison des maladies, à d'autres le don des miracles, à d'autres le don de Prophete, à d'autres le don du discernement des esprits à d'autres le don des langues ; & ces derniers donc sont comme des étoiles, qui président aussi à la nuit. Tous ces dons dérivent du même esprit, qui les distribuë à chacun comme il lui plaît ; & qui fait briller tous ces astres pour le bien des fideles.

grands astres que Dieu fit pour présider, l'un au jour & l'autre à la nuit. Ce que signifie la multitude des étoiles. Ibid. 9.

Don de science.

Ce don de science comprend la connoissance des divers Secremens ; qui ont changé selon les tems comme la Lune. * Mais ce don-là, & tous ceux que j'ay marquez ensuite, & que les étoiles nous representent, sont autant au dessous de cette contemplation lumineuse de la sagesse, dont joüissent ceux qui commencent d'entrer dans le grand jour; que les astres qui président à la nuit, sont au dessous de celui qui préside au jour. Cependant, ces dons sont necessaires à ceux à qui ce serviteur si sage & si fidele, qui sçavoit parler le langage de la sagesse avec les parfaits, n'a pû parler que comme à des enfans, parce qu'ils tenoient encore des foiblesses de la chair; & non pas comme à des hômes faits, & éclairez des plus vives lumieres de vôtre esprit. Car en attendant que ces charnels même, ces enfans, encore au berceau de la vie de la grace, & qu'on ne sçauroit encore nourrir que de lait, deviennent capables en croissant d'une viande solide; & que leurs yeux soient assez forts pour soûtenir la lumiere du Soleil ; il leur en faut quelque autre pour se conduire, dans les obscuritez de la

Don de sagesse.

Ibid. 3. 1.

1. Cor. 26.

Don de sagesse en

* Ceux de la nouvelle alliance étant tout differens de ceux de l'ancienne.

d'intelligence, reservé aux parfaits.

nuit où ils sont : mais il faut que dans cet état ils se contentent de celle de la *Lune & des étoiles.*

Voilà ce que vous traitez avec nous, Sagesse éternelle de mon Dieu;& que vous nous faites appercevoir dans vôtre firmament,*c'est à-dire,dans vos saintes Ecritures ; les lumieres admirables de la contemplation, à laquelle vous nous élevez, nous faisant voir les choses à découvert, au travers de tous les voiles des figures ; quoique nous soyons encore sujets aux revolutions des teins,des années & des jours.

Condition necessaire pour arriver à l'intelligence.

* C'est à dire, des dons inferieurs à celui de cette *Sagesse* lumineuse,qui fait entrer dans les splendeurs de la contemplation.

* Isai. 5. 15. Ps. 10. 18.

CHAPITRE XIX.

Par où il faut commencer,pour estre capables des lumieres de la Sagesse & de la science. Ce qui empécha ce riche, qui vint consulter Jesus-Christ sur ce qu'il avoit a faire, de profiter des avis du Sauveur. Ce que la creation des astres nous presente sous le sens allegorique, accompli le jour de la Pentecoste.

Ce que signifient les productions de la terre tirée de dessous les eaux.

Mat. 19. 16.

24. MAis pour arriver à ce point-là, dit le Seigneur, il faut avoir été netoyez : * il faut avoir le cœur pur ; il faut en avoir chassé l'iniquité;il faut avoir écarté ces eaux ameres qui couvroient la terre : il faut être défaits de tout ce qui blesse mes yeux. Aprenez donc à faire le bien: rendez justice à l'orphelin & à la veuve ; & garantissez les d'opression : car voilà ce que c'est que ces herbes & ces fruits,que doit produire toute terre élevée au dessus des eaux. Aprés cela venez à moi : je vous déveloperai les secrets de mes Ecritures: & je vous placerai dans le firmament, comme des astres pour éclairer la terre.

Ce riche de l'Evangile demandoit à celui qu'il apelloit son bon maître,ce qu'il avoit à faire; pour arriver à la vie éternelle. Ce bon maître, qu'il ne

prenoit que pour un homme, mais qui étoit Dieu & *bon* par consequent, luy dit que s'il vouloit arriver à la vie, il falloit qu'il gardat les commandemens; qu'il rejettât toute *l'amertume* de la malice & du peché, c'est-à-dire, qu'il s'abstint de meurtre, d'adultere, de larcin, de faux témoignage & que la *terre* de son cœur, ainsi degagée du milieu des *eaux ameres* de l'iniquité, commençât de marquer sa fecondite par de bons *fruits*; comme ceux de l'honneur que chacun est obligé de rendre à son pere & à sa mere, & de l'amour qu'on doit au prochain.

J'ay fait tout cela, répondit-il: mais si cette *terre* est fertile, d'où vient qu'elle est couverte de tant d'*épines*? C'est l'avarice qui les produit; & c'est ce qu'il faut déraciner. Allez donc, vendez tout vôtre bien, & destribuez-en le prix aux pauvres; ce sera comme une semence que vous jettetez en terre, dont vous recueillerez une moisson abondante; & vous aurez un tresor dans le ciel, Voilà ce que vous aurez à faire si vous voulez suivre le Seigneur, *si vous voulez étre parfait*, & du nombre de ceux avec qui celui qui sçait distribuer au *jour* & à la *nuit*, * ce qui convient à l'un & à l'autre, traitte de Mysteres de sa sagesse. Par là, vous participerez vous-méme à ces divines connoissances; & vous aurez place entre les *astres* de son *firmament* & de son *ciel*. Mais c'est ce qui ne se peut faire, si vôtre *cœur* n'est dans le *ciel*; & il n'y sera point, à moins que vôtre *thresor* n'y soit, comme vous l'avez apris de celui-là méme que vous apellez vôtre *bon maître*. Voilà ce qui fut dit à ce jeune homme: mais ce langage ne fit que contrister son cœur, qui n'étoit qu'une *terre* sterile; & les *épines*, dont cette *terre* étoit couverte, etoufferent cette divine *sémence*.

Mat. 13.7. Mat. 19. 25. Mat. 6. 21. Mat. 13.7.

* C'est-à-dire, aux parfaits & aux imparfaits, comme l'on va voir.

1.Pier 2. 25. Pour vous, peuple choisi, saintes ames, qui
7. êtes dans le monde comme ce qu'il y a de plus
1. Cor. 1. & de plus foible ; mais qui avez tout quitté bas
27. pour suivre le Seigneur ; marchez sur ses pas, &
Math. 19. confondez tout ce que le monde a de plus puissant
27. & de plus élevé. Marchez y, vous dont il est dit
Rom. 10. que les démarches sont si belles ; & brillez dans ce
15. firmament des Ecritures, en sorte que vous deve-
Isaye 52. niez des cieux qui annoncent la gloire de Dieu.
7.
Ps. 18. 1.

Ce que c'est, à l'égard des saints, que distinguer la lumiere des tenebres.

Distinguez la lumiere, c'est-à-dire les parfaits, qui ne sont pourtant pas encore aussi éclairez que les Anges, d'avec les tenebres ; c'est à-dire, d'avec les foibles & les imparfaits, qui ne demeurent pourtant pas dépourvûs de toutes lumieres.

Ibid. 2.

Répandez vos rayons sur toute la terre ; que le jour, qui luit dans vos ames, & que le Soleil y fait, éclaire le jour ; c'est à-dire, que vôtre sagesse se communique à vos semblables & que la nuit fasse passer à une autre nuit la lumiere de la Lune qui l'éclaire ; c'est-à-dire, que les lumieres de la science, inferieures à celles de la sagesse, & designées par l'astre qui préside à la nuit, éclairent & conduisent ceux que leur foiblesse tient encore dans une espece de nuit, où les tenebres ne regnent pourtant pas absolument, puisque la Lune & les étoiles * l'éclairent.

La creation des astres, figure de ce qui se fit le jour de la Pentecoste.

Act. 22. &c.

Car lors que Dieu voulut former son Eglise, il se passa quelque chose de semblable à ce qui arriva au commencement du monde ; & comme s'il avoit dit une seconde fois : *Qu'il se fasse des astres dans le firmament*, un bruit éclattant, comme celui d'un tourbillon impetueux, se fit entendre du haut du ciel ; & on vit comme des langues de feu, qui se partagerent, & vinrent se poser une à une sur chacun de ceux qui étoient enfermez dans le Cenacle : Ce fut alors qu'il se fit des astres dans le firmamẽt ;

* C'est à dire, ces lumieres de la science, inferieures à celles de l'indigence, & designées par la lune & par les etoiles.

c'est-à-dire, des herauts & des predicateurs de la parole de vie.

Courez de toutes parts, feux sacrez & luisans: car vous êtes la lumiere du monde;& une lumiere qui ne doit pas être cachée sous le boisseau. Celui à qui vous vous êtes attachez, a été élevé en gloire, & vous y a élevez avec lui. Courez donc de toutes parts; & soyez connus de tous les peuples de la terre. Math. 5. 13.

CHAPITRE XX.

Ce que representent, selon le sens allegorique, les poissons *& les* oyseaux, *qu'il est dit que la* mer *produit. Pourquoi toute cette varieté d'expressions & de figures, sous lesquelles l'Ecriture nous presente souvent une même verité.* Mer, *symbole du genre humain, & par où.*

Explication allegorique des productions de la mer.

26. JE vous trouve encore, saintes ames, dans ces paroles de la suite de la Genese: *Que la mer produise des poissons, des reptiles, & des oyseaux:* car dés que vous êtes venus au point de sçavoir faire la separation du bon & du mauvais, c'est-à-dire, de distinguer la lumiere d'avec les tenebres, vous êtes en quelque façon devenus la bouche de Dieu même; puisque c'est par vous qu'il a commandé à la mer de produire, non ce qui est appellé plus bas des ames vivantes, & que la seule terre produit; mais des poissons, des reptiles, & des oyseaux.* Car ces poissons & ces reptiles ne sont autre chose, ô mon Dieu, que vos mysteres & vos sacremens, qui par le ministere de vos saints Apôtres, se sont insinuez & répandus de toutes parts, au travers des flots de la mar de ce siecle, & des tentations qui l'agitent, & par le moyen desquels Jerem. 1. 19.

Ce que signifient les poissons, qu'il est dit que la mer produisit.

* C'est-à-dire, c'est par vous que ce qui est figuré par les *poissons* & les *oiseaux*, a commencé de se répandre, pour éclairer les infideles, representez par la *mer*; & ces productions sont attribuées à cette *mer*, parce qu'elle y donne l'eau, comme l'on verra plus bas.

les peuples ont été instruits de vos veritez ; & ensuite initiez & consacrez à vôtre service.

Ce que signifient les baleines, qu'il est dit que Dieu crea.

Dieu crea aussi des baleines, poursuit l'Ecriture ; c'est-à-dire, qu'entre les choses que les Apôtres ont faites dans l'exercice de leur ministere, il s'est trouvé des prodiges & des miracles, qui étoient, entre les autres œuvres de ces saints personnages, ce que sont les baleines entre les autres poissons.

Ce que signifient les oyseaux.
Ps. 18. 5.

Il est dit, que vous creâtes aussi des oyseaux. Et que nous represente le vol des oyseaux, sinon celui de la voix de vos Ambassadeurs? Car elle a volé par toute la terre, mais sans s'écarter jamais de l'authorité de vôtre Ectiture, qui est ce ciel, ou ce firmament, dont il est parlé plus haut. Aussi est-il marqué expressément, que ces oyseaux volent par tout, mais sous le ciel ; comme sous une tente ou une voliere, dont ils ne sortent jamais. C'est ainsi, que la voix des Predicateurs de l'Evangile a volé de toutes parts : il n'y a point de pais où elle n'iat penetré ; elle a retenti par toute la terre, jusqu'à ses extremitez les plus reculées ; & c'est, ô mon Dieu, l'effet de vôtre grace & de vos benedictions, qui ont multiplié toûjours de plus en plus les porteurs de vôtre divine parole.

Pourquoi il est dit que c'est sous le ciel que les oyseaux volent.

27. Mais ne me méprens je point ; & n'est-ce point confondre les choses, que d'entendre des mêmes personnes, & ce qui a été dit plus haut, du firmament & des astres, c'est-à dire ; de ces connoissances lumineuses des mysteres, que les parfaits puisent dans les saintes Ecritures ; & ce qui est dit icy de ce qui se passa dans la mer & sous le firmament ; c'est-à-dire, des operatiõs exterieures, par où la connoissances de ces mysteres s'est répanduë ? Non sans doute : car ces mêmes choses qui se voyent dans la lumiere de la sagesse & de la science, d'une maniere simple & précise, & qui demeurent toûjours les mêmes, sans varier en aucune maniere, & sans avoir jamais ni plus ni moins,

S'expriment au dehors par une infinité de signes & d'operations differentes, qui vont toûjours se multipliant. *

Pourquoi une si grande diversité de figures & d'expressions dans l'Ecriture, pour faire entendre une même verité.

C'est l'effet de vos benedictions, ô mon Dieu ; & par cette varieté infinie de figures ou de signes exterieurs, sous lesquels une même verité se presente à nous, diversifiée en quelque sorte, par la diversité de ce que nos sens apperçoivent dans tout ce grand nombre de figures & de signes, au lieu que l'esprit ne les voit jamais que d'une même maniere, vous remediez au dégoût que la misere de nôtre condition mortelle nous donne pour les meilleures choses, quand elles nous paroissent toûjours sous la même forme.

Ce que signifie cet amas d'eaux à quoi Dieu donna le nom de mer.

Et qu'est ce qui a produit tous ces reptiles & tous ces poissons; c'est-à-dire, qu'est-ce qui a donné lieu à toute cette diversité de signes, d'expressions & de figures ? La masse des eaux ; c'est-à-dire, cette mer amere, que composent les enfans d'Adam ; ou pour parler plus clairement, le malheureux état de tous les peuples de la terre, qui n'avoient que de l'éloignement pour vôtre verité éternelle. Mais ces eaux n'ont fait sortir toute cette multiplicité d'expressions & de signes, que de vôtre parole, c'est à dire, de vôtre Evangile. Leur amertume, leur dégoût & leur langueur, est donc ce qui a donné lieu à toutes ces choses : mais elles ne procedent que vôtre parole.

28. Toutes ces choses sont belles, parce qu'elles sont vôtre ouvrage : car il n'y a rien que vous n'ayez fait: mais vous êtes sans comparaison plus beau que tout ce que vous avez fait.

Si Adam ne s'étoit point écarté de vous par son peché sa posterité ne seroit pas, comme elle est, une mer pleine d'amertume, profonde, enflée, & sans arrêt ; profonde, par une curiosité qui veut tout sonder : enflée, par un orgueil dont les fon-

* Voyez le chap. 24. nom. 37. vers le milieu.

..., simbole tres-juste des hommes, dans l'état de leur corruption naturelle.

gues sont plus indomptables, que celles des flots les plus impetueux ; sans arret, par une ardeur inquiéte pour la volupté ; qui cherchant de toutes parts à se satisfaire, & ne le pouvant jamais faire à son gré, n'a nulle sorte de consistence, & ne fait que sauter d'objet en objet Ainsi, les dispensateurs de vôtre divine parole n'auroient pas eu besoin d'employer, sur cette race corrompuë, tout ce grand nombre de discours & d'actions mysterieuses & figuratives, representées par ces reptiles, ces poissons & ces oyseaux, qui sortirent du sein de la mer; au moins c'est ce qu'il me paroît qu'ils signifient.

Ce qu'il faut aux initiez pour avancer.

Mais aprés même que les hommes sont imbus des veritez de la foy, & mêmes initiez par vos Sacremens, il leur faut encore quelque chose de plus; & ils ne pourroient avancer dans le chemin du salut, s'ils ne recevoient de vôtre Esprit un nouveau degré de vie ; & si aprés avoir été comme ébauchez par les instructions exterieures, ils ne tendoient à ce qui les acheve, & qui met le comble à leur perfection.

CHAPITRE XXI.

Ce que representent, selon le sens allegorique, ces animaux qu'il est dit que la terre produisit aprés qu'elle fut separée des eaux. Animaux domestiques & aprivoisez, symbole des passions domptées.

Ce que signifient ces animaux qu'il est dit que la terre pro-...

29. C'Est ce que vôtre Ecriture nous insinuë, lors qu'aprés avoir parlé de ces reptiles, de ces poissons, & de ces oyseaux sortis du sein de cette masse d'eaux ameres, que nous apellons la mer, elle ajoûte que vous commandâtes à la terre, qui étoit desormais separée des aux, de produire des animaux, ou, pour nous attacher plus précisément aux termes de vôtre Ecriture, des ames vivantes. *

* Ces deux termes, dans l'Ecriture, ne signifient que la même chose.

Les peuples, figurez par cette terre, avoient besoin du baptême, que vôtre institution a rendu necessaire, pour entrer au Royaume du Ciel, & sans quoi on n'y entre point ; aussi est-il dit, que cette terre étoit d'abord couverte des eaux de la mer. Mais depuis qu'elle en est separée ; c'est-à-dire, depuis que les hommes sont initiez par ce sacrement, il n'en est plus question. Ils ne cherchent plus même ces miracles & ces prodiges, qui sont figurez par les baleines que la mer produit. Il leur en falloit pour les établir dans la foi : car, comme dit J.C. dans l'Evangile, la dureté des hommes est telle, que sans les miracles ils ne croiroient point. Mais il ne leur en faut plus dés qu'ils sont fides; c'est-à-dire, dés qu'ils sont une terre separée de l'amertume de la mer, figure de l'infidelité. Et c'est ce que vôtre grand Apôtre nous aprend, quand il dit que le don des langues, & les autres dons miraculeux, ne sont que des signes pour les infideles, & non pas pour les fideles

Jean. 2. 5.

Pourquoi la terre étoit d'abord couverte d'eaux.

Jean. 4. 88.

La terre dégagée des eaux, figure des fideles.

1. Cor. 14. 22.

Cette terre, que vous avez élevée au dessus des eaux, n'a pas besoin non plus de ces reptiles & de ces oyseaux, sortis par la force de vôtre parole du sein de ces mêmes eaux; c'est-à-dire, que ces premieres instructions, & que vous donnez aux hommes, par ceux que vous envoiez prêcher la doctrine du salut, ne leur sont plus necessaires. Il ne faut donc plus à cette terre, que cette rosée feconde de vôtre sainte parole, que les Predicateurs de vôtre Evangile ont répanduë par tout le monde. Nous lui exposons tous les jours des œuvres toutes divines de ces saints Personnages : mais c'est à vous à operer en elle, pour lui faire produire ce que vôtre Ecriture apelle des ames vivantes. S'il est donc dit qu'elle les produit, c'est parce que sa separation des eaux ameres de l'infidelité, est ce qui donne lieu à vos Ministres de les lui faire produire. De même que s'il est dit, que la mer a pro-

Nous ne faisons le bien, que par l'opération de Dieu en nous.

duit les reptiles, les poiſſons, & les oyſeaux mêmes, qui volent ſous le firmament, c'eſt parce que la perverſité des infideles, figurée par l'amertume des eaux de la mer, eſt ce qui a donné lieu à la production de tous les divers ſecours, par où on les fait paſſer de l'infidelité à la foi, & qui ſont figurez par ces ſortes d'animaux.

Euchariſtie, ſacrement des fideles. Pſ. 22. 5. Jean. 21. 9.

Or depuis qu'on eſt terre, ſeparée des eaux, c'eſt-à-dire, depuis qu'on eſt fidele, on n'a plus beſoin de toutes ces productions de la mer; & l'on n'a plus qu'à participer au feſtin de cette table, que vous avez preparée aux fideles; & où vous leur donnez à manger ce divin poiſſon, qui a été tiré du fond de cette mer; c'eſt-à-dire, Jeſus-Chriſt, né d'entre les hommes; & qui n'en a été tiré que pour être l'aliment de la terre.

Pourquoi il eſt marqué que les oyſeaux, quoique ſortis de la mer, ſe multiplient ſur la terre.

C'eſt ſur la terre que ſe multiplient les oyſeaux, quoi qu'originairement ils aient été tirez de la mer; c'eſt-à dire, qu'encore que l'infidelité des hommes ſoit ce qui a donné commencement à la predication des Miniſtres de vôtre Evangile; leurs paroles ſont, pour les fideles mêmes, une ſource d'exhortations ſalutaires & de benedictions, qui ſe multiplient de jour en jour. Mais enfin, les animaux, ou les ames vivantes, ne tirent leur origine que de la terre, c'eſt-à-dire, qu'il n'y a que ceux qui ſont déja fideles, qui pratiquent, utilement cette ſainte temperance, qui fait qu'on retire ſon cœur des choſes du monde; & par laquelle l'ame commençant de vivre en vous, commence d'être veritablement vivante; au lieu qu'elle étoit morte, pendant qu'elle vivoit dans les plaiſirs. Car Tous plaiſirs ſont mortels à l'ame, hors ceux que l'on trouve en vous, qui êtes les délices chaſtes & vivifiantes de ceux qui ont le cœur pur.

Ce que ſignifient les animaux qu'il eſt dit que la terre produiſit.

Plaiſirs, poiſon de l'ame.

30. Que vos Miniſtres travaillent donc ſur cette terre; mais non pas comme ils faiſoient autrefois ſur les infideles, repreſentez par la mer. Il falloit

pour ceux là non ſeulement des paroles, des inſtructions, des ſacremens, des figures miſterieuſes, mais des miracles qui attiraſſent l'attention & l'admiration de ces peuples groſſiers ignorans : l'admiration n'aiant pour principe que l'ignorance des cauſes d'où ſort ce que l'on voit d'extraordinaire Ce n'étoit que par-là, qu'on pouvoit faire entrer dans la foi cette race d'Adam qui vous avoit oublié ; & qui fuiant la lumiere de vos yeux, étoit devenuë un abîme. Mais pour vos fideles, qui ſont une terre élevée au deſſus des eaux de l'abîme, il faut que vos Miniſtres travaillent ſur eux d'une autre maniere ; & ce qu'ils ont à faire à leur égard, c'eſt de leur ſervir de modeles, & de faire luire a leurs yeux l'éclat d'une vie ſi ſainte, qu'ils ſe ſentent portez à l'imiter.

Ce qui produit l'admiration.

Ce qu'il faut que les Paſteurs ſoient à l'égard des fideles.

Auſſi n'eſt-ce pas ſeulement pour s'inſtruire de la verité, que les fideles les écoutent : c'eſt pour pratiquer ce qu'ils enſeignent, quand ils nous diſent : *Cherchez le Seigneur, & vôtre ame vivra* ; c'eſt-à-dire, elle ſera cette *terre* feconde, qui produit des *animaux vivans* ; & encore : *Ne vous conformez point à ce ſiecle corrompu*, & abſtenez-vous de tout ce qu'il vous preſente d'agréable: car la fuite de ces choſes-là fait vivre l'ame, comme la recherche de ces mêmes choſes la fait mourir.

Dans quel eſprit il faut écouter la parole de Dieu.

Pſ. 65. 33.

Rom. 12. 2.

Reprimez donc en vous, & la fierté de l'orgueil, & la moleſſe de la volupté, & cette ardeur inſatiable de ſçavoir & de connoître, qui n'eſt qu'une vaine curioſité, quoi qu'elle ſe couvre d'un autre nom ; afin que ces mouvemens ne ſoient plus en vous, que comme des bêtes farouches aprivoiſées, des beſtiaux domptez & réduits, & des ſerpens ſans venin. Car ces ſortes d'animaux, dans le ſens allegorique, nous repreſentent les mouvemens de l'ame, mais d'une ame morte; puiſque tant que l'ame eſt ſujette aux fougues de l'orgueil, tant qu'elle eſt

Ce qu'il faut reprimer en nous.

Ce que ſignifient les bêtes farouches, les beſtiaux & les ſerpens

Ce que c'est que la mort de l'ame. dominée par la volupté, & infectée du venin de la curiosité, elle est morte. Ce n'est donc pas par une extinction entiere de tout mouvement qu'elle meurt ; mais par s'éloigner de la source de la vie: car c'est par-là qu'elle tombe dans le torrent de ce siecle corrompu ; & qu'elle s'y conforme, en prenant l'esprit dont il est possedé.

31. Or ce torrent passe, avec tout ce qu'il entraîne ; au lieu que la source de la vie éternelle, qui n'est autre que vôtre divine parole, demeure éternellement. C'est donc pour nous empêcher de nous éloigner de cette source,& de nous jetter dans ce torrent,que cette même parole nous dit: *Ne vous conformez point à ce siecle corrompu*: Et ce qu'elle prétend par-là, c'est que la terre de nôtre cœur, arrosée des eaux de fontaine de vie, & renduë feconde, par la vertu de vôtre parole, que les Predicateurs de vôtre Evangile ont répanduë de toutes parts, produise ce que l'Ecriture nous veut faire entendre par ces ames vivantes, ou ces animaux, qu'il est dit que la terre produisit ; c'est-à-dire, que nous aprenions à regler nos mouvemens, en imitant ceux qui sont les imitateurs de Jesus-Chr.

Pourquoi l'Ecriture fait mention d'espece, *quand elle parle des animaux que la terre produisit.* C'est cette imitation que l'Ecriture a eu en vûë, lors qu'aprés avoir dit que la terre produisit des animaux ou des ames vivantes, elle ajoûte, selon leur espece. Car l'exemple qu'on se sent le plus porté à imiter, c'est celui de ses semblables & de ses amis ; & c'est sur ce principe que saint Paul a parlé, quand il a dit : *Soyez comme je suis : car j'ai été comme vous êtes.*Par ce moien,les animaux qui sont sur cette terre, c'est-à-dire, les mouve-
Gal.4.12. mens de cette ame vivante, seront domptez & aprivoisez ; & on le connoîtra par la douceur qui accompagnera toutes ses actions,& que vous nous
Eccli. 3. 19. avez recommandées par ces paroles:*Faites toutes vos actions avec douceur ; & vous serez aimé de tout le monde.*

Il n'y aura donc plus sur cette terre, que de ces animaux aprivoisez & domptez, que l'abondance n'enfle point, & que la disette n'abat point : & Math. 10. de ces serpens doux & sans venin, qui ne sont 16. point mal-faisans ; & qui n'ont rien de la nature de serpent, que cette prudence, qui sçait éviter le mal ; & qui fait qu'on ne donne d'attention à ce qui se voit dans la nature, qu'autant qu'il en faut pour s'élever jusques à la connoissance de l'éternité, par la consideration des choses qui passent. Car ces nouvemens de l'ame, figurez par ces animaux, sont quelque chose de bon, lors qu'ils sont soûmis à la raison ; * & que sans être tout-à-fait éteints, ils sont seulement domptez & réduits de telle sorte, qu'ils ne sont plus sujets à ces fougues impetueuses qui donnent la mort.

* S. Augustin traite la même chose, dans le vingtiéme chap. du prem. Livre de *la Genese contre les Manichéens*; & ce qu'il dit dans cet endroit là est si beau, & si propre à donner du jour à ce qu'il dit ici; qu'on a crû l'y devoir mettre, le voici. Quand on n'a pas soin de reprimer ces mouvemens de l'ame, ils éclatent, & nous emportent à tout ce qui peut satisfaire la sensualité & nous fait tomber enfin dans les habitudes honteuses qui nous rendent semblables aux bêtes Mais quand on a soin de les regler & de les reprimer, leur ferocité s'adoucit; & ils deviennent comme des animaux domestiques & aprivoisez qui habitent avec nous, & qui s'y tiennent en paix. Cette mission des mouvemens de l'ame à la raison & à la verité, est ce qui rend la vie de l'homme tranquile & heureuse. Car quand ils sont ainsi réduits, ils ne produisent dans l'ame qu'une joye sainte, & un amour pur & chaste; au lieu que quand on neglige de les reduire & de les acoûtumer à l'empire de la raison; ce sont de passions fougueuses & emportées, qui déchirent l'ame & la mettent en pieces, & qui rendent la vie malheureuse. C'est ce qui fait que Saint Paul nous ordonne de les *crucifier*, & de les reprimer sans relâche, jusques à ce que la mort soit engloutie par une parfaite victoire. Car, comme dit ce saint Apôtre, ceux qui apartiennent à Jesus-Christ, ont crucifié leur chair, avec tout ce qu'il y avoit en elle de passions & de desirs dereglez.

CHAPITRE XXII.

Ce que la création de l'homme represente dans le sens allegorique. Pourquoi il est dit que Dieu le fit à son image & ressemblance.

32. LOrsque nous aurons retiré nos affections de toutes les choses de la terre, dont l'amour étoit ce qui nous faisoit mal vivre, & qui nous donnoit la mort : lors que par la bonne vie que nous menerons, tous nos mouvemens commenceront d'être de ces ames vivantes, que produit la terre, aprés qu'elle est tirée de dessous les eaux ; & qu'enfin nous aurons mis en pratique cet avis de vôtre Apôtre : *Ne vous conformez point à ce siecle corrompu* ; ce qu nous restera à faire, ô mon Dieu, mon Seigneur, & mon Createur, ce sera d'accomplir ce que le même Apôtre demande encore au même endroit, lors qu'il ajoûte, *mais trans ormez-vous, par un entier renouvellement de vôtre esprit.* L'un a raport à ces paroles de la Genese : *Que la terre produise des ames vivantes selon leur espece* ; parce qu'en cela nous imitons ceux de nos semblables qui nous ont apris, par leur exemple, à ne nous point conformer à ce siecle corrompu. Mais dans ce renouvellement, à quoi l'Apôtre nous exhorte ensuite, nous ne prenons plus pour regle & pour modele, ceux qui nous ont devancez dans la voye du salut ; & ce n'est plus l'exemple ni l'authorité de ce qu'il y a eu de meilleur & de plus saint parmi les hommes que nous nous proposons de suivre ; c'est vous même que nous imitons.

Ce qui fait que les hommes vivent mal.

Rom. 12. 2.

Par où nôtre sanctification commenee des'operer.

Rom. 1 .

Par où elle reçoit son dernier accomplissement.

C'est ce que l'Ecriture nous fait entendre, par le soin qu'elle a eu de marquer, que quand vous vintes à créer l'homme, vous ne fites point mention d'espece, comme vous aviez fait à la création des autres animaux ; & qu'au lieu de dire, *Que*

Pourquoi il n'est point fait

l'homme soit fait selon son espece; vous dites: *Faisons l'homme à nôtre image & ressemblance.* Car dans ce renouvellement, qui retrace en nous les traits de vôtre divine ressemblance, nous consultons nous-mêmes vôtre sainte volonté, * & nous ne nous proposons plus d'autre regle. C'est à quoi ce fidele dispensateur de vôtre verité, qui ne vouloit pas que ceux qu'il avoit engendrez par l'Evangile demeurassent des enfans, qu'il ne pût nourrir que de lait; & qu'il fût obligé de tenir toûjours sur son sein, comme une nourrice qui veut échauffer son nourrisson, le tient sur le sien, les exhortoit par ces paroles: *Transformez-vous, par un entier renouvellement de vôtre esprit, afin d'être capables de reconnoître par vous-mêmes, ce que Dieu demande de vous; & de discerner ce qu'il y a de meilleur, de plus parfait, & de plus agréable à ses yeux.*

de mention d'espece, lorsqu'il est parlé de la création de l'homme, Gen. 1. 26.

1. Cor. 2, 4.

Rom. 12. 2.

Voilà donc ce que vous avez voulu nous aprendre, lors qu'au lieu de dire, *Que l'homme soit fait selon son espece*, vous dîtes, *Faisons l'homme à nôtre image & ressemblance.* Car celui dont l'esprit, renouvelle de cette sorte, voit les splendeurs de vôtre verité par les yeux de son intelligence, n'a plus besoin qu'un autre homme la lui fasse connoître. Il n'en est plus à imiter ceux de son espece: c'est vous-même qu'il a pour guide, & pour modele; & c'est à la faveur des lumieres que vous lui communiquez, qu'il reconnoît, sans l'aide de personne, ce que vôtre sainte volonté demande de lui: & ce qu'il y a de meilleur, de plus parfait, & de plus agréable à vos yeux. C'est alors qu'il est capable de voir la Trinité de vôtre Unité, & l'Unité de vôtre Trinité; & que vous la lui faites voir effectivement. Et c'est pour nous representer ce

Rom. 12. 2.

* On commence par imiter les Saints; mais quand le renouvellement de l'ame s'avance, on n'a plus d'autre regle que la seule volonté de Dieu.

mystere, qu'aprés que l'Ecriture a marqué, que vous dites d'abord au pluriel : Faisons l'homme
Gen. 1. 26. à nôtre image & ressemblance, elle ajoûte, au singulier : *Dieu fit l'homme à son image & ressemblance.*

Col.3. 10. C'est donc en avançant dans la connoissance de celui qui nous a créez, & en devenant conformes à son image, que nous sommes renouvellez ; &
1.Cor.2. 15. c'est alors que nous sommes de ces spirituels, qui sans être jugez de personne jugent de tout ; c'est-à-dire, de toutes les choses dont nôtre sanctification & nôtre perfection demande que nous jugions.

CHAPITRE XXIII.

Ce que signifie le pouvoir donné à l'homme sur les poissons, les oiseaux, les bêtes à quatre pieds, & les reptiles ; & la difference de sexes, dans l'espece même de l'homme,

33. OR être en état de juger ainsi de tout, c'est ce que la Genese apelle, avoir *une puissance qui s'étende sur les poissons de la mer, sur les oyseaux de l'air, sur les bêtes domestiques & sauvages sur toute la terre, & sur toue ce qui rampe sur la terre:* Ces *spirituels* jugent donc de tout; & ils
1. Cor. 2. 12. le font par cette intelligence. qui les rend capables de comprendre ce que l'Esprit de Dieu a mis en nous ; & sans laquelle, l'homme, qui avoit été
Ps.48.13. élevé en gloire, par la dignité de sa nature, devient semblable aux animaux destituez de raison. Il y a
Eph. 1. 10. donc des spirituels dans vôtre Eglise, qui sont l'ouvrage de vôtre grace : car nous sommes vôtre ouvrage, aïant été créés dans les bonnes œuvres. Il y en a, & parmi ceux qui sont constituez en dignité, & parmi ceux qui sont sous la conduite de ceux-là ; & comme il n'y a rien qui ne soit selon l'Esprit, dans l'authorité que les uns exercent ; il n'y a rien qui ne soit selon l'esprit, dans l'obeïssance que les autres leur rendent.

C'est

C'est par cette subordination des uns aux autres, qu'il est vrai de dire, par raport à l'ordre que vous avez établi dans vôtre Eglise, aussibien que selon l'ordre de la nature, que dans l'espece même de l'homme, vous avez fait mâle & femelle. Car vôtre grace, toute spirituelle, met cette difference entre ceux mêmes qui d'ailleurs sont tellement un en Jesus-Christ, qu'il n'y a plus entre-eux de distinction de mâle ni de femelle, de Juif ni de Gentil, de Libre, ni d'Esclave.

Ce que signifient la difference des sexes.

Col. 3. 1.

Tous ces spirituels de vôtre Eglise, aussi bien ceux qui obéissent que ceux qui commandent, jugent donc de tout, par la lumiere de l'esprit qui est en eux: mais ils ne vont pas jusqu'à se constituer juges de ces connoissances si sublimes, dont vôtre divin Esprit est la source, & qui brillent comme des astres, dans le firmament de vos saintes Ecritures. Car il n'apartient pas à l'homme de juger de ce que vous avez porté à un si haut point d'autorité; & bien loin de nous établir juges de celle de ces divins livres, nous recevons avec une soûmission respectueuse tout ce que nous y trouvons, & même ce qu'ils ont d'impenetrable pour nous; parce que nous sommes assûrez, que ces choses-là même, qui sont voilées à nos yeux, sont non seulement vrayes, mais même énoncées comme elles le devoient être. Ainsi, il faut que l'homme, quoique déja spirituel, & renouvellé par la connoissance intime qu'il a de Dieu, par laquelle se retrace en lui l'image de celui qui l'a créé, se borne à pratiquer la loi; & qu'il n'aille pas jusques à s'en constituer juge.

Ce n'est qu'avec de certaines restrictions qu'il est vrai de dire que les spirituels jugent de tout.

Jusqu'où va le respect & la soûmission qu'on doit à l'Ecriture sainte.

Col. 5. 10.

Jac. 1. 21.

Il n'entreprend pas non plus de juger de ceux qui ne se sont point encore fait connoître par leurs œuvres, comme les arbres se font connoître par leurs fruits & de discerner entre ceux-là, quels sont les charnels, & quels sont les spirituels, sachant que cette connoissance vous est reservée, ô mon

Matth. 7. 16.

Dieu, qui avez discerné les uns des autres, dans ce secret de vos conseils, où vous avez reglé la vocation des hommes, avant la création du firmament.

Enfin, quelque spirituel qu'il soit, il n'entreprend pas même de juger de cette foule de peuples, qui sont encore dans le trouble & dans l'agitation de la mer de ce siecle. Car pourquoi s'ingereroit-il de juger de ce qui est hors de l'Eglise; puisqu'il ne sçauroit discerner, dans cette multitude, ceux qui doivent être faits participans des douceurs celestes de vôtre grace, de ceux qui doivent demeurer pour toûjours dans l'amertume de l'impieté?

1 Cor. 5. 12.

Pourquoi Dieu ne donna pouvoir à l'homme que sur les poissons, les oiseaux, les bêtes à quatre pieds & les serpens.

34. C'est ce qui fait, qu'il n'est point dit, que cet homme, que vous aviez créé à vôtre image, ait reçu de vous aucune puissance, ni sur les astres, que nous apercevons dans le ciel, [a] ni sur ce qu'il cache à nos yeux, ni sur le jour & la nuit, [b] que vous fites avant d'avoir créé le ciel; ni sur cette multitude d'eaux que nous apellons la mer; [c] mais seulement sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les bêtes, sur la terre, & sur tout ce qui rampe sur la terre.

Cet homme spirituel, que vous avez créé à vôtre image, c'est à dire, que vôtre grace a renouvellé, & en qui elle a retracé les traits de vôtre divine ressemblance, se contente donc de juger de ce qu'il trouve de bien ou de mal, dans l'administration du Sacrement par où sont initiez & consacrez à vôtre service, ceux que vôtre misericorde va chercher au milieu de la mer de ce siecle, ou de celui par lequel ce poisson misterieux, qui du fond de l'abîme où nous sommes, a été élevé jusques dans le

Eucharistie nourriture des Fidelles.

a Et qui nous representent ces connoissances sublimes, dont il est parlé au troisiéme alinea.

b Figure des spirituels & des charnels.

c Figure des Infideles, & mêmes des Chrétiens, en qui l'esprit de foi est éteint, & qui sont livrez au monde.

ciel, devient la nourriture de ceux qui par leur foi & leur pieté ſont devenus une terre ſeparée de l'amertume de la mer de ce ſiecle; de tous les diſcours par où les Paſteurs expliquent, interpretent, éclairciſſent vos ſaintes veritez; de toutes les benedictions qu'ils prononcent à haute voix ſur les peuples; [a] & enfin de toutes les prieres par où ils vous invoquent, & à quoi les fidelles répondent *Amen.* Car comme toutes ces choſes ſe font dépendamment de l'autorité de vos ſaintes Ecritures, & par raport à ce qu'elles nous enſeignent; ce ſont comme autant d'oiſeaux, qui volent ſous ce firmament, & ſur quoi eſt établie la puiſſance que vous avez donnée à l'homme.

Or ce qui donne lieu à toutes ces ſortes d'inſtructions exterieures & ſenſibles, & qui en eſt comme la cauſe; c'eſt l'abîme du ſiecle; c'eſt-à-dire, l'aveuglement où nôtre chair nous tient; & qui fait que nous ne ſçaurions voir les veritez, dans la penſée de ceux à qui elles ſont connuës; & qu'il faut nous les faire entrer dans l'eſprit par les oreilles. Voilà par où il eſt vrai de dire, qu'encore que ce ſoit ſur la terre que les oiſeaux ſe multiplient, c'eſt des eaux qu'ils tirent leur origine. [b]

Pourquoi il eſt marqué que les oiſeaux tirent leur origine des eaux.

Ces ſpirituels jugent encore de ce qu'ils trouvent de bien ou de mal dans les mœurs & dans les œuvres des fideles; & le jugement qu'ils exercent ſur cela, n'eſt autre choſe que l'aprobation de l'un, & l'improbation de l'autre. C'eſt ainſi qu'ils jugent.

[a] Dans les aſſemblées publiques des fidelles, aprés la pſalmodie, la lecture & l'explication de l'Ecriture ſainte, l'Evêque prononçoit à haute voix une priere pour le peuple avant de le congedier. Cette priere s'apelloit *Benediction*, & le peuple répondoit *Amen.* C'eſt ce que nous repreſente cette Oraiſon, qu'on apélle *Collecte*, par où ſe terminent toutes les Heures de l'Ofice de l'Egliſe, & à quoi tous ceux du Chœur répondent auſſi *Amen*, lors qu'elle a été prononcée par l'Oficiant.

[b] Voyez ci deſſus, chap. 21. nomb. 29. vers la fin.

& des œuvres de charité, qui sont comme les fruits que produit toute terre feconde ; & de ce qu'ils trouvent de reglé, & de soûmis à la raison, dans les passions & les mouvemens de l'ame, qui ayant été domptez par la temperance, par le jeûne, & par le soin qu'on a de ne s'arrêter à ce qui touche les sens, que pour en prendre ocasion d'élever ses pensées à des choses qui nourrissent la pieté, sont comme des bêtes farouches aprivoisées. Or ce qui s'apelle avoir le pouvoir de juger de toutes ces sortes de choses, c'est être capable de corriger & de redresser, & soi-même, & les autres, sur ces mêmes choses.

Par où on vient à bout de reduire les passions.

CHAPITRE XXIV.

Pourquoi il ne fut dit qu'à l'homme, aux poissons & aux oiseaux : Croissez & multipliez.

35. MAis n'y a-t-il pas aussi quelque Mistere enfermé dans ce que je trouve, que vous benîtes les hommes, afin que croissant & multipliant ils remplissent toute la terre ? N'avez-vous point prétendu nous faire entendre par-là quelque autre chose, que ce que nous presente le sens de la Lettre ? Car d'où vient que vous ne benîtes de cette sorte, ni la lumiere, à qui vous donnâtes le nom de jour ; ni le firmament ; ni les deux grands astres, dont l'un préside au jour & l'autre à la nuit ; ni les étoiles, ni la terre, ni la mer ?

Je dirois, ô mon Dieu, que vous avez reservé cette benediction à l'homme, qu'il vous avoit plû de faire à vôtre image, si je ne trouvois que vous benîtes de la même sorte, les poissons & les mõstres marins ; afin que venant à croître & multiplier, ils remplissent la vaste étenduë de la mer ; & les oiseaux, afin qu'ils multipliassent aussi sur la terre. Je pourrois même dire, que cette benediction regarde tout ce qui produit son semblable, si je trou-

vois que vous euſſiez beni de cette ſorte les herbes, les arbres, & les bêtes à quatre pieds. Mais je ne voi point que vous ayez dit, ni aux herbes, ni aux arbres, ni aux bêtes à quatre pieds, ni aux ſerpens. Croiſſez & multipliez ; quoique tout cela produiſe ſon ſemblable, auſſi bien que les poiſſons, les oiſeaux, & les hommes ; & que ce ſoit par-là que les eſpeces de toutes ces choſes ſe conſervent.

36. Que dirai-je donc ſur ce ſujet, ô verité éternelle, douce lumiere de mon cœur ? Dirai-je que cela a été dit ſans deſſein, & que vous n'avez pas prétendu nous rien aprendre par-là ? Non ſans doute, Pere de miſericorde ; & vous ne permettez pas, qu'une telle penſée entre dans l'eſprit de celui que vous avez fait Miniſtre de vôtre ſainte parole. Car quand je ne pourrois penetrer ce que vous avez voulu nous faire entendre par-là, d'autres, plus éclairez que moi, & plus verſez dans l'intelligence de vos Ecritures, y pourront ateindre, ſelon le degré de lumiere qu'il vous aura plû de leur donner. Mais ayez agréable que je vous expoſe auſſi ce que j'en penſe : car je ne ſçaurois croire que ce ſoit ſans deſſein que vous ayez parlé de la ſorte. Voici donc ce qui m'eſt venu dans l'eſprit ſur ce ſujet ; & comme c'eſt quelque choſe de vrai ; & que je ne voi rien qui m'empêche de croire que c'eſt ce que vôtre Ecriture nous inſinuë en cet endroit, ſous le voile de la figure, je ne craindrai point de le dire.

Multiplications d'expreſſions d'une même verité, & des diverſes vûës qu'on peut avoir ſur un ſeul mot de l'Ecriture

Je trouve deux ſortes de multiplications, à quoi je prie ceux qui liront ceci de faire atention. D'un côté, je voi que ce que l'eſprit ne conçoit que d'une ſeule maniere, ſe trouve ſouvent exprimé par une grande varieté de ſignes exterieurs & ſenſibles ; & de l'autre, que ce qui ne ſe trouve exprimé que d'une ſeule maniere, peut-être entendu differemment. Qu'y a-t il de plus ſimple, par exemple, que la notion de l'amour de Dieu, & de

Premiere sorte de multiplication figurée par celle des poissons & des oiseaux.

celui du prochain? Cependant, cette chose si simple, par combien de diverses figures misterieuses, en combien de langues differentes,& par combien de façons de parler en chacune de ces langues, se trouve-t-elle énoncée ? Voilà l'acroissement & la multiplication des oiseaux, & des poissons, sortis de la masse des eaux. *a*

Mais je voi aussi, que ce que l'Ecriture n'exprime que d'une seule maniere, & par ces seules paroles : *Dans le commencement Dieu créa le ciel & la terre,* reçoit un grand nombre d'interpretations differentes, qui ne sont point des seductions de l'esprit d'erreur, & qui ne viennent que de ce que la chose est susceptible de plusieurs sens differens ; *b* & voilà l'acroissement, ou la multiplication des hommes, ou de ce qui vient de l'homme.

37. A prendre donc à la lettre les noms de toutes ces diverses natures, dont Moïse fait mention, dans ce commencement de la Genese, sans doute que cette parole : *Croissez & multipliez*, regarde tout ce qui produit son semblable. Mais si nous les prenons dans le sens allegorique, qui me paroît être celui à quoi l'Ecriture a principalement voulu nous faire faire atention, nous trouverons pourquoi cette benediction ne s'adresse qu'aux hommes, & aux natures qui sont des productions de la mer.

Il faut donc prendre garde, que pour ce qui s'apelle multitude, ou multiplicité, on en trouve, & dans le ciel & dans la terre ; c'est-à-dire, & dans les creatures spirituelles, & dans les corporelles : on en trouve dans la lumiere, & dans les tenebres ; c'est-à-dire, dans

a Car, comme on a vû, les oiseaux & les poissons sont la figure de tout ce qui s'est trouvé necessaire, pour éclairer & convertir les hommes; & cette mer du genre-homain l'a produit en quelque sorte, puisque son amertume y a donné lieu, comme on a déja vû plus haut.

b Comme on a vû liv. 12. chap. 17.

les justes & dans les méchans. On en trouve dans le firmament, qui a été placé entre les eaux & les eaux ; [a] c'est-à-dire, dans ces Auteurs tout divins, par qui vous nous avez dispensé vos saintes Ecritures. On en trouve dans cet assemblage d'eaux ameres, que nous apellons la mer ; c'est-à dire, dans cette societé, que composent ceux qui sont dans l'amertume de l'infidelité. On en trouve dans la terre tirée de dessous les eaux; c'est-à-dire, dans les saintes affections des ames fideles. On en trouve dans les herbes, & dans les arbres fruitiers ; c'est-à-dire, dans ces œuvres de misericorde, qui vont à soulager le prochain, dans les necessitez de la vie presente. On en trouve dans les astres du firmament ; c'est-à-dire, dans ces dons du saint Esprit, que vous faites éclater dans vôtre Eglise, pour le bien des fideles. On en trouve dans ces animaux que la terre produit ; c'est à dire, dans ces mouvemens de l'ame, qui ne sont plus dans les saints que comme des animaux domptez, par le soin qu'ils ont de les tenir dans les bornes que la temperance prescrit. Il y a dans tout cela multiplicité, abondance, acroissement.

Mais on n'y trouve point ces deux sortes d'acroissement & de multiplication, qui font, l'une que ce que l'esprit ne conçoit que par une seule notion tres-simple, s'énonce par une varieté infinie de signes & d'expressions ; & l'autre, que ce qui n'est énoncé dans l'Ecriture que d'une seule maniere, reçoit un grand nombre d'interpretations toutes differentes. [b] Or la premiere est proprement une multiplication de ce qui est sorti de la mer; puisque l'abîme de l'ignorance, dont la mer est la figure, & où

[a] C'est à dire, comme il l'a expliqué lui-même, ch. 15. nomb. 1. entre les saints Anges, qui voyent la verité en elle-même, & les hommes, qui ne la voyent que dans le firmament de l'Ecriture.

[b] Voyez le chap. 20. nomb. 27.

l'engagement dans la chair tient la race d'Adam, ayant donné lieu à toutes ces differentes expressions d'une même verité, on peut dire que c'est ce qui les a produites. La seconde est proprement aussi une multiplication des productions de l'homme, puisque ces differentes interpretations, que l'Esprit fournit sur ce qui n'est énoncé dans l'Ecriture que d'une seule maniere, sont l'effet de la fecondité de la raison & de l'intelligence, qui n'apartiennent
Gen. 1. 36. 28. qu'à l'homme. Voilà, autant que j'en puis juger, pourquoi il n'a été dit qu'à l'homme, & à ce qui est une production des eaux de la mer, croissez & multipliez.

Je croi donc, que ce que vous avez voulu nous faire entendre par-là, c'est que vous nous avez donné, comme par une benediction particuliere, la faculté d'énoncer & d'insinuer en plusieurs manieres differentes, ce que nous ne concevons que d'une seule ; & celle de trouver un grand nombre de differentes interpretations, sur ce qui n'est énoncé, dans vôtre Ecriture, que d'une seule maniere, où il y a quelque sorte d'obscurité. Par l'une, les eaux de la mer se remplissent ; c'est à dire, cette race amere des hommes, qu'on ne remuë, & qu'on n'éclaire qu'à force de lui presenter les mêmes veritez sous diverses formes, reçoit les instructions en quoi consiste la science du salut. Par l'autre la terre, c'est à dire, l'ame fidelle, se remplit & se peuple, pour ainsi dire, de ce que la vertu de cette benediction particuliere, que vous avez donnée à l'homme, lui fait produire ; & cette terre fait voir, par son zele & son aplication à chercher la verité, dans vos saintes Ecritures, & par son dégagement de la corruption du siecle, qu'elle est veritablement une terre élevée audessus des eaux ameres de l'infidelité ; & que la raison conserve sur elle tout l'empire qu'elle y doit avoir, & dont celui que vous donnâtes à l'homme sur la terre materielle, n'étoit que la figure.

CHAPITRE XXV.

Pourquoi les herbes & les fruits ne furent donnez pour nourritures qu'à l'homme, aux oiseaux, aux bêtes à quatre pieds & aux serpens ; & non pas aux poissons, ni aux monstres marins.

38. Je veux encore dire, ô mon Seigneur & mon Dieu, ce qui me vient dans l'esprit, sur la suite de ces paroles de vôtre Ecriture, & je le dirai sans rien craindre, parce que c'est quelque chose de vrai & qui vient de vous par consequent. Car c'est toûjours vous qui nous inspirez & qui nous faites parler, quand nous disons vrai, puisque vous êtes la verité même, au lieu que tout homme est menteur ; & de-là vient, que quiconque debite ce qu'il tire de son propre fonds, debite le mensonge. Que tout ce que je dirai, soit donc tiré de vôtre fonds, afin que je ne dise rien que de vrai. Ps. 115. 2.

Ce que signifient les fruits de la terre.

Je trouve que vous avez donné à l'homme pour nourriture, toutes les especes d'herbes & de fruits que la terre produit, dont chacune porte sa graine & sa semence. Vous les avez données pour le même usage aux oiseaux du ciel ; aux bêtes à quatre pieds, & aux serpens ; mais non pas aux poissons & aux baleines. Or j'ai dit plus haut, que ces fruits de la terre signifient les bonnes œuvres, que produit toute terre fertile ; c'est-à-dire, tout vrai fidelle, & qui vont à soulager le prochain, dans les necessitez de la vie presente.

C'étoit une terre fertile, que le saint homme Onesiphore, sur la maison duquel vôtre misericorde s'est répanduë, en consideration des assistances qu'il avoit renduës, par diverses fois, à vôtre insigne serviteur Paul ; dont les chaînes n'avoient pas empêché ce saint homme de le secourir. D'autres en avoient fait autant ; comme ceux qui lui aporterent de Macedoine dequoi subvenir à ses besoins ; & c'étoient encore des terres fertiles, & qui rap- 2. Tim. 1. 16. 2. Cor. 11. 9.

portoient de bons fruits Mais il se trouva aussi des arbres steriles, qui ne lui raporterent point le fruit qu'il avoit lieu d'en attendre ; & c'est le malheur de ceux-là qu'il déplore par ces paroles: *Lors*
2.Tim4. 16. *que je fus obligé la premiere fois de paro tre devant le Prince pour me defendre, je ne fus assisté de personne; & je fus au contraire abandonné de tout le monde: je prie Dieu de ne leur point imputer ce peché-là.*

Car ces sortes de secours, designez par les fruits de la terre, sont dûs à ceux qui nous dispensent la doctrine du salut, en nous dévelopant vos divins misteres. Ils leur sont dûs, à les regarder comme des hommes, puisque les fruits de la terre ont été donnés à l'homme pour nourriture. * Ils leur sont dûs, à les regarder comme de ces animaux vivans, que produit la terre separée des eaux de la mer ; c'est-à-dire, à les regarder par les exemples par où ils nous aprennent à regler nos mouvemens, & à les tenir dans les bornes de la temperance: puisque les fruits de la terre ont aussi été donnés pour nourriture aux animaux qu'elle produit. Enfin, ils leur sont dûs, à les regarder comme des oiseaux qui se multiplient sur la terre; c'est-à-dire, qui vont de toutes parts, répandant mille & mille benedictions, & dont la voix s'est fait entendre dans tout le monde ; puisque les fruits de la terre ont aussi été donnes aux oiseaux pour leur nourriture.

* Voyez le ch. suivant au commencement du nom. 40.

CHAPITRE XXVI.

Ce que c'est selon le sens allegorique, que se nourrir des herbes & des fruits de la terre.

39. C'Est se nourrir de ces sortes de fruits, que
Philip.3. 19. d'avoir de la joye, lors qu'on voit que les fideles en produisent: mais c'est une joye que ceux qui font leur Dieu de leur ventre. ne sentent point.

* C'est à dire, ceux qui regardent bien plus ce qui leur revient des bonnes œuvres des fideles, que ce qui en revient à ceux qui les font.

Ceux-là ne trouvent point d'autre fruit, dans les bonnes œuvres des fideles, que ce qui leur en revient : au lieu qu'à l'égard des vrais Miniſtres de l'Evangile, le fruit conſiſte, non dans ce que leur donnent les fideles qui les aſſiſtent, mais dans la diſpoſition de cœur, avec laquelle ils le donnent. Auſſi étoit-ce dans ces occaſions, ce qui faiſoit la joye de ce grand Apôtre, qui ne vivoit pas pour ſon ventre, mais pour Dieu. Je le voi ; & je ne ſçaurois m'empêcher de m'en réjoüir avec lui. C'eſt ce qui paroît clairement, dans ce qu'il dit aux Philippiens, ſur le ſecours qu'il avoit reçû d'eux, pas les mains d'Epaphrodite ; & il s'en explique d'une maniere qui marque bien ſenſiblement, quel étoit dans cette liberalité le fruit dont il faiſoit ſa joye, & dont ſon ame ſe nourriſſoit. Ecoutons ce que la verité lui fait dire ſur ce ſujet. *J'ay reſſenty une grande joye dans le Seigneur*, dit il à ſes bienfacteurs, *de ce que les ſentimens de vôtre charité pour moi ont enfin repouſſé, comme une plante qui reprend vie. Vous les avez toûjours eus : mais l'accablement où vous êtiez, les empêchoit de repouſſer.* Phil. 4. 10.

Les Philippiens avoient donc été long tems, comme une plante ſterile, qui ne raportoit plus de fruit; & c'eſt de ce que cette plante recommençoit à produire, que l'Apôtre ſe réjoüiſſoit avec eux ; & non pas de ce qu'il ſe trouvoit ſoulagé par là dans ſes beſoins. C'eſt ce qu'il nous fait bien voir, lors qu'il ajoûte: *Ce n'eſt pas mon interêt, ni mes beſoins que je regarde, quand je vous parle de ce que vous avez fait pour moi. Car j'ai apris à être content, en quelque état que je me trouve ; & auſſi-bien dans la diſette, que dans l'abondance. Je ſuis fait à tout ; & ſoit que j'aye de quoi ſubſiſter ou non ; que je ſois au large, ou que la neceſſité me preſſe, je m'accommode à tout ; & je puis tout dans celui qui fait toute ma force.* Ibid. 2. 11.

40. Qu'eſt-ce donc, ô grand Paul, qui fait

cette joye, que vous goûtez en toutes sortes d'états ? Quels sont les fruits dont vous vous nourrissez, ô homme divin, qu'une connoissance intime de Dieu a renouvellé, & en qui elle a retracé l'image de vôtre Createur ; ô ame vivante ! dont
Col.3.10. l'exemple est une regle si parfaite de sobrieté & de temperance ; ô oiseau celeste ! dont le vol a parcouru presque toute la terre, que vous avez remplie de la connoissance des misteres les plus élevez: Vous êtes tout ce que je viens de dire ; & ce sont comme autant de titres, par où les fruits de la terre vous sont dûs. De quoi vous nourrissez-vous donc? De la joie que j'ai des bonnes œuvres que je voi faire, me répond-t-il. Car voici ce qu'il ajoûte, aprés
Philip.4. 24. les paroles que je viens de raporter: „ Ce qui fait „ ma joye, c'est que vous avez fait une bonne œu- „ vre, quand vous avez pris part à mes soufrances.

Voilà donc quelle est sa joye: voilà quel est proprement le fruit dont il se nourrit. C'est de ce que les Philipiens avoient fait une bonne œuvre, & non pas de ce qu'il avoit eû, par cette bonne œuvre, quelque rafraîchissement dans ses souffrances; puisqu'il pouvoit vous dire avec verité, que plus il se
Ps.4. 1. trouvoit pressé, plus vous dilatiez son cœur. Car vous faisiez toute sa force; & vous lui aviez apris
Philip.4. 13. à porter la disette, & à bien user de l'abondance.
Ibid.15. „ Vous savez, dit-il aux mêmes Philipiens, ensuite de ce que je viens de raporter, „ que depuis que „ j'ai commencé d'annoncer l'Evangile dans vos „ quartiers, au sortir de Macedoine, je n'ai rien „ reçû que de vous; & qu'au lieu que nulle autre „ Eglise ne m'a fourni de ces sortes de secours, „ vous m'avez envoyé à Thessalonique jusqu'à „ deux fois, dequoi subvenir à mes besoins. Ce qui faisoit donc la joie de ce grand Apôtre, c'étoit de voir que ceux à qui il écrivoit, reprenoient la pratique de leurs bonnes œuvres ; & que cette plante, qui avoit paru sterile durant quelque tems, commençoit de refleurir & de produire.

41. Mais n'eſt-ce point plûtôt, de ce qu'il avoit eu par-là dequoi fournir à ſes beſoins? Non certes; & par où le ſavons-nous ? Le voici. „ Ce que je „ cherche, ajoûte-t-il, ce n'eſt pas ce qui me re- „ vient de vos liberalitez ; c'eſt le fruit qui vous „ en revient à vous mêmes.

Il faut donc faire difference entre le don & le fruit; & c'eſt vous, ô mon Dieu, qui m'avez apris à diſcerner l'un de l'autre. Le don, c'eſt la choſe même que donne celui qui aſſiſte ſon prochain dans le beſoin, c'eſt-à-dire, de l'argent, des vivres, des habits; retraite, protection, & ainſi du reſte. Le fruit, c'eſt la bonne volonté, & la pureté de l'intention de celui qui donne Et delà vient, que nôtre divin Maître ne dit pas ſimplement, qu'on ſera recompenſé, pour avoir reçû chez ſoi un Prophete, ou un Juſte; mais qu'on le ſera pour avoir reçû le Prophete en conſideration de ce qu'il eſt Prophete, & le Juſte en conſideration de ce qu'il eſt Juſte. Il ne dit pas ſimplement non plus, que quand on n'auroit donné qu'un verre d'eau à quelqu'un de ces petits qui lui apartiennent, on ne demeurera pas ſans recompenſe: mais que ce ſera pour avoir donné ce ſecours à quelqu'un de ceux-là, en conſideration de ce qu'il étoit de ſes diſciples, qu'on ſera recompenſé. Dans tous ces exemples, recevoir un Prophete, recevoir un Juſte, donner un verre d'eau à un diſciple de J. C. c'eſt proprement en quoi conſiſte ce que j'apelle le don. Mais de le faire en conſideration de ce que l'un eſt Prophete, & l'autre Juſte, & l'autre Diſciple de Jeſus-Chriſt, c'eſt en quoi conſiſte ce que j'apelle le fruit.

Ce que c'eſt dans les bonnes œuvres, que le don & le fruit.

Matth. 10. 41.

Ib. 4. 20.

Il y avoit de ces ſortes de fruits, dans ce que faiſoit pour Elie, cette veuve qui le faiſoit ſubſiſter ; puiſqu'elle ſavoit que c'étoit un homme de Dieu. & que c'étoit pour cela qu'elle prenoit ſoin de lui; & l'ame de ce ſaint Prophete ſe nourriſſoit de ce fruit-là, comme ſon corps étoit nourri de ce que

3. Rois, 17. 9.

cette femme lui donnoit pour sa subsistance. Mais il ne trouvoit point ce que j'apelle le don, dans ce que lui aportoit le corbeau, qui le nourrit durant quelque tems. Le corps de ce S Prophete en vivoit ; & il n'auroit pû subsister, sans quelque aliment comme celui-là : mais son ame n'y trouvoit point le fruit, qui étoit sa veritable nourriture.

Ibid. 4. 6.

CHAPITRE XXVII.

Que dans les œuvres des infideles, on ne trouve que des dons, & point de fruits. Et pourquoi ? Que c'est par là qu'il est vrai de dire, que les baleines, & les poissons ne sont point nourris des fruits de la terre.

42. C'Est donc une verité constante, que je ne craindrai point de dire ici, puisque je la voi dans vôtre lumiere, qu'encore que ces gens grossiers, & envelopez dans les tenebres de l'infidelité, qui ne peuvent être gagnez, & amenez à la verité, que par ces prodiges, dont il me paroit que les baleines sont la figure, non plus qu'initiez & incorporez à vôtre Eglise, que par les premiers Sacremens, figurez par les poissons, assistent vos serviteurs & vos Ministrès, & leur fournissent de quoi subsister, ou quelque autre chose de ce qui est necessaire à la vie : on ne sçauroit dire, pour cela ni que ceux-là donnent à ceux-ci la nourriture qu'il leur faut ; ni que ceux-ci la trouvent dans ce que les autres leur fournissent. Et pourquoi ? C'est que ces infideles ne sçachant, ni dans quelle vûë il faudroit faire ce qu'ils fōt, ni à quelle fin il faudroit le raporter, ne le font point avec une intention droite & Ste. Ainsi, ceux qu'ils assistent ne voiant dans les secours qu'ils en tirent, que des dons, & point encore de fruits, ils n'y sçauroient trouver leur joie, ni par consequent la nourriture de leur ame : car l'ame ne se nourrit que de ce qui fait sa joie. Ainsi, il est clair, que les poissons & les baleines ne parviennent point à se nourrir des fruits que la

C'est la disposition du cœur, qui fait tout ce qu'il y a dans l'assistance que l'on donne à ceux qui en ont besoin.

terre, déja ſeparée & retirée de l'amertume des eaux de la mer, eſt ſeule capable de produire. *

* C'eſt à dire, que tant que les Miniſtres de l'Evangile travaillent ſur les infideles, & qu'ils en ſont encore, ou à les étonner par des miracles, figurez par les baleines, ou à leur donner ſes premieres inſtructions, & les premiers ſacremens, figurez par les poiſſons, ils ne trouvent point parmi eux ces fruits de la bonne volonté, qui ſont les ſeuls dont ils puiſſent faire leur joie & leur nourriture; & qu'on ne peut atendre que de la terre, déja ſeparée des eaux de la mer, c'eſt à dire, de l'ame deja fidelle & dégagée de l'amertume de l'infidelité & de l'impieté.

CHAPITRE XXVIII.

Qu'il eſt à remarquer, qu'à la creation de chaque choſe particuliere il eſt dit, que Dieu vit que ce qu'il venoit de faire étoit quelque choſe de bon; & que ce ne fut que lors qu'il vint à conſiderer le corps entier de ſes ouvrages, qu'il trouva que c'étoit quelque choſe de tres-bon.

43. IL eſt dit enſuite, que vous vîtes toutes les choſes que vous aviez faites, & qu'elles vous parurent non ſeulement bonnes, mais tres-bonnes. Nous les voions auſſi; & elles nous paroiſſét telles.

A la creation de chacune de ces choſes principales, que vous fites dans le cours des ſix premiers jours, & que vous ne faiſiez point autrement, qu'en diſant que vous vouliez qu'elles fuſſent, l'Ecriture marque que vous prîtes garde chaque jour, que ce que vous veniez de faire étoit bon. Je trouve que cela eſt marqué juſqu'à ſept fois: mais je trouve encore, qu'étant venu à conſiderer, pour la huitiéme, toutes ces differentes choſes, dans le tout qu'elles compoſent, & par le raport qui les lie; vous trouvâtes qu'elles étoient non-ſeulement bonnes, mais tres-bonnes. Chacune priſe à part, n'étoit que bonne; mais vous trouvâtes, que le tout pris enſemble, étoit quelque choſe de tres-bon. Il en eſt de même de tous les corps, où il y a quelque ſorte de beauté: car, quelque beau que

puiſſe être chaque membre, pris à part, il y a bien plus de beauté dans le corps entier, que compoſe l'aſſemblage, la proportion & l'acord de ces parties toutes belles, qu'il n'y en a dans chacune.

CHAPITRE XXIX

Pourquoi l'Ecriture parle, comme ſi Dieu voyoit les choſes par repriſes, qeoiqu'il les voye tout à la fois.

44. J'Ai donc conſideré en moi-même, par où il peut être vrai de dire, que vous avez vû, à ſept ou huit diverſes repriſes, que vos ouvrages étoient quelque choſe de bon. Mais n'ayant point trouvé de tems, dans vôtre maniere de voir les choſes; & ne pouvant comprendre par conſequent, comment vous pouviez avoir regardé vos ouvrages à tant de fois; je me ſuis écrié: O mon Dieu, tout ce que dit vôtre Ecriture, n'eſt il pas veritable; & en pouvons-nous jamais douter, nous qui ſçavons que c'eſt vous qui l'avez dictée à ceux qui nous l'ont donnée; & que non-ſeulement vous êtes veritable, mais que vous êtes la verité même? D'où vient donc que pendant que vous me dites d'un côté, qu'il n'y a point de tems dans la maniere dont vous voyez les diverſes natures des choſes; vôtre Ecriture me dit de l'autre, qu'à meſure que vous les faiſiez, dans le cours de ces ſix premiers jours, vous vîtes chaque jour que ce que vous veniez de faire étoit bon; en ſorte que je trouve au juſte combien de fois vous l'avez vû?

Il n'y a nulle ſorte de tems ni de ſucceſſion de choſe dans les connoiſſances de Dieu.

Vous me répondez à cela, d'une voix forte, qui ſe fait entendre aux oreilles de mon cœur, & qui diſſipe tout ce qui cauſe ma ſurdité; & vous me dites:,, O homme, c'eſt moi qui dis tout ce que dit ,, mon Ecriture: mais elle le dit d'une maniere qui ,, a raport au tems, & qui ſupoſe le tems: au lieu ,, qu'il n'y a point de tems à l'égard de ma parole

Prérogative de

„ vante, c'est à dire, de mon Verbe; puisqu'il „ est éternel comme moi. Ce que vous voyez, ou „ que vous dites vous-même, par le mouvement „ & la lumiere de mon esprit, je le voi & je le „ dis : * mais au lieu que vous ne le voyez, ni le „ dites que dans le tems, & d'une maniere sujette „ au tems; ce n'est point dans le tems, ni d'une „ maniere sujette au tems, que je le dis & que je „ le voi.

La parole éternelle de Dieu.

* Dieu dit en nous, & avec nous, tout ce que nous disons & tout ce que nous pensons de vrai: parce qu'il dit éternellement toute verité, & c'est sur quoi est fondée la loi qui nous deffend de parler contre la verité. Car quiconque dit quelque chose de faux, dément Dieu, en quelque sorte, puisqu'il dit le contraire de ce que Dieu dit : & par-là, il viole l'obligation que la loi éternelle nous impose, de conformer toutes nos pensées & toutes nos paroles à celles de Dieu.

CHAPITRE XXX.

Ce n'est que faute de vûë & de lumiere, qu'on peut trouver à redire aux ouvrages de Dieu. Rêveries des Manichéens sur la creation du monde.

45. VOilà ce que vous m'avez fait entendre, ô mon Dieu; & par où vous avez fait couler en moi quelque goute des douceurs ineffables de vôtre verité.

Elle m'a fait déplorer l'aveuglement de ceux qui osent bien trouver à redire à quelques-uns de vos ouvrages; *a* & qui soûtiennent, que c'est par force & par necessité que vous en avez fait plusieurs, comme le ciel & les astres: que ce n'est pas même de quelque chose dont vous fussiez l'auteur que vous les avez formez; mais d'une matiere qui étoit déja toute faite quelque part, & par quelqu'autre que vous; & que vous n'avez fait que la ramasser, & en composer ces grands corps, lors qu'aprés avoir remporté la victoire sur je ne

a Les Manichéens. Voyez ce qui en a été dit dans l'avertissement.

sçai quelles puissances, qu'ils prétendent que vous aviez pour ennemies, vous vous mîtes à bâtir la machine du monde, comme un rempart pour tenir ces ennemis en bride, & les empêcher de se revolter une seconde fois contre vous. Qu'il y a d'autres choses dont non seulement vous n'avez point créé la matiere, mais que vous n'avez pas même faites ce qu'elles sont; comme la chair, de quelque espece qu'elle soit; tous les insectes, & tout ce qui tient à la terre par des racines. Que tout cela est l'ouvrage de je ne sçai quelle nature intelligente, qui ne tient point son existence de vous; & qu'ils se figurent comme une puissance ennemie de la vôtre, & qui vous est contraire en tout; & que c'est elle qui produit toutes ces choses, dans la plus basse region de l'Univers. Voilà ce que disent des insensez, qui ne voyant point vos ouvrages, par la lumiere de vôtre esprit, ne vous y reconnoissent point.

CHAPITRE XXXI.

Que comme c'est l'esprit de Dieu qui agit en nous, quand nous faisons ce qu'il faut faire; c'est lui qui voit en nous, quand nous voyons les choses comme il les faut voir Grande difference entre ceux-mêmes à qui les ouvrages de Dieu plaisent.

En quel sens il est vrai de dire, que Dieu considere & aprouve ses propres ouvrages.

46. OR quand ceux qui sont éclairez de cette lumiere celeste regardent vos ouvrages, de l'œil dont elle les fait voir, c'est vous qui les voyez en eux. Ainsi, lors qu'ils voyent qu'il n'y a rien que de bon, dans tout ce que vous avez fait, c'est vous-même qui le voyez: lorsque vos ouvrages leur plaisent par raport à vous, c'est vous qui leur plaisez dans vos ouvrages; & c'est à vous-même que les choses plaisent, lorsque le mouvement de vôtre saint Esprit est ce qui fait qu'elles nous plaisent.

1.Cor. 2. 11. 12. C'est ce que nous aprend le grand Apôtre, lors qu'il nous dit,,, que comme il n'y a que l'esprit de

,, l'homme, qui connoisse ce qui vient de l'hom-
,, me ; [a] de même, il n'y a que l'esprit de Dieu 1. Cor. 2. 11. 12.
,, qui connoisse ce qui vient de Dieu ; & qu'ainsi
,, pour nous rendre capables de connoître les biens
,, que Dieu nous a faits, il a fallu que nous fussions
,, animez de l'esprit que nous avons reçû ; & qui
,, n'est pas l'esprit du monde, mais l'esprit même de
,, Dieu. Car s'il est vrai, d'un côté, comme nous n'é-
saurions douter, que ce que Dieu nous donne ne
peut venir que de lui ; & de l'autre, que nous connoissons ce qu'il nous a donné, comme nous n'en sçaurions douter non plus ; par où peut-il être vrai, qu'il n'y a que l'esprit de Dieu qui connoisse ce qui vient de lui, sinon parce que ce qu'il nous a donné ne nous est connu que par son esprit ; & que lorsque c'est par son esprit que nous connoissons quelque chose, c'est son esprit même qui le connoît ?

C'est Dieu qui connoît ce qu'il nous fait connoître, comme c'est lui qui fait ce qu'il nous fait faire.

Comme on est donc bien fondé de dire, à ceux qui parlent par le mouvement de l'esprit de Dieu : *Ce n'est pas vous qui parlez* ; de même on est bien fondé de dire, à ceux qui connoissent les choses par la lumiere de l'esprit de Dieu : *Ce n'est pas vous qui connoissez* ; & à ceux qui les voyent de l'œil dont l'esprit de Dieu les fait voir : *Ce n'est pas vous qui voyez* : ainsi, quand son esprit nous fait voir qu'il n'y a rien que de bon dans ses ouvrages, c'est lui qui le voit & non pas nous. Matth. 10. 20.

Mais comme autre chose est de prendre pour mauvais ce qui est bon, comme font ces miserables dont je viens de parler, [b] qui prétendent qu'entre les choses qu'il est certain que vous avez faites, il y en a qui sont mauvaises de leur nature ; & autre chose de reconnoître que vous n'avez rien fait que de bon : autre chose est aussi de voir que tout ce que vous avez fait est bon, comme le voient

Ce n'est point Dieu.

[a] C'est-à dire, que ce qui se passe dans chacun ; & qui sort du fonds de son cœur, n'est connu que de lui.
[b] Les Manichéens.

qui nous plaît dans les creatures lors que c'est d'elles que nous voulons joüir & non pas de lui.

bien des gens, à qui tout ce que vous avez créé plaît, quoique ce ne soit point vous qui leur plaisiez dans vos créatures, puisque c'est d'elles qu'ils veulent joüir plûtôt que de vous ; & autre chose de le voir de cette autre maniere, qui fait qu'il est vrai de dire que c'est vous qui le voyez en nous ; parce que c'est vous que nous aimons dans ce que vous avez fait. Or nous ne sçaurions vous aimer que par le saint Esprit que vous nous donnez ; puis qu'il est écrit que c'est *par le saint-Esprit qui nous est donné, que la charité est répanduë dans nos cœurs* ; comme c'est par lui que nous voyons qu'il n'y a rien que de bon dans tout ce qui a quelque sorte d'être ; parce que tout ce qui existe est l'ouvrage de celui qui existe souverainement.

Par où nous aimons Dieu.
Rom. 5. 5.

CHAPITRE XXXII.

Recapitulation de tout ce que nous presente l'Histoire de la création du monde.

47. VOici donc, ô mon Dieu, ce que nous voyons, graces à vôtre infinie bonté, dans ces paroles du commencement de la Genese, que je viens d'examiner.

Nous y voyons que vous avez créé le ciel & la terre, c'est à dire, ces deux principales parties de l'Univers, dont l'une tient le dessus, & l'autre le dessous ; ou les deux especes des creatures, l'une spirituelle, & l'autre corporelle : qu'aprés avoir créé la lumiere, vous l'avez separée des tenebres ; & que par-là vous avez donné, soit à l'Univers corporel, soit à ces deux differentes especes de creautes, leur dernier embellissement.

Nous y voyons que vous avez créé le firmament ou le ciel ; soit celui qui tient le premier rang entre les parties de l'Univers, & qui est placé entre ces eaux spirituelles qui sont audessus, & les eaux

materielles qui ſont audeſſous ; [a] ou celui qui eſt entre ces eaux ſubtiles & réduites en vapeur, qui diſtilent en roſée ; & par où la terre eſt humectée dans les nuits même les plus ſereines;& ces eaux plus maſſives qui coulent ſur la terre. Car on donne le nom de ciel à l'air même qui eſt entre les unes & les autres de ces eaux.

Nous y voyons que vous avez ramaſſé dans un même lieu la maſſe des eaux, qui compoſent cette vaſte étenduë de la mer ; & qu'aprés avoir tiré la terre de deſſous ces eaux qui la couvroient, elle a commencé de paroître, & de ſe trouver propre à produire des herbes & des arbres.

Nous y voyons que vous avez créé ces aſtres, dont le mouvement regle & partage les tems, & qui nous éclairent du haut du Ciel; c'eſt à dire, le Soleil, qui ſeul fait le jour ; & la Lune & les Etoiles, dont la lueur nous conſole durant les tenebres de la nuit.

Nous y voyons que vous avez rendu fecondes les eaux ſuperieures, & les eaux inferieures ; & que c'eſt par-là qu'elles ſe ſont trouvées peuplées, les unes de poiſſons, & les autres d'oiſeaux ; de poiſſons, comme celles de la mer, des lacs, & des rivieres ; d'oiſeaux, comme celles qui ſont audeſſus des airs : car c'eſt le poids des eaux, élevées en vapeur, qui condenſant le corps de l'air, le rend capable de ſoûtenir les oiſeaux.

Par où l'homme a été fait à l'image de Dieu.

Nous y voyons que vous avez orné & peuplé la terre, de toutes ces eſpeces d'animaux qu'elle porte ; & que vous avez établi l'homme audeſſus de tout, par le don de l'intelligence & de la raiſon, en quoi conſiſte l'avantage qu'il a

[a] S. Auguſtin reconnoît dans le 6. chap. du ſecond Livre de la revûë qu'il a faite de ſes Ouvrages, que ce qu'il dit ici n'a pas été aſſez peſé ; & qu'il eſt dificile de déterminer ce que l'Ecriture entend par ces eaux placées au deſſus du firmament.

Il y a mâle & femelle dans chaque personne, & par où.

d'avoir été fait à vôtre image & ressemblance. Que comme dans la nature spirituelle de l'homme, c'est à dire, dans son ame, vous avez établi deux sortes de facultez; l'une superieure, qui preside à tout, & qui regle tout; & l'autre inferieure, dont le partage est d'obéir; de même, dans sa nature corporelle, vous avez établi le sexe masculin, & le sexe feminin; l'un pour commander, & l'autre pour obéir. Car vous avez voulu, qu'encore que la femme ait une ame raisonnable, & une intelligence de même nature que celle de l'homme, elle lui fût soûmise par son sexe, comme la partie de l'ame où resident les apetits, est soûmise à la raison; & que comme c'est de l'homme que la femme conçoit ce qu'elle met au monde, ce fût de la raison que l'apetit empruntât des lumieres qui reglent ses actions & ses mouvemens.

Voilà ce que nous voyons, dans ce commencement de la Genese; & comme chacune de ces choses en particulier est bonne; le tout, qu'elles composent toutes ensemble, est quelque chose d'excellent.

CHAPITRE XXXIII.

Que tout a été fait de rien. Pourquoi à la creation de diverses choses particulieres, il est fait mention du matin & du soir.

Ce que c'est que loüer Dieu.

48. FAites que vos Ouvrages vous loüent, Seigneur; c'est à dire, faites que nous vous aimions: car ce sera alors qu'il sera vrai de dire que vos Ouvrages vous loüent. *a* Ils ont tous leur commencement & leur fin; leur acroissement & leur défaillance & comme on trouve dans le cours des tems le point où chaque chose com-

a Puisqu'il n'y a que ceux qui cherchent Dieu, qui le loüent veritablement; & qu'on ne le cherche qu'autant qu'on l'aime.

mence d'avoir sa forme, on y trouve aussi celui où chaque chose la perd. a

Toutes choses ont donc leur matin & leur soir, quoique cela soit plus remarquable dans les unes que dans les autres ; & ce qui fait qu'elles sont sujettes à tous ces changemens, c'est que ce n'est pas de vôtre substance que vous les avez faites ; b mais du néant. Car vous ne les avez pas faites de quelque matiere qui ne fût point vôtre ouvrage, ou qui fût déja quand vous avez fait le monde ; & c'est tout à la fois que vous avez créé, & la matiere, & les diverses especes de choses que vous en avez tirées : c car vous ne l'avez pas laissée informe un seul moment. Ainsi, quoiqu'autre chose soit la matiere du ciel & de la terre ; & autre chose ce qui en fait la forme & la beauté, puis qu'au lieu que la matiere a été tirée du néant, c'est de cette matiere qu'ont été tirées toutes ces diverses especes de choses que l'Univers enferme, avec tout ce qu'elles ont de forme & de beauté, vous avez fait l'un & l'autre tout à la fois ; & les formes dont la matiere a été revêtuë l'ont suivie de si prés, qu'il n'y a pas eu le moindre intervale de tems entre l'un & l'autre.

a Il parle ainsi, parce-qu'il n'y a que les formes ou les differentes modifications de la matiere, qui cessent d'être ; & qu'à parler exactement, rien ne paroît dans la nature.

b Contre les Manichéens.

c Voyez la note sur le chap. 26. du 12. Livre.

CHAPITRE XXXIV.

Il reprend en peu de mots tout ce qui est renfermé sous le sens allegorique, dans l'histoire de la creation du monde.

49. DE la consideration de tous ces Ouvrages de vôtre toute puissance, j'ai passé à celle des choses en figure desquelles il vous a plû de les créer dans l'ordre que la Genese nous mar- *Recapitulation de tout ce que l'Histoire*

de la creation du monde nous presente dans le sens allegorique.

que, ou de nous en faire au moins raporter la création dans cet ordre-là ; & j'ai trouvé que les choses figurées, aussi bien que celles qui les figurent, sont bonnes, chacune en particulier ; & que le tout qu'elles composent est quelque chose d'excellent.

Toute l'œconomie de la formation de l'Eglise se trouve dans les premieres paroles de la Genese.

Car je trouve, sous le voile de la figure, que c'est par vôtre Verbe, & par vôtre Fils unique, que vous avez fait le ciel & la terre ; c'est-à-dire, & l'homme-Dieu, chef de vôtre Eglise, & les fidelles qui en sont le corps.

J'y trouve, que vous avez fait l'un & l'autre dans vôtre predestination éternelle, & par consequent avant tous les tems ; & avant qu'il y eût ni matin ni soir.

J'y trouve, que lors que vous avez commencé d'executer dans le tems, ce que vous aviez predestiné de toute Eternité, afin de mettre en évidence, ce qui étoit caché dans vos conseils éternels, & de nous donner quelque forme, au lieu que nous n'étions d'abord qu'une masse informe, & un abîme tenebreux, parce que nous étions acablez de nos pechez, & que nous nous étions retirez de vous ; vôtre divin Esprit étoit porté, & comme suspendu audessus de cet abîme ; c'est-à-dire, prêt à nous secourir, dans le tems que vous aviez arrêté.

Rom. 6. 17.

J'y trouve, que de cette masse informe vous avez fait la lumiere ; c'est-à-dire, que de quelques-uns de ces impies vous avez fait des justes ; & que vous avez separé cette lumiere, de ce qui étoit demeuré tenebres.

J'y trouve, que vous avez établi vôtre firmament, c'est à dire, l'autorité de vôtre Ecriture ; comme un ciel, entre les eaux superieures, & les eaux inferieures ; c'est à-dire, entre ceux que vous éclairez par vous-même,[a] & ceux qui sont sous ce firmament, & qui en reçoivent la lumiere de l'instruction.[b]

[a] Les Sts Anges.

[b] Les hommes

J'y

J'y trouve que vous avez ramassé en un même corps la masse amere des eaux de la mer, afin que la terre parût au dessus de ces eaux : c'est-à-dire : que vous avez mis comme à l'écart la societé des infideles, & que vous avez permis que tous, comme de complot fait, conspirassent contre les justes, afin de faire éclater les saintes affections qui regnent dans ces ames fideles ; & que cette terre feconde produisît ses fruits, c'est-à-dire, les œuvres de misericorde ; que vos Saints ont pratiquées, jusqu'à distribuer tout leur bien aux pauvres pour gagner le ciel.

J'y trouve, que vous avez fait des astres, que vous avez posez dans le firmament ; c'est-à-dire, que vous avez rempli de la parole de vie quelques-uns de vos Saints ; & qu'on a vû briller en eux les dons de vôtre saint Esprit : mais que vous avez mis au dessus d'eux le firmament ; c'est-à-l'authorité de vôtre divine Ecriture.

J'y trouve, que de la matiere corporelle vous avez formé des baleines, des poissons, & des oyseaux, qui volent sous le firmament ; c'est-à-dire, que pour convertir les infideles, & les établir dans la verité, vous vous êtes servi de signes & de Sacremens exterieurs, de miracles visibles & éclatans, & de la voix des Predicateurs de vôtre Evangile, qui comme des oyseaux ont volé par toute la terre, mais toûjours sous vôtre firmament ; c'est-à-dire-sans jamais s'écarter de l'autorité de vos Ecritures, & dont les paroles sont encore tous les jours pour les fideles mêmes une source de benedictons.

J'y trouve, que la terre separée des eaux, & devenuë fertile, a produit ce que vôtre Ecriture appelle des ames vivantes, ou des animaux de service ; c'est-à-dire, que les mouvemens de l'ame, reglez par la temperance dans vos fideles, sont devenus comme des animaux domptez & aprivoisez.

J'y trouve, que vous avez créé l'homme à vôtre image & ressemblance; c'est-à-dire, qu'en mettant ces ames fideles au point de ne se proposer plus que vôtre seule volonté pour regle, & de n'avoir plus besoin des exemples de ce qu'il y a même de plus saint & de plus parfait parmi les hommes, vous les avez renouvellées, en retraçant en elles vôtre divine ressemblance.

J'y trouve, que dans l'espece même de l'homme; vous avez fait mâle & femelle ; c'est-à-dire, que vous avez soûmis à la partie superieure de nôtre ame, qui est l'intelligence & la raison, la partie inferieure où résident les apetits, qui donnent le branle à nos actions ; en sorte qu'elle est soûmise à l'autre, comme la femme est soûmise à son mari.

Enfin, j'y trouve, que vous avez donné pour nourriture à l'homme tous les fruits que la terre produit, & dont chacun porte sa semence ; c'est-à dire, que vous avez voulu que vos Ministres, dont le secours est necessaire aux fideles pour les former, & les faire arriver à la perfection, trouvassent celui dont ils ont besoin ici-bas, dans les bonnes œuvres de ces mêmes fideles, qui sont comme des semences dont ils recueïlleront un jour le fruit.

Chap. 25. Voilà ce que nous voions sous le voile de la figure; & dont l'assemblage compose un tout qui est quelque chose d'excellemment bon. Et quand nous le voyons, c'est vous-même qui le voyez en nous; puisque c'est vous qui nous avez donné l'Esprit saint qui nous le fait voir, & qui fait que dans toutes ces merveilles que nous voyons, ce n'est que vous que nous aimons.

C'est Dieu qui voit en nous ce que son S. Esprit nous fait voir.

CHAPITRE XXXV.

Il demande cette heureuse paix, qui sera le partage des Saints dans l'éternité, & qui est figuré par ce septiéme jour qui n'a point de soir.

50. MOn Seigneur & mon Dieu, c'est vous qui nous avez donné toutes ces grandes choses; donnez-nous donc aussi la paix. * Faites-nous goûter cette paix & ce repos où vous entrâtes le septiéme jour ; le repos & la paix de ce jour qui n'a point de soir. Car quelque beauté qu'il y ait dans toutes ces choses que l'univers enferme, & que vous tenez dans un ordre si admirable, elles passeront, dés qu'elles auront fait leur office, & que vôtre sagesse en auront fait leur office, & que vôtre sagesse en aura tiré ce qui convient à ses desseins éternels ; & de là vient qu'on trouve un matin & un soir dans l'institution de toutes.

Repos éternel, figuré par celui du septiéme jour.

Pourquoi l'on trouve un matin & un soir dans la formation des diverses parties de l'univers.

* C'est-à-dire, la paix du Ciel, cette paix par excellence, qui est la seule veritable paix de la creature raisonnable, & qui n'est autre chose que cette parfaite union de cœurs, dans laquelle tous les bienheureux joüissant de Dieu, joüiront aussi les uns des autres en Dieu. Alors, nôtre vie ne sera plus une vie mortelle & mourante, comme ici bas, elle sera, pour ainsi dire, toute vie ; & nos corps ne seront plus de ces corps animaux, qui se corrompent, & qui apesantissent l'ame ; mais des corps tout spirituels, exempts de toutes sortes d'assujettissemens & de besoins, & parfaitement soûmis à la volonté, qui en disposera sans aucune peine, *Aug. liv. 19. de la Cité de Dieu, chap.* 17.

CHAPITRE XXXVI.

Ce que l'Ecriture nous veut faire entendre, quand elle dit, que Dieu se reposa aprés la création de l'Univers.

51. MAis le septiéme jour n'a ni soir ni couchant, parce qu'il est la figure du repos éternel; & c'est pour cela que vous l'avez sanctifié Car si l'Ecriture nous marque, qu'aprés avoir fait ces grands ouvrages, qui tous ensemble sont quel-

Pourquoi l'Ecriture ne fait point de mension de soir, a l'é-

gard du septiéme jour.

Ce que nous apprend ce repos où il est dit que Dieu entra le septiéme jour.

que chose d'excellemment bon,vous vous reposâ le septiéme jour, vous qui n'aviez pas besoin de repos, puisque l'action ne vous fatigue point,& ni ne vous fait rien perdre de vôtre tranquillité;c'est pour nous faire entendre, qu'aprés avoir accompli nos bonnes œuvres,qui sont aussi quelque chose d'excellent, puisque c'est vous qui nous les faites produire, nous goûterons en vous l'heureux repos de ce sabat de l'éternité qui n'a point de soir.

CHAPITRE XXXVII.

Que comme il est vrai de dire, que les bonnes œuvres des Saints sont les œuvres de Dieu; on peut dire, tout de même que leur repos dans le ciel est le sien.

52. ALors même, ce sera vous qui vous reposerez en nous,comme c'est vous qui agissez presentement en nous ; & nôtre repos sera le vôtre, comme nos œuvres sont les vôtres. Car à vôtre égard, ô mon Dieu, vous étes toûjours en action, & toûjours en repos. C'est toûjours, & non pas par reprises, & comme dans de differens periodes de tems, que vous voyez, que vous agissez & que vous vous reposez ; quoique vous soyez l'auteur de tout ce que nous avons dans le tems de vûës & de connoissances, & du tems même, & de ce repos ineffable, qui nous mettra au dessus des vicissitudes du tems.

CHAPITRE XXXVIII.

Difference de la maniere dont Dieu voit ses ouvrages, & de celle dont les hommes les voyent. Qu'au lieu qu'il ne cesse jamais de faire du bien, nous n'en faisons que lorsque nous sommes animez de son esprit. Que comme nos bonnes œuvres ont été figurées par l'operation de Dieu créant l'Univers, nôtre répos dans le ciel l'a été, par celui de Dieu aprés la création du monde. Que c'est à lui qu'il faut s'adresser, pour obtenir l'intelligence de tout ce qui le regarde.

Par où les choses sont Dieu voit ce qui n'est pas encore comme ce qui est déja.

53. AU lieu que nous ne voyons les choses que vous avez faites, que parce qu'elles sont ; elles ne sont que parce que vous les voyez.

Au lieu que c'est au dehors que nous voyons qu'elles sont, & que c'est au dedans que nous voyons qu'elles sont bonnes; vous ne les voyiez lorsqu'elles étoient encore à faire.

Par où nous nous sommes portez à faire le bien.

Au lieu que si nous ne nous sommes trouvez portez à faire le bien, que depuis que vôtre saint Esprit en a mis le germe dans nos cœurs, & qu'auparavant nous n'avions de mouvement que pour le mal, ce qui nous éloignoit de vous tous les jours de plus en plus ; vous n'avez jamais cessé de faire du bien, parce que vous êtes la souveraine bonté, aussi bien que l'être sonverain, & l'unité souveraine.

Par où nous pouvous esperer d'entrer dans le repos de l'éternité. Ce qui fait le repos éternel de Dieu.

Aulieu que si nous arrivons au repos que nous attendons, & que vous nous reservez dans cette sanctification ineffable, dont celle du septiéme jour est la figure, ce ne sera qu'aprés les bonnes œuvres que nous faisons ici-bas, & qui ne seront pas perpetuelles, quoique ce soient des effets de vôtre grace ; vous jouïssez d'un repos éternel, parce qu'étant le bien souverain, qui n'a besoin d'aucun autre bien, vous étes vous-même ce repos dont vous jouissez.

Mais qui est l'homme qui puisse donner à un autre homme l'intelligence d'une chose si élevée ; quel Ange pourroit la donner à un homme, ni

Par où nous pouvons arriver à l'intelligence des mysteres. même à un autre Ange ? Pour l'avoir, c'est à vous qu'il faut la demander, c'est en vous qu'il faut la chercher, c'est à vôtre porte qu'il faut fraper. C'est par-là que nous obtiendrons, c'est par-là que nous trouverons, c'est par là que nous nous ferons ouvrir. Ainsi soit-il.

Fin du treiziéme & dernier Livre.

TABLE DES MATIERES.

a. Marques les premieres lignes de la page. b. *Celles du milieu : Et* c. *les dernieres.*

A

C

E

G

H

M

N

O

P

S

T

Fin de la Table des Matieres.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre; à nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers & Officiers qu'il apartiendra, salut: Nôtre amé le Sieur du BOIS Nous a fait remontrer qu'aiant fait depuis plusieurs années une étude trés-particuliere des *Confessions de Saint Augustin*, il les auroit traduites en François, & qu'il auroit apporté à ce travail tout le soin dont il est capable, pour exprimer parfaitement la pensée & les sentimens de l'Auteur, par la fidelité & l'exactitude de la Traduction, par des Notes tres-utiles, & par des Sommaires des Chapitres tout nouveaux; & qu'il desireroit faire imprimer ladite Traduction, s'il Nous plaisoit de lui en accorder la permission, pour lui donner moyen de joüir du fruit de son travail, & de se rembourser des frais de l'Impression; & le mettre à couvert des entreprises de ceux qui sous pretexte de changement

ou augmentation, ou même de Traduction nouvelle, pourroient contrefaire celle dudit Exposant, & en empêcher le debit : requerant qu'il Nous plût de lui faire expedier nos Lettres à ce necessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traitter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces presentes, de faire imprimer, vendre & debiter dans tout nôtre Roïaume, païs, terres & seigneuries de nôtre obéissance, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, en tel volume & de tels caracteres, & autant de fois qu'il jugera à propos, ladite Traduction des Confessions de S. Augustin, avec lesdites Notes & Sommaires, durant le tems de VINGT ANNE'ES consecutives, à compter du jour qu'elle sera achevée d'imprimer pour la premiere fois; pendant lequel tems nous faisons tres-expresses inhibitions & défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles puissent être d'imprimer, vendre ni débiter ladite Traduction, sous prétexte de changement ou augmentation, & generalement sous quelque prétexte que ce soit, ni même d'imprimer pendant ledit tems, aucune autre nouvelle Traduction des Confessions de S. Augustin, quelle qu'elle puisse être, sans le consentement exprés & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de tous dépens, dommages & interêts, confiscation des Exemplaires contrefaits, ou imprimez au préjudice des presentes, & des presses & ustansiles qui auront servi à les imprimer; & en outre de six milles livres d'amende, aplicable un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant; à condition de mettre deux Exemplaires de ladite Traduction dans nôtre Bibliotheque, un dans nôtre Cabinet du Louvre, & un autre dans la

Bibliotheque de nôtre tres-cher & feal le Sieur LE TELLIER, Chancelier de France, avant d'exposer ladite Traduction en vente, & de faire enregistrer ces Presentes sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires de Paris, à peine de nullité d'icelles, du contenu desquelles, Nous vous mandons que vous fassiez jouir ledit Exposant pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il lui soit fait aucun empéchement. Voulons aussi qu'en mettant copie ou extrait des Presentes au commencement ou à la fin dudit Livres, elles soient tenues pour bien & dûement signifiées à tous qu'il apartiendra, & qu'aux copies d'icelles, collationnées par un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, il soit ajoûté foi comme à l'original. Mandons au premier Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'execution desdites Presentes, tous Exploits necessaires, sans demander autre permission. Car tel est nôtre plaisir, nonobstant opositions ou apellations quelconques, & sans préjudice d'icelles; desquelles, si aucunes interviennent, nous nous sommes reservé la connoissance à nôtre dit Conseil, & nonobstant toutes autres Lettres à ce contraires, ausquelles, si aucunes se rencontrent, nous avons derogé & dérogeons expressément par ces presentes. Données à Versailles, le 13. jour de Décembre, l'an de grace mil six cens quatre-vingt cinq & de nôtre Regne le quarante-troisiéme. Par le Roi en son Conseil.

GOURDON.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 26. Janvier 1686.

Signé, C. ANGOT.

AUTRE PRIVILEGE du Roi.

LOUIS par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre; à nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il apartiendra, salut: JEAN BAPTISTE COIGNARD nôtre Imprimeur ordinaire, & de l'Academie Françoise à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il auroit ci-devant imprimé en vertu de nos Lettres de Privilege, *les Traductions de saint Augustin, par le sieur* DU BOIS, lesquelles il desireroit réimprimer s'il Nous plaisoit lui en acorder nos Lettres sur ce necessaires, Nous lui avons permis & acordé, permettons & accordons par ces Presentes de réimprimer ou faire réimprimer lesdits Livres par tel Libraire ou Imprimeur, en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon lui semblera pendant le tems de douze années consecutives, à compter du jour de la date des Presentes & de les vendre ou faire vendre & distribuer par tout nôtre Royaume, faisant deffenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre & distribuer lesdits Livres sous quelque pretexte que ce soit, même d'impression étrangere, & autrement, sans le consentement de l'Exposant ou de ses ayant cause, sur peine de confiscation des Exemplaires contrefaits; de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, aplicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre audit Exposant, & de tous dé-

pens; dommages interests; à la charge de mettre mettre deux Exemplaires de chacun desdits Livres, en nôtre Bibliotheque publique, un autre dans le Cabinet des Livres de nôtre Chasteau du Louvre, & un en celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur PHELYPEAUX Comte de Pont-Chartrain, Commandeur de nos Ordres, avant de les exposer en vente, de faire reimprimer lesdits Livres dans nôtre Royaume,& non ailleurs,en beaux caracteres & papier,suivant ce qui est porté par les Reglemens des années 1618 & 1686. & de faire enregistrer les Presentes és Registres de la Communauté des Marchands Libraires de nôtre bonne ville de Paris, le tout à peine de nullité d'icelles, du contenu desquelles Nous vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses aïans cause pleinement & paisiblement, cessant & faisant cesser tous troubles & empêchemens contraires. Voulons que la Copie ou Extrait desdites Presentes qui sera au commencement ou à la fin desdits Livres soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers Secretaires, foy soit adjoûtée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution des Presentes toutes significations, deffenses, saisies & autres actes requis & necessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est nôtre plaisir. Donné à Versailles le premier jour de May l'an de grace mil sept cens un, & de nôtre Regne le cinquante huitiéme. Par le Roy en son Conseil.

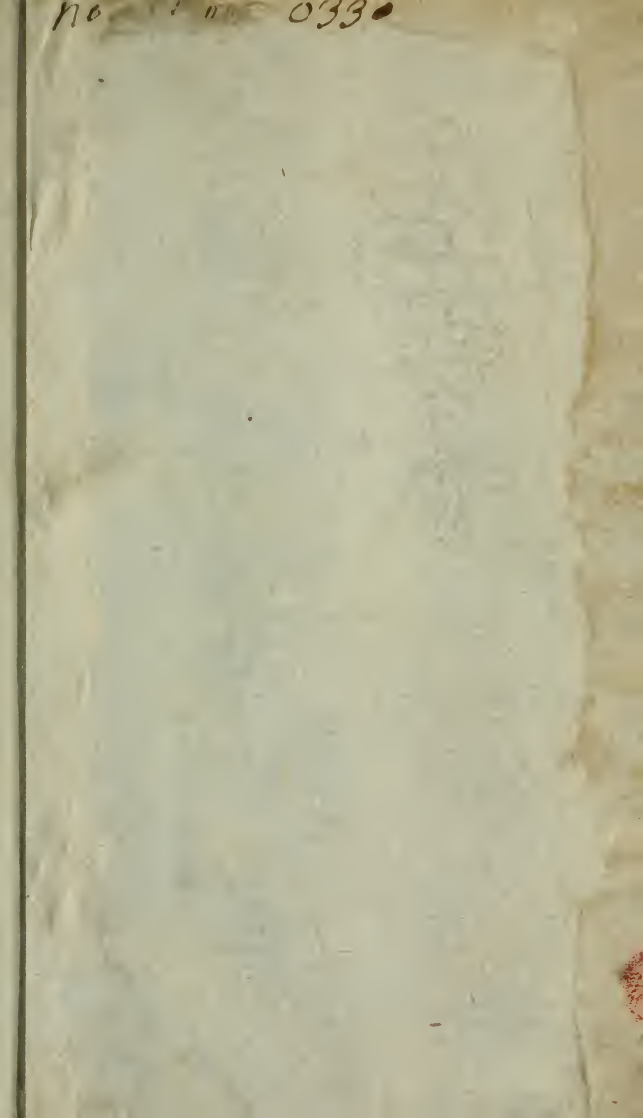
LE COMTE.

Registré sur le Livre de la Communauté des Li-

braires & Imprimeurs, conformément au Reglements, à Paris ce 14. janvier. 1702.

Signé P. TRABOUILLET. Syndic.

JEAN DE NULLY Libraire à Paris a moitié de Privilege des Confessions de S. Augustin.


033

